

Bulletin de la Société de Linguistique de Paris

TOME LXX — 1975

FASCICULE 1

Pages

| | |
|---------|--|
| I | Procès-verbaux des séances de l'année 1974. |
| 1-10 | Jochem SCHINDLER. L'apophonie des thèmes indo-européens en <i>-r/n</i> . |
| 11-25 | Calvert WATKINS. La famille indo-européenne de grec ὄρχις : linguistique, poétique et mythologie. |
| 27-89 | Françoise BADER. Une isoglosse gréco-tokharienne : *yo affixe casuel et particule d'énumération. |
| 91-114 | Jean-Pierre LEVET. Les présents en *-st- de l'indo-européen : les données tokhariennes. |
| 115-136 | Jean HAUDRY. Hypothèses sur l'origine des infinitifs en grec ancien. |
| 137-161 | Alain CHRISTOL. A propos du mycénien <i>ijereja</i> . |
| 163-178 | Monique BILE. La phonologie vocalique et le problème des infinitifs en crétois central. |
| 179-202 | Ninrod BARRI. Thème, propos et pronoms atones en albanais. |
| 203-231 | Xavier MIGNOT. Phonologie pragoise et phonologie générative dans la description du latin. |
| 233-251 | Michel LEJEUNE. Réflexions sur la phonologie du vocalisme osque. |
| 253-274 | Paul VALENTIN. Le groupe prépositionnel allemand en grammaire du signifié. |
| 275-290 | René LAFON. Sur la déclinaison dans le biscayen du XVI ^e siècle. |
| 291-319 | Claude GOUFFÉ. Redoublement et réduplication en haoussa : formes et fonctions. |
| 321-337 | Alice CARTIER. Voix et transitivité : deux notions syntaxiques distinctes. |
| 339-343 | André-Georges HAUDRICOURT. Le système des tons du karen commun. |
| 345-356 | Françoise RIVIERRE. Phonologie du némi (Nouvelle Calédonie) et notes sur les consonnes postnasalisées. |
| 357-367 | VARIÉTÉ. Un inédit d'Antoine Meillet. |

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
U.I.C.C.
JUN 7 1976
LIBRARY

113
BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
DE PARIS

TOME SOIXANTE DIXIÈME

(1975)

FASCICULE 1

Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

PARIS VII°
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE

1975

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

(ANNÉE 1974)

SÉANCE DU SAMEDI 19 JANVIER 1974

Présidence de M. Claude MARGUERON, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, de La Fontinelle, D. François, Meder, Mercier, Paris, Sokoloff, Tchekhoff, Tretiakoff ; MM. D. Cohen, Dez, Galand, Gentilhomme, Gouffé, Hagège, Haudricourt, Lazard, L'Hermite; Lejeune, Margueron, Moïnfar, Sauvageot, Sephiha, Touratier, Veyrenc, Zéphir.

Invitée : Mme Elbaz.

Excusés : MM. Hubert, Perrot.

Élections. Sont élus membres de la Société : M. Jean-Louis Benezech, M^{lle} Martine Mazaudon, M. Robert Tilby.

Présentations. Sont présentées en vue d'une prochaine élection :

M. Georges BOURCIER, professeur à l'U.E.R. d'Anglais de l'Université de Paris X (Nanterre), 111, rue Brancas, 92310 Sèvres (présenté par MM. Tellier et Valentin).

M. Michel MASSON, attaché de recherche au C.N.R.S., 4, avenue Gallieni, 91800 Brunoy (présenté par M^{me} D. François et M. D. Cohen).

Annonce. L'Administrateur informe la Société que le département de sociologie de l'Université de Genève réunit actuellement une documentation sur les instituts spécialisés dans les problèmes linguistiques, plus particulièrement sur ceux dont les travaux sont centrés sur les contacts linguistiques.

Exposé. M^{me} C. TCHEKHOFF, *Les aspects verbaux en avar, langue à construction ergative.*

Cet exposé a pour but d'analyser les modalités aspectuelles, très riches, en avar. On tentera de montrer comment, par le truchement des aspects, le verbe avar, de construction ergative, essentiellement non-orienté par rapport à ses déterminants, réintègre avec ceux-ci des relations privilégiées qui lui sont normalement étrangères : relations qui nous sont chères, en tant qu'usagers de systèmes linguistiques de type indo-européen ; ce sont celles qu'entretient le verbe avec son agent.

L'avar, langue du Caucase, se parle dans la péninsule du Daghestan, entre la mer Noire et la mer Caspienne.

On sait (C.T. in *La Linguistique* 8, 1972, et *BSL*, 1973) qu'en avar, le verbe

n'est pas orienté par rapport à ses déterminants. Cette disponibilité a déjà été étudiée ailleurs. Rappelons seulement, pour mémoire, que l'avar est une langue à déclinaisons et à SUJET, déterminant obligatoire, au cas zéro. Les deux énoncés suivants répondent au même paradigme, en vertu de la disponibilité du verbe en construction ergative :

- | | | | |
|----|-------------|-------------------------------------|---|
| 1) | <i>ĕi</i> | <i>kvan ala</i> | « il y a absorption de nourriture, l'homme impliqué » = « l'homme mange » |
| | SUJET | verbe | |
| | « l'homme » | « il y a absorption de nourriture » | |
| 2) | <i>ĕed</i> | <i>kvan ala</i> | « il y a absorption de nourriture, pain impliqué » = « on mange du pain » |
| | SUJET | verbe | |
| | « pain » | « il y a absorption de nourriture » | |

Parmi les très nombreuses formes que peut recevoir le verbe avar, on a dégagé deux types qui s'opposent, formellement et significativement : un premier groupe de verbes simples, formés en gros de la racine du verbe, suivie d'une désinence : celle-ci exprime le moment où prend place le signifié du verbe par rapport au moment du discours : *-ula/-ala* pour le présent, *-una/-ana* pour le passé, *-ila*, pour le futur, sont les plus fréquentes. On a appelé ces désinences, des modalités temporelles, et ces formes verbales, des *temps*, par opposition au deuxième groupe. Quant à celui-ci, il présente des syntagmes complexes, avec un auxiliaire précédé d'éléments appelés traditionnellement participes ou gérondifs ou infinitifs, que nous ne tenterons pas de redéfinir ici.

Sémantiquement, ces syntagmes complexes expriment, non pas le moment où se place le verbe, mais la manière dont il se déroule en fonction de deux paramètres conçus comme extérieur au locuteur, le temps et l'espace.

On a appelé ces unités significatives des *aspects* verbaux. Quand ceux-ci s'expriment par la forme du verbe. Les syntagmes verbaux complexes, sont porteurs d'*aspects* marqués, par opposition au 1^{er} groupe, décrit ci-dessus, le plus souvent, neutre par rapport à l'*aspect*.

| non-marqués | <i>Aspects</i> | marqués |
|---------------------------|----------------|----------------------|
| 1) non-duratif ou général | — | duratif |
| 2) virtuel ou imperfectif | — | factuel ou perfectif |
| 3) non-déterminé | — | déterminé |

1) et 2) expriment le déroulement du verbe dans le temps, 3) dans l'espace : l'*aspect déterminé* dans l'espace prend sa place ici parmi les deux premiers. Si en effet, un verbe d'*aspect perfectif* ou *factuel* envisage le terme de son signifié dans le temps, symétriquement, un verbe d'*aspect déterminé* envisage le terme de son signifié dans l'espace, c'est-à-dire son application à son déterminant le plus proche, le SUJET. *Perfectif* et *déterminé* forment donc un diptyque symétrique, chacun dans un plan référentiel différent.

Modalités temporelles et aspectuelles sont compatibles. De même, en règle générale, chaque *aspect* est compatible avec n'importe quel membre d'une autre paire, bien que toutes les combinaisons possibles ne se réalisent pas toujours. Mais, à l'intérieur d'une même paire, les deux membres en sont opposables, incompatibles, et commutables. Ceci revient à dire qu'un verbe ne peut être à la fois au *présent* et au *passé*, ni *perfectif* et *imperfectif*. Mais

en avar, un verbe peut présenter les deux *aspects*, *duratif* et *perfectif* à la fois, puisque ceux-ci ne s'opposent pas entre eux.

D'une façon générale, l'*aspect perfectif* peut être introduit dans le verbe par l'adjonction d'un déterminant agent. Ex. :

syntagme verbal complexe à auxiliaire au *temps présent*, ou *passé*, ou *futur* + participe présent, = verbe d'*aspects duratif* et *imperfectif*.

Le même, +syntagme agent = verbe d'*aspects duratif* et *perfectif*.

C'est donc l'*aspect verbal perfectif* qui permet au verbe de signifier une relation directe avec son agent.

La localisation *nominale* du signifiant de cet *aspect verbal* peut surprendre. Elle est structurellement confirmée par deux autres faits de la syntaxe avar : d'une part, l'existence d'un groupe de verbes d'*aspect* obligatoirement *imperfectif*, qui ne tolèrent pas de déterminant agent ; et, d'autre part, le fait que l'*aspect déterminé* du verbe implique la détermination de son *SUJET*, mettant verbe et *SUJET* en relation directe, marquée dans le verbe, et complétant par là le deuxième volet de cette association, entre un verbe non-orienté et ses déterminants et leur mise en relation par les *aspects*.

Preennent part à la discussion : MM. Lazard, Hagège, Sephiha, Haudricourt.

M. Lazard demande des précisions d'une part sur la valeur sémantique des *aspects* en question, d'autre part sur la nature exacte de leurs signifiants. S'il ne semble pas douteux qu'existe un *aspect duratif* dont le signifiant est une formation verbale caractéristique s'opposant aux formes simples non-marquées quant à l'*aspect*, il y a lieu de se demander s'il est légitime de poser un *aspect* « factuel », qui ne se manifesterait qu'en présence d'un syntagme d'agent et dont on ne voit pas quel est le signifiant. Ne s'agirait-il pas simplement d'un effet de sens résultant du contexte plutôt que d'une catégorie fonctionnelle entrant dans une opposition ?

M. Hagège fait valoir que l'on est en présence d'une langue où, d'après les exemples rapportés, l'énoncé, en dehors des cas où le contexte situationnel est clair, est ambigu quand un seul participant est exprimé. Or, pour lever cette ambiguïté, il faut au moins deux participants. Mais en même temps, l'emploi de l'ergatif, un des deux participants, sélectionne celui de l'*aspect perfectif*. Cette situation n'a rien d'exceptionnel. Elle est connue du géorgien, du hindi, etc. Mais le problème est qu'on ne peut, semble-t-il, exprimer une *action* par un énoncé *imperfectif* puisque l'emploi de l'ergatif est lié au *perfectif*. M. Hagège rappelle que l'exemple *Xer beculer či ruço* a été traduit par « c'est un faucheur », ce qui signifie une profession, c'est-à-dire un *état*. Il demande s'il est possible de dire « il accomplit l'acte de faucher en ce moment » ?

M. Sephiha demande ce qu'il se produit lorsque l'agent est en même temps le patient.

M. Haudricourt évoque les faits océaniens. Il signale, entre autres, qu'en tongien le nom peut être déterminé indépendamment du verbe.

SÉANCE DU SAMEDI 23 FÉVRIER 1974

Présidence de M. Claude MARGUERON, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, François, Meder, Paris, Roth-Laly, Sokoloff, Tehékhoff, Tretiakoff ; MM. André, Bachellery, Bloch, Christol, D. Cohen, Drenovac, Faublée, François, Galand, Gentilhomme, Gouffé, Hagège,

Haudricourt, Hubert, Kieffer, Lazard, Lejeune, Margueron, Moïnfar, Moussy, Pais, Perrot, Sephiha, Serbat, Sindou, Touratier, Wu.

Excusé : M. S. Sauvageot.

Élections. Sont élus membres de la Société : MM. Georges Bourcier et Michel Masson.

Présentations. Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

MM. Stephen R. ANDERSON, Ph. D. ;

Ives GODDARD, Ph. D. ;

Jay H. JASANOFF, Ph. D. ;

tous trois assistant professors of linguistics, Department of linguistics, Harvard University, room 851, 1350 Massachusetts Avenue, Cambridge, Mass. 02138 (U.S.A.) (présentés par MM. Lejeune et Watkins).

M^{me} Ritva HAANPÄÄ, professeur de français à l'Université technique de Helsinki (Otaniemi), Tempelikuatu 13 A 11, 00100 Helsinki 10 (présentée par M^{me} de Sivers et M. Perrot).

M. Georges KASSAI, docteur ès lettres, attaché de recherche au C.N.R.S., 139, bd du Montparnasse, 75006 Paris (présenté par M^{me} de Sivers et M. Perrot).

Annonces. M. Lejeune fait part du décès de deux membres de la Société : MM. René Lafon et Milivoj Pavlovitch.

M. Perrot regrette qu'aucun collègue plus compétent que lui pour évoquer la personnalité de Milivoj Pavlovitch n'ait pu assister à la séance. Il rappelle l'attachement constamment manifesté à l'égard de notre Société par ce linguiste qui, à l'occasion de ses passages à Paris, aimait à nous présenter les résultats de ses travaux. Lors du centenaire de la Société, il avait lu une adresse au nom de l'Institut de la langue serbo-croate et souligné sa dette à l'égard de Meillet, qui avait exercé une influence décisive sur sa formation et sur l'orientation de ses recherches : c'est Meillet qui l'avait amené aux études celtiques et qui d'autre part, par sa conception de la grammaire comparée, l'avait conduit à s'engager dans ces recherches de « mixoglottie » auxquelles Milivoj Pavlovitch a apporté une contribution importante. M. Perrot évoque à ce propos ses travaux sur la toponymie en Illyricum, objet de sa dernière communication à la Société.

M. Lejeune dit combien la Société ressent la disparition de René Lafon, qui en était membre depuis un demi-siècle et qui en avait été le président en 1968. Il rappelle les traits dominants de sa carrière et de son activité scientifique et laisse ensuite la parole à M^{me} C. Paris qui, commentant l'œuvre de René Lafon, en souligne l'importance pour la linguistique générale ainsi que pour les deux domaines particuliers du basque et du caucasien. Structuraliste dans ses méthodes, René Lafon organise ses recherches autour de trois grandes problématiques : la langue basque qu'il est le premier à soumettre à une analyse systématique, le géorgien et les autres langues caucasiennes, et, enfin, liée aux deux domaines précédents, la comparaison entre le basque et la famille caucasique. Sa haute compétence dans le domaine de la linguistique générale et la rare combinaison des domaines qui lui sont propres font que René Lafon et son œuvre occupent une place à part ; sa disparition laisse ainsi un vide important dans le domaine de la recherche linguistique. — M^{me} Paris s'adresse à la Société, afin qu'elle favorise ou suscite l'enseignement du basque à Paris. M. Lejeune rappelle que c'est là encore Meillet qui a décidé d'une orientation en engageant un jeune chercheur dans un domaine encore très peu étudié en France. Il ajoute qu'ayant abordé le problème des apparentements du

basque René Lafon avait su accréditer l'hypothèse euskaro-caucasique tout en ne l'exploitant lui-même qu'avec la plus grande prudence. M. Hagège apporte une information complémentaire sur le rôle joué par René Lafon en faveur des études basques : c'est lui qui, à Bordeaux, a rendu le cours de basque obligatoire pour les candidats en linguistique générale, cours qui a bientôt connu un énorme succès.

M. Haudricourt signale encore un autre décès : celui d'Alain Le Berre, mort trois semaines avant la soutenance de sa thèse de doctorat. M. Bachelery rend hommage à la fois à l'énergie peu commune et à la compétence exceptionnelle de ce chercheur qui, fils de marin-pêcheur, avait de la langue des pêcheurs bretons une connaissance directe et qui, dans ses recherches de biologie marine, a rassemblé un vocabulaire extrêmement précieux, notamment 587 dénominations d'animaux marins.

M. Perrot annonce qu'une conférence internationale concernant les pidgins et créoles se tiendra à l'Université d'Hawaï du 6 au 11 janvier 1975.

M. Perrot signale que M. Marcel Cohen vient d'avoir 90 ans et qu'à cette occasion il a reçu en hommage la bibliographie de ses travaux postérieurs à 1965, date à laquelle s'arrête la bibliographie de « Cinquante années de recherche ». Le mauvais état de santé de M. Marcel Cohen a imposé une célébration très discrète de cet anniversaire, mais le secrétaire-adjoint a cru devoir y associer la Société, à la vie de laquelle M. Marcel Cohen a été si intimement mêlé. M. Perrot et M. David Cohen indiquent également que les éditions Geuthner vont entreprendre la publication des œuvres complètes de Marcel Cohen.

Exposé. Avant l'exposé de M. Lejeune, le Président donne la parole à M^{me} Tchékheff, qui a manifesté le désir d'apporter quelques informations complétant l'exposé présenté par elle au cours de la séance précédente.

M. M. LEJEUNE, *La syncope vénète : traces écrites de voyelles non écrites.*

Certaines langues mortes témoignent de syncopes de voyelles brèves, soit que l'étymologie seule garantisse l'état ancien des mots affectés par la syncope, soit que celle-ci soit de date historique et que les textes nous permettent d'en suivre le développement (voyelles d'abord écrites, puis cessant de l'être, avec ensuite, le cas échéant, accidents secondaires au contact de deux consonnes primitivement séparées). Mais il est exceptionnel qu'on puisse suivre le phénomène de plus près dans sa progression, et saisir l'étape transitoire, où l'ancienne brève, amenuisée et décolorée, est à la fois assez indistincte pour que l'écriture cesse de la noter, et assez pourvue d'existence cependant pour que se maintiennent les structures syllabiques antérieures (voyelle muette).

Les structures syllabiques des langues mortes ne sont pas, en général, connaissables (à moins qu'on ne dispose de textes poétiques à métrique quantitative). Le vénète, grâce à la « ponctuation syllabique » qui y est de règle depuis le v^e s. jusqu'à la romanisation, a l'exceptionnel privilège de nous fournir une information orthographique cohérente et constante sur la syllabation.

Or il se trouve que le vénète a connu des syncopes de brèves à date historique (en particulier celle de *l* dans les finales en *-ls*). L'examen des faits met en évidence, entre p. ex., l'époque d'une fin de mot disyllabique en *-oni.s.* et celle d'une fin de mot monosyllabique en *-o.n.s.*, le stade transitoire *-on.s.* (disyllabique, bien que la voyelle précédant *s* ne soit plus notée); il y a même eu, dans une certaine école de scribes, invention d'un signe de voyelle muette (*-on:s.*).

Le président ouvre par quelques observations et questions, concernant notamment le problème de l'accent en vénète, une discussion à laquelle prennent part MM. Perrot, Galand, Séphiha, Drénovac.

M. Perrot juge la démonstration convaincante, mais se demande si l'anomalie de ponctuation ne peut pas suggérer, après la disparition de *-i-*, une tendance à l'amuïssement de la consonne précédant *-s-* final, c'est-à-dire *-n-* dans les exemples cités, — et éventuellement une autre consonne, M. Lejeune ayant fait observer que *n* n'était pas seul représenté (même situation pour un mot comme *.a.kuł.s.* ou pour une finale de dérivé participial comme *kara.n.mn.s.* avec un groupe *mn* non dissocié par la ponctuation). En réponse à une question de M. Galand sur les traitements du groupe *-ns-* dans d'autres positions, M. Lejeune précise les données chronologiques concernant les groupes *-ns* (**-ns* ancien final non conservé : développement d'une sifflante forte) et les faits d'assimilation entraînés par les cas de syncope intérieure. Deux éléments de comparaison empruntés à d'autres domaines sont fournis : d'une part par M. Séphiha qui signale que la linguistique hébraïque fournit un cas comparable, avec la notation du schwa par les Massorètes, et d'autre part par M. Drénovac qui, à propos du phénomène serbo-croate de réduction de *i* dans un mot comme *Jelica*, indique — allant ainsi dans le sens des observations de M. Perrot — un traitement bosniaque comportant, avec la réduction à deux syllabes, une altération de *l* non poussée jusqu'à la vocalisation réalisée ailleurs.

SÉANCE DU SAMEDI 16 MARS 1974

Présidence de M. Claude MARGUERON, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Cartier, Meder, Nantet de Serrant, Roth-Laly, J. Thomas ; MM. Caprani, Dez, Epron, Faublée, Galand, Gauthier, Gentilhomme, Gouffé, Hagège, Haudricourt, Herman, Hubert, Lazard, Lejeune, Margueron, Moïnfar, Monfrin, Moussy, Perrot, Rosen, Sauvageot, Sephiha, Serbat, Sindou, Touratier.

Invité : M. Husent.

Excusés : MM. D. Cohen, L'Hermitte.

Élections. Sont élus membres de la Société : MM. Stephen R. Anderson, Ives Goddard, M^{me} Ritva Haanpää, MM. Jay H. Jasanoff et Georges Kassai.

Annonce. M. Lazard fait part du décès, à l'âge de 84 ans, de H. S. Nyberg, professeur honoraire de l'Université d'Upsal, iranisant de grande renommée, spécialiste de la langue pehlevie et des religions iraniennes, qui était membre de la Société depuis 1928.

Exposé. M. J. HERMAN, *Les problèmes de socio-linguistique dans les provinces romanisées de l'Empire romain.*

L'approche socio-linguistique implique, dans le domaine qui sera examiné, deux démarches inverses : l'une consiste à examiner, à partir de données linguistiques, la situation socio-linguistique dans telle ou telle province, en particulier l'extension de la connaissance du latin et les modalités de son emploi selon les couches de la société : l'autre démarche fait appel à la situation socio-linguistique comme à un facteur d'explication, destiné à rendre compte de certains aspects de la modification diachronique de la structure linguistique.

1. En ce qui concerne la première approche, c'est l'analyse linguistique des textes, en particulier des inscriptions, qui permet de mettre en lumière certains faits socio-linguistiques. Plusieurs méthodes (répartition géographique des « fautes », analyse des formules, etc.) sont présentées à titre d'exemple, et l'interprétation des résultats discutés. Il apparaît que certaines interprétations « naïves » et d'ailleurs courantes sont à réviser : on pense par exemple généralement qu'il existe entre le nombre des « fautes » et le degré de la romanisation une simple corrélation inverse : plus il y a de « fautes » dans les inscriptions d'une région donnée, moins la connaissance du latin y était généralisée et stable. En réalité, cette relation est beaucoup plus complexe. Sur la base de matériaux épigraphiques et à titre d'exemples, la situation socio-linguistique dans certaines provinces comme la Gaule, la Germanie, la Mésie, la Dalmatie sera évoquée.

2. La démarche inverse — celle qui consiste à utiliser les faits socio-linguistiques comme des facteurs d'explication causale — est à manier avec beaucoup de prudence. Il ne semble pas pour le moment que cette démarche puisse rendre compte de telle ou telle modification de détail de la structure linguistique. Par contre, c'est avec un degré raisonnable de certitude qu'on peut relier certaines caractéristiques d'ensemble du mouvement diachronique — comme par exemple son « rythme », c'est-à-dire le caractère plus ou moins novateur de l'évolution — aux caractéristiques essentielles de la situation socio-linguistique dans le territoire donné.

Prennent part à la discussion : MM. Margueron, Lejeune, Perrot, Serbat.

M. Margueron note l'abondance des problèmes abordés. Il lui paraît se dégager, dans la première partie de l'exposé, un certain scepticisme quant aux résultats acquis compte tenu du recours à certaines procédures peu sûres, par contre la seconde partie donne des raisons d'espérer. Il demande si les lapicides analphabètes étaient romains ou indigènes.

M. Lejeune, après avoir évoqué la solidité de l'exposé et le caractère méthodologique de la discussion signale tout d'abord l'emploi équivoque du terme « préroman », ce qu'admet bien volontiers M. Herman. M. Lejeune constate que l'énorme manipulation de matériel effectuée concerne quasi uniquement les épitaphes et accessoirement les dédicaces. Or, à côté de ce matériel, il en existe un autre, celui de l'*instrumentum* qui constitue un matériel, certes, moins prestigieux mais qui reflète l'expression de couches sociales différentes ; matériel en cursive et d'exploitation difficile. Il y a là une source d'information d'un grand intérêt susceptible d'infirmer ou de confirmer les résultats procurés par la pierre. En outre, M. Lejeune remarque que dans la plupart des domaines envisagés, il n'est attesté qu'une épigraphie romaine, l'épigraphie indigène faisant pratiquement défaut. En Gaule, par exemple, seuls quelques rares fragments d'épigraphie indigène ont été relevés encore que ceux-ci soient généralement des transpositions du latin.

M. Herman, en réponse, fait observer qu'il a procédé à des investigations sur *instrumentum*. S'il admet qu'il y a là une source de premier ordre, il doit reconnaître le caractère souvent peu significatif de ce matériel du fait que l'*instrumentum* voyage, est importé et partant constitue une documentation très difficile à exploiter sauf pour quelques pièces très localisées. Enfin, M. Herman rappelle l'intérêt qu'il y aurait à l'instauration d'une coopération entre linguistes et archéologues qui permettrait de parvenir à une meilleure localisation et datation de l'*instrumentum* en vue du classement de ce matériel.

M. Perrot demande s'il est imaginable de constituer une grille des données linguistiques et socio-linguistiques.

M. Serbat s'interroge sur l'application d'une telle approche à l'évolution phonétique du latin.

SÉANCE DU SAMEDI 27 AVRIL 1974

Présidence de M. David COHEN, 1^{er} Vice-Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Cartier, Cloarec-Heiss, de la Fontinelle, D. François, Paris, Sokoloff, Surugue-Tersis, Tchékhoïff, J. Thomas, Tretiakoff ; Bouquiaux, Caprani, D. Cohen, Epron, Faublée, Ferlus, Galand, Haudricourt, Hagège, Lazard, Lucas, Moïnfar, Nguyen Phu Phong, Rivierre, Sauvageot, Shintani, Sephiha, Sindou.

Invités : MM. Degila-Kochanowski, Quintana, B. Surugue.

Excusés : MM. Lejeune, L'Hermitte, Margueron, Perrot.

Présentations. Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M. Pierre BERTRAC, chargé d'enseignement de Philologie ancienne à l'Université de Caen, 37, rue de la Plaine, 75020 Paris (présenté par M^{me} Bader et M. Minard).

La Bibliothèque de Northern Illinois University, Periodicals Dept., Swen Franklin Parson Library, Dekalb, Ill. 60115 (U.S.A.) (présentée par MM. D. Cohen et Sauvageot).

Annonces. L'Administrateur fait part à la Société du décès de notre Confrère Jacques Teyssier, chargé d'une maîtrise de conférence de langue anglaise à l'Université de Bordeaux III.

L'Administrateur informe les membres présents de la tenue d'une part du VI^e Congrès International des Études Classiques à Madrid du 2 au 6 septembre 1974 (Thème général : Résistance et assimilation à la civilisation antique dans le monde méditerranéen) d'autre part d'une série de cours sur le thème « Computational and Mathematical Linguistics » organisés par le Centro Nazionale Universitario di Calcolo Elettronico de Pise du 12 août au 6 septembre 1974.

Exposé. M. A. HAUDRICOURT, *Voyage linguistique au Vietnam Nord.*

En avril 1973, j'ai pu avec Georges CONDOMINAS, faire un séjour d'un mois à Hanoi, invité par le Comité d'État des Sciences sociales, et discuter avec les linguistes vietnamiens des problèmes qui m'intéressaient, en particulier de la découverte de nouvelles langues.

En quatre-vingts ans de présence française en Indochine, c'est sur les doigts de la main que se comptent les personnes qui se sont intéressées aux langues, et à part Henri MASPERO, c'était des militaires : BONIFACY, DIGUET, H. ROUX ou des missionnaires : GUIGNARD, CADIÈRE, SAVINA. On s'explique que dans certaines régions comme la vallée du Fleuve Noir, il y ait eu des découvertes à faire : dans le haut de la vallée la langue *Mang* est une langue austroasiatique assez isolée ; dans la partie moyenne, la langue *khang* de la même famille est un précieux chaînon entre le vietnamien, les dialectes *muong* de la basse vallée et le *khmu* du Laos. Ces deux langues sont tonales, le *khang*, que nous avons pu entendre à Son-la, possède des groupes de consonnes : *ple* « fruit », *klia* « pluie », *klang* « aigle » et un -l final : *ziel* « poulet », *pil* « voler », *bal* « fleur », ce qui n'existe plus ni en vietnamien ni en thai.

Enfin la découverte la plus remarquable a été celle d'une nouvelle langue « *kadai* », parlée par les *Laha* et les *khlaplao*. Depuis les récoltes du colonel BONIFACY et du capitaine ROBERT, il y a plus de cinquante ans, on n'avait pas de nouveaux renseignements sur ce groupe de langues, si important pour l'appareillement de la famille austronésienne aux langues du continent asiatique.

Le dialecte du nord a conservé les dix premiers noms de nombre, et des mots polysyllabiques tels : *mano'k* « oiseau », *ko'ta* « œil », et groupes de consonnes : *kthop* « vavant », *kzen* « pluie » ; le dialecte du sud que nous avons entendu au village de Noong-lay a conservé des *-l* en finale : *zal* « pluie », *klal* « petit-fils », *mul* « bouche », riz décortiqué : *sal* : c'est une langue à six tons, et à sandhi tonal.

Par ailleurs, dans ces régions les deux langues thai, le *thai* proprement dit et le *tag-nung*, sont enseignées à l'école primaire.

Prennent part à la discussion MM. Hagège, Faublée, Ferlus, Sindou.

M. Hagège s'interroge sur le caractère éventuellement tonogénétique des groupes du type *kl*, la chute de la liquide étant susceptible de provoquer l'apparition de ton. Selon certains auteurs, le ton serait incompatible avec la présence d'une séquence *kl*. M. Haudricourt fait alors observer qu'il n'en est rien, qu'en vietnamien le groupe consonantique se réduit avant de disparaître.

M. Faublée demande si la remontée austronésienne sur le continent asiatique s'est effectuée en direction du Nord. M. Haudricourt note que le type physiologique rencontré est chinois. Sur le plan linguistique, il est relevé, ajoute-t-il, avec le sens de « face, œil » les formes *mala* en vietnamien, *ta* en thai, *xa* à la frontière Vietnam Nord-Chine, *ta* en austronésien et à Formose *matar*. Il souligne combien peut être trompeuse la comparaison dans les langues monosyllabiques.

M. Ferlus demande combien de tons sont relevés en *khang*. Plus de deux et vraisemblablement six, toutefois, fait observer M. Haudricourt, il est difficile de donner une réponse précise compte tenu des informations très partielles dont on dispose actuellement.

M. Sindou s'interroge sur l'existence d'un terme générique pour désigner « le fruit ».

M. Faublée signale que les termes génériques sont bien attestés en austro-nésien. M. Haudricourt ajoute que dans les langues monosyllabiques les génériques se sont développés.

SÉANCE DU SAMEDI 18 MAI 1974

Présidence de M. Claude MARGUERON, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Cartier, Chanut, D. François, Hocquenghem, Lentin, Paris, Roth-Laly, Tretiakoff ; MM. Bouquiaux, D. Cohen, Culioli, Dez, Drenovac, Faublée, F. François, Galand, Gentilhomme, Gouffé, Hagège, Haudricourt, Hubert, Lampach, Lazard, Lejeune, L'Hermitte, Margueron, Moïnfar, Perrot, Sauvageot, Sephiha, Touratier, Veyrenc.

Invités : MM. Lavorel, Salim, Sergeant.

Excusés : M^{me} Tchékhoff, M. Serbat.

Élections. Sont élus membres de la Société : M. Pierre BERTRAC, la Bibliothèque de Northern Illinois University.

Présentations. Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M. Michel BANNIARD, assistant à l'Université de Nanterre (Paris X), 17, rue du 11 novembre, 92390 Villeneuve-la-Garenne (présenté par MM. André et Serbat).

M. Michel DARBORD, professeur à l'Institut Hispanique de l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), 77, bd. du Maréchal-Joffre, 92340 Bourg-la-Reine (présenté par MM. Pottier et Sephiha).

Exposé. M. G. LAZARD, *Pour une typologie des relations grammaticales du verbe et des actants: l'exemple de l'indo-iranien.*

En vieux-perse, une action passée peut être exprimée par deux constructions différentes :

- 1) *ima adam akunavam = hoc ego faciebam ou feci,*
- 2) *ima manā krtam = hoc mihi factum (est).*

Dans presque toutes les langues iraniennes et indiennes modernes les anciens passés (type *akunavam*) ont disparu et les formes du passé dérivent du participe passé passif (type *krtā-*). Dans une partie d'entre elles, la construction a été conformée, par analogie, à celle du présent : par ex. moyen-perse *man kār kard* « j'ai fait le travail » (où le verbe *kard* s'accorde non avec le « sujet » *man*, mais avec « l'objet » *kār*) est devenu en persan *man kār kardam* (où le verbe *kardam* s'accorde avec *man*). Mais dans les autres, la construction 2) du vieux-perse s'est perpétuée sous des formes diverses. Elle est souvent appelée « passive » (ce qui est inexact, car elle ne s'oppose pas à un actif, mais au contraire à un passif construit différemment) ou « ergative » (ce qui est imprécis, car mal défini). En fait les constructions sont d'ailleurs assez variées et ne sauraient être caractérisées par une dénomination unitaire.

Les descriptions sont trop souvent brouillées par la confusion entre le plan des relations entre signifiants et celui des rapports sémantiques. Nous considérerons uniquement les relations grammaticales des signifiants (agencement des morphèmes et règles de cooccurrence). Il est commode de les schématiser par des symboles : V, X et Y désignant respectivement le verbe et les deux actants (on évite les termes de « sujet » et « objet » qui prêtent à confusion), les indices x et y représentent les marques (personne, nombre, genre) affectant le verbe et en relation respectivement avec X et Y ; a, b, c... représentent des marques indiquant la fonction des actants (morphèmes de cas, pré- ou postpositions) ; l'indice 0 indique l'absence de marque.

Dans les phrases à un actant il n'y a à *a priori* que quatre possibilités :

$$X_0 V_0 \quad X_a V_0 \quad X_0 V_x \quad X_a V_x$$

Pour les phrases à deux actants on peut de même dresser une grille de toutes les constructions possibles.

Dans toutes les langues indo-iraniennes considérées, les phrases à deux actants comportant des formes verbales de présent (formes I) ont pour formule :

$$X_0 Y_0/Y_a V_x$$

(a = cas oblique ou postposition d'« accusatif-datif »). Pour les formes de passé (formes II), on a les constructions suivantes :

- $X_a Y_0 V_y$ (a = cas oblique) : kurde du nord, pashto. Variante $X_b Y_0 V_y$ (b = ergatif) : hindi, sindhi, gujrati, marathe ;
- $X_b Y_a V_y$: deuxième construction admise en gujrati, troisième construction admise en marathe ;

— $X_b Y_a V_o$ (b = ergatif, a = accusatif-datif) : deuxième construction admise en hindi, sindhi, marathe ;

— $X_b Y_o V_x$ (b = ergatif) : nepali ;

— $X_o Y_o V_{x1y2}$: kurde du sud (deux séries différentes d'indices personnels), quatrième construction admise dans certains cas en marathe (accord en genre et nombre avec un actant, en personne avec l'autre).

Cette méthode peut en principe s'appliquer à toute langue. Facilitant la comparaison, elle doit permettre de fonder une typologie. Les langues considérées apparaissent par exemple comme formant un groupe particulier, celui des langues à construction variable (on peut y rattacher le géorgien : trois constructions différentes pour le présent, l'aoriste et le parfait).

Dans un deuxième temps il conviendrait de considérer les relations sémantiques et d'examiner comment dans chaque langue elles sont exprimées par le jeu des signifiants.

Prennent part à la discussion MM. Lejeune, Gentilhomme, Hagège, M^{me} Paris, MM. Galand, Culioli.

M. Lejeune souligne l'intérêt présenté par cette proposition de procédure descriptive. Il constate que la schématisation a pour résultat de rendre plus aisées les comparaisons en matière de typologie. Elle est un moyen de classification. Si par ces formulations beaucoup d'équivoques attachées à certaines nomenclatures sont évitées, il demeure néanmoins certaines difficultés à « construire » zéro. Le nominatif sera-t-il rendu par X_o ? En outre, et dans la mesure où il est attesté des marques (au niveau de l'actant et du verbe), celles-ci sont-elles toujours segmentales? Enfin dans la formulation « l'homme tue le chien » (kurde : $X_o Y_o V_x$) comment rendre l'énoncé « le chien tue l'homme »? Il y a donc un problème d'ordre.

M. Gentilhomme signale la richesse des possibilités qu'offre cette méthode. Il relève qu'avec deux actants les sortes de suites s'élèvent à 64, avec trois actants à 4.096 et avec quatre actants à plus d'un million. Ces schémas ayant été imaginés en vue d'une typologie, il est à se demander combien on peut concevoir de types de langues d'après les suites usitées dans chacun des types?

M. Hagège note qu'une description exhaustive des faits formels tels qu'ils se présentent est certainement la première démarche nécessaire. Mais l'évacuation du sens, même à cette étape, est-elle possible? Il rappelle que M^{me} Tchekhoff a montré dans son exposé de janvier sur l'*avar* que l'énoncé monoactantiel était ambigu. Dans ces conditions, y a-t-il un moyen de décrire cette ambiguïté en termes formels? Une preuve de la nécessité de ne pas congédier le sens, même à cette étape, pourrait être puisée dans l'emploi *nepali* qui vient d'être cité comme unique au sein des langues indo-iraniennes, de l'instrumental avec un prédicat inaccompli. Mais précisément dans la phrase mentionnée *maile din dindekhi yokām gardaichu* « je fais ce travail depuis deux jours », *gardaichu* « je fais » est-il véritablement un inaccompli par le sens? Un autre exemple de cette même nécessité est procuré par le géorgien. La grammaire de Chanidzé nous apprend qu'à côté des énoncés biactantiels où le premier actant est au nominatif et le second au datif, il en est où le second est à l'ergatif, et que cela se rencontre pour certains verbes « psychologiques ». N'est-il pas nécessaire dès lors, ici aussi, de tenir compte du sens du prédicat?

M^{me} Paris se demande si l'on peut comparer a , b , c et zéro.

M. Galand, tout en appréciant sans réserve les mérites de la méthode proposée par M. Lazard, souligne qu'elle impose des précautions dans le choix des éléments à représenter par les symboles X et Y . C'est ainsi qu'une analyse superficielle pourrait laisser croire que le français *moi, les menteurs, je les déteste*

présente la même structure $X_0 Y_0 Vxy$ que le kurde méridional. En ce qui concerne le latin *asinus asinum fricat*, il semble que x devrait y désigner la désinence *-t* de *fricat* plutôt que *asinus*, que l'on peut supprimer sans mutiler (grammaticalement) l'énoncé.

M. Culioli observe qu'on a nécessairement une relation entre termes et que celle-ci est obligatoirement orientée. On a donc un terme d'arrivée et un terme de départ. Quant au nombre d'actants, il ne pose pas problème. Peut-il y avoir plus d'un terme de départ? Y a-t-il des termes qui ne peuvent être terme de départ? Le point de départ peut être, comme en malgache, un circonstanciel.

SÉANCE DU SAMEDI 15 JUIN 1974

Présidence de M. Claude MARGUERON, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Cartier, François, Fruyt, Meder, Mercier, Sokoloff; MM. Bouquiaux, Caprani, D. Cohen, Dez, Drenovac, Fourquet, Galand, Gentilhomme, Gouffé, Hubert, Margueron, M. Masson, Moïnfar, Perrot, Rousseau, Sauvageot, Sephiha, Touratier.

Invitée : M^{me} S. Elbaz.

Excusés : MM. Faublée, Gsell, Lazard, Lejeune.

Élections. Sont élus membres de la Société : MM. Michel Banniard et Michel Darbord.

Présentations et élections. Sont présentées et élus :

M^{mes} Anna DAVIES, professeur à Somerville College, Oxford (Grande-Bretagne) (présentée par MM. Lejeune et Watkins);
Huguette FUGIER, professeur de philologie latine à l'Université de Strasbourg II, 57, rue du Général Conrad, 67000 Strasbourg (présentée par MM. Minard et Perrot);
Gladys GUARISMA-POPINEAU, Docteur de 3^e cycle, chargée de recherche au C.N.R.S., 12, Clos de la Source, 92380 Garches (présentée par MM. Bouquiaux et Moïnfar).

Annonces. M. Hubert informe la Société de la tenue à Lyon, puis à Paris du 30 septembre au 5 octobre prochain d'un Colloque international C.N.R.S. (avec le concours du « Comité 74 » et de « Lyon 74 ») sur le thème « Le II^e Concile de Lyon ».

M. Perrot annonce la parution du volume II de « Problèmes de linguistique générale » d'E. Benveniste (édit. Gallimard) ainsi que celle du volume XXXII, numéro jubilaire du 25^e anniversaire de la fondation de Bedi Kartlisa, revue de kartvélogie, dédié à la mémoire de René Lafon.

L'Administrateur signale la parution du premier volume du nouveau périodique *International Journal of the Sociology of Language*.

Exposé. M. Paul VALENTIN, *Le système verbal du vieux-haut-allemand*.

L'impératif étant mis à part, comme il se doit, le vha. (VIII^e-XI^e s.) présente quatre séries de formes verbales commutables, qu'on peut appeler respectivement indicatif présent, indicatif prétérit, subjonctif présent, subjonctif prétérit. Le préverbe *gi-* est d'autre part combinable avec la plupart des lexèmes

verbaux ; mais il ne sera pas directement question ici de l'opposition d'aspect qui en résulte.

On ne peut attribuer de valeur à une forme quelconque que lorsque celle-ci est opposable à une autre dans un contexte donné ; les faits de grammaticalisation observés doivent donc être d'abord réservés, ils ne peuvent fournir d'indications que sur un stade antérieur de la langue. S'agissant d'un état de langue ancien, le sens des formes ne peut être inféré que de l'analyse comparative de contextes aussi proches que possible les uns des autres. Ce sens doit être conçu comme unique, en tout cas très abstrait, puisqu'un très petit nombre de moyens d'expression doit rendre compte de l'infinité des expériences à communiquer.

Pour le vha., on décèle aisément une opposition temporelle entre un passé et un non-passé, qui n'appelle pas de commentaires très détaillés. Dans le champ modal, l'opposition formelle entre indicatif et subjonctif paraît correspondre à une opposition sémantique entre actualisé et non-actualisé, qui se manifeste en particulier dans les relatives, les « complétives », certaines temporelles et hypothétiques, et au discours indirect. Les neutralisations observées dans le cas où la phrase entière est elle-même au subjonctif ou bien est négative confirment cette interprétation. L'opposition en question peut aussi être retrouvée dans les verbes de phrase. Il n'y a pas d'évolution marquée durant la période étudiée en dehors des hypothétiques « potentielles ».

Comme dans toutes les langues germaniques anciennes, les formes de subjonctif prétérit servent d'autre part à exprimer et l'« irréal du présent » et l'« irréal du passé », ce qui cadre mal avec le reste du système décrit, destiné à évoluer rapidement sur ce point.

Prendent part à la discussion : MM. Margueron, Fourquet, Perrot et Touratier.

M. Margueron se déclare intéressé par l'opposition couramment admise, mais critiquable, réel/non réel, heureusement remplacée par réalisé/non réalisé. Dans les langues romanes le subjonctif peut marquer le manque de fixation actuelle de la façon d'être ou d'agir, c'est-à-dire exprimer une valeur non absolue, mais purement représentative, tandis que l'indicatif marque précisément cette fixation, expose et constate.

En réponse, M. Valentin indique que les faits du vha. ne sont pas comparables aux faits présentés par les langues romanes. Il convient de distinguer ici entre non réalisé et incertitude d'une part, et réalisé et certitude d'autre part ; autrement dit entre une opposition de modalisation, qui joue au niveau de l'assertion, et une opposition de mode. Les termes d'*actualisé* et *non actualisé* seraient préférables.

M. Fourquet souligne qu'il y a, en v.h.a., *actualisation* dans le cas de l'indicatif et *désactualisation* dans le cas du subjonctif. Évoquant les faits du français, il rappelle que pour l'irréal, il a été recouru au passé (imparfait). L'irréal possède deux significés distincts pour un même signifiant, c'est cependant la marque du passé qui demeure dominante.

M. Perrot met en évidence la difficulté qu'il y a à définir certaines catégories, certains concepts. Il conviendrait, en l'occurrence de redéfinir ce que l'on entend par *actualiser*. Quant au concept de neutralisation net en phonologie, il est peu clair en morpho-syntaxe. Aussi doit-on en user avec prudence.

M. Touratier se demande s'il n'y a pas quelque inexactitude à définir l'opposition indicatif/subjonctif par *actualisé/non-actualisé*, car cette définition a l'inconvénient de faire de l'indicatif le terme marqué de l'opposition modale, alors qu'en v.h.a., il semble que, comme en latin, le subjonctif soit formellement

marqué par rapport à l'indicatif. Il serait donc préférable de voir dans le subjonctif un [+inactualisé] et dans l'indicatif un [— inactualisé]. Cette présentation des choses va plus loin que de faire remarquer qu'une bouteille à moitié vide est aussi une bouteille à moitié pleine ; il s'agit en effet de dire que ce qu'on appelle un subjonctif présente un morphème modal dont le signifiant correspond à un signifié comme « inactualisé » et que l'indicatif, lui, ne contient aucun morphème modal et n'a par conséquent aucune valeur modale : il apparaît simplement quand rien, dans le contenu du message, ne requiert la présence du morphème de subjonctif. Ceci permet notamment de comprendre pourquoi l'indicatif apparaît dans les conditionnelles improprement dites au réel ; dans ce type de phrase, ce n'est pas la réalité de la condition, mais celle du rapport entre une condition et une conséquence qui est affirmée ; et comme l'actualisation ou plus exactement la non-actualisation de la condition n'est pas envisagée, on n'a aucune raison d'employer le morphème de subjonctif ; on recourt alors à la série verbale dépourvue de morphème modal, à savoir l'indicatif.

SÉANCE DU SAMEDI 16 NOVEMBRE 1974

Présidence de M. Claude MARGUERON, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Cartier, Catach, Guarisma, Lentin, Paris, Roth-Laly, Sokoloff, Szurek-Wisti, Tchékhoïff, Tretiakoff ; MM. Bourcier, D. Cohen, Dez, Faublée, Galand, Gentilhomme, Hagège, Hasenohr, Haudricourt, Lazard, Lejeune, L'Hermitte, Mańczak, Margueron, Millet, Moïnfar, Perrot, Sauvageot, Sindou, Stieber, Veyrenc.

Invités : M^{mes} Elbaz, Randriambeloma ; M. Aslanoff.

Excusés : MM. Gouffé, Hubert.

Élection de la Commission des finances. Sont élus membres de la Commission des finances en vue de l'examen des comptes de l'année écoulée MM. Haudricourt, Lazard, L'Hermitte.

Présentations. Sont présentées en vue d'une prochaine élection :

M. Igor Andreevic MELČUK, ud. Bajkalskaja d. 40/17 kv. 113, Moscou 107207 (U.R.S.) (présenté par MM. Gentilhomme et L'Hermitte).

M. André LAMY, maître de conférences à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Clermont-Ferrand, 7, cours des Alpes, 13100 Aix-en-Provence (présenté par MM. Garde et Perrot).

Annonces. M. Lejeune fait part du décès de notre Confrère Pierre Chantraine survenu le 30 juin dernier à l'âge de 75 ans. Il évoque les liens du disparu avec la Société à laquelle, au sortir de l'agrégation, il avait adhéré en 1922 et dont il fut président en 1946. Il collabore aux *Mémoires* dès 1927, au *Bulletin* dès 1928. Retraçant sa carrière qui fut simple, et son œuvre, qui fut considérable, il rappelle qu'il enseigna successivement à la Faculté des Lettres de Lyon (1925-28), à l'École Pratique des Hautes Études (1928-69), à la Sorbonne (1938-69) où il dirigea la section de grec ancien à partir de 1959. Pendant plus de quarante ans, en France, tous ceux ou presque qui devaient enseigner la langue grecque dans les Universités furent formés par lui. Son œuvre est d'une part philologique (éditions de textes dans la Collection Budé, notamment

l'*Iliade*), d'autre part linguistique : il faut citer entre autres : *Histoire du parfait grec* (1927), *Formation des noms en grec ancien* (1933), qui fit l'objet de plusieurs réimpressions dont une tout dernièrement, *Grammaire homérique* (1942), *Morphologie historique du grec* (1945), *Syntaxe homérique* (1953), *Études sur le vocabulaire grec* (1956), enfin le *Dictionnaire étymologique du grec* en 4 volumes, dont les deux premiers ont paru en 1968 et 1970, dont le troisième paraîtra en 1975 et dont le quatrième, plus qu'à moitié rédigé, sera achevé par un groupe d'amis et d'élèves du disparu.

M. Perrot exprime le regret que cause la nouvelle de la disparition de notre Confrère Marcel Cohen qui était membre de la Société depuis près de soixante-dix ans et dont il fut l'Administrateur dévoué de 1919 à 1931. Il rappelle l'importance des travaux qu'il avait accomplis dans le domaine chamito-sémitique que signalent nombre d'ouvrages notamment *Le système verbal sémitique et l'expression du temps* (1924), qui fut sa thèse, *Études d'éthiopien méridional* (1931), *Traité de langue amharique* (1936), *Nouvelles études d'éthiopien méridional* (1939), *Essai comparatif sur le vocabulaire et la phonétique du chamito-sémitique* (1947). Il participe avec A. Meillet à l'élaboration des *Langues du monde* (1929). Il fonde et anime en 1957 le G.L.E.C.S. (Groupe Linguistique d'Études Chamito-Sémitiques). Après la seconde guerre mondiale, il se consacre à des domaines autres que celui du chamito-sémitique, notamment au français, à la linguistique générale (points de méthodologie, enquête linguistique), aux problèmes de vulgarisation de la connaissance de la langue. On lui doit de nombreuses publications. Il ne cessa d'aider et d'encourager les jeunes linguistes. Marcel Cohen a servi l'homme en servant la Science. Il nous a laissé une œuvre et un exemple.

M. Lejeune signale la parution du *Bulletin* t. 69 (1974) dont la distribution est actuellement conditionnée par la reprise du trafic postal.

M. Margueron informe la Société de la tenue de la *Deuxième Conférence Internationale sur les méthodes de recherche en dialectologie* qui aura lieu à l'University of Prince Edward Island, Charlottetown, P.E.I., durant l'été 1975.

L'Administrateur annonce la parution du Tome 4 de la *Grammaire comparée des langues slaves* de notre Confrère A. Vaillant consacré à la « *Formation des noms* ».

Exposé. M. Zdzislaw STIEBER, *Sur les innovations périphériques.*

C'est un fait bien connu qu'à la périphérie des aires linguistiques, on relève souvent de fréquents archaïsmes. L'existence d'archaïsmes périphériques est soulignée surtout par l'école néolinguistique italienne. Mais on peut aussi constater l'existence de quantité d'innovations qui se sont formées seulement à la périphérie des aires linguistiques. Ainsi en est-il de tous les balkanismes dans la langue bulgare (la disparition de l'infinitif, la formation de l'article postposé, les nouveaux degrés de comparaison, etc.). On peut relever beaucoup d'innovations aux confins des territoires slaves attestant à la fois de nombreux archaïsmes. C'est le cas du kachoube (au bord de la mer Baltique), du čakavien (au bord de la mer Adriatique), du macédonien, etc. Les innovations périphériques peuvent être dues à l'influence des langues voisines mais elles sont souvent le résultat de l'évolution interne des dialectes périphériques. Parfois la conservation d'un archaïsme périphérique entraîne une innovation.

Pourquoi dans ces conditions les innovations périphériques ne peuvent-elles s'infiltrer à l'intérieur des aires linguistiques? Il me semble qu'à l'intérieur de ces aires (même s'il n'y a pas de langue littéraire) agissent des tendances favorisant l'unification. C'est pourquoi si une innovation se forme à l'intérieur,

l'archaïsme correspondant recule vers les périphéries. C'est aussi pourquoi les innovations périphériques ne peuvent pas souvent pénétrer dans le centre.

Le texte complet de mon exposé comporte beaucoup d'exemples d'innovations périphériques unilatérales, bilatérales et multilatérales. (Voir, entre autres, mon article « On the peripheral innovations » dans les *Mélanges Giuliano Bonfante*, Turin, 1974.)

Prennent part à la discussion MM. Millet, Hagège, Lazard, L'Hermitte.

M. Millet déclare, à propos de l'exemple kachoube *žac'* « vie », gén. *žaceye*, ne pas savoir où réside l'innovation. Est-elle morphologique, le génitif en *-eye* étant manifestement emprunté à la flexion des adjectifs, ou bien est-elle phonétique, en ce sens qu'un génitif d'adjectif en *-eye*, de sl. *-ajego*, ne représente pas une évolution phonétique normale du *g*? Si l'innovation relatée par M. Stieber est du premier type, il rappelle le fait bien connu qu'en tchèque les substantifs du type de kach. *žac'*, tch. *žiti*, ont usuellement, en langue vulgaire, un génitif adjectival, tch. *žitiho*. Et dans ce cas, peut-on parler d'innovation périphérique? Il demande quelle est la suite de la flexion en kachoube. En réponse, M. Stieber confirme qu'elle est de type adjectival. Il ajoute que l'innovation ne réside pas, dans son esprit, dans le fait d'un emprunt par le substantif kachoube de désinences adjectivales, mais dans la phonétique du génitif cité.

M. Hagège revient sur le problème « du mode du témoin ». Cette intéressante particularité du bulgare (sans entrer dans les débats relatifs à l'unicité bulgaro-macédonienne ou la distinction en deux langues) est imputée par beaucoup à l'influence turque. Mais pour qu'il s'agisse d'un emprunt ne faudrait-il pas que les signifiants autant que les signifiés soient empruntés? Or, il est clair que le suffixe *-miş* du turc, langue agglutinante, ne saurait être interprété que dans une langue flexionnelle comme le bulgare. Si donc il y avait bien emprunt, il ne pourrait s'agir que de celui d'un sens auquel le bulgare n'aurait fait correspondre une forme que rendait disponible la conservation d'un passé archaïque, c'est-à-dire l'existence de deux formes du passé. A la question de M. Hagège demandant si « le mode du témoin » s'emploie à la 1^{re} personne, M. Stieber répond par la négative.

A propos de la distinction en bulgare d'un passé « de témoin » et d'un passé de « non témoin », M. Lazard fait observer qu'une distinction analogue, sinon identique, existe en persan d'Iran et, de manière encore plus nette, en tadjik, où tout un mode particulier s'est ainsi constitué. Il est remarquable, constate-t-il, qu'en iranien comme en bulgare, c'est sur la base du parfait que se sont développées les formes servant à exprimer cette modalité, ce qui montre que le parfait par nature se prêtait particulièrement à ce développement.

M. L'Hermitte signale que le russe ayant perdu le parfait, il a été recouru à des procédés lexicaux.

SÉANCE DU SAMEDI 14 DÉCEMBRE 1974

Présidence de M. Claude MARGUERON, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Haanpää, Roth-Laly, Tchekoff, Tretiakoff ; MM. Bouquiaux, Faublée, François, Galand, Gentilhomme, Gouffé, Hagège, Hasenohr, Haudricourt, Hubert, Lazard, Mańczak, Margueron, Moïnfar, Perrot, Rousseau, Sauvageot, Sepiha, Sindou, Touratier, Veyrenc.

Invités : M^{me} Elbaz ; MM. Hendrich, Kochanowski.

Excusé : M. Lejeune.

Élections. Sont élus membres de la Société : MM. André Lamy, Igor Melčuk.

Présentations. Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M. Jean-Pierre DESCLÉS, maître-assistant à l'Université de Paris VII, chargé de cours à l'Université de Paris III (DESTEC), 9, rue des Feuillantines, 75005 Paris (présenté par MM. Gentilhomme et Lejeune).

M^{lle} Marie-Hélène GALVAGNY, docteur de 3^e cycle, assistante à l'U.E.R. d'Études Linguistiques et Phonétiques de l'Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III), Résidence La Fontaine, 2, rue Paul-Éluard, 94120 Fontenay-sous-Bois (présentée par MM. Perrot et Sauvageot).

M. René PELLEN, maître-assistant à l'U.E.R. d'espagnol de l'Université de Poitiers, 3, rue de Vouneuil, 86000 Poitiers (présenté par MM. Pottier et Séphiha).

Annonce. L'Administrateur informe la Société de la parution chez Geuthner d'une étude sur « *L'arabe parlé au Tchad* » de notre Confrère C. Hagège.

Assemblée générale

Rapport financier concernant l'exercice 1974. Au nom de la Commission des finances M. R. L'Hermitte donne lecture du rapport (comptes arrêtés au 30 novembre 1974).

Après avoir pris connaissance des comptes du Trésorier, la Commission des finances a arrêté les comptes de la Société pour l'exercice 1974 selon les plans suivants :

RECETTES

| | |
|---|------------|
| 1.1. Vente des Publications..... | 54.681,83 |
| 1.2. Cotisations et rappels de cotisations..... | 49.198,18 |
| 1.3. Droits versés par la Maison Dawson..... | 266,24 |
| 1.4. Subvention du CNRS..... | 11.000,00 |
| 1.5. Intérêts versés par la CASDEN..... | 11.257,79 |
| 1.6. Coupons..... | 55,00 |
| Total des recettes..... | 126.459,04 |

DÉPENSES

| | |
|---|-----------|
| 2.1. Provision pour la facture Bontemps (LXVIII)..... | 80.000,00 |
| 2.2. Solde du compte de la Librairie KLINCKSIECK..... | 3.995,13 |
| 2.3. Factures Servant-Crouzet..... | 1.830,00 |
| 2.4. Versement pour l'impression d'un nouveau volume de la Collection linguistique (Petursson, n° 68)..... | 10.385,00 |
| 2.5. Provision versée à l'Imprimerie Peeters pour les Mélanges E. Benveniste..... | 45.000,00 |
| 2.6. Cotisation au CIPL..... | 750,00 |
| 2.7. Dépenses de gestion..... | 3.000,00 |
| 2.8. Provision pour frais de correspondance et frais divers se rapportant à la préparation des Mélanges E. Benveniste.... | 6.000,00 |
| 2.9. Frais de secrétariat..... | 1.200,00 |

| | |
|---|------------|
| 2.10. Frais de fonctionnement des séances..... | 120,00 |
| 2.11. Frais d'administration, de bibliothèque et de trésorerie..... | 2.260,00 |
| 2.12. Frais de réception d'un colis postal..... | 21,58 |
| 2.13. Taxes, droits de garde et divers..... | 26,24 |
| Total des dépenses..... | 154.587,95 |

| | |
|--|--------------|
| Déficit des recettes sur les dépenses :..... | 154.587,95 |
| | — 126.459,04 |
| | 28.128,91 |

Balance actuelle des comptes :

| | |
|-------------------------------------|-------------|
| Disponible de 1973..... | 972,62 |
| Dépôts et titres au 30.XI.1973..... | 198.134,53 |
| Déficit au présent exercice..... | — 28.128,91 |
| Avoir total..... | 170.978,24 |

Cet avoir est représenté actuellement par :

| | |
|--|------------|
| Compte de chèques postaux..... | 326,16 |
| Compte bancaire à la Société Générale..... | 24.581,56 |
| Titres en banque..... | 800,00 |
| Part nominale à la CASDEN..... | 50,00 |
| Dépôts et intérêts à la CASDEN..... | 144.533,82 |
| Solde créditeur chez Klincksieck..... | 686,70 |
| Avoir total..... | 170.978,24 |

Le présent bilan doit être interprété en tenant compte des faits suivants :

1) Le montant net des sommes rapportées par les ventes de la Société (1.1.) a progressé sensiblement par rapport aux années précédentes : 54.681,83 F contre 46.242,84 F en 1973. Pour la seule Collection linguistique, les ventes ont été, en chiffres bruts, de 40.446,35 F contre 30.484,60 F en 1973. Cette amélioration importante s'explique par le fait que la Collection a été augmentée de nouveaux titres, et notamment du n° 67, qui représente à lui seul plus du tiers de la vente correspondant à l'ensemble de la Collection.

2) Il s'en faut néanmoins de beaucoup que cette progression de la recette compense l'accroissement considérable de nos dépenses, dû surtout à l'importance des provisions versées d'une part pour un nouveau titre de la Collection linguistique (10.385,00 pour le n° 68 selon 2.4. de l'autre pour les Mélanges Benveniste (45.000,00 F selon 2.5. et 6.000,00 F selon 2.8.).

3) L'état des finances de la Société est donc de plus en plus préoccupant. Malgré de nombreux rappels, le chiffre des cotisations (chap. 1.2., 49.198,18 F) s'éloigne chaque année davantage du montant de la facture réglée à l'imprimerie Bontemps (2.1. ; provision de 80.000,00 F), n'atteignant pas même pour 1974 les deux tiers de ce montant. Le relèvement brutal du prix de la feuille d'imprimerie (1.477,60 F au 10 septembre 1974 contre 998,80 F en 1972, soit un accroissement d'environ 50 % en un peu plus d'un an et demi) précipite un déséquilibre observé déjà les années précédentes. En majorant dans une même proportion, voisine de 50 %, le taux de la cotisation, la Société ne ferait que limiter son déficit pour les prochaines années.

Les propositions sont les suivantes :

Cotisation individuelle portée à 100,00 F.

Cotisation des Bibliothèques portée à 200,00 F.

Le montant de l'abonnement chez notre libraire est fixé à 240,00 F. Le prix de vente au détail pour chaque fascicule passe à 140,00 F.

Indiquons enfin, pour que soit comprise l'urgence de ces mesures de relèvement, que l'avoir dont dispose actuellement la Société (soit 170.978,24 F) va se trouver prochainement employé dans sa totalité pour régler les frais suivants :

| | |
|--|----------------|
| — Facture Bontemps pour le tome LXIX..... | ≈ 100.000,00 F |
| — Solde des frais de préparation, de réalisation et d'acheminement des Mélanges Benveniste (n° 70).... | ≈ 25.000,00 F |
| — Versement pour le Volume n° 69 de la Collection linguistique (Paris)..... | 22.228,00 F |
| — Versement pour le Volume 71 (Hagège) de la Collection linguistique..... | 25.000,00 F |

Soit, pour ces dépenses imminentes, un total de..... ≈ 172.228,00 F
supérieur aux réserves dont dispose actuellement la trésorerie.

La Commission des finances exprime ses remerciements au Trésorier pour la compétence et le zèle avec lesquels il s'est acquitté de sa tâche.

Les membres de la Commission des finances
Signé :

MM. A. Haudricourt, G. Lazard, R. L'Hermitte

Le rapport financier est mis aux voix : il est adopté à l'unanimité des présents.

M. Perrot souligne que l'augmentation du taux des cotisations pour l'année 1975 qui vient d'être approuvée et qui s'avère nécessaire compte tenu de la conjoncture, implique une modification de l'article 3 des statuts de la Société adoptés lors de l'Assemblée générale du 14 décembre 1963. En effet, celui-ci fixait le montant maximal de la cotisation pour les membres individuels à 90 F et au double de cette somme pour les institutions. Dans ces conditions, il convient de prévoir pour le mois de février une Assemblée générale laquelle aura pour tâche de déterminer un nouveau taux maximal.

Élection du Bureau et du Comité de Publication pour 1975.

Élection du Bureau : sont élus (votants 26 ; M. S. Sauvageot obtient 25 voix, les autres candidats 26 voix) :

Président : M. D. Cohen.

1^{er} Vice-Président : M. J. Faublée.

2^e Vice-Président : M. L. Galand.

Secrétaire honoraire : M. E. Benveniste.

Secrétaire : M. M. Lejeune.

Secrétaire-adjoint : M. J. Perrot.

Administrateur : M. S. Sauvageot.

Bibliothécaire : M^{me} F. Bader.

Trésorier : M. J. Veyrenc.

Élection du Comité de Publication : sont élus par 26 voix sur 26 votants :

MM. C. Hagège, A. Haudricourt, G. Lazard, J.-L. Perpillou, A. Rygaloff, A. Vaillant, L. Wagner.

Séance ordinaire

Exposé. M^{me} F. Bader, *La structure de l'énoncé Indo-européen.*

Le principe qui explique la structure de l'énoncé i.-e. est la place, dans la portion initiale de la phrase (avec ses deux variantes : seconde position, enclitique ; initiale absolue, accentuée), des éléments susceptibles d'être toniques ou atones : pronoms (fléchis, ou particules), verbe (atone et principal, tonique et subordonné).

Tout énoncé, supposant un développement linéaire dans le temps, s'insère dans les systèmes *deixis/anaphore*. Comme, à côté de la deixis (référence à ce qui suit), l'anaphore a deux définitions (lien avec ce qui précède ; répétition), l'on définira trois types d'énoncé : un déictique, et deux anaphoriques (discursif et itératif). Le caractère déictique ou anaphorique d'un énoncé (ou de l'une de ses portions) est indiqué par un thème pronominal, et renforcé par la place marquée du verbe (final en position non marquée).

Les caractéristiques de l'énoncé *anaphorique discursif* se trouvent dans sa seconde phrase : l'articulation neutre y est obtenue par l'emploi d'un thème pronominal, et l'articulation marquée, de plus, par la remontée du verbe vers le début de la phrase : en position enclitique, il reste atone et principal (mais sa place marquée est le premier indice de dépendance syntaxique entre deux phrases) ; en position initiale, il devient tonique et subordonné (sa tonicité étant la première marque morphologique de dépendance), et s'accompagne d'intervention de la particule et du sujet.

De cet énoncé est sortie, en subordination proprement dite, la *phrase complexe* : ou bien la particule subsiste (formes relatives celtiques), ou bien elle est remplacée par un pronom fléchi ; le verbe est alors maintenu en position soit initiale, devant pronom en position enclitique, soit enclitique, après préverbe, pronom tonique, négation. Mais une fois le pronom devenu le seul outil de dépendance, la place marquée du verbe cesse de jouer un rôle dans l'organisation de l'énoncé. Le gros problème posé par l'hypotaxe réside alors dans l'ordre de la principale et de la subordonnée : quand contrairement à l'ordre ancien, il y a précession de la subordonnée, il peut subsister des traces de l'ancienne parataxe (particules apodotiques [structure d'où sortira la corrélation] ; verbe d'apodose initial ou enclitique ; séquence verbe initial + pronom dans la relative en protase).

L'énoncé *itératif* est caractérisé par une succession de phrases parallèles. La place de la particule le distingue du précédent ; dans l'énoncé, elle se trouve dans toutes les phrases y compris la première et, dans la phrase, elle peut suivre le groupe sujet + verbe, étant ainsi postposée au verbe sans que celui-ci soit initial, ni le sujet inversé. Le verbe peut cependant porter la marque de la dépendance dans la phrase où il se trouve par rapport aux autres (accent en védique ; remontée en tête en grec).

L'énoncé *déictique* se distingue des deux énoncés anaphoriques en ce qu'il est indifféremment simple ou complexe et offre un thème pronominal dans sa première (ou unique) phrase ; de plus, la place marquée du verbe n'y a été anciennement que la position enclitique : la position initiale ne lui a succédé qu'après la neutralisation de l'opposition entre verbe principal atone et verbe subordonné tonique.

Les *particules pronominales* ont rempli diverses fonctions distinguées par leur place dans la phrase et/ou l'énoncé : *indice de mots*, dans la phrase ; *indices d'énoncé* : *particules de phrase* (aspectuelles ou modales) ; *indices d'énonciation*

(discours, récit, énumération) *outils articulatoires*. Ces derniers sont les seuls qui aient directement quelque chose à voir avec les types d'énoncés décrits, et les seuls à entrer dans le cadre de la loi de Wackernagel : mis à part les pronoms personnels, qui ne jouent pas de rôle dans l'agencement de l'énoncé, les seuls enclitiques à occuper régulièrement la seconde position dans la phrase sont ceux qui jouent ce rôle, pronoms (de la « non-personne ») et verbe (en position marquée).

Prennent part à la discussion MM. Perrot, Touratier, Hubert, M^{me} Tchékoff.

M. Perrot, qui souligne la richesse et l'intérêt de l'exposé de M^{me} Bader, propre à éclairer un ordre de faits très mal connu (même dans les langues directement saisissables, donc à plus forte raison dans des états de langue anciens et surtout reconstruits). De la masse de données traitée ici, il y a certainement beaucoup à tirer, et M^{me} Bader indique bien les directions dans lesquelles il faut chercher, même si sa construction souffre de l'insuffisance des concepts et des termes utilisés, mal adaptés à la réalité à décrire : il s'agit d'analyser des structures de messages plutôt que d'énoncés, c'est-à-dire des schèmes ordonnant l'information dans le cadre syntaxique de l'énoncé. La notion de subordination, notamment, est très impropre à rendre compte de certaines des constructions étudiées ; le fait est flagrant dans le cas de « relatives » comme celle qui apparaît chez Hésiode, *Op.* 363 δζ δ'..., δ δ'..., où la relation entre les deux membres ne saurait être traitée comme une relation de subordination, mais fait intervenir une « thématisation » du membre introduit par δζ, ce qui se situe à un niveau hiérarchiquement plus élevé que celui des structures syntaxiques ; parler de « précession de la subordonnée » en pareil cas n'a guère de sens.

M. Touratier fait observer que les notions traditionnelles de parataxe, de coordination et de subordination sont ambiguës, dans la mesure où elles peuvent désigner une réalité syntaxique, une réalité logique ou une réalité morphologique. Pourquoi parler de « subordination paratactique », quand la deuxième phrase d'un énoncé anaphorique discursif a son verbe en position initiale et semble subordonnée ? S'il y a une valeur de subordination et si cette subordination est exprimée formellement par la place du verbe, ne devrait-on pas dire qu'il s'agit d'une véritable subordination au point de vue syntaxique, même en l'absence de toute conjonction de subordination ?

M. Hubert fait valoir que les phrases des plus anciens états des langues indo-européennes que nous conservent les écrits, ne sont que la fixation d'un discours oral et que les positions relatives des marques syntaxiques peuvent, chacune, avoir été qualifiées de diverses « punctuations » orales qui en complétaient — voire spécifiaient — l'acception ; ou encore que des exigences métriques ou rythmiques pouvaient interférer avec les lois de la syntaxe.

A propos de la phrase complexe et de la précession de la subordonnée, M^{me} Tchékoff fait remarquer qu'en arménien, langue que M^{me} Bader n'a pas analysée, il est relevé le même type de phénomène : des énoncés complexes dont le premier membre à verbe *participial* est *coordonné* à la principale qui suit, avec un verbe à un temps personnel.

L'APOPHONIE DES THÈMES INDO-EUROPÉENS EN -R/N

SOMMAIRE. — Les thèmes en -r/n présentent plusieurs types apophoniques différents. La distinction principale existe entre singulier et collectif. Les collectifs, avec *-ōr au nom.-acc., appartiennent au type « holokinétique » indo-européen. Tandis que les singuliers des thèmes à suffixe -r/n simple continuent deux variantes de la flexion « acrostalique », les thèmes à suffixe de forme -Cer/n sont normalement du type « prolérokinétique ».

0. L'apophonie des thèmes i.-e. en -r/n n'a pas jusqu'ici reçu de traitement systématique, bien qu'un certain nombre de travaux récents aient accompli des progrès marqués dans cette direction¹. Dans ce qui suit, nous voudrions donner une vue d'ensemble du problème et proposer quelques hypothèses et solutions nouvelles.

1. Généralités.

1.1. Les thèmes en -r/n sont définis comme la classe des noms neutres qui offre un suffixe de forme -(C)er aux cas forts, un suffixe de forme -(C)en aux cas faibles. Il faut distinguer de cette classe les autres types de neutres hétéroclites, qui présentent bien -(C)en aux cas faibles, mais dont les cas forts sont formés sans suffixe ou au moyen des suffixes -el ou -ei (p. ex. véd. *yāh* : *yūṣṇāh* « bouillon » ; i.-e. **séh₂u* : **sh₂uéns* « soleil » ; ved. *ásthi* : *aslnāh* « os »). Nous ne traiterons pas de ces autres formations dans ce travail.

1.2. Les thèmes en -r/n se divisent en deux catégories distinctes :

a) Thèmes à suffixe simple -er/n qui s'attache directement à la racine (**ued-er/n-* « eau », etc.).

1. Cf. H. Rix, *MSS* 18, 1965, 79 sq. et H. Eichner, *MSS* 31, 1973, 53 sq. ; à consulter également Ch.-J. N. Bailey, *Inflectional Pattern of Indo-European Nouns* (= *WPL-Hawaii* 2.1, 1970), *passim*.

b) Thèmes à suffixe complexe de forme *-Cer/n* : *- uer/n* , *-mer/n*, *-ter/n*, *-ser/n*.

Il est souvent impossible d'attribuer une forme donnée à l'une ou l'autre de ces catégories avec certitude. Par exemple, on ne peut savoir s'il faut analyser **(h₁)esh₂er/n-* « sang » comme **(h₁)es-h₂er/n-* ou comme **(h₁)esh₂-er/n-* : un suffixe *-h₂er/n* n'est en effet pas attesté par ailleurs, mais par contre, une racine de forme *-EsH* est très rare. Pour **peh₂uer/n-* « feu » un suffixe *- uer/n* ou un suffixe *-er/n* est également possible. Dans ce dernier cas, **peh₂u-* serait une racine du même type que **peh₃i-* « boire » ou ** ueru -* « protéger ». L'on sait que les formes de ce type peuvent être à la base de formations primaires, mais sont exclues de l'aoriste dans le système verbal.

1.3. En principe, il serait nécessaire de distinguer entre formations primaires, à partir de la racine, et formations secondaires, à partir d'un thème nominal ou verbal. En pratique, nous ne considérerons comme secondaires que les formations qui sont clairement caractérisées comme telles formellement ou sémantiquement. Par exemple, i.-e. ** $\text{ueder}/n-$* « eau » sera traité comme primaire, bien que, théoriquement, il aurait pu être dérivé d'un nom-racine ** ued -* (hitt. *wet-*?).

Pour les suffixes complexes en *-Cer/n*, une analyse en *-C* (suffixe primaire) plus *-er/n* (suffixe secondaire) ne peut être exclue *a priori*. Ici encore, nous classerons comme primaires toutes les formes pour lesquelles manquent des indices positifs en faveur d'une dérivation complexe.

Par contre, des formations définitivement secondaires, comme les thèmes hittites en *-alar*, *-awar* et *-eššar*, ne sont pas utilisables pour la restitution des alternances apophoniques anciennes et seront exclues de la discussion suivante.

1.4. D'après un principe de reconstruction trop souvent négligé, nous ne pouvons pas avoir recours à de variantes des thèmes en *-r/n* apparaissant en composition, ni à des formations secondaires basées sur des thèmes primaires pour rétablir l'apophonie paradigmatique originelle.

De plus, la simple présence d'une formation contenant un suffixe à *r* ou *n* initial (p. ex. *-ro/ā* ou *-no/ā*) ne nous permet pas de postuler un thème en *-r/n*.

Enfin, il ne faut aborder qu'avec prudence les thèmes purs en *-r* ou *-n*, même si beaucoup d'entre eux remontent sans doute à des thèmes hétéroclites.

En conséquence, nous n'utiliserons ici que des thèmes en -r/n directement attestés comme tels. Nous ne reconstruirons donc pas, par exemple, une alternance $*(h_1)os-r : *(h_1)es-n$ à partir de la comparaison de gr. ὁπώρα $(*op-oharā)$ « fin de l'été », goth. *asans* « θέρος », v. isl. *qnn* « travail des champs », v. slav. *jesenī* « automne », etc., même si cette reconstruction pourrait être correcte.

1.5. En général, nous appliquerons les méthodes de reconstruction suivantes :

a) Reconstruction directe basée sur des alternances attestées.

b) Reconstruction à partir de la comparaison avec les systèmes apophoniques établis indépendamment pour d'autres classes de thèmes.

c) Reconstruction à partir des lois générales sur l'interaction entre la place de l'accent et les degrés apophoniques en indo-européen.

2. Le collectif holokinétique².

2.1. Depuis la fameuse étude de J. Schmidt³ nous savons que la forme $*-ōr$ du suffixe marquait la fonction collective. Quant à la structure de ce type, nous pouvons formuler les hypothèses suivantes :

a) La flexion originelle en était celle d'un singulier. Synchroniquement, nous trouvons, en hittite et en avestique, des formes à fonction et flexion plurielle⁴ (p. ex. hitt. sing. *wa-a-tar* « eau » : pl. *ú-i-da-a-ar*, sing. *ut-tar* « mot » : pl. *ut-da-a-ar*, pl. *ḫar-ša-a-ar* « têtes » ; avest. réc. sing. *aiiarə* « jour » : gāth. pl. *aiiārē*, gāth. pl. *sax^vārē* « annonces »). Par contre, les formes en $*-ōr$ ont acquis, en grec par exemple, la fonction du singulier (cf. ὕδωρ « eau », etc.). Ces deux fonctions se laissent facilement comprendre comme développements d'un ancien collectif.

b) L'apophonie paradigmatisée était, à l'origine, identique à celle des noms animés avec le degré *o* du suffixe aux cas forts (type holokinétique, p. ex. nom. sing. $*h_2éyūs-ōs$ « aurore »,

2. Nous adoptons ici la terminologie proposée par H. Eichner, *op. cit.* 91 ; voir aussi J. Schindler, *Flexion und Wortbildung, Akten der V. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft*, Wiesbaden 1975, 262 sq.

3. *Die Pluralbildungen der indogermanischen Neutra*, Weimar 1889, 191 sq.

4. Un degré suffixal long caractérise également d'autres neutres au pluriel, cf., p. ex., avest. *-ā* des thèmes en *-s*.

acc. **h₂éus-os-m*, gén. **h₂us-s-és*, loc. **h₂us-és*). Nous avons traité de ce type dans *Sprache* 13, 1967, 200 sq.

D'après ces hypothèses, nous obtenons, p. ex. pour le collectif indo-européen « eau », le paradigme suivant :

| | |
|-------------|--|
| nom.-acc. | <i>*uéd-ōr</i> (hitt. <i>ú-i-da-a-ar</i>) |
| cas faibles | <i>*ud-n'</i> (véd. <i>udn'</i>) |
| loc. | <i>*ud-én</i> (véd. <i>udán</i>) |

Le grec ὕδωρ a généralisé le degré zéro de la racine de même que σκῶρ « excrément » pour lequel il faut reconstruire le collectif i.-e. **séḱ-ōr* : **sk-n-és*. Au contraire, nous trouvons le degré *e* radical dans les mots suivants, dont les thèmes en *-n* correspondants ne sont pas attestés : ἐέλδωρ « souhait », ἔλωρ « proie », πέλωρ « monstre », et τέκμωρ « signe » (à côté de τέκμαρ). D'autres formes provenant du collectif seront mentionnées plus bas.

3. Le singulier.

3.1. Alors que la reconstruction du paradigme collectif résulte en un schéma apophonique clair, nous aurons plus de problèmes à reconstituer les anciens paradigmes du singulier. Dans les langues attestées, tel ou tel degré apophonique a été normalement généralisé, degré dont la source peut être le paradigme du collectif aussi bien que celui du singulier. Il est donc difficile d'établir, par exemple, un paradigme protérokinétique de forme générale nom.-acc. sing. *TRéT-ŕ*, gén. *TRéT-én-s*, etc., puisque nous trouvons la même alternance radicale dans les collectifs. C'est pourquoi il faut partir des formes présentant des degrés radicaux exclus au collectif.

3.2. Formes avec degré *o* radical (flexion acrostatique I).

Pour constituer ce type, nous partons du mot hittite pour « eau ». En hittite nous avons le nom.-acc. sing. *wa-a-tar* par opposition au thème *ú-i/e-te-n-* des cas obliques. Pour autant que nous sachions, il est impossible que l'alternance *wa-* : *we-* soit un développement interne en hittite. Nous reconstruisons donc une apophonie radicale indo-européenne nom.-acc. **uod-* : cas faibles **uéd-*. En faveur de l'ancienneté d'un tel type nous renvoyons au fait qu'une même alternance est attestée pour d'autres classes de thèmes : noms-racines (**pod-* : **ped-* « pied »), thèmes en *-t* (**nok^w-t-* : **nek^w-t-* « soir »), thèmes en *-i* (**og-ni-* : **eg-ni-* « feu ») et sans doute

thèmes en -u (**ġon-u* : **ġen-u* « genou »)⁵. Ce type apophonique est en outre caractérisé par une accentuation fixe sur la racine comme le montrent les génitifs **dēm-s* (gāth. *dāng palōiš*), **nek^w-t-s* (heth. *nekuz mehur*), ceux en *-*l₁-s*, et les instrumentaux en *-*i-h₁*, *-*u-h₁*.

Il suit de ce schéma accentuel que dans un état de langue ancien le suffixe et les désinences aux cas faibles offraient tous deux le degré zéro. Nous postulons donc pour « eau », à côté du collectif **uéd-ōr*, le paradigme suivant pour le singulier :

| | |
|-----------|---|
| nom.-acc. | * <i>uód-r</i> (hitt. /wadar/) |
| gén. | ** <i>uéd-n-s</i> (cf. hitt. /wedenas/) |
| loc. | ? |

Le maintien en hittite de l'opposition sing. /wadar/ : pl. /wedār/ nous présente un archaïsme remarquable et précieux. Le degré *o* du singulier est aussi attesté en germanique (got. *walō*, v. h. a. *wazzar*, etc.), bien que l'apophonie suffixale, comme toujours en germanique, soit celle du collectif. Au contraire, le grec (ὕδωρ, -ατος) comme l'ombrien (*ulur*, abl. *une*) a généralisé la forme collective au degré zéro de la racine.

Pour le degré *o* radical, cf. en outre i.-e. **sók-r* dans hitt. *šakkar*, gén. *šaknaš* « excrément » (à côté du collectif gr. σῆμα, σκατός), **nóm-r* dans hitt. *lammar*, loc. *lamni* « heure », **póth₂-r* dans hitt. *pattar*, *pallan-* « tableau », **(h₁)óyhdh-r* « mamelle » (voir 3.4.). La reconstruction de **(h₁)ós-r* : **(h₁)és-n-* « automne » est incertaine (voir 1.4.), de même que celle de **(h)íóh₁-r* : **(h)íéh₁-n-* pour av. réc. *yārə* « année », (gén. *yā*, *yá*) et les formes thématisées gr. ὥρα « période de temps », germ. **jēra-* n. « année », etc. Dans gr. ὥρα, l'*o* initiale peut être due à une laryngale, cf. arm. *anowrj*. Il faut remarquer que parmi les formations en -*Cer/n* des degrés *o* radicaux ne sont pas attestés.

Pour le développement subséquent du paradigme acrosstatique I aux cas obliques voir 3.4.

3.3. Formes avec degré *ē* radical (flexion acrosstatique II).

Sur la base de gr. ἥπαρ, av. réc. *yākarə* « foie » en face de véd. *yákṛt*, *yaknāh*, pahl. *ygl*, lat. *iecur*⁶, v. lit. *jeknos*

5. J. Kuryłowicz avait déjà comparé *wadar* : *wedenas* au type **pod-* : **ped-*, voir *PICL* 8, 1958, 230.

6. Les variantes avec *o*, particulières des cas obliques (*iocineris*, etc.) comme l'a montré H. Rix (*op. cit.*), sont inexpliquées.

et par ailleurs à partir de quelques thèmes en *-r/n* hittites avec *e* au voisinage de *h*₂. H. Eichner (*op. cit.* 68 sq.) a rétabli un deuxième type acrostatique, dans lequel le degré *ē* (et non *o*) radical aux cas forts s'oppose au degré *e* aux cas faibles. Ainsi *mehur*, *mehun-* « temps » (i.-e. **mēh*₂-*ur*, dérivé de **meh*₂- dans lat. *māne* « de bonne heure »), *šehur*, *šehun-* « urine » (i.-e. **sēh*₂-*ur*, dérivé de **seh*₂- dans hitt. *šah-* « souiller »), *hekur* « rocher » (i.-e. **h*₂*ēk*-*ur*, dérivé de **h*₂*ēk*- « être aigu »). Pour les détails, nous renvoyons à l'article de H. Eichner, et donnons seulement ici le paradigme reconstruit :

| | |
|-----------|--|
| nom.-acc. | * <i>īēk</i> ^w - <i>r</i> |
| gén. | ** <i>īēk</i> ^w - <i>n</i> - <i>s</i> |
| loc. | ? |

Ce second type acrostatique n'est pas aussi bien attesté pour d'autres classes de thèmes que le premier. Il est probable cependant qu'il a également existé dans les thèmes neutres en *-s* (cf. gr. ἥθος : ἔθος « coutume ») ainsi que dans les thèmes en *-i* et *-u*. Ici aussi, nous pouvons supposer que tous les noms athématiques primaires avec *ē* radical appartenaient originellement à ce type.

A part de **īēk*^w-*r* et des mots hittites mentionnés, nous groupons ici le mot i.-e. pour « sang ». Le hittite présente, à côté du nom. *e-eš-har*, deux formations différentes aux cas obliques. *e-eš-n-* (p. ex. gén. *e-eš-na-aš* KBo III 1 II 47) et *iš-ha-(a)-n-* (p. ex. gén. *iš-ha-na-a-aš* KBo XVII 1 IV 8). Nous avançons l'hypothèse que hitt. /*esnas*/ sort du paradigme ancien du singulier, i.-e. *(*h*₁)*ēsh*₂*r* : *(*h*₁)*ēsh*₂*n-*, hitt. /*ishanas*/ de celui du collectif, i.-e. *(*h*₁)*ēsh*₂*ōr* : *(*h*₁)*s-h*₂(*n*)*n*². Le nom. *e-eš-har* peut continuer l'un ou l'autre des nominatifs indo-européens. Pour le paradigme du singulier, cf. en outre véd. *āṣṭk*, gén. *asnāh* (= hitt. /*esnas*/), et gr. ἥαρ · αἷμα, ψυχή Hésych. à côté de ἔαρ, εἶαρ chez les poètes alexandrins, ἔαρ · αἷμα. Κύπριοι Hésych. (proto-grec **ēhar* et **ēhar*?), pour le collectif, tokh. A *ysār*, B *yasar* de i.-e. *(*h*₁)*ēsh*₂*ōr*.

Pour i.-e. **bhrēur* « source » voir 3.4.

3.4. Les deux types acrostatiques ne nous sont conservés dans leur forme pure, c.-à-d. avec degré zéro du suffixe et de la désinence conditionné par l'accent, que dans un nombre très restreint de formes. Normalement, ils ont soit repris des désinences au degré plein, soit changé de type de flexion. Ces procès de transformations sont encore mal compris et nous

n'allons illustrer ici ce problème que pour le génitif. Nous n'avons conservé nulle part des formes de la structure $^{**}\underline{u}éd-\underline{n}$ -s. Pour remplacer cette formation, nous avons les possibilités suivantes :

a) Conservation de l'accent initial, mais réintroduction d'un degré plein dans la désinence :

$^{**}\underline{u}éd-\underline{n}$ -s \rightarrow $^{*}\underline{u}éd-n$ -os

b) Passage à la flexion protérokinétique :

$^{**}\underline{u}éd-\underline{n}$ -s \rightarrow $^{*}\underline{u}éd-én$ -s

c) Passage à la flexion holokinétique :

$^{**}\underline{u}éd-\underline{n}$ -s \rightarrow $^{*}\underline{u}ed-n$ -és

La forme du thème hittite /weden/, par exemple, s'explique par le procès b) qui dans ce cas est dû à l'influence du mot pour « feu », i.-e. $^{*}péh_2ur$, thème faible $^{*}ph_2\underline{u}én$ - (hitt. *pa-aḫ-hur*, *pa-aḫ-ḫu-e-n*).

Tandis que les changements accentuels n'ont pas eu de conséquences pour les racines en -(R)ET, plusieurs indices nous suggèrent qu'ils ont pu aboutir à la création de nouveaux degrés zéro pour les racines en -ER(T). Nous avons mentionné cette différence de traitement en rapport avec les noms-racines dans BSL 67, 1972, 35 sq. Il nous paraît possible que le même phénomène soit responsable de la situation apophonique dans quelques thèmes neutres en -u :

nom. $^{*}\underline{g}ón-u$ « genou » (gr. γόνυ)

gén. $^{**}\underline{g}én-u$ -s \rightarrow a) $^{*}\underline{g}én-\underline{u}$ -os (hitt. *genuwas*)

b) $^{*}\underline{g}n-é\underline{u}$ -s (indo-ir. $^{*}znáuś$)

Dans le cas des thèmes en -r/n, nous pouvons donc nous attendre à des degrés zéro secondaires radicaux dus à ce procès (c.-à-d. $T\underline{R}(T)-én$ -s/ $T\underline{R}(T)-n$ -és à côté de $TóR(T)-\underline{r}$ ou $TéR(T)-\underline{r}$). Cela résulterait en une nouvelle source d'ambiguïté pour l'interprétation diachronique d'une forme à degré zéro donnée, vu l'existence par ailleurs du degré zéro originel dans d'autres types de thèmes en -r/n.

L'alternance apophonique dans les deux exemples suivants pourrait en fait remonter au procès en question. D'autre part, ces exemples illustrent nettement l'ambiguïté mentionnée :

Au nom.-acc. $^{*}(h_1)\acute{o}\underline{u}hdh\underline{r}$ « mamelle » (préservé dans gr. οὔαρ) correspondait à l'origine, selon notre hypothèse, le génitif $^{**}(h_1)\acute{e}\underline{u}hdh\underline{n}$ -s qui se pouvait transformer en

* (h_1) uhdhén-s ou * (h_1) uhdhn-és. En même temps, * (h_1) uhdhn-és était le génitif du collectif * (h_1) éūdhōr. Tandis qu'il est probable que l'alternance germanique *eud(V)r- : *ūd(V)r- (cf. v. isl. iúgr, v. sax. ieder : v. angl., v. sax. ūder, v. h. a. dat. ūtrin) continue directement l'apophonie du collectif, véd. ūdhar, gén. ūdhnah⁷ et lat. ūber, -eris peuvent sortir du singulier secondaire aussi bien que du collectif.

La même ambiguïté existe pour germ. *brun- « source » (got. brunna, etc.) à côté du nominatif acrostatique II i.-e. *bhrēu-r dans gr. φρέαρ et arm. albiwr.

3.5. Le degré \bar{o} de la racine n'est attesté que par gr. νῶχαρ « sommeil léthargique », qui ne peut à lui seul justifier la reconstruction d'un type particulier, d'autant plus qu'un tel type ne semble pas exister pour d'autres classes de thèmes. Peut-être νῶχαρ repose-t-il sur un verbe *νωχᾶν (cf. λῶφαρ · λῶφημα Hesych., dérivé de λωφᾶν « se reposer »).

3.6. Comme formes apophoniques du suffixe aux cas forts nous trouvons *-ōr (collectif holokinétique) et *-r (singulier acrostatique et protérokinétique, voir 3.7.). A notre avis, les faits ne justifient pas jusqu'ici la reconstruction des types en *-er ou *-or indo-européens :

D'une part, véd. -ar dans dhar « jour » et ūdhar « mamelle » peut être considéré comme développement régulier de *-r en finale absolue⁸. De l'autre, les abstraits verbaux hittites en -war, gén. -waš⁹, pour lesquels H. Eichner (op. cit. 92) propose l'analyse *-uor, gén. *-uon-s, peuvent provenir des thèmes protérokinétiques réguliers : puisque -war pourrait être le développement postvocalique de *-ur (à côté de -ur postconsonantique) et que beaucoup des thèmes verbaux de base se terminent par une voyelle, il est possible qu'une telle variante *V-war (: *C-ur) ait été généralisée. Le génitif en -waš peut continuer i.-e. *-uen-s aussi bien que *-uon-s.

7. En védique, la distribution de l'accentuation barytone et oxytone aux cas obliques des thèmes en -r/n, est réglée d'une manière schématique, inutilisable pour la reconstruction. Les mots en -ar au nom.-acc. montrent le type premier, ceux en -rt ou -rk, le second. Nous supposons donc que dans le mot pour « eau », dont les cas obliques sont oxytones, le nom.-acc. udakām a remplacé un *ūdṛk originel.

8. A l'exception de *-ur qui donne -ur ; la désinence verbale -ur peut continuer *-rš.

9. Synchroniquement, ces abstraits sont des formations secondaires dérivées des thèmes verbaux.

D'autres formes sporadiques comme lat. *ūber*, *iter*, ou tokh. B *malkwer* « lait », ne prouvent évidemment rien. En outre, des nominatifs neutres en *-eC ou *-oC ne sont pas non plus établis comme originels pour d'autres classes de thèmes¹⁰.

En principe, le type hystero kinétique en *-ér a plus de chances d'avoir existé. Bien que la flexion hystero kinétique apparaisse principalement dans les noms animés, elle n'est pas complètement absente des neutres : cf. p. ex. les thèmes hittites en -ēl comme *su-ū-e-el* « fil », hitt. *ut-ne-e*, gén. *ut-ni-i-aš* « pays » (*-nēī : *-niī-ós?) et les thèmes slaves en -mę. Il se pourrait que cette formation ait servi à former des collectifs pour les neutres protéro kinétiques.

Hitt. *ḫa-aš-du-e-ir* /hasdwēr/ « broussailles » (cas obliques non attestés) serait un exemple de ce type en *-ér.

3.7. Le type protéro kinétique.

A cause de l'ambiguïté de l'apophonie radicale e : zéro, nous ne pouvons établir une flexion protéro kinétique (nom.-acc. *TRéT-r*, gén. *TRṬ-én-s*, loc. *TRṬ-én*) que sur la base de l'apophonie suffixale. En fait, l'existence de *-en-s au gén. sing. (cf. gāth. -āng, p. ex. dans *rāzāng* de *rāzarā* « ordre », av. réc. -qn, p. ex. dans *aiiqn* de *aiiarā* « jour », et v. irl. -e dans *arbe* de *arbor* « grains ») ne laisse aucun doute sur ce type de flexion, même s'il est souvent impossible d'y attribuer avec certitude tels ou tels mots particuliers. En réalité, nous ne connaissons aucun thème en -er/n simple, pour lequel cette interprétation serait la meilleure.

Par contre, les nombreux thèmes en -uer/n avec degré e de la racine sans forme collective correspondante suggèrent, du point de vue statistique, une flexion protéro kinétique originelle. En fait, à l'exception des thèmes acrostatiques hitt. *mehur*, *šehur*, *hekur*, toutes les thèmes en -uer/n peuvent en principe appartenir à cette flexion.

Ainsi, p. ex., i.-e. *pér-ur dans véd. *páruṛ*, *páruvan-* « articulation », gr. πειῖραρ « fin »¹¹; *snéh₁-ur « tendon » dans av. réc. *snāuuarā*, véd. *snāvan-*, arm. *neard*, etc.; véd. *dhánur*, *dhánvan-*, av. réc. *ṭanuuarā* « arc »; gr. δέλεαρ et βλήρ « appât » (*g^wel₁-ur : *g^wl₁-ur?), εἶδαρ « nourriture », εἶλαρ « abri », κτέατα « propriété », ὄνειαρ « utilité », etc.; v. irl. *arbor*, gén.

10. Pour les neutres en *-os, voir J. Schindler, V. Fachtagung 259 sq.

11. Pour véd. *páruṛ* et *dhánur*, voir K. Hoffmann, *Sprache* 20, 1974, 15 sq.

arbe « grains » (**ar₂ur* : **ar₂uens*). Pour le degré zéro, attendu aux cas faibles, cf. gr. *πῖα* « graisse ».

Enfin, nous groupons ici le singulier du mot indo-européen pour « feu » :

| | singulier | collectif |
|-----------|------------------------------------|--|
| nom.-acc. | * <i>péh₂ur</i> | * <i>péh₂uōr</i> |
| gén. | * <i>ph₂(u)uén-s</i> | * <i>ph₂un-és</i> (* <i>puh₂n-és</i>) |
| | loc. * <i>ph₂(u)uén</i> | |

Sans entrer ici dans les problèmes phonétiques et morphologiques de détail, nous remarquons que le singulier est représenté avec certitude par hitt. *pa-aḥ-hur*, gén. *pa-aḥ-hu-e-na-aš*, le collectif par got. *fōn* et tokh. B *pūwar*.

Nous pouvons donc avancer l'hypothèse que la flexion protérokinétique a été particulière aux thèmes à suffixes complexes en *-r/n* (cf. en outre la flexion protérokinétique du thème en *-u₂el/n* pour « soleil », i.-e. **séh₂u₂* : **sh₂(u)uén-s*, et des thèmes neutres en *-men*), mais nous laissons à des recherches futures la solution définitive de ce problème¹².

Jochem SCHINDLER.

Department of Linguistics, Harvard University.
Holyoke Center 851. Cambridge, Mass. 02138. U.S.A.

12. Je suis redevable à René Coppieters (Harvard University) de m'avoir aidé à traduire cet article en français.

LA FAMILLE INDO-EUROPÉENNE DE GREC ὀπξιος : LINGUISTIQUE, POÉTIQUE ET MYTHOLOGIE

SOMMAIRE. — *Le mot indo-européen pour 'testicule', nom. *ǵ₁órǵhis, gén. *ǵ₁ǵhéis, n'est pas un vocable primaire, mais un dérivé archaïque de la racine verbale *ǵ₁erǵh- 'monter (en parlant d'animaux)' attestée uniquement comme telle en hittite arg-, mais dont on a des dérivés en balte et en germanique (surtout v.-norr. argr). Un examen détaillé des attestations permet d'y rattacher védique ǵhāyāte et grec ὀρχέομαι, en décelant une orientation nettement sexuelle dans leurs emplois. Enfin la racine et ses dérivés se situe dans un réseau d'éléments thématiques très spécifiques dans des textes cultuels et littéraires védiques, hittites, arméniens, et grecs, ce qui permet de dégager un 'mythe' ou métaphore sexuelle élaborée de date indo-européenne.*

Il y a presque vingt ans qu'Émile Benveniste publia dans ce *Bulletin* une étude classique, 'Analyse d'un vocable primaire : indo-eur. *bhāghu- « bras »' (*BSL* 52, 1956, 60-71). Son analyse démontra que le mot pour 'bras', skr. *bāhuh*, av. *bāzuš*, éol. *παῦς*, v.-norr. *bógr*, toch. B *poke*, que l'on avait toujours supposé inanalysable en indo-européen, était en fait lui-même un dérivé d'une racine verbale plus fondamentale, attestée uniquement en iranien moderne : ossète *i-vaz-/i-væz-* '(s')étendre' de l'iran. *(vi-)bāz-. Le nom de partie du corps, qui se distribue de l'indo-iranien au germanique en passant par le tokharien et le grec, doit être un dérivé en -u- bâti déjà dans la période de communauté indo-européenne sur le verbe *bhāǵh-¹, qui a lui-même

1. Au lieu d'une alternance vocalique surprenante *bhāǵh-/bhaǵh- nous ne retenons comme originale que la forme à voyelle longue. L'alternance *a ~ æ* (iran. *ā ~ *a) qui exprime l'opposition transitif ~ intransitif étant vivante et productive en ossète, on peut interpréter oss. intrans. *i-væz-* comme une arrière-formation du trans. *i-vaz-* de *vi-bāz-. La racine indo-européenne *bhāǵh- serait donc à l'origine *bheǵh-.

disparu de toutes les langues de la famille sauf une (et une moderne, du reste).

Nous nous proposons ici d'offrir une analyse pareille du nom d'une autre partie du corps, également bien établi pour l'indo-européen commun, qu'on a de même toujours supposé être un vocable primaire. Il s'agit du nom du 'testicule'.

Il n'y a naturellement pas de raison de principe pour que le nom de cette partie du corps particulière doive être un vocable primaire, comme le montre immédiatement l'anglais familier ('boules'), allemand fam. ('œufs'), ou latin ('témoins'). Mais il existe un mot hérité de l'indo-européen avec cette signification spécifique, que nous voyons dans la famille de grec ὄρχις.

Le mot grec est attesté depuis Hérodote (plur. ion. ὄρχιες, att. ὄρχις), mais Homère a l'ancien bahuvrihi ἑνορχα (μῆλα Ψ 147) à suffixe collectif, sans -i-. L'aveistique montre la racine au degré zéro dans *arəzi* valant *rzi*, beau duel indo-européen, et dans le gén. sg. *arəzōiš xā* 'le puits du scrotum' Yt. 14.9. Le hittite est maintenant représenté par le nom. plur. *ar-ki-i-e-eš* KBo XVII 61 Vo. 15, correctement identifié par H. Berman dans son édition du texte, JAOS 92, 1972, 466-468. L'arménien a le plur. nom. *orjik'*, gén. *orjvoc'* de **orġhiyo-*, forme thématisée, mais qui concorde avec le grec pour le vocalisme radical. La thématisation en est peut-être due à l'influence des adjectifs thématiques *orji* 'non-châtré', *miorji* 'μόνορχις'. En vieil-irlandais nous avons *uirge* d'un collectif **orġhiyā*, également à vocalisme radical *o*, et probablement la même préforme dans l'albanais *herdhë*.

L'absence de *h-* initial en hittite prouve que nous n'avons ni **ǵ₂* ni **ǵ₃*, et que par conséquent le *o* de ὄρχις, etc. doit être un *o* apophonique, qui alterne avec zéro dans l'av. *arəzi*. Toutes ces formes nous obligent à postuler un seul paradigme apophonique de thème en -i-, hautement archaïque en indo-européen : nom. sing. **ǵ₁órġhis*, gén. sing. **ǵ₁ġhéis*.

Une telle forme devrait en principe se rattacher à une racine verbale **ǵ₁erġh-*.

Nous suggérons qu'une telle racine existe bien en tant que verbe primaire, dans une langue indo-européenne, et la plus ancienne, à savoir le hittite. La racine en est *arg-*; elle signifie 'monter' dans le sens sexuel en parlant des animaux. Pour ce qui est de la forme, on a ou bien passage phonétique de *e* à *a* devant sonante (ou liquide) plus occlusive, ou bien

généralisation du degré zéro dans les racines *TeRT-*; dans les deux cas le vocalisme *a* est à sa place.

Le verbe hittite n'est pas fréquent dans les textes, mais le sens en est clair². KUB XLI 8 IV 29-31 (KUB VII 41+, Laroche, *CTH* 446, éd. H. Otten, *ZA N.F.* 20, 1961, 114-157) UDU.A.LUM UDU.SÍGxSAL-*ya*³ *a*[(*r-g*)]*a nu-za ar-ma-ah-ḫi ka-a-aš-ša-za URU-az par-na-an-za-aš-ša* [UD]U.A.LUM DÛ-*ru nu LÍL-ri GE₆-in KI-an ar-ga-ru* 'Le bélier monte la brebis, et elle devient grosse; que cette ville et cette maison deviennent un bélier, et dans les champs qu'il monte la terre noire.'

Le verbe est normalement au moyen; une variante seule de ce passage nous donne une forme sans doute tardive de conjugaison en *-ḫi*: *a-ar-ki* KBo X 41 IV 30. On en a le participe dans KBo II 12 (fête du KI.LAM, *CTH* 627.15) II 11'-14' I GUD.MAH *šuppiš*[*luwaran*] *natta arkanta*[*n*] I UDU *natta arkan*[*tan*] *dāi* 'il prend une bovine š.⁴ qui n'est pas allée au taureau, une brebis qui n'est pas allée au bélier', de même *ibid.* V 9'-10' I UDU *šuppištuwaran natta arkantan*,

2. Voir H. Otten, *ZA N.F.* 20, 1961, 156; E. Neu, *StBoT* 5, 1968, 14; H. Otten, *StBoT* 17, 1973, 30; J. Friedrich, *HWb.* 30, 2. *Erg.* 8. Le verbe *ark-* '(dé)couper, distribuer' doit être tenu à part.

3. Pour spécifier la femelle de l'animal ce texte (IV 32) se sert aussi de l'expression (valant peut-être simplement UDU.SIGxSAL) *SAL-za UDU-uš* 'mouton femme', qui continue le même tour indo-européen que le grec οἶς θῆλυς, latin *ouis femina*. Comparer aussi *annaš UDU-uš* 'mouton mère' opposé au masculin non-marqué *UDU-uš* 'mouton (bélier)' KUB XLIII 60 I 20. L'adjectif *armahḫuwant-* (pris comme participe par Friedrich, *HWb.* 2. *Erg.* 8) appliqué à *SAL-za UDU-uš* dans le texte précédent est sans doute formé comme *miyahḫuwant-* 'vieux', avec le suffixe possessif *-want-* ajouté à un ancien abstrait en *-ahḫ-* (i.-eur. **-e₂*); voir H. Eichner, *MSS* 31, 1973, 53-107, surtout pp. 57-59.

4. Pour ce mot de sens toujours incertain voir en dernier lieu E. Neu, *StBoT* 12, 1970, 67-69. Tout en admettant avec Neu un composé de *šuppi-* 'pur' et un dérivé du verbe *ištuwa-* 'être reconnu, kund werden', je crois plutôt à un terme du vocabulaire religieux et juridique qu'à son 'hellschimmernd, glänzend' tout séculier. L'adj. *šuppi-* signifie 'réservé à un usage sacré, interdit au contact des hommes, tabou' (voir mon étude 'La désignation i.-eur. du «tabou» dans les *Mélanges Benveniste*. Appliqué à un animal femelle, il pourrait bien signifier 'interdit au contact du mâle'. Le verbe *ištuwa-* est apparenté au gr. στεῦραι, av. *staota*, *staomi*, véd. *stavate*, *staut* (*Idg. Gr.* III/1 § 104), où le sens de 'déclarer solennellement' prédomine. Pour *šuppištuwara-* on arrive par là à un sens 'déclaré et reconnu comme réservé à un usage sacré, comme tabou'. Sémantiquement comparables sont des locutions juridiques occidentales comme v.-norr. *kunnr ok sannr al* 'reconnu comme réellement coupable de', *sannsordinn* 'homosexuel connu', v.-irl. *fíréth* 'vrai serment'.

12'-13' X UDU^{HT.A} *šuppištuwaruš nalla arkanteš*. L'archétype de ce rituel est vieux-hittite, et l'on notera la graphie archaïque de la négation. Dans un conte folklorique vieux-hittite édité par Otten, *SlBoT* 17, 1973 (KBo XXII 2 Ro. 9-10) *nu-w[a ANŠ]E-iš ar-kal-la...nu ANŠE-iš [ar-k]at-la* 'et l'ânesse est/sera montée'. Finalement dans un texte rituel dont l'archétype (et un duplicat) est également vieux-hittite (*CTH* 414, 'Bauritual'), un charme adressé aux arbres qui seront coupés pour la construction d'un bâtiment sacré, KUB XXIX 1 I 29-30: UR.MAH-aš *kattan šeškit* UG.TUR-aš-(š)maš *kattan šeškit ħartaggaš-ma-šmaš šarā arkiškitta* 'le lion couchait avec vous, la panthère couchait avec vous, mais l'ours (?) vous montait'. Le contenu exact de cette métaphore sexuelle à double entente est obscur, mais le jeu des préverbes *katta* et *šarā*, l'opposition de *šešk-* à *arkišk-* semble indiquer que parmi les fauves c'est le *ħartaggaš* qui parvient à féconder les arbres. Le passage nous retiendra plus loin.

La culture économique des Indo-Européens était celle d'une société pastorale aussi bien qu'agricole, on le sait. En tant que société pastorale, les Indo-Européens ont dû pratiquer routinièrement la castration des animaux domestiques; la preuve linguistique en est l'équation d'Hésych. ἔθρις · τομίας, κρίος avec véd. *vádhrī-* 'châtré'. Cette familiarité avec l'opération et ses conséquences rend sémantiquement parfaitement plausible que le nom du 'testicule' **ǵ₁órǵh-is* soit dérivé du verbe 'monter' **ǵ₁erǵh-*⁵. La formation du nom eut lieu dans les temps indo-européens les plus reculés, d'après son archaïsme formel; le verbe primaire lui-même n'a survécu que dans une seule langue de la famille.

Nous avons tout de même d'autres traces indirectes de ce verbe. Lit. *aržūs* 'sensuel', et *eřžilas* 'étalon' sont probablement bâtis directement sur la racine, plutôt que sur le nom de la partie du corps, comme on l'a présupposé. Il en est de même pour les dérivés germaniques, qui ont une histoire curieuse. L'allemand moderne *arg* a le sens assez vague de 'mauvais, grossier'. Mais le vieux-norrois *argr* (et *ragr* avec

5. Le rapprochement de ἔθρις, etc. et de hitt. *arg-* a été fait indépendamment par J. Puhvel, d'après J. A. C. Greppin, *Glotta* 51, 1973, 113 n. 3, et par E. Neu (communication personnelle). C'est un plaisir de constater une telle convergence de caractère confirmatoire. [Voir Puhvel, *JAOS* 95, 1975].

métathèse de déformation) a le sens très spécifique de 'gonzesse, participant passif dans un acte homosexuel mâle'. Le terme en vieux-norrois était une insulte des plus sévères, dont témoignent et les sagas et les lois⁶. Il s'agit d'un vieux terme d'injure germanique, dont le trait distinctif était d'accuser le rôle féminin (le rôle actif ne comportant pas de désapprobation)⁷. Le caractère pan-germanique de l'injure ressort d'un passage de Paul le Diacre, *Hist. Langobard.* VI 24 (cité par Fröme, p. 30, n. 12) qui est son attestation la plus ancienne; le mot germanique vient à la surface de façon dramatique dans une querelle reportée en latin : *quis ex nobis magis est arga... inertem et inutilem et vulgari verbo arga*.

Le germanique commun **argaz* se laisse restituer en **orǵhos*. Si l'on considère que de tels noms d'agent sont actifs quand ils sont oxytons (type *βοιδός*), mais peuvent être passifs quand ils sont barytons (Wackernagel-Debrunner, *Ai. Gr.* II 2.100), un esprit hardi pourrait bien reconstruire une opposition indo-européenne d'oxyton **orǵhós* 'monteur' à baryton **órǵhos* 'monté(e)', et dériver le mot germanique de ce dernier.

Nous avons en védique, pratiquement limité au seul Rigveda, un dérivé verbal et deux nominaux qui sont à rattacher à la racine **ǵ₁erǵh-* : *rǵhāyáte*, *ǵǵhāvant-*, *ǵǵhāvan-*.

Pour ce qui est de la forme, la gutturale de *rǵh^o* ne s'accorde pas à la palatale d'av. *ərəzi*, arm. *orjik'*, alb. *herdhe*, lit. *aržūs*. On est peut-être en présence d'une alternance connue ailleurs, comme lit. *klausyti* mais v.-slave *slušati*, quelle qu'en soit l'explication. Mais le *gh* peut aussi s'expliquer à l'intérieur du seul sanskrit. Le thème *rǵhā-yá-* est nettement dénominatif, à côté de *ǵǵhā-vant-* et *ǵǵhā-van-*, et suppose un nom **rǵhā*⁸. L'alternance productive dans *ārhati* : *arǵhá-* (ancien **g^{wh}*), etc. aurait pu produire un nom **rǵhā-* d'une racine **rǵh-* (ancien **ǵh*) par analogie. D'autre part dans un mot de ce champ sémantique on peut aussi s'attendre à une déformation phonétique, comme dans v.-norr. *ragr/argr*.

6. Voir la discussion et la documentation de F. Ströme, 'Nid och ergi,' *Saga och Sed*, Kungl. Gustav Adolfs Akad. Årsbok, 1972, 27-47, référence que je dois à E. Haugen.

7. On comparera les paroles οὐ κατὰ κόσμον de Thersite, B 235 : Ἀχαιῖδες, οὐκέτ' Ἀχαιοί, de même Ménélas δνειδίζων en H 96.

8. L'adjectif *ǵǵhā-vant-* est formé comme hitt. *armahh̄-uwant-*, *miyahh̄-uwant-* (voir n. 3 *supra*), et grec hom. -ήεις.

Le verbe *ṛghāyá-*, attesté à une exception près dans des formes nominales, est traduit 'beben, toben' (Grassmann), 'drohen' (Geldner), 'in stürmischer Bewegung sein' (Neisser, Hoffmann), 'gronder, menacer; sens premier 'faire assaut' [EVP 15.60] (Renou); mais la quasi-totalité de ses emplois s'explique mieux par le sens spécifique d'être (ou être capable d'être) dans un état d'excitation sexuelle⁹.

Le participe *ṛghāyánt-* est une épithète de l'étalon Dadhikrā dans IV 38.8. Mais le passage le plus clair est II 25.3 : *ṛghāyató/vṛṣā iva vādhrīñr abhi vaṣṭi ójasā* 'il surpasse en force les *ṛghāyánt-* comme le taureau (surpasse) les bœufs châtrés'. La comparaison est à entendre comme rigoureusement parallèle : de même que le taureau surpasse les châtrés, ainsi lui (Brahmaṇaspati) surpasse même les *ṛghāyánt-*. L'opposition *vādhrī-* : *ṛghāyánt-* est grammaticalement claire, la sémantique en doit être également claire : *ṛghāyánt-* vaut pratiquement 'testiculatus'. Prise autrement, la comparaison perd toute sa force¹⁰.

L'unique forme finie apparaît dans IV 17.2a ; à la naissance d'Indra, *ṛghāyánta... párvatāsaḥ* 'les montagnes tremblaient d'excitation', suivi (3a) par *bhinád girim... vājram iṣṇānn* 'il (Indra) fendit la montagne, lançant son arme'. La même collocation de *ṛghāya-* et *iṣ-* reparait dans I 61.13 *iṣṇāṇā áyudhāni/ṛghāyámāṇo niriṇāli śátrūn* 'lançant ses armes, excité, il abat ses ennemis'. Renou, EVP 17.25 traduit *ṛgho* 'grondant'; mais le verbe *iṣ-* s'emploie dans un sens sexuel manifeste en X 61.5 *práthiṣṭa yásya vīrákarmam iṣṇát* 'dont (le membre) s'étendit, lançant la virilité' ou bien 'dont la virilité s'étendit, lançant (la semence)'. L'ambiguïté est caractéristique du Veda, mais le sens général est évident. Le passage éclaire bien la nature de l'image des montagnes tremblant d'anticipation de l'arme lancée, dans IV 17.2-3 plus haut.

Il est à remarquer que, dans les deux autres des trois attestations du participe moyen *ṛghāyámāṇa-* qu'on a vues I 61.13, il est également à l'initiale du vers : I 10.8 *ṛghāyámāṇam invataḥ*, I 176.1 *ṛghāyámāṇa invasi*. Le participe actif

9. S. Insler (communication personnelle) est arrivé indépendamment à la même conclusion.

10. C'est le défaut de la version de Renou, EVP 15.60 : 'il impose-sa-volonté aux rebelles par sa force-formidable, comme le (taureau) mâle aux (bœufs) châtrés.' Pour *abhi vaṣṭi* nous suivons Geldner ('übermag er an Kraft...').

rghāyatō est de même à l'initiale dans IV 38.8 et X 113.6. Ce n'est pas un accident ; il s'agit d'une épithète traditionnelle à métrique fixe. Car *rghāyāmāṇa-* y est identique, dans sa grammaire et sa métrique, comme dans sa sémantique et sa structure phonologique, à une autre épithète d'Indra : *vṛṣāyāmāṇa-*. Le verbe est un dénominatif de *vṛṣā* 'mâle, taureau' le symbole indien par excellence de la virilité ; *vṛṣāya-* signifie 'faire comme un mâle, un taureau', dans un sens nettement sexuel. Comparer les trois *triṣṭubh* identiques
 ∪ — ∪ — — || ∪ ∪ — ∪ — ∪ :

rghāyāmāṇo || *niriṇāti śātrūn* I 61.3 (= AV 20.35.13)

vṛṣāyāmāṇo || *avṛṇīta sōmam* I 32.3

'se comportant comme un mâle-en-rut, il a choisi-pour-lui le soma' (Renou)

vṛṣāyāmāṇo || *ūpa gīrbhīr īḷle* III 52.5

'se comportant en mâle, (le poète) loue avec des chants'.

Dans le dernier vers on observera le transfert de l'épithète de celui qui est loué (Indra) à celui qui loue (le poète). Ce sont des équivalents, comme l'a signalé à juste titre G. Nagy¹¹, citant Ibycus 282.47 Page : καὶ σύ, Πωλύκρατες, κλέος ἄφθιτον ἔξεις / ὥς κατ' αἰοιδᾶν καὶ ἐμὸν κλέος. Il s'agit d'un fait global de *réciprocité*, qui est à la base du contexte social très particulier de la poésie dans les sociétés indo-européennes archaïques¹².

Les emplois des deux dérivés nominaux *ḡghāvant-* (3x) et *ḡghāvan-* (1x) sont eux aussi métriquement fixes, et les adjectifs se trouvent tous à la fin du vers. D'abord les deux exemples plus anciens de *ḡghāvant-* :

mahāvṛātas || *tuvikūrmīr ḡghāvān* III 30.3

'(Indra) à la grande confrérie d'armes, aux actes (?) puissants, menaçant, ...' (Renou)

salyó māntrah || *kaviśastá ḡghāvān* I 152.2

'véridique est la formule puissante ('virulente' *EVP* 5.76, 'qui fait rage' *EVP* 7.38) prononcée par le *kavi*'.

11. *Comparative studies in Greek and Indic meter* 250 (Cambridge, Massachusetts, 1974).

12. Pour une discussion et d'autres parallèles, surtout irlandais, voir mon étude 'The etymology of Irish *duan*' (poème), à paraître dans *Celtica* 11 (volume in memoriam Myles Dillon).

En vertu de son isolement on ne peut pas préciser le sens de l'épithète dans ces deux cas ; mais à la lumière du verbe, 'puissant, viril' y convient parfaitement. Les deux vers sont métriquement identiques : $\ominus — — — || \cup \cup — \cup \cup — \ominus$, et ils ont en commun à la fois la cadence 'parémiaque' $\cup \cup — \ominus$ rare et archaïque dans le trištubh, et les deux cola finaux (après la coupe) de forme de 'phérécraïque', recouvrant exactement — disons-le en passant — κλέος ἄφθιτον ἔσται. C'est un archaïsme métrique ; pour le rôle central de la 'base phérécraïque' en métrique indo-européenne on se rapportera à l'ouvrage précité de G. Nagy.

Observons finalement qu'en I 152.2 *satyó mántraḥ kaviśastá ŋghāvān* nous avons encore un cas de réciprocité, de la même épithète appliquée non à celui qui est loué (Indra), mais à la formule poétique de louange (*mántraḥ*). De par sa forme métrique et sa forme syntaxique de phrase nominale, le vers entier a l'air d'un proverbe, d'une formule d'école de la classe professionnelle des poètes, des *kavi*. La réciprocité dans le jeu des épithètes est un indice précieux de l'ancienneté de la tradition qui a engendré ces vers.

Le troisième exemple de *ŋghāvan-* est au dixième mandala : X 27.3 *yadā avākhyat samāraṇam ŋghāvat* 'quand il s'est aperçu de la rencontre menaçante (?)'. De forme métrique aberrante (suite de cinq brèves), le vers paraît un écho (par malentendu?) tardif de IV 24.8, où figure l'unique exemple de *ŋghāvan-* : nom. *ŋghāvā*, à moins qu'on ne lise *ŋghāvad* neutre avec Oldenberg, *RV Nolen* 288. Ce mantra entier fait en tous cas difficulté aux exégètes du Véda, et aucune valeur précise de *ŋghāvan* (*ŋghāvant*) ici ne paraît s'imposer.

Nous croyons avoir montré que le groupe védique de *ṛghāyāte* comporte un sens net de virilité sexuelle qui justifie son rapprochement avec la racine **ǵ₁erǵh-* de hitt. *arg-* 'monter' et ὄρχις, etc.

Le verbe grec ὀρχέομαι 'danser' a été rattaché à *ṛghāyāte* depuis Curtius. Les emplois homériques sont pour ainsi dire neutres ; mais il faut surtout relever les emplois épigraphiques les plus anciens du verbe et son dérivé ὀρχηστής ; ils figurent à côté de ωπιθε (de οἴφω) dans les graffiti obscènes de Théra sur un rocher 'prope ephëborum gymnasium', *IG XII III* 536-544. Selon L. H. Jeffery, *The local scripts of Archaic Greece* 318-319 et 69, ces graffiti peuvent être aussi anciens que les *sherds* d'Hymettos, qui sont nos documents les plus

anciens (VIII^e s.) du grec alphabétique. Comparer n° 536 *Ενπυλος ενεφοπτετο φωρκῆτο μα τον Απολω*, où les commentateurs depuis *IG* jusqu'à Buck (n° 109) ont noté un jeu de mots obscène. De même sans doute n° 543 *βαρβαζ ορχηκεται...* et n° 540 *Ευμηλος αριστος ορχῆστᾱ[ς]*. On aura à l'origine dans ὄρχεομαι un itératif à vocalisme *o* et suffixe *-eie/o-* de la même racine **ṛ₁erġh-*, ou bien à la rigueur un dénominatif de **orġhos*. La valeur de 'danser', déjà acquise dans Homère, se serait développée par effacement du sens spécifique sexuel originaire, passage sémantique connu ailleurs; la voie particulière en Grèce était peut-être la danse lascive.

Comme M. Lejeune me le suggère, il y a peut-être lieu à la lumière de cette étymologie de ὄρχεομαι, ὄρχηστής de rajeunir l'interprétation de l'oinochoé du Dipylon (*IG Suppl.* 492a, VIII^e siècle) *hos νυν ορχῆστῶν παντῶν αταλῶτατα παιζει τῷ τοδε κ[]ν* (sur laquelle voir provisoirement mon étude dans *Indo-European Studies* II [Harvard Department of Linguistics, 1975, polycopié]). Dans *αταλῶτατα παιζει* nous pouvons avoir précisément l'intermédiaire postulé «danse lascive». A remarquer que les emplois homériques de ἀταλός (mot étudié en dernier lieu par Cl. Moussy, *Mélanges... Chantraine*, 1972, 157 sv.) ne se rapportent pas à l'enfance où à la jeunesse tout court, mais à l'état de prénubilité ou de nubilité: Σ 567 (Bouclier) *παρθενικαὶ δὲ καὶ ῥῆθροι ἀταλὰ φρονέοντες* (jeunes vendangeuses et vendangeurs), λ 39 *παρθενικαὶ τ' ἀταλαὶ νεοπενθέα θυμὸν ἔχουσαι* (ombres des jeunes mortes); ambiance sexuelle mythologique dans Υ 221 sqq. *Ἴπποι... θήλεια, πώλοισιν ἀγαλλόμεναι ἀταλῆσι / τάων καὶ Βορέης ῥάσσαντο βοσκομενάων/Ἴππων δ' εἰσάμενος παρελέξατο κυανοχαίτη*. Pour le symbolisme du vent et des animaux voir plus loin.

En vieil-irlandais le futur supplétif du verbe 'aller' est *regaid*. On admet en général, en y incluant l'impératif *eirg* 'va', un rapprochement avec *ἔρχομαι*. Mais si l'on admet l'équation séduisante de *ἔρχομαι* à skt. *reçhāti* et hitt. *a-ar-aš-ki-iz-zi* en posant **ṛ₁r-ské/ó-* (H. Rix, *MSS* 27, 1969, 98 sqq.), cette étymologie des verbes irlandais doit être abandonnée. L'impératif *eirg* pourrait être dérivé de la racine **ṛ₁erġh-* (celt. **erg-*) du hitt. *arg-*, et le futur *regaid* pourrait être dérivé d'un **ṛġhāyeti* (celt. **rigāli*) identique au véd. *ṛghāyāte*. Est-ce pur accident que dans une des insultes rituelles archaïques entre guerriers, Cuchulainn dit (*Táin*

Bô Cuailnge, YBL 3626) *rega torul amal tēle bot tar call* 'j'irais à travers toi comme un pénis va à travers un chat'? Ou a-t-on un écho verbal d'une tradition sémantique — les phrases sont formulaires, et se répètent YBL 2680 — beaucoup plus ancienne?

Nous avons démontré plus haut l'équivalence consciente, prouvée par la métrique, de *ṛghāyāmāṇa* et *vṛṣāyāmāṇa*. Notons le passage allitérant I 58.4 (de Agni): *vātajūto... vanīno vṛṣāyāse* 'mû par le vent... tel-un taureau-tu-saillis les arbres' (Renou). Combinons ce passage à IV 17.2 *ṛghāyānta... pārvatāsaḥ... bhinād girīm*. Nous observons la présence des éléments *montagnes*, *arbres*, et *vent*, dans une ambiance *divine*, liés à un verbe d'action violente avec nuance sexuelle qui peut être symbolisée par un animal (*vṛṣā*).

Rappelons le passage du rituel vieux-hittite KUB XXIX 1 cité plus haut pour le verbe *arkiškitta*. C'est un charme prononcé quand le roi va à la *montagne* (HUR.SAG-ri I 14), pour demander les *arbres* (GIŠ^{HIA} I 26) au Dieu de l'Orage (^aU-ni *wekzi* I 27). Il s'adresse aux arbres qui sont à couper pour faire un bâtiment *sacré*, arbres que 'les *pluies* (force naturelle élémentaire comme le *vent*) ont rendu grands' (I 27, cf. XXIX 3, 8). Le roi dit aux arbres: 'Sous le ciel vous avez verdi. Le lion couchait avec vous, la panthère couchait avec vous, mais l'ours (?)¹³ vous montait.' Destinés à un but sacré, les arbres sont aussi entourés du sacré: 'Mon père le Dieu de l'orage gardait le mal de vous' (I 30-31). Puis vient le passage *nature* (fauves) → *culture* (animaux domestiques): 'Les bœufs ont pâturé sous vous, les moutons ont pâturé sous vous' (I 32-33). On a presque la même collocation de notions sémantiques qu'en védique, et leur présence (surtout celle des animaux) n'est pas facile à motiver.

Il existe un récit légendaire chez Moïse de Khorène (Hist. Arm. I 26) qui présente des accords de détail verbal frappants

13. Bien qu'il continue la forme du nom i.-eur. de l'ours, le sens hittite de *ḫartaggaš* est encore incertain. H. Otten, *Die Welt des Orients* 5, 1969, 94-5 pense à 'loup' (sum. UR.BAR.RA). On remarquera d'une part qu'en hittite le loup est le symbole de celui qui enlève une femme, dans la formule juridique *zik-wa* URBARRA-aš *kišlat* 'tu es devenu un loup' (Lois § 37), vieille formule qui est à comparer au véd. *vṛko hi śāḥ* 'il est le loup' (RV VI 51.14, IX 79.3); d'autre part, que le mariage par enlèvement (*rākṣasavivāha*) en Inde était associé à la classe des kṣatriya, à la 'deuxième fonction'.

avec nos textes. C'est le Songe d'Aždahak, roi des Mèdes, où celui-ci raconte que dans son rêve il était dans une terre inconnue près d'une haute montagne (*yerkri ancanawt'um merj i leān erkar yerkrē barjruťeamb*) ; le pays était celui des Arméniens (*yerkrin haykazanc'*). Sur la montagne se trouvait une femme vêtue de pourpre (*kin omn ciranazgest*), avec de beaux yeux, une taille élevée, et un teint vermeil (*ač'el, barjrahasak ew karmrayt*), qui était prise dans les douleurs de l'enfantement (*erkanc' ambīneal c'awov*). Tout d'un coup la femme accouche de trois êtres parfaits de la race des dieux (*cnaw kinn yarkarc eris katareals i diwe'azanc'*) ; le premier, porté sur un lion (*aceal i veray ariwcu*), s'en va à l'occident, le second, sur un panthère (*i veray ancū*), s'en va au nord, et le troisième, sur un énorme dragon (*zvišapn arari sanjeal*), vient se ruer sur l'empire Mède.

Le langage de ce passage nous rappelle celui des fameux chants historiques de Goť'n, rapportés par Moïse de Khorène, qui par leur archaïsme linguistique sont notre source unique de l'arménien préclassique. Les descendants d'Aždahak y sont appelés 'descendants du dragon' (*višapazunk'*) à plusieurs reprises (M.Kh. I 30, II 59, 61) par souci d'étymologie : Aždahak < av. *aži-* *dahāka-*, nom iranien d'un roi légendaire daëvique (*aži-* 'serpent, dragon'). D'autre part la séquence de couleurs pourpre (*ciranazgest*) et vermeil (*karmrayt*) dans le Songe d'Aždahak se retrouve exactement comme épithètes dans le mythe de Vahagn (M.Kh. I 31) :

erknēr erkir ew erkin
erknēr ew cirani cov
erkn i covun unēr zkarmrik elegnikn
 la terre et le ciel enfantaient,
 la mer *pourpre* enfantait ;
 dans la mer naquit un roseau *vermeil* '

On ne peut pas douter qu'il s'agit d'une phraséologie traditionnelle mythologique, qu'elle soit ultérieurement de provenance iranienne (comme le mythe de Vahagn-Vərəθarəna) ou arménienne. Mais dans le Songe d'Aždahak la juxtaposition des notions *montagne, sacré, fécondité*, et *fauves*, qui recouvrent celles du rituel hittite et rappellent de si près celles du védique, doit être plus que coïncidence.

Je pose la question : a-t-on à voir là un *topos* de phraséologie mythologique et d'images indo-européennes, conservées en

tout ou en partie dans des genres différents et pour des buts différents dans chacune des trois traditions¹⁴?

Une analyse trifonctionnelle des éléments constitutifs de notre 'mythe', ou métaphore élaborée, est certes possible; mais l'intérêt en est surtout dans le jeu mutuel des trois fonctions, la fécondité elle-même, la troisième fonction par excellence, étant assurée par un acte de fécondation (i.-eur. **ǵ₁erǵh-*) identifié nettement avec la deuxième fonction, la force, mais ayant lieu dans la montagne et entouré du sacré, c'est-à-dire dans un endroit associé à la première fonction. La tension des deuxième et troisième fonctions se traduit dans l'opposition des fauves aux animaux domestiques, mais aussi dans l'opposition homologue des arbres dans un état sauvage, de nature, aux mêmes arbres travaillés, manœuvrés pour en faire un bâtiment: état de culture.

Nous avons dans l'Iliade un parallèle frappant des mots du rituel hittite dans leur contexte et leur collocation, aux animaux près. Il s'agit d'un *arbre* qui *verdit* dans les *montagnes*, et qu'on *coupa* et *tailla* pour en faire un objet culturel, un objet *sacré*. C'est le fameux serment d'Achille A 234-239:

ναὶ μὰ τὸδε σκῆπτρον, τὸ μὲν οὐ ποτε φύλλα καὶ ὄζους
φύσει, ἐπεὶ δὴ πρῶτα τομὴν ἐν ὄρεσσι λέλοιπεν
οὐδ' ἀναθλήσει· περὶ γάρ ῥά ἐ χαλκὸς ἔλεψεν
φύλλα τε καὶ φλοιόν, νῦν αὖτέ μιν υἱὲς Ἀχαιῶν
ἐν παλάμῃς φορέουσι δικασπόλοι, οἳ τε θέμιστας
πρὸς Διὸς εἰρύαται· ὁ δέ τοι μέγας ἔσσεται ὄρκος.

'Ce bâton m'en soit témoin, qui jamais plus ne poussera ni de feuilles ni de rameaux, et, maintenant qu'il a quitté l'arbre où il fut coupé dans la montagne, jamais plus ne refleurira! Le bronze en a rasé le feuillage et l'écorce, et le voici maintenant entre les mains des fils des Achéens qui rendent la justice et, au nom de Zeus, maintiennent le droit. Ce sera là pour toi le plus sûr des serments.' (tr. Mazon).

14. Pour la méthode, outre l'œuvre de G. Dumézil et de C. Lévi-Strauss, comparer V. Ivanov et V. Toporov, 'Le mythe indo-européen du dieu de l'orage poursuivant le serpent: reconstruction du schéma,' *Mélanges Lévi-Strauss* 1180-1206; 'K semiotičeskomu analizu mifa i rituala,' *Sign, Language, Culture* 321-389 (The Hague, 1970); 'Étimologičeskoje issledovanije semantičeski ograničennyx grupp leksiki v svjazi s problemoj rekonstrukcii praslavjanskix tekstov,' *Slavjanskoje Jazykoznanije*. VII Meždunar. S'jezd Slavistov. Doklady Sovjetskoj Deleg. 153-169 (Moskva, 1973).

Le sceptre est un objet sacré, symbole matériel des θέμιστες de Zeus, et en même temps le ὄρχος lui-même¹⁵. Ce symbole matériel mais sacré a une généalogie — la comparaison n'ayant pas d'autre fonction — qui s'exprime dans des termes de phraséologie mythologique qui peuvent remonter jusqu'à l'indo-européen. Notons encore d'une part que la nuance sexuelle est présente dans la nature de l'objet même, attribut symbolique d'Hermès ; d'autre part que le σκῆπτρον πατρῷον ἄφθιτον ἀϊεὶ d'Atreus (B 46, 186) a aussi une généalogie mythologique explicite (B 101 sqq. ; médiation d'Hermès). Ajoutons que ce même σκῆπτρον était vénéré à Chaironeia (Pausan. 9.40.5) sous le nom de δόρυ ; voir G. Nagy, *op. cit.* 242, n. 16. Le passage *nature* → *culture* si vivement décrit du σκῆπτρον homérique y est ainsi renversé : encore un fait social total de *réciprocité*.

La poésie lyrique grecque conserve indépendamment des éléments de tradition littéraire indo-européenne à la fois dans la phraséologie et dans la métrique. Nous voudrions suggérer, en concluant, que les collocations traditionnelles des montagnes, des arbres, de la pluie ou du vent que l'on a observées en védique et en hittite trouvent leur expression dans la lyrique aussi : Sapho 47 L.-P. Ἔρος δ' ἐτίναξέ μοι / φρένας ὥς ἄνεμος κατ' ὄρος δρύσιν ἐμπέτων 'L'Amour a secoué mon âme comme le vent, qui tombe sur la montagne dans les chênes¹⁶. ' C'est suggérer qu'on trouve peut-être dans ces lignes le reflet lointain d'une métaphore sexuelle élaborée de date indo-européenne ; mais d'une métaphore transposée par Sapho du domaine mythologique et cultuel au domaine très personnel de l'amour sexuel.

Calvert WATKINS.

Dept. of Linguistics, Harvard University,
1350 Massachusetts Avenue.
Cambridge, Mass. 02138, U.S.A.

15. Sur ces notions et leur passé indo-européen voir surtout Benveniste, *Le vocabulaire des institutions i.-eur.* 2.104, 163.

16. Quel qu'il soit du point de vue synchronique grec du VI^e siècle, δρύσιν (δρυσίν) est la forme archaïque attendue de dat. plur. de δόρυ, tout comme γυυσίν de γόνυ hymne Hermès 152, avec B. Forssmann, KZ 77, 1965, 28-31.

POST-SCRIPTUM I

En février de cette année 1975, j'ai présenté ce travail au Philological Club de Harvard. Parmi les auditeurs se trouvait Roman Jakobson. Le lendemain matin, il m'a téléphoné pour attirer mon attention sur le verbe russe *ērzał'* (prés. 3 sg. *ērżajet*), avec ses doublets *erzát'*, *ērgat'*, *ergát'* et la forme mixte *ērżgat'* ainsi que d'autres variantes. Parmi les autres langues slaves, ce verbe n'est attesté, à ma connaissance, qu'en biélorusse (*ērzac'*).

Les significations recensées dans les dictionnaires varient considérablement, mais autour d'un dénominateur sémantique commun très clair : « se tortiller, frétiller, se trémousser, glisser, glisser sur un traîneau, ramper comme un bébé, grimper sur les genoux, se mouvoir sur place, se mouvoir en avant et en arrière, frotter en allant et venant contre quelque-chose », et, finalement, « faire quelque-chose avec une balle » (nous reviendrons plus tard sur cette dernière signification). Jakobson remarque que, dans la langue familière, *ērzał'* se rapporte spécifiquement aux mouvements durant le coït, et Kiril Taranovsky m'a aimablement procuré un exemple littéraire venant de la tradition orale, un couplet impromptu du poète Majakovskij, offrant le verbe dans son sens plein ainsi qu'un habile jeu de mots sur (*Ja*)*dviga el'sja* et le verbe *dvigaetsja* :

zdorova Jadviga el'sja
ērżajet i dvigaetsja

L'alternance *ērzał'*/*ērgat'* présente le *Gutturalwechsel* bien connu par ailleurs dans les langues slaves : le *z* correspondant en slave à la palatale i.-eur. *gh* (cf. avestique *arazō*), le *g* à la vélaire i.-eur. *gh* (cf. védique *ṛgho*). L'essentiel est qu'en *ērgajet*, nous avons le correspondant exact, phonème pour phonème et morphème pour morphème, du védique *ṛghāyáte*, les deux verbes présentant de plus la même signification sexuelle. Cette équation présente par ailleurs l'intérêt inattendu de fournir à la phonétique historique du slave le premier témoignage clair du développement attendu de *ṛ* initial : **ṛghāye* > russ. *ērżaje*-exactement comme **mṛtyo* > **mṛtvū* > *měrtvyj*, et **kʷṛsno* > *čĭrnū* > *čĕrnyj*.

La valeur corroborative de ces formes slaves ne s'arrête cependant pas à la simple confirmation de l'étymologie posée pour le védique *ṛghāyáte*.

Nous avons remarqué que *ṛghāyáte* présentait la forme d'un dénominatif à partir d'un thème nominal non attesté **ṛghā*-. Ce thème nominal est en fait représenté en russe par *ērza/erzá* et *ērga/ergá*, avec le sens de « frétillon, personne qui a la bougeotte ». Nous avons, de plus, mentionné pour *ērgat'* le sens de « faire quelque chose avec une balle ». Le jeu de balle lui-même s'appelle *ērga*. Vasmer traduit le verbe par 'einen Ball schlagen'. La nature de ce jeu est cependant tout à fait différente de ce qu'implique cette traduction.

Dans le *Slovar' Russkix Narodnyx govorov*, édité par F. P. Filin (cette précieuse référence m'a été fournie par Horace Lunt), s.v. *ērga*, nous trouvons une description complète de ce jeu tirée d'une enquête sur un dialecte russe du nord (Sol'vyčegodskij ujezd Vologodskoj gubernii) menée vers les années 1880. En voici la traduction : « En hiver, on creuse un nombre de petits trous oblongs égal à celui des joueurs. Chacun se tient à côté de son petit trou, et l'un des joueurs lance la balle. Le joueur dans le trou duquel la balle est tombée la saisit et la relance vers un autre trou. Rater son tir s'appelle un « œuf ». Quand un joueur accumule cinq œufs, les autres joueurs le *ērgajut*, c.-à-d. que chacun le frappe dans le dos avec une balle en disant :

| | |
|-----------------------------|--|
| <i>Na pirogi, na šaŋgi,</i> | sur les tourtes, sur le gâteau |
| <i>na mĵagkij xleb,</i> | sur le pain mou |
| <i>na pokatušniki.</i> | sur les petits pains. |
| <i>Ėrga ne ėrga,</i> | La <i>ėrga</i> n'est pas une <i>ėrga</i> , |
| <i>baran ne baran,</i> | le béliet n'est pas un béliet, |
| <i>na poveti spal.</i> | Il dormait dans la cabane. |
| <i>Kom, komki</i> | Boule de neige, petites boules de neige, |
| <i>narubili rubyši</i> | vous avez coupé des copeaux |
| <i>na elovyje krjaži</i> | sur les crêtes couvertes de sapin, |
| <i>kuda xoš' pobeži</i> | cours où tu veux. |

On lui pose ensuite des devinettes et, aussi longtemps qu'il ne les devine pas, on le bat, c.-à-d. qu'on le frappe avec une balle. »

On a l'impression d'avoir assisté à un rite de fécondité indo-européen.

Le symbolisme est sans équivoque : si le joueur ne réussit pas à lancer la balle dans le petit trou oblong, l'acte de fécondation n'a pas lieu ; « la *ėrga* (i.-eur. **ṛghā-*) n'est pas une *ėrga* ». Rater son tir s'appelle un « œuf » (*ĵajco*), russe familier pour 'testicule'. On le raille en lui lançant des balles dans le dos — le rôle mâle inverti/passif du vieux norrois *argr*. L'animal mâle, le béliet (*baran*) a la même fonction que le taureau (*vṛṣā*) védique et que l'ours (*ḥartaggaš*) hittite. Le mot est relié textuellement à la racine **ergh-* dans l'expression rituelle *ėrga ne ėrga, baran ne baran*, exactement comme *vṛṣāyāmāṇaḥ = ṛghāyāmāṇaḥ* dans le Rîgveda, et *ḥartaggaš šarā arkiškilla* dans le *Bauritual* hittite. Tous les éléments thématiques de notre mythe, ou complexe métaphore, indo-européenne se retrouvent exactement dans l'énoncé russe : les montagnes (*krjaži*), les arbres (*elovyje*), une force naturelle transformée (*komki*), reliés par un verbe dénotant une action violente (*narubili rubyši*). Aucune de ces notions n'a de rapport quelconque avec le déroulement immédiat du jeu. L'énoncé ne s'explique que dans le contexte d'une métaphore de date indo-européenne. L'ensemble est une définition, une explication mythologique, du mot *ėrga*, de l'indo-européen **ṛghā-*. Comme tel, ce jeu *ėrga*, dans la Russie du nord au xix^e siècle, et, pour autant que je sache, jusqu'à nos jours, représente, comme *fait social total*, un des exemples les plus remarquables de conservation verbale et culturelle dans toute l'histoire des peuples de langue indo-européenne.

POST-SCRIPTUM II

En grec ancien, un reflet thématique de ce mythe indo-européen encore plus clair que celui dans le passage de Sapho cité plus haut se trouve dans Hésiode, Œuvres 504 sqq. Dans le mois d'hiver Lénaion, quand le vent du nord Boréas souffle, il tombe sur les chênes dans la montagne, et les renverse sur la terre nourricière : δρῦς ... οὖρεος ἐν βήσσης πιλνᾷ χθονὶ πουλοβοτείρη/ ἐμπύπτων. Les fauves frissonnent, et mettent leurs queues sous leurs génitaux : θῆρες δὲ φρίσσουσ', οὐράς δ' ὑπὸ μέζῃ ἔθεντο. Le vent les pénètre (διάχσει, διά ... ἔρχεται [n. b. L'étymologie de ce dernier verbe est-elle notre **erǵh-*, malgré ce qui en a été dit à la p. 19 ?]). Le vent perce la peau des bœufs et des chèvres, mais pas celle des moutons, à cause de leur laine épaisse ; et toutefois il ne perce pas la jeune fille à la peau délicate, encore ignorante des travaux d'Aphrodite d'or : καὶ διὰ παρθενικῆς ἀπαλόχροος οὐ διάχσιν ... οὐ πω ἔργα ἰδυῖα πολυχρύσου Ἀφροδίτης. Les cinq lignes sur la jeune fille, avec leur conclusion suggestive (εὖ τε λοεσσαμένη τέρενα χροά καὶ λίπ' ἐλαίῳ/

χρυσάμενη μυχίη καταλέξεται ἔνδοθι οἴκου), sont complètement inexplicables et inintelligibles dans leur contexte, sauf en supposant une métaphore sexuelle élaborée dans ce qui précède : le mythe indo-européen qui combine le vent, la montagne, les arbres, et la présence et des fauves et des animaux domestiques, liés par un verbe d'action violente, comme symbole complexe de l'acte de fécondation qui n'a pas encore eu lieu.

UNE ISOGLOSSE GRÉCO-TOKHARIENNE :
**yo* AFFIXE CASUEL
 ET PARTICULE D'ÉNUMÉRATION

SOMMAIRE. — *Le thème pronominal *yo a donné, sous forme non fléchie, une particule qui a eu les fonctions de ligateur en cellique, grec, hittite, tokharien; d'affixe casuel : de génitif en tokharien, grec, hittite, arménien, falisque, d'instrumental en tokharien; de particule d'énumération en tokharien, grec, hittite. Son emploi et comme affixe casuel et comme particule d'énumération est une isoglosse gréco-tokharienne.*

PLAN

- § 1. Emplois de **yo* en indo-européen.
- § 2. Emplois de *yo* en tokharien A.
- § 3. Emploi de particules dans la flexion nominale tokharienne.
- § 4. Emploi de particules dans la flexion nominale indo-européenne.
- § 5. Problèmes divers de flexion nominale et étymologie de tokh. A *yo*.
- § 6. *yo* particule d'énumération en tokharien A.
- § 7. Emplois conclusif et déictique de tokh. A *yo*.
- § 8. Parallélisme de tokh. A *yo* et d'i. ir. *ca*.
- § 9. Emploi déictique de particules dans l'énoncé.
- § 10. Énumération de plus de trois termes (véd. *ca* ; tokh. *yo* en emploi spécifiant).
- § 11. Emploi de **yo* fléchi en sanskrit dans des énumérations.
- § 12. Énoncé discursif et énoncé itératif.
- § 13. Énoncés itératifs mycéniens.
- § 14. Place des indices d'emphasis, et interprétation de *ekeqe*.
- § 15. Problèmes soulevés par myc. *oakerese*.
- § 16. Problème de la place du verbe *akerese*.
- § 17. Problème de la place de la particule *o-*(*akerese*).

- § 18. *orojo* : οἶρῶν ou ὄρος?
- § 19. La particule dans *oro-jo*.
- § 20. Étymologie de myc. (-)jo(-).
- § 21. Identification de (-)jo(-) : particule ou forme fléchie?
- § 22. Conclusion sur les emplois des particules d'énumération.
- § 23. Disparition de *yo particule d'énumération en grec alphabétique.
- § 24. Les diverses fonctions des particules pronominales.
- § 25. Place et fonction des particules.
- § 26. Caractère exemplaire et définition de *yo.
- § 27. Conclusion.

1. Le thème de pronom *yo est bien connu en fonction articulaire¹ d'origine anaphorique² : comme particule de mot, dans des syntagmes nominaux, il a donné, en post-position, l'adjectif déterminé du balte et du slave en -je (type *novo-je vino* « le vin nouveau »), et le génitif en *-os-yo de la flexion thématique en indo-iranien, grec, arménien, et (partiellement) en falisque. Comme particule de phrase, de sens « et », il se trouve en position enclitique dans la seconde phrase d'un énoncé complexe, en parataxe d'abord, puis, avec verbe initial tonique, dans l'hypotaxe naissante³, cela aux deux extrémités du domaine indo-européen, en celtique et en hittite. On lit, dans l'inscription gauloise d'Alise Sainte-Reine : *Martialis Dannotali ieuru Ucuete sosin celicnon etic gobedbi dugiiontiio in Alisia* « Martialis fils de Dannotalos a consacré ce monument à Ucuete en compagnie des prêtres qui honorent (<« et ils honorent ») U. à Alise »⁴; et *yo entre dans la constitution de certaines formes relatives du vieil irlandais (postposé aux 3^{es} p. du singulier et du pluriel, et, anciennement, à la 1^{re} p. plur.), en distribution complémentaire avec *no- (antéposé à la 1^{re} p. sg., et aux secondes p. sg. et plur.)⁵. En hittite (où -ya est employé après voyelle en distribution complémentaire avec -a, postvocalique, et d'autre origine⁶), il y a des énoncés comme :

1. Voir E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris 1966, p. 217.

2. Voir *B.S.L.* 68, 1973 (§ 5 pour *yo).

3. *B.S.L.* 68 § 7.

4. *B.S.L.* 68, p. 47 et n. 91.

5. R. Thurneysen, *A Grammar of old Irish*, Dublin 1966, § 492-504.

6. Ph. Houwink ten Cate (*Acta Orientalia Neerlandica, Proceedings of the Dutch Oriental Society* 1970 [Leiden 1971]) a montré qu'il y avait en hittite

nu-mu ^a*IŠTAR GAŠAN-IA* *kuit kaniššan ħarta* ^{šEŠ-}*IA-ia-mu* ^a*NIG. GĀL-iš aššu ħarta* « weil mich nun Istar, meine Herrin, begnadet hielt mein Bruder Muwatalli gut hielt », ou, avec verbe initial de seconde phrase :

^a*UTU*_{š1}-*in-pal šāk paḥši-ia-an* « nur die « Sonne » erkenne an und schütze sie »⁷.

En grec, *-jo* relie deux phrases nominales en rapport de quasi-subordination chez le scribe mycénien 24 de PY Er 312

1.1-2 *wanakatero temeno tosojo pema...* : *Φανάκτερον τέμενος · τόσον-γo σπέρμα*

7-8 *worokijonejo eremo tosojo pema...* : *...ειον ἐρῆμον · τόσον-γo σπέρμα*

et équivaut au *-de* des autres scribes, par exemple du scribe 1 de :

Ep 301.1 *kekemena kotona anono tosoode pemo...*,
ou de

En 609.3 *wanatajojo kotona kitimena tosoode pemo* (...μένᾱ κτοῖνα ἄνωνος / ...οιο κτοῖνα κτιμένᾱ τόσονδε σπέρμα).

De plus, en hittite, cette particule, depuis longtemps reconnue comme appartenant au thème du relatif⁹, a d'autres emplois articulaires intéressants.

D'une part, comme ligateur de mots, elle joint des termes formant ensemble un couple : *appanti kunanti-ya* « prisonniers et tués », et est postposé au dernier d'entre eux (l'asyndète étant toujours possible : cf. *attaš annaš* « père et mère »). D'autre part, comme ligateur de phrase, *-ya-* (et son allophone *-a-*) peuvent accompagner chacune des mentions d'un énoncé que nous qualifierons d'itératif (cf. § 12), et qui est caractérisé par la répétition anaphorique et d'un terme de sens plein et d'une particule qui accompagne ce dernier dans toutes les rubriques de l'énoncé, y compris la première (au contraire des exemples vus ci-dessus, dont la particule se trouve en seconde phrase) :

deux particules sémantiquement et graphiquement distinctes : l'une est la conjonction copulative *-a/-ya* « und », qui entraîne la gémiation d'une consonne précédente (hitt. arch. *ú-ug-ga* « und ich »), l'autre une particule adversative de sens « mais », *-a*, qui ne s'accompagne pas de gémiation (*ú-ga* « aber ich »).

7. J. Friedrich, *Hehitischés Elementarbuch*², Heidelberg 1960, § 302-305 pour *-a*, *-ya*.

8. Voir notre article « Mycénien *tosode*, *tosojō* », *Minos* 14, 1973, p. 85-109.

9. E. H. Sturtevant, *Language Monograph* 7, 1930, p. 148.

SA ¹Attariššiia-ja 1 LÜ SIG₅-in kuennir anzēll-a-kan 1 LÜ SIG₅-in kuennir « sie töteten sowohl einen Mann von A. wie auch einen Mann von uns » (-ya ... kuennir ... -a ... kuennir), ou encore : eppirr-a mekki kuennirr-a mekki « sie firent sowohl viele que tötèrent viele »¹⁰ (-a mekki ... -a mekki).

On a affaire là à des énumérations soit de noms soit de procès, énumérations de deux membres (dont chacun peut être soit une phrase, soit un nom) formant un tout, dans lesquels la particule joue à deux niveaux : elle a fonction articulaire (« et ») ; et c'est une particule d'énumération, appartenant à « l'appareil formel de l'énonciation »¹¹, distincte des autres indices d'énonciation que sont, par exemple, les particules de discours ou de récit (§ 24).

2. Cette particule apparaît, de plus, en tokharien A¹² où les données semblent plus complexes du fait de la coexistence, en cette langue, d'un affixe casuel -yo d'instrumental, et d'une particule homophone, mais ne le sont qu'à première vue, puisque le grec du second millénaire offre la même situation (§ 18).

Il a existé en effet en tokharien des particules copulatives diverses : « Dem Verhältnis lat. *que* : *et*, gr. *τε* : καί oder air. *ocus* : *sceo* entsprechend, verfügt bekanntlich auch das Tocharische über zwei kopulative Partikeln, nämlich A *yo* und *škam* bzw. B *wai* und *špä* »¹³. Nous laisserons de côté ici A *škam* et B *špä* (ligateurs de mots et ligateurs de phrases¹⁴), et, des deux autres particules, considérées comme servant essentiellement à lier des membres de phrases¹⁵, nous n'examinerons que A *yo*, nous contentant de remarquer qu'il n'est pas besoin de chercher une étymologie qui rende compte simultanément de A *yo* et de B *wai* à partir d'un même prototype. Rien n'impose, en effet, que la correspondance entre ces deux particules soit autre chose que fonctionnelle : de manière générale, les particules pronominales ont

10. J. Friedrich, *Heh. Elem.*, § 304.

11. Titre d'un article de E. Benveniste, *Langage* 17, 1970, p. 12-18.

12. Voir Sieg-Siegling-Schulze, *Tocharische Grammatik*, Göttingen 1931, § 396, p. 312-314 ; H. Pedersen, *Tocharisch vom Gesichtspunkt der indoeuropäischen Sprachvergleichung* (1941), p. 87-89.

13. W. Thomas, *Bemerkungen zum Gebrauch von Toch. A yo und B wai*, *Central Asiatic Journal* 11, 1966, p. 264-274.

14. W. Thomas, *l. c.*, p. 264 ; et Z.V.S. 81, 1967, 161-180 (« Zu wortverbindem toch. A *škam*/B *špä* »).

15. W. Thomas, *l. c.*, p. 265. Pour *wai*, interprété par le thème de pronom **we*, voir *Études Celtiques*, 1976.

des fonctions syntaxiques qui sont identiques d'un thème à l'autre, ce qui a pour corollaire qu'une même fonction peut être exprimée par des thèmes divers¹⁶; cela est vrai, notamment des ligateurs de sens « et » (cf. *et* et *καί*, ou les syntagmes à particules différentes mais structure identique tokh. *śāk šapi*/skr. *navatiṃ nava ca* [§ 4], hitt. *appanti kunanti-ya*/lat. *senalus populusque* [§ 8]). De plus, dans le cas particulier du tokharien, les particules qui entrent dans la constitution des cas secondaires peuvent diverger d'un dialecte à l'autre (cf. § 3) : il en est ainsi, entre autres, pour l'instrumental, de forme *-sa* en B (en même temps perlatif), *-yo* en A, homophone de la particule.

Un premier problème consiste à définir le rapport entre celle-ci et l'affixe casuel ; ils sont dissociés par certains auteurs, mais conjoints par d'autres.

Les premiers voient en général dans l'affixe d'instrumental une finale casuelle, à savoir un ancien **-bhi* (cf. gr. *-φι*, etc.)¹⁷, hypothèse phonétiquement impossible, comme l'a remarqué E. Fraenkel¹⁸, mais qui a été reprise par A. J. van Windekens¹⁹, pour qui les finales d'instrumental A *-yo*/B *-mpa* viennent toutes deux de **-bhi*, selon un processus *-yo* < *-yāp* (attesté comme génitif à côté de *-āp*) < **-yāpi*, avec *y* et *ā* secondaires. D'un autre côté, P. Poucha²⁰ voit dans l'affixe d'instrumental un emprunt au sace (dialecte moyen-iranien), qui a un ablatif-instrumental pluriel *-yo* < *-yau*, où Tedesco a vu l'équivalent du v. p. *-aibiš*, Konow le produit du croisement d'un vieux suffixe pluriel *-aibiš* et d'un suffixe de duel *-byām* ; et il dissocie cet affixe de la particule, qu'il rapproche, avec hésitation, de « lat. *iugum* < Indoeur. **iugo*? »²¹.

Cette étymologie de la particule est due à E. Fraenkel²² ; elle n'est guère heureuse, car, pour autant que l'on sache, les racines verbales ne fournissent pas de ligateurs. Mais E. Fraenkel a eu le mérite de reconnaître l'identité des deux morphèmes, mise en évidence par H. Pedersen²³, identité

16. *B.S.L.* 68, 1973, p. 29.

17. Voir E. Hermann, *K.Z.* 50, 1922, p. 310 (pour qui le *y* appartient à l'origine au thème).

18. E. Fraenkel, *I.F.* 50, 1932, p. 10.

19. *Morphologie comparée du tokharien*, Louvain 1944, p. 154.

20. *Archiv Orientalni* 7, 1935 (= compte rendu de Sten Konow, *Saka Studies*, Oslo 1932).

21. *Institutiones Linguae Tocharicae* I, Prague 1955, p. 245-246.

22. Zur tocharischen Grammatik, *I.F.* 50, 1932, p. 10.

23. *Tocharisch*, p. 89. Pour Pedersen, la particule serait, avec un *y* développé

qui se fonde, non pas sur l'étymologie, quelle qu'elle soit (§ 5), mais sur le fonctionnement du système flexionnel.

3. L'on sait en effet²⁴ que la déclinaison tokharienne comprend des cas primaires (nominatif, cas sujet, et vocatif [ce dernier seulement en B]; « oblique », cas-objet; génitif), et des cas secondaires, bâtis au moyen d'affixes valant pour tous les nombres et toutes les classes flexionnelles: ce sont des particules qui « marquent le rôle particulier des noms dans la phrase »²⁵, et ont été postposées à la forme de cas oblique du nom²⁶. Ces finales casuelles sont donc à l'origine des postpositions indépendantes, unies plus tard au nom. Le caractère relativement tardif de ce développement se marque dans les divergences entre A et B, qui apparaissent dans le tableau ci-dessous, où nous faisons figurer les finales casuelles des deux dialectes, ainsi que les particules (pré- ou post-positions) correspondantes du dialecte A seul, négligeant dans la suite de la discussion le dialecte B, qui n'a pas *-yo*.

| | Finales casuelles | | Particules A ²⁷ |
|-------------------|-------------------|-----------------------|--------------------------------------|
| | B | A | |
| Instrumental..... | | <i>-yo</i> | <i>yo</i> particule « etwa und » |
| Perlatif..... | <i>-sa</i> | <i>-ā</i> | |
| Comitatif..... | <i>-mpa</i> | <i>-aśśāl</i> | <i>śla</i> préposition « mit » |
| Allatif..... | <i>-ś(c)</i> | <i>-ac</i> | <i>añc</i> postposition « zum, ins » |
| Ablatif..... | <i>-meṃ</i> | <i>-äś (-aś, -aṣ)</i> | <i>śu</i> postposition « von, her » |
| Locatif..... | <i>-ne</i> | <i>-aṃ</i> | <i>ane</i> postposition « hinein » |
| Causal..... | <i>-ñ</i> | | |

L'étymologie de ces particules pose de difficiles problèmes. Nous nous contenterons de rappeler ici, à titre indicatif, les vues de Meillet sur ce sujet²⁸:

pour éviter un hiatus, l'ancienne désinence de nom. acc. du type skr. *vrkāu*, ce qui n'est guère satisfaisant non plus.

24. Voir, notamment, Lévi-Meillet, *M.S.L.* 18, 1914, p. 381 et suiv.; Sieg-Siegling-Schulze, *Toch. Gramm.* § 63, p. 36; Krause-Thomas, *Tocharisches Elementarbuch* I, Heidelberg 1960, § 71.

25. Meillet, *M.S.L.* 18, 1914, p. 403.

26. Sieg-Siegling-Schulze, § 190, p. 131.

27. Voir Sieg-Siegling-Schulze, § 396 pour *yo*, § 390 pour *śla*; § 394 pour *añc*, *śu*, *ane*.

28. Lévi-Meillet, *M.S.L.* 18, 1914, p. 403-409.

— locatif A *-am*, B *-ne* : cf. gr. ἐν, lat. *in*, got. *in*, lit. *i*, etc. ;

— allatif A *-ac*, B *-ś(c)* : cf., pour *-c*, gr. δέ, v. sl. *do*, germ. **tō*, etc., et pour *-ś*, l'ablatif A *-ās* ;

— perlatif B *-sa* : cf. v. sl. *sǎ*, etc. ;

— comitatif B *-mpa* : postposition « sans doute composée de deux éléments ; l'un pourrait être une particule *pa*, qui se retrouverait dans *špa* « et » (où *š* rappelle skr. *ca*, gr. τε, lat. *-que* et l'autre rappelle gr. μέτα, got. *miþ*) » (Cf. n. 28) ;

— ablatif A *-ās* : cf. gr. ἐξ, lat. *ex*, v. sl. *is*, etc. (la gutturale de **-ks* final se serait amuïe).

D'autres affixes ont, plus tard, reçu des explications analogues : par exemple, le perlatif A *-ā* (seul affixe casuel à n'avoir pas de correspondant libre dans la langue) a été rapproché de skr. *ā*, et de lat. *ad*²⁹.

Nous ne discuterons pas ici du détail de ces explications, dont le principe est juste, même si certaines d'entre elles appellent des amendements (pour *-ne* B locatif, voir § 4) : en tout état de cause, l'on rejettera l'opinion de E. Hermann³⁰ selon laquelle l'emploi casuel de particules/prépositions/postpositions serait due à l'influence du tibétain : c'est au contraire un archaïsme, comme nous allons essayer de le montrer à propos de **yo*.

Comme affixe casuel, *yo* apparaît en tokharien A en général à l'instrumental, comme on l'a vu, mais aussi dans une forme de génitif, celui du nom du « fils » : *seyo*³¹, qui fait évidemment penser au génitif (thématique) de l'indo-iranien, du grec, de l'arménien, du falisque, et *seyo* a été interprété comme forme ancienne de génitif³². En réalité, la finale de ce génitif athématique est identique à celles et du génitif thématique des autres langues, et de l'instrumental tokharien A ; mais rien n'impose que *seyo* soit pour autant une forme héritée.

D'une part, en effet, un même morphème a pu avoir dans

29. Pour le rapprochement avec skr. *ā*, voir E. Hermann, *K.Z.* 50, 1922, p. 310 ; avec lat. *ad*, H. Pedersen, *Toch.*, p. 92. La finale fait penser à celle de l'instr. skr. *-ā*, qui, pouvant disparaître des finales « syncopées » [Wackernagel, *Aind. Gr.* II, p. 35], pourrait être une ancienne particule.

30. E. Hermann, *K.Z.* 50, 1922, p. 310-311.

31. Sieg-Siegling-Schulze § 116, p. 82 ; § 191, p. 135 ; Pedersen, *Toch.*, p. 53.

32. A. J. van Windekens, *Morphologie comparée*, p. 154 ; mais pour W. Petersen, *Language* 15, 1939, p. 90, *seyo* < **su(i)yeu-s*, génitif i. i. en **-ous*.

une même langue deux fonctions différentes : ainsi, en latin, *cuius* est à la fois génitif de pronom et nominatif masculin d'adjectif (« appartenant à qui », à époque archaïque)³³, sans qu'une des deux formes soit nécessairement antérieure à l'autre : l'on connaît en effet le rapport ancien entre génitif et adjectif³⁴, et le génitif *cuius* et l'adjectif *cuius*, qui ont en commun d'apparaître dans des syntagmes nominaux déterminatifs, peuvent être issus d'un prototype unique (contenant le thème pronominal **yo* en emploi anaphorique) : **k^wos-yo* (avec réfections par hypercaractérisation du génitif en *-s*, dans un cas, et, dans l'autre, par intégration à la classe des adjectifs en *-o/-a-*).

D'autre part, une même particule pronominale a pu être affectée à des fonctions casuelles diverses : par exemple, **de* apparaît dans un latif en avestique (*vaēsmān-da* « vers la maison » ou en grec (ἡμέτερον-δε, et, avec d'autres vocalismes ἡμέτερον δῶ, θύρδα), mais dans un ablatif gaulois, βρατου-δε « ex iudicio », cf. la préposition latine *dē* + ablatif³⁵ ; au *-ne* locatif du tokharien B correspond en lituanien un illatif en *-na* (§ 4), et la finale du génitif tokharien *-tse* a été rapprochée de l'ablatif hittite en *-z*, *-za*³⁶, considérée comme postposition identique au préverbe hittite *ze*³⁷. A cet égard, **yo*, dont l'origine pronominale est connue au génitif thématique par la reconstruction (cf. § 1), à l'instrumental du tokharien A par le rapprochement avec le ligateur « et » de la même langue (cf. § 5), n'est pas isolé. Afin d'insister sur ce point, et avant d'examiner les emplois de la particule, l'on donnera deux autres exemples de finales de cas obliques pluriels i.e. — locatif et instrumental — susceptibles du même type d'interprétation, tout en remettant à plus tard l'examen du rôle des particules pronominales dans la constitution de la flexion nominale indo-européenne³⁸.

33. Sur lat. *cuius* (*quoius*), *a*, *um*, voir Leumann-Hofmann, *Lateinische Grammatik* I, p. 289-290.

34. Sur « Genetiv und Adjektiv », voir J. Wackernagel, *Mélanges de linguistique offerts à F. de Saussure*, Paris 1908, p. 125-152 (= *Kleine Schriften*, 1346-1373).

35. Voir *B.S.L.*, 68, 1973, § 3. Interprétation neuve et séduisante de O. Szemerényi, *Z.V.S.* 88, 1974, 277, qui, au lieu de *bratūde* (*kanten*), coupe (*bratū*) *dekanten* « dîme ».

36. H. Pedersen, *Toch.*, p. 50.

37. H. Pedersen, *Hitt.*, p. 227.

38. L'étude de A. Touar « Sobre ciertas anomalías en la flexión nominal indoeuropea », *Emerita* 9, 1941, 163-181, m'avait échappé lors de la rédaction de cet article.

4. Au locatif pluriel, la variation qu'offrent les finales *-su (i. ir. : av. -šu, skr. -su ; b. sl. : v. sl. -xǎ, v. lit. -su³⁹) et *-si (en grec, sans correspondant formel exact ailleurs) a été interprétée par Meillet par la postposition de particules *-u, -i, plutôt qu'à partir de désinences véritables⁴⁰. L'on aménagera l'explication de Meillet, en faisant de ces finales des particules du thème pronominal *so-, connu avec vocalisme *-i⁴¹ non seulement comme pronom anaphorique, indifférent au genre et au nombre (gaul. so-stv⁴², av. hay-, p. šay-, après le premier mot de la phrase ou du vers, dont il peut être séparé par un enclitique⁴³, véd. sīm⁴⁴), mais comme particule enclitique (av. hīm, hī, hīś⁴⁵ ; véd. sīm, en position enclitique, en général après préverbe ou après relatif⁴⁶), et avec vocalisme *-u- dans certaines fonctions que connaissent d'autres particules pronominales (comme, par exemple, *de)⁴⁷ :

— particule de phrase : véd. sú, hitt. šu ;

— préverbe de mouvement : tokh. A « her »⁴⁸ : šu ka(kmu) = skr. « ayāta » « herbeikommen », šu pānwo « hergezogen (habend) » ;

— postposition casuelle : tokh. A šu, postposé à l'ablatif⁴⁹ (tmās šu « von da an » ; lok tkanāš šu « weit von der Erde »). Or l'on rapproche de cette postposition en tokharien les « ablativ-artigen Formen » āñmasu, sārkiñcāsu⁵⁰ et l'ablatif en -ās (-aš) lui-même. Et c'est la même particule *-su qui, employée en valeur d'ablatif (indifférent au nombre) en tokharien A, a pu l'être en valeur de locatif pluriel en indo-

39. A. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves*, II/1 (1958), p. 36.

40. A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*⁸, p. 297.

41. E. Benveniste, *Studi Baltici* 3, 1933, p. 123-124.

42. Lewis-Pedersen, *A concise comparative Celtic Grammar* (1961), § 370.

43. Chr. Bartholomae, *Altiranisches Wörterbuch*², p. 1778.

44. A. A. Macdonell, *A vedic Grammar for Students*, Oxford 1955, p. 249.

45. Bartholomae, *Airan. Wtb.*, p. 1814 : « enkl. Part., ohne erkennbare Bedeutung ».

46. Macdonell, *Vedic grammar*, p. 249 : donne parfois au relatif le sens de « ever » : yaś sīm āgaś cakṛmā, śiśrāthas tāt « whatever sin we have committed, remove that ».

47. Nous laissons de côté ici le premier membre de composé nominal *-su (δ-(γνίς), etc.), rattaché par D. J. N. Lee, *A.O.* 34, 1966, p. 21, à cette particule.

48. Sieg-Siegling-Schulze, § 395, p. 301.

49. *Ibid.*, § 394, p. 294.

50. *Ibid.*, § 394, p. 294.

iranien et balto-slave (et en grec avec un autre vocalisme, *sĩ).

Une analyse analogue peut être proposée pour d'autres finales.

Du thème pronominal *bh^e/o ont en effet existé des particules : *bho (av. *bā*, lit. *bà*, arm. *ba*, v. sl. *bo* «denn»; -ba- «si», conjonction enclitique en gotique : *ga-ba-dauþni* *𐌿𐌳𐌹𐌸𐌰𐌿𐌸𐌰𐌿𐌹*); *bhe (lyc. *sebe* «et en outre», *tibe* «ou bien si»; all. *be-*, préverbe; gr. *ὡς* «comme»); *bhi- (ligateur enclitique dans les noms de nombre composés du tokharien A comme *sāk šapi* «onze», *sāk wepi* «douze», syntagmes de même structure que skr. *navatiṃ nava ca* «99» avec un autre ligateur : cf. note 95); préposition avec deux constructions (donc deux valeurs : got. *bī*, v. h. a. *bi*, *bī*, etc. «auf, hin, in Beziehung auf, über»+acc.; «än, bei»+dat.-loc., instr.); *bhei (lit. *beĩ* «et»)⁵¹. Or cette particule a servi dans les flexions nominale et pronominale, et ce procédé est d'autant plus remarquable que les deux flexions mettent par ailleurs en œuvre des procédés souvent différents.

Dans la *flexion nominale*⁵², *-bhi est une postposition casuelle à valeur de génitif en tokharien (B -*epi*, dans la plupart des adjectifs et participes; A -(y)*āp*, génitif d'adjectifs, de participes et de quelques substantifs), avec -y- d'origine analogique⁵³, et dont la finale a été comparée à *-bhi⁵⁴. Ailleurs, *-bhi est connue surtout comme finale d'instrumental⁵⁵, mais est en fait mal différenciée pour la valeur. Ainsi, en grec «-φι sert de variante semi-adverbiale du datif, avec toutes les valeurs du datif... Ce n'est donc pas une désinence casuelle, mais une postposition, qui s'ajoute directement au thème»⁵⁶. Locative et instrumentale (de moyen et de comitatif) en grec archaïque⁵⁷, elle est seulement instrumentale en indo-iranien, arménien, celtique⁵⁸. Elle est indifférente au nombre : si skr. -*bhiḥ*, av. -*bīs* (qui ont, ajouté

51. J. Pokorny, *I.E.W.*, p. 287; 113.

52. Voir A. Meillet, *Introduction*, p. 298. Nous laissons de côté skr. -*bhyaḥ* (dat. plur.), -*bhyām* (dat.-instr. plur.).

53. H. Pedersen, *Toch.*, p. 51.

54. H. Pedersen, *Toch.*, p. 52.

55. Cf. H. Pedersen, *Hitt.*, p. 51.

56. A. Vaillant, *Gramm. comparée des langues slaves*, II/1, p. 41.

57. Voir M. Lejeune, *Mémoires de philologie mycénienne* 1, p. 157-184, sur «la désinence -φι en mycénien» (1958).

58. Sur v. irl. *-*bhis*, voir R. Thurneysen, *Gramm. of old Irish*, § 286, p. 182.

à **-bhi*, un **-s* « adverbial ») sont des pluriels, le même morphème apparaît à l'instrumental arménien au singulier *-b*, et au pluriel *-bk'* (qui ne se distingue du singulier que par l'adjonction de *-k'*)⁵⁹, et en grec mycénien ou homérique, **-bhi* vaut pour les trois nombres⁶⁰ : même si, en mycénien, cette finale est le plus souvent déjà plurielle, son emploi singulier ressort encore, au premier millénaire (où elle peut être accompagnée d'une nasale épheleystique : *-φιν*) d'un dérivé comme *ἐπιπατρόφιον*, Schw. 462 A 28 « patronyme » < *ἐπι πατρόφι* = *ἐπι πατρός* ⁶¹. C'est évidemment par le même mécanisme que les affixes des cas secondaires du tokharien sont également indifférents au nombre. Et, par là, les postpositions casuelles se distinguent très nettement des désinences proprement dites. Quant à la forme **-bho* de la particule, elle est employée au datif pluriel en celtique (gaul. type *ματρεδο Ναμαυσικαδο* de l'inscription de Nîmes), sous forme **-bho-s*, avec *-s* « adverbial », en latin (*-bus*) et en celtibère et lépontique (alors que *-bi* est instrumental en gaulois : *gobedbi* « en compagnie des prêtres »)⁶². On soulignera la distribution dialectale de **-bhi*, génitif en tokharien, datif-instrumental en grec, indo-iranien, arménien, celtique, et de **-yo*, inversement instrumental en tokharien A, mais génitif en grec, indo-iranien, arménien, falisque (partiellement).

De plus, ces particules figurent dans des conglomerats pronominaux : **bhi* entre dans la constitution non seulement du vieil **ambi*⁶³, mais dans des adverbes pronominaux qui ont la même valeur locative que certaines des formes nominales étudiées : hitt. *kuwapi* < **k^wo-bhi*, rapproché par Pedersen⁶⁴ de lat. *ubi*, *ibi*⁶⁵, d'une manière pertinente, mais qui demande des aménagements, car les formes archaïques sont *ubei*, *ibei*, offrant une forme de la particule qu'on retrouve dans d'autres pronoms. En effet, le même thème **bhe*, etc., a servi à la *flexion de pronoms* non déic-

59. A. Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, Vienne 1936, p. 71.

60. M. Lejeune, *Mémoires* I, p. 173-175.

61. M. Lejeune, *Mémoires* I, p. 173-175, 160 ; A. Morpurgo-Davies, *Glotta* 47, 1969, p. 46-54 : « Epigraphical -φι ».

62. Voir M. Lejeune, *Annales de Bretagne* 77, 1970, p. 669-670.

63. J. Pokorny, *I.E.W.*, p. 35.

64. H. Pedersen, *Hitt.*, p. 50-51.

65. Formes à *-b-* < **-dh-* pour Walde-Hofmann, *L.E.W.*, s.u.

tiques⁶⁶. Sur le thème de réfléchi **s(e)* (hom. ἑ, ἐ, etc.) a été formé un thème d'accusatif σφε (lesb., hom., dor.) — qui a servi lui-même de point de départ à la constitution du nominatif σφεῖς lesb., ion. att., et du génitif du type σφέων ion., etc. — : ce σφε est un **s-bhe*, à côté duquel existent deux types de datifs : l'un avec particule **-bhi* (**-bhi-n* avec nasale éphelcystique), σφί, σφίν hom., dor., ion. (sur lequel a été fait avec « désinence » nominale σ-φι-σι, hom. ion. att.), l'autre avec particule **bhei* : arc. σφεις « à eux », myc. *pei* (où l'on peut voir soit une forme identique à la forme arca-dienne, soit un **sphei-hi* de même structure que σφί-σι) ; c'est cette particule qu'offrent lat. *ibei*, *ubei*, ainsi que les pronoms personnels *tibei* > *tibī* (v. pr. *tebbei*), *sibei* > *sibī*, et, avec la forme à *-s* « adverbial », *nōbīs* ou *uōbīs*.

L'on proposera la même analyse pour des postpositions casuelles qui appartiennent au thème **me/o* (skr. *āmaḥ*, v. p. *amala* « de là », tokh. B *-me*, A *-m*, pronom suffixé de pluriel [toutes personnes])/ **mi* gr. μιν⁶⁷. Dans la flexion nominale, la répartition dialectale des finales en **-bh...* et de ces finales en **-m...* (**-mi(s)* : b. sl. instr. sing. *-mi* ; germ. dat. instr. *-mis* ; **-mu(s)* (cf. *-su*) : b. sl. dat. plur. *-mus*) évoque celle que l'on a vue pour **-bhi* et **-yo*. Dans la flexion pronominale, cette répartition est fonction de la personne dans une langue comme le grec : en regard du **-bhe/-bhi* de troisième personne, c'est **-me/*-mi* qui est employée aux deux personnes du discours ; ainsi (pour nous limiter à des formes de première personne) sont ajoutées au pronom **ns* : **me* à l'acc. type lesb. hom. thess. ἄμμε, dor. étol. phoc. ἄμμε (sur lequel sont refaits, d'après la flexion nominale, les accusatifs du type ion. ἡμέας, les nominatifs du type att. ἡμεῖς, les génitifs du type ion. ἡμέων) ainsi que le datif lesb. ἄμ-με-σιν Alcée 18 Diehl, de structure comparable à celle de σφί-σιν) ; **men*, avec nasale éphelcystique (même forme, en dernière analyse, que la particule μὲν) cret. ἀμέν ; **mi(n)* au datif lesb. hom. ἄμμι(ν), et, avec la même forme à longue que dans l'av. *hīm*, véd. *sīm* < **sīm* ou av. *bīs*, hom. ἡμῖν, etc.

L'on peut donc avoir une même postposition pronominale en des emplois casuels différents, mais aussi deux postpositions

66. Pour les formes de pronoms grecs que nous citons, voir Schwyzler, *Griech. Gramm.*, I, p. 602-605.

67. Cf. E. Benveniste, *Studi Baltici* 3, 1933, p. 124 pour les formes indo-iraniennes ; Krause-Thomas, *Tocharisches Elementarbuch* I, p. 162, pour *-me*, *-m*.

en un même emploi : c'est le cas pour *-sa* et *-yo*, instrumentaux sur deux domaines dialectaux différents, tokharien B et A ; pour **-bhi* et **-yo*, génitifs ou datif-instrumental (ou locatif) dans des domaines également différents ; pour **-bhi* et **-mi* ; ou pour **de* latif en grec et avestique, et *-n(a)* « illatif » en lituanien⁶⁸, d'un thème pronominal **ne/o*, qui a donné au tokharien B *-ne*, A *-am*, mais en valeur de différente, de locatif. Ainsi certaines « désinences casuelles sont ordinairement les débris d'anciens adverbes soudés au nom »⁶⁹ ; elles ont pu être employées pour les derniers des cas constitués en indo-européen, ainsi les cas obliques pluriels ou le génitif thématique⁷⁰. Il n'est pas exclu que le point de départ en soit dans la flexion pronominale.

5. Nous ne poursuivrons pas ici cette recherche, laissant de côté, entre autres, les faits balto-slaves, à propos desquels A. Vaillant a bien mis en lumière le fait qu'« on peut imaginer que les désinences casuelles sont ordinairement les débris d'anciens adverbes soudés au nom »⁷¹, ainsi que les finales adverbiales du type οὐρανόθι, οὐρανόθεν⁷², le problème du génitif pluriel⁷³, et, surtout, celui de la structure même de ces finales : s'il en est qui se sont constituées sur le thème, et cela en tokharien même (formellement, le gén. B *-epi*⁷⁴ est superposable au gr. -οφι, au hitt. (*kuw*)*api*), d'autres l'ont été sur une forme déjà caractérisée du point de vue casuel : c'est particulièrement clair pour les cas secondaires du tokharien, bâtis sur le cas « oblique », mais cela pourrait se trouver pour des formes d'autres langues : le **-ās* du génitif pluriel **-ās-ōm* pourrait être celui du génitif singulier, le **-oi-* de skr. *-eṣu*, gr. -οισι, celui du locatif singulier, etc.

L'on voit en tout cas que le génitif singulier thématique interprété comme **-os-yo* ne représente pas quelque chose

68. A. Vaillant, *Gramm. comparée des langues slaves*, II/1, p. 22.

69. A. Vaillant, *ibid.*, p. 21.

70. A. Meillet, *Introduction*, p. 300 ; A. Vaillant, *Gramm. comparée* II/1, p. 41. Les prépositions remontant souvent à des particules, les locutions prépositionnelles sont un renouvellement formel de ces finales casuelles.

71. A. Vaillant, *Grammaire comparée* II/1, p. 21.

72. Voir M. Lejeune, *Les adverbes grecs en -ΘΕΝ*, Bordeaux 1939.

73. Les génitifs luvite pronominal *-anz-an*, hittite nominal *-nz-an* ont été interprétés comme formés par l'addition d'une désinence **-ōm* de fonction anciennement collective à une forme de pluriel, et l'ancienne désinence pronominale du latin ou du grec **-āsōm* par l'agglutination de **-ās* pluriel et de *-ōm* génitif : voir E. Laroche, *R.H.A.* 23, 1965, p. 33-41.

74. Cf. H. Pedersen, *Toch.*, p. 52.

d'exceptionnel dans la flexion i.e. ; il a une finale qui est une ancienne particule pronominale postposée, comme peuvent l'être les finales *-su (*-si), *-bhi, qui, notons-le, sont, comme lui, attestées en indo-iranien, grec, arménien, c'est-à-dire dans une aire géographiquement cohérente ; ces particules ont été employées au cours de la constitution de la flexion, là où manquaient des désinences casuelles proprement dites. L'on voit, par ailleurs, que le système flexionnel du tokharien n'a rien qui soit étranger, dans son principe, au système originel : le tokharien a simplement systématisé des tendances qui existaient en indo-européen, plus largement que d'autres langues, peut-être parce que, séparé très tôt du tronc commun, il n'avait pas eu le temps d'acquérir certaines des désinences proprement casuelles des autres langues (dont certaines peuvent par ailleurs remonter à de plus anciens suffixes nominaux).

Dans ces conditions, l'on admettra que *yo*, en tokharien A, langue qui a conservé *y- (e.g. *yäs-* « bouillir » : gr. ζέω, skr. *yásyati*) et *o (*g^{wou-} : *ko*, plur. *kowi*), appartient au thème pronominal *yo (non fléchi)⁷⁵. Et l'on posera une étymologie commune, par ce thème, pour la finale casuelle du génitif (thématique) indo-iranien, grec, arménien, falisque, du génitif (athématique) tokh. A *seyo*, de l'instrumental du tokharien A (qui offre une distribution en quelque sorte inverse de celle de *-bhi, génitif en tokharien B -*epi*, A -(y)āp, mais instrumental en indo-iranien, grec, arménien, etc.), et pour la particule *yo* : celle-ci est non seulement un ligateur en hittite, grec, celtique (§ 1), mais, comme nous allons essayer de le montrer, une particule d'énumération, en tokharien A, comme en hittite (-*ya-*) ou en mycénien (*jo-/jo*) : par ce double emploi et d'affixe casuel et d'indice d'énonciation, *yo apparaîtra comme une isoglosse gréco-tokharienne.

6. Dans le type le plus clair, *yo* est en tokharien A un ligateur intercalé entre :

a) deux noms : *lap yo akmal* « Kopf und Gesicht » ; *oñk yo k'uli Mann* « und Frau » ; *(na)nde yo sundari* « (Na)nda und Sundarī » ; *(ñäkla)śśi yo ñäktenñāśśi* « dieux et déesses » (génitif) ; *kāśyapnāṣ y(o) ānā(ndānās)* « von Kāśyapa und

75. Au contraire, pour Meillet (*M.S.L.* 18, 1914, p. 420), « le vieux relatif i.e., skr. *yáḥ*, gr. ὅς, etc., n'est... plus représenté en tokharien, même par des restes de conjonctions ».

Ana(nda) (ablatif) ». C'est la formule normale quand il y a, de plus, une postposition : *pāpšune yo knānmune penu* « rechtes Verhalten und auch Wissen ». Les deux noms peuvent être en asyndète : l'on a *lwā yo pretāñ* et *lwā pretāñ* « Tiere (und) Gespenster » ;

b) deux syntagmes nominaux : *tricām (dhy)ānan yo ślārcān dhyānann* « im dritten Dhyāna (« méditation ») und im vierten Dhyāna » ; l'asyndète est encore ici possible : *sāt wār yo kuñciṣim śālyp* et *sāt wār kuñciṣim śālyp* « warmes Wasser (und) Sesamoil » ; l'on a, non pas avec deux membres parallèles comme dans ces exemples, mais avec un adjectif en facteur commun à deux substantifs : *kūleñci māsratsuneyo proṣmune* « weiblich Schüchternheit und Zurückhaltung ».

Les autres emplois de *-yo* ont paru faire difficulté, aussi bien ceux dans lesquels *-yo* est postposé au dernier terme que ceux dans lesquels il est particule de phrase. Dans le premier cas, certains en effet se sont demandés si *yo* est ce ligateur (alors enclitique) ou l'afixe d'instrumental⁷⁶. Soit *śla tuñk poloyo* « avec (*śla*) amour et vénération »⁷⁷ : *poloyo* y a été interprété comme un instrumental⁷⁸, mais l'interprétation par un syntagme cas oblique+particule, qui en a été donnée antérieurement⁷⁹, est bien préférable, parce que *śla* se construit normalement avec le cas oblique, ou avec le comitatif (en *-aśśāl*), mais non avec l'instrumental. Il en est de même pour *sne-wleṣluneyo sne psāl sne kās* « ohne Bearbeitung und ohne Bewässerung und ohne...? », interprété par Sieg-Siegling-Schulze comme contenant la particule *yo*⁸⁰ mais comme instrumental par W. Thomas⁸¹ : l'on ne peut avoir ici un instrumental, non seulement parce que *sne*, lui non plus, ne se construit pas avec ce cas⁸², mais, de plus, parce

76. Voir Sieg-Siegling-Schulze, p. 314 ; H. Pedersen, *Toch.*, p. 88 ; W. Thomas, *Central Asiatic Journal* 11, 1966, p. 264-274.

77. Cet exemple illustre la loi, établie par Behagel, *I.F.* 25, 1909, p. 10, et reprise pour le védique, l'avestique, le lituanien, le vieil islandais par W. Krause, *K.Z.* 50, 1922, p. 74-129, selon laquelle des deux éléments d'un syntagme nominal, c'est le plus court qui précède.

78. W. Thomas, *C.A.J.* 11, 1966, p. 271.

79. Sieg-Siegling-Schulze, *Toch. Gramm.*, § 396, p. 316.

80. Sieg-Siegling-Schulze, p. 313.

81. W. Thomas, *C.A.J.* 11, p. 272 : « durch Untätigkeit [wörtl. « Nichtarbeit »] ohne Spreu und ohne... (?) ».

82. W. Thomas, *Toch. Elementarbuch II* (Heidelberg 1964), ne donne aucun exemple de *sne* construit avec un instrumental en *-yo*.

que, lorsqu'un seul des termes d'un syntagme nominal est fléchi, c'est le dernier, non le premier.

Il existe en effet des « Gruppenflexion »⁸³ : dans un groupe de deux ou plusieurs noms, en rapport soit copulatif soit déterminatif, les affixes des cas secondaires peuvent se trouver soit après chacun des noms : *kāntantuyo wāllsantuyo tmānantuyo korisyo* « zu Hunderten, zu Tausenden, zu Zehntausenden, zu Zehnmillionen », soit seulement après le dernier d'entre eux : *kuklas yukas oñkālmāsyō* « mit Wagen, Pferden (und) Elefanten » (cette dualité étant le reflet flexionnel de la double possibilité qu'a une particule comme *yo [ou comme *k^{we}] de se postposer soit à tous les termes d'une énumération, soit au dernier d'entre eux).

7. L'on verra donc une particule et dans *śla tuñk polo-yo* et dans *sne-wleṣluneyo sne psāl sne kās*. Du point de vue de la structure de l'énoncé, ces deux exemples sont bien différents cependant, non pas parce que l'un est une énumération binaire, l'autre une énumération à trois membres⁸⁴, mais parce que la place de la particule y diffère.

Dans le premier exemple, en effet, elle est postposée au dernier terme de l'énumération. En cet emploi, de même qu'elle peut être intercalée entre deux noms ou deux syntagmes nominaux, elle peut servir à souder deux groupes : *(kā)ruñikām pālsākyo knānmuneyo āṣṭrāṃn yo* « durch mitleidig Denken und lauterer Wissen ». En cette position, la particule a valeur conclusive, et cette valeur conclusive apparaît dans des énoncés qui ne sont pas des énumérations : *tāmyo pekamāt śla wsokoneyo*⁸⁵ avec particule (« und deshalb schrieben wir mit Freude »), et non instrumental (« darum haben wir geschrieben, und zwar mit Freude »), en raison de la construction non instrumentale de *śla* (cf. ci-dessus).

Dans le second exemple, la particule se trouve postposée au premier terme de l'énumération, qu'ainsi elle introduit. En cela, cet exemple a un parallèle non seulement dans

83. Voir Sieg-Siegling-Schulze, § 338 ; Krause-Thomas, *Toch. Elementarbuch* I, § 83, p. 91.

84. Cf. H. Pedersen, *Toch.*, p. 88 : « Die Partikel wohl immer die Funktion hat, zwei Begriffe eng zusammenfassen ».

85. Référence : 311 a 3. La première traduction est celle de Sieg-Siegling-Schulze, p. 313, la seconde de W. Thomas, *C.A.J.* 11, 1966, p. 271/2. Les textes de tokharien A étant, sauf erreur de notre part, inaccessibles à Paris, nous n'avons pu vérifier s'il s'agissait ou non d'une énumération.

certaines emplois indo-iraniens de *ca* (§ 8), mais, en tokharien même dans l'un des deux exemples où *yo* est particule de phrase, l'emploi de *yo* comme particule de phrase demandant à être précisé⁸⁶ : il s'agit d'un énoncé à trois phrases, asymétrique, puisqu'il comprend deux parties (A, B), l'une, affirmative, faite d'une phrase, l'autre, privative, de deux phrases (a, b) :

A. *puṣpavṛkṣāntu skamat yetānt pyāppyāso* « die Blütenbäume (*puṣpavṛkṣāntu*) immer (*skamat*) schmückten sich (*yetānt*) mit Blumen (*pyāpyāso*) ».

B. a) *sne mālklune yo* [mā]l[k](a)nt ko(w)i « (und) ohne Melken (*mālklune*) gaben Milch (*mālkanl*) die Kühe » (*kowi*) » ;

b) *sne wraske tāk sām ype skam* « (und) ohne Krankheit (*wraske*) war (*tāk*) dies Land (*sām ype*) immer (*skam*) »⁸⁷. L'agencement de cet énoncé est subtil : loin que *yo* y relie les deux premières phrases (« und »), la troisième restant pendante, la solidarité des deux mentions privatives de structure syntaxique parallèle est annoncée, au début de la première d'entre elles, par un *yo* en position enclitique et valeur déictique, comme dans l'énumération de noms que nous venons de voir (la seule différence entre les deux est que la particule se trouve, non pas dans une énumération tripartie de noms, mais dans une énumération binaire de phrases). Les deux parties (affirmative et privative) sont en asyndète l'une avec l'autre, mais reliées par la répétition anaphorique *skamat ... skam* (cf. § 12). L'on a là un premier exemple d'énumération structurée dont, outre le tokharien lui-même (§ 10), d'autres langues (sanskrit : § 10 ; grec : § 23) donneront d'autres exemples.

8. Ces deux emplois de la particule tokharienne qui, postposée au dernier terme de l'énumération conclut celle-ci, et postposée au premier terme l'introduit, ont des parallèles dans des emplois d'une autre particule d'énumération, **k^we*⁸⁸, dans des langues qui ignorent la particule **yo*, comme

86. « Ein blosses satzverbindendes « und » ist *yo* wohl niemals », note à juste titre H. Pedersen, *Toch.*, p. 88.

87. Sieg-Siegling-Schulze, § 396, arrêtent leur citation à *ko(w)i*, et font alors de *yo* une particule reliant les deux phrases citées. Beaucoup plus judicieusement, H. Pedersen, *Toch.*, p. 88, donne les trois phrases.

88. L'on trouvera des exemples de **k^we* particule d'énumération notamment chez J. Gonda, *Mnemosyne* 7, 1954, p. 193-194.

l'indo-iranien ou le latin, ou des états de langues qui, comme le grec du premier millénaire ne la connaissent plus. En effet, d'une part, comme particule conclusive d'énumération, tokh. (*śla tuñk poto*)-*yo* a des parallèles non seulement dans les syntagmes hittites comme *appanti kunanti-ya* [§ 1]), mais dans ceux des langues classiques à particule de thème **k^{we}* : νοῦς ἐπιστήμη τε⁸⁹, *senatus populusque*, *adhvanaḥ pathaś ca*, R.V. 6, 16, 3, que l'énumération comporte deux membres, comme dans ces exemples, ou plus, e.g. A.V. 12, 1, 53 *agnih sūrya āpo medhām viśve devās ca*⁹⁰.

D'autre part, les exemples dans lesquels *yo* est en position enclitique après le premier membre d'une énumération qui comporte d'autres membres de structure syntaxique identique, soit comme particule de phrase (*sne māklune yo* ...), soit comme particule de mot (*sne wleṣluneyo* ...), sont aussi comparables à des emplois indo-iraniens de *ca*, dit « inverse »⁹¹, postposé au premier membre de l'énumération. Ainsi un *ca* « inverse » est particule de phrase dans des exemples comme⁹² :

— av. Y. 53, 5 b c : *māncā ī [maq]dazdūm vaēdō.dūm daēnābīś māncā...* [*maq*]dazdūm « Prägt sich euch ein und erfasst mit euren Sinnen » (cf., avec particule postposée au dernier élément, Y. 31, 5 b *vīduyē ... māncā daidyāi* « damit ich ... erfahre und mir einpräge », et, avec particule postposée au dernier élément et disjonction, Y. 44, 8 *māndāidyāi ... -ca ... vaēdyāi*)

— R.V. I 77, 2 c d

agnir yād vér mārlāya devān | śa cā bódhāti mānasā yajāti

89. Voir J. D. Denniston, *The greek Particles*², Oxford 1970, p. 498.

90. Voir J. Gonda, « The use of the particle *ca* », *Vāk* 5, 1957, p. 1-73, notamment p. 47 : « in the position at issue, at the end of an asyndetic series, the particle *ca* may often be said to have a concluding force, emphasizing the fact that an enumeration of items which belong to the same category or predication has now come to an end ».

91. Voir Rüdiger Schmitt, Ein altpersisches ghostword und das sog. « inverses *ca* », *Orientalia* 32, 1963, p. 437-448, où l'on trouvera une bibliographie. Y ajouter H. Grassmann, *Wörterbuch zum Rig-Veda*, p. 428 (« *ca* « und », dem ersten Glied eingefügt, wobei das (einfache) Verb, wenn es diesem Gliede selbst angehört betont wird : 1) zwei Nomen verknüpfend... 2) zwei Sätze verknüpfend (mit Betonung des ersten Verbs) »); B. Delbrück, *Aind. Syntax*, p. 475 (« Im Veda kann *ca* auch nur hinter dem ersten Worte stehen. In Prosa habe ich dieses Gebrauch nicht gefunden »); Macdonell, *Ved. Gramm.*, p. 228.

92. Voir R. Schmitt, *Orientalia* 32, p. 441. Les traductions allemandes que nous donnons sont en général celles que R. Schmitt emprunte à H. Humbach, *Die Gāthas des Zarathustra*, Heidelberg 1959.

« quand Agni invite les dieux pour le mortel, qu'il prête attention, qu'il sacrifie d'un esprit (concentré)! »⁹³.

Mais le *ca* inverse se trouve aussi dans des syntagmes nominaux, qui sont des énumérations de deux termes formant couple.

Parfois, ces deux termes ont tous deux fonction de vocatif, mais le premier d'entre eux a une forme de nominatif⁹⁴, e.g. R.V. IV 47 (343) 2 a *indraś ca vāyo* « ô Indra et Vāyu », etc. (cf. R.V.I, 93 b ; IV, 28, 5 b ; V, 51, 6 a ; VI, 38, 3 c ; VI 69, 8 c ; VII, 104, 25 b). Le tour existe dans la langue classique, avec deux formes au même cas : Hitopadesa I 86 *durbhedyas cāśusamdheyah* « difficile à rompre et facile à raccommoder ». Et il existe en iranien avec :

— deux substantifs : Y. 30, 11 b *xʷilicā anaitī* « liberté de mouvement et absence de mouvement » (et cf. Y. 31, 4 b) ;

— deux adjectifs : Y. 43, 4 a *aṭ θwā mānghiā taxmāmca spəntəm mazdā* « ich aber werde dich als tüchtig und heilvoll erkennen, ô Kundiger » ;

— deux noms de nombre : *pancāca haptāitim* « 75 », en regard du type courant avec *ca* soit postposé au second terme (*panca catwarəsaləmca* « 45 », skr. *nāva navatīm ca* « 99 »), soit aux deux termes (*nāva ca navatīm ca*)⁹⁵ ;

— deux groupes nominaux : Y. 28, 3 b c *yaēibyo xšaθrəmcā ayšaonvamnəm varədailī ārmaitiš* « denen unvergängliche Macht und mehrende Gemässheit zu eigen sind ».

Une question reste cependant posée sur le caractère pro- ou en-clitique de ces particules. F. Edgerton doute que *ca* soit proclitique, comme le pense L. Renou⁹⁶. On le suivra d'autant plus volontiers qu'un *ca* ou un *yo* proclitiques apparaîtraient comme uniquement ligateurs (type *et*, *καί*). Or ils ont une autre fonction, déictique, et ancienne.

93. L. Renou, *Études védiques et pāninéennes* XII 22 : *cā* devant le premier de deux verbes juxtaposés, est, pour l'auteur, une « bizarrerie coïncidant avec le rare allongement de la voyelle ».

94. Voir E. Risch, *mazdā asāica* und verwandtes, *M.S.S.* 17, 1964, 51-65 ; et R. Zvolaneck, « *vāyav indrasca* », *Studien zu Anrufungsformen im Vedischen, Avestischen und Griechischen*, Munich 1970.

95. Voir R. Schmitt, *Orientalia*, p. 440 pour l'iranien, et, pour l'indien, Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.* III, p. 383-384.

96. Voir F. Edgerton, *J.A.O.S.* 79, 1959 ; L. Renou, *Grammaire sanscrite*, Paris 1961, § 382, p. 515 ; R. Schmitt, *Orientalia* 32, p. 447.

Il n'y a probablement pas lieu cependant de comparer à ce *ca* « inverse » de l'indo-iranien les rares emplois poétiques de lat. *-que* (comme Tib. I, 3, 56 *terrā dum sequiturque marī*, expliqué comme abréviation de *dum terra sequitur sequiturque marī*), ni ceux du *τε* de quelques inscriptions grecques tardives (e.g. ἀνὴρ ἀγαθός τε σάφρον, Peek *G.V.I.* I 266) : pour W. Dressler⁹⁷, *τε* n'était plus vivant alors comme conjonction, et comme le premier *τε* des syntagmes du type A-*τε* B-*τε* était facultatif, le second a pu être senti comme l'étant également. Il n'y a pas lieu, non plus, malgré les apparences, de comparer l'emploi mycénien qu'offre Ep 613.10 (scribe 1) : *pe]rēqota padewe[e]keqe kama onato sirijo rake toso pemo GRA ...* : la particule de *ekeqe* occupe la place d'un indice d'emphase reliant entre eux les divers syntagmes de structure syntaxique identique (nom propre sujet+verbe) énumérés (§ 14), sans annoncer la portion subséquente de l'énoncé où se trouve *rake* (λάχε) : ce dernier est ici en asyndète chez ce scribe, par ailleurs peu cohérent dans l'usage qu'il fait de l'asyndète et des particules (§ 13). Mais, en tout état de cause, l'on rapprochera des syntagmes comme véd. *pīlārau ca pulrān* « parents et enfants » et tokh. *oñk yo k̑uli* « homme et femme », où, postposée au premier terme de l'énumération, la particule introduit celle-ci (alors que, postposée au dernier terme, elle la conclut : tokh. *tuñk polo-yo* ; hitt. *appanti kunanti-ya* : lat. *senatus populusque*) : la fonction déictique de ces particules ressort et des énumérations triparties, et (pour ce qui est de *ca*) des énumérations binaires dont les deux membres sont disjoints.

9. Parfois, en effet, *ca* est attaché au premier membre de l'énumération comme dans *indraś ca vāyo*, mais le second membre est disjoint du premier, e.g.

R.V. V 60, 7 a) *agnis ca yān maruto viśvavedaso*

b) *divó váhadhva úttarād ádhi śñúbhiḥ*

« Quand Agni et (vous) ô Marut's qui savez tout, vous êtes portés (en char) d'(un secteur) plus élevé (du) ciel, à travers les hauteurs (célestes) »⁹⁸

I 73, 7 c) *náktā ca cakrúr uśāsā vírūpe*

d) *kṣṣnáṃ ca vārṇam aruṇám ca sām dhuḥ*

97. Voir W. Dressler, « Inverses τε, inverses -que », *Glotta* 43, 1965, p. 76-78.

98. L. Renou, *E.V.P.* X 37 ; « Wenn Agni und ihr allwissende Marut vom oberen Himmel über die Höhen fährt », Geldner.

« ils ont créé la nuit et l'aurore dissemblables ; ils ont combiné la marque noire et la (marque) blanche » (respectivement avec la nuit et l'aurore)⁹⁹ et cf. I 164, 19 ; A.S. 8, 8, 18 c d ; ou encore R.V. IV 50, 10 a : *indraś ca sômam pibalam bṛhaspate* « Indra et (toi), ô Bṛhaspati, buvez le soma »¹⁰⁰ ; dans le même hymne (1.11), les deux termes de l'énumération, quand celle-ci n'est pas disloquée par l'introduction d'un corps étranger, sont en asyndète :

bṛhaspata, indara, vardatham naḥ « ô B. and I., cause us to prosper »¹⁰¹. Et il en est de même en avestique. L'on a, avec *ca* et interruption de l'énumération : Y. 33, 8 c *dātā vā amərəlāscā utayūilī haurvatās draonō* « Bestimmt sind euch mit der Judengfrische Gesundheit und Lebenskraft als Opferteil », alors que les deux substantifs sont en asyndète quand l'instrumental *utayūilī*, au lieu de les disjoindre, est en fin de phrase¹⁰² : Y. 51.7 (et 45.10 ; 44.18 ; 47.1) *dāidī mōi ... amərəlātā haurvātā spəništā mainyū mazdā təvīsī utayūilī* « gib mir ... Unsterblichkeit und Wohlfahrt durch den heiligsten Geist, ô M., Kraft und Bestand ».

Or l'on connaît un emploi du double *ca* pour relier entre elles deux parties d'un énoncé interrompu : *priyavayasyam praṣṭum ca :: sāvāśesam iva bhaḥḥiṇya vacanam :: citragatam ārtapulram prasādayitum ca* « (if so, let us go there to ask about the well-being of) his dear friend and :: your ladyship's speech appears to be *incomplete* (*sāvāśesam*) :: to propitiate my husband drawn in a picture »¹⁰³. Dans cet exemple, le second *ca* est conclusif, le premier signale le caractère incomplet de l'énoncé¹⁰⁴. Et un *ca* unique en début d'énoncé peut jouer le même rôle : cf. R.V. X 108, 9 *evā ca tvām sarama ājagantha ... svasāram tvā kṛṇavai* « since you have come ... I will ... » ; cet emploi a pu conduire à celui de *ca* « si », e.g. R.V. I 40, 6 *imām ca vācam pralihāryathā naro viśvéd vāmā*

99. L. Renou, *E.V.P.* XII 20 ; cf. *E.V.P.* XII 92 : les deux premiers *ca* relient les deux propositions, d'où le ton sur *cakrūḥ* « en créant... ils ont », mais en même temps le premier *ca* lie *nāktā* à *uśāsā* (double affection simultanée dans les particules), le second joint *kṛṣṇām* à *aruṇām*.

100. L. Renou, *E.V.P.* XV 65 ; Geldner : « I. und B. trinket den Soma ».

101. A. A. Macdonell, *A vedic Reader for Students*, Oxford 1956, p. 91.

102. Voir Bartholomae, *Airan. Wtb.*, p. 1791.

103. Cf. J. Gonda, *Vāk* 5, 1957, p. 19-20.

104. Voir Monier-Williams, *A Sanskrit-English Dictionary*, p. 380 : « *ca* may imply reference to other words which are not expressed ».

vo aśnavat « si, hommes, vous agréez cette parole, elle vous procurera toutes faveurs »¹⁰⁵.

Dans ces exemples, l'on interprétera comme déictique l'emploi de la particule qui annonce une portion de l'énoncé parallèle qui va suivre. Et il en est de même pour les syntagmes comme *indraś ca vāyo*, tokh. *oñk yo k̕ūli*, et plus clairement encore pour les énumérations triparties, comme tokh. *sne-wleṣluneyo sne psāl sne kās* (§ 6), auquel l'on comparera R.V. III 14, 4

a) *mitrás ca túbhyaṃ vārunaḥ sahasvó*

b) *igne víśve marútaḥ sumnám arcan*

« Varuna et Mitra, tous les Marut, ô Agni à la Force Dominante, te chantent (l'hymne appelant ta) faveur »¹⁰⁶.

C'est là, si l'on peut dire, le quatrième échelon d'emploi déictique des particules pronominales. Dans l'un, la deixis peut porter uniquement sur la particule elle-même, qui devient alors un adverbe de sens « hic et nunc », temporel ou local, susceptible d'être employé comme premier membre de composé, préverbe, pré- ou post-position nominale¹⁰⁷, ainsi peut-être que comme affixe casuel (§ 25); dans un autre, c'est un mot ou un syntagme qu'en tant qu'indice d'emphase elle peut affecter (§ 14); dans un troisième, c'est la phrase : les particules verbales convoient les modalités de mode (gr. *κεν*) ou d'aspect (hitt. *kan*) qui peuvent concerner le contenu de la phrase tout entière par l'intermédiaire du prédicat verbal qui porte les indices relatifs à celle-ci¹⁰⁸. Enfin, dans le cas qui nous occupe, c'est au niveau de l'énoncé, fait de plusieurs phrases ou membres de phrases, qu'appartient l'emploi déictique de particules comme tokh. *yo* ou i. ir. *ca*, qui sont situées au début de cet énoncé pour annoncer qu'une autre de ses portions, parallèle et complémentaire, va suivre.

105. L. Renou, *Grammaire de la langue védique*, 1952, § 445. Et cf. J. Gonda, *Mnemosyne* 7, 1954, p. 201-202 : « although in similar sentences *ca* is translated by « if »..., there are reasonable grounds for assuming that it originally was the mere juxtaposition of the two parts of an utterance of similar purport and mutual relation that implied the conditional force ».

106. L. Renou, *E.V.P.* XII 60; « Mitra und Varuṇa, alle Marut singen dir Wohlwollen ein, übermächtiger Agni » (Geldner).

107. Sur la difficulté de distinguer, dans certains cas, préverbes et post-positions nominales, voir A. Götze, « Postposition and Preverb in Hittite », *J.C.S.* 17, 1963, p. 98-101.

108. Voir *B.S.L.* 68, p. 67.

L'on connaît d'autres particules jouant un rôle déictique dans l'énoncé. Il en est ainsi, par exemple, non seulement pour gr. $\mu\acute{\epsilon}\nu$ (...δέ), mais, en sanskrit, pour :

— *āha* : « gewöhnlich steht *āha* in Prosa in einem ersten Satze, zu welchem der zweite in einen Ergänzungsverhältniss, meist in einem Leisen Gegensatz steht »¹⁰⁹,

— *sú*, qui peut introduire le premier membre d'une période¹¹⁰,

— *nú*, qu'on trouve dans la première phrase, si la seconde a *tú* ou *kím u*¹¹¹,

— *ulá*, qui introduit une phrase complexe dans laquelle la subordonnée précède la principale¹¹²,

— un jeu subtil est offert par les particules *vái*, qui se trouvent dans une première protase causale, *khálu*, dans une seconde protase causale, la conclusion comprenant *eva*¹¹³ ; etc.

Les particules *yo* et *ca* ne sont donc pas isolées en tant que particules déictiques annonçant une portion subséquente de l'énoncé.

10. Que se passe-t-il quand l'énumération comporte plus de trois termes ? L'exemple védique suivant en comprend quatre :

R.V. I 32, 15 a) *indro yālō 'vasītasya rājā*

b) *sāmasya ca śṛṅgīno vājrabāhuḥ*

« Indra est le roi de ce qui marche (et) de ce qui a dételé, de ce qui est sans corne et de ce qui est cornu, lui qui a le foudre au bras »¹¹⁴ : les termes énumérés sont groupés deux à deux, les deux moitiés de l'énoncé, séparées par *rājā*, étant en asyndète l'une avec l'autre ; dans la première moitié, les deux termes sont eux-mêmes en asyndète, dans la seconde, ils sont reliés par un *ca* (« inverse ») : c'est là un second exemple (cf. § 7) d'énumération structurée, par le jeu des particules et de l'asyndète.

109. B. Delbrück, *Altindische Syntax*, Halle 1888, p. 520.

110. J. S. Speyer, *Vedische und Sanskrit Syntax*, Strasbourg 1896, p. 70.

111. B. Delbrück, *Aind. Syntax*, p. 517.

112. B. Delbrück, *Aind. Syntax*, p. 528.

113. B. Delbrück, *Aind. Syntax*, p. 493.

114. L. Renou, *E.V.P.* XVII.12. Passage discuté par F. Edgerton, *J.A.O.S.* 79, 1959, p. 41, qui comprend : « and of horned cattle » sans que *ca* relie *sāmasya* et *śṛṅgīno*.

Un troisième exemple, qui rappelle ce dernier, est fourni par une énumération tokharienne à six termes, également groupés deux à deux, en trois parties qui sont en asyndète l'une avec l'autre ; à l'intérieur de la première et de la troisième d'entre elles, les deux termes énumérés sont eux-mêmes en asyndète, mais dans la portion centrale du texte, chacun d'eux est spécifié par la particule *yo* qui leur est postposée. Les six membres de l'énumération sont des phrases nominales (dont le prédicat précède le sujet, comme il est normal dans une phrase nominale i.e.). Nous découpons le texte en trois portions (A, B, C) ; chacune comporte deux phrases (a, b), dont la première contient une comparaison (avec l'adverbe comparatif *oki* « comme »).

- A. a) *wlsy* [o]*ky akritri lap* « wie ein Sonnenschirm rund (?) ist der Kopf »
 b) *tseṃ ātsāts šāku* « blau, dicht das Haar »
- B. a) *šāk-šākpiši mañkālt (o)ki ypic akmałši wärkānt yo* « und wie der 16-teilige Mond voll ist das Gesichts rund »
 b) *tseṃ yo(k) -- [ā]tsāts pätkrū yo* « und blaufarben, dicht (sind) die Wimpern »
- C. a) *ś(i)sk[i]ss oki w(ā)kmtsam šaṃwem ci* « wie eines Löwen ausserordentlich sind deine Kinnbacken »
 b) *aṣūk malañ kāsweni* « rund die schöne Wangen ».

L'agencement de ces six phrases successives est d'une grande recherche stylistique. L'on a (avec des prédicats adjectifs) :

- A. a) 1 prédicat ; sujet : 1 substantif
 b) 2 prédicats asyndétiques ; sujets : deux substantifs
- B. a) 1 prédicat ; sujet : un syntagme adjectif-substantif
 b) 2 prédicats asyndétiques ; sujet : 1 substantif
- C. a) 1 prédicat sujet : un syntagme substantif-adjectif
 b) 1 prédicat sujet : un syntagme substantif-adjectif.

En d'autres termes,

- A a pour sujet un substantif, à deux reprises ;
 C a pour sujet un syntagme, à deux reprises ;
 B s'en distingue en ce qu'il a pour sujets :

une fois un syntagme (avec ordre des termes [adj.+subst.] inverse de ce qu'il est en C [subst.+adj.]), une fois un

substantif, en quelque sorte en chiasme par rapport au reste de l'énoncé, puisque le premier sujet, syntagme, succède à deux sujets substantifs, et le second, substantif, précède deux syntagmes.

Le jeu de l'asyndète et de la liaison est donc très recherché également :

— les trois rubriques A, B, C sont en asyndète l'une avec l'autre ;

— à l'intérieur de chacune d'elles, chaque fois qu'il y a deux prédicats, ils sont eux-mêmes en asyndète ;

— les deux parties de A et de C sont aussi en asyndète ;

— mais en B, où les sujets sont hétérogènes l'un par rapport à l'autre (un syntagme, un substantif), au contraire de ce qui se passe dans les deux autres portions, les deux phrases sont reliées par *yo* : la particule, en postposition à chacune d'elles en répétition anaphorique sert à les *spécifier* comme appartenant à l'énumération. Elle porte référence à la fois à ce qui précède et à ce qui suit, en cette fonction spécifiante.

De même est spécifiant le **k^we* non seulement de *eke-ge*, également postposé à chaque phrase de l'énumération (§ 14), mais de plus, par exemple, A.V. 2, 15, 3 *sūryaś ca candraś ca*, ou, avec plus de deux termes A.V. 3, 22, 2 *mītraś ca varuṇaś cendraś rudraś ca*¹¹⁵, ou, avec des phrases verbales comme membres de l'énumération, R.V. 1, 35, 11 *rakṣā ca no adhi ca brūhi deva* « protect us and intercede for us ». La comparaison entre de telles énumérations védiques, à particule *ca*, et les énumérations tokhariennes, à particule *yo*, va plus loin : dans ... *wārkānt yo ... pātkrū yo* de l'exemple ci-dessus, ou dans *lāmyo pekamāt śla wsokoneyo* (§ 7), *yo* est employé en fin de vers ou de pāda¹¹⁶ ; or *ca* se trouve volontiers en fin de pāda ou dans le dernier groupe de mots d'une stance, d'un demi-vers ou d'une phrase (et même à la fin d'un demi-vers qui ne coïncide pas avec la fin de l'énumération), pour indiquer que l'énumération approche de sa fin¹¹⁷.

Les particules d'énumération ont donc trois emplois : introducteur - spécifiant - conclusif ; dans les deux derniers

115. J. Gonda, *Vāk* 5, 1957, p. 45.

116. W. Thomas, *Central Asiatic Journal* 11, 1966, p. 273.

117. J. Gonda, *Vāk* 5, p. 47.

(mais non dans le premier), elles sont en même temps des ligateurs (« et »).

11. Si nous avons dû comparer ainsi les deux particules d'étymologie différente que sont tokh. *yo* et i.ir. *ca*, c'est que la particule **k^{we}* n'existe pas en tokharien, ni la particule **yo* en indo-iranien. Mais il est remarquable que, dans des groupes nominaux sans verbe personnel de cette dernière langue¹¹⁸, *ya-*, sous forme fléchie, apparaisse dans des énumérations (où il peut être, de plus, inclus dans une structure corrélatrice, les emplois ligueur et énumérateur ayant conflué) comme la particule tokharienne *yo* :

a) en emploi conclusif, e.g. X 90, 8 :

*tāsmād yajñāt sarvahūtaḥ sām̐bhṛtam pṛṣadājyām
paśūn tāms cakre vāyavyān āraṇyān gramyās ca yé*

« de ce sacrifice offert en forme totale, on tira la graisse (rituelle) mouchetée. On en fit les animaux qui sont dans l'air, ceux du désert et ceux des agglomérations »¹¹⁹

b) en emploi introducteur : VII 49, 2

*samudrārthā yāḥ śúcayaḥ pāvakāḥ
tā āpo devīr ihā mām avantu*

« die meerzugewandten, hellen reinen, die Wasser, die Göttinnen, sollen mir hier helfen »¹²⁰

c) en emploi spécifiant : II 32, 8

*yā gūṅgur yā sinīvālī yā rākā yā śarasvatī
indrāṇim ahva ūlāye varuṇāntī svastāye*¹²¹

« Die Gungū, die Sinīvālī, die Rākā, die Sarasvatī, die Indrāṇī habe ich zur Gnade gerufen, die Varuṇānī zum Heile » (Geldner).

L'emploi dans des énumérations du pronom fléchi *ya-* donne à penser que l'indo-iranien a pu posséder, lui aussi, une particule d'énumération **yo* non fléchie, et connaître un état comparable à celui du latin, où le thème **k^{we}* figure dans des énumérations, et sous forme de particule, *-que*,

118. Voir J. Porzig, *I.F.* 41, 1923 (« Die Hypotaxe im Rigveda »), notamment p. 212-218.

119. « Emploi typique... au terme d'une énumération » : L. Renou, *Grammaire... védique* § 448, p. 387.

120. W. Porzig, *I.F.* 41, 1923, p. 215.

121. « dans cet emploi, sûrement archaïque, *yé* joue le rôle d'un article ».

et sous forme fléchie : cf. *quī patrēs quī cōnscriptī* (formule qui, avec un pronom en emploi spécifiant comme skr. *ya-* dans l'exemple ci-dessus, désigne la totalité des sénateurs, comprenant les *patrēs* et ceux qui devaient comme *cōnscriptī* en compléter le nombre¹²²), particule et pronom pouvant être conjoints (Liv. 1, 55, 6 *quique in urbe erant quosque ... ex Etruria acciuerant*). La particule *yo a pu disparaître de l'indo-iranien, comme elle a disparu entre le grec du second et celui du premier millénaire. Le mycénien possède en effet (et en cela est unique) deux particules d'énumération, (-)jo(-) et -qe.

12. Du thème *yo, le grec a en effet possédé au second millénaire une particule de fonctions diverses : c'est non seulement un affixe de génitif thématique, et un ligateur de phrases dans l'exemple de *loso-jo* (cf. § 1), mais une particule d'énumération qui, à côté du *yo* déictique, conclusif et spécifiant du tokharien (et cf. le *ya-* fléchi du sanskrit, qui a les mêmes emplois), du *ya* conclusif et spécifiant du hittite, va apparaître comme déictique (type *jodososi*) et spécifiant (*oakerese*, *orojo*), l'emploi conclusif étant réservé à -qe (qui peut être spécifiant, mais n'est jamais déictique).

Comme indice d'énonciation, myc. *jo-* sert en effet le plus souvent à annoncer une énumération :

— soit de sujets, e.g. PY Jn 829 *jodososi koretere porokoretere karawiporoqe opisukoqe opikapeeweqe* ὃ-δωσονσὶ κολετῆρες προκολετῆρές-τε κλᾶφι-φόρος-τε ὀπι-suxoσ-τε ὀπι-kapeῖ Feσ-τε

— soit d'objets, e.g. Vn 10 *odidosi durulomo | amotejonade epi[pu]ta 50 | akosoneqe 50* ὃ-διδονσὶ δρυτόμοι ἀρμοτειώνα-δε ἐπίφυτα¹²³.

Nous laisserons ici de côté cet emploi de la particule (qui est en général à l'initiale absolue)¹²⁴, pour nous attacher aux deux emplois qui ne répondent pas à ce modèle du fait que, d'une part, la particule n'y est pas initiale, et que d'autre part, elle y est répétée dans l'énoncé : *o-akerese*, *oro-jo*.

122. Voir E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, p. 220.

123. Pour l'accentuation, du type *ὃ-δωσονσὶ, cf. § 23. Nous ne discutons d'aucun détail d'interprétation de ces textes, nous contentant de transcrire les éléments reconnaissables en grec.

124. L'on consultera avec profit sur ce sujet E. Risch, « Die mykenischen Einleitungsformeln », *Atti e Memorie del 1° Congresso internazionale di Micenologia*, Rome 1968, p. 690-695.

Ces deux exemples se trouvent dans des énoncés que nous allons qualifier d'*itératifs*, par opposition à ceux que nous appellerons *discursifs* (du type ... *eke euketoqe* ἔχει εὐχετοί-τε, ... *damodemi pasi* δᾶμος-δέ-μιν φᾶσι). Énoncés itératifs et discursifs se distinguent par les points suivants :

1) la répétition dans toutes les mentions de l'énoncé itératif d'un terme de sens plein, mais l'absence d'une telle répétition dans l'énoncé discursif, qui progresse par des termes différents les uns des autres ;

2) la place de la particule, qui figure dans toutes les mentions de l'énoncé itératif y compris la première, mais dans une phrase autre que la première d'un énoncé discursif ;

3) la place du verbe, qui n'est jamais initial dans un énoncé itératif, mais peut l'être dans un énoncé discursif, en cas de quasi-subordination paratactique (cf. § 1 ; 17) ;

4) en d'autres termes, l'énoncé itératif est anaphorique aux deux sens du terme anaphore (répétition, et liaison avec ce qui précède¹²⁵), l'énoncé discursif ne l'est qu'au second de ces sens.

Les deux types sont hérités. L'énoncé discursif est celui qu'on rencontre habituellement, *e.g.* A 53 sq.

Ἐννῆμαρ μὲν ἀνὰ στρατὸν ὥχετο κῆλα θεοῖο,
τῇ δεκάτῃ δ' ἀγορὴν δὲ καλέσσατο λαὸν Ἀχιλλεύς·
τῷ γὰρ ἐπὶ φρεσὶ θῆκε θεὰ λευκώλενος Ἥρη·
κῆδετο γὰρ Δαναῶν...,

et nous n'examinerons pas ici le problème le plus grave qu'il pose, celui de la place du verbe. Mais, si l'anaphore-liaison est, des deux, la plus souvent étudiée¹²⁶, peut-être parce que

125. La définition de l'anaphore conçue comme substitution, au terme plein, d'un outil (« anaphorique ») suscite des controverses. Voir, par exemple Oswald Ducrot, in O. Ducrot-T. Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* (Paris 1972), p. 361-362. L'anaphore dans les langues indo-européennes anciennes a fait l'objet d'intéressantes études de W. Dressler : *Modelle und Methoden der Textsyntax, Folia Linguistica* 4, 1970, p. 64-71 ; *Towards a semantic deep structure of discourse grammar, illustrated from various i.e. languages, Papers from the 6th regional Meeting of the Chicago Linguistic Society* 1970, p. 202-209.

126. Voir, par exemple, Jean Dubois, *Grammaire structurale du français. Nom et pronom*, Paris 1965, troisième partie : les substituts, p. 91-180 ; L. Tesnière, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris 1966, p. 85-89 (l'auteur définit l'anaphore comme « connexion sémantique supplémentaire à laquelle ne correspond aucune connexion structurale »).

la répétition anaphorique est le plus souvent considérée comme la simple figure de rhétorique qu'elle a pu devenir¹²⁷, l'anaphore-répétition a, elle aussi, été un procédé d'agencement de l'énoncé indo-européen, celui que nous avons nommé itératif.

Nous en avons déjà vu un exemple tokharien, que nous rappelons rapidement : dans l'énoncé asymétrique de trois phrases :

A. *puṣpavṛkṣāntu skamat yetānt pyāppyāso*

B. a) *sne mālklune yo [mā]lk(a)nt ko(w)i*

b) *sne wraske tāk ype skam*

la partie affirmative (A) et la partie privative (B) sont reliées l'une à l'autre par la répétition de l'adverbe *skamat ... skam* (cf. § 7). D'une liaison par répétition, l'on donnera, de plus, un exemple latin plus facile : Tac., *Ann.* XV 37.5 *Igitur in slagno Agrippae fabricatus est ralem, cui superpositum conuiuium nauium aliarum tractu moueretur. Naues auro et ebore distinclae ...* « on construit donc sur l'étang d'Agrippa un radeau sur lequel on dressa les tables et qui devait être remorqué par des bateaux. Ces bâtiments étaient rehaussés d'or et d'ivoire »¹²⁸ : le lien entre les deux phrases est assuré par la répétition *nāuēs/nāuium*, et l'on aurait pu avoir, au lieu du *nāuēs* de la seconde phrase, *hae* ou *quae*, instruments pronominaux (la traduction « ces » de Goelzer est à cet égard significative).

Dans d'autres exemples, la répétition anaphorique d'un terme de sens plein est accompagnée d'une particule de liaison. Le hittite nous a donné (§ 1) des exemples d'énoncé itératif (... *ya ... kuennir ... a ... kuennir; ... a mekki ... a mekki*), avec la particule *ya* < *yo (et sa variante combinatoire -a), et le védique en fournit de comparables, avec la particule *k^{we} > *ca* : *pārā ca yānti pūnar ā ca yanti* « they go away and come again »¹²⁹.

Dans ces exemples hittites et védiques sont conjointes

127. « it is clear that most of the instances of... repetition... have been examples of the rhetorical figure, anaphora. In fact, the explanation of the figure of rhetoric is to be thought in this fundamental means of expressing sentence relation » : C. Mendell, New Haven 1917, *Latin Sentence Connection*, p. 70.

128. Exemple donné par Clarence W. Mendell, *Latin Sentence Connection*, p. 21. La traduction est celle de Goelzer (Belles-Lettres, 1957).

129. A. A. Macdonell, *A vedic Grammar*, p. 229. Cf. B. Delbrück, *Altindische Syntax*, p. 473 : « Satzverbindend kann *ca ... ca* nur insofern genannt werden, als es parallele Verbalformen mit einander in Verbindung setzt ».

les deux manifestations de l'anaphore : répétition du terme de sens plein, qui est en elle-même suffisante pour assurer la liaison entre phrases dans un état de langue archaïque¹³⁰ ; emploi d'un outil de liaison, qui renforce les articulations de l'énoncé itératif (comme de l'énoncé discursif) et peut toujours manquer : les exemples latin et tokharien donnés sont asyndétiques, et un même passage peut offrir à la fois une liaison par répétition et particule, et une liaison par répétition sans particule : Hes., *Theog.* 211-213

Νύξ δ' ἔτεκεν στρυγερὸν τε Μόρον καὶ Κῆρα μέλαιναν
καὶ Θάνατον, τέκε δ' Ὕπνον, ἔτικτε δέ φῦλον Ὀνειρώων ·
οὐ τιμὴ κοιμηθεῖσα θεὰ τέκε Νύξ ἐρεβεννή.

Et une même tablette mycénienne peut avoir à la fois *eke* et *ekeqe* (cf. § 13).

13. Le mycénien nous donne en effet des exemples d'énoncés itératifs :

— tantôt asyndétiques, e.g. PY An 724, qui est un état de rameurs absents pour la localité *roowa* : l'intitulé participial *roowa ereta apeote* est suivi d'un long texte, peu clair, mais dans lequel le verbe *apeeke* est répété anaphoriquement, sans particule¹³¹ :

1. 2-4 *menuwa apeeke aresanie ... opikerijode kilito operola ... eree* VIR 1 VIR

1. 5-6 *ekera₂wone apeeke arie ... operote eree* VIR 5

1. 7 *rawaketa apeeke ...* VIR 1

— tantôt non asyndétiques, e.g. PY Tn 316¹³²

puro ijetoqe pakijasi ... puro ijetoqe posidaijo | puro ijetoqe pere82jo ... puro ijetoqe diujo ... « Pylos a envoyé (sacrifié?¹³³) à tel sanctuaire ou telle divinité ... »

130. L'anaphore-répétition a été particulièrement bien étudiée en latin par des auteurs comme Walter Hobart Palmer, « Anaphora : its origin and use », *Washington University Studies* 5, 1915, p. 51-65 (« this sort of repetition ... represents a perfectly natural means of sentence connection which is more primitive than the use of conjunctions », p. 54) ; Clarence W. Mendell, *Latin Sentence Connection*, New Haven 1917 ; H. Hagendahl, *La prose métrique d'Arnobe*, Göteborg 1937, p. 232. On trouvera, pour le grec, une intéressante étude de la répétition dans la *Théogonie* d'Hésiode chez C. Angier, *Harv. St. in Cl. Ph.* 68, 1964, p. 329-344.

131. Voir J. L. Perpillou, *Minos* 9, 1968, p. 205-218, auquel nous renvoyons pour l'interprétation et les détails de l'analyse de ce texte.

132. Voir M. Lejeune, *Mycenaean Studies Wingspread* 1961 (Madison 1964), p. 106, n. 88.

133. Voir L. R. Palmer, *The Interpretation of mycenaean greek Texts*, Oxford

Ce n'est pas d'autre façon que les cadastres pyliens ont, tantôt un énoncé itératif asyndétique *eke*, tantôt, sans asyndète, *ekeqe*¹³⁴, ce dernier soit dans les tablettes séparées les unes des autres du cadastre Eb de terres *kekemena* (scr. 41), dont chacune ne se comprend que par référence aux autres (§ 21), soit dans une même tablette : le même scribe 41 réunit dans un même texte plusieurs mentions individuelles dans le cadastre Eo de terres *kitimena*, e.g. 160 :

pikerewo kotona kitimena tosode pemo GRA ...

a₃waja teojo doera ekeqe onato paro pikerewe GRA ...

pekila kanapeu wanakatero ekeqe onato paro pikerewe GRA ...

[*korisi*] *ja teojo doera ekeqe onato paro pikerewe GRA ...*

L'emploi de *eke/ekeqe* est affaire de scribes¹³⁵. Deux familles de scribes se distinguent en effet pour l'usage des particules.

1963, p. 264-266, pour l'interprétation de *ijeto* par un verbe **ihēmi* de la famille de ἔπος, et non par ἵημι.

134. Le -qe de *ekeqe* a été interprété :

a) comme non grec : S. Levin, *The linear B Decipherment Controversy Re-examined* (1964), p. 119 et 181 ; J. T. Hooker, *Glotta* 43, 1965, p. 277 ; *I.F.* 73, 1968, p. 81-86 ; et cf. J. Chadwick, *I.F.* 75, 1970, p. 104,

b) comme autre chose qu'une particule par M. G. Teijeiro, *Minos* 10, 1969, p. 166-176 (*ἐκ-ἡπτει « il déclare », qui est revenu sur son interprétation après la publication du raccord Eb 321+327+1153+1156 (*Minos* 13, 1972, p. 98),

c) par une particule autre que τε par L. R. Palmer, *Interpretation*, p. vi-vii, 189-190, 487 : ἐχῆ κε(v) « il doit avoir », -qe donnant au verbe une valeur prospective sans exprimer de coordination ; V. Pisani, *Glotta* 44, 1966-1967, p. 134 : ἐχει δὴ « il a assurément », avec δὴ < *g^we ; *ἐχῆι πῆι « il devrait avoir », M. Lejeune, *S.M.E.A.* 1, p. 20 n. 43, hypothèse aménagée par Y. Duhoux, *Minos* 13, 1972, p. 55-56 en ἐχει πῆι « d'une certaine manière = sous condition »,

d) par τε, diversement compris : S. Calderone, *Siculorum Gymnasium* 13, 1960, p. 85-89, l'interprète « aussi » ; W. Winter, *Language* 32, 1956, p. 506-508, y voit une variante initiale de phrase de *eke*, explicable par l'atonie du verbe principal ; la particule est coordonnante pour J. Chadwick, *Documents*, p. 246 (pour qui cependant τε est quelque chose d'autre que strictement « et »), suivi par C. Watkins, *Celtica* 6, 1963, p. 20-21 ; G. Pugliese-Caratelli, *P.d.P.* 9, 1954, p. 224 ; L. Adrados, *Emerita* 29, 1961, p. 97 n. 1 ; L. Deroy, *A.C.* 37, 1968, p. 244-245 ; C. J. Ruijgh, *Études sur la Grammaire et le Vocabulaire du grec mycénien*, Amsterdam 1967, p. 287-350 (dont une version provisoire avait été présentée dans les *Proceedings of the Cambridge Colloquium on Mycenaean Studies*, Cambridge 1966, p. 203-210), qui comprend e.g. (cf. p. 317-318) « Enithowos, serviteur d'Amphimedes (est possesseur de terre) et tient un profit ». Sur la possibilité d'un *k^we exprimant la similitude ou l'équivalence en linéaire A, voir D. A. Was, *Minos* 13/1, 1972, p. 11.

135. Cf. W. Thomas, *Central Asiatic Journal* 11, 1966, p. 269 n. 23 : « Eine genaue Untersuchung aller Partikeln und Konjunktionen kann erst Aufschluss darüber ergeben ... inwieweit es sich um stilistische Besonderheiten überhaupt handelt ».

Nous laisserons ici de côté ce point, qui importe surtout pour l'étude détaillée de *eke/ekeqe*, que nous n'entreprendrons pas, en signalant seulement que certains scribes sont, à cet égard, moins cohérents que d'autres. C'est ainsi, par exemple, que le scribe 1 (responsable, notamment, des cadastres collectifs Ep, En) est asyndétique pour *apeeke* en An 724 (ci-dessus), pour *eke* par exemple dans la première rubrique (1.2 à 6) de Ep 301, et, dans un énoncé discursif sans répétition anaphorique, pour *rake* dans la seconde phrase de Ep 613.10 (cf. § 8), et son inconstance ressort, par exemple, de la confrontation, dans la même tablette Ep 613, de *ekeqe wozeqe*, 1.13/*eke wozeqe*, 1.7/*ekeqe ... rake*, 1.10, dans l'énoncé discursif, ou, dans l'énoncé itératif, de celle de *eke* en Ep 301.2-6 ou Ep 704.1, 3, 5, 7/*ekeqe* Ep 301.8-14 ou Ep 704.2¹³⁶. Si l'on ne peut apprécier la cohérence du scribe 44 qui a *ijetoqe* en Tn 316, mais dont on ne connaît par ailleurs que Fr 1223, sans verbe, le scribe 41 des tablettes individuelles Eb correspondantes aux tablettes collectives Ep du scribe 1 est, au contraire de ce dernier, rigoureux pour ce qui est de l'emploi des particules : en énoncé itératif, il emploie toujours *ekeqe*, et, en énoncé discursif, des particules apodotiques :

— *de* en Eb 495 *neqewo edaewo kama opero duwoupi terejae emede te[re]ja*

— *qe* en Eb 149 ... *operoqe terejae ouqe tereja* :
le *-de* de *emede*, le *-qe* de *ouqe* relient la principale à la subordonnée qui précèdent (le *-qe* de *operoqe* reliant au contraire la seconde phrase de l'énoncé à la première) (le début de Ep 617.2 qui correspondrait à Eb 495 est mutilé ; en Ep 617.4, le scribe 1 a *ouqe*, comme le scribe 41).

Dans les énoncés du type :

hitt. *-ya ... kuennir ... -a kuennir*

véd. *ca ... yánti ... ca yanti*

myc. *ijetoqe ... ijetoqe (ekeqe ... ekeqe)*, la particule a une double fonction : c'est un indice d'énonciation, particule

136. Une confrontation du même ordre pourrait être opérée pour *-de* : le scribe 1 a à la fois *tosode* et *tosode* en Eq 213, et ailleurs tantôt *tosode* (cadastre Ep), tantôt *tosode* (cadastre En). Au contraire, le scribe 41 a toujours *tosode*. Au premier millénaire, un même texte peut offrir une liaison par répétition d'un terme de sens plein tantôt accompagnée de particule, tantôt asyndétique (Hés., *Theog.* 211/3).

d'énumération (spécifiante), qui signale que l'énoncé où elle se trouve est une énumération ; et c'est un outil articulatoire, reliant entre eux les éléments énumérés.

14. Les deux fonctions peuvent être en quelque sorte hiérarchisées, l'une étant dominante par rapport à l'autre. Il en est ainsi, non pas en védique ou en hittite, où la particule d'énumération occupe la même place que n'importe quel ligateur dans la phrase, mais en mycénien, où cette particule suit le syntagme qui fait l'objet de l'énumération comme un indice d'emphase.

En effet, comme ligateurs, les particules sont toujours en début de phrase, soit à l'initiale absolue (ainsi hitt. *nu-*), soit en position enclitique (ainsi hitt. *-ya* ou véd. *ca*), mais, comme indices d'emphase, elles suivent en général le terme qu'elles ont pour mission de mettre en relief, quelle que soit sa place dans la phrase et dans l'énoncé, par exemple en :

— tokharien (A et B) *-k*, postposé aux adverbes, particules, pronoms, verbes¹³⁷ ;

— louvite, *-ha* : *nanun-ha-wa-š apatin ašd[u* « maintenant aussi qu'il en soit de même »¹³⁸ ;

— hittite *-a* : *nu-wa-za apāšš-a DINGIR^{LIM}-iš kišat* « nun ist auch er Gott geworden » (wie vorher sein Vater)¹³⁹, où l'on opposera les particules de phrase (*-wa-*, *-za*) en position enclitique, et l'indice d'emphase *-a* qui, pour être enclitique, n'est pas en seconde position dans la phrase,

— védique (où ces particules sont légion) :

kila, qui met en relief le mot précédent, nom, pronom, adjectif, négation (*tādīlnā śátruṃ ná kila vivitse* « then thou didst find no foe at all »¹⁴⁰), *gha*, particule enclitique presque restreinte au Rg-Veda, occupant en général la seconde place dans le Pāda, et mettant en relief le mot précédent, presque toujours négation, pronom, préverbe¹⁴¹ ; *id*, qui met en relief des mots de toutes sortes, y compris le verbe personnel, qui devient accentué (*syāma id índrasya śármaṇi* « may we be in Indra's care »¹⁴²) ; *evá*, qui, comme particule emphatique,

137. W. Krause, *Toch. Elem.* II, p. 88 pour le dialecte A, 178 pour B.

138. Voir E. Laroche, *B.S.L.* 53, 1957/1958, p. 172.

139. Friedrich, *Heth. Elem.*² § 303.

140. A. A. Macdonell, *Vedic Grammar*, p. 226.

141. *Ibid.*, p. 227.

142. *Ibid.*, p. 218.

suit le mot qu'elle met en relief (*tām evā* « him only », *ēka evā* « quite alone », *jālā evā* « scarcely borne », etc.), mais qui, comme particule de phrase (« ainsi », se référant soit à ce qui précède, soit à ce qui suit) est le premier mot de la phrase, auquel peut s'attacher éventuellement une chaîne d'enclitiques (*evā tām ahur indra ēko vibhaktā* « thus they speak of him : Indra is the one dispenser »)¹⁴³, etc.,

— grec : ainsi γε¹⁴⁴ peut se trouver n'importe où dans l'énoncé et n'importe où dans la phrase, mais toujours après le mot mis en relief, e.g. ξ 325 καί νύ κεν ἐς δεκάτην γενεήν ἕτερον γ' ἔτι βόσκοι (« support even another »); et de même δὲ¹⁴⁵, e.g. Soph. O.T. 66 ἴστε πολλά μὲν με δακρύσαντα δὲ; ou μὲν, M 294 : αὐτίκα δ' ἀσπίδα μὲν πρόσθ' ἔσχετο.

C'est donc la place d'un indice d'emphase qu'occupe la particule d'énumération dans les syntagmes mycéniens étudiés. En effet, ce qui est mis en relief par une particule postposée peut être, non seulement un mot, mais une phrase : c'est ainsi qu'on expliquera la place de la particule d'énumération dans myc. *puro ijetoqe*, ou *a₃waja teojo doera ekeqe*, qu'on comparera à l'exemple tokharien dans lequel la particule d'énumération *yo* est postposée également à deux phrases d'une énumération :

ypic akmalši wärkánt yo
tsem yo(k) - - [ā]tsäts pätkrū yo (§ 10).

Si, dans ces énoncés mycéniens, la particule avait été à la place où l'on attend *-qe* à première vue (**puroqe*, **a₃wajaqe*), elle aurait joué le rôle d'un simple ligateur. Or la place des particules est en rapport étroit avec leur fonction : si les enclitiques peuvent se trouver en seconde position dans la phrase, cela n'est vrai que lorsqu'ils jouent un rôle dans l'articulation de l'énoncé, qu'il s'agisse des outils articulatoires proprement dits que sont les thèmes pronominaux (qui peuvent aussi se trouver en position tonique, à l'initiale absolue : § 14), ou du verbe, dont la place marquée, seulement enclitique à l'origine (§ 23) est un procédé d'articulation de l'énoncé, marquée elle aussi — et c'est pourquoi verbe et particule sont souvent agglutinés l'un à l'autre — (point qui demanderait une autre étude). Mais les enclitiques peuvent

143. *Ibid.*, p. 223.

144. J. D. Denniston, *The greek Particles*, p. 116 sq.

145. *Ibid.*, p. 203 sq.

se trouver ailleurs qu'en seconde position dans la phrase : le verbe en position non marquée final ou médian, les particules dans leurs fonctions autres que de ligateurs (indice d'énonciation, d'emphase, etc. : cf. § 25). C'est le cas de la particule d'énumération *-qe* qui, ainsi postposée au groupe sujet + verbe (accolés comme il est normal quand le sujet est un nom propre : § 16), met l'accent sur tout ce qui fait l'objet de l'énumération, à savoir et le possesseur dont l'identité n'est pas indifférente, et le procès lui-même (et non pas sur le personnage seul comme l'eût fait un **a₃wajaqe*) ; en même temps elle relie les unes aux autres toutes les mentions syntaxiquement parallèles du texte, mais cela est accessoire.

En effet, dans les énoncés du type *X (Y, Z) ekeqe*, la liaison entre phrases est assurée essentiellement par la répétition anaphorique, comme dans le cas des énoncés asyndétiques *X (Y, Z) eke*, et c'est essentiellement en tant qu'indice d'emphase que la particule est postposée au verbe non final. Mais quand le verbe est final, parce qu'un groupe atone (verbe + particule) ne se rencontre pas en fin de phrase, au contraire de ce qui se passe en seconde position, c'est l'autre particule d'énumération, *(j)o-* qui est accolée au verbe en mycénien, parce qu'elle est susceptible d'emplois toniques : *X (Y, Z) ... oakerese*. Dans cet énoncé, la liaison entre phrases est, aussi, assurée essentiellement par la répétition anaphorique, la particule d'énumération est accolée au verbe comme dans le cas de *ekeqe*, l'ordre particule + verbe est le même que dans l'énoncé itératif hitt. ... *ya ... kuennir*, ou véd. ... *ca yanti*. Mais, pas plus que dans le cas de *ekeqe*, la particule n'occupe dans la phrase la place initiale (initiale absolue ou enclitique) des outils purement articulaires (au contraire de ce qui se passe dans l'énoncé discursif paratactique, e.g. Tn 316 *doraqe pere porenaqe ake* δῶρ-τε φέρει ... ην-τε ἄγει) : elle se trouve en fin de phrase (mais en position tonique, et non enclitique), comme dans l'exemple tokharien que nous venons de rappeler. C'est qu'un indice d'énonciation tel qu'une particule d'énumération peut être, de plus, soit seulement ligateur, soit, en même temps, indice d'emphase selon la place qu'il occupe dans l'énoncé.

15. Le texte Aq 64 (scribe 21)¹⁴⁶, auquel fait suite Aq 218, est le suivant :

- | | | |
|--------|--|-------------|
| 1. |]rewijote | |
| 2. |]ja moroqa toto weto oakerese | ZE 1 *171 3 |
| 3. | kadowo moroqa ouqe akerese | ZE 1 |
| 4. | ruro moroqa ouqe akerese | ZE 1 |
| 5. | kurumeno moroqa iterewa korete toto wēto oakerese | *171 6 |
| 6. | perimo timilitja korete totoweto oakerese | ZE 1 *171 3 |
| 7. | { ^a oakerese | |
| | perimedeo i65 posorijono teranija akerese totoweto | *171 12 |
| 8. | pokirogo eqeo atomo | ZE 1 |
| 9-11. | vacant | |
| 12. | odaa ₂ kotona ekote | |
| 13. | etawoneu totoweto oakerese | ZE 1 *171 6 |
| 14. | aqizowe toto toto weto oakerese | ZE 1[|
| 15. | negeu etewokereweijo toto weto oakerese | ZE 1[|
| 16. | mewi erutara metapa kiewo totoweto oakerese | ZE 1[|
| 17-23. | vacant | |

Ce texte, à idéogramme ZE (désignant ici non une « paire », mais un « arpent »), et suivi de l'idéogramme *171 d'unité divisionnaire (« sous-arpent ») comprend deux rubriques séparées l'une de l'autre par un blanc. La première a pour intitulé]rewijote, qu'on peut restituer qasi]rewijote, participe βασιλη-*ῥιοντες*¹⁴⁷, qui est l'un de ces dénominatifs en *-ή¹⁴⁸ plus ancien que -εύω dont on a des traces en éolien. Chacun des personnages faisant ainsi fonction de βασιλεύς est désigné par son nom propre,]ja, kadowo, ruro, kurumeno, perimo, pokirogo), éventuellement par la mention (probable) « fils de »¹⁴⁸ (7: perimedeo i65), et est suivi d'une épithète: moroqa μωρό-ππας « possesseur d'un lot de terres »¹⁴⁹, korele κολετήρ, lui-même accompagné d'un toponyme (iterewa 1.5, timilitja, 1.6); teranija (peut-être titre officiel) à (de) posorijono¹⁵⁰, eqeo atomo, obscur¹⁵¹. Et chacun des sujets ou bien toto weto

146. Voir M. Ventris-J. Chadwick, *Documents in Mycenaean Greek*², p. 176 ; 423.

147. Voir J. L. Perpillou, *Les substantifs grecs en -εύς*, Paris 1973, § 19, 21.

148. « Sur le nom mycénien du fils », voir M. Lejeune, *Mémoires* II, p. 389-390.

149. M. Lejeune, *Mémoires* I, p. 309.

150. *Documents*, p. 177.

151. M. Lejeune, *Mémoires* II, p. 112-113, et notes 85, 86.

oakerese « a fait (aoriste) ou fera (futur) l'action de prendre (ἀγρέω) » (1.2, 5, 6, 7). « au titre de la présente année », τότο φέτος¹⁵², ou bien, au contraire, ne l'a pas faite (ou ne la fera pas) : *ouqe akerese*, 1.3, 4. La seconde rubrique, introduite par *odaa*₂, a elle-même un intitulé participial (*kolona ekote* κολῶν ἐχόντες), suivi, à quatre reprises, de la mention *toto welo oakerese* (mais non de la mention négative *ouqe akerese*), dont le sujet est un nom propre (*elawoneu*, *aqizowe*, *negeu*, *mewi* ou *mewi erulara*¹⁵³), éventuellement accompagné d'une épithète (*elewokereweijo*, adjectif patronymique, 1.15 ; peut-être *kiewo* (à *metapa*, toponyme).

Deux problèmes sont posés par le syntagme *oakerese*, dans lequel la particule *o-* est accolée au prédicat : l'un concerne la place du verbe, l'autre l'emploi de la particule.

En effet, *-akerese* est le seul exemple de verbe final joint à cette particule : dans les autres exemples, le verbe est :

a) en position enclitique après particule à l'initiale absolue : *joasesosi*, PY Cn 608 ; *odasato* PY Wa 917 ; *odekasato*, PY Pn 30 ; *odidosi*, PY Vn 10 ; *odoke*, PY Un 267 ; *jodososi*, PY Jn 829 ; *joijesi*, PY Cn 3 ; *ooperosi*, PY Nn 228 ; *jooporo*, MY Ge 602.1 ; *joporoteke*, PY Ue 661 ; *ouruto* PY An 657 ; *owide* PY Eq 213 ; Ta 711 ; *ozeto* PY Vn 130 ;

b) médian (et cela toujours à Knossos) après mention temporelle ou locale (cf. § 16), que cette dernière se trouve à l'initiale absolue (*amakoto meno joterepato*, KN Fp 14 « au mois de A. ... [forme verbale obscure] ; *qara joeketoqo*, KN Gv 863 « à ... *qara* [toponyme] ... [forme verbale obscure]), ou bien insérée entre la particule et le verbe (KN Og 4467 *joaminisode dido*], avec le latif de Ἀμνισος ; Le 641 *oapote* [δ-ἄπωθεν] *dekasato*).

L'emploi de la particule fait aussi difficulté, car il diffère de tous les autres emplois de (*j*)*o-*, et par sa place dans l'énoncé, puisqu'il n'est ni initial comme *jo-(dososi)*, ni médian comme ... *jo-(terepato)*, ni enclitique comme le ligateur de (*toso*)-*jo*, et par la structure de l'énoncé où il se trouve : c'est un énoncé itératif, où l'on attend, non pas

152. Sur *toio* interprété non comme τοῦτο, mais comme **tod-tod* (véd. *tāt-tad*), voir M. Lejeune, *Mémoires* I, p. 231.

153. M. Ἐρυθρᾶς ; ou « E. the younger », avec *mewi* pour *mewijo* ? Voir *Documents*, p. 177.

une particule *o-* antéposée à un verbe final (*oakerese*), mais une particule *-qe* postposée à un verbe enclitique ou médian (*ijetoqe/ekeqe*). Or nous allons voir que l'emploi de cette particule est lié à la place finale du verbe. Nous devons donc commencer par étudier l'ordre des mots à l'intérieur de chaque phrase du type (e.g. 64.15) *negeu etewokereweijo toto weto oakerese*, afin de justifier la place finale de *oakerese*. C'est là un paradoxe, car le verbe est normalement final en mycénien, comme il l'a été en indo-européen¹⁵⁴.

16. Deux éléments entrent ici en ligne de compte : la nature de l'élément initial, nom propre sujet ; la présence de la mention temporelle *toto weto*.

Quand un nom propre sujet se trouve en tête de phrase, il est le plus souvent suivi du verbe en position enclitique, par exemple à Knossos *gojaļe apudoke*, Od 681, *rawo dekoło* Le 642.1, ou à Pylos *kokaro apedoke*, Fr. 1184, ou les formules fréquentes dans les cadastres du type *karadowala eke*, Ea 57, ou, dans des énoncés itératifs, *ekeqe*, e.g. Eb 846, Ep 301, 1.8 à 14, *ijetoqe*, Tn 316, Vo 1.4.8. Ce type est si bien connu au premier millénaire que ce sont les exemples du type Πύρρος ἐποίησεν Ἀθηναῖος qui ont permis à Wackernagel¹⁵⁵ de montrer l'ancienneté de la position enclitique du verbe, héritée (cf. gaul. Ουηδρουμαρος δεδε Ταρανοου βρατου δεκαντεν¹⁵⁶ ; lit. *diēvas davē dantis*, *diēvas dūs ir dūonos*¹⁵⁷ ; etc.). Le formulaire mycénien s'écarte du formulaire du grec alphabétique sur un point : quand le nom propre a une épithète, celle-ci est, non pas disjointe de ce dernier par le verbe auquel elle est postposée en tant que mention accessoire, mais juxtaposée au nom propre, le verbe étant alors médian, et non enclitique, cf. :

154. Nous donnons ci-dessous des exemples de verbe mycénien final, nous proposant de reprendre ailleurs le problème de la place du verbe en mycénien : *didosi*, PY Na 568 ; *didoto*, PY Ng 319 ; 332 ; *dose*, PY Un 718.3 ; 9 ; *eesi*, KN Sd 4422 b ; KN Ai 63 *apeisi*, KN Od 666 ; *eke*, En 74.3, etc. ; *ekosi*, PY En 74.2 ; Jn 706.13, cf. Sh 739 ; *eneesi*, PY En 609.2 ; *ereuterose*, PY Na 395.1 ; 568 ; *ki]tiesi*, PY Na 520 ; 1179 ; *pere*, KN Od 562.L ; 2 ; 3 ; PY Tn 316, e.g. 2 ; Sb 1314.2 ; Ce 1284 ; *rake*, PY Eb 159.2 ; 617.10 ; *surase*, PY Ac 8 et cf. Ac 72, 264 ; *terapike*, PY Eb 842 ; 617.8 ; *tereja*, PY Eb 940 et cf. Eb 495.1 ; *woke*, PY Sh 736, et cf. KN L 698.3 ; *woze*, PY Ep 617.4 ; 338 ; etc.

155. Voir J. Wackernagel, *Kleine Schriften*, p. 93-102.

156. Cf. J. Vendryes, *M.S.L.* 17, 1911-1912, p. 339. Et voir n. 35.

157. Hirt, *Idg. Grammatik* V (1929), p. 351.

Ep 704.1 *opetoreu qejameno eke kekemena kotona* =

Eb 294 *opetoreu qejameno ekeqe kekemena kotona*: du second au premier millénaire, l'on assiste à une remontée progressive du verbe vers le début de la phrase. Mais l'essentiel, pour notre propos, est de constater que le verbe, lorsque le sujet est un nom propre, est en position enclitique ou médiane, mais non pas finale.

Si le verbe est final, dans le cas de *oakerese*, c'est en raison de la mention temporelle *toto weto*.

Il est bien connu qu'une mention temporelle vient volontiers en tête de la phrase¹⁵⁸, en indo-européen (type lat. Ces., B.G. 1, 6, 1 *proximis diebus habetur extra urbem senatus*), et en particulier en grec¹⁵⁹, au premier millénaire (e.g. Hdt. 5, 56 ἐν τῇ προτέρῃ νυκτὶ τῶν Παναθηναίων ἐδόκει ὁ Ἰππαρχος), comme au second (cf. *amakoto meno*, § 15). Il est vrai que, en Aq 64, *toto weto* n'est pas à l'initiale absolue, comme l'est *amakoto meno*; mais un *toto weto* qui serait en une telle position dans les rubriques affirmatives, romprait la symétrie de construction entre ces dernières et les rubriques négatives correspondantes. C'est pour préserver cette symétrie de rédaction que, dans les rubriques affirmatives, la mention temporelle se trouve insérée entre la désignation du personnage et le verbe, y occupant la même place que la négation dans les rubriques négatives. L'on a, de même, dans la série *Ma* une mention temporelle entre le sujet et le verbe, dans les rubriques affirmatives, à l'endroit même où se trouve la négation dans les rubriques négatives correspondantes, cf. :

Ma 365.2 *odaa₂ kakewe a₂tero weto didosi*

odaa₂ kakewe oudidosi, e.g. Ma 193.3 ; 378.2 ; etc.

(la mention temporelle est postposée au verbe dans un texte qui est négatif, si bien qu'elle ne peut y occuper la place de la négation : Ma 225.2 *odaa₂ kakewe oudidosi zawete* [**kyā-wetes*, att. : τῆτες]).

C'est donc la mention temporelle qui exclut le verbe de la position enclitique/médiane où on le trouve normalement quand le sujet est un nom propre, notamment dans le cas de l'énoncé itératif (cf. *puro ijetoqe* ci-dessus), et le relègue à la finale.

158. Voir E. Kieckers, *Die Stellung des Verbs im Griechischen und in der verwandte Sprachen*, Strasbourg 1911, § 15, p. 36.

159. E. Kieckers, *l. c.* §§ 3, p. 14 ; 10, p. 24 ; 13, p. 29 ; 14, p. 30 ; Schwyzer, *Griech. Gramm.* II, p. 694.

17. Le second problème est de justifier l'emploi de *o-*, comme particule accompagnant le verbe en répétition anaphorique dans l'énoncé itératif, puisqu'en cette fonction, nous avons rencontré **-k^{we}* (*ijetoqe, ekeqe*), du moins en mycénien : le hittite a *-ya ... kuennir* (§ 1).

L'on devrait se demander s'il ne s'agit pas là d'une particularité du scribe 21, comparable, *mutalis mulandis*, au *loso-jo* du scribe 24 de Er 312. La place nous manque ici pour traiter de cette question, qui perd d'ailleurs de son intérêt, dès lors qu'on pense que la même particule figure, en énoncé itératif également, dans le *oro-jo* d'un scribe différent (§ 18). Et ce qui importe, c'est d'opposer aux mentions négatives répétées *ouqe akerese* les mentions affirmatives répétées *oakerese*. Car ce qui est pertinent dans le jeu des trois particules *ou-*, *-qe*, *o-*, c'est non pas que *o-* et *ou-* soient exclusifs l'un de l'autre, mais que *-qe* et *o-* soient des variantes l'un de l'autre : l'emploi en est conditionné par la présence ou l'absence de la négation, qui entraîne des conséquences pour l'ordre des mots.

En effet, dans les rubriques négatives, la particule en répétition anaphorique, *-qe*, reste accolée à la négation, précédant ainsi le verbe dans l'énoncé itératif (*ouqe akerese*) comme elle le fait dans l'énoncé discursif (cf. *ouqe tereja* PY Eb 940.1). Mais qu'en est-il des rubriques affirmatives dans un état de langue comme le mycénien qui doit conserver l'opposition entre verbe principal atone et verbe subordonné tonique ?

Dans l'énoncé discursif, la particule précède normalement le verbe (... *damodemi pasi*), dans une phrase autre que la première, et elle ne le suit que par un renversement de l'ordre des mots au terme duquel le verbe, remontant à l'initiale absolue, est doté d'une tonicité subordonnante (le sujet étant alors inversé : *ekedemi a₂kumijo*). Quant à l'énoncé itératif, il offre une particule dans toutes ses rubriques, y compris la première, rubriques dont on trouve deux types également, mais dans des conditions différentes :

a) verbe-particule (*ijetoqe, ekeqe*) : la particule suit, comme tout indice d'emphasis, le groupe sujet + verbe qui fait l'objet de l'énumération (§ 14). C'est ce qui explique l'opposition d'ordre des mots entre :

— l'énoncé à particule, du type *ekeqe onato*, où le groupement, devant la particule, de tous les termes sur l'énumération

desquels celle-ci met l'accent entraîne la transposition, fréquente après le verbe, du régime *onalo*,

— l'énoncé asyndétique, du type *onalo eke*, où le verbe se trouve normalement après son objet, rapproché de la fin de la phrase, qui est sa position non marquée, et dont il n'est séparé, dans ces cadastres pyliens, que par des mentions accessoires¹⁶⁰ ;

b) particule-verbe (*oakerese*) : les enclitiques peuvent se trouver en n'importe quel endroit de la phrase (ainsi, les indices d'emphase, ou le verbe principal médian ou final), et pas seulement en seconde position. Mais ce qui distingue celle-ci des autres, c'est, outre sa fonction (cf. § 14), qu'elle est la seule où figure une chaîne d'enclitiques (dans le cas d'énoncés comme *ouqe lereja*, final, l'opposition entre seconde position et position finale est neutralisée). En cela, une chaîne enclitique comme le serait un **akereseqe* est impossible à la finale. Alors est employé à la place du toujours atone *-qe* un *o-* qui, susceptible d'être tonique, peut précéder le verbe : *oakerese* est une variante finale d'un **akereseqe* enclitique (ou médian si le sujet est accompagné d'un qualificatif), dans un texte où le verbe est relégué à la finale par la précession de la mention temporelle *toto welo*. L'on illustrera cela par la confrontation de deux énoncés itératifs, l'un à verbe non final accompagné de *-qe*, l'autre à verbe final précédé de *o-* :

Eb 1187 *enitowo apimedeo doero ekeqe onalo kekemena kotona ...*

Aq 64.6 *perimo timitija korete toto welo oakerese ...*

(Nous n'irons pas jusqu'à mettre en parallèle la variation *oakerese/akerese* de la ligne 7 et la variation *ekeqe/eke* du scribe 1 de Ep : il est d'autant plus tentant d'y voir simplement une faute de scribe qu'à la ligne 7 l'on a deux verbes, dont l'un est rajouté au-dessus de la ligne, pour un seul sujet, mais à la ligne 8, qui se distingue par là de tout le reste du texte, un sujet sans verbe).

L'on fera donc de *o-* et de *-qe* en Aq 64 deux particules d'énumération, distribuées en fonction de la présence ou de

160. J. Gonda a montré que le verbe était médian dans les phrases « amplified, that is to say : they are from their beginning until the verb complete in themselves and all the words following the verb may be left out without mutilating the sentence » : cf. *Four Studies in the Language of the Veda*, 1959, p. 7.

l'absence de la négation, et ayant des correspondants, respectivement, dans le *wärkänt yo ... pälkrū yo* du tokharien, ou (avec un autre ordre des mots) dans le *... ya ... kuennir ... a ... kuennir* du hittite et dans le *... ca yānti ... ca yanti* du védique.

Dans ces exemples, les particules servent à spécifier le terme qui fait l'objet de l'énumération. Et, si un tel emploi est bien illustré en mycénien par *-qe*, l'on se demandera s'il ne l'est pas par un autre exemple : *oro-jo*.

18. Le tokharien A n'est en effet pas la seule langue où l'utilisation d'un même thème pronominal tel que **yo* en fonction et de particule de phrase (postposée) et de finale casuelle peut être une source d'ambiguïté herméneutique : en mycénien ont pu coexister une particule et une finale casuelle homophone (de génitif thématique).

Il n'est pas question, ici, de chercher à accroître le stock des exemples de la particule pour lui-même. Mais, chaque fois que l'interprétation d'une forme comme génitif en *-jo* fait difficulté pour des raisons soit morphologiques soit syntaxiques, l'on se demandera si l'on n'a pas plutôt affaire à la particule postposée qu'à la forme casuelle.

Il en est ainsi pour *tosojō* : morphologiquement irréprochable comme génitif de τόσος, il est syntaxiquement impossible à accorder à *pema*, et c'est pourquoi nous en avons fait un τόσων-*yo*, équivalent, chez le scribe 24 de Er 312, du τόσων-δε des autres scribes (cf. § 1). Il en est ainsi également, nous semble-t-il, pour *orojo* en Eq 213¹⁶¹ :

1. *owide akosola toroqejomeno aroura a₂risa*
2. *akerewa orojo tosode pemo* GRA 8
3. *odaa₂ erinowoto orojo tosode pemo* GRA 20
4. *odaa₂ koluwo orojo tosode pemo* GRA 20
5. *odaa₂ polinjawejojo otepejo orojo tosode pemo* GRA 6
6. *odaa₂ kono orojo toso pemo* GRA 40
7. *vacat*

Dans ce texte, *orojo* ne peut se justifier ni syntaxiquement comme génitif, car après l'intitulé *owide...* l'on attend un nominatif (de rubrique) ou un accusatif, comme après l'intitulé *owide* de la série Ta, ni morphologiquement : il n'existe aucune forme grecque qui permette d'en rendre

161. Voir sur cette tablette J. Puhvel, *Eranos* 54, 1956, 14-20.

compte, ni comme génitif thématique, ni comme forme athématique (alors de nominatif-accusatif) à finale *-ojo*. Les difficultés que suscite ce terme se mesurent au nombre des interprétations proposées¹⁶²:

— soit par des génitifs thématiques, de sens peu satisfaisant : ὥροιο (*jōr-*) « de l'année »; *ōloio (hom. οἶλος, dor. ὄλος) « destructive »¹⁶³; *oloio « of millet »¹⁶⁴ (cf. οὐλαί (*ὄλφαί) arc. ὄλοαί « orge sacrificielle »); holojo¹⁶⁵; orojo « of the province »¹⁶⁶;

— soit par des formes en **-yōn* : oroion « plough-land »¹⁶⁷ < *orow-yon¹⁶⁸, dont le vocalisme serait difficile (cf. *aroura* dans le même texte); οἰρών interprétation de Palmer¹⁶⁹, tentante par son sens « région, district ». Mais ce terme, attesté en chypriote (*I.C.S.* 217.8), peut-être chez Ératosthène, *frg.* 38, et chez Hésychius (οἰρών · ἡ ἐκ τῆς κατὰ τῆς γῆς εὐθυωρία μετρῆσεως)¹⁷⁰, fait difficulté du point de vue de la graphie, comme l'a reconnu Palmer lui-même¹⁷¹. Cette difficulté disparaîtrait, si l'on acceptait de voir dans *orojo* un syntagme à particule d'énumération postposée (comme le *ya* du hittite ou le *yo* du tokharien). Ce syntagme peut être soit οἰρών-*yo* (sans qu'il soit nécessaire qu'on ait **oronijo* : cf. *tekoloape* et *tekolonape* en sandhi¹⁷², et *tosojō*, non **tosonijo*) soit, peut-être, ὄροσ-*yo*, avec, non pas le nom de la « frontière », qui ne convient pas pour le radical (att. ὄρος, ion. et hom. οὔρος, corc. ορφος, cret. arg. ὄρος, heracl. ὄρος ont amené à poser un **ορφος*¹⁷³, qu'est venu confirmer le myc. *wowo*), mais celui de la « montagne ».

162. Voir *Documents*, p. 269.

163. Cf. *Documents*, p. 269 : « the tablet may record the acreages of parts of these villages which have been laid waste or allowed to deteriorate ».

164. L. R. Palmer, *T.Ph.S.* 1954 (1955), p. 29.

165. Vl. Georgiev, *Lexique des inscriptions créto-mycéniennes* (1955), p. 52.

166. S. Lurja, *Vestnik Drevnej Istorii*, 1955, p. 26.

167. M. S. Ruipérez, *Minos* 5/2, 1957, p. 204.

168. J. Puhvel, *Minos* 6/1, 1958, p. 61-63.

169. L. R. Palmer, *The Interpretation of mycenaean Greek Texts*, 1963, p. 218.

170. Voir O. Masson, *Inscriptions chypriotes syllabiques* (1961), p. 240.

171. Voir *Interpretation*, p. 218 : « this requires an ad hoc spelling rule ». Et cf. *Documents*², p. 455 : « the comparison with Cypriot οἰρών « district » is tempting, but cannot be exact ». F. W. Householder, *Glotta* 39, 1961, p. 180 lit *orjon* = οἰρών.

172. Cf. M. Lejeune, *Mémoires* II, p. 238 et note 69.

173. Voir Schwyzler, *Griech. Gramm.*, p. 226 ; 306.

En effet, dans une inscription d'Argos relative à la délimitation par les Argiens (en —368/9) de certaines cités arcaïennes¹⁷⁴, figure à dix reprises un ὄρος, à rattacher au nom de la « montagne », et non à celui de la « limite » qui, à Argos (et dans ce texte lui-même) a la forme ὄρος : dans des régions montagneuses, des montagnes ont pu servir de frontière (cf. la « ligne des Vosges », par exemple), et c'est à juste titre que l'éditeur de cette inscription, Vollgraff, note : « pagi autem illius ciuitatis, quaeque est, dicuntur ὄρη, quae uox hac sententia adhuc inaudita est nec nisi in regionem montuosam quadrare uidetur »¹⁷⁵. Et l'on pourrait se demander si le grec du premier millénaire n'a pas d'autre trace de ὄρος en un sens voisin de celui de ὄρος : nous ne ferons ici que citer (sans chercher à approfondir le problème) une inscription, en arcadien d'Orchomène, contemporaine de celle d'Argos, et qui concerne la « détermination de la frontière entre Orchomène et Methydriion en 369 avant J.-C. »¹⁷⁶, dans laquelle des difficultés naissent de l'inconstance du *φ* dans des formes se rapportant à la notion de « frontière »¹⁷⁷ : εὐθυορφίαν, 1.14, a le *w* de **φορφος*, mais l'on a ὀρίοι, 1.4, ὠρίσαν, 1.3, δῖωρον, 1.20. En laissant de côté le θεαροί, 1.30, de cette inscription, qui pourrait être un composé en *-*soro*-¹⁷⁸, l'on se demandera s'il n'y a pas eu contamination des deux familles, celle de **φορφος*, représentée par εὐθυορφίαν, celle de ὄρος, qui serait responsable et de l'absence de *w* dans ὀρίοι, ὠρίσαν (devant *ι*, comme dans εὐθυορφίαν!), et de l'allongement de δῖωρον¹⁷⁹ : un tel allongement, propre aux composés dont le second membre commence par une voyelle,

174. Voir G. Vollgraff, *Mnemosyne* 42, 1914, 332 et suiv.

175. *I. c.*, p. 333.

176. Voir A. Plassart, *B.C.H.* 39, 1915, p. 53-87.

177. Sur les problèmes soulevés par le *w* dans cette inscription, voir A. Meillet, *M.S.L.* 20, 1918, p. 127 : « l'explication n'apparaît pas du premier coup ; étant donné que le primitif est *φορφος*, la seule qu'on aperçoit est l'influence de l'*ο* : -*φο*- avait passé à -*πο*-, tandis que -*φῶ*- et -*φῖ*- se maintenaient. Le contraste entre *ορφίαν* et *δῖωρον* s'expliquerait directement ; quant à *ορίοι* et *ωρίσαν* l'influence du primitif **ορος* en rendrait compte suffisamment. Sans prouver beaucoup, l'amuïssement du *φ* de *θεαροί* dans l'inscription est favorable à cette hypothèse ».

178. Nous avons fait de cette forme un *θεαφορφος*, *R.Ph.* 46, 1972, § 22, mais cette analyse ne s'impose pas.

179. *δῖωρον* est expliqué par Meillet, *I. c.*, comme contenant l'allongement de second membre de composé. Sur εὐθυ- ἰθὺωρος, expliqués par l'analogie de ὠρα, voir M. Lejeune, *R.Ph.* 48, 1974, 7-9.

ne peut appartenir à un second membre en *w-, mais seulement à ὄρος¹⁸⁰, cf. παρώρεια « district on the side of a mountain » (associé à un terme de la famille de ὄρος par Polybe, 2, 14, 6 τὴν δὲ λοιπὴν ... ὀρίζει ... ἢ τῶν Ἀλπεων παρώρεια).

L'on n'a guère le moyen de choisir, pour interpréter oro-(jo), entre οἰρών et ὄρος : l'un et l'autre apparaissent dans des syntagmes comparables : ils sont accompagnés d'un nom propre qui précise le lieu dont il s'agit. Dans l'inscription chypriote, οἰρῶνι est suivi de Ἀλα(μ)πριγάται, adjectif en -ιάτας tiré d'un toponyme *Ἀλαμπρία, et l'argien ὄρος est accompagné soit d'un adjectif accordé (ὄρος Ἐπινώιον, 1.14 ; ὄ. Ὀνχινάιον, 1.21 ; [ὄρος] Κώπιον, 1.31 ; (Λ)εὔκτρον ὄ. 1.25 ; Πλατὺ ὄ. 1.27), soit du toponyme lui-même au génitif ὄ. Ἀργειατῶ[ν], 1.19 ὄ. Αὐκλιεῖα[ς], 1.30), certains passages, mutilés, ne permettant pas de connaître la nature du déterminant (ὄρος[, 1.20 ; ὄρος Ποι[, 1.11 ; ὄρος Κιθάρι[, 1.4). Or en mycénien, où wowo est bien accompagné d'un déterminant au génitif, mais toujours anthroponyme, et non toponyme¹⁸² (An 424.3 ; Cn 40.1-4 ; 599.1-6 ; 453 ; 600.1-5, 6, 9, 10 ; Na 105.571 ; 1041 ; An 615.15 ; Cn 437.2 ; 1063.1, 2 ; 1097 ; Xa 525), orojo est, comme οἰρών à Chypre et ὄρος à Argos, accompagné d'une détermination toponymique en général substantif au génitif (qui précède l'appellatif, au lieu de le suivre comme au premier millénaire)¹⁸³ : *akerewa*, toponyme bien connu par ailleurs à Pylos (Ac 1277 ; An 427.2 ; 610.7 ; 656.11, 18 ; 724.9 ; Cn 202.1 ; 608.8 ; Jn 310.1 ; 693.1 ; 725.23 ; 829.9 ; Jo 438.28 ; Ma 221.1 ; latif *akerewade*, Vn 20.8) ; *erinowolo*, au génitif, nom de « la Figuerie » (ἐρῖνώς)¹⁸⁴, dont on a le locatif en -wole (PY An 427.1 ; Cn 4.5 ; Mn 456.8) et le nominatif *erinowo* Na 106 ; *koluwo* génitif d'un toponyme qu'on a rapproché de Γόρτυς, et qu'on a en tout cas au datif-locatif *koluwe*, PY An 615.16 ; 233.3 ; Na 908 ; *otepejo*, toponyme¹⁸⁵ non autrement connu, mais qui a une forme de génitif ; *kono*, où l'on a cherché à voir un

180. ὄρος est généralement rattaché à la racine de ὄρνυμι : voir Frisk II, p. 426.

181. Voir O. Masson, *I.C.S.*, p. 240.

182. Cf. *Documents*³, p. 593 : « combined with MN in gen. forms a place name ».

183. Voir O. Panagl, *Z.V.S.* 87, 1973, p. 199-203.

184. Voir M. Lejeune, *B.S.L.* 64, 1969, p. 45.

185. J. Puhvel, *Eranos* 54, 1956, p. 20, voit dans *otepejo* le génitif d'un dérivé thématique *ὄστεμφορς de ἄστεμφής « ferme, inébranlable ».

appellatif κοινός¹⁸⁶, mais dans lequel le parallélisme des autres mentions invite plutôt à voir un nom propre, soit substantif, comme les autres, alors au génitif (ancien ablatif) en *-ō(d) et non en -ojo, d'un type remarquablement mis en lumière par A. Morpurgo¹⁸⁷, par exemple Σχοῖνος¹⁸⁸ (cf. Steph. Byz. Σχοινοῦς Ἀρκαδίας χωρίον ... Ἐλώδης δὲ ὦν ὁ τόπος ἀπὸ τῶν ἐν αὐτῷ σχοίνων τὴν προσηγορίαν εἴληφεν), soit adjectif accordé, comme dans certains des exemples argiens, κοινός lui-même, ou un dérivé (en -ων?) de σχοῖνος.

19. Que l'on fasse de orojo un οἰρών-yo ou un ὄρος-yo, il peut y avoir continuité entre le terme mycénien et celui du premier millénaire : le chyp. οἰρών est attesté dans un dialecte dont le mycénien est proche ; il en est de même pour ὄρος, arcadien ; et l'éventuel terme argien l'est dans un texte concernant des cités arcadiennes, et sur un territoire assez peu éloigné de la Pylos mycénienne.

L'on proposera donc de voir dans orojo un nominatif-accusatif (comme dans les noms énumérés après ovide dans la série Ta), soit οἰρών soit ὄρος, suivi de la particule -jo, comme tosojo nous a paru pouvoir être un τόσον-yo. D'emploi enclitique dans les deux cas où elle est postposée à un nom, alors qu'elle est antéposée à un verbe (jodososi, oakereze), cette particule se trouve dans l'exemple de tosojo dans la seconde phrase d'un énoncé discursif, avec simple fonction articulaire de ligateur ; dans l'exemple de orojo, dans les cinq mentions d'un énoncé itératif, comme particule d'énumération spécifiant chacun des termes de celle-ci, selon un schéma syntaxique connu par ailleurs, notamment dans le cas de l'exemple tokharien où yo enclitique a un emploi spécifiant (§ 10), et dans celui de myc. oakereze, où la particule est tonique.

Dans les deux exemples mycéniens (orojo, oakereze), la particule (j)o se trouve employée conjointement avec une autre, odaa₂, qui, introduisant un sous-ensemble d'une énumération autre que le premier¹⁸⁹, sert, si l'on veut, à définir un rapport d'inclusion, tandis que o-/jo définit un

186. Voir *Documents*, p. 269.

187. « Il genitivo miceneo e il sincretismo dei casi », *Atti della Accademia nazionale dei Lincei, rendiconti della classe di scienze morali, storiche e filologiche*, series 8.15 (1960), p. 33-61.

188. Voir P. Ilievski, *Z.Ant.* 8, 1958, p. 310.

189. Voir note 225.

rapport d'appartenance. Il n'est en tout cas pas sans intérêt de comparer les deux énoncés itératifs mycéniens qui ont à la fois *odaa₂* et *(j)o* :

| | Aq 64 | Eq 213 |
|-------------------------------------|---|---|
| Première rubrique..... | <i>o(akerese)</i> 2, 5, 6, 7 | <i>(oro)jo</i> (2) |
| Rubrique autre que la première..... | <i>odaa₂</i> (12) ... <i>o(akerese)</i> 13, 14, 15, 16 | <i>odaa₂</i> ... <i>(oro)jo</i> (1. 3 à 6) |

Même si en 213, mais non en 64, les deux particules sont conjointes dans toutes les rubriques autres que la première, le parallélisme qui ressort de ces données combinatoires invite à accepter l'interprétation de *(oro)jo* comme contenant une particule, dès lors qu'on interprète *oakerese* de cette manière, ce qu'on ne saurait manquer de faire en présence de *akerese*.

L'on se demandera pourquoi la particule d'énumération spécifiante est, non pas *-qe*, mais *-jo*, comme dans le cas de *oakerese* : l'on ne peut faire valoir ici les considérations invoquées pour justifier ce dernier (qui concernaient la place de la chaîne enclitique : § 17), puisque le nom *oro*, de quelque façon qu'on l'interprète, ne saurait être que tonique. La réponse passe par l'examen des emplois spécifiants de *-qe* : cette particule (qui peut se trouver employée une seule fois en valeur conclusive : § 22) peut être répétée après chacun des termes énumérés, quand ceux-ci sont au nombre de deux, e.g. PY Ad 671 (scribe 23) : *puro apukowoko karutijejaoqe pakelejaoqe* VIR 6 ... Mais, quand l'énumération comporte plus de deux termes, *-qe*, s'il est répété, ne l'est jamais après le premier d'entre eux¹⁹⁰, e.g. :

— sans *odaa₂* Ta 722 (scribe 2) *taranu ajameno erepalejo atoroqo iqoqe porupodeqe ponikeqe* SUBS 1

et cf. Jn 829 ; Ta 642 ; 707 ; 714 ; 721, tablettes qui sont toutes dues au scribe 2)

190. Même phénomène par exemple en latin, e.g. Ov., *M.* 9, 690 sq.

..... *cum qua latrator Anubis*

Sanctaque Bubastis uariusque coloribus Apis

Quique premit uocem, etc.

— avec *odaa*₂ Ed 317 (scribe 1) *odaa*₂ *ijereja karawiporoqe eqetaqe | wetereuqe onata tosode pemo ...*

La comparaison de ce dernier texte et de celui où figurent *odaa*₂ et *oakerese*, *orojo* montrent qu'en emploi spécifiant (*j*)*o* est accolé à tous les termes de l'énumération y compris le premier, mais *-qe* à tous les termes sauf le premier. De plus, (*j*)*o* accompagne un terme qui, répété, est toujours le même, *-qe* des termes qui varient : il y a là comme un reflet de l'opposition entre l'énoncé discursif, dont les phrases diffèrent les unes des autres et dont seule une phrase autre que la première est munie de particule, et l'énoncé itératif, à phrases de structure syntaxique identique, et comportant toutes (y compris la première) une particule. L'on remarquera que, dans *oro-jo*, la particule d'énumération occupe la même place que celle de *eke-qe* : elle est postposée au terme réitéré de l'énumération.

20. Le mycénien a donc possédé une particule qui est non seulement un ligateur (*tos-o-jo*), comme en hittite (*-ya*) et en celtique (gaul. *-io*), mais une particule d'énumération :

a) celle-ci peut être déictique, comme en tokh. *yo* (§ 8) ; mais initiale (et tonique), elle introduit globalement l'énumération, alors qu'en tokharien, postposée (en position enclitique) au premier membre de l'énumération, elle annonce des membres de structure syntaxique parallèle ;

b) en emploi spécifiant, elle est accolée à chacun des termes énumérés, que l'énoncé soit itératif (comme dans le hitt. *ya ... kuennir ... a ... kuennir*), ou non (tokh. *wärkänt yo ... patkrū yo*) ;

c) mais elle ne connaît pas l'emploi conclusif qu'a **yo* en hittite ou en tokharien : en cette valeur, le grec a **k^{we}* (cf. § 8), qu'ignorent le hittite et le tokharien.

L'examen de ces emplois de la particule permet de résoudre les trois principaux problèmes étymologiques qu'elle a paru devoir poser : est-elle grecque ? à quel thème pronominal appartient-elle ? est-ce un adverbe ou une particule ?

Partant de l'idée que « *o-/jo-* behaves in a manner not paralleled ... by any syntactical element known in Greek or elsewhere among the Indo-European languages », J. T. Hooker pense que « the very alternation between *o-* and *jo-* suggests a scribal feature which Linear B has inherited from an earlier

stage of Cretan writing »¹⁹¹, et considère comme probable qu'un trait de langue non grecque ait été emprunté en même temps. J. Chadwick a discuté ces vues avec pertinence¹⁹², mais posé un thème de démonstratif *so¹⁹³, interprétation qui se heurte non seulement aux données comparatives (l'existence d'une particule d'énumération i.e. que connaissent, par ailleurs, le hittite et le tokharien), mais surtout aux données mycéniennes.

D'une part en effet il existe une variante graphique jo-/o- (qui n'est pas affaire de scribe : le scribe 2 de Pylos a o- [Pn 30 ; Ta 711] et jo- [Jn 829]), et l'on ne pourrait justifier jo-, à partir de *so-, que par une graphie inverse, pour laquelle on n'a pas de bon modèle. D'autre part, dès lors qu'on a, en position enclitique, un -jo qui apparaît et en fonction articulaire comme ligateur dans l'énoncé discursif (toso-jo), et comme particule d'énumération dans l'énoncé itératif (oro-jo), l'on ne saurait donner de la variante jo-/o- qu'une explication phonétique et non graphique : en position appuyée, lorsqu'il est enclitique, *yo n'est pas encore passé à *ho, autant que nous sachions. Mais, en position tonique, il commence ou vient de le faire : jo- est une graphie archaïsante d'une forme dans laquelle *y est en train de s'amuïr, o- une graphie plus conforme à la prononciation. En d'autres termes, jo-/o- appartient bien au thème qui, en fonction purement articulaire, a donné le relatif, comme l'a bien vu E. Risch¹⁹⁴.

21. Le troisième (et le plus difficile) des problèmes que pose jo- consiste à savoir si c'est un pronom, un adverbe [ῥ(ς)], une particule [ῥ]. E. Risch¹⁹⁵, J. T. Hooker¹⁹⁶, J. Chadwick¹⁹⁷, ont fait justice de l'interprétation de ce thème par un pronom

191. J. T. Hooker, *I.F.* 73, 1968, p. 77.

192. J. Chadwick, *I.F.* 75, 1970, p. 101-102.

193. *I.F.* 75, 1970, p. 101 ; hésitation chez Chadwick-Baumbach, *s.u.* ῥς : « Prefix o- or jo- ... in form prob. hō cf. lac. ῥ, Aleman ῥτ', att. ῥ-δε. In some cases it could represent a form of the relative pronoun ... but in other cases this is unlikely ». L'interprétation par *so est celle de C. Watkins, *Celtica* 6, 1963, p. 19 (voir notre discussion, *B.S.L.* 66, 1971, p. 202-204).

194. *Atti e Memorie del 1° Congresso internazionale di Micenologia II*, p. 695.

195. *Atti*, p. 695.

196. *I.F.* 73, 1968, p. 73-74.

197. *I.F.* 75, 1970, p. 101 ; et Chadwick-Baumbach, *s.u.* ῥς.

fléchi ζ ¹⁹⁸, en particulier parce que, quand l'objet est exprimé, le nombre du thème pronominal ne varie pas (on n'a pas, par exemple, ζ avec l'objet au neutre pluriel). Mais a-t-on un moyen de choisir entre l'interprétation par une forme $h\bar{o}$ d'ablatif ou d'instrumental (survivant en grec dans $\acute{\omega}\varsigma$, $\acute{\omega}\delta\epsilon$), qui est celle, par exemple de J. Chadwick¹⁹⁹, ou par une forme δ de particule, qui est celle de E. Risch²⁰⁰, dans une langue qui note de la même façon \bar{o} et δ ?

Ici, la réponse ne saurait être comparative, du fait que le thème $*yo$ a servi à spécifier les termes d'une énumération non seulement sous forme de particule (tokh. *yo*, hitt. *ya*), mais sous forme de thème fléchi (véd. *ya-*, cf. § 11). Mais c'est le grec lui-même qui la fournit. A partir du moment où le même élément apparaît en position enclitique (*oro-jo*, *tosoj-*) aussi bien qu'en position tonique (*jo-dososi*, *o-wide*, *o-te*), l'on n'a pas de bonne raison de vouloir y chercher un adverbe tel que $\acute{\omega}\varsigma$ qui n'existe pas en position enclitique. De plus, $\acute{\omega}\varsigma$ est généralement initial de proposition, e.g. Ω 75

$\delta\phi\rho\alpha$ τί οἱ εἶπω πυκινὸν ἔπος, ὥς κεν Ἀχιλλεύς
δῶρων ἐκ Πριάμοιο λάχῃ

et s'il en est ainsi pour *jo(dososi)*, ce n'est pas le cas pour *o(akerese)*, dans lequel tout invite à voir un syntagme particule+verbe, comme dans (*ou*)*qe akerese*, *ijetoqe*, *ekede*, (*porena*)*qe pere*, etc.

Un dernier argument réside dans le parallélisme et le caractère complémentaire de *jo-* et de *-qe*.

En emploi spécifiant, elles sont des variantes l'une de l'autre: *o(akerese)* est une variante affirmative de (*ou*)*qe (akerese)* là où la place finale du verbe requise par les autres mentions de l'énoncé exclut le type *ijetoqe*; et l'on a (*oro*)*jo* là où la structure de l'énoncé itératif requiert une particule accolée à tous les termes énumérés, alors que *-qe* ne s'attache pas en mycénien au premier des termes énumérés. En emploi non spécifiant, elles sont aussi en distribution complémentaire en mycénien, où *jo-* est seul apte à introduire, *-qe* seul apte à conclure.

De plus, l'une et l'autre sont des ligateurs de tablettes pouvant porter référence à des tablettes autres que celles où

198. C. Gallavotti, *P.d.P.* 11, 1956, p. 5-10.

199. *Documents*³, *Glossary*, s.u.; *I.F.* 75, p. 101; Chadwick-Baumbach, s.u.

200. *Atti*, p. 696.

elles figurent, en d'autres termes à une série de tablettes : le *owide* de Ta 711.1 annonce l'énumération d'objets de 641-642, 707 à 716 ; 721-722. Et une étude plus poussée de *-qe* ferait apparaître que le *ekeqe* de chaque cadastre individuel E- ne peut se comprendre qu'en fonction de tous les autres cadastres individuels : ils constituent en quelque sorte les minutes qui ont servi à établir le cadastre collectif correspondant, et leur assemblage forme un énoncé itératif, clair dans le cas du cadastre Eo de terres *kitimena*, et rédigé sur des tablettes séparées dans le cas du cadastre Eb de terres *kekemena*. Comme ligateurs de tablettes aussi, les deux particules sont complémentaires : *jo-* qui annonce (globalement) les détails (hétérogènes) de l'énumération est déictique ; *-qe* qui rattache chaque tablette individuelle à l'ensemble des autres tablettes (de structure syntaxique homogène) est anaphorique, articulant les unes aux autres des phrases qui sont les membres complémentaires d'une énumération constituant un tout.

Parallèle à et complémentaire de *-qe*, *jo* est, comme ce dernier, une particule (et non une forme fléchie adverbialisée). Cette particule n'est pas davantage à traduire que les autres indices d'énonciation que sont les particules de discours ou de récit²⁰¹ (cf. § 24), ou l'augment, ou *šv*. Ces particules ont une fonction sans avoir nécessairement de sens : ce sont des agents formels fonctionnant pour l'agencement d'un certain type de phrase. L'on peut traduire *jo-* « ainsi », mais seulement là où il introduit l'énumération (*jodososi*), et seulement si l'on est conscient qu'une telle traduction se réfère uniquement à l'emploi déictique de la particule ; de même il faut avoir conscience que sa traduction « et » se réfère à son emploi anaphorique dans le cas de *tosoj-*, et dans celui, plus complexe, de *oakerese*, *oro-jo*, où la particule, ligatrice et énumératrice, joue sur deux plans.

22. L'on peut comparer les fonctions des deux particules **yo* et **k^we* non seulement dans un état de langue comme le mycénien qui les possède conjointement, mais dans des langues qui, comme le hittite ou le tokharien, ne connaissent guère cette dernière²⁰², ayant privilégié l'emploi articulaire

201. Cf. G. Watkins, *Actes du 9^e Congrès International des Linguistes*, p. 1038 : « les trois particules connectives (et initiales) du hittite *nu*, *ta*, *šu* peuvent être traduites « et » ou simplement ignorées dans la traduction ».

202. **k^we* n'est attesté en hittite que par (*kuiš-*)*ki*, indéfini : H. Pedersen, *Muršilis, Danske Vid. Selsk., H.F. Medd.* 21, p. 56 ; B. Hrozný, *Sprache der*

de $*k^{we}$ en fonction de relatif, toutes proportions gardées comme le grec du premier millénaire l'a fait, inversement, pour $*yo$, ne conservant que $*k^{we}$ comme particule d'énumération :

a) l'une et l'autre ont un emploi déictique (§ 9) ;

b) comme $*-yo$ en hittite et en tokharien, $*k^{we203}$ a un emploi conclusif, non seulement dans des langues qui ignorent la particule d'énumération $*yo$, comme le latin (cf. Cic., Mur. 1, 1 : *pacem, tranquillitatem, otium concordiamque*)²⁰⁴, ou le sanskrit (cf. A.V. 12, 1, 53 *agniḥ sūrya āpo medhām viśve devās ca*), mais en grec, langue qui, pour connaître $*yo$, ne l'emploie pas en conclusion :

PY Ta 709.2 *ekara itowesa pedewesa soweneja audewesage*

Esch., Pe. 957/960 Φαρανδάκης, | Σούσας, Πελάγων, | Δοτάμας ἦδ' Ἀγδαδάτας, Ψάμμεις, Σουσισκάνης τ' Ἀγδάτανα λιπών |

c) alors que l'asyndète est toujours possible (cf. *indraḥ pūṣā varuṇo mitro agniḥ*²⁰⁵), comme $*yo$ en hittite, en tokharien, et en mycénien, $*k^{we}$ a une valeur spécifiante, dans une langue comme le sanskrit qui ne connaît pas (ou plus? cf. § 11) $*yo$, e.g. dans l'énumération des huit Vasu, BĀU 3, 9, 3 *agniś ca pṛthivī ca vāyus cāntarikṣam cādityaś ca dyauś ca candramāś ca nakṣatrāni ca, ete vasavaḥ*²⁰⁶. Une convergence importante ici est celle de l'énoncé itératif, le mycénien ayant *ekeqe ... ekeqe*, comme le hittite a *... ya ... kuennir ... a ... kuennir*, à la place de la particule près, qui occupe la position d'un ligateur en hittite, d'un indice d'emphase en mycénien comme en tokharien (§ 14).

Fonctions annonciatoire, conclusive, spécifiante peuvent se combiner de manière complexe, par exemple :

— en védique, AV 11, 10, 24 a

yé rathīno yé arathā asādā yé ca sādīnaḥ « welche Wagenbesitzer sind, welche ohne Wagen, welche ohne Sitz, welche

Hittiter (1917), p. 198 sq. ; A. Hahn, *Tr.Am.Ph.Ass.* 64, p. 37 ; J. Friedrich, *Helh.Wib.*, p. 114 ; le *ṣ-* de tokh. *ṣpa* « et » rappellerait skr. *ca*, gr. *τε* lat. *-que* pour Meillet, *M.S.L.* 18, 1914, p. 406.

203. Sur $*k^{we}$, voir J. Gonda, « *The history and original Function of the I.E. particle *k^{we}, especially in Greek and Latin* », *Mnemosyne* 7, 1954, p. 177-214 ; 265-296 ; « *The use of the particle ca* », *Vāk* 5, 1957 ; C. J. Ruijgh, *Autour de τε épique*. *Études sur la syntaxe grecque*, Amsterdam 1971 (et voir note 134 sur *ekeqe*).

204. Sur lat. *-que*, voir Leumann-Hofmann-Stanzyr, II, 473-476.

205. J. Gonda, *Vāk* 5, p. 39.

206. J. Gonda, *Vāk* 5, p. 38.

mit Sitz »²⁰⁷, *yo- spécifiant est accompagné d'un *k^{we} qui précède le dernier terme de l'énumération, en le reliant aux autres de manière anaphorique ;

— en mycénien, en Jn 829 *jodososi korelere dumaleqe porokoretereqe karawiporoqe opisukoqe opikapeeweqe*, jô-déictique est accompagné d'un -qe qui spécifie comme appartenant à l'énumération les divers éléments que, anaphorique, elle relie entre eux ; en PY Vn 10 :

odidosi durutomo amolejonade epi[pu]la 50 akosoneqe ... 50, o-, déictique, est accompagné d'un -qe qui clôt l'énumération. Un jeu particulièrement complexe de particules est offert par Eq 218 (§ 18), où s'emboîtent comme en un jeu de poupées chinoises : un o-(wide) déictique introduisant l'ensemble de l'énumération ; des *odaa*₂ spécifiant, de manière déictique, les sous-ensembles de l'énumération autres que le premier (1.3, 4, 5, 6) qu'ils introduisent ; des -jo spécifiant, de manière déictique, tous les termes individuellement énumérés, y compris le premier (1.2, 3, 4, 5, 6), en répétition anaphorique. Il y a là un exemple de plus (cf. § 7, 10) d'énumération structurée : l'étude stylistique des énumérations indo-européennes reste à faire²⁰⁸.

23. Nous nous interrogerons, pour finir, sur les raisons de la disparition de *yo au profit de τε en grec.

Deux traits opposent ces particules en mycénien. D'une part, comme particule spécifiante, -jo/o- se joint à tous les termes énumérés itérativement (*orojo*, *oakerese*), alors que -qe ne se postpose pas au premier de ces termes. Ce trait est sans grande conséquence pour l'histoire ultérieure de ces deux particules, sinon qu'après la disparition de jo- comme particule d'énumération, τε pourra se joindre à tous les termes énumérés, ainsi dans l'énumération des neuf Muses, Hes., *Theog.* 77 sq.

Κλειώ τ' Εὐτέρπη τε Θάλεια τε Μελπομένη τε | Τερψιχόρη τ'
'Εράτω τε Πολυμνιά τ' Οὐρανίη τε | Καλλιόπη θ(ε).

Mais, d'autre part, une différence importante entre *yo et *k^{we} est que celle-ci, pour jouer un rôle parfois déictique, mais en position enclitique dans une langue, l'indo-iranien,

207. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.* II/2, p. 348.

208. Nous donnons d'autres exemples d'énumérations structurées dans un article des *Mélanges Claire Préaux*.

qui ignore **yo* comme particule d'énumération (§ 9), n'introduit jamais l'énoncé. Cela tient, peut-être, à une certaine valeur attachée à chacun de ces thèmes : pour J. Gonda, **k^we* « lays stress on the unity-in-duality, on the complementary correspondence of the thoughts expressed, on the incompleteness of the clause in which it occurs »²⁰⁹, et **yo* est un « annunciatory includer »²¹⁰ : cette valeur annonciatoire a pu privilégier **yo* en fonction de particule introductrice d'énoncé.

Il importe, en tout cas, qu'en cette fonction **yo*, étant tonique (ce que n'est jamais **k^we*), ait pu être suivi d'un verbe à valeur « cataphorique » (déictique)²¹¹ : à une époque où, par opposition au verbe tonique d'une subordonnée, est encore atone le verbe d'une principale (si bien que nous accentuerions volontiers **ζ-δωσονσέ*), le verbe cataphorique est encore en position enclitique — la position marquée du verbe principal —²¹² : il ne peut se trouver à l'initiale absolue (où il serait tonique) comme il le fera plus tard avec la disparition de cette opposition tonale. Alors, sans pour autant être subordonné, il pourra remonter de la position enclitique à l'initiale (accentuée), et la particule deviendra doublement redondante : elle ne jouera plus de rôle dans l'agencement de l'énoncé, puisque le verbe n'aura plus besoin de s'appuyer sur elle en une unité accentuelle ; et elle n'aura plus de valeur déictique que superfétatoire puisqu'à lui seul le verbe initial pourra être doté de cette valeur. C'est ainsi qu'un énoncé du type :

209. J. Gonda, *Mnemosyne* 7, 1954, p. 201.

210. « *The original Character of the i.e. relative Pronoun *io* », *Lingua* 4, 1954/5, p. 1-41.

211. W. Dressler, *Ein textsyntaktische Regel der idg. Wortstellung (Zur Anfangstellung des Prädikatverbums)*, *Z.V.S.* 83, 1969, p. 25, définit la cataphore comme contrepartie de l'anaphore : « Wenn ein Text aus mehreren Sätzen besteht, so gibt es in diesen Sätzen Bezüge, die entweder auf ein folgendes Textstück über den Einzelsatz hinaus vorausweisen oder auf ein vorheriges Stück zurückweisen. Jene seien mit R. Harweg kataphora oder kataphorisch » (p. 1-2).

212. Pour la place du verbe, W. Dressler pose la règle suivante (*l. c.*, p. 3) : « 1. Im Idg. und in den meisten altidg. Sprachen ist einem textthomonymen, nichtemphatischen einfachen Aussagesatz Anfangstellung regelwidrig. 2. Anfangstellung ist textuell kataphorisch oder (viel häufiger) anaphorisch und charakterisiert als Wortstellung-Variante textuell gebundene Sätze », de manière très intéressante, mais sans avoir vu qu'en cette fonction la position initiale du verbe avait succédé à la position enclitique.

Jn 829 *jodosodi koretere porokoretereqe*, etc. (§ 12)

ou

Nn 228 *ooperosi rino opero* « doivent du lin à titre de dette », intitulé suivi de l'énumération des quantités de lin dues par neuf localités (e.g. 1.2 *ukajo* SA 20 *roowa* SA 35, etc.), a pu être remplacé par un énoncé sans particule, commençant par le verbe initial suivi de ses sujets énumérés (et inversés, comme en mycénien): I.G. V/2, 262 (Mantinée, ve s.) [F5]φλέασι οἷδε ἰν Αλέαν (intitulé suivi de noms propres sujets, qui emplissent les lignes 2 à 9); du formulaire ancien ne subsistent que des substituts dans lesquels le verbe ne demeure enclitique que lorsque l'élément déictique qu'il suit est un pronom tonique fléchi, e.g. I.G. II² 1544 τάδε παρέδωσαν ἐπίσταται Ἐλευσινόθεν Ἀντισθένης Ἀντικράτους, Ἰκαριεύς Ἀμφιετίδης, Θεοπόμπου Παιονίδης, Δημοκλείδης, Φιλοκλέου[ς] Εἰτεᾶϊος (avec même inversion du sujet qu'en mycénien).

Le champ d'emploi anaphorique des deux particules d'énumération coïncidant par ailleurs, une fois périmé cet emploi déictique qui marquait *jo* par opposition à *qe*, celui-ci s'est développé aux dépens de celui-là: *jo* a alors disparu comme énumérateur, d'autant qu'il s'est développé, en tant que tonique, en fonction purement articulaire de conjonction de subordination, dans des conglomérats (*ote*, *jōqi*: § 26). Tout se passe donc comme si, en grec, seule langue où les deux thèmes sont conservés conjointement comme particules d'énumération, avait été prégnante pour *yo la fonction articulaire, pour *k^{we} la fonction d'indice d'énumération²¹³. Il y a donc eu répartition des emplois des deux particules dont les aires d'emploi coïncidaient largement, mais non totalement. L'étude d'autres particules montrerait des faits, sinon analogues, du moins typologiquement comparables: c'est ainsi que skr. *iti*, qui a pu être une particule conclusive d'énumération²¹⁴, s'est développée surtout comme particule conclusive (le plus souvent) du discours direct, parce qu'elle a été concurrencée par une autre particule d'énumération,

213. Nous n'abordons pas le problème de *k^{we} subordonnant: cf. J. Wackernagel, *Idg. *-q^{ue} als alte nebensazeinleitende Konjunktion*, *Kl. Schr.* 257-261: il y en a des traces en grec (ἔστω), latin (*dōnec*, *absque* [sur lequel voir E. Bernert, *Glotta* 28, 1940, 78 sq.]), sanskrit (le premier verbe de phrases à *ca* étant accentué, et *ca* pouvant avoir le sens « si » [cf. L. Renou, *Gramm... véd.* § 445], comme en hittite [H. Eichner, « Ur- idg. *k^{we} « wenn » im Hethitischen », *M.S.S.* 29, 1971, 69-75]).

214. Voir A. A. Macdonell, *Vedic Grammar*, p. 218.

ca, dont l'aire était plus vaste (déictique, spécifiante et non pas seulement conclusive).

24. La particule **yo* n'est qu'un exemple parmi d'autres de ces particules pronominales indo-européennes, dont chacune offre un vaste champ à l'investigation linguistique. Si nous l'avons choisie de préférence à d'autres, c'est pour deux raisons.

L'une, c'est que son existence même est moins bien reconnue, du fait de son absence en sanskrit, en latin, en grec alphabétique. Et il nous a paru utile de rappeler que *myc. jo-* était comparable à *gaul. -io*, *hitt. -ya*, *tokh. yo*, et cela pour des raisons méthodologiques aussi bien que de fait : il ne faut jamais perdre de vue que les solutions aux problèmes posés par un état de langue archaïque comme le mycénien peuvent se trouver, non pas dans le grec du premier millénaire, trop évolué pour les fournir, mais dans des langues qui conservent des structures archaïques.

L'autre c'est qu'une particule comme **yo* montre que peut être atténuée la difficulté majeure que constitue pour la théorie des particules une étymologie globale qui amène à les concevoir comme ayant des fonctions syntaxiques diverses pour un même thème, mais identiques d'un thème à l'autre, si bien que tout thème pronominal semble interchangeable avec n'importe quel autre, puisque toutes les particules sont susceptibles de jouer à plusieurs niveaux²¹⁵. En effet, elles peuvent être :

A. Des *indices de mots* jouant à l'intérieur de la phrase sans avoir d'incidence sur le contenu global de celle-ci, ni servir à agencer l'énoncé :

a) toniques, elles peuvent s'adverbialiser en emploi « hic et nunc » (et donner alors des préverbes de mouvement, et des premiers membres de composés nominaux) ;

b) atones, elles peuvent être des indices d'emphasis attachés à n'importe quelle sorte de mot ;

c) atones également, elles ont pu, postposées à des noms, contribuer au développement de la flexion nominale.

215. Voir *B.S.L.* 68, 1973, p. 29.

B. Des *indices d'énoncé*²¹⁶ :

d) l'on réservera le terme de « particules de phrase » aux particules qui, comme la négation, ou les particules de phrase aspectuelles ou modales, affectent globalement le contenu de la phrase, mais indépendamment de la structure de l'énoncé. Et l'on qualifiera de « particules d'énoncé » :

e) les outils articulatoires, destinés à structurer l'énoncé complexe ;

f) et les indices d'énonciation qui, indépendamment de la structure syntaxique de l'énoncé (simple ou complexe), caractérisent ce dernier d'un point de vue sémantique. Ainsi, l'on a non seulement des particules d'énumération, mais aussi, par exemple des particules de récit (à distinguer des ligateurs comme **nu*, etc.), comme véd. *vái*, employée dans la première phrase d'un récit, ou *ha*, qui marque une progression dans le récit²¹⁷, ou des particules de discours. Ces dernières peuvent soit figurer à l'intérieur du discours lui-même, étant indifféremment en énoncé complexe ou simple, comme **e*²¹⁸

E 278 ἤ μαλα σ' οὐ βέλος ὦκ' ἀμαύσσατο,
soit, en énoncé complexe, articuler le discours au récit, se trouvant soit au commencement du discours, comme hitt. *-wa(r)-* qui « signale l'insertion, dans un récit, d'une conversation, d'un message, de questions »²¹⁹, soit à la fin du discours comme véd. *iti* qui, le plus souvent, le conclut et est suivi du verbe « dire »²²⁰ (on en rapprochera lat. *ita* qui, au contraire, annonce le discours, éventuellement indirect : Pl., *Mil.* 179 *ita respondit: se sectari nimiam*).

216. Ces particules peuvent apparaître dans des phrases nominales aussi bien que verbales : cf., en grec, myc. *(j)o-* avec prédicat nominal, ou la négation (B 204 οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη) ou la particule modale (E 481 τὰ τ' ἔλδεται ὅς κ' ἐπιδευής), ou, en hittite (voir E. Laroche, *R.H.A.* 19, 1961, p. 31), les particules à valeur aspectuelle *-kan*, *-šan*, *-(a)šta* (F. Josephson, *Sentence Particles*, p. 397-399), ainsi que *-za* (H. A. Hoffner Jr., *On the Use of hittite -za in nominal Sentences*, *J.N.E.S.* 28/4, 1969, 225-230).

217. A. A. Macdonell, *Vedic Grammar*, 247-248 pour *vái*, et pour *ha*, p. 252 ; Delbrück, *Aind. Syntax*, p. 486, et 489-490, respectivement.

218. Voir *B.S.L.* 68, p. 33.

219. E. Laroche, *B.S.L.* 53, 1957-58, p. 161.

220. Voir L. Renou, *Grammaire ... védique*, p. 392 ; *Grammaire sanscrite*, p. 532 ; Speyer, *Skr. Syntax* § 492 ; J. Gonda, *Remarques sur la place du verbe*, p. 77.

25. Les diverses sortes d'indices d'énoncé se distinguent les unes des autres par leur place dans la phrase et/ou l'énoncé.

Dans la *phrase*, les particules de phrases proprement dites offrent la particularité, lorsqu'elles sont enclitiques, d'être les derniers des enclitiques : quand elles coexistent dans une phrase avec un outil articulatoire, elles le suivent

Γ 56/57 ἦ τέ κεν | ἤδη λαίνον ἔσσο χιτῶνα

et il en est de même lorsque la phrase contient un pronom fléchi :

A 257 257 ὃ τι κεν κεφαλῇ καταλεύσω,

hitt. *na-at-ši ha-an-ni na-at-kan aš-nu-ul* « judge it for him and settle it »²²¹.

C'est par là que ces particules ont pu se rapprocher du verbe, lui-même dernier enclitique, et se préverber (*e.g. cum*)²²².

Les indices d'énonciation, eux, peuvent se trouver n'importe où dans une phrase : l'on a vu des exemples de tokh. A *yo* en position enclitique et valeur déictique (§ 7), et si *o(deka-salo)*, *jo(dososi)* sont initiaux (en énoncé déictique), en énoncé anaphorique (itératif) *o(akerese)* est intérieur, (*oro*)*jo* final.

Les outils articulatoires, au contraire, sont toujours dans la portion initiale de la phrase, avec ses deux variantes, enclitique et initiale absolue²²³. Ces variantes sont en partie seulement fonction de la valeur déictique ou anaphorique de la particule : l'articulation déictique se trouve volontiers à l'initiale absolue (*so sprach Zarathustra*) et les ligateurs volontiers en position enclitique (δέ, etc.), mais l'on a vu des exemples de **yo* ou de **k^{we}* qui, pour annoncer des membres d'une énumération, se trouvaient à l'intérieur (§ 7, 8, 9), et

221. F. Josephson, *Sentence Particles in ... Hittite*, p. 52.

222. Nous laissons de côté ici le problème complexe de la négation, qu'on voit également se rapprocher du verbe : cf. myc. *ouparokeneto* PY Ad 686, avec la négation en tête de la seconde phrase comme le serait une particule de liaison ; véd. *na*, qui « tend en subordonnée à descendre vers la finale, autrement dit à se rapprocher du verbe » (A. Minard, *La subordination dans la prose védique*, Paris 1936, § 20).

223. Voir J. Blomqvist, « *Textkritische Folgerungen aus zwei griechischen Wortstellungsregeln* », *Museum Helveticum* 28, 1971, 145-155, pour des exemples de particules de coordination grecques en troisième, quatrième ou cinquième position : une telle postposition n'a lieu que lorsque le premier mot de la phrase est un préverbe, et alors la particule suit directement le premier mot « mobile » de la phrase. Sur la « loi de Wackernagel » dans les langues italiques, voir P. Berrettoni, *Studi e Saggi Linguistici* 11, 1971, 170-199.

un même ligateur peut être tantôt tonique et initial, tantôt atone et en seconde position (louv. *a-/hitt. -a-*). Mais le point important est qu'en cas de coexistence de plusieurs enclitiques, les ligateurs sont toujours les premiers de la chaîne (*damodemi pasi*), s'opposant en cela vigoureusement aux particules de phrase.

C'est enfin par leur place dans l'énoncé (et non plus dans la phrase), et par la structure de ce dernier, que les deux types de particules d'énoncé se distinguent : les indices d'énonciation se trouvent indifféremment en énoncé simple (*owide* PY Eq 213) ou complexe (*owide ... ole ... teke*, PY Ta 711), mais quand l'énoncé est complexe, c'est toujours dans la première phrase de ce dernier qu'ils apparaissent, ainsi dans le cas du récit introduisant le discours et pouvant être lui-même un énoncé simple (*so sprach Zarathustra*), ou du discours inséré dans le récit (avec particule finale du discours dans le cas de skr. *ili*). Au contraire, l'énoncé dans lequel figurent les outils articulatoires est toujours complexe, et ces outils s'y trouvent toujours dans une phrase autre que la première, avec ordre normal particule (...) verbe (*-qe ake* ; *de ... pasi*), et variante hypermarquée verbe+particule (*ekede-*) en cas de subordination tonique. L'opposition entre les indices d'énonciation et les outils articulatoires est neutralisée quand l'énoncé est itératif, du fait que la particule a simultanément les deux fonctions (cf. § 14) : le groupe verbe-particule se trouve alors à l'intérieur de toutes les phrases, l'ordre normal étant verbe-particule (*ekeqe*), avec une variante particule-verbe quand le verbe est maintenu à la finale (*oakerese*).

26. N'importe quel thème pronominal peut en théorie remplir les diverses fonctions que nous venons d'énumérer. Mais dans un état de langue historique, l'assemblage de plusieurs thèmes pronominaux en conglomérats peut servir à distinguer plusieurs d'entre elles. Ainsi, *yo a été en mycénien indice d'énonciation (*jo-dososi*) et outil articulatoire (*loso-jo*). Mais l'ambiguïté disparaît par l'adjonction d'un second thème pronominal qui le marque soit comme l'un soit comme l'autre : *ole*, *joqi* sont outils articulatoires, *oa₂* (qui se trouve comme *jo-* en tête d'un intitulé d'énumération, PY Vn 20) est spécifié comme particule d'énumération par *-a₂* (qu'offrent les autres particules d'énumération, dont la fonction est d'introduire une partie d'une énumération autre que la première [*odaa₂* « item »] et notamment la dernière

[*odeqaa*₂ « dēnique »]) : les conglomérats pronominaux ont pu être constitués pour distinguer les diverses fonctions d'un thème à lui seul polyvalent.

Mais, à époque préhistorique, c'est le dosage des diverses composantes possibles d'une particule qui individualise cette dernière. Et l'on définira par exemple **yo* de la manière suivante : négativement, elle ne s'est ni adverbialisée ni préverbée et n'a pas donné de premier membre de composé, et elle n'est pas un indice de phrase (aspectuel, modal, etc.). Ces deux propriétés négatives ne vont pas nécessairement de pair : **de* n'est pas indice de phrase non plus, mais est préverbe (lat. *dē*, etc.). Positivement, **yo* est un ligateur, un indice de mot, une particule d'énumération. En effet :

a) *dans l'énoncé complexe* **yo* (qui sous forme fléchie a donné le relatif au grec et à l'indo-iranien) subsiste sous forme non fléchie pour lier des phrases, en parataxe, en celtique, hittite, grec et, en hypotaxe, dans des conjonctions comme myc. *ote*, *jōqi* : rien ne permet de penser que ces conglomérats pronominaux commencent par autre chose qu'une forme pronominale non fléchie, comme celles qu'on rencontre souvent dans ces conjonctions (cf. lat. *dōnec*, etc.), et contiennent, par exemple, un neutre (de **yod te* l'on attendrait **ῥστε*)²²⁴. Ces deux variantes, paratactique et hypotactique, de l'emploi ligateur se distinguent à plusieurs niveaux : la particule de phrase se trouve dans la seconde phrase de l'énoncé, la conjonction a fini par pouvoir être indifféremment dans la première ou dans la seconde proposition ; la particule est enclitique, la conjonction tonique ; la particule se trouve dans des phrases indifféremment verbales (gaul. *dugionti-io*) ou nominales (myc. *tojojo*), la conjonction seulement dans des propositions verbales ;

b) *à l'intérieur d'une phrase*, **yo* peut être un affixe casuel (de génitif thématique en indo-iranien, grec, arménien, falisque, de génitif athématique dans le *sejo* du tokharien A, d'instrumental par ailleurs en tokharien A), postposé, comme le sont d'autres thèmes pronominaux en valeur casuelle, ainsi le **-su* (**-si*), le **-bhi*, le **-mi* des cas obliques pluriels, le *-δε* de *οἷον-δε*, le *-na* de l'illatif lituanien, le *-cum* de *uobiscum*, etc., ou les divers affixes des cas secondaires de la flexion tokharienne.

224. Sur *ῥστε*, voir J. Gonda, *Mnemosyne* 7, 1954, p. 276-281 ; P. Monteil, *La phrase relative en grec ancien* (1963), p. 271-283.

C'est par sa fonction d'indice de mot que *yo se distingue le plus nettement de *k^{we} : ni *k^{we} ni *yo ne sont adverbes, ni indices de phrases, ni, par conséquent préverbes, ou premiers membres de composés ; au contraire *k^{we} et *yo sont tous deux des indices d'énonciation (particules d'énumération), et des ligateurs (ayant l'un et l'autre donné naissance à des relatifs). Mais *k^{we} n'est jamais affixe casuel, au contraire de *yo ;

c) dans l'énoncé indifféremment simple (*jodososi*) ou complexe (*owide ... ole ... teke*), verbal ou nominal (*ozami[jo]*), comme particule de phrase (*oakerese*) ou particule de mot (*orojo*), c'est un indice d'énonciation, particule d'énumération en tokharien, hittite, grec :

A. Elle peut introduire tout ou partie de l'énumération :

1° introduisant globalement l'énumération tout entière, elle se trouve en position tonique, à l'initiale absolue le plus souvent (*owide*) ;

2° introduisant le premier élément d'une énumération faite de membres symétriques, elle se trouve en position enclitique (*tokh. sne wleṣluneyo*, etc.).

Dans ces deux cas, elle est déictique.

3° introduisant, dans les conglomérats *odaa*₂, *odeqaa*₂²²⁵ des membres de l'énumération autres que le premier, elle se trouve en position tonique à l'initiale de l'élément qu'elle accompagne, en fonction à la fois déictique et spécifiante.

B. Elle peut conclure une énumération, et se trouve alors être enclitique à la finale absolue (*hitt. appanti kunanti-ya*, *tokh. A śla tunk poto-yo*).

C. Elle peut, en répétition anaphorique, spécifier chaque terme énuméré :

— en tokharien A, à la fin de la phrase, où elle est atone (*... wārkanṭ yo ... pālkrū yo*) ;

— en hittite, à la seconde place dans la phrase (*... ya ... kuennir ... a ... kuennir*) ;

— en mycénien, en position tonique devant verbe final atone (*oakerese*), ou enclitique postposé au nom qui fait l'objet de l'énumération.

225. Nous étudions dans la revue *Minos* (t. 15) les particules d'énumération mycénienne *oa*₂, *odaa*₂ < **ho-d(e)-ha*, **odeqaa*₂ < **ho-de-q(e)-ha*.

27. Les trois emplois ainsi définis pour **yo* (ligateur, affixe casuel, indice d'énonciation) appellent deux remarques.

La première, c'est qu'un seul d'entre eux entre facilement dans le système deixis/anaphore par lequel nous avons tenté, naguère, d'expliquer toutes les fonctions des particules pronominales : c'est l'emploi de ligateur, d'origine anaphorique. Il n'en est pas de même pour les deux autres. D'une part, pour ce qui est de l'emploi des thèmes pronominaux en fonction d'affixes casuels, il n'est pas exclu qu'il relève tantôt de l'anaphore (et c'est ainsi que nous avons cru pouvoir expliquer l'emploi de **yo* au génitif comme articulant les deux éléments d'un syntagme nominal déterminatif²²⁶), tantôt de la deixis. On peut penser en effet que l'emploi quasi flexionnel des particules est, à certains cas, une application de leur fonction d'emphase : le *-cum* de *uobis-cum* peut mettre en relief la valeur casuelle de la forme d'instrumental ; à d'autres cas — ceux qui ont une valeur locale —, il peut tenir à la valeur « hic et nunc » d'où procèdent par ailleurs les adverbes du type *vũv* (§ 9), par exemple au latif en *-de* du grec ou de l'avestique, à l'illatif en *-na* du lituanien, à l'ablatif en *-āš* du tokh. A, au locatif en *-ne* du tokharien B, etc. Mais, si cette vue des choses doit contenir une part de vérité, elle est certainement simpliste : dans l'hypothèse d'une analyse **-oi-su* du locatif pluriel (§ 5), la particule sert à mettre en relief un locatif singulier en en faisant un pluriel. D'autre part, l'emploi d'un thème pronominal comme « étiquette de contenu » peut être, lui aussi, tantôt déictique (ainsi la particule d'énumération de *jo-dososi*), tantôt anaphorique (ainsi les particules qui articulent le discours au récit) ; mais, de toute façon, il s'attache à la particule d'énumération, de discours, de récit un certain contenu sémantique, qui n'a rien à voir avec le système en question, et qui est, en définitive le trait par lequel elle se différencie le mieux de ses congénères.

En second lieu, les trois emplois de **yo* sont d'âge inégal. Son emploi comme ligateur, à l'ouest du domaine i.e. (celtique), aussi bien qu'à l'Est (sous forme non fléchie en tokharien, hittite, grec ; sous forme fléchie en indo-iranien, grec) est une conservation. Il en va de même pour l'affixe casuel, qu'on trouve d'une part en falisque, de l'autre en tokharien, indo-iranien, grec, arménien, grec. Au contraire, l'emploi qui entre

226. *B.S.L.* 68, p. 40.

le plus malaisément dans le cadre deixis/anaphore, et est le plus spécifique de *yo, celui de particule d'énumération, connue dans une région géographiquement bien délimitée (tokharien A, hittite, grec, peut-être indo-iranien), est une innovation, et, par là, constitue une isoglosse. Mais la particule n'est à la fois affixe casuel et indice d'énonciation qu'en grec et en tokharien A, et c'est là une autre isoglosse, faite d'une conservation et d'une innovation.

Françoise BADER.

8, Boulevard de Courcelles, 75017.

LES PRÉSENTS EN *-ST- DE L'INDO-EUROPÉEN: LES DONNÉES TOKHARIENNES

SOMMAIRE. — *Les langues germaniques et baltiques ont des présents en *-st-. Il existe des traces de l'emploi de ce suffixe en celtique, en slave, en grec, en sanskrit et en tokharien. Les données tokhariennes montrent que *-st- repose sur *-s- + *-t-.*

1. On connaît bien, à l'Ouest du domaine indo-européen, en balte et en germanique, des présents en *-st-, qui ont été méthodiquement étudiés par K. F. Johansson¹, P. Persson², W. Schulze³, J. Endzelin⁴, Chr. Stang⁵ et par d'autres encore⁶. *-St- a été mis en rapport avec le suffixe *-sk-, très largement répandu, dans lequel on tend à voir une agglutination de s + k⁷.

En dehors du balte et du germanique, on admet depuis longtemps la présence ici et là, plus précisément en celtique, en slave, en grec et en sanskrit, de quelques traces de l'emploi de *-st- dans des formes difficiles, d'interprétation controversée⁸. Mais jamais, dans les analyses qui ont été proposées au sujet de *-st-, le témoignage des dialectes tokhariens, que l'on se propose d'examiner, n'a été systématiquement

1. *K.Z.* XXXII (1893), p. 476 sq.

2. *Beiträge zur indogermanischen Wortforschung*, I, Uppsala et Leipzig, 1912, p. 328-354.

3. *Berl. Sitz. Ber.*, 1904, p. 1434 sq. = *Kleine Schriften*, p. 101 sq.

4. *Mélanges Pedersen = Acta Jutlandica*, IX, 1 (1937), p. 428-430 ; *Lettische Grammatik*, Riga, 1923, p. 580-581 et 588-589.

5. *Vgl. Gram. d. balt. Sprachen*, p. 341 ; *Das slavische und baltische Verbum*, Oslo, 1942, p. 131-138 (= *Skrifter, Hist. filos. Kl.* 1942, I).

6. M. Leumann, *I.F.* 58 (1941), p. 113-130 ; J. Van Wijk, *Archivum Philologicum* IV (1933), p. 58-63 ; Poržezinskij, *K istorii*, p. 99 sq.

7. Voir P. Persson, *op. cit.*, p. 315 sq. ; K. Brugmann, *Grundriss* II²/3, p. 350 ; C. Watkins, *Idg. Gram.* III/1, p. 56 ; *Indo-european origins of the cellic verb*, p. 63, p. 75 ; *T.Ph.S.* 1971 [1973], p. 70 sq. ; F. Bader, *Persée*, II ἐρθω et l'expression archaïque du temps en indo-européen, *B.S.L.* LXIX, 1 (1974), p. 35.

8. Voir P. Persson, *op. cit.*, p. 328-330.

utilisé dans son ensemble. Il semble être pourtant d'une importance toute particulière. On relève, en effet, dans ces parlers de l'Est une série de quatre verbes, dont deux, qui ont une étymologie certaine, sont liés à d'autres formes verbales tokhariennes avec lesquelles ils paraissent constituer des systèmes archaïques cohérents. Seule l'existence de A *kāršt-* = B *kārst-* « couper », apparenté à hittite *karš-* (*karašzi* « il coupe ») et à grec *κείρω* (< **κέρσω* « raser »)⁹, a été exploitée¹⁰ dans les tentatives d'explication étymologique du suffixe **-st-*. A côté de *kāršt-/kārst-*, on relève, uniquement dans le dialecte A, trois verbes dont le radical se termine par *št* (< **st*) : *košt-* « frapper », *pāšt-* « crier » (?) et *pyāšt-* « croître », « augmenter ». Mais il est vrai que ces quatre mots constituent une catégorie très peu représentée à côté des groupes importants des présents en **-s-*¹¹ et en **-sk-*¹². Aussi, avant de présenter les données tokhariennes, on rappellera les faits baltes et germaniques et on étudiera les rares formes en **-st-* que possèdent d'autres langues indo-européennes, pour pouvoir, par la suite, essayer de comprendre dans de meilleures conditions l'origine du suffixe **-st-*.

2. Les langues baltiques (lette et lituanien¹³) ont un nombre considérable de présents en **-st-* (300 verbes environ relevés et classés par K. F. Johansson¹⁴), de sens intransitif et le plus souvent inchoatif¹⁵, qui ont été rapprochés par K. Brugmann¹⁶, P. Persson¹⁷, Chr. Stang¹⁸ et F. Bader¹⁹ des verbes germaniques en *-sta-* qui décrivent un bruit (v.h.a. *brestan* « craquer », « crépiter »; gotique *kriustan* « craquer »; vieux-norrois *gnesta* « éclater », « craquer »; m.h.a. *krīsten* « gémir »,

9. Cf. *infra*, paragraphe 6.

10. Voir F. Bader, *op. cit.*, p. 36.

11. Classe VIII, Krause-Thomas, *Tocharisches Elementarbuch (T.E.)*, I, p. 206-207.

12. Classe IX, voir *T.E.*, I, p. 209-213.

13. On relève une seule forme en *-st-* en vieux-prussien, à savoir *wīrst* « devenir »; pour ce verbe, voir J. Endzelin, *Acta Jutlandica* IX, 1, p. 429; M. Leumann, *op. cit.*, p. 114; Chr. Stang, *Das slavische und baltische Verbum*, p. 133.

14. *Op. cit.*, p. 477 à 501.

15. Voir K. Brugmann, *op. cit.*, p. 370.

16. *Op. cit.*, p. 371.

17. *Op. cit.*, p. 329-334.

18. *Op. cit.*, p. 135-136.

19. *Op. cit.*, p. 36.

« pousser des cris aigus », etc.²⁰). En ce qui concerne le sens des éléments qui la composent, la catégorie des présents baltes en **-st-* est plus riche que la série des formes germaniques. On constate à son sujet quelques faits intéressants qu'il convient de mentionner.

La formation en **-st-* s'est développée à partir d'un petit noyau de verbes anciens (lituanien *pažįstu* « connaître » < **gñstō*, à côté de latin *gnōscō*, grec γνῶσκω/γινῶσκω, etc., ou lituanien *gimstu*, lette *dzimstu* « venir au monde » < **g^wmstō*, à côté de skr. *gacchati*, grec *βάσχω (βάσκ') < **g^wmsk-*, ou encore lette *sa-mistu* « emmêler » < **mikstō*, à côté de latin *misceō*, v.h.a. *miskan*, etc.), comme le prouvent les divergences enregistrées entre le lette et le lituanien (présents en **-st-* dans une langue correspondant à des présents sans suffixe **-st-* dans l'autre²¹), ainsi que les doublets (présent en **-st-*, présent sans **-st-* construits sur un radical unique) dans une même langue (lette ou lituanien²²). Cette formation a été productive (création de présents dénominatifs en *-stu*, tels que lette *slimstu* « tomber malade », fait sur *slims* « malade »; lituanien *ilgstu*, lette *ilgstu* « grandir », fait sur *ilgas* « grand », etc.). Le suffixe **-st-* ne figure qu'au présent, sauf dans les verbes décrivant un bruit, où il peut apparaître à d'autres thèmes temporels, sa généralisation, que l'on considère le plus souvent comme procédant d'une extension secondaire, étant de règle en germanique²³.

3. En dehors du balte, du germanique et du tokharien, on ne peut citer que de rares formes en **-st-*, un verbe celtique, un verbe slave, quelques mots grecs et deux verbes sanskrits.

Vieil-irlandais *brissim* « je casse » < **bhyst-* (avec *-ss-* < **-st-* est manifestement apparenté à v.h.a. *brestan* (*brastōn*), m.h.a. *bresten* « casser », allemand *bersten* « éclater », vieil-anglais *berstan*, anglais mod. *to burst* « éclater », « faire éclater ».

20. On trouvera des listes plus complètes dans les travaux de P. Persson (p. 329 à 334) et de Chr. Stang (p. 135-136).

21. Cf., par exemple, lette *limstu* « lier » = lituanien *lemiù*, *lemti*, K. F. Johansson, *op. cit.*, p. 479 ; lituanien *sergù*, *sirgti* « tomber malade » = lette *sirgstu*, *ibid.*, p. 481, etc.

22. Cf., par exemple, lette *spirgstu*/*spirgu* « se fortifier », lituanien *kilstù*/*kylù* « se lever », K. F. Johansson, *op. cit.*, p. 482 et 478.

23. K. Brugmann, *op. cit.*, p. 371.

A. Meillet²⁴ voit en vieux-slave *rastŭ* « je crois » (serbo-croate *ráslēm*, tchèque *rostu*, etc.) un présent en **-sl-* reposant sur **orste/o-* et appartenant au groupe de latin *orior*, grec ὀρνυμαι (et aussi de tokh. A *ar-* = B *er-* « produire », « mouvoir », présent sigmatique de la classe VIII <**ors-* ou **rs-*²⁵). J. Endzelin²⁶ adopte cette interprétation, mais Chr. Stang²⁷, qui ne la rejette pas, montre que l'étymologie de ce verbe demeure incertaine. En revanche, P. Persson²⁸, partant de **ordh-to-*, K. Brugmann²⁹ et d'autres encore³⁰ repoussent cette explication, qui peut cependant trouver un appui non négligeable dans l'existence d'un radical **ors-*, bien attesté en tokharien et ailleurs³¹.

Aucune affirmation certaine ne saurait être non plus avancée à propos des présents grecs βαστάζω³² « lever », « porter », ἐλκυστάζω³³ « traîner », νευστάζω³⁴ « incliner la tête », νυστάζω³⁵ « laisser tomber sa tête » et ῥυστάζω³⁶ « traîner çà et là pour outrager ou maltraiter », qui sont peut-être des créations analogiques faites sur le modèle des présents en -τάζω, comme l'enseigne P. Chantraine³⁷, ou des présents en -άζω (dans ce dernier cas, ces verbes pourraient avoir été refaits à partir d'anciens présents en **-ste/o-*, eux-mêmes construits par adjonction de **-te/o-* à un radical se terminant par une sifflante, ce dernier point se trouvant bien établi au moins en ce qui concerne νευστάζω et νυστάζω). Κρυσταίνω « glacer », pour sa part, est très vraisemblablement secondaire par rapport à des formes nominales comme κρύσταλλος, reposant elles-mêmes sur des radicaux dont la finale est -s³⁸.

24. *Le Slave Commun*², p. 215.

25. Voir G. S. Lane, *Lg.* 14 (1938), p. 30.

26. *Mél. Pedersen*, p. 429.

27. *Das slavische...*, p. 135.

28. *Op. cit.*, p. 346.

29. *Op. cit.*, p. 372.

30. Voir un résumé des différentes hypothèses émises in M. Vasmer, *Russisches Etymologisches Wörterbuch (R.E.W.)*, III, p. 494.

31. Voir F. Bader, *op. cit.*, p. 45.

32. Voir P. Chantraine, *Dict. Etym.* I, p. 168 ; H. Frisk, *G.E.W.*, I, p. 225 ; sur tous ces verbes, consulter E. Schwyzler, *Gr. Gram.*, I, p. 706.

33. Voir P. Chantraine, *Dict. Etym.*, I, p. 340 ; H. Frisk, *G.E.W.*, I, p. 497.

34. Voir *G.E.W.*, II, p. 309.

35. Voir *G.E.W.*, II, p. 329-330.

36. Voir *G.E.W.*, II, p. 666-667.

37. *Gram. hom.*, I, p. 338.

38. Cf. *G.E.W.*, II, p. 28-29 ; P. Chantraine, *Dict. Etym.*, II, p. 588-589 ; E. Benveniste, *Origines*, p. 46 ; d'autre part, νυστάζω, à côté de νύσταλος

Dans ces conditions, il n'est pas permis de tirer, à partir d'un tel verbe, des conclusions sur l'existence d'un suffixe verbal **-st-*.

Deux aoristes tendraient enfin à montrer que si le grec a réellement connu un suffixe **-st-*, celui-ci était temporellement ambivalent, comme il l'est toujours en germanique et partiellement en balte. Le premier est ἔβλαστον³⁹, dont dépend tout le système du verbe βλαστάνω « pousser », « croître », mais son origine est obscure et la sifflante peut reposer sur une occlusive dentale indo-européenne (dentale + dentale > s + dentale) ; le second est ἔμορτεν ἀπέθανεν, cité par Hésychius. Phonétiquement, rien n'interdit d'imaginer que ἔμορτεν s'explique par *ἔμορ[σ]τεν et se trouve ainsi apparenté à lituanien *mirštu* « mourir », mais rien non plus ne le prouve⁴⁰.

A cette liste de mots difficiles on ajoutera deux formes sanskrits, *veṣṭate*⁴¹ « il s'enroule », « il s'attache à » et *ceṣṭati*⁴² « il se meut ». Celui-ci appartient peut-être à la famille de grec κινέω, tandis que celui-là doit être rattaché à une base **wei-s-*, ailleurs élargie en **-k-* (m.h.a. *wischen* « *sich leicht und schnell dahinbewegen* »), mais ces étymologies demeurent fragiles.

Des faits celtiques, slaves, grecs et sanskrits, l'on retiendra que les formes en **-st-* semblent être construites⁴³ sur des bases ou des racines se terminant par une sifflante, attestée dans des langues autres que celle à laquelle appartient le verbe en **-st-*. Mais les vestiges épars ainsi relevés sont trop peu nombreux pour donner matière à l'élaboration d'une hypothèse étymologique sûre. C'est pour cette raison que les études concernant le suffixe **-st-* partent toutes du balte et du germanique, le nombre des verbes analysés permettant d'énoncer des conclusions solidement fondées.

« somnolent », peut être un dérivé en **-ln* entrant dans un système à suffixation hétéroclitique représenté également dans κρύσταλλος, κρυσταίνομαι, cf. F. Bader, *Suffixes Grecs en -m-*, Paris, 1974, p. 57 et 58.

39. Sur ces aoristes, cf. E. Schwyzler, *Gr. Gram.*, I, p. 704, et J. Endzelin, *Mél. Pedersen*, p. 429-430 ; pour ἔβλαστον, voir d'autre part P. Chantraine, *Dict. Etym.*, I, p. 178 et H. Frisk, *G.E.W.*, I, p. 241.

40. Voir M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, p. 138.

41. Cf. M. Mayrhofer, *Kurzgefaßtes etymologisches Wörterbuch des altindischen (K.E.W.A.)*, III, p. 263-264 ; J. Pokorny, *I.E.W.*, p. 1133.

42. Cf. *K.E.W.A.*, I, p. 399.

43. K. Brugmann, *Grundriss* II³/1, p. 362, voit en *veṣṭate* et en ἔβλαστον des formes en **-te/o-*.

4. A des explications morphologiques s'oppose une hypothèse phonétique, défendue de façons différentes par trois linguistes.

Poržezinskij⁴⁴ suppose qu'un suffixe **-te/o-* s'est ajouté à des racines se terminant soit par **-s-*, soit par une occlusive dentale (**-t-*, **-d-*, **-dh-*). Le suffixe complexe **-st-* serait, dans ces conditions, le plus souvent, le produit d'un simple accident phonétique⁴⁵. S'il est possible que les radicaux présentant un **-t*, un **-d* ou un **-dh* final aient joué un rôle non négligeable dans l'extension du suffixe **-ste/o-*, le témoignage du germanique (**tt > ss*) et du tokharien (avec A *-st-* < **-st-* et B *-st-* < **-st-*) prouve que l'origine la plus ancienne de **-st-* se trouve dans la coalescence de **s+t* (quelle que soit la nature de **s* et de **t*) et le sens même des verbes baltes laisse penser que **-st-* a tendu à recevoir morphologiquement une valeur précise.

J. Van Wijk⁴⁶, quant à lui, refusant d'admettre l'existence d'un suffixe **-st-* autonome, part de i.e. **-sk-* se dissimilant en **-st-* derrière **k*: **-ksk-* > **-kst-*. Son opinion est fondée sur deux idées que réfutent J. Endzelin⁴⁷ et Chr. Stang⁴⁸ (**-to-* n'apparaîtrait pas en balte et la formation en **-st-* serait limitée au lette et au lituanien). Or, on sait que le germanique possède des présents en **-st-*. D'autre part, il semble bien exister quelques traces de présents baltes en **-te/o-*⁴⁹. D'ailleurs, un présent en **-st-* comme lituanien *gestu* « éteindre » = lette *dziēstu* (<i.e. **(s)g^{wes-}*, cf. tokh. A B *kās-*, même sens, présent thématique de la classe II, etc.⁵⁰) a bien réellement aussi, de toute façon, l'aspect d'un présent en **-te/o-*. On retiendra également contre l'explication de J. Van Wijk, sans entrer dans les détails, les arguments phonétiques avancés par J. Endzelin⁵¹ et Chr. Stang⁵².

S'appuyant enfin sur les correspondances entre présents baltes en **-st-* et présents en **-sk-* d'autres langues,

44. *K istorii*, p. 99, cité par Chr. Stang, *Das slavische...*, p. 134.

45. En balte, comme en slave, dentale+dentale > s+dentale, voir

A. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves*, I, p. 80.

46. *Op. cit.*, p. 58.

47. *Mél. Pedersen*, p. 429.

48. *Das slavische...*, p. 135.

49. Voir J. Endzelin, *Mél. Pedersen*, p. 430.

50. Voir *I.E.W.*, p. 479-480.

51. *Mél. Pedersen*, p. 430.

52. *Das slavische...*, p. 135.

M. Leumann⁵³ attribue au suffixe balte une origine purement phonétique à partir de i.e. **-sk-*. Mais la seule forme non verbale qu'il cite pour étayer son hypothèse, *tūkstantis* « mille », est jugée par Chr. Stang⁵⁴ trop peu claire pour servir de point de départ à une démonstration acceptable. L'opinion de M. Leumann paraît d'autant plus fragile qu'il existe en balte des vestiges d'une formation en **-sk-* dont la caractéristique ne se transforme pas en **-st-*⁵⁵. On rejettera donc les interprétations phonétiques.

Les hypothèses morphologiques sont au nombre de trois.

K. F. Johansson, repoussant les explications qui font intervenir un suffixe **-le/o-*, qui existe en tout état de cause⁵⁶ (grec πέκτω, latin *pectō*, v.h.a. *fihtu*, etc.), estime que la formation en **-sto-* a son origine dans des aoristes moyens athématiques et, plus précisément, dans la troisième personne du singulier de ces aoristes (désinence **-to*) ou encore dans la seconde personne (désinence **-thēs*, cf. skr. *-thāh*) de ces mêmes aoristes⁵⁷, **-st-* se décomposant en **-s-* ou **-l-* appartenant au radical (avec donc *-st-* venant de **-l+t-*) ou encore en **-s-* morphème d'aoriste sigmatique et en **-l(o)* ou **-l(hēs)*, composante de la désinence. Cette explication, à la vérité plus ingénieuse que solide, suppose un découpage étrange que rien n'incite à admettre. D'autre part, le balte, à la différence du slave, ignorant l'aoriste sigmatique, on considérera comme parfaitement fondées les critiques que P. Persson⁵⁸ et Chr. Stang⁵⁹ ont formulées contre cette théorie que l'on rejettera sans hésitation.

W. Schulze⁶⁰ voit en la sifflante de **-st-* le suffixe sigmatique de désidératif. Mais il est bien évident que les présents en **-sto-* n'ont aucune valeur désidérative. L'idée de Schulze devient intéressante si l'on considère que la fonction de morphème désidératif remplie par **-s-* est récente et que cette sifflante, à l'origine, n'est qu'un élargissement radical concourant à la construction d'une forme temporelle⁶¹.

53. *Op. cit.*, p. 129-130.

54. *Das slavische...*, p. 135.

55. J. Endzelin, *Lettische Grammatik*, p. 589.

56. Voir K. Brugmann, *Grundriss II*³/1, p. 362 sq.

57. *Op. cit.*, p. 507.

58. *Op. cit.*, p. 350.

59. *Op. cit.*, p. 134; *contra*, H. Hirt, *Idg. Gram.*, IV, 236, parag. 103,5 d.

60. *Op. cit.*, p. 101 sq.

61. *B.S.L. LXIX*, 1, p. 36 et 14 sq.

Cependant, telle qu'elle est formulée, l'analyse de W. Schulze ne peut être retenue⁶².

K. Brugmann⁶³ et P. Persson⁶⁴ posent une combinaison par coalescence de $*s+t$, comme il en existe une de $*s+k$ donnant $*-ske/o-$ ⁶⁵. Pour eux, à un radical se terminant par $*-s$ s'ajoute le suffixe $*-te/o-$. $*-Ste/o-$ est donc parallèle à $*-ske/o-$. Telle est également l'opinion de J. Endzelin⁶⁶ et de Chr. Stang⁶⁷. F. Bader⁶⁸, de son côté, voit en $*-st-$ la combinaison de deux des affixes (à l'origine, élargissements radicaux) servant à bâtir les formes temporelles qu'elle oppose aux formes de diathèse.

5. Compte tenu des critiques qui ont été émises contre les autres hypothèses, l'explication qui fait de $*-st-$ (analysé en $-*s+*t$) un suffixe semblable par sa formation à $*-sk-$ ($*-s+k-$) semble seule mériter d'être retenue.

Quelques remarques confirmeront d'ailleurs cette interprétation.

Les présents en $*-st-$ d'origine i.e. du lette et du lituanien sont, tout comme les présents des classes VIII (en $*-s-$)⁶⁹ et IX (en $*-sk-$)⁷⁰ du tokharien (A B *luk-* « éclairer », présent de la classe VIII <i.e. $*luk-s$; A *ar-* (*arsam*) = B *er-* (*ersau*), présent VIII « produire », « mouvoir » <i.e. $*ors$ ou $*rs$ ⁷¹, etc.) et les présents germaniques en $*-st-$ (gotique *kriustan* repose sur i.e. $*greu-s$ ⁷²; v.h.a. *breslan* suppose i.e. $*bhres$ ⁷³), le plus souvent construits sur des racines ou des bases dont on sait par le témoignage d'autres langues qu'elles pouvaient être élargies par $*-s$ (*pa-žįslu* à côté de hittite *ganeš*; lette *sa-mīslu* à côté de sanskrit *mekṣayali*; lituanien *bīslu* « commencer à parler » à côté de sanskrit *bhāṣate* « parler » < $*bhel-s-$;

62. Voir critiques de Chr. Stang, *op. cit.*, p. 134, et de P. Persson, *op. cit.*, p. 351.

63. *Grundriss* II²/3, p. 370/371.

64. *Op. cit.*, p. 340-348.

65. Voir note 7, *supra*.

66. *Lettische Grammatik*, p. 580; *Mél. Pedersen*, p. 429-430.

67. *Das slavische...*, p. 135.

68. *B.S.L.* LXIX, 1, p. 36.

69. *T.E.*, I, p. 206-207.

70. *T.E.*, I, p. 209-213.

71. Cf. F. Bader, *B.S.L.* LXIX, 1, p. 45.

72. Voir *I.E.W.*, p. 405.

73. Voir *I.E.W.*, p. 169.

lituanien *bligstu* < **bhlgstō* « éclairer », apparenté à tokh. A *pālk-* « éclairer » (ps. VIII)⁷⁴, etc.).

D'autre part, certains d'entre eux (comme lituanien *pa-žįslu*, *gįmslu* et lette *sa-mislu*, *dzimslu*), dont M. Leumann donne une liste⁷⁵, ont pour correspondants dans d'autres langues i.e. des présents en **-sk-*. Cette constatation en appelle deux autres que l'on ne manquera pas de mettre en rapport avec elle. En germanique, on relève, à côté des présents en **-st-*, des formes en **-sk-* (moyen-bas-allemand *krīskēn*, *krīschen*, à côté de moyen-haut-allemand *krīstēn*; m.b.a. *brāskēn*, *brāschen* « craquer », vieux-suédois *braska* « faire un grand bruit », à côté de v.h.a. *brastōn* « craquer », etc.⁷⁶). De plus, des verbes baltes en **-st-* sont apparentés à des formes en **-s-* (*bligstu* et tokh. A *pālk-*, ps. VIII) et en **-sk-* (*bligstu* et tokh. B *pālk-*, ps. IX), comme des formes en **-sk-* d'autres langues répondent parfois à des formes en **-s-* (skr. *mekṣayati* et latin *misceō*; m.h.a. *luschen* « écouter » et v.h.a. *hlosen*, skr. *śroṣati*; latin *pāscō*, tokh. B *pāsk-*, hittite *paḥš-*, vieux-slave *pasō*, tokh. A *pās-*; tokh. A *e-* « donner » (ps. VIII) = B *ai-* (ps. IX) <i.e. **ais-* et **aisk-*, cf. hittite *paiš*, prêt. 3^e sing.; tokh. A B *luk-* (ps. VIII) <i.e. **luk-s-*, à côté de **luk-sk-*, vieil-irlandais *loscid*, moyen-gallois *llosgi*, etc.⁷⁷).

De solides indices permettent donc d'associer les formations en **-ste/o-* à celles en **-ske/o-*, tout en les considérant comme distinctes, le tokharien fournissant sur ce point un témoignage capital, puisqu'il possède des présents en **-se/o-* (classe VIII, quelques présents de la classe II⁷⁸, comme A B *tā/tās/lās* « placer » <i.e. **dhē-s-* cf. védique *dhās*, hittite *daiš*, phrygien *εδαεζ*⁷⁹, messapien *hipades*⁸⁰, lycien *ta/tas*⁸¹ — ou encore A *klyos-* = B *klyaus-* « entendre » <i.e. **kleu-s-*, cf. skr. *śroṣati*, v.h.a. *hlosen*, etc.⁸²), en **-ske/o-* (classe IX) et en **-st-*, ces derniers, il est vrai, n'ayant pas un aspect morphologique rigoureusement semblable à celui des autres.

74. Voir *I.E.W.*, p. 124-125.

75. *Op. cit.*, p. 119-125.

76. Voir P. Persson, *op. cit.*, p. 328-334.

77. V. V. Ivanov, *Tocharskie Jazyki*, Moscou, 1959, p. 30; C. Watkins, *Indo-european origins...*, p. 75 et 100; F. Bader, *Persée...*, p. 9-10; p. 33-34.

78. Voir *T.E.*, I, p. 198-199.

79. Voir C. Watkins, *Idg. Gram.* III/1, p. 55; M. Lejeune, *Mélanges Meriggi*, p. 185.

80. Cf. F. Bader, *B.S.L.* LXIX, 1, p. 15.

81. Cf. E. Laroche, *B.S.L.* LIII, 1 (1957), p. 196.

82. Voir *I.E.W.*, p. 605-607.

6. On chercherait vainement, en effet, en tokharien des présents thématiques à suffixe **-st-*. Tous ceux qui ont pu exister ont été refaits par adjonction secondaire d'autres caractéristiques de présent, comme **-nā-*.

Pour deux des quatre verbes tokhariens dont le radical se termine par *-st-*, l'étymologie laisse établir une appartenance certaine à la classe des verbes à suffixe **-st-*.

A *kāršt-* = B *kāršt-* signifie « couper ». Les formes qui en sont attestées sont nombreuses⁸³ (tokh. A, thème de présent VI⁸⁴, 3^e pers. sing. *kāršnāš*, infinitif *kāršnātsi*, etc.; thème de subjonctif V⁸⁵, abstrait *kārštalune*; thème de prétérit I⁸⁶, 1^{re} pers. sing. moyen *karšte*, etc.; tokh. B, thème de présent VI, 2^e pers. sing. *kāršnāl*, part. prés. moy. *kāršnāmane*, etc.; thème de subjonctif I, 3^e pers. sing. *krāslām*; thème de subj. V, 3^e pers. sing. opt. moy. *karstoylār*, inf. *karstalsi*, etc.; thème d'impératif I, 2^e pers. sing. *pkrāsta*; thème de prétérit I, 1^{re} pers. sing. *karstāwa*, etc.). A la suite d'O. Schrader⁸⁷, A. J. Van Windekens⁸⁸ rapproche *kāršt-/kāršt-* de skr. *kṛñāti* « blesser », « tuer », grec *κείρω* (<*κέρσω)⁸⁹ « raser », et suppose une contamination des suffixes **-s-* et **-t-* (skr. *kṛñtati* « couper ») ou **-d-* (vieux-saxon *kurt* « court »). J. Duchesne-Guillemin⁹⁰ adopte l'étymologie d'O. Schrader, en citant *κείρω, ἀκροσεκούρης, κουρά* « acte de raser les cheveux », mots auxquels il associe des formes celtiques (m. irl. *corr* « nain ») et le verbe hittite *karš-* (*karašzi* « il coupe »). F. Bader estime⁹¹, pour sa part, que **-t-*, affixe temporel, s'est joint au radical sigmatique (*karašzi*, *κέρσω, ἔκρσα, etc.). Dans ces conditions, *kāršt-/kāršt-* serait à côté de **ker-s-* dans le même rapport que les présents en **-sk-* à côté des présents en **-s-* ou encore que les présents baltes en **-st-* à côté des formes en **-s-* relevées dans d'autres langues.

L'étymologie ainsi avancée paraît indiscutable et, de toute évidence, elle s'impose. Mais il reste à s'interroger sur l'origine

83. Voir Sieg-Siegling-Schulze, *Toch. Gram.*, p. 429-430; W. Krause, *Westtoch. Gram.*, p. 232; P. Poucha, *Thesaurus*, p. 70; Krause-Thomas, *T.E.*, II, p. 93 et p. 182.

84. *T.E.*, I, p. 203-205.

85. *T.E.*, I, p. 226; G. S. Lane, *Lg.* 35 (1959), p. 166-174.

86. *T.E.*, I, p. 239-243.

87. *Reallexikon*, I, p. 426.

88. *Lexique*, p. 27.

89. *G.E.W.*, I, p. 810-811; *Dict. Etym.*, II, p. 510.

90. *B.S.L.* XLI, 2 (1940-1941), p. 145-146.

91. *B.S.L.* LXIX, 1, p. 36.

du suffixe complexe **-st-*. J. Pokorny⁹² distingue, dans son Dictionnaire, trois radicaux différents, à savoir

— **(s)ker-* (indo-iranien, skr. *kṛṇāli*⁹³/*kṛṇoli* « blesser », « tuer »; arménien *korem* « gratter »; grec *κείρω*; albanais *hair* < **skern-* « découper », « sarcler »; celtique, vieil-irlandais *scaraim* < **skerāmi* « découper »; germanique; balte; slave);

— **(s)ker(s)-* (grec *ἀκερσεκόμης*; celtique; tokharien *kāršt-/kārst-*; hittite *karš-*);

— **(s)kert-/ (s)kret-* (indo-iranien, skr. *kṛntali*⁹⁴, plus récent *karlali* « couper », avestique *kərəntaiti*; arménien *kertem* « écorcher »; albanais *kjëth* < **kertō* « écorcher »; celtique; germanique; balte; slave).

Or, il est bien certain que **(s)ker-* ne saurait être séparé de **(s)kers-* (comment isoler *ἀκερσεκόμης* « à la chevelure non tondue » de **κέρσω* > *κείρω* « raser »?). D'autre part, tout incite à poser, avec E. Benveniste⁹⁵, une même racine pourvue d'élargissements différents: **(s)ker-s-* et **(s)ker-l-*. Faut-il dès lors imaginer, comme le fait A. J. Van Windekens⁹⁶, une contamination entre **ker-s-* et **ker-l-*, ce dernier thème étant, en dehors du tokharien, bien attesté (skr. *kṛntali*, mais aussi lituanien *kertù* et vieux-bulgare *črŭtq*⁹⁷ « couper », etc.)? Aucun mot tokharien apparemment (mais la question devra être revue⁹⁸) ne reposant sur **ker-l-*, l'on sera tenté d'écarter l'hypothèse d'un croisement récent de deux radicaux verbaux et l'on considérera, avec A. J. Van Windekens, que le problème posé est non pas celui de l'étymologie d'un verbe, mais celui de l'étymologie d'un suffixe. Aucune solution ne saurait donc être proposée tant que tous les éléments dont on peut disposer n'auront pas été analysés.

Si l'on admet, pour l'instant, et les données extérieures au tokharien rendent cette opinion pour le moins fort vraisemblable (on part, de toute façon, d'un radical élargi par une sifflante, hittite *karašzi*, grec *κείρω*), que, dans *kāršt-/kārst-*, la finale *-st-* est identique au suffixe *-st-* des présents

92. I.E.W., p. 938, p. 941, p. 945.

93. Cf. K.E.W.A., I, p. 257.

94. Cf. K.E.W.A., I, p. 260.

95. Origines, p. 164.

96. Lexique, p. 27.

97. Sur ces formes, voir P. Persson, *op. cit.*, p. 346.

98. Cf. *infra*, paragraphe 9.

baltes et germaniques, il convient de constater qu'elle figure tant au présent qu'au prétérit et que le subjonctif V et le présent VI correspondent probablement à des réfections ou à des croisements dont d'autres langues (sanskrit, albanais, vieil-irlandais) nous laissent peut-être (la chronologie est rien moins que sûre) entrevoir la nature et l'explication.

Le verbe *kāršt-/kārst-* est-il, quant à son radical, isolé en tokharien? On est tenté de répondre négativement à cette question, au moins en rappelant l'existence de AB *kārs-*⁹⁹ « savoir » (présent AB VI; subjonctif AB V; prétérit AB I; causatif, présent A VIII = B IX, prétérit AB II). E. Smith¹⁰⁰ estime que ce verbe appartient à la famille de grec ἐγείρω. A. J. Van Windekens¹⁰¹ et P. Poucha¹⁰², rattachant A *kāry* « penser », que nous préférons rapprocher de grec κρίνω¹⁰³, au groupe de grec ἐγείρω, établissent une parenté entre AB *kārs* et grec κρίνω (< **krinye/o-*)¹⁰⁴. J. Duchesne-Guillemin¹⁰⁵, lui, suppose l'existence de liens entre grec ἐγρήσσω, latin *expergiscor*, vieux-norrois *karskr*, all. *karsch* « vif », « alerte » et tokh. AB *kārs-*, tandis que J. Pokorny et les autres auteurs de dictionnaires étymologiques ne retiennent aucune de ces hypothèses. La nature des formes et du système de grec ἐγείρω, latin *expergiscor*, skr. *jarale*, *jāgarli* nous fera prudemment rejeter tout rapprochement avec tokh. AB *kārs-*. On écartera, pour la même raison, l'idée d'une communauté d'origine avec latin *cernō* et grec κρίνω. **Ker-s-* signifiant « couper » (**κέρσω*), l'on se demandera, comme le suggère timidement A. J. Van Windekens¹⁰⁶, si tokh. AB *kārs-* n'est pas apparenté à A *kāršt-/B kārst-*. Aucun obstacle sémantique insurmontable ne paraît s'opposer à cette hypothèse étymo-

99. *Toch. Gram.*, p. 429-430; *Westtoch. Gram.*, p. 251-252; *T.E.*, II, p. 93 et p. 182; Poucha, *Arch. Or.* 2 (1930), p. 323; *Thesaurus*, p. 26.

100. *Tocharisch*, p. 9.

101. *Lexique*, p. 35; *Phil. Studien, Teksten en Verhandeligen* 21-22 (1940), p. 51.

102. *Thesaurus*, p. 69.

103. *Kāry-* : présent VIII et subjonctif IX (*Toch. Gram.*, p. 429; *Thesaurus*, p. 69; *T.E.*, II, p. 92); autre explication chez A. J. Van Windekens, *Orbis* XI, p. 196-197, et E. Sapir, *Lg.* 12, p. 263; voir encore E. Benveniste, *Mél. Hirt*, p. 231; G. S. Lane, *Lg.* 14, p. 25, note 21; J. Duchesne-Guillemin, *B.S.L.*, XLI, 2 (1940-1941), p. 147.

104. Cf. Poucha, *Arch. Or.* 2 (1930), p. 323; *Thesaurus*, p. 70; Van Windekens, *Lexique*, p. 26.

105. *Op. cit.* p. 147.

106. *Lexique*, p. 26.

logique (cf., par exemple, le sens de latin *pulare*, *scire*, etc.), selon laquelle le présent VI et le subjonctif V seraient le produit de réfections ou de croisements. Une distinction sémantique secondaire, si l'on retient cette explication, a séparé *kärs-* et *kāršt-/kārst-*, celui-ci conservant son sens concret ancien, celui-là recevant une valeur abstraite, mais ce point importe peu, car cette évolution ne peut être liée à la signification intrinsèque du suffixe **-st-* (à l'origine, les données indo-européennes le montrent, *kärs-* et *kāršt-/kārst-* doivent avoir eu le même sens). Ce qui compte, c'est d'établir qu'existe, en tokharien même, hérité de l'indo-européen, un radical se terminant par une simple sifflante, à côté de celui dont la finale est **-st-*, sans qu'on relève dans les deux dialectes des vestiges du thème **ker-t-* clairement reconnaissable sous cette forme (l'hypothèse de la présence en tokharien d'un produit phonétiquement évolué de **ker-t-* sera examinée ultérieurement¹⁰⁷), alors que ce thème est bien attesté dans d'autres langues indo-européennes (sanskrit, lituanien, vieux-bulgare).

7. Un second verbe dont le radical se termine par *-st-* (d'où A *-št-*), *košt*¹⁰⁸ « frapper » n'est représenté qu'en tokharien A (thème de subjonctif V, 1^{re} pers. sing. *koš-lam*, etc.; thème de prétérit I, 3^e pers. sing. *košt*, etc.). A. J. Van Windekens¹⁰⁹ et P. Poucha¹¹⁰ le rapprochent de v.h.a. *houwan* « couper », « trancher », lituanien *káuju*, *kąuti* « frapper », skr. *kuṣati* « déchirer ». La racine proposée est donnée par J. Pokorny¹¹¹ sous la forme **kāu-/kəu-* (= **keə₂-w-/kə₂-w-*). Mais l'explication de ce mot ne saurait être disjointe de celle de deux autres verbes tokhariens, A *kol-/B kaut*¹¹² « fendre » et A *ko-/B kau*¹¹³ (en fait *kos-* et *kaus-*, car les deux présents appartiennent à la classe VIII) « tuer ».

A la suite de G. S. Lane¹¹⁴, A. J. Windekens¹¹⁵ estime que

107. Cf. *infra*, paragraphe 9.

108. *Toch. Gram.*, p. 434; *Thesaurus*, p. 88; *T.E.* II, p. 97.

109. *Lexique*, p. 44.

110. *Thesaurus*, p. 88.

111. *I.E.W.*, p. 535.

112. *Toch. Gram.*, p. 434; *Thesaurus*, p. 86; *T.E.*, II, p. 97 et 187; *Westtoch. Gram.*, p. 238.

113. *Toch. Gram.*, p. 434; *Thesaurus*, p. 85; *T.E.*, II, p. 96-97 et p. 187; *Westtoch. Gram.*, p. 237-238.

114. *Lg.* 14, p. 25 et 27.

115. *Lexique*, p. 28.

kot-/kaut- (présent AB VI, subjonctif AB V, prétérît AB I) est étroitement lié à latin *cūdō*. Telle est également l'opinion de J. Duchesne-Guillemin¹¹⁶, qui explique la dentale sourde du mot tokharien par une sonore i.e. (celle de *cūdō*). Pour *ko-/kau-* (présent AB VIII, prétérît AB III, causatif B prétérît III), on rejettera tout d'abord l'étymologie avancée par O. Schrader¹¹⁷, qui voyait en *ko-/kau-* un verbe apparenté à skr. *hanṭi*, hittite *kuenzi*, grec *θείνω*, latin *offendō*, etc. (i.e. **g^{wo}hen-* « frapper », « tuer »). Ce rapprochement, qui n'est pas catégoriquement écarté par Walde-Hofmann¹¹⁸, ne peut être admis pour des raisons d'ordre phonétique, comme le remarque fort justement A. J. Van Windekens¹¹⁹. Une autre étymologie s'impose avec évidence : *ko-/kau-* est bâti sur la même racine que *kot-* (et donc *košt-*), élargie non plus par une occlusive dentale, mais par une sifflante. C'est ainsi qu'E. Fraenkel¹²⁰, G. S. Lane¹²¹, A. J. Van Windekens¹²², W. Couvreur¹²³, J. Duchesne-Guillemin¹²⁴, P. Poucha¹²⁵ et W. Krause et W. Thomas¹²⁶ expliquent le mot. Si l'on examine la liste des termes que J. Pokorny¹²⁷ classe sous **kāu-/kəu-*, l'on constate que la racine est représentée en italique, en germanique, en balte, en slave et en tokharien, et qu'elle ne se présente jamais, apparemment, avec un élargissement sigmatique. Avec M. Vasmer¹²⁸, on estimera qu'on la retrouve également en celtique, et avec J. Duchesne-Guillemin¹²⁹ l'on admettra qu'elle possède un élargissement sigmatique, dont la présence est prouvée par l'iranien (avestique (*fra*)-*kuša'ti* « il abat », « il tue », persan *kuštan* « tuer »). À l'iranien l'on ajoutera l'indien avec skr. *kuṣaṭi/kuṣṇāli* « arracher », « déchirer », « tirer », « pincer ». M. Mayrhofer¹³⁰ hésite à

116. *Op. cit.*, p. 146.

117. *Reallexicon*, II/2, p. 76.

118. *L.E.W.*, I, p. 333, s.v. *defendo* : « *fern bleibt loch. A ko-/B kau-*.

119. *Lexique*, p. 28 ; *Morphologie*, p. 35 ; déjà in *Phil. Stud.* 21-22 (1940), *op. cit.*, p. 33.

120. *I.F.* 50 (1932), p. 222, note 2.

121. *Lg.* 14, p. 25 et p. 27.

122. *Lexique*, p. 28.

123. *Phil. Stud.*, *Teksten en Verhandelingen II reeks, deel 4*, 1947, p. 11.

124. *Op. cit.*, p. 146.

125. *Thesaurus*, p. 85.

126. *T.E.*, I, p. 57.

127. *I.E.W.*, p. 535.

128. *R.E.W.*, I, p. 584, s.v. *kovatī*

129. *Op. cit.*, p. 146.

130. *K.E.W.A.*, I, p. 245, s.v. *kuṣaṭi*.

reconnaître une parenté entre skr. *kuṣali*/ *kuṣṇāli* et avestique *kušaīti*, tokh. *košt-*, *kə-*, *kau-*, pour des raisons d'ordre sémantique. Mais l'on fera valoir que v.h.a. *houwan* signifie « frapper » et aussi « couper », « tailler »; que si tokh. A *košt-* veut dire « frapper », A *kot-*/B *kaut-* ont pour sens « fendre »; que le verbe anglais *to hew*, apparenté à v.h.a. *houwan*, se traduit à la fois par « frapper » et par « couper »; et que souvent, enfin, les faits de « couper » et de « frapper » sont sémantiquement liés dans les langues i.e. (e.g. anglais *to hew*) comme dans les langues non i.e. (chinois *k'ân* « frapper », « couper »).

Tout semble donc établir que les trois verbes *košt-*, *kot-/kaut-* et *kos-/kaus-* appartiennent à la famille i.e. présentée sous **kāu-/kəu-* par J. Pokorny, bien que celui-ci ne cite ni *košt-* ni les formes indo-iraniennes.

Cela dit, on posera un radical se terminant tantôt par **-s-*, tantôt par **-t-*, tantôt par **-st-* (>A *-št-*), ce qui n'est pas sans rappeler le système de la base **(s)ker-* (**ker-s-/ker-t-/ker-st-*). Néanmoins la dentale de A *kot-/kaut-* fait difficulté. Faut-il l'expliquer, comme il est phonétiquement licite de le faire, par une sonore i.e. (celle de latin *cūdō*) ou par une sourde? Dans le second cas, *košt-* appellerait la même explication que *kāršt-/kārst-*, mais aucune donnée i.e. ne vient confirmer cette hypothèse, qui restera, par conséquent, pour l'instant, toute théorique. Si l'on part d'une sonore, l'on posera pour *košt-* un présent en **-sd-* (suffixe formé par coalescence de **-s-+-*d-*, comme **-sk- < *-s-+-*k-*, **-d-* ayant pu servir, comme **-t-*, **-k-*, **-s-*, etc., d'affixe temporel, puisqu'il existe des présents en **-de/o*¹³¹), devenant **-st-* en tokharien (d'où A *-št-*). Admettra-t-on enfin, comme le suggère A. J. Van Windekens¹³², une influence de *kāršt-/kārst-* sur *kot-/kaut-* et *kos-/kaus-*, ayant entraîné, en tokharien A seulement, la création de ce verbe à finale complexe? Toutes ces questions posent sur le fond un problème de chronologie qui ne peut être résolu pour l'instant. On se contentera de constater que le présent tokharien en *-t-* (<**-t-* ou **-d-*) a été refait, comme très vraisemblablement le présent de *košt-*, dont on doit raisonnablement supposer qu'il appartenait, comme celui de *kot-* et de *kāršt-*, à la classe VI. On remarquera enfin que *-t-*, *-st-* et *-s-* dans *kot-/*

131. Voir A. Meillet, *Introduction...*, p. 222-223.

132. *Lexique*, p. 44.

kaut-, *kos-/kaus-* et *košt-* figurent aussi bien au présent qu'au prétérit, ce qui pour *-s-* (les preuves manquent pour *-t-* et *-st-*) est certainement ancien (skr. *kuṣaṭi*, aoriste *akoṣṭīl*).

8. Le verbe A *pyāšt*¹³³ (présent III¹³⁴, 3^e pers. sing. *pyāstatār* ; subj. I, abstrait *pyāšllune*, causatif présent VIII, 3^e pers. sing. *pyāštāš*) signifie « croître », « augmenter ». Pour l'expliquer, A. J. Van Windekens¹³⁵ retient un radical i.e. **(s)pei-/*(s)pi-*, « s'étendre », « être gonflé », attesté, avec la sifflante initiale, notamment en skr. (*sphāyate*)¹³⁶. Ni J. Pokorny¹³⁷ ni M. Mayrhofer¹³⁸ ne mentionnent ce rapprochement. La sifflante initiale figurant dans toutes les formes que cite Pokorny, l'on considérera cette étymologie comme douteuse. On ne cherchera pas cependant, malgré l'existence de mots celtiques reposant sur **spidsk-*, à partir de **spī-/ *spīd*¹³⁹, puisque le vocalisme tokharien interdit de le faire. Par son sens, le verbe tokharien rappelle des termes tels que lituanien *restù*, à côté de *rentù*, « devenir mince », mais l'on n'accordera aucune importance à une telle ressemblance, car lituanien *restù* semble bien être un dénominatif de *relas* « mince », tandis que rien ne permet d'attribuer à *pyāšt-* une origine dénomminative. On pourrait songer au radical **peiā-/ *pī-* (< **piā-*) de sanskrit *payate*¹⁴⁰ « déborder de », avec **piā-* > **pyā-* ou même **piās-* > **pyās-* (pour la sifflante radicale, voir les neutres athématiques skr. *payas-*, av. *payah-*), ou encore à **pīds-/ *pīd-* < **piāds-/ *piād*¹⁴¹, avec **piād-* > **pyāt-* et **piā(d)s-* > **pyā(t)s-*. Mais, de toute façon, le verbe tokharien n'aurait aucun correspondant exact dans une autre langue i.e. et sa formation demeurerait obscure, si bien que l'on préférera avouer que son étymologie est tout à fait incertaine. Ce qu'il y a de sûr, c'est que si *pyāšt-* possède réellement un suffixe *-št-* < **-st-*, une réfection morphologique est intervenue, qui a fait entrer ce terme dans la catégorie abondamment représentée en

133. Voir *Toch. Gram.*, p. 452 ; *Thesaurus*, p. 194.

134. Cf. *T.E.*, I, p. 200 ; C. Watkins, *Indo-european origins...*, p. 70-71, sur une origine possible, mais discutable, de tokh. AB *e*.

135. *Lexique*, p. 104.

136. Voir *I.E.W.*, p. 983.

137. *L. c.*

138. *K.E.W.A.*, III, p. 541.

139. Voir *I.E.W.*, p. 793 et 794.

140. Voir *K.E.W.A.*, II, p. 212.

141. Cf. *I.E.W.*, p. 793 et 794.

tokharien des verbes ayant un présent de la classe III associé à un causatif de la classe VIII, qui, des deux formes, peut être la plus ancienne. Finalement donc, ce mot ne nous fournit aucun témoignage sûr en ce qui concerne l'origine du suffixe *-*st-*, pour lequel, en ce qui le regarde, on ne saurait énoncer que des hypothèses vite rendues suspectes par leur propre hardiesse.

C'est malheureusement à la même conclusion que l'on parviendra à propos de tokh. A *pāšt*¹⁴² « crier », dont le sens n'est pas clair¹⁴³. Aucune étymologie n'en a été proposée. En admettant que *ā* repose parfois sur i.e. **u*¹⁴⁴, on pourrait considérer que *pāšt-* est apparenté à all. *pusten* « souffler », « haleter » (<i.e. **bus-*)¹⁴⁵, mais cette idée n'est satisfaisante ni phonétiquement ni sémantiquement. L'on retiendra seulement de l'existence de *pyāšt-* et de *pāšt-* la preuve que dans *kāršt-/kārst-* et *košt-* l'occlusive dentale n'est pas le produit d'une dorsale dissimilée. Tout porte, d'autre part, à croire que l'emploi de *-št-* dans ces formes ne s'explique pas par des raisons d'euphonie. Il y a bien un suffixe *-*st-*, distinct de *-*sk-*. C'est à partir de *košt-* et de *kāršt-/kārst-* qu'il sera possible d'énoncer des conclusions sur les verbes en *-*st-* en tokharien.

9. Il a donc dû exister des formations en **-st-* avec *-*st-* morphème, caractéristique d'un thème temporel (ou de plusieurs thèmes temporels), secondairement refaites. Or, si l'on essaie de remonter à l'état préhistorique le plus ancien, l'on est contraint de reconnaître que le thème temporel dont il a été question ne pouvait être uniquement le présent, puisque *-št-* figure constamment dans les deux prétérits relevés et qu'aucun élément ne permet d'établir ni même de supposer une extension du suffixe au prétérit à partir du présent, ni, d'autre part, uniquement le prétérit, puisque le présent a été lui-même refait sur un radical se terminant par *-št-*. A la limite, on serait tenté d'établir une comparaison entre le système de *kāršt-/kārst-* et de *košt-* et celui des

142. *Toch. Gram.*, p. 451 ; *T.E.*, II, p. 117 ; *Thesaurus*, p. 179.

143. « *Rufen* », « *schreien* » (Krause-Thomas), « *etwa locken* » (Sieg-Sieglings-Schulze), « *inducere* », « *pertrahere* » (P. Poucha), « attirer », « allécher » (A. J. Van Windekens, *Lexique*, p. 91).

144. *T.E.*, I, p. 52-53 (mais les exemples cités ne sont pas tous convaincants, tant s'en faut).

145. Voir *I.E.W.*, p. 101.

présents de la classe IX du koutchéen¹⁴⁶ qui correspondent à des prétérits de la classe IV¹⁴⁷, mais ce rapprochement fait apparaître une différence fondamentale : dans le second cas, **-sk-* est clairement senti comme un morphème ambivalent s'ajoutant au radical pour marquer le présent ou le prétérît, tandis que dans le premier tout se passe comme si l'on considérait que le radical du verbe est réellement *kāršt-/kārst-* ou *košt-*, tous les auteurs de lexiques ayant bien compris cette analyse qui s'impose avec évidence.

Dès lors, deux explications sont possibles.

Ou bien l'on pense que deux radicaux différents (**ker-t-* et **ker-s-* ; *kos-* et *kot-*) se sont confondus dans une sorte de fusion, ou bien l'on estime qu'il convient de faire remonter la fusion à une époque plus reculée encore, où les finales *-*s-* et *-*t-*, dont on ne contestera point le caractère originel d'élargissements radicaux, antérieur, si l'on peut dire, à leur fonction de suffixes caractéristiques de présent ou de prétérît, jouaient le rôle d'affixes simples marquant une forme temporelle ambivalente, qui, par la suite, a été comprise comme un présent et (ou) comme un prétérît.

Si l'on retient la première hypothèse, l'on doit poser toute une série de réfections ; si l'on part de la seconde, on n'en imagine qu'une. Mais, dans le premier cas, on n'explique la valeur temporelle ambivalente du radical se terminant par *-*st-* qu'au prix d'une supposition chronologique qui, sur le fond, et si l'on cherche à atteindre les faits les plus archaïques, ne résout qu'imparfaitement le problème examiné (on imagine alors nécessairement, en s'appuyant sur des données extérieures au tokharien — notamment sanskrites —, qui ne sont pas entièrement probantes, que le tokharien a hérité de deux présents refaits avec la caractéristique *-*nā*, **kārlnā-* et *kāršnā-*, ce qui permet d'isoler, après la fusion, un radical *kāršt-* non marqué en tant que présent, mais on ne cherche pas à savoir quels liens et quels rapports antérieurs ont pu exister entre **kāršt-* et **kārš-*, c'est-à-dire entre i.e. **ker-s-* et **ker-t-*, thèmes bien attestés en dehors du tokharien). Cette supposition rend, de plus, inexplicable la conservation de **kāršnā-* (si ce n'est par des arguments uniquement sémantiques). D'autre part, en faisant intervenir un accident

146. Présents en **-sk-*, voir *T.E.*, I, p. 209-213.

147. Prétérît en **-sk-*, voir *T.E.*, I, p. 251-252, type *yām* « faire », 1^{re} pers. sing. *yamaskau* ; prétérît, 1^{re} pers. sing. *yamaššawa* (avec *-šš-* < **-sk-*).

purement tokharien, l'on néglige délibérément les données baltes et germaniques et l'on adopte une chronologie douteuse. En attribuant, comme il paraît raisonnable de le faire, une origine i.e., prouvée par au moins trois familles de langues, au suffixe *-st-*, on avance que le procédé consistant à caractériser une forme verbale de présent et (ou) de prétérît par *-st-*, suffixe existant à côté de *-sk-*, de *-s-*, de *-k-* ou de *-t-*, etc. et devant être mis en rapport avec **-s-* et **-sk-* d'une part, avec **-t-* de l'autre (comme **-sk-* avec **-s-* et **-k-*) remonte bien à l'indo-européen. Dès lors, les divergences constatées entre vieux-bulgare *črŭlq* et lituanien *kertù* d'une part, grec *κέρω* < **κέρσω*, hittite *karš-* et tokh. A *kāršt-/* B *kārst-* d'autre part, ne sont pas plus surprenantes que les différences enregistrées entre hittite *paḥš-*, tokh. A *pās-*, v. slave *pasq* et latin *pāscō*, tokh. B *pāsk-*, etc.

Tout cela prouve que la morphologie i.e. offrait plusieurs possibilités qui ont été diversement exploitées. Peut-être même le tokharien aide-t-il à comprendre, au moins partiellement, l'origine de ces diverses possibilités.

En effet, à côté de *košt-* existent les radicaux *kot-* (B *kaut-*) et *kos-* (B *kaus-*), qui appellent les mêmes observations que *kāršt-/kārst-* et *kārs-*, avec donc une série complète de finales *-s*, *-t* et *-st*, dont les deux dernières sont, on le sait, ambiguës. Ceux qui estiment que tokharien *t* provient de i.e. **d* admettent que *kot-/kaut-* repose sur un présent en **de/o-*, comme latin *cūdō*. Or, il paraît peu vraisemblable que le tokharien ait connu une telle série de formes. W. Winter a démontré, en effet, que i.e. **d* intervocalique ou placé devant une consonne disparaît en tokharien¹⁴⁸. L'hypothèse théorique d'un présent en **-t-*, parallèle au présent en **-d-*, se trouve donc renforcée. Si on la retient, on a un radical i.e. se terminant tantôt par *-t-*, tantôt par *-s-*, tantôt par *-st-*, comme tel est le cas pour **ker-s-*, **ker-t-*, **ker-st-*, étant entendu que, selon les apparences, le produit de **ker-t-* est inconnu du tokharien. Toutefois l'on se demandera, mais il n'y a là qu'une simple hypothèse, si A B *kārñ*¹⁴⁹ « frapper » n'est pas un ancien présent **kārt-* refait avec un suffixe *-nā-* par passage d'une séquence **-rtñā-* à *-rnā-*, comme **-rstñā-* devient *-rsnā-* (> A *-rñnā-*, 3^e pers. sing. prés. de *kāršt-* : *kārñnāš* < **kār-*

148. *I.F.* 67, p. 16 sq.

149. *Toch. Gram.*, p. 429 ; *Westtoch. Gram.*, p. 231 ; *Thesaurus*, p. 68 ; *T.E.*, II, p. 92 et 182.

stnāš). *Kärn-* a un présent A VIII = B IX, un prétérit A II = B I, un subjonctif A IX = B V (*kärnātsi*, infinitif). Dans son *Lexique*¹⁵⁰, A. J. Van Windekens rapproche *karn-/kärn-* de grec *κάρνη* · *ζημία* et de lette *karināt* « harceler », après avoir été tenté, selon J. Duchesne-Guillemin¹⁵¹, de traduire le mot par « tourmenter », « tuer » pour lui reconnaître aussi une parenté avec latin *carino* « moquer ». P. Poucha¹⁵² reprend l'étymologie d'A. J. Van Windekens, J. Pokorny¹⁵³, avec prudence, il est vrai, l'imite et range *carino*, lette *karināt*, etc. sous la même racine (**kar*). J. Duchesne-Guillemin, lui, propose **ker* « détruire » et cite skr. *śṛṇāti*¹⁵⁴ « briser », « broyer » et v. irl. *arachrinim* « tomber en ruines ». A. Ernout et A. Meillet¹⁵⁵ ne retiennent pas le verbe tokh., M. Vasmer¹⁵⁶ ne le fait pas non plus. H. Frisk¹⁵⁷ et P. Chantraine¹⁵⁸ se contentent de rappeler l'étymologie traditionnelle de *κάρνη* et de faire remarquer qu'existent, sans les suffixes en nasale, une série de vocables celtiques, germaniques, italiques et slaves qui peuvent appartenir au même groupe. Si P. Chantraine ne cite pas le verbe tokharien, H. Frisk, lui, le mentionne. Il serait certes tentant de préférer aux autres hypothèses que l'on vient d'exposer l'explication de J. Duchesne-Guillemin. On se demandera cependant, en se refusant à la considérer comme certaine, si le subjonctif V (en *-ā-*) du koutchéen, ancien présent sans doute¹⁵⁹, n'est pas en réalité une forme en *-nā-* (*kärnātsi*, infinitif, < **kärlnātsi*), produit d'une réfection d'un plus ancien présent en *-*t-*. C'est à partir de ce présent, devenant un subjonctif, que tout le système du verbe a pu être rebâti.

Si cette hypothèse est conforme à la réalité, elle infirme l'idée d'un croisement entre **kärlnā-* et **kärsnā-* expliquant **kärstnā-/kärštñā-*, puisque *-*rtnā-* devient *-rnā-* sans *t*, et l'on a, avec *käršt-/kärst-*, *kärn-*, *kärs-* et *kaut-/koł-*, *kos-*

150. P. 26 et 34; voir aussi *Phil. Stud.* X (1938-1939), p. 39 sq. = *Klas. Etymologieën*, p. 41.

151. *Op. cit.*, p. 144.

152. *Thesaurus*, p. 68.

153. *I.E.W.*, p. 530.

154. Voir *K.E.W.A.*, III, p. 371-372.

155. *Dict. Etym.*, p. 100, s.v. *carino*.

156. *R.E.W.*, I, p. 621, s.v. *kor*.

157. *G.E.W.*, I, p. 790, s.v. *κάρνη*.

158. *Dict. Etym.*, II, p. 499, s.v. *κάρνη*.

159. Sur cette question, voir G. S. Lane, *Lg.* 35 (1959), p. 157-179; G. Watkins, *Indo-european origins...*, p. 70.

kaus- et *košt-* deux séries de radicaux se terminant par *-s-*, *-t-* et *-st-*, ayant donné les uns et les autres des formes temporelles de présent et (ou) de prétérit. Ce qui a été déjà dit des finales *-st-* est applicable également aux finales *-t-*. Cela permet d'établir que si, dans sa préhistoire, le tokh. a possédé des présents en *-*ste/o-* et des présents en *-*te/o-*, rapidement ces catégories, qui ont pu demeurer vivantes un temps (*pyăšt-* et *păšt-* étant peut-être *-?*- de création plus récente que *käršt-/kärst-* et *košt-*, qui semblent entrer dans un système archaïque clair), ont été éliminées (on a rencontré un procédé d'élimination, à savoir l'adjonction au radical de la caractéristique *-nā-*, mais d'autres moyens ont sans doute été possibles, par exemple le passage dans le groupe des présents en *-sk-* ou en *-s-*, qu'il faudrait étudier systématiquement). La disparition de ces catégories a été apparemment plus radicale dans le dialecte B, cette constatation tendant à prouver qu'il y a là un phénomène secondaire, relativement récent.

L'ambivalence temporelle primitive de la forme en *-*s-* est rendue particulièrement manifeste en tokharien. En fait, *kos-/kaus-* possède à la fois un présent VIII (en *-s-*) et un prétérit III (à système hétéroclitique contenant des formes en *-s-*). *Kärs-*, cependant, n'a pas le présent VIII que l'on attend. Celui-ci, peut-être précisément en raison de la nature de sa finale *-s-*, a-t-il été refait, par analogie avec d'autres formes, en causatif (A présent VIII = B IX, la présence de deux sifflantes — A *-s...s-* = B *-s ..sk-* — dénotant l'aspect récent de ce causatif refait), alors que le *Grundverb* était lui-même rebâti en présent de la classe VI (construit probablement sur un ancien radical temporellement ambivalent, devenant celui du prétérit, qui est lui-même refait, comme celui de *käršt-/kärst-* et de *košt-*, en prétérit I athématique, avec finale englobée dans le radical)?

10. Si l'existence d'une forme indo-européenne archaïque temporellement ambivalente rend compréhensibles les faits tokhariens, elle explique également le système germanique et partiellement le système balte. On sait, en effet, qu'aux présents en *-st-* du germanique correspondent des prétérits en *-st-* et qu'à certains *Schallverba* du balte répondent également des prétérits en *-st-*. Or, il n'est pas permis d'expliquer, dans ces langues, l'extension de *-st-*, caractéristique dite de présent, au prétérit par analogie avec les aoristes en *-s-*. Ceux-ci sont,

en effet, totalement inconnus du balte et du germanique. Très vraisemblablement donc, ces prétérits en *-st-* ne sont pas le produit d'une généralisation secondaire de la présence de *-st-*, mais la preuve que *-st-* est, à l'origine, la marque d'une forme temporellement ambivalente (présent et (ou) prétérît), cette explication permettant de faire l'économie d'une analogie que l'on ne saurait par ailleurs justifier, compte tenu des faits connus. En lette et en lituanien, *-st-* a tendu secondairement à se spécialiser dans la caractérisation du présent.

Tel est aussi le rôle que joue le suffixe *-sk-*, d'origine semblable à celle de *-st-*, dans la plupart des langues i.e., mais *-sk-* entre également dans la formation des prétérits ioniens en *-σκον*¹⁶⁰, des prétérits koutchéens en *-sk-*¹⁶¹ et des aoristes arméniens en *-c'* (*elic'* < **e-plē-sk-e-*)¹⁶². Une autre ressemblance entre les présents en *-*sk-* et les présents en *-*st-* mérite d'être mentionnée: en balte, les présents en *-*sto-* sont en distribution complémentaire avec les présents en *-na*¹⁶³, mais on relève aussi, notamment en lette¹⁶⁴, des présents en *-*n..st-*, or, on trouve en arménien des présents en *-n..ç-* avec *-ç-* venant probablement de *-*sk-*, tandis qu'existent en tokharien B des présents en *-nāsk-/nāsk-* (= A *-nās-/nās-*)¹⁶⁵.

Il peut sembler surprenant que le tokharien n'ait conservé que quatre formes attestant l'existence d'un suffixe complexe *-*st-* ancien. On fera remarquer à ce sujet que, dans la préhistoire du tokharien, suffixes simples et suffixes complexes, dans un état linguistique qui n'était pas figé, ont subi des extensions et des régressions importantes. On sait qu'aux présents en *-s-* du tokharien A correspondent des formes koutchéennes en *-sk-* ou en *-s-*, sans que puisse être clairement saisi le principe qui préside à la répartition des deux suffixes entre les différents mots¹⁶⁶; on sait aussi que si le tokh. A possède des causatifs en *-s-*, le koutchéen forme les siens avec le suffixe *-sk-*. Le tokharien a conservé des hésitations morphologiques nombreuses, qui devaient être vivantes dans

160. Voir E. Schwyzer, *Gr. Gram.*, p. 710-720.

161. Cf. *Westtoch. Gram.*, p. 188; *T.E.*, I, p. 251 (classe IV des prétérits).

162. Voir R. Godel, *Revue des études arméniennes*, N.S. 2, 1965, p. 37 et 38; F. Bader, *B.S.L.* LXIX, 1, p. 17 et p. 34.

163. Cf. Chr. Stang, *Das slavische...*, p. 135; F. Bader, *op. cit.*, p. 36.

164. Voir J. Endzelin, *Lettische Grammatik*, p. 588.

165. Cf. *T.E.*, I, p. 214 (présents de la classe X).

166. Cf. *Westtoch. Gram.*, p. 76.

l'expression archaïque du temps en indo-européen (A *pās-/* B *pāsk-*, à côté de latin *pāscō*, v. slave *pasq*, hittite *pahš-*, etc.). Elles sont antérieures aux divergences qu'a engendrées la création de thèmes clairement différenciés de présents et de prétérits, de type *nōscō*, *nōsli*, ἄφεσα, ἄφέσακω¹⁶⁷.

11. L'étude de la catégorie résiduelle des présents en *-st-* du tokharien, apparentée à celles du balte et du germanique, qui ont pour correspondants des vestiges dans quelques autres langues, laisse supposer l'existence d'une forme temporelle ambivalente (présent et (ou) prétérit) et permet d'établir que *-st-* doit bien être compris comme représentant *-*s-+** *-t-* (agglutination de deux élargissements radicaux pouvant caractériser chacun séparément une forme temporelle ambivalente). Elle montre comment, à partir d'un petit noyau de formes, s'explique l'origine des suffixes complexes (dans les systèmes verbaux où entraînent des racines pourvues d'élargissements différents, qui ont pu se combiner par agglutination, peut-être lorsque le procédé de caractérisation de la forme temporelle par un élargissement donné a été étendu à des racines qui primitivement ignoraient cet élargissement radical). Les suffixes complexes qui sont le mieux représentés, *-*sk-* et *-*st-*, mais il faut bien rappeler qu'il en existe d'autres¹⁶⁸, ayant pour initiale la sifflante, l'on se demandera si le procédé de caractérisation qui fait intervenir un élargissement simple n'a pas son origine dans les radicaux élargis par *-*s*. Secondairement, d'autres élargissements ont pu — par analogie? — assumer les mêmes fonctions et se trouver ainsi, de manière facultative, ajoutés à des bases à finale *-s*, lorsque existaient, construites sur les mêmes racines, des bases différemment élargies (par *-*t* ou *-*k*). Il y aurait là le point de départ d'extensions analogiques postérieures. On fera valoir, en faveur de cette explication, que *-*sk* a souvent, par rapport à *-*s*, une valeur neutre (tokh. B *pāsk-* = A *pās-*; présents tokh. B IX équivalent à des présents A VIII) et que les fonctions dont *-*sk-* semble avoir été secondairement chargé (*-*sk-* caractérise des causatifs, des inchoatifs, etc.) sont aussi, le plus souvent, partagées par *-*s-* (e.g. les causatifs A en *-*s-* correspondant à des causatifs koutchéens en *-*sk-*).

167. Voir F. Bader, *B.S.L.* LXIX, 1, p. 34.

168. Voir F. Bader, *B.S.L.* LXIX, 1, p. 35.

Il paraît cependant difficile de chercher méthodiquement une confirmation de cette hypothèse dans l'analyse de l'origine des formes en *-*sk-* (en tokharien et ailleurs), car, parmi elles, beaucoup risquent fort d'appartenir, en ce qui concerne le principe ayant présidé à leur genèse, à une couche chronologique moins archaïque que *kāršt-/kārst-* et *košt-*, bien que ces deux verbes tokhariens n'aient pas de correspondants rigoureusement exacts dans les autres langues indo-européennes.

Jean-Pierre LEVET.

25, rue Farman.
87100 Limoges.

HYPOTHÈSES SUR L'ORIGINE DES INFINITIFS EN GREC ANCIEN

SOMMAIRE. — Les deux points d'attache de l'infinitif médio-passif en $-\sigma\theta\alpha\iota$ sont la désinence de 2^e pl. médio-passive $-\sigma\theta\epsilon$ et l'infinitif *i.-ir.* en $*-dhyāy$, auquel il ne peut toutefois être superposé. Cet infinitif est le doublet, issu de l'action de la loi de Bartholomae, des infinitifs datifs en $-tyai$ du védique, comme en *i.-e.* le suffixe de noms d'instruments $*-dhro-$ (*lat.* *flabrum*) de $*-tro-$, et le suffixe $*-dhlo-$ (*lat.* *pabulum*) de $*-tlo-$ (*lat.* *poculum*), cf. Kuryłowicz, *Études i.-e.* p. 51; Apophonie p. 379. Quant à la désinence $-\sigma\theta\epsilon$, elle remonte (directement ou non) à $*-dhwe$, base commune de *i.-ir.* $*-dhwa-y$ (primaire) et $*-dhwa-m$ (secondaire). On posera donc pour $-\sigma\theta\alpha\iota$ un étymon $*-dhway$, proche de l'infinitif datif en $*-twey$ (*v. pr.* $-twei$), à la désinence près; mais ceci touche à la question de la forme casuelle des infinitifs grecs. On a longtemps considéré *gr.* $-\alpha\iota$ comme le reflet d'une troisième désinence de datif *sg.* à côté de $*-ey$ et $*-i$, mais cette désinence n'est attestée nulle part de façon sûre. De toute façon, pour les infinitifs en $*-en$ ($*-men$, $*-sen$, $*-wen$), on n'a le choix qu'entre un locatif à désinence zéro et un thème (par définition sans désinence). Or, il est impossible de justifier les emplois libres de l'infinitif grec homérique par l'un ou par l'autre. Il a la valeur d'un datif. La finale $-\alpha\iota$ a été aussi interprétée comme une particule jointe à l'infinitif; or, ceci n'est concevable que pour un infinitif datif (jussif, hortatif), non pour un thème de nom verbal. On propose de partir de syntagmes exprimant le but comportant un substantif au datif suivi d'un nom verbal dont il peut être le sujet ou l'objet (*véd.* *indrāya pātave*, *vṛtrāya hāntave*, BSL 63 (1968), p. 141 et suiv.), la désinence du substantif valant pour le syntagme. Ainsi, une forme de thème nu peut avoir la valeur d'un infinitif datif.

PLAN-RÉSUMÉ

Introduction

1. L'infinitif en $-\sigma\theta\alpha$. — 1.1 $-\sigma\theta\alpha$ et i.-ir. $*-dhyāy$; 1.2 $-\sigma\theta\alpha$ et la dés. $-\sigma\theta\epsilon$ (2 pl. méd. pass.) ; 1.3 l'origine de $-\sigma\theta\epsilon$; 1.4 l'infinitif i.-ir. en $*-dhyāy$, ses valeurs; 1.5 $*-dhyāy$ comme doublet de $*-tyāy$ (effet de la loi de Bartholomae); 1.6 $*-tyāy$ en baltique; 1.7 de $*-tyāy$ à $*(a)dhyāy$; 1.8 hypothèse : $-\sigma\theta\alpha < *-dhway$; 1.9 $*-dhway > -sthai$ comme évolution phonétique ?; 1.10 comme évolution analogique ?; 1.11 gr. $-\sigma\theta\alpha$, i.-e. $*-dhway$ et v. pr. $-iwei$; 1.12 i.-e. $*-twey$ et i.-ir. $*-taway$.

2. La forme casuelle des infinitifs grecs. — 2.1 gr. $-\alpha$ et la désinence i.-e. de datif nominal $*-ey$; 2.2 les infinitifs sans désinence et la valeur finale des infinitifs homériques; 2.3 Infinitif-thème, supin, infinitif-locatif; 2.4 gr. $-\mu\epsilon\nu$ et hitt. $-wan$; 2.5 Les infinitifs baltiques et avestiques en $*-ley$; 2.6 Les « finales syncopées » en védique; 2.7 Les infinitifs sans désinence et les « finales syncopées »; 2.8 La nature originelle de gr. $-\alpha$; 2.9 $*-ay$ comme désinence datif; 2.10 Véd. $-tari$: av. $-\thetare$; 2.11 RV $śruṣīt$: SV $śruṣté$; 2.12 traces de $*-ey$ dans les infinitifs grecs.

INTRODUCTION

« Le suffixe $-\mu\epsilon\nu$, sans désinence, que l'on considère souvent comme un locatif, doit être en réalité une vieille forme adverbiale indéterminée. Quant à la finale $-\alpha$ de $-\mu\epsilon\nu\alpha$, elle ne semble pas être une désinence casuelle. Le védique possède des infinitifs assez comparables à ces infinitifs grecs, mais la désinence $-e$ ne doit pas être rapprochée du $-\alpha$ grec. »

Ces lignes de Chantraine, *Morphologie historique du grec*, § 326 représentent l'opinion commune sur les origines des infinitifs grecs. Or, il faut bien reconnaître que chacune de ces affirmations, quoique fondée sur des observations indiscutables et sur des analyses rigoureuses des données comparatives — dues en particulier à A. Meillet et E. Benveniste — constitue un paradoxe linguistique.

— L'infinitif sans désinence (qu'il s'agisse de l'infinitif en $-\mu\epsilon\nu$ ou d'un autre), « vieille forme adverbiale indéterminée »?

C'est en effet ce que fait attendre la forme : pas de désinence, pas de valeur casuelle; l'infinitif sans désinence est un *thème nu*. Il semble bien que cette conclusion s'impose, étant donné que l'alternative d'un locatif à désinence zéro est de toute façon à exclure, l'infinitif grec n'étant pas un gérondif signifiant « en train de... ». Mais l'infinitif, dans ses emplois

anciens (chez Homère p. ex.), n'est pas davantage un infinitif-thème, un nom verbal, comme l'infinitif articulé du grec classique : il exprime *certaines* relations par lui-même, sans le support d'un élément de relation (cas ou préposition). Mais inversement il n'exprime pas *n'importe quelle relation* : chez Homère, *kteinein* peut signifier « à tuer, pour tuer » mais non « en tuant », « après avoir tué », « avant d'avoir tué », « sans tuer », « parce qu'on tue » ... Par sa forme, on s'attend à une valeur casuelle indéterminée, c'est-à-dire à une *absence de valeur* ; or, les emplois libres font apparaître une valeur prospective, en gros : celle de l'infinitif-datif de l'i.-ir.

— La désinence védique *-e* ne doit pas être rapprochée du *-αι* grec ? certes, véd. *-e* peut être aussi bien **-ey* ou **-oy* que **-ay*, et il est apparu que le datif sg. athématique de la flexion nominale repose sur **-ey*. Mais il est paradoxal d'écarter tout rapport, lorsque l'on considère dans leur ensemble les formations grecques et i.-ir. : on s'aperçoit qu'elles ne sont pas seulement « assez comparables », mais qu'elles se correspondent régulièrement, comme le montre le tableau ci-dessous :

| GREC | INDO IRANIEN |
|-------------------------------------|--|
| Actif | |
| Athématique | |
| -ναι (ion. att. εἶναι, τιθέναι) | { véd. <i>-ani</i> : <i>rājāni</i> « pour la souveraineté » |
| -εῖναι (ion. att. ἰέναι, θεῖναι) | |
| -ΐεναι cypr. δοΐεναι | { véd. <i>-vane</i> : <i>dāvāne</i> « pour donner » |
| | { av. <i>-vanōi</i> : <i>vidvanōi</i> « pour savoir » |
| | { véd. <i>-vani</i> : <i>bhurvāni</i> « pour tourbillonner » |
| -μεναι (lesb. hom.) | { véd. <i>-mane</i> : <i>dhārmaṇe</i> « pour maintenir » |
| | { véd. <i>-mani</i> : <i>dhārmaṇi</i> « id. » |
| -μεν (thess. béot. gr. occid. hom.) | { hitt. <i>-wan</i> |
| Aoriste sigmatique | |
| -σαι | { véd. <i>-se</i> : <i>jīṣe</i> « pour vaincre » |
| | { véd. <i>-si</i> : <i>neṣi</i> « conduis ! » |
| Thématique | |
| -ειν (*-esen) | { véd. <i>-ase</i> , av. <i>-aijhe</i> |
| | { véd. <i>-sani</i> |
| -εν (dor.) | { véd. <i>-ani</i> (cf. <i>supra</i>) |
| -εμεν | { cf. <i>supra</i> , véd. <i>-mane</i> , etc. |

On conçoit aisément que devant ce réseau de concordances, les comparatistes aient identifié gr. *-μεναι* et véd. *-mane*, etc. : il est paradoxal de séparer grec *-ai* de véd. *-e*, av. *-ōi*, etc.

(c'est-à-dire i.-ir. **-ay*), et de refuser d'y voir une désinence de datif, alors que justement les infinitifs homériques ont dans leurs emplois libres valeur de datifs.

Dernier paradoxe, et qui n'est pas le moindre : le morphème d'infinitif moyen, $-\sigma\theta\alpha\iota$, est sans étymologie ; comme l'indique Chantraine, *ibid.*, p. 333 « on a cherché à rapprocher cette caractéristique de celle des infinitifs indo-iraniens en **-dhyāy*. Mais tout le détail diffère : présence de *-s-* et absence de *-y-* en grec, opposition de $-\alpha\iota$ et de $-\bar{a}y$ ». Or. **-dhyāy* est aussi la seule formation d'infinitifs i.-ir. qui n'ait pas de correspondants connus.

1. L'ORIGINE DE L'INFINITIF MÉDIO-PASSIF EN $-\sigma\theta\alpha\iota$.

1.1. Le problème de l'origine de $-\sigma\theta\alpha\iota$ et de $-\sigma\theta\epsilon$.

Le morphème d'infinitif médio-passif en *-sthai* reste inexpliqué : le seul point de comparaison envisageable est l'infinitif indo-iranien en **-dhyāy*, mais les formes ne peuvent être superposées : i. ir. **-dhyāy* ne peut représenter que **-dhyāy*, comme l'indique Chantraine (v. *supra*), ce qui ne peut en aucune façon donner en grec $-\sigma\theta\alpha\iota$: **dhy* donne à l'intervocalique (s)s (**médhyos* > gr. μέ(σ)σος et $-\bar{a}y$ est incompatible avec gr. $-\alpha\iota$, qui ne peut remonter qu'à **-ay* ou **-ay*.

1.2. D'autre part, $-\sigma\theta\alpha\iota$ paraît indissociable des désinences personnelles médio-passives de 2^e pluriel, $-\sigma\theta\epsilon$ (primaire et secondaire), de 2^e duel $-\sigma\theta\omicron\nu$ et de 3^e duel $-\sigma\theta\eta\nu$. On estime que ces deux désinences sont issues du croisement des désinences héritées, **-ton/m* (véd. *-tam*) et **-tān/m* (véd. *-tām*), et de $-\sigma\theta\epsilon$.

En revanche, le croisement supposé de $-\mu\epsilon\theta\alpha$ (< **medha*, av. *-maidī*) et $-\sigma\theta\epsilon$ en $-\mu\epsilon\sigma\theta\alpha^1$ est à mettre en doute en raison de la désinence hittite de 1. pl. *-wasta* : une désinence **-mesdha* se trouve également justifiée par la comparaison.

1.3. Quant à $-\sigma\theta\epsilon$, qui correspond aux deux désinences i.-ir. de 2 pl. médio-passive **-dhwai* (primaire) et **-dhwam* (secondaire), c'est le représentant direct ou indirect de **-dhwe*, base commune des deux désinences i.-ir., et correspondant à hitt. *-duma*, louv. *-dwa*, et peut-être tokh. *-č*.

1. Chantraine, *Morphologie historique du grec*, p. 358.

Comme on ne peut s'appuyer, pour justifier la forme, ni sur les désinences de duel $-\sigma\theta\omicron\nu$ et $-\sigma\theta\eta\nu$, ni sur le morphème d'infinitif $-\sigma\theta\alpha\iota$, on a le choix entre poser une évolution phonétique $*dhw > \sigma\theta$ et tirer cette désinence d'une proportion analogique. C'est cette seconde solution qui est retenue généralement.

1.4. L'infinitif i.-ir. en $^{*}-(a)dhyāy$: ses valeurs.

En dépit de très nombreuses tentatives d'explication², l'origine de l'infinitif i.-ir. en $^{*}-(a)dhyāy$ reste aussi mystérieuse que celle de l'infinitif médio-passif grec en $-\sigma\theta\alpha\iota$.

La forme fonctionne comme un infinitif datif, c'est-à-dire :

— comme complément libre de but, RV. 1.88.4

ūrdhvām nunudra utsadhīm pibadhyai

« ils ont poussé vers en haut le réceptacle de la source (céleste), afin d'(y) boire », (Renou, *EVP* 10, p. 21) ; RV. 2.17.6 *prthivyaṃ nī krivīm śayādhyai vājreṇa hatvī* « ayant frappé Krivi en sorte qu'il fût-gisant sur terre », Renou, *EVP* 17, p. 63.

— comme complément de verbe modal, RV. 1.154.6

tā vām vāstūny uśmasi gāmadhyai

« vers ces emplacements à vous deux... nous voulons aller » (Renou, *EVP* 15, p. 35).

— comme « supin », RV. 3.4.3

jigāti hótāram ... yājadhyai « il va sacrifier au *hotar* ».

— prédicat en phrase nominale ou en phrase à verbe « être », RV. 6.60.13

ubhā vām indrāgnī āhuvādhyā

ubhā rādhasaḥ sahā mādayādhyai

« Que tous deux, ô Indra et Agni, vous soyez appelés (par moi)! Que tous deux vous vous enivriez ensemble du don (que je fais)! »

Y.45.4 *nōiṭ diwžaidyāi ... ahurō* « A. ne peut être trompé ».

En cet emploi, l'infinitif en $^{*}-(a)dhyāy$, comme les autres infinitifs datifs, tend à la valeur d'impératif ou d'hortatif. De même en emploi « existentiel », 6.49.2 *agnīm ... yājadhyai* « il faut sacrifier à Agni » ou « je veux sacrifier à A. ». Il suit assez souvent un impératif, dont il constitue le prolongement.

2. Sgall, *Die Infinitive im Rgveda*, p. 155 n. 9 (bibl.).

Mais ce n'est pas par lui-même un impératif, et en particulier il n'équivaut jamais à une 2^e sg., ce qui infirme toute théorie qui ramène *-(a)dhyāy à -dhi, désinence d'impératif 2^e sg.³

Contrairement à ce qu'on affirme parfois⁴ l'agent de l'infinitif en -dhyai peut être un datif, c'est-à-dire qu'il participe au « double datif » du type *indrāya pātave*, RV. 7.92.2 *prā sôlā jīrô adhvarēṣv asthāt sômam indrāya vāyāve pibadhyai*

« L'actif presseur (de soma) s'est avancé pour les sacrifices, pour qu'Indra et Vāyu boivent le soma »⁵

ou 6.49.5

yéna narā nāsatyā iṣayādhyai vartīr yāthās tānayāya tmāne ca

« (char) avec lequel, ô seigneurs Nāsatya's, vous aller votre course afin que nous recevions (de vous) la jouissance, nous-mêmes et notre descendance » (Renou, *EVP* 5, p. 32).

De même en avestique, Y. 45.5

vacō sruidyāi hyaṭ marətaēibyō vahištəm

« parole qui est la meilleure à entendre pour les mortels » (cf. Hinz et Duchesne-Guillemin ; autre Humbach, mais qui suppose lui aussi un datif agent de *sruidyāi*).

Il n'y a donc aucune raison syntaxique de refuser de considérer l'infinitif i.-ir. en *-(a)dhyāy comme un infinitif datif à côté des formations radicales (type véd. *āsāde*) (« pour s'installer ») et suffixales (véd. -tave, -taye, -aye, -ase, -sé, -mane, -vane, -āya).

1.5. *-dhyāy comme doublet de *-tyāy.

La seule raison est morphologique : on ne voit pas ce que peut être *-(a)dhyāy. Il y a peu d'infinitifs en *-āy : le plus connu, celui en -lavai, repose sur l'adjonction de la particule *vai* « en vérité » à un infinitif datif en -tave.

L'hypothèse du « datif d'un substantif en -dhya- », de Benveniste, *Origines*, p. 209 reste en l'air, faute de répondre à une formation suffixale existante. Il est pourtant une petite série de formes proches de *-(a)dhyāy : ce sont les infinitifs-datifs védiques en -tyai, comme l'a vu Benveniste, *Inf.*,

3. Sgall, *Die Infinitive im Rgveda*, p. 155 n. 9 ; toutefois, le même auteur suggère une autre possibilité (véd. -dhyai infinitif datif), p. 228.

4. Sgall, *Die Infinitive im Rgveda*, p. 97 après Benveniste, *Les infinitifs avestiques*, p. 97 (qui admet un ex. védique, RV.6.1.1).

5. C'est la traduction de Geldner ; autre, Renou, *EVP* 15, p. 109.

p. 69, mais sans préciser le rapport entre les deux formations. Or, le rapport est clair; c'est celui qui existe entre les deux groupes de suffixes de noms d'instruments neutres (à vocalisme **e* et ton radical) *-*tro-* (lat. *aratrum* « charrue ») et *-*dhro-* (lat. *cribrum* « tamis »), *-*llo-* (lat. *poculum* « coupe ») et *-*dhlo-* (lat. *pabulum* « fourrage »), c'est-à-dire, comme l'a montré J. Kuryłowicz⁶, des doublets issus de la loi de Bartholomae.

1.6. *-*tyāy* en baltique.

Certes, cette formation védique en *-*tyai* n'est pas très ancienne : il n'en est dans le RV que six représentants, dont un seul, *ityai*, appartient à la couche ancienne du recueil, et la formation se développe dans l'AV, les autres samhitas et la prose védique. Il s'agit d'une influence, qui s'accroît en védique même, de la flexion en *-*i-* du type *devī* sur la flexion des féminins en *-*i-*. Mais peut-on projeter le fait en indo-iranien et poser au moins une forme de datif en *-*tyāy* dont *-*dhyāy* serait le doublet? L'avestique n'a pas de forme correspondante : *uzūiθyōi* de Y. 46.5 est, comme l'indique Benveniste, *Inf.*, p. 69 en accord avec Bartholomae, *ū-tyāy*. Mais les contacts entre les thèmes en *-*i-* (*devī*) et les féminins en *-*i-* sont anciens. En particulier, il existe en baltique un double -*tē-* (<**tyā*) de suffixe *-*ti-*, et cette formation a fourni notamment le *budinys* ou infinitif instrumental *bēgle bēga*. Il existe également des formes nominales en -*le-*⁷ et en -*čia-*⁸. Et cette forme est à la base de la 1^{re} sg. de l'optatif en -*čia* (refaite en -*čiau* sous l'influence du prétérit). Comme l'a montré Stang⁹, cette forme repose sur *-*tyā*. Mais comment le nominatif d'un nom d'action peut-il servir de 1^{re} sg. de l'optatif? Il serait plus normal que la forme originelle fût celle d'un datif (*-*tyāy*)¹⁰ : on rejoindrait ainsi l'infinitif i.-ir. en *-*dhyāy* dans ses emplois hortatifs. Quoi qu'il en soit, il est possible de poser une formation en *-*tyā-*, qui a disparu en iranien et n'a survécu en indien que comme doublet de *-*ti-* notamment au datif, connaissant à ce titre un certain développement. Cette formation a pu

6. *Études indo-européennes* 1, p. 51 ; *L'apophonie en indo-européen*, p. 379.

7. Liste Skardžius, *Lietuvių kalbos žodžių daryba* § 186.

8. Liste Skardžius, *Lietuvių kalbos žodžių daryba* § 188.

9. *Vergleichende Grammatik der baltischen Sprachen*, p. 432.

10. Toutefois, il est impossible que lit. -*čia* soit le reflet direct de *-*tyāy* puisque *-*āy* désinence de datif des thèmes en *-*ā-* donne la désinence lit. -*ai*.

avoir comme **-tro-* et **-tlo*, un doublet **-dhyā-* dont **-dhyāy* était le datif. Ce doublet disparaissant en i.-ir. comme le suffixe **-tyā-* lui-même, **-dhyāy* s'est trouvé le seul morphème d'infinitif indépendant de toute formation de dérivés nominaux.

1.7. de **-tyāy* à **(a)dhyāy*.

Comme on l'a souvent noté, la formation indienne diffère de la formation avestique en ce qu'elle n'apparaît que sur radical thématique (à degré zéro et ton suffixal, *duhá-* à degré plein et ton suffixal, *śáyá-*; à degré plein et ton radical, *yája-*) alors que la formation avestique apparaît aussi bien sur radical athématique (ou racine) que sur radical thématique. Et, comme le note Benveniste (pp. 74-75), tout indique que l'état ancien est reflété par l'avestique; l'évident archaïsme de plusieurs formes avestiques, en face de la tendance manifeste à la régularisation de la formation védique, ne laisse aucun doute sur la chronologie, et permet d'exclure comme improbable *a priori* toute théorie qui part d'une forme **-adhyāy*¹¹. La présente hypothèse invite à partir des racines en sonore aspirée, dans lesquelles a pu jouer la loi de Bartholomae, p. ex. *mandh(ā)-* : l'infinitif-datif en **-tyāy* est **mandh-tyāy* > **manddhyāy*; mais dans une telle forme, la consonne radicale finale disparaît; la clarté morphologique exige une réfection, et c'est ainsi que se crée une forme comme av. *manda-dyāi*, où le radical **mandhā-* est restauré. De même, il est probable que la forme védique *duhádhyaí* remplace un ancien **dugdhyai*. C'est à partir de formes comme *śucádhyaí* que la formation a pu être interprétée comme secondaire, *śucá-* étant attesté par ailleurs comme thème d'aoriste. Quand à la limitation à la forme *-adhyai*, même si la racine n'a pas de présent ou d'aoriste thématique (comme p. ex. *duh-*) elle ne peut être que secondaire. Mais on n'en voit pas la raison.

1.8. i.-ir. **-dhyāy* et gr. *-σθαί*.

Si l'on accepte cette explication de l'infinitif i.-ir. en **-dhyāy*, il est possible de reconsidérer l'origine du morphème d'infinitif médio-passif grec *-σθαί*, étant donné que *-σθαί* est traditionnellement associé à **-dhyāy*, comme il l'est d'autre part

11. Comme celle de Pisani, *KZ* 72, pp. 217-221, qui, après Herbig, pose une équivalence véd. *-adhyai* = lat. *-endi* comme **-ṛdhyēy*.

à la désinence médio-passive de 2 pl. en $-\sigma\theta\epsilon$, et que cette désinence repose — directement ou indirectement — sur $*-dhwe$ ¹² (v. *infra* 1), on considérera $-\sigma\theta\alpha\iota$ comme issu — directement ou indirectement — de $*dhway$, doublet de $*tway$, donc une formation proche de celle de l'infinitif datif v. prussien en $-twei$, qui est ordinairement considéré comme l'ancien datif d'un substantif en $-tu-$. Mais avant de préciser les rapports morphologiques entre les deux formations, il convient d'examiner le problème phonétique en grec.

1.9. Phonétique.

Malgré Schwyzer¹³, on peut admettre, avec Hirt¹⁴, une évolution phonétique $*dhw > sth$; il n'y a pas de contre-exemple. Les seuls exemples connus du traitement th de $*dh + *w$ sont : 1° à l'initiale $\theta\alpha\iota\rho\acute{o}s$ « gond » si l'on pose $*\theta\phi\alpha\rho\iota\omicron s$ avec Brugmann (cf. $\theta\acute{o}\rho\alpha$ « porte ») $\theta\acute{\alpha}\nu\alpha\tau\omicron s$ substantif « la mort » et $\theta\nu\eta\rho\acute{o}s$ adjectif « mort », doublets issus de $*dhw\eta\tau\acute{o}-$, véd. $dhv\tilde{a}nt\acute{a}$ - « obscur » et « obscurité » ($dhv\tilde{a}nt\acute{a}m\ t\acute{a}ma\tilde{h}$ désignant les ténèbres de la mort », RV. 10.113.7).

$\theta\epsilon\acute{o}s$ « Dieu » ($\theta\epsilon s-$ iic.), s'il faut le rattacher au groupe de lit. $dvasi\acute{a}$ « esprit » (mais cf. les objections de Chantaine sv.).

$\theta\omicron\lambda\acute{o}s$ « ce qui trouble l'eau » : got. $dwals$ « fou ».

2° entre consonne et voyelle $\delta\rho\theta\acute{o}s$ « droit » : véd. $\tilde{u}rdhv\acute{a}$ - id.

Après la sonore $*d$ initiale, $*w$ se maintient jusque dans la langue homérique puis tombe sans laisser aucune trace en attique; mais le traitement intervocalique est inconnu.

Après la sourde $*t$ initiale, $*w$ se combine en s à l'initiale ($\sigma\acute{\epsilon}$) et en ss ou tt à l'intervocalique ($\tau\acute{\epsilon}\sigma\sigma\alpha\rho\epsilon s/\tau\acute{\epsilon}\tau\tau\alpha\rho\epsilon s$). Il y a donc eu palatalisation de $*t$ devant $*w$: $tw > t'w > t' > ts > ss$ ou tt ¹⁵; par suite, il est possible que $th < *dh$ se soit palatalisé en th' devant $*w$, et que le groupe consonantique résultant après la chute de $*w$, $*th' > ths$, ait été interverti en sth comme dz ($[dze\acute{w}s] < *dy\acute{e}ws$) est régulièrement interverti en zd (ζ): $\zeta\epsilon\acute{u}s$ [$zde\acute{w}s$]¹⁶.

12. Selon Seebold, *KZ* 85.2 (1971), p. 193 et suiv., cette désinence $*-dhwe$ serait en rapport étymologique avec le pronom de 2^e sg. $*tu$, ce qui suppose ici encore l'action de la loi de Bartholomae dès l'époque i.-e. commune.

13. *Griechische Grammatik* 1, p. 670.

14. *Handbuch der griech. Laut- und Formenlehre*², p. 493 et suiv.

15. Grammont, *Traité de phonétique grecque*, p. 134; Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, pp. 82-83.

16. Sur la prononciation de ζ , voir Allen, *Vox graeca*, p. 53 et suiv.; Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, p. 116; Lupaş, *Phonologie du grec attique*, p. 26 et suiv. et en particulier n. 36 (bibl.).

1.10. *-dhway > -σθαι comme évolution analogique?

Si, refusant une telle évolution, on postule une évolution *dhw > θ, il reste possible de tirer -σθε et -σθαι des verbes où une réinterprétation est admissible (des formes comme ῥσ-θε, ῥσ-θαι¹⁷ sont en effet réinterprétables en ῥ-σθε, ῥ-σθαι d'après ῥ-μαι), et des athématiques à redoublement où, avant la restauration analogique de la voyelle¹⁸ des formes comme *tith-the (= véd. *daddhvám*), *tith-thai devaient aboutir à *tisthe, *tisthai. De même que *lith-men (= véd. *dadhmáh*) a été refait en τλ-θε-μεν par réintroduction d'un radical θε, de même *tisthai a pu être refait en τλ-θε-σθαι. Il est donc possible que -σθε et -σθαι ne soient issus que secondairement de *-dhwe, *-dhway.

1.11. gr. -σθαι, i.-e. *-dhway et v.-pr. -twei.

Mais si, pour la désinence -σθε, le rapprochement indiqué est le seul possible, il n'en va pas de même pour le morphème d'infinitif -σθαι, qui ne rejoint une formation connue que si l'on admet, avec Kuryłowicz, le caractère i.-e. de la loi de Bartholomae. Et encore faut-il que le morphème v.-pr. -twei soit ancien, et que l'on puisse rendre compte de la différence apparente de vocalisme, *-tway en face de v. pr. -twei. En réalité, l'infinitif v.-pr. en -twei (-twi, -twe) repose sur une forme *-twey ou *-tway¹⁹, une finale -ei reposant sur l'une quelconque des trois diphtongues en *-y. Le choix en fait, se limite à *-ay, dont le seul support est l'infinitif grec, et à la désinence de datif nominal, très largement attestée, *-ey²⁰. Quoi qu'il en soit, la forme est considérée comme le datif d'un substantif en -tu²¹.

1.12. i.-e. *-twey et i.-ir. *-taway.

On sait que le datif des substantifs en -tu- est soit en *-twey (i.-ir. *-taway p. ex. dans les infinitifs datifs véd. du type

17. La racine est *ēs- (véd. *ās*- «être assis»); l'aspiration initiale est secondaire.

18. C'est la doctrine de Schwyzler 1, p. 670.

19. Endzelin, *Altpreussische Grammatik*, p. 193 pose *-twey; Trautmann, *Die altpreussischen Sprachdenkmäler*, p. 293, *-tway.

20. *Infra* 2.1.

21. Aussi bien par Endzelin que par Trautmann (v. note 19) et Stang, *Vergleichende Grammatik der baltischen Sprachen*, pp. 215, 220 et 448. Il n'est pas nécessaire de voir dans v. pr. -twei, avec Stang, p. 215, une réfection à partir des formes casuelles en -u-. Le gérondif védique en -tvā atteste la flexion ouverte pour le nom verbal en *-tu-, v. *infra*.

hántave « pour frapper »), soit en **-twey*. Cette seconde forme, celle de la « flexion ouverte »²², est certainement la plus ancienne, et ceci pour plusieurs raisons.

1^o La flexion ouverte est manifestement résiduelle pour les thèmes en **-u-* en général : en védique, elle vaut pour quatre thèmes, trois masculins *krātu-* « force spirituelle » *śíśu-* « enfant, petit » *sahásrabāhu-* « qui a mille bras » et un neutre *páśu-* « bétail »²³ contre une soixantaine de thèmes masc. et nt., et tous les féminins. En avestique, en revanche, la flexion des thèmes en **-u-* comporte pour un même thème des formes de la flexion fermée et des formes de la flexion ouverte, dont la répartition est intéressante, comme on le verra *infra*.

2^o Comme l'indiquent Wackernagel-Debrunner, *Ai. Gr.* 3, p. 143 après Brugmann, *Grdr.*² 2-2, p. 152, les deux flexions sont originellement conditionnées par une différence accentuelle : *ávy-aḥ* : *mat-éḥ*, *krátv-aḥ* : *sūn-óḥ*. Or, si au génitif-ablatif sg. le balancement entre le suffixe flexionnel et la désinence est normal, le double degré plein du datif sg. de la flexion fermée est curieux. On attend une répartition **-w-ey* : **-e/ow-i*. Or, on note qu'en avestique *xratuš* a deux formes de génitif, *xratōuš* (de la flexion fermée) et *xraθwō* (de la flexion ouverte), mais une seule forme de datif, *xraθwe*. Cette dissymétrie garantit le caractère originel du datif en **-twey* (ou **-tway*) des substantifs en **-tu-*, bien que le védique ait généralisé **-twey* (ou **-tway*) dans ses infinitifs datifs. L'existence du gérondif en *-tvā* (infinitif instrumental) confirme le caractère secondaire de la généralisation de la flexion fermée : en face de l'infinitif instrumental reflété par le gérondif védique en *-tvā*, il a dû exister un infinitif datif en **-tway* en i.-ir. On posera donc un infinitif datif i.-e. en **-twey* (**-tway*), et son doublet possible, là où joue la loi de Bartholomae, **-dhwey* (**-dhway*). Reste le problème de la désinence.

22. Sur ces termes, v. Kuryłowicz, *Études indo-européennes* 1, p. 138.

23. Macdonell, *Vedic Grammar*, p. 295.

2. LA FORME CASUELLE DES INFINITIFS GRECS.

2.1. Grec -αι et la désinence i.-e. de datif nominal *-ey.

L'étymologie proposée pour le morphème -σθαι conduit à poser à nouveau le problème de la finale -αι des infinitifs grecs, que ce soit l'infinitif médio-passif -σθαι ou les infinitifs actifs -(έ)ναι, -Fέναι, -μεναι ou -σαι. Faut-il, avec Brugmann²⁴ et beaucoup d'autres poser une désinence *-ay de datif sg. athématique, ou, avec Solmsen²⁵, deux désinences *-ay et *-ey, ou enfin, avec Meillet²⁶, écarter totalement *-ay au profit de *-ey? En faveur de la conception de Meillet, il faut reconnaître, avec Beekes²⁷, que la seule forme attestée de façon univoque pour le datif nominal est *-ey. Les formes sur lesquelles s'appuie la reconstruction de *-ay sont soit des infinitifs — mais sont-ils d'anciens datifs? —, soit sur des formes d'adverbes, de préverbes et de prépositions comme gr. χαμαί « à terre », i.-e. *pray « devant », qui peuvent être des formes de locatif, mais sûrement pas de datif. S'il en est ainsi, que faire de l'élément gr. -αι? Le fait que cet élément apparaisse comme dépourvu de toute signification (puisque p. ex. -μεν et -μεναι sont équivalents) peut engager à y voir, avec Benveniste²⁸, une particule. Mais si les infinitifs grecs ne sont pas des datifs, comment expliquer leur valeur finale? Il faut reconnaître que si la conception ancienne, celle de Brugmann et autres, achoppait sur la morphologie, celle de Benveniste achoppe sur la syntaxe.

2.2. Les infinitifs sans désinence et la valeur finale des infinitifs homériques. La question se pose de toute façon pour les différents infinitifs en -ν(-εν < *-esen, -Fεν, -μεν). Car la valeur finale, consécutive, ou plus généralement « prospective » des infinitifs grecs est incontestable. En voici quelques exemples, empruntés à Chantraine, *Grammaire homérique* 2, p. 300 et suiv.²⁹.

24. *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*² (1911), 2-2, § 112-7; §§ 163-169.

25. *KZ* 44, p. 161 et suiv.

26. *Les cas employés à l'infinitif en i.-e.*, *BSL* 32, p. 188 et suiv.

27. *KZ* 87-1 (1973), pp. 215-221.

28. *Origines de la formation des noms en i.-e.*, p. 130, à la suite de Meillet, *BSL* 32, pp. 192-193.

29. « Un des emplois les plus anciens de l'infinitif consiste à compléter le verbe principal en exprimant soit la conséquence, soit le but. Les exemples sont innombrables. »

Σ 258 τόφρα δὲ ῥηίτεροι πολεμίζειν ἦσαν Ἀχαιοί
« les Achéens étaient plus aisés à combattre »

Z 227 πολλοὶ μὲν γὰρ ἐμοὶ Τρῶες κτείνειν
« car j'ai beaucoup de Troyens à tuer »

σ 87 δῶγ κυσὶν ... δάσασθαι
« il les donnera à dévorer aux chiens »

E 725 et ailleurs θαῦμα ἰδέσθαι
« merveille à voir »

et surtout λ 76 σῆμά τέ μοι χεῦαι ... καὶ ἐσσομένοισι πυθέσθαι que Chantraine, *ibid.*, p. 301 traduit « élève-moi un tombeau... pour dire mon malheur dans l'avenir », mais qui, littéralement, est « pour le gens à venir être informés », donc l'équivalent d'un double datif du type védique *indrāya pātave* « pour Indra boire »³⁰.

Ce rapprochement est traditionnel chez les auteurs qui considèrent l'infinitif grec comme un ancien datif, ainsi Monro, *A Grammar of the Homeric Dialect*, § 239, qui souligne à ce propos la réalité syntaxique du tour double : ἐσσομένοισι πυθέσθαι est un double datif, qui en latin serait *posteris auditui* ; c'est un syntagme qui comme tel peut figurer dans des contextes où la forme nominale seule ne le pourrait pas. On ne peut donc, selon Monro, considérer l'infinitif comme ajouté à un datif nominal préexistant : αἰσχρὸν γὰρ τὸ δὲ γ' ἐστὶ καὶ ἐσσομένοισι πυθέσθαι ne peut évidemment se segmenter αἰσχρὸν ... ἐστὶ ... ἐσσομένοισι « ceci est honteux pour les générations à venir » + πυθέσθαι « à savoir », mais doit comporter un syntagme ἐσσομένοισι πυθέσθαι, qui est donc superposable à ses parallèles védiques et latins³¹.

De même, dans ses emplois précédemment cités, l'infinitif grec a pour correspondants en latin soit un supin en *-lu(i)* (infinitif datif), soit une forme en *-nd-*, substitut d'infinitif datif³² :

| | |
|------------------------------|------------------------------------|
| ῥηίτεροι πολεμίζειν | <i>faciliores debellalu(i)</i> |
| πολλοὶ ... ἐμοὶ ... κτείνειν | <i>multi mihi occidendi (sunt)</i> |
| δῶγ κυσὶν ... δάσασθαι | <i>dabit canibus voranda</i> |
| θαῦμα ... ἰδέσθαι | <i>mirabile visu</i> |

30. BSL 63 (1968), p. 141 et suiv.

31. Ces observations montrent la fausseté des explications du double datif par une attraction formelle et de celles qui font appel à la rencontre fortuite de deux datifs indépendants l'un de l'autre.

32. BSL 63, p. 150 et n. 2.

Il est plusieurs autres témoignages, dont certains ne semblent pas avoir été invoqués précédemment, en faveur de l'identification de l'infinitif grec à l'infinitif datif i.-e.

1^o L'emploi de l'infinitif comme impératif est traditionnellement identifié aux emplois correspondants de l'infinitif datif indo-iranien ; cet emploi est celui d'un infinitif datif en position de phrase, de prédicat ou d'attribut³³.

2^o L'emploi de l'infinitif avec ὥστε n'est consécutif que par la valeur prospective de l'infinitif ; ὥστε n'est que « et ainsi » ; ceci apparaît clairement dans les deux exemples homériques de ce tour :

I 42 εἰ δέ τοι αὐτῷ θυμὸς ἐπέσσυται ὥστε νέεσθαι

« si ton cœur ressent une telle envie du retour » (Chantraine, p. 314), litt. « si ton cœur est excité, et ainsi *veut le retour* »

ρ 20-21 οὐ γὰρ ἐπὶ σταθμοῖσι μένειν ἔτι τηλίκος εἰμί | ὥστ'... πάντα πιθέσθαι

« penses-tu que je sois d'âge à rester... pour obéir » (Chantraine, *ibid.*), litt. « et, dans ces conditions, pour obéir » : c'est à l'infinitif, non à ὥστε, que revient la valeur prospective. Comme il s'agit d'un tour en voie de constitution qui se développe en grec ultérieur, on peut en conclure que cette valeur prospective en grec homérique est bien vivante, et n'est pas seulement un vestige.

3^o L'infinitif comme sujet n'est qu'apparemment l'équivalent d'un nominatif ; comme le note justement Monro, § 234, « il est évident que ἔστιν εὔδειν ne peut avoir signifié « sleeping is », mais « there is (room, etc.) for sleeping ». De même, on voit partout où il existe, l'infinitif datif tendre vers la position de sujet. Mais on ne constate jamais une telle évolution pour un infinitif instrumental (comme les absolutifs védiques), pour un infinitif génitif ou ablatif, et ce n'est qu'en tant que substituts des infinitifs datifs que des supins (comme l'infinitif sanskrit classique en *-tum*) peuvent accéder à cette fonction. D'autre part, l'analyse que donne Monro de ἔστιν εὔδειν exclut formellement un infinitif thème

33. Il y a continuité entre les emplois attribués de l'infinitif et ses emplois jussifs : les seconds ne se distinguent des premiers que par des traits prosodiques aisément concevables, mais qu'il n'est pas possible de reconstruire. L'emploi impératif repose donc sur la valeur dative ; il ne faut pas comparer les emplois prescriptifs de l'infinitif français comme *ralentir école* ou *agiler avant de s'en servir*.

ou nom verbal (sleeping). La conclusion logique est qu'il ne peut s'agir que d'un infinitif datif.

4° La place finale fréquente de l'infinitif homérique et son emploi « exégétique » sont, comme le signale Monro § 242, comparables aux particularités correspondantes de l'infinitif datif védique. Ici encore, ni l'infinitif thème, ni les infinitifs fondés sur d'autres cas ne présentent cette valeur et cette particularité syntagmatique³⁴.

5° Enfin, une particularité signalée par Monro, § 233, doit être considérée comme un trait syntaxique hérité propre à l'infinitif datif dans ses emplois doubles :

ι 468 ἀνὰ δ' ὀφρύσι νεῦον ἐκάστω / κλαίειν

« I nodded backwards to each for weeping (= forbidding him to weep) ».

Or, l'infinitif datif védique en tour double n'est jamais accompagné de la négation ; **indrāya nā pātave* est impossible. On ne la trouve pas davantage dans le double datif latin. Il est probable que cette particularité est à mettre en relation directe avec l'emploi homérique³⁵.

Il apparaît que la valeur prospective de l'infinitif grec dans ses attestations les plus anciennes est suffisamment assurée pour garantir l'origine dative, et pour exclure toute autre possibilité (infinitif thème, infinitif à un autre cas). Et, comme on peut le constater par les exemples cités, cette valeur prospective est aussi bien le fait d'infinitifs sans désinence que d'infinitifs en -αι. C'est pourquoi on considérera comme secondaire le problème de la nature originelle de -αι. Quand bien même on prouverait qu'il s'agit bien d'une désinence de datif, le problème subsisterait pour les formes sans désinence.

2.3. Infinitif thème, supin, infinitif locatif.

On ne saurait recourir, avec Schwyzer³⁶, à la valeur « éventuelle » des abstraits pour expliquer ces emplois à

34. Voir Minard, *Trois Énigmes sur les Cent Chemins* 2, § 254 a sur les faits védiques.

35. Les données homériques (telles que les décrit Monro) et les données védiques ne sont cependant pas superposables, puisque véd. *indrāya pātave* n'a jamais le sens négatif (« pour qu'Indra ne boive pas »). Ce sens négatif est exprimé (en raison de l'impossibilité de **indrāya nā pātave*) par le datif d'un abstrait à préfixe négatif.

36. *Griechische Grammatik* 2, p. 356.

partir d'un infinitif thème. Certes, un abstrait déverbal étant, comme tout substantif, étranger à la catégorie du temps, peut référer aussi bien à un procès futur ou éventuel que présent ou passé, lat. *urbis conditio* étant l'équivalent de *urb- condend-* aussi bien que de *urb- condit-*; il n'en résulte pas que le thème du nom abstrait, ou son nominatif, puisse équivaloir à un datif final. L'infinitif grec homérique ne peut donc être ramené à un infinitif thème.

L'infinitif thème existe en revanche en grec ultérieur avec l'infinitif articulé; cet infinitif n'a par lui-même aucune valeur casuelle, celle-ci étant portée par l'article, éventuellement précédé d'une préposition.

Malgré ses emplois en dépendance des verbes de mouvement (βῆ δ' ἔμειν, *lévai* · « il (elle) se mit en marche pour aller »), il est improbable que l'infinitif grec soit comme l'infinitif sanskrit un ancien infinitif accusatif ou supin : on ne connaît nulle part ailleurs de supins en *-en.

Enfin, on ne peut y voir un infinitif locatif à désinence zéro : l'infinitif locatif est rare; peut-être faut-il expliquer par le locatif l'infinitif latin en -se (-re), si l'on considère avec Poultney l'imparfait *vehebam* comme un syntagme **vehesi bh(w)ām* « j'étais à véhiculer »³⁷, et certains infinitifs védiques et avestiques³⁸ comme des locatifs. Mais le locatif à désinence zéro n'a que la valeur inessive (véd. *áhar* « de jour », *uṣar-* « à l'aurore »), jamais la valeur directive ou prospective qu'ont d'autres formes de ce même cas. Il est donc impossible d'expliquer les infinitifs grecs à partir de formes de locatif à désinence zéro.

2.4. gr. -μεν et hitt. -wan.

On sait que l'infinitif grec en -μεν a un correspondant exact en anatolien dans la forme nominale en -wan qui, en hittite, forme une périphrase ingressive avec les verbes *te-/dai-* et *tiya-*, la base étant ordinairement un thème d'itératif en -sk- et le sens : « se mettre à... régulièrement ». Cette forme est nommée « supin » dans certaines grammaires. Mais il ne faut pas se laisser abuser par cette dénomination impropre : l'emploi, qui se limite à la périphrase décrite *supra*, n'a rien qui évoque une valeur prospective ou directive; d'ailleurs,

37. *Studies ... Whatmough* (1957), p. 219 et suiv. (après d'autres); approuvé par Dressler, *Kratylos* 10, p. 196.

38. Benveniste, *Les infinitifs avestiques*, p. 31 et suiv. n'en retient aucun comme « infinitif authentique ».

le contraste entre cette forme et l'infinitif directif en *-anna* (directif d'un substantif en *-alar*) montre que la forme en *-wan* n'est pas directive par elle-même ; il est probable que le doublet en *-wanzi* de l'infinitif directif en *-anna* comporte, postposée à la forme en *-wan*, une particule directive. Ainsi, la concordance formelle entre gr. *-μεν* et hitt. *-wan* n'enseigne rien sur la valeur initiale ni sur la forme casuelle primitive de l'infinitif grec. Il semble donc impossible de concilier les données de la forme et celle des emplois.

2.5. Les infinitifs baltiques et avestiques en **-ley*.

Pour sortir du dilemme, il faut d'abord constater que la situation des infinitifs grecs sans désinence n'est pas isolée. Si l'on considère les infinitifs baltiques (à valeur prospective, et même dative, comme le prouvent leurs constructions³⁹), reposant sur **-ley*⁴⁰, on ne peut y voir des formes de datif qu'en posant des thèmes en **-t-*, comme on l'a fait implicitement *BSL* 63, p. 144 après Senn 1, § 138. Mais, comme le note Stang⁴¹, de tels thèmes sont inconnus en baltique. Si donc on confronte l'infinitif en **-ley* à la forme attestée des noms d'action, en **-ley-*, il apparaît que c'en est le thème. Le même fait se constate en avestique avec des formes comme *itē* « pour aller », *galōi*, *galē* « pour venir », *stōi* « pour être » *mrūitē* « pour parler », *dastē* « pour donner ». Une hypothèse pour l'interprétation de ce fait est proposée dans *Les cas en védique* 5.1^{41 bis}. Quoi qu'il en soit de l'explication proposée, le fait même de l'identité formelle d'un infinitif datif et d'un thème d'abstrait se trouve attesté en dehors des infinitifs grecs.

2.6. Les « finales syncopées » du védique.

On sait par ailleurs qu'il existe en védique des formes sans désinence qui ont valeur d'instrumental, véd. *nāvyasā vācaḥ* « avec une parole nouvelle ». C'est ce qu'on nomme les « finales syncopées », terme qui ne doit pas faire illusion, car il ne s'agit pas d'un fait phonétique. Comme on a tenté de le montrer *Les cas en védique* 5.2, dans un état ancien de

39. *BSL* 63, pp. 144-145.

40. Il s'agit de formes (dialectales) en *-tie* ; sur d'autres formes d'infinitif, v. *infra* 2.11.

41. *Vergleichende Grammatik der baltischen Sprachen*, p. 447 : « *Nomina actionis* auf *-t-* sind im Balt.-Slav. unbekannt, während die Bildung auf *-ti-* sehr verbreitet ist ».

41 bis. A paraître.

l'i.-e. la désinence (alors postposition) a pu valoir pour un groupe nominal entier, sans être reprise après chacun de ses constituants. C'est là un fait syntaxique qui n'est pas sans analogie avec la règle dite « conjunction reduction » qu'utilise Kiparsky pour rendre compte de certaines particularités de l'emploi de l'injonctif⁴². Or, le fait est attesté aussi avec des syntagmes au datif, RV 7.97.1.

*indrāya yātra sāvanāni sunvé
gāman mādāya prathamām vāyas ca*

« où pour Indra les pressurages (de *soma*) sont pressés (qu'...il) vienne pour s'enivrer et (obtenir) la première (des) force(s)-vitales! », Renou, *EVP* 15, p. 66 qui note p. 67 qu'on « avait dû sentir comme s'il y avait **mādāya ... vāyase ca* (avec *prathamām* adverbial) »⁴³. En fait, il est concevable qu'il s'agisse du reflet d'un usage syntaxique ancien où un syntaxe coordinatif **mādāya vāyas* (valant *vāyase*) *ca* est régulier, comme l'est en français « pour l'ivresse et la force (= et pour la force) ». L'épithète *prathamām*, qu'il n'y a aucune raison de considérer comme un adverbe, montre toutefois que le tour n'est qu'un reflet de la règle ancienne.

De même en 8.48.9 *vāsyah* vaut *vāsyase* (cf. Geldner)

sā no mṛṣa suṣakhā deva vāsyah

« aie pitié de nous en bon ami, ô dieu, pour le meilleur! » Renou, *EVP* 9, p. 70.

Il est d'autres exemples, plus ou moins assurés, du fait⁴⁴.

2.7. Les infinitifs datifs sans désinence et les finales syncopées.

Il est donc possible que les infinitifs grecs en -v soient d'anciens datifs « à forme écourtée », c'est-à-dire des thèmes auxquels la postposition dative n'a pas été suffixée parce qu'elle l'était à un autre constituant de la construction. Il est aisé d'identifier les tours où une telle « réduction de désinence » pouvait se produire : pour des infinitifs datifs, il s'agit avant tout du « double datif », de l'infinitif datif à sujet ou à objet datif que symbolisent les tours védiques

42. *Tense and Mood in Indo-European Syntax, Foundations of Language* 4 (1968), p. 30 et suiv. Il ne s'agit que d'une analogie, puisqu'ici la règle joue aussi à l'intérieur d'un syntagme nominal, mais, cf. n. 43.

43. Ici, le fait peut être décrit comme « conjunction reduction » au sens strict ; la règle a été appliquée au cas par Kiparsky lui-même *ibid.*, pp. 56-57.

44. Ludwig en dresse une liste, *Der Rigveda* 6 (Index), p. 251.

indrāya pātave « pour qu'Indra boive » et *vṛtrāya hāntave* « pour frapper Vṛtra ». Ainsi, une construction comme hom. ἐμοὶ κτείνειν peut être un archaïsme en face du tour védique *indrāya pātave* en ce que la désinence de datif n'y figure qu'une fois pour le syntagme, et non après chacun de ses constituants. On conçoit qu'à partir de ces emplois, fondamentaux pour l'infinitif aussi bien que pour le cas lui-même, comme on l'a montré BSL 63, p. 141 et suiv., la forme sans désinence ait pu, par réinterprétation, transporter dans les emplois simples la valeur finale qu'elle devait, dans les emplois doubles, à la désinence du substantif. Ici encore, on voit qu'il faut partir du complexe pour comprendre le simple⁴⁵.

2.8. La nature originelle de gr. -αι.

Il ne reste qu'à reconsidérer la finale -αι. L'hypothèse d'une particule, proposée par Benveniste, qui en elle-même fait difficulté⁴⁶, se concilie bien avec la présente hypothèse. En effet, une particule (assévérative ou emphatique) ne se conçoit qu'avec un infinitif hortatif, jussif ou final : c'est ainsi qu'on justifie la présence de -vai dans l'infinitif védique en -lavai⁴⁷, RV. 5.29.2

apó yāhvīr asṛjat sártavā u

« il libéra les eaux juvéniles, qu'elles coulent donc! (= pour qu'elles coulent) ». Mais il s'agit déjà d'un infinitif datif, *sártave*, susceptible par lui-même d'emplois hortatifs ou jussifs. De même, en français et ailleurs, il est de nombreux exemples de l'adjonction d'une particule aux formes verbales jussives ou hortatives (*viens donc!*) mais il n'en est nulle part d'exemple avec des noms verbaux ou infinitifs thèmes : une forme telle que l'infinitif français n'en admet pas. Si la finale -αι est une particule, c'est que l'infinitif sans désinence vaut un infinitif datif. Mais est-il sûr que -αι soit une particule? Contrairement à véd. *vai* qui a des emplois indépendants

45. De même que les emplois simples du datif s'ordonnent par rapport aux emplois doubles, BSL, p. 141 et suiv., que l'accusatif d'objet ne se décrit qu'à partir des constructions binaires comme celles des deux modèles BSL 65, p. 80 ; que les éléments relatifs et conjonctifs ne se laissent définir qu'en référence au schéma corrélatif, BSL 68, pp. 147-186.

46. Les confirmations qu'il en donne (p. 131) le montrent clairement : la particule *ai qu'il tente de reconstruire figure soit après les pronoms déictiques comme lit. *tasaī* « celui-ci », soit après les formes verbales optatives (y compris l'infinitif de souhait, Od. 7.313).

47. Debrunner, *Ai. Gr.* 2-2, p. 647 et suiv.

(l'analyse de l'infinitif en *-lavai* étant par ailleurs garantie par le double accent de la forme), gr. **-ai* n'a aucune réalité : l'analyse des infinitifs grecs en *-ai* demeure donc conjecturale, et il est permis d'envisager une autre solution.

2.9. *-ai* comme désinence de datif.

Il n'est pas possible aujourd'hui de revenir à une position identique à celle de Brugmann en posant une désinence unique de datif singulier athématique **-ay*. Mais si, comme l'a établi Meillet, seul **-ey* est *directement* attesté, il semble que **-ay* le soit *indirectement*.

1° Il existe des datifs et infinitifs datifs en **-ī*. Les plus manifestes sont les formes védiques comme *ūtī*, là où la forme vaut effectivement un datif, et les infinitifs baltiques et slaves en **-ī*, pour lesquels l'interprétation par un instrumental ne convient ni pour le sens (final, jussif, hortatif), ni pour la syntaxe (leur sujet, éventuellement leur objet étant au datif). Or, cet **-ī* ne peut être le degré réduit de **-ey* ; mais il peut l'être de **-ay* (**-H₂ey*), donc dans le même rapport avec **-ay* que **-i*, désinence de locatif et de datif⁴⁸ l'est avec **-ey* :

$$\frac{*ey}{*i} = \frac{*ay \ (*H_2ey)}{*ī \ (*H_2i)}$$

2.10. Véd. *-tarī* : av. *-θre*.

L'ambiguïté phonétique de la désinence *i*-*ir*. **-ay* interdit certes d'y voir un témoignage en faveur d'un datif *i*-*e*. en **-ay*. Mais est-il sûr que toutes les formes *i*-*ir*. de datif en **-ay* reposent sur **-ey*? Il existe au moins un exemple de l'alternance **-ay* : **-ī*, qui garantit un ancien **-ay*. Le védique a des infinitifs en *-tarī*, que l'on ne peut en synchronie classer comme locatifs en raison de la quantité de *-ī*⁴⁹, ni comme datifs, à plus forte raison, bien qu'ils aient la valeur prospective de ce cas. Contrairement à l'hypothèse de Ludwig, *Inf.*, p. 9, reprise par Neisser, BB 20, p. 39 et s., et *Zum Wb.* sous *etārī*, il ne peut s'agir de nominatifs sg., en particulier RV 8.70.2

(*indram*) *yásya dvitā vidhartāri*
hástāya vājraḥ prāti dhāyi
darśatō mahó divé ná sūryaḥ

48. Meillet, *BSL* 32, p. 188 et suiv.

49. Benveniste, *Origines*, p. 131.

« Lui dans la main duquel depuis longtemps, pour qu'il le tienne, a été placé le foudre visible, comme le grand soleil au ciel » (cf. Geldner).

De même 9.47.4 en dépendance du verbe modal *iṣ-* « désirer » (« désire répartir » Renou, *EVP* 8, p. 26); 9.86.42 *dhartári* « afin de (les sou)tenir », Renou, *EVP* 9, p. 36; 2.23.17 *mahá ḡláśya dhartári* « pour maintenir le grand R̥ta ». Renou, *EVP* 15, p. 5 préfère un nominatif; mais, comme il le signale en note, il doit séparer ce *dhartári* de celui de 9.86.42, ce qui est peu satisfaisant. *etārī* 5.41.10 est aussi une forme à valeur prospective, « (un coursier qu'on incite) à aller », Renou, *EVP* 5, p. 20. Comme le rappelle Benveniste, *Origines*, p. 107 après Wackernagel et Arnold, le *-i* final de cette forme, qu'il soit noté long ou bref, vaut toujours une longue pour le mètre. Il s'agit donc obligatoirement d'un autre morphème que le *-i* de locatif, qui est toujours bref.

Or, il existe en avestique deux⁵⁰ datifs de noms verbaux en *-tar-*, *vīdōiθre* Yt. 10.82 et *barəθre* Vd. 2.10 :

Yt. 10.82 *yeḡhe ... fradaθaḷ ahurō mazdā baēvarə dōiθranqm vīdōiθre*

« à qui A. M. a donné dix mille yeux pour voir » (Darmesteter)

Vd. 2.10 *barəθre pasvqmca staoranqmca mašyānqmca*

« pour porter le petit bétail, le gros bétail et les hommes » (Darmesteter)⁵¹.

On peut donc poser av. *-θre* : véd. *-tarī* comme les représentants d'i.-e. **-tray* : **-tarī*, parallèlement à **-tney* (av. *aiwi.xšōiθne* « pour habiter ») : **-teni* (inf. véd. en *-tani*⁵²). Ce couple **-ay* : **-ī* doit être considéré comme un archaïsme, non seulement parce qu'il est résiduel, mais encore parce qu'il se manifeste sur la base d'une formation elle aussi résiduelle et archaïque, les noms d'action en **-ter-*, inconnus par ailleurs en i.-ir., mais bien attestés par ailleurs, notamment en anatolien⁵³.

50. Jackson, *An Avesta Grammar* § 787, en indique une troisième, *harəθre* Y. 62.2.

51. Benveniste préfère y voir, avec Lommel, *Die Yāst's des Avesta*, le vocatif d'un nom d'agent féminin.

52. Une seule forme, *pupūtāni*, RV. 10.132.6.

53. L'archaïsme de la formation a été déjà signalé par Jackson, *An Avesta Grammar* § 787, n. 3.

2.11. RV *śruṣṭī* : SV *śruṣṭé*.

Il faut peut-être en voir une attestation directe en védique dans la variation entre *śruṣṭī* (RV. 9.106.1) et *śruṣṭé* (SV. 1.6.2.3.1), dans le contexte : — *jātāsa indavaḥ svarvīdaḥ*, où il est possible de comprendre « les gouttes de soma, qui procurent la lumière-solaire, nées pour l'exaucement » ; *śruṣṭé* serait un datif du même type que av. *īlē*, etc., mais reposant sur **-lay* et non **-ley*, puisqu'il alterne avec *-tī*⁵⁴.

Il n'est pas possible, à partir de ces données fragmentaires, de restituer la distribution et la valeur originelle des morphèmes **-ay* : **-ī* et **-ey* : **-i*, ni de reconsidérer les rapports du datif et du locatif, qui a lui aussi des formes en **-ay* comme gr. *χαμαί* et d'autres. Toutefois, l'hypothèse d'une redistribution de quatre morphèmes entre les deux cas est *a priori* probable.

2.12. Traces de **-ey* dans les infinitifs grecs ?

On sait que le grec a connu une désinence **-ey* de datif : une telle désinence est attestée notamment dans la forme *Διφειφίλος* de la Table d'Edalion⁵⁵. L. Deroy a cru déceler en mycénien une survivance de l'infinitif datif en **-lewey* (ainsi que de la formation adjectivale apparentée en **-lewyo-*, qui survit en grec ultérieur)⁵⁶.

On peut donc se demander si le doublet *-σθην* de *-σθαί*⁵⁷ ne représente pas un plus ancien **-σθει* c'est-à-dire **-dhwey*, plutôt que le résultat d'un croisement improbable entre l'infinitif médio-passif en *-σθαί* et l'infinitif actif en *-ειν*⁵⁸.

Jean HAUDRY.

10, rue Denis Garby,
69630 Chaponost.

54. Peut-être faut-il ramener à un datif en **-tī* les infinitifs (datifs pour la valeur et la syntaxe) baltiques et slaves qu'on interprète habituellement à partir d'une forme **-ley* de locatif. Ainsi, lit. *-ti* : lit. (dial.) *-tie* reproduiraient le couple védique *śruṣṭī* : *śruṣṭé*.

55. Chantraine, *Morphologie*, p. 46.

56. *Kratylos* 10, pp. 186-190.

57. Liste des formes (avec explication par le croisement) Thumb-Scherer, *Handbuch der griechischen Dialekte* 2, p. 71.

58. *ε* notant la longue fermée [ē], non la diphtongue [ey], l'écart phonétique entre les deux formes est plus grand qu'il ne paraît.

A PROPOS DE MYCÉNIEN IJEREJA

SOMMAIRE. — Pour expliquer le féminin des noms en -εῦς, on pose traditionnellement *-ewiya, mais le w attendu est absent des formes mycéniennes (par ex. : ijereja).

Renonçant à l'explication phonétique (-wy > yy à date prémycénienne), le présent article essaie d'analyser les mécanismes morphologiques qui ont permis :

— la création d'un suffixe féminin *-υια, correspondant au masculin -εῦς.

— la modification du timbre vocalique de ce suffixe (*-υια > -εια), valable également pour les adjectifs en -ῦς.

§ 1. INTRODUCTION.

Parmi les problèmes que le déchiffrement du mycénien a plutôt compliqués figure celui du féminin des noms en -εῦς : *ijereu*/fém. *ijereja* sans le w attendu, tandis que l'on a, dans l'adjectif dérivé en -yo, *ijerewijo*. Dans son étude récemment parue, J. L. Perpillou¹, pose le problème et passe en revue les différentes explications proposées (p. 37), sans prendre parti sur ce point, marginal dans son étude.

Les explications proposées sont de deux types :

— phonétiques, qui conservent la forme de départ traditionnelle *-ēwya et essaient de justifier la chute du w²,

1. J. L. Perpillou, *Les substantifs grecs en -εῦς*, Paris, 1973.

2. A. Heubeck, *Sprache*, 9 (1963), p. 195 sqq., pose comme principe la chute de w devant y et explique la présence de w dans les groupes -wija/wijo comme conséquence d'une diérèse (p. 197).

A. Bartoněk, *Diphthongs in Mycenaean*, *Minos*, 8,1 (1963), p. 57 envisage comme possible une coupe syllabique différente dans fém. -eja (/eu-ya/) et dans adj. -ewiyo (/e-wyo/).

V. Georgiev, *Mycenaean among the other greek dialects*, *Mycenaean Studies*, Wingspread, 1961, p. 135 et *Mycénien et homérique : le problème du digamma*, *Mycenaean Studies*, Cambridge, 1966, p. 118, considère *ijereja* sans w comme appartenant à la composante protoionienne (« iawonic ») du mycénien. Une

— morphologiques, qui voient dans $-\epsilon\iota\alpha$ un remaniement analogique d'un ancien $-\ast\upsilon\tilde{\alpha}^3$.

Il semble utile de reprendre le détail de ces deux explications ; pour faciliter l'étude des formes, la série *ijereu/ijereja/ijerewijo* sera utilisée comme symbole de l'ensemble de la formation étudiée⁴.

telle explication n'est valable que si l'on admet le postulat de départ des deux composantes et F. Bader, dans le CR du premier article (*BSL* 61 (1966), II, p. 28), signale avec raison que *ijereja* « pose un problème qui peut être morphologique et non phonétique ».

M. Lejeune (*Phon. Gr.*, p. 173) pose un traitement prémycénien : $\ast\text{-}wy\text{-} > \text{-}yy\text{-}$, l'analogie ayant par la suite recréé des groupes $\text{-}wy\text{-}$, comme le prouvent les tablettes. La possibilité d'un tel traitement est admise par E. Risch, *Wortbildung der homerischen Sprache*, 2^e éd., Berlin, 1974, p. 135 (n. 120).

C. J. Ruijgh, *Études sur la grammaire et le vocabulaire du grec mycénien*, Amsterdam, 1967, p. 247 (§ 212) rejette la forme supposée $\eta Fy\alpha/\epsilon Fy\alpha$ mais comme il suppose que $-\epsilon\upsilon\zeta$ « est probablement d'origine préhellénique », il ne cherche pas à préciser les liens morphologiques qui unissent masculin et féminin.

D'autres explications phonétiques ont été tentées (chute de $\text{-}w\text{-}$ dans une diphtongue à premier élément long, laryngales), cf. bibliographie de l'article de M. Ruipérez cité à la n. 1.3. La lecture de cet article a conduit E. Hamp à renoncer à l'explication qu'il proposait (*Glotta* 35 (1956), p. 290) ; il admet maintenant l'essentiel des conclusions de M. Ruipérez (*SMEA* XI (1970), p. 61) auquel il reproche : « Exactly how the later $-\epsilon\iota\alpha$ was recaptured is not too clear from Ruipérez account », reproche fondé comme nous essaierons de le montrer. Toutefois faire intervenir une laryngale ($\ast\text{-}Hu\text{-}i\alpha$ donnant $\ast\text{-}\upsilon\iota\alpha$ et conservation de la diphtongue $\upsilon\iota$ à cause du υ) suppose que la création du féminin, donc *a fortiori* du masculin $-\epsilon\upsilon$ remonte à l'IE alors que tout prouve qu'il s'agit, quel qu'en soit le point de départ, d'une innovation grecque.

3. M. Ruipérez, *Mycenaean ijereja ; an interpretation, Mycenaean Studies*, Cambridge, 1966, p. 211-216, part de $-\upsilon\iota\alpha$ que laisse attendre la comparaison.

D'autres explications morphologiques ont été proposées :

O. Szemerényi (*The greek nouns in -\epsilon\upsilon\zeta*, *Gedenkschrift Kretschmer* II, Vienne, 1957, p. 176) voit dans $-\epsilon\iota\alpha$ le féminin radical ($\ast\text{-}es\text{-}yH$) de $\ast\text{-}esus$ « bon » responsable de la création du suffixe grec $-\epsilon\upsilon\zeta$. Cette analyse a été justement critiquée par J. L. Perpillou (*op. cit.*, p. 48-52).

L'influence possible des thèmes en $\text{-}s$ dans la création de $-\epsilon ja$ (donc sans w) a été suggérée : Thumb-Scherer, *Gr. Dial.*, II, p. 333 ; réticences chez C. Ruijgh (*Études*, p. 247).

H. Frisk, *GEW* s.v. $\iota\epsilon\pi\epsilon\upsilon\zeta$ admet « mehrere Femininbildungen ».

La forme cyprite *ierewijane* ne peut apporter de lumières aussi longtemps que sa signification est contestée (« sanctuaire » ou « prêtresse »), cf. O. Masson, *ICS*, p. 242 qui énumère les opinions diverses sans prendre parti.

4. Pour la liste des formes en $-\epsilon ja$ correspondant à un nom en $-\epsilon u$ attesté en mycénien, cf. J. L. Perpillou, *op. cit.*, p. 38-42.

§ 2. TRAITEMENT DE *-wy-*.

Les partisans d'un traitement ancien *-wy-* > *-yy-* (= myc. *-j-*) reconnaissent qu'il n'en existe pas d'autre exemple⁵. En réalité il serait possible de faire intervenir les formes *qetejo/qeteo/qetea₂/qetea* qui semblent bien appartenir à une seule et même forme, vraisemblablement un adjectif verbal (= class. -τέος) tiré de la racine *k^wei* « payer »⁶.

Si l'on s'en tient à l'analyse traditionnelle de -τέος il s'agit d'un dérivé des noms verbaux en **-tu* de forme **-lewo* ou **-lewyo* selon les auteurs. La forme mycénienne obligerait à choisir *-lewyo*, donc avec un groupe *-wy* aboutissant à myc. *-j-*. Le *w* supposé n'est attesté nulle part, ce qui ne saurait surprendre dans un suffixe uniquement ionien-attique; les raisons qui ont conduit à le supposer sont à la fois phonétiques (hiatus maintenu en attique) et comparatives (skt. *-lavya*)⁷.

Toutefois *qetejo* diffère de *ijereja* dans la mesure où l'on n'a jamais pour les féminins de variante graphique *-a/a₂-* pour *-ja*, ce qui doit s'expliquer par une opposition phonologique simple/gémignée (*-y-* dans *qetejo*, *-yy-* dans *ijereja*) évoluant dès l'époque mycénienne en *zéro/simple* (-τέος/-εια).

En outre, les arguments utilisés pour poser un *w* dans -τέος sont de valeur inégale, en particulier le rapprochement de skt. *-lavya* est un leurre car cette forme est en indien une création récente, postérieure au R̥gveda, qui se substitue à *-tva* (indo-iranien, av. *-θwa*; limité au RV)⁸. La structure même de *qetejo* fait problème car on attendrait un degré zéro, général pour le verbal en -τέος dans les racines légères de type

5. M. Lejeune, *Phon. Gr.*, p. 173 (§ 177).

6. C'est ce que propose M. Lejeune dans *Sur quelques termes du vocabulaire économique mycénien*, *Mycenaeae Studies*, Wingspread, 1961 (= Mémoires II, p. 287-312).

7. Voir par ex. : Brugmann, *Grundr.* II, 1, p. 448, 652; Wackernagel, *Kl. Schr.*, p. 302; E. Benveniste, *Origines*, p. 71, 144; P. Chantraine, *Formation*, p. 308, *Morph. Gr.*, p. 284.

Les problèmes que posent l'adjectif verbal en -τέος seront étudiés dans une thèse de doctorat actuellement en cours de rédaction.

8. Dans le veda (= *chandasi*) *-tva* et *-lavai* expriment l'obligation selon Pāṇini (III, 4,14); sur *-tva*, *-lavya* verbaux d'obligation en indien, cf. Renou, *Gr. Ved.*, 307-309; *Mon. Skt* II, § 39; A. Debrunner, *Sfx*, p. 612-15 et 711-12; A. Minard, *Trois énigmes sur les cent chemins* I, Paris, 1949, § 402 a; II, Paris, 1956, § 391 b.

TER⁹. Il ne reste que l'argument de la conservation de l'hiatus en attique, sérieux mais non contraignant¹⁰.

La forme *qetejo* se révélant inutilisable comme exemple, il faut bien reconnaître qu'un traitement *-wy- > -yy-* ne s'appuie que sur une pétition de principe. On en est réduit à des arguments de vraisemblance et la discussion doit être morphologique autant que phonétique : est-il légitime de poser une forme ancienne **-ewya* ?

Toutefois, comme les explications phonétiques sont les plus fréquentes, nous allons les examiner, avant d'aborder la morphologie.

§ 3. PHONÉTIQUE.

a) Double traitement diachronique.

A priori un double traitement pour le même groupe, à époques différentes est plausible : c'est le cas en grec même de **-ns-* dont le traitement est différent selon que le *s* est ancien (hérité) ou récent (issu de groupes consonantiques ou rétabli par analogie morphologique)¹¹.

Supposer une telle distinction entre *ijereja* (*-wy-* ancien) et *ijerewijo* (*-wy-* récent) se heurte à des obstacles : les deux suffixes *-ya* et *-yo* sont IE ; le suffixe *-εύς* étant une création du grec ou au moins un remaniement limité à cette langue, l'adjectif dérivé a toute chance d'être aussi ancien que le féminin, il lui est peut-être antérieur si l'on considère que *-εύς* est essentiellement une formation masculine¹².

9. Ainsi *ἰτέον* (*εἴμι*) ; *κριτέον* ; *κλιτέον*.

De la racine **k^wei* le verbal attique n'apparaît que chez Xénophon (*Resp. Lac.* 9,5) : *ἀπο-τειστέον* avec un élargissement *-s-* non étymologique et un degré plein normal dans les racines lourdes TERT (J. Kuryłowicz, *Apophonie*, p. 185).

Les incertitudes de la graphie mycénienne ne permettent pas de choisir entre */qeiteyo/* (avec degré plein analogique?) et */qeisteyo/* (avec *s* non étymologique, ce qui pose un problème de chronologie).

10. Sur le problème de l'hiatus, cf. J. Wackernagel, *Zum Zahlwort*, KZ 25 (1881), p. 260-291 (= *Kl. Schr.*, p. 204 sqq.).

Outre le cas de *αι* en hiatus où la chute de *ι* est normale en attique (ainsi *ἄει*, M. Lejeune, *Phon. Gr.*, p. 247), les inscriptions notent irrégulièrement le second élément de diphtongue *ι* en hiatus dès le v^e s. (Meisterhans, p. 40).

En attique littéraire, certains mots conservent un hiatus qui ne provient pas de la chute de *w* : *δέος* (de *dwei* « craindre ») ; *πέος* (cf. *πόσθη*) ; *θεός* (de *dhes*?). Il s'agit surtout de mots courts (*Phon. Gr.*, p. 251).

11. *Phon. Gr.*, p. 128-129.

12. J. L. Perpillou, *op. cit.*, p. 43 : « incapacité première de *-εύς* à fournir

b) *Diérèse.*

Dans son article cité n. 2, A. Heubeck partant de la constatation qu'il n'y a « kein Beispiel für die Erhaltung des w-Lautes vor j » (p. 197), introduit une distinction phonétique entre le suffixe de féminin *-ya* et celui d'adjectif *-iyo* avec diérèse, sans groupe *-wy*. Il n'y aurait donc qu'un seul traitement de ce groupe : *-yy-*.

Une telle analyse soulève deux objections : la première est la présence de formes à diérèse dans les féminins : $\mu\acute{\iota}\alpha$ (de **smiya* > **hmiya*)¹³, att. $\tau\rho\iota\alpha$.

La seconde est plus grave : il existait contrairement à l'affirmation de A. Heubeck des groupes *-wy-* conservés à l'époque mycénienne, un bon exemple est celui de la forme dénominative *qa]sirewijo*¹⁴, suffixe où la diérèse est inconnue du grec. Malgré les incertitudes de la graphie, il semble bien qu'à côté des formes à diérèse *-iyo*, le suffixe *-yo* ait existé dans certains adjectifs comme *diwijo*¹⁵.

c) *Coupe syllabique.*

A. Bartoněk (*op. cit.* n. 2) suggère la présence de *-u-* second élément de diphtongue, donc non noté, dans le suffixe

autre chose que des animés masculins » et p. 242. Il semble bien que $-\epsilon\acute{\iota}\alpha$ cesse d'être productif avant l'époque historique ; les emplois de $-\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$ comme féminin le confirment (Eschyle, p. 98 ; Euripide, p. 99). Toutefois il s'agit de tentatives très limitées, cf. J. L. Perpillou, *Notes et discussions*, *RPh*, 1970, II, p. 283.

13. Sur les limites de la diérèse pour le suffixe féminin *-ya*, cf. C. J. Ruijgh, *Études*, p. 101.

Pour les deux suffixes *-yo* et *-ya* de même structure phonétique, la répartition primitive entre diérèse et synérèse répondait à des critères phonétiques (*Études*, p. 89 et 99) ; cette répartition est à peu près conservée pour les comparatifs, cf. J. L. Perpillou, *Comparatifs primaires et loi de Sievers*, *BSL* 69 (1974), p. 99 sqq.

Au cours de l'histoire du grec la diérèse s'est généralisée pour *-yo* mais a eu tendance à disparaître pour *-ya* ; contrairement à ce que pense A. Heubeck (n. 2) le processus n'est pas achevé en mycénien, puisqu'il reste des formes en *[wyo]*.

Les tentatives de G. Nagy (*Greek dialects and the transformation of an IE process*, Harvard, 1970, p. 101-151) pour remplacer la loi de Sievers par une répartition fondée sur l'accent ne paraissent pas convaincantes.

14. Forme citée par J. L. Perpillou, *Les substantifs grecs en -εῖς*, p. 36-37 comme exemple de la conservation d'un groupe *-wy-*.

L'attique $-\epsilon\acute{\upsilon}\omega$ est analogique du futur et de l'aoriste et ne fournit donc aucun renseignement sur le traitement de *-wy-* en attique.

15. Ruijgh, *Études*, p. 132 où la scansion homérique est utilisée pour montrer que $\delta\acute{\iota}\omega\varsigma$ ne peut provenir que de *diwyo* sans diérèse, forme que l'on a sous la graphie flottante de myc. *diujo/diwijo*.

-*eja*, soit /*eu-ja*/. La coupe syllabique serait donc différente de l'adjectif -*ewijo* valant /*e-woyo*/.

Une telle interprétation soulève elle aussi des objections phonétiques car il faudrait justifier un traitement myc. **euja* > hom., att. -*εια* alors que la diphtongue *eu* existe encore en hiatus à l'époque classique (voir n. 14) : la graphie mycénienne devrait être, au moins partiellement, *e-u-ja* (cf. *diujo*, *me-u-jo-e* et n. 15). Enfin, il faudrait justifier la différence de coupe syllabique entre deux séquences phonétiques semblables, /*ewya*/ et /*ewyo*/, ce qui ne peut se faire que sur des bases morphologiques.

§ 4. COUPE MORPHOLOGIQUE.

Il n'y a aucune raison de penser que le nom du « cheval » IE **ekwo* soit plus ancien que le suffixe de parfait actif IE **-wos/us-*. Or dès le mycénien, on constate un double traitement du groupe hérité -*kw-* dans myc. *iqo* (= /*ikk^{wo}/?*) et dans *tetukowoa*₂ (PY Sa 682, = /*tetukhwoha*/)¹⁶, double traitement qui se retrouve en grec classique : ἵππος avec labiale géminée issue de la labiovélaire (géminée?) du mycénien mais λευκός avec chute de *w* sans modification de la vélaire précédente.

Comme il est impossible d'établir une succession chronologique, il faut faire appel à un autre critère de distinction, celui de la coupe morphologique¹⁷. Pour *iqo* le groupe est intérieur et le mot forme un tout inanalysable ; pour les participes au contraire, il s'agit d'un thème verbal employé ailleurs et d'un suffixe vivant, chacun conservant une autonomie phonétique : les deux phonèmes sont donc séparés par la coupe morphologique qui maintient leur spécificité.

Un tel exemple peut-il nous aider à résoudre le problème de *ijereja*? Pour répondre affirmativement, il faudrait supposer qu'à un moment de l'histoire du grec, antérieurement au mycénien, l'autonomie de -*ya* a disparu, rendant impossible

16. *Phon. Gr.*, p. 80-81 et n. 70.6 ; *Études*, p. 43, 96, 385.

Les données mycénienes étant fragmentaires, on ne dispose que d'exemples qui ne sont pas rigoureusement parallèles : -*kw-* dans un cas, -*khw-* dans l'autre ; une forme comme att. λευκός montre bien que la chute de *w* sans modification de la vélaire est indépendante de l'aspiration de la racine **θευχ*.

17. Sur l'existence d'un « phonème zéro » en attique et sur ses rapports avec la coupe morphologique, L. Lupaş, *Phonologie du grec attique*, Paris, 1972, p. 117, 156.

une analyse du féminin en *thème masculin* + *-ya*, tandis que les adjectifs continuaient à être sentis comme *thème de base* + *-yo*.

§ 5. MASCULIN/FÉMININ.

En attique les féminins sont souvent très différents des masculins et il est impossible d'établir une transformation qui rende compte de $\mu\acute{\iota}\alpha$ à côté de masc. $\epsilon\acute{\iota}\varsigma$ (thème $\acute{\epsilon}\nu$ -) et de $-v\acute{\iota}\alpha$ pour les part. parf. masc. en $-\acute{\omega}\varsigma$ (thème $-\acute{\omicron}\tau$ -). La situation n'est pas toujours aussi difficile : pour les participes, le thème féminin $-(\omicron\upsilon)\sigma\alpha$, s'il diffère considérablement de celui du masculin $-(\omicron)\nu\tau$ - reste semblable à celui du dat. plur. masc. et partiellement du nom. sing. masc. (aoristes en $-\sigma\alpha$ ou $-(\theta)\eta$ -). Pour les adjectifs en $-\acute{\upsilon}$ l'identité est totale entre thème masculin des cas obliques $\eta\delta\acute{\epsilon}$ - et thème féminin qui s'obtient par l'adjonction simple de $-\alpha$.

Il semble bien que le grec, au moins à date préhistorique, ait tenté de maintenir un lien morphologique entre les deux thèmes, la preuve de cette tendance est fournie par les adjectifs en *-went* (IE skt. *-vant*, fém. *-valtī*) dont le féminin est hom. $-\text{F}\epsilon\sigma\sigma\alpha$, myc. *-wesa* (à lire *-/wessa/* et non *-/wensa/*)¹⁸, avec un ϵ qui remplace un ancien α (de $*-\eta$ -), sous l'influence du masculin.

En mycénien même, la conservation probable de *h* en toute position¹⁹ permettait de conserver un lien au parfait entre fém. *-uhya* et masc. *-wōs/woh-*, comparable aux dérivés féminins en *-ehya*²⁰ de noms/adjectifs en $-\acute{\epsilon}s$ / $-\acute{e}h$ -. Même un féminin comme $\mu\acute{\iota}\alpha$ (non attesté en mycénien mais dont la forme pouvait être */ (h)miya/*) conservait un lien avec un masculin dont le thème était encore */hem-/* (dat. *eme* = */hemei/* PY Ta641.1).

18. M. Lejeune, *Phon. Gr.*, p. 103, 108 ; *Mémoires* II, p. 14 (= *Les adjectifs mycéniens à suffixe* - $\text{F}\epsilon\nu\tau$, *REA* 58 (1956), p. 3-39) ; *Sur les toponymes mycéniens en -wont-*, *BSL* 64 (1969), p. 43, 46.

Sur les adjectifs en *-went* en grec : P. Chantraine, *Formation*, p. 270-274 ; E. Schwyzer, *Gr. Gr.*, p. 526-8.

19. *Études*, p. 53-61 ; *Phon. Gr.*, p. 90.

20. Liste des finales *-eja* avec essais d'analyse dans *Études*, p. 248-258. Outre des féminins du type *ijereja* et des termes obscurs, cette liste fournit des dérivés de thèmes en *-s* : *atikeneja*, *apukeneja* (dérivés de χ - $\gamma\epsilon\nu\eta\varsigma$), *ipemedēja* (= $\text{I}\phi\mu\acute{\epsilon}\delta\epsilon\iota\alpha$ d'un masc. $-\mu\epsilon\delta\eta\varsigma$ mais cf. p. 249, n. 80), etc.

Le caractère épïcène des adjectifs en *-s*, conservé en grec classique, a réduit la création de formes en $*-\acute{e}s$ -*ya* (myc. *-eja*, alph. $-\epsilon\iota\alpha$) aux noms propres et à quelques adjectifs homériques (*Formation*, p. 103).

Il faut bien admettre que le grec a cherché à maintenir un lien morphologique entre le féminin et le masculin sur lequel il se fondait tant pour des raisons sociales que linguistiques (dérivation); ce lien était encore étroit à l'époque mycénienne.

Comme l'élimination de *-y-* est postérieure à l'adaptation du linéaire B au grec et en cours à l'époque de nos tablettes²¹, une analyse de certains dérivés féminins en *thème masculin + ya* était encore possible. En particulier puisque des groupes *-wy-* existaient encore, comme il a été démontré au § 3, b/, rien n'aurait empêché l'analyse d'une forme *-ēwya*, tirée d'un nom en *-ēw/ēu-*, comme la somme de deux éléments: thème masculin *-ēw-* (celui du gén. *-ēw-os* par ex.) + suf. fém. *-ya* (celui de *eh-ya*, *ir-ya*, etc.). L'argument de la coupe syllabique semble totalement inadéquat que l'on pose *eu-ja* (noté *-eja*) comme A. Bartoněk ou une forme phonétiquement évoluée *-eyya*.

§ 6. EXPLICATION MORPHOLOGIQUE.

Des paragraphes précédents il ressort qu'il est difficile d'expliquer phonétiquement une réduction de *-wy-* au féminin sans que l'adjectif dérivé en *-yo* la connaisse. Il est probable que le *w* supposé n'a jamais existé dans myc. *-eja* ou son prédécesseur. Mais la caractéristique du suffixe masculin est bien la sonante *u/w*. Il faut donc soit admettre que le suffixe de féminin est hétérogène, par exemple emprunté aux thèmes en *-s* (cf. n. 3; 20), soit poser une forme ancienne **-uya* qui serait passée ensuite à *-εια*, ce que fait M. Ruipérez (cf. n. 3), la caractéristique du thème masculin apparaissant sous sa forme sonantique *u*.

Supposer un suffixe hétérogène n'est pas absurde en soi et l'on peut citer des exemples semblables ailleurs²². Il s'agit toutefois d'un accident linguistique qui échappe aux lois de

21. *Études*, p. 64; *Phon. Gr.*, p. 165; ainsi *qetejo/qeteo* cité au § 2.

F. Householder, *Early greek -j-*, *Glotta* 39 (1960-61), arrive à la conclusion que *-j-* « probably corresponds to a distinct phoneme of limited distribution » (p. 190).

22. Ainsi en grec même pour *-αινα* et *-ισσα* (*Formation*, p. 108-110).

Si dans les emplois abrégatifs (anthroponymes) *-εός* et *-ώ* (cf. n. 12) semblent en distribution complémentaire, fondée sur l'opposition masculin/féminin, seul *-εός* a été étendu à d'autres domaines (agents, outils, séries sémantiques), se retrouvant sans contrepartie féminine.

la dérivation, il est donc dangereux de l'admettre dans la reconstruction d'un état préhistorique. Pour qu'il devienne plausible, il faudrait démontrer l'incapacité de $-\epsilon\upsilon\varsigma$ à la dérivation, ce qu'infirmement les nombreux adjectifs en $-ewijo$ du mycénien ; il faudrait également montrer que $-\epsilon\upsilon\varsigma$ se fonde sur un autre suffixe (par exemple $*-\check{e}s-$) pour lequel le féminin est phonétiquement en $*-ey(y)a$ en grec commun. A défaut de ces deux démonstrations, poser un suffixe hétérogène ne peut être qu'une solution de désespoir.

L'attitude de M. Ruipérez paraît plus constructive, mais il faut résoudre plusieurs problèmes :

— justifier le degré zéro, alors que le masculin est $*-\tilde{e}u$ non alternant²³ ;

— expliquer le passage de $-\upsilon\alpha$ à $-\epsilon\iota\alpha$ avec ϵ même dans les dialectes où l'adjectif est $-\eta\iota\omicron\varsigma$;

— expliquer le maintien de $*-y-$ intervocalique, sans variante $*-\epsilon\alpha$ dans les dialectes, traitement différent du féminin des adjectifs en $-\upsilon$ pour lesquels on pose également une forme ancienne $*-\upsilon\gamma\alpha$;

— justifier une accentuation récessive qui n'est ni celle des masculines en $-\epsilon\upsilon\varsigma$ (accent suffixal), ni celle des féminins d'adjectifs en $-\upsilon$ également suffixale.

Ces deux derniers points prouvent une divergence d'analyse entre $\iota\epsilon\rho\epsilon\iota\alpha$ et $\eta\delta\epsilon\iota\alpha$ à un moment de l'histoire du grec et ceci, malgré la similitude de la forme primitive supposée.

§ 7. CRÉATION DES FÉMININS.

Dans les emplois abrégatifs, fonction première du suffixe, $-\epsilon\upsilon\varsigma$ n'est utilisé que pour des composés masculins²⁴ ; d'autres suffixes étaient réservés aux féminins.

Lorsque ce même suffixe devient caractéristique de séries

23. L'absence d'alternance à date ancienne ressort nettement de l'analyse de la flexion des noms en $-\epsilon\upsilon\varsigma$ que donne J. L. Perpillou (op. cit., p. 63-72).

L'apparition de la brève s'explique par la phonétique (Loi d'Osthoff, métathèse de quantité) et par l'analogie. Au vocatif, le mécanisme est le suivant : ce cas se fonde sur le nominatif et s'obtient, dans les thèmes en $-i$ et $-u$, par soustraction du $-s$, désinence de nominatif. Après l'abrégement dû à la loi d'Osthoff, on a une opposition : nom. $-eus/voc.$ $*-\tilde{e}u$. Le trait redondant (longue du vocatif) disparaît d'autant plus aisément que la longue est, dans d'autres types de flexion, caractéristique du nominatif.

24. Cf. n. 12 et 22.

(agents) il peut désigner un personnage dont il existe un équivalent féminin, c'est le cas pour myc. *ijereu* « prêtre »/ *ijereja* « prêtresse ».

Même s'il s'agit en dernier ressort d'une adaptation de IE -*u*²⁵, l'emploi comme caractéristique de séries est une innovation grecque et la généralisation du degré long prouve que tout lien était perdu avec les adjectifs en -*u* depuis longtemps.

Les grecs se sont trouvés confrontés à un problème morphologique : créer le féminin d'une formation qui n'en avait pas. La date de cette création est prémycénienne et probablement grecque commune ; à cette époque le grec possédait un suffixe de formation des féminins -*ya* hérité de l'IE.

En IE ce suffixe s'ajoute aux thèmes masculins, mais comme ceux-ci sont alternants, un choix s'imposait ; la comparaison prouve que le suffixe -*ya* s'ajoute au degré zéro de la racine ou du suffixe masculin : skt. masc. -*vant*/*val*-, fém. -*val*-ī (de **want*-*yā*₂), part. parf. masc. -*vāms*-/*uṣ*-, fém. -*uṣ*-ī (= gr. -*ῥα*, myc. -*uja*).

Aussi longtemps que le masculin conserve l'alternance, la seule caractéristique du féminin est l'adjonction du suffixe -*ya* qui s'aligne ainsi sur les désinences des cas obliques. Lorsque le degré plein s'étend aux cas obliques (ainsi pour le participe parfait avant le mycénien), la caractérisation du féminin devient redondante ; -*ya* + degré zéro.

Le grec commun pouvait donc créer des féminins dérivés à partir de thèmes masculins non alternants en appliquant une transformation double :

- soustraction de la voyelle du suffixe ;
- addition du suffixe -*ya*.

Ce procédé reste valable aussi longtemps que le suffixe -*ya* garde son intégrité phonétique dans au moins une partie des féminins, ce qui est encore vrai pour le mycénien (§ 5). Pour que cette transformation double s'applique à des suffixes qui n'ont pas de féminin hérité, il faut que ceux-ci aient des affinités structurelles ou fonctionnelles avec des suffixes hérités dotés d'un féminin ancien ; c'est le cas des noms d'agent en -*tēr*.

25. J. L. Perpillou (p. 79) ne rejette pas absolument cette hypothèse.

§ 8. LES NOMS EN *-tr*.

Le grec a un suffixe de noms d'agent non alternant *-lēr*, bien attesté en mycénien, dont l'origine IE ne saurait faire de doute. Pas plus que pour *-ēu* s'il se rattache bien à IE *-u*, on n'explique la perte de l'alternance alors qu'elle se conserve dans la formation parallèle *-τωρ/τορ*²⁶.

Au féminin le grec classique hésite entre *-τρια*, *-τειρα* et *-τρις*. Les tablettes mycénienes donnent plusieurs formes féminines en *-tirija/lira*₂²⁷, dont certaines ont des correspondants en *-lēr* masculins.

Il faut bien constater que la perte de l'alternance vocalique au masculin n'a pas eu d'effet sur le féminin mycénien et attique, bien que celui-ci se fonde sur le masculin pour des raisons déjà vues (§ 5).

La graphie mycénienne *-tirija* peut recouvrir soit */trya/* monosyllabique, soit */triya/* avec diérèse comme dans l'attique *-τρια*²⁸. La valeur phonétique de *-lira*₂ est plus difficile à définir soit */trya*²⁹, soit */třa/* avec un *ř* issu de **ry* et

26. Pour l'étude des noms en *-τήρ* en grec : E. Benveniste, *Agents*, p. 34-56 ; P. Chantraine, *Formation*, p. 321-329 ; en mycénien : M. Lejeune, *Les dérivés en -ter*, *RPh* 34 (1960), p. 9-30 (= *Mémoires* II, p. 199-224).

J. Kuryłowicz (*Apophonie*, p. 17) explique l'extension de la longue dans le suffixe *-τήρ* à partir du datif pluriel où, après la loi d'Osthoff, l'opposition *ē/ě* était neutralisée. Le grec aurait étendu *ē* à tous les cas comme caractéristique du suffixe (opposition à *-τωρ*).

Si le suffixe était alternant à l'époque de la loi d'Osthoff (prémycénienne?) on attendrait un datif pluriel **-τρασι* plutôt que **-τεραι* que pose J. Kuryłowicz. Il est probable qu'il faut poser au départ une flexion alternante et à accent mobile ; le partage du champ sémantique s'accompagne d'une scission morphologique et accentuelle en grec, accentuelle en védique. Le détail en reste obscur.

27. Liste des formes de féminin en grec alphabétique chez E. Fraenkel, *Die Feminina auf -τρια, -τρια, -τρις*, *IF* 32 (1913), p. 395-413. Voir aussi J. Wackernagel, *-τρια*, *IF* 43 (1925), p. 123-125 (= *Kl. Schr.*, p. 841-43) ; P. Chantraine, *Formation*, p. 104-105 ; M. Lejeune, *Les noms d'agent féminins du grec*, *RPh* 24 (1950), p. 9-28.

Le déchiffrement du mycénien a renouvelé la question : P. Chantraine, *Sur les noms d'agent féminins en mycénien*, *Études Mycénienes*, Paris, 1956, p. 99-104 et l'article de M. Lejeune cité n. 26 ; C. J. Ruijgh, *Études*, p. 101.

28. *-tirija* serait la prononciation normale (diérèse) et *-lira*₂ la prononciation rapide : M. Lejeune, *Mémoires* I, p. 276 ; A. Bartoněk, *Acta Mycenaea*, Salamanca II, p. 332. Les deux sont monosyllabiques pour M. Ruipérez (cf. n. 29).

29. Le signe *ra*₂ a été étudié par M. Lejeune, *Sur les signes notant des syllabes à groupe consonantique initial*, *Mémoires* I, p. 273-276 : le flottement graphique *rija/ra*₂ est pratiquement limité à la fin de mot. Comme la répartition est

palatal³⁰, en tout cas différent de *r* simple hérité de l'IE. La présence de la voyelle « graphique » *i* dans le signe *ti* prouve que *ra*₂ était senti, ou l'avait été au moment de l'adoption du syllabaire, comme palatal, ce qui peut provenir soit de la présence de *y*, soit du caractère palatal de *r*.

La forme homérique -*τερρα* est plus difficile. Wackernagel³¹ avait remarqué l'anomalie du degré plein *ε* qu'il expliquait comme un traitement éolien d'un groupe -*try-* avec voyelle d'anaptyxe, soit -**τερρα* transcrit -*τερρα* en Ionie. Il est plus simple de poser une forme ancienne **-t^hrya*, avec voyelle d'appui au lieu de la diérèse de l'attique, donnant **-ταιρα* comme **-^onya* donne -*αινα* dans certains thèmes en -*n* : *θεράπεινα* de *θεράπων* « serviteur »³². Le timbre *α* sera dès l'époque homérique remplacé par *ε* selon un mécanisme analogue qui sera étudié plus loin.

Si l'on laisse de côté -*τρις* né de l'addition d'un suffixe à

indépendante des phonèmes qui précèdent le suffixe (M. Lejeune, p. 273, n. 93), il peut être préférable de voir dans *ra*₂, plutôt qu'un complexe */rya/*, une syllabe */řa/* avec */ř/* distinct phonologiquement de */r/* et de */ry/* (deux phonèmes).

M. Ruipérez (*Le dialecte mycénien, Acta Mycenaea*, Salamanca, 1972, I, p. 160-162) partant du fait que *ra*₂ est inconnu à l'initiale et n'alterne jamais avec *ria* (ou *ria*₂) veut voir dans ce signe la notation d'une gémignée ; pour -*tira*₂, où il reconnaît l'impossibilité d'une gémignée, *ra*₂ noterait un *r* « plus longuement prononcé » (p. 162).

Ce que l'on peut affirmer c'est l'existence, à l'intérieur des liquides, d'une opposition phonologique en mycénien. Compte tenu des habitudes graphiques, il est probable qu'il ne s'agit pas de l'opposition simple/gémignée jamais enregistrée dans la graphie pour les autres phonèmes.

Dans les exemples clairs, */ř/* (dans *ra*₂ ou *ra*₃) provient de groupes *ry* (*ly*) ou *rs* (*ls*), ces derniers groupes passant d'abord à *rh* (*lh*).

30. Le caractère palatal n'est plausible que lorsque *ra*₂ vient de *rya*, il n'est pas vraisemblable ailleurs, ainsi *akera₂te*, participe aoriste supposant un groupe ancien **-l/r-s-antes*, où aucun phonème n'est palatal.

Il reste la solution de */r/* sourd, connu en grec alphabétique à l'initial et noté PH. Cf. L. Lupaş, *op. cit.* (n. 4.2), p. 24, 119 et le CR que nous en avons donné dans BSL 69 (1974), II, p. 130.

L'emploi du signe ř souligne une opposition phonologique et n'implique aucun parti pris phonétique.

31. J. Wackernagel (*op. cit.*, n. 27) part de la constatation que -*τερρα* est limité à la langue épique.

32. P. Chantraine, *Formation*, p. 107-108.

La forme attendue est conservée dans un féminin isolé *λοχέαιρα* dérivé d'un masculin perdu en *r* ou *r/n* (du type *πίων/πίειρα* mais sans la modification de timbre de ce dernier mot) et dans quelques autres mots immotivés (E. Risch, *WBildung* § 50 d ; *Formation*, p. 104). Même s'il ne s'agit pas de noms d'agent en -*tr*, ces formes prouvent bien que le féminin était formé sur un degré zéro et que la voyelle d'appui avait le timbre *α* devant *ρ* comme devant *ν*.

dentale qui entre dans une catégorie proprement grecque³³, les suffixes de féminin des noms en *-lēr non alternants se ramènent à un schéma primitif unique *-lr-ya conforme à la double transformation vue au paragraphe précédent, peut-être conservé en mycénien, dont sont nés hom. -τερια (voyelle d'appui + changement analogique de timbre) et att. -τρια (diérèse, peut-être déjà connue du mycénien).

§ 9. MODIFICATION DU TIMBRE VOCALIQUE.

La double caractérisation du féminin, degré vocalique et suffixe, ne saurait être maintenue longtemps ; des deux traits l'un sera senti comme redondant, ce qui est contraire au principe même de l'économie linguistique. Or le système d'oppositions fondé sur les alternances vocaliques survit en grec mais n'est plus vivant alors que suffixes et désinences jouent un rôle de plus en plus important et peuvent à eux seuls apporter l'information syntaxique nécessaire, par exemple dans les thèmes immobiles.

La tendance générale du grec sera donc de simplifier les alternances³⁴, voire de les supprimer : dans des thèmes en -n comme δαίμων ou ποιμήν le degré zéro IĒ a disparu au profit d'un thème unique δαίμον-/ποιμέν-³⁵ ; au datif pluriel, un α attendu

33. *Formation*, p. 339-341 ; *WBildung*, p. 141.

34. Il y a deux étapes dans la simplification : la première consiste à réduire à deux les trois thèmes hérités et à faire coïncider leur répartition avec celle des fonctions : l'opposition πόλι-/πόλε- se superpose à l'opposition *cas directs sing./autres cas*. Cette étape est celle qu'atteint l'attique.

La suivante consiste à généraliser le thème πόλι- à tous les cas ; c'est ce que l'on a dans la plupart des dialectes (P. Chantraine, *Morph. Gr.*, p. 89).

A la diminution du nombre des thèmes correspond l'accroissement des désinences, ainsi -ως devient variante combinatoire de -ος hérité.

35. La longue du nominatif n'est pas une caractéristique accessoire comme le degré plein de ἡδέος, elle représente la désinence.

Si δαίμοσι, peut à la rigueur être le traitement phonétique d'un η (myc. *pemo* = att. σπέρμα), une telle explication ne saurait rendre compte de ποιμέσι. Il est possible que le flottement de timbre *a/o* attesté au second millénaire pour le traitement des sonantes voyelles ait amorcé le renouvellement analogique du timbre vocalique des formes qui conservaient le degré zéro ; la forme ancienne supposée *δαίμασι n'aurait été dans ce cas qu'une variante facultative de δαίμοσι également phonétique ; l'analogie des cas au degré plein (par ex. acc. sing. δαίμονα) aurait fait triompher la variante δαίμοσι alors qu'ailleurs le timbre α l'emportait.

Par la suite δαίμονα/δαίμοσι sert de modèle pour l'élimination de *ποιμάσι. Si une telle hypothèse est valable il faut considérer que ποιμέσι est plus récent que δαίμοσι.

(de IE *-n) est remplacé par la voyelle dominante du suffixe aux autres cas, d'où δαίμοσι/ποιμέσι. L'absence de ν dans ces formes n'est pas phonétique (absence d'allongement compensatoire), il est probable que le datif pluriel, seul cas à désinence commençant par une consonne a conservé le degré zéro plus longtemps. Dans les formes attiques, l'information est fournie par la désinence -σι³⁶.

Pour les féminins, un exemple de ce phénomène est fourni par les adjectifs en *-went dont le féminin a dès le mycénien un ε analogique au lieu de α attendu. L'opposition -nt-/ss-suffit à indiquer qu'il s'agit du féminin, le trait accessoire (opposition ε/α) peut donc disparaître sans affaiblir l'information, ce qui permet de rapprocher thème féminin et thème masculin.

Le problème se complique pour -τερα car un alignement sur le masculin ferait attendre *-τηρα avec la longue généralisée. Rien ne prouve que la loi d'Osthoff soit intervenue dans une séquence *-tēry- ou *-tēir³⁷. Il est plus vraisemblable que le féminin s'est aligné sur le datif pluriel (et l'instrumental en -φι ?) avec lequel il avait en commun une initiale consonantique : le datif pluriel des noms en -τηρ était conformément à la loi d'Osthoff en *-τερσι refait plus tard en -τῆρσι (ληιστῆρσι(ν), ρ 425, π 426)³⁸.

Dans une dernière catégorie de féminins, l'absence de points communs avec le thème masculin a empêché une modification

36. En synchronie grecque attique, on peut considérer que la désinence -σι (dat. plur.) a pour effet de supprimer une dentale finale de thème, soit ποδ-(ός) ⇒ πο- ⇒ πο-σί comme δαίμον-(ος) ⇒ δαίμο- ⇒ δαίμο-σι.

Il est bien évident qu'il ne s'agit pas là d'une loi phonétique historique. Dans les noms l'allongement compensatoire qui devrait distinguer un groupe *ns* d'un groupe *ts* n'apparaît plus que pour les thèmes en -*ni* ; d'où une nouvelle interprétation de l'opposition *voy. brève/voy. longue* qui s'associe à l'opposition *une consonne/deux consonnes*, alors qu'historiquement elle correspond à *i/n*.

En synchronie, l'opposition phonologique *n/t/zéro* est neutralisée devant *s* au profit de *zéro*, la langue ignorant les groupes *ns* ou *ts*.

37. Le seul domaine où la loi d'Osthoff jouait certainement est la séquence : *voy.+son.+occl.*, *Phon. Gr.*, p. 219.

38. La syllabe étant fermée, l'introduction de la voyelle longue n'a aucune influence sur le schéma métrique du mot. Il pourrait même chez Homère s'agir d'un artifice graphique (incertitude chez P. Chantraine, *Gr. Hom.*, I, p. 225).

Les noms en -τήρ sont très rares en attique (*Formation*, p. 327) mais le problème est le même pour Θηρσί dat. plur. de θήρ : le signe η peut noter soit la quantité, soit le timbre (ouvert) de la voyelle entravée. Postérieurement à la loi d'Osthoff, les contractions ont réintroduit une opposition phonologique *brève/longue* en syllabe fermée : φιλοῦντος/λύοντος.

du timbre, c'est le cas de *-wos/woh-* à côté de *-u(h)ya* du parfait; le masculin présente une séquence *consonne + voyelle* alors que le féminin n'a qu'une *voyelle*, la situation est donc différente de celle des adjectifs en *-wenl* où masculin et féminin ont une structure semblable *consonne + voyelle* (masc. *-we-/* fém. *-wa-*). Cette dernière remarque conduirait à penser que le changement de timbre pour les noms en *-τήρ* a eu lieu lorsque le féminin était encore **-ταρφα*.

De ce qui précède il ressort que l'opposition thème masculin/féminin a été réinterprétée entre l'IE et le grec. En IE le suffixe féminin s'alignait sur les désinences de cas obliques et s'ajoutait au degré zéro du suffixe masculin, la structure morphologique était claire. Lorsque le masculin perd l'alternance, il acquiert une forme globale dont le féminin doit se distinguer tout en conservant un lien clair. Cette tendance contradictoire rend compte de la situation grecque où l'on voit le thème féminin se séparer du masculin par la modification phonétique de la consonne (ou des consonnes) finale(s), tout en s'en rapprochant par la modification analogique du timbre de la voyelle du suffixe.

Le pont entre masculin et féminin, nécessaire à l'intervention de l'analogie, est assuré par l'identité structurelle du datif pluriel masculin et du féminin: initiale consonantique qui les oppose aux autres cas. Il semble bien que ce cas ait conservé plus longtemps que les autres le degré zéro en raison de cette structure phonétique qui l'isolait. Son évolution phonétique (changement de timbre) est sans doute contemporaine de celle du féminin.

§ 10. IJEREJA.

Sur le modèle des noms en *-τήρ*, avec lesquels ils ont des liens sémantiques certains³⁹, il est possible de reconstituer les étapes de la création du féminin des noms en *-εύς*. La transformation double s'applique ainsi :

1) soustraction de la voyelle du suffixe masculin, soit *-ēu-* \Rightarrow *-u-* ($=$ *-tēr-* \Rightarrow *-tr-*) ;

2) addition du suffixe *-ya*, soit *-u-ya* ($=$ *-tr-* + *-ya* \Rightarrow *-trya*).

Phonétiquement, le thème masculin des cas obliques était aussi *-ēw-* et il reste possible d'envisager un schéma théorique **-w-ya* mais aucun des résultats possibles n'est attesté, ni

39. J. L. Perpillou, p. 390.

-*wiya* (parallèle à -*τρια*) ni (*T*)-*uw-ya* (parallèle à *-*ταρυα*, (*T*) représentant la consonne précédant le suffixe -*εύς*). La forme vocalique de la sonante s'explique par l'affinité du féminin et du datif pluriel évoquée au paragraphe précédent.

Il faut donc supposer une étape où l'on avait masc. -*ēu/ēw-* et fém. -*u-ya*. La différence de structure rend peu probable une extension analogique du timbre du masculin (-*ē-* ou -*ě-* du dat. plur. selon la loi d'Osthoff, cf. § 9) car le -*u-* du féminin a un correspondant dans certaines formes du masculin (nom. sing., dat. plur.) et n'occupe pas dans le mot la place de -*ě-*.

Si le féminin attendu est bien *-*υια* comme le suppose M. Ruipérez, le changement de timbre vocalique ne peut avoir été automatique comme dans les exemples envisagés au § 9.

Il est probable que les adjectifs en -*ύ* ont joué un rôle important dans la seconde phase (*-*υια* > -*εια*) mais il faut insister sur un point de méthode : l'application aux noms en -*εύς* de la transformation /+*-ya*+*degré zéro*/ est indépendante des adjectifs en -*ύ* qui diffèrent et par leur flexion alternante et par leur fonction, ce qui empêche toute analogie en l'absence d'un point de contact indispensable.

Par contre, au moment où un féminin *-*υια* a été créé, un pont s'établit entre les deux formations, le substantif féminin et l'adjectif.

§ 11. LES ADJECTIFS EN -*u*.

Si on laisse de côté les problèmes d'accent qui feront l'objet d'une analyse spéciale (§ 13), il faut admettre à un moment de l'histoire du grec l'existence d'un suffixe *-*υια* dans deux fonctions, féminin des adjectifs en -*ύ*, substantif féminin dérivé des masculins en -*εύς*.

Si *-*υια* féminin des adjectifs entre dans une catégorie grammaticale bien définie et conserve des liens étroits avec le masculin en raison des permutations incessantes de l'un à l'autre dans la langue parlée, il n'en est pas de même pour les substantifs en *-*υια* isolés⁴⁰ et dont la formation cesse très vite d'être productive. Ce déséquilibre devait suffire à établir un rapport de fondement, la forme fondée étant le substantif⁴¹.

40. Les noms en -*εια* (de -*εύς*) sont peu nombreux chez Homère (deux thèmes, M. Ruipérez, *ijereja*, p. 216) ; ils sont plus fréquents en mycénien (langue technique?) : *Études*, p. 247-258 ; J. L. Perpillou, p. 38-45.

41. L'opposition de quantité entre -*υια* (de -*ēu*) et -*ύια* (de -*ύ*) que pose E. Hamp (cf. n. 2) reste à démontrer.

Sur le mécanisme de fondement. J. Kuryłowicz, *Apophonie*, p. 5-8.

La forme de fondement, l'adjectif, conservant des liens étroits avec le masculin sera sensible à toute modification affectant le thème des cas obliques, en particulier le datif (et à date ancienne l'instrumental en $-\phi\iota$) pluriel(s).

La tendance à éliminer des alternances trop complexes vue au § 9 est nette dans les adjectifs en $-\acute{u}$: des trois degrés IE $*-u$, $*-eu$, $*-\acute{e}u$ conservés en sanskrit ($-u$, $-o/av-$, $-au$) le grec n'en conserve que deux⁴² et modifie la répartition de façon à faire coïncider l'opposition de degré avec une opposition fonctionnelle *cas directs singuliers/degré zéro* contre *cas obliques singuliers + pluriel/degré e*. Le pluriel n'a plus qu'un thème unique $*F\acute{\alpha}\delta\epsilon$ ⁴³. Au datif pluriel $*F\acute{\alpha}\delta\acute{\epsilon}\sigma\iota$ est une forme parallèle à $\delta\acute{\alpha}\iota\mu\sigma\iota$ ou $\pi\omicron\iota\mu\acute{\epsilon}\sigma\iota$. Le féminin qui s'obtenait par simple commutation $-si/-ya$ va donc prendre la forme $*F\acute{\alpha}\delta\epsilon\gamma\alpha$ parallèle à $*F\acute{\alpha}\delta\acute{\epsilon}\sigma\iota$.

L'absence de témoignage dans les tablettes en linéaire B ne permet pas d'affirmer que cette modification du timbre suffixal est antérieure à l'époque mycénienne ; elle l'est certainement aux débuts de la langue homérique qui ne conserve aucune trace d'une forme ancienne $*-u\alpha$ ⁴⁴.

Le passage de $*-u\alpha$ à $-\epsilon\iota\alpha$ dans les adjectifs entraîne automatiquement le même changement de timbre pour les substantifs qui se fondent sur les adjectifs ; on aura donc $\acute{\iota}\epsilon\rho\epsilon\iota\alpha$ avec un ϵ qui apparaît également au masculin dans les formes affectées par la loi d'Osthoff (nom. sing., dat-instr. plur.), ce qui a pu faciliter le changement de timbre.

42. Cf. n. 34. Alors que la langue homérique connaît encore $\pi\acute{o}\lambda\eta\iota$ on n'a aucune trace de $*\acute{\eta}\delta\eta\upsilon$ (= skt *svādau*). Il est permis de se demander si cette disparition n'est pas liée à l'existence des noms en $-\acute{\epsilon}\acute{\omega}\varsigma$ pour lesquels le degré long était caractéristique.

43. L'accusatif pluriel peut être analogique du nom. plur. $\acute{\eta}\delta\acute{\epsilon}F\epsilon\varsigma > \acute{\eta}\delta\acute{\epsilon}\acute{\iota}\varsigma$ mais il semble préférable d'y voir le résultat phonétique de $\acute{\eta}\delta\acute{\epsilon}\nu\varsigma$ substitué de $*\acute{\eta}\delta\acute{\acute{\upsilon}}-\nu\varsigma$ forme héritée (P. Chantraine, *Morph. Gr.*, p. 92).

44. Sur les formes mycénienes qui pourraient être des féminins d'adjectif en $-\acute{u}$: M. Lejeune, *apu*, *REG* 75 (1962), p. 341-343 (= *Mémoires* II, p. 353-354) ; M. Ruipérez, *ijereja*, p. 214. Aucune forme ne s'impose comme telle.

Le grec alphabétique a quelques finales $-\upsilon\alpha$ ($\acute{\alpha}\gamma\upsilon\alpha$, $\beta\rho\gamma\upsilon\alpha$, etc., cf. analyse de ces formes chez O. Szemerényi, *Syncope*, p. 206-210), longtemps interprétées comme des féminins de participe parfait ; il est probable que cette série n'est pas homogène et renferme des féminins d'adjectifs en $-u$ devenus immotivés avant le passage de $-\upsilon\alpha$ à $-\epsilon\iota\alpha$: c'est la conclusion à laquelle arrive C. de Lamberterie dans une étude en préparation, dont il a bien voulu nous communiquer les grandes lignes : qu'il en soit ici remercié.

Sur l'accent du type $\acute{\alpha}\gamma\upsilon\alpha$, cf. G. Nagy, *op. cit.* (n. 13), p. 122.

Si le processus ainsi décrit est valable, la présence en mycénien de *-eja* (fém. de *-eu*) implique pour ce dialecte *-eja* (fém. de *-u*).

§ 12. PROBLÈMES PHONÉTIQUES.

Si en mycénien *-eja* (fém. de *-eu*) est une conséquence d'une évolution de **-uja* (fém. de *-u*) en *-eja*, l'évolution postérieure indique que les deux formations ont divergé : à côté de *-εια* forme de l'attique, il existe une variante *-εα* dès l'époque homérique⁴⁵.

Pour M. Ruipérez la forme ancienne est *-eya* qui donne *-εα* après chute de *y* intervocalique ; *-εια* serait une réfection analogique sous l'influence des thèmes en *-s*. Une telle explication est phonétiquement correcte⁴⁶, mais il faut préciser le mécanisme analogique qui permet de rétablir *-y-* dans att. *-εια*.

En linéaire B, *y* intervocalique est noté irrégulièrement ce qui indique un phonème conservé au moment de l'adaptation du syllabaire au grec mais devenu débile par la suite⁴⁷. Il est probable qu'il avait abouti au moment de la rédaction des tablettes conservées à *-h-*, donc au même résultat que **-s-*.

Un suffixe **-eha* issu de *-eya* n'a pas la caractéristique *-ya* conservée dans divers féminins : suff. *-trya* (§ 8), part. parf. *-uhya*, fém. de thème en *-s* : *-ehya*⁴⁸. Comme il coïncide

45. M. Ruipérez, p. 215 ; P. Chantraine, *Gr. Hom.*, I, p. 73.

46. Chute de *y*, *Phon. Gr.*, p. 168-169.

Pour M. Ruipérez « *-εα* forms are the remains of an older *état de langue* (*-έα<*-εyα*), whereas the more frequent *-εια* forms are to be regarded as the result of a remaking (or perhaps prophylactic counteraction), whereby one tried to avoid a feminine termination *-έα*, unknown to greek, and to safeguard the shape of the termination, paralleled at least by *-ια* (*-τρια*) and, more exactly, by *-εια* of *-s* stem derivatives » (p. 215).

Éviter une forme inconnue n'est pas un motif suffisant pour contrebalancer une évolution phonétique normale ; le second argument (sauvegarder la forme du suffixe) est meilleur, mais la différence de traitement entre *-εια* (de *-ύς*) qui a un doublet ancien *-έα*, et *-εια* (de *-εός*) n'est pas justifiée, rien n'est dit de l'opposition d'accent qui l'accompagne.

Un mécanisme analogique ne peut se développer que si deux conditions sont remplies : existence d'un rapport de fondement entre les deux formes considérées et d'un domaine où l'opposition entre ces deux formes est neutralisée.

Sur les problèmes théoriques du renouvellement des formes, cf. J. Kuryłowicz, *Inflect. Categ.*, p. 9-55.

47. Ruijgh, *Études*, p. 65 et n. 21.

48. Liste des formes mycénienes en *-eja* tirées de thèmes en *-s*, *Études*, p. 248-258, cf. n. 20.

partiellement avec *-ehya* (des thèmes en *-s*), il est facile d'imaginer une substitution, qui n'est que la manifestation d'un principe linguistique bien connu, l'implication : un suffixe qui phonétiquement en implique un autre aura tendance à le remplacer. Le suffixe fort (*-ehya*), dans le cas qui nous intéresse, a en plus l'avantage de comporter une marque claire du féminin.

La substitution semble avoir été généralisée dans les féminins de noms en *-εύς* même si la graphie mycénienne peut être ambiguë ; il semble toutefois que si *-eja* avait valu */eya/* (donc conservation de la forme ancienne) on aurait quelques exemples d'une graphie **-ea₂* ou *-ea*, conforme à la prononciation des scribes (*/eha/*).

Il existe bien quelques formes où l'on a *-εα* (et même *-εη*) mais elles sont dispersées et très rares⁴⁹ ; il est plus valable d'y voir des innovations locales dans des dialectes où F intervocalique est tombé au masculin, ainsi à Gortyne à un acc. masc. *Φοικεα* correspond un acc. fém. *Φοικεαν* (quantité du *α* inconnue). En ionien, *ἱερέη* présente vraisemblablement une substitution de suffixe : *ᾱ(η)* des adjectifs a remplacé *-yǎ/-yη* des dérivés.

Pour les adjectifs en *-u*, la substitution semble moins générale, la différence de forme entre l'ionien et l'attique prouve que le flottement a duré jusqu'à une date assez récente. Ceci s'explique par le fait que les adjectifs en *-u* forment une catégorie abondante bien caractérisée tant par ses formes que par sa fonction, moins sensible que *-εια* (fém. de *-εύς*) aux influences extérieures. Ils ont donc connu *-ehya* mais ce suffixe nouveau n'a jamais expulsé la forme phonétique *-εα* sauf dans certains dialectes (par ex. attique) et à une date qui ne doit pas être bien antérieure

49. Ruipérez, p. 216 ; Bechtel, *Gr. Dial.*, II, p. 723 (pour Gortyne II, 8,10 ; III, 41, 52 et IV, 3) et III, p. 49 (formes ioniennes). La forme supposée par Bechtel *-ηφα* est peu vraisemblable (« an impossible feminine » Ruipérez) ; outre une confusion avec les adjectifs en *-ύς* toujours possible, il peut s'agir d'une manifestation de la tendance à éliminer les diphtongues en hiatus (cf. n. 10). La forme *ἱερέη* chez Callimaque peut être un hyperdialectisme, transposant aux noms en *-εύς* l'équivalence att. *εῖα* = hom. *-έα* valable pour les adjectifs.

En l'absence de notation des quantités, les formes de Gortyne sont plus difficiles à justifier mais une influence du masculin est possible.

Il est difficile de voir dans ces formes, comme le fait M. Ruipérez, une survivance de la forme ancienne (phonétique) *-εα* issue de **-eya* ; la longue de l'ionien doit inciter à la prudence.

à l'adoption de l'alphabet (divergence entre l'ionien et l'attique).

L'influence des féminins de thème en *-s* sur *-εια* (fém. de *-εύς*) va se retrouver dans l'accentuation.

§ 13. PROBLÈMES D'ACCENT.

a) *Indoeuropéen.*

Il semble qu'à date IE la mobilité de l'accent ait été beaucoup plus répandue que dans les langues classiques ; c'est du moins la conclusion à laquelle est parvenu J. Kuryłowicz⁵⁰ ; ainsi les thèmes en *-u* auraient eu un accent mobile entre radical (nom., acc. sing. soit *Ā-us*), suffixe (gén. sing. *X-éu-s*) et désinence (cas obl. plur. *X-u-bhi*) où X représente une racine quelconque susceptible de fournir un thème dérivé en *-u*. De cet accent mobile seraient nées deux catégories, des noms (*śátru*, *πῆχυσ* : accent radical) et des adjectifs (*svādú*, *ῥδύς* : accent suffixal).

Pour les féminins la présence d'une alternance vocalique *degré zéro* (nom. acc. sing.)/*degré plein* (gén. sing.) semble suggérer que ce suffixe a connu lui aussi un accent mobile à date IE. Toutefois l'homogénéité du champ sémantique (dérivés féminins) empêchait une scission morphologique et sémantique comparable à celle des masculins en *-u*⁵¹. On obtient donc une accentuation columnale unique (*viduṣṣ*, (ε)ἰδυῖα) qui ne prouve rien pour l'IE puisque le féminin se fonde sur le masculin : ne pourraient entrer en compte que les divergences entre les deux genres. Que le féminin d'un

50. *L'accentuation des langues indo-européennes*, Wrocław, 1958, p. 13-35, ainsi : « Nous affirmons que tous les thèmes, barytons aussi bien qu'oxytons, ont jadis connu le mouvement d'accent conservé, à l'époque historique, par les monosyllabes. » (p. 16) Pour les thèmes *-u* (flexion fermée, soit *-u/éu-*), l'auteur écrit : « Leur différence principale par rapport aux thèmes à flexion ouverte c'est la désinence *-s* au gén. sing. (*-e-h*, *-o-h*) de même que le degré plein du suffixe flexionnel au dat. sing. (*-ay-e*, *-av-e*). On peut en conclure que leur mobilité primitive consistait non pas en un jeu d'accent comprenant soit suffixe et désinence (oxytons à flexion ouverte) soit racine et désinence (barytons à flexion ouverte), mais en un oscillement entre racine (aux cas forts) et suffixe (aux cas faibles seulement). Soit *-ih*, *-im* : *-éh*, *-áye* ; *-ibhih*, *-iṣú*. Et de même, *-uh*, *-um* : *-óh*, *-áve* ; *-ubhih*, *-uṣú*. » (p. 29).

51. L'accord du grec et du védique montre que l'opposition accentuelle est ancienne (IE ?) dans les noms d'agent (*dātr/dātṛ* = δῶτωρ/δοτήρ, cf. E. Benveniste, *Noms d'action*, p. 9-62), les thématiques (τόμος/τομός), les thèmes en *-s* (*ápas/apás* ; γένος/(εὖ)-γενής).

adjectif à accent suffixal soit accentué sur le suffixe n'a rien de surprenant, c'est une donnée inutilisable pour une reconstruction de l'état IE.

Par contre le fait que le grec et le sanskrit aient conservé l'alternance dans le suffixe de dérivation servant à former des féminins est une preuve suffisante de l'existence d'un accent mobile à un moment de l'histoire de l'IE; on aura donc (X = racine quelconque; x désinence de cas oblique au pluriel) :

Nom. sing. : \acute{X} - u - $i\partial_2$, gén. sing. X - u - $i\acute{e}\partial_2$ - s , plur. (cas obl.) X - u - $i\partial_2$ - \acute{x} ⁵².

Il semble plus vraisemblable d'accentuer le radical qui l'était au masculin, que $-u$ - suffixe d'adjectif, dans la mesure où l'adjonction de $-i\partial_2$ semble automatiquement entraîner le degré zéro⁵³; le doute reste permis.

b) Grec.

Le grec classique présente une accentuation columnale alignée sur celle du masculin dans le féminin $-\epsilon\tilde{\alpha}$ des adjectifs en $-\acute{\upsilon}\varsigma$. Il existe peut-être encore quelques traces de l'accentuation mobile supposée pour l'époque IE. Les mots immotivés

52. Les signes i , u , a , notent des phonèmes, abstraction faite de leur réalisation phonétique dans tel contexte (variantes combinatoires) et de l'apparition éventuelle d'éléments non phonologiques (voyelles d'appui ou de diérèse).

L'alternance vocalique radicale, liée à la mobilité accentuelle, semble avoir disparu très tôt (J. Kuryłowicz, *Apophonie*, p. 101; *Accentuation*, p. 62) au profit du degré plein. L'extension du degré plein non accentué doit être une conséquence du remplacement du degré zéro par le degré plein dans les racines légères à occlusive finale (type TET).

Le flottement du degré radical dans le participe $\epsilon\acute{\iota}\delta\acute{\omega}\varsigma$ /fém. $\epsilon\acute{\iota}\delta\acute{\upsilon}\tilde{\alpha}$, $\acute{\iota}\delta\acute{\upsilon}\tilde{\alpha}$ (sur ces formes F. Bader, *BSL*, 1969, I, p. 64-69) est peut-être une survivance d'une alternance ancienne : masc. $*widw\acute{o}s$, gén. $*widus\acute{e}/\acute{o}s$, fém. $*w\acute{e}idusi\partial_2$, gén. $*widusi\acute{e}\partial_2$ - s dont le mécanisme primitif n'est plus senti, aboutissant à un simple flottement dont les avantages métriques ont pu tenter les aèdes.

53. A. Meillet, *Introduction*, p. 276-279, la règle est ainsi résumée : « dans les formations secondaires, l'élément qui précède immédiatement un suffixe secondaire commençant par consonne ou sonante a , en règle générale, le vocalisme zéro ».

Si un tel principe est valable pour l'IE ancien, il faut admettre que l'opposition d'accent dans les suffixes secondaires alternants (par ex. $*-i\partial_2$) jouait entre le radical et le suffixe secondaire. Pour $*-i\partial$ - il est permis de se demander si le complexe $*-i\partial_2$ (analysable en $-i$ suffixe de dérivation + $*-e\partial_2$ suffixe de féminin) s'ajoutait à $-u$ (skt $-v\acute{\imath}/vy\acute{a}s$, gr. $-\acute{\imath}\tilde{\alpha}/\tilde{\alpha}\varsigma$) ou se substituait à lui (lit. *saldĩ* fém. de *saldũs*). L'accord des langues classiques oblige à poser $*-ui\partial_2$, au moins pour l'IE tardif, époque où le rôle de $*-i$ s'était estompé.

sont souvent caractérisés par la conservation de traits archaïques éliminés par l'analogie dans les formes motivées.

Le grec a un petit groupe de noms en -υια dont on a voulu faire à tort des participes parfaits et qui sont, au moins pour ceux dont la structure est IE, d'anciens adjectifs en -ύ dont le masculin est sorti de l'usage⁵⁴. Deux d'entre eux présentent une opposition d'accent : *accent radical* au nom. acc. sing./ *accent sur la désinence* au gén. dat. sing., ce sont ἄγυια et ὄργυια.

Plutôt qu'un archaïsme, on a voulu voir dans cette mobilité isolée une innovation grecque, il ne semble pas que l'on soit parvenu à un accord sur la nature exacte de cette innovation⁵⁵.

Une innovation peut s'expliquer dans un groupe homogène de formes vivantes ; pour deux débris linguistiques immotivés elle semble d'autant plus surprenante qu'elle irait à l'encontre de la tendance générale du grec à étendre l'accentuation columnale. La mobilité serait liée à la conservation de -υια pour des mots où aucun masculin ne jouait plus le rôle de modèle.

Il reste possible sinon probable que le changement de timbre s'est accompagné d'un nivellement de l'accent avec alignement sur le masculin dans les adjectifs. De gr. com. \acute{X} -υια/ \acute{X} -υιάς (l'opposition d'intonation \acute{a}/\hat{a} est postérieure)

54. Cf. n. 44. Il faut ajouter μία (de *sm-ia*) où le degré zéro radical fait passer l'accent sur la voyelle de diérèse, la forme IE ancienne devait être **sémia*₂/*smiēa*₂ normalisée en μία/μιάς le féminin présentant un degré zéro du suffixe masculin dans les mots polysyllabiques (mobilité accentuelle *radical/suffixe* *iea*₂).

55. Le caractère récent de l'accent mobile du grec a été soutenu par J. Kuryłowicz, *Accentuation*, p. 119, 120. O. Szemerényi, *Syncope*, p. 235. Pour J. Vendryes, *Traité*, p. 206, il pourrait s'agir d'une forme éolienne avec accent récessif ; l'accent ancien étant celui des cas obliques, conservé en attique.

L'accent radical dans ἄγυια serait selon Kuryłowicz l'effet du traitement général des thèmes immotivés, qui se caractérisent par un recul de l'accent, ainsi on a ἔχθρᾱ « haine » à côté de ἐχθρός adj. (p. 115) comme πῆχυνς à côté de skt. *bāhú* et des adj. en -ύ. Le principe est valable mais on ne comprend pas pourquoi ἄγυια n'a pas, comme les cas cités, adopté l'accentuation columnale. L'explication phonétique tentée par J. Kuryłowicz a été critiquée par O. Szemerényi (*op. cit.*, p. 236), de façon pertinente. Pour ce dernier, l'accent primitif est mobile -υίᾱ/υιάς dans les participes et dans les adjectifs. L'évolution du nom. acc. ἄγυια → ἄγυια serait due à une tendance phonétique (et non morphologique) proche de la loi de Vendryès mais antérieure à celle-ci (p. 237). L'accent des adjectifs serait analogique de celui des masculins.

Il faut toutefois constater que l'accent védique *viduṣṭi/-yás* ne peut être ancien au nominatif puisqu'il frappe un degré zéro. Il en sera de même pour gr. -ύια considéré par O. Szemerényi comme issu de -υ(h)ία (IE *-usī).

on est passé à $X\text{-}\epsilon\tilde{\iota}\alpha/X\text{-}\epsilon\iota\tilde{\alpha}\varsigma$ (dès le mycénien?); l'accent ancien (mobile) ne se conservant que là où se maintient $-\upsilon\alpha$.

§ 14. ACCENT DE $\iota\epsilon\rho\epsilon\iota\alpha$.

Si l'accentuation de $-\epsilon\tilde{\iota}\alpha$ (fém. de $-\acute{\upsilon}\varsigma$) est une conséquence de la généralisation de l'accent columnal et du fait que le féminin se fonde sur le masculin, il faut examiner maintenant le cas de $-\epsilon\iota\alpha$ (fém. de $-\acute{\epsilon}\upsilon\varsigma$) qui présente un accent récessif, en contradiction et avec les adjectifs et avec le masculin $-\acute{\epsilon}\upsilon\varsigma$ dont il est au départ un dérivé.

La divergence accentuelle entre $\iota\epsilon\rho\acute{\epsilon}\upsilon\varsigma$ et $\iota\epsilon\rho\epsilon\iota\alpha$ montre que ce dernier a acquis une certaine autonomie, il s'agit en effet d'un nom et non d'un adjectif. Pour un adjectif, les permutations sont fréquentes dans un même énoncé entre masculin et féminin; au contraire, $\iota\epsilon\rho\epsilon\iota\alpha$ ou $\beta\alpha\sigma\acute{\iota}\lambda\epsilon\iota\alpha$ ne peuvent pas permuter avec leurs homologues masculins, leur statut social ou religieux est différent.

La conséquence morphologique en est un relâchement des liens qui les unissent, phénomène accentué par le fait que $-\epsilon\iota\alpha$ (fém. de $-\acute{\epsilon}\upsilon\varsigma$) n'est guère vivant, le grec étant à l'époque classique condamné à utiliser parfois le masculin pour désigner des femmes⁵⁶.

Le petit groupe des formes du type $\iota\epsilon\rho\epsilon\iota\alpha$ s'est rapproché d'un autre groupe composé surtout de substantifs, les féminins tirés de thèmes en $-\acute{\eta}\varsigma/\epsilon\varsigma$ dont le rôle a été vu au § 12. Le grec semble avoir systématisé l'opposition accentuelle entre noms (récessif) et adjectifs (suffixal) dont le point de départ semble être la mobilité IE de certains paradigmes⁵⁷.

56. Cf. n. 12.

57. Cf. n. 50; J. Kuryłowicz, *Accentuation*, p. 30 : « un réarrangement accentuel du paradigme conduit souvent au scindement formel entre les types immotivés et les types motivés ». La série productive est celle des adjectifs en $-u$, au moins à l'époque 1E; ce sont les noms qui seront sentis comme immotivés. Si l'on applique le principe énoncé par le même auteur (*ibid.*, p. 47) : « Quand à la suite d'une transformation morphologique une forme subit la différenciation, la forme nouvelle correspond à sa fonction primaire (de fondation), la forme ancienne est réservée pour la fonction secondaire (fondée) », ce sont les adjectifs qui représentent l'accentuation nouvelle (suffixale), les noms l'accentuation ancienne. On peut envisager trois étapes :

a) paradigme unique (accent mobile) : nom. $\acute{X}\text{-}u\text{-}s$; gén. $X\text{-}\acute{e}u\text{-}s$; obl. plur. $X\text{-}u\text{-}\acute{x}$;

b) accent columnal (donc récent) dans les motivés (adjectifs = formation vivante), d'où une accentuation : nom. $X\text{-}\acute{u}\text{-}s$; $X\text{-}\acute{e}u\text{-}s$; $X\text{-}\acute{u}\text{-}x$;

Dans les thèmes en *-s*, l'accent oppose les noms propres (ex. Διογένης) aux adjectifs composés (διογενής «de la race de Zeus»); une telle opposition n'a rien à voir avec l'opposition védique *āpas/apās*, il s'agit d'une innovation grecque à partir du vocatif⁵⁸ qui a permis de créer deux flexions à accent columnal.

Au moment du passage de **-uia* à *-eia* alors que les adjectifs en *-ú* imposaient au féminin la colonne accentuelle (suffixe *-ú-*) du masculin, les féminins de nom en *-εύς*, comme ceux des thèmes en *-εσ-*, suivaient la règle des substantifs, d'où leur accent récessif. La date exacte de ce changement d'accent peut être soit celle du passage de **-uia* à *-eia*, soit celle de l'adoption du suffixe complexe *-ehya*; dans les deux cas elle est prémycénienne.

Il est probable que sous la forme **-uia* supposée, noms et adjectifs avaient encore l'accent mobile de la forme IE du suffixe.

§ 15. CONCLUSION.

De cette analyse il ressort qu'il faut renoncer à poser une forme ancienne **-ewya* qui est en contradiction avec les données du mycénien, la phonétique et la comparaison. Le point de départ ne peut être que **-uya*; l'évolution postérieure fait intervenir l'analogie des adjectifs en *-u* puis celle des féminins de thèmes en *-s*, établissant une succession chronologique que l'on peut ainsi résumer :

il subsiste une catégorie résiduelle (subst.) : *Ā-u-s/X-éu-s/X-u-á* (puis *X-ú-x* ?) :

c) selon le principe de polarisation, la catégorie résiduelle généralise sa particularité à tous les cas, d'où *Ā-u-s*; *Ā-eu-s*; *Ā-u-x*. Pour que ce dernier principe intervienne, il faut que les immotivés soient un groupe important.

Pour le suffixe *-ia₂*, on part d'une situation très semblable à a) (le fait que *u* du masculin s'intercale entre *X* et *ia₂* ne change rien puisqu'il s'agit d'un élément non-alternant); lorsque b) s'applique, l'unicité du champ sémantique fait que le groupe d'immotivés est presque nul; on a alors l'accent suffixal (véd. *-uṣī/uṣyās*).

En grec, b) semble s'être appliqué beaucoup plus tard qu'en védique; il existait un petit groupe de substantifs (*ἄγρια*, *ὄργια*) détachés d'adjectifs depuis longtemps et qui ont résisté à la normalisation columnale des adjectifs. Ils n'ont jamais formé un groupe assez important pour que joue le principe c).

58. Dans ce sens, *Accentuation*, p. 117; le mécanisme est le même que celui que l'on a étudié à la n. 57. La date en est simplement plus tardive, proprement grecque.

I. *Héritage IE* :

- adj./subst. en *-u* (accent mobile radical/désinence) ;
- suf. fém. *-iə₂/ieə₂* (s'ajoute au degré zéro ; accent mobile) ;

II. *Grec Commun* :

1. scission accentuelle : subst. (radical)/adj. (suffixe). *IE tardif*?

2. création de *-ēu* abrégatif ; perte de l'alternance (si origine IE) ?

3. création de fém. *-uya* (de *-ēu*) par nécessité sociale (coïncide avec *-uya* de *-u*) ;

4. A. simplification des alternances dans adj. *-u* (dat. plur. **Fāδδέσϝ*, etc.) ;

B. extension aux féminins : **-υιᾱ > -εῖᾱ* (adj. puis substantifs) ;

C. l'accent des adj. fém. s'aligne sur masc. : **Fāδδεῖᾱ* ; acc. mobile conservé : *ἄγυιᾱ* immotivé).

III. *Mycénien* (xv^e s.-xii^e s.) :

5. **y* passe à **h* entre voyelles : **-eya > *-eha* ;

6. remplacement de **-eha* par **-ehya*, total pour subst. ; partiel pour adj.

IV. *Moyen âge grec* (xii^e s.-viii^e s.) :

— coexistence dans adj. de **-ehya* et **-eha* (hom. *-εῖᾱ* et *-έᾱ*).

7. chute de *h* intervocalique ;

8. choix dialectal entre *-εῖᾱ* (att.) et *-έᾱ* (ionien).

Alain CHRISTOL.

LA PHONOLOGIE VOCALIQUE
ET LE PROBLÈME DES INFINITIFS
EN CRÉTOIS CENTRAL

(Étude de géographie linguistique)

SOMMAIRE. — *L'étude des isoglosses dans les parlers anciens de Crète permet de justifier leur division en trois aires dialectales : crétois central, crétois occidental et crétois oriental. Cependant leur extension n'est pas nécessairement celle qu'on leur attribue généralement. C'est ainsi que le crétois central peut, semble-t-il, inclure les parlers d'Axos et d'Eleutherna, ceux-ci présentant les mêmes traits que l'ensemble des parlers qui le composent. En particulier il y a identité d'évolution au niveau du système phonologique des voyelles longues : le système équilibré du grec commun fait place, à époque archaïque, à un système comportant deux ē, en face d'un seul ō, situation que la langue va modifier, avec retour au système primitif (un ē et un ō).*

Mais l'appartenance au groupe du crétois central n'exclut pas des différences locales, comme le prouve le problème phonétique posé par la désinence de l'infinitif athématique en -MEN. Si l'on peut conclure à une valeur -mēn pour la majeure partie du crétois central, on doit mettre à part le domaine gorlymien où, probablement sous l'influence des verbes contractes (et en dehors de toute influence extérieure), la désinence a d'abord été -mēn, avec retour à la norme, par pression des parlers environnants. Cette particularité crée pour Gorlyne une situation originale, par rapport aux autres parlers de Crète centrale.

I. DÉLIMITATION DU CRÉTOIS CENTRAL

I.1. *Géographie dialectale de la Crète.*

Dès la publication des premières inscriptions crétoises¹, on a été assez surpris par l'absence relative d'unité linguistique dans l'île. Certes il s'agit dans l'ensemble d'un parler dorien², appartenant au domaine de la *Doris severior*, mais avec des particularités locales³ qui se révèlent suffisamment importantes pour qu'on puisse dégager un *crétois central*, opposé à un *crétois occidental* et à un *crétois oriental*⁴.

Cette tripartition⁵ n'implique évidemment pas, pour les zones ainsi définies, une homogénéité dialectale totale (ainsi pour /*ěō*/ coexistent en Crète centrale et occidentale les traitements *ěō*, *ĩō*, *ō* et *ō*) ; elle signifie simplement que l'étude des lignes d'isoglosses révèle, à l'intérieur du crétois central, par exemple, une série de « patois » plus proches les uns des autres que de ceux de l'est ou de l'ouest.

I.2. *Extension du crétois central.*

On attribue au crétois central les villes d'Arcades, Dréros, Eltynia, Lato, Lyttos, Malla, Olus (Olonte), Phaestos, Rhaukos, Tylisos et Gortyne. Mais Axos et Eleutherna sont généralement données comme faisant partie de la Crète occidentale. Or ces deux cités, situées respectivement au nord-est et au nord du Mont Ida, pouvaient aisément communiquer, par la plaine, avec Tylisos, Cnossos ou Rhaukos.

1. *CIG* II, Berlin, 1843, nos 2554-2612, p. 397-436.

2. Bibliographie en dernier lieu chez Thumb-Kieckers, *Handbuch der griechischen Dialekte* I, Berlin, 1932, p. 143.

3. Ahrens, *De graecae linguae dialectis* II, Göttingen, 1843, p. 419, après avoir noté que le crétois faisait partie de la « *Doris severior* », soulignait : « *severioris Doridis per omnem Cretam non una eademque species valebat, sed haud leves spectantur differentiae* ».

4. Kieckers, *Die lokalen Verschiedenheiten im Dialekte Kretas*, Diss. Marburg, 1908.

5. C'est sur elle que repose l'édition des *Inscriptiones Creticae* réalisée par M. Guarducci : *IC* I, Crète centrale, sauf Gortyne, Rome, 1935 ; *IC* II, Crète occidentale, 1939 ; *IC* III, Crète orientale, 1942 ; *IC* IV, Gortyne, 1950. Dans la présente étude les cinq cités qui ont fourni des infinitifs depuis l'époque archaïque seront symbolisées par leur initiale : *A* (Axos), *D* (Dréros), *E* (Eleutherna), *G* (Gortyne), *L* (Lyttos) suivie du numéro de l'inscription où se trouve la forme examinée.

La première n'est qu'à 15 km de Tylisos et la seconde à 25 km. Distance et relief ne pouvaient donc que favoriser les échanges avec la Crète centrale, à laquelle — comme nous allons le voir — elles doivent d'ailleurs être linguistiquement rattachées.

1.3. *Le crétois central : principales isoglosses*⁶.

a. Avant d'aborder les isoglosses proprement dites, il convient de souligner une habitude graphique, connue hors de Crète, mais ignorée des régions occidentale et orientale, à savoir l'utilisation du *digamma* pour noter le second élément des diphtongues en -u, cf. Ἀφλῶνι (G 64), ἄφτον (D 1), λόφκ[ας] (A 5), σποφδδᾶς (A 1).

1.3.1. *Phonétique*.

b. Dès les plus anciens documents, la langue semble avoir perdu l'aspiration vocalique⁷ : κατιστάτῳ (G 10), πεντ' ἀμέραις (G 72), κατ' ἀμέραν (A 1), πορτ' ἀμέ (A 17), κατ' ᾗ (E 13).

c. L'aboutissement des anciens groupes */t+s/, */t+y/, */d+y/ et */g+y/ est noté par *zêta* (I) à l'époque archaïque, cf. ἀνδᾶζαθαι (G 5 = attique ἀναδάσσασθαι), ᾗζα (D 3 : att. ῥσα), ζῶδ[ι] (G 13 : ζωῶ), Ζεῖνι (G 65). Plus tard, il est rendu :

— par ττ ou θθ, pour */t+s/ et */t+y/, cf. δάτταθθαι (G 72 : δάσσασθαι), ᾗττα (A 24 : ῥσα), ἰάτται (G 72 : οὔση), πορτιάθθαν (G 72 : προσοῦσαν), etc. ;

— par δ(δ) ou ττ, pour */d+y/ et */g+y/, cf. Δῆνα (D 1 : « *Zῆνα »), Ττῆνα (G 174 : « *Zῆνα »), φροντίττοντας (A 19 : φροντίζοντας), δυγόν (G 75 : ζυγόν). Aucune explication satisfaisante n'a encore été fournie quant à la signification phonétique de ces différents symboles⁸, sauf pour */d+y/ et */g+y/.

d. Dans le groupe -sth-, assimilation du s à l'aspirée suivante : λύσαθθαι (G 72), πρόθθα (G 72), δικᾶδεθθαι (G 80) ; notons cependant, dans ces mêmes cités, la présence de formes

6. On doit souligner l'absence de monographie sur le Crétois central, d'où l'utilité de cette liste, qui ne prétend cependant pas à l'exhaustivité.

7. Les deux autres zones, qui ne présentent pas d'inscriptions archaïques, ne renseignent pas sur cette question à date ancienne. Les inscriptions d'époque classique attestent l'aspiration, cf. καθ' ᾗ (Ianos 7) ; ποθ' ἀμέ (Allaria 2) (IC III, p. 97, l. 73 ; IC II, p. 4, l. 4).

8. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris, 1972, p. 107.

comme ἀμίστως, μιστῶ (A 1), μ[ισ]τῶι, μιστ[ός] (G 79, 144) qui témoignent d'une évolution différente⁹.

e. Passage de [gn] à [ɣn] puis [nn] dans γίγνομαι : γινόμενον (G 232), γινομένην (A 35). Dans le reste de la Crète, quand ce groupe a évolué, il semble avoir connu le même sort que dans la plupart des dialectes grecs : [gn] > [ɣn] > [yn] > [-n], cf. γίνονται, *passim*.

f. Par dissimilation régressive, μάρτυρος, μάρτυρα, etc., sont, à Gortyne et Éleutherna, passés à μαίτυρος, μαίτυρα d'où par analogie : μάρτυς > μαῖτυς : μαίτυρανς (G 41), μαίτυρ.. (L 5), μ[αι]τυ[ρ..] (E 8).

I.3.2. Morphologie.

g. Dans l'ensemble de l'île, -οις et -αις sont, dès les premiers documents, les désinences normales de datif pluriel des thèmes en -e/o et en -ă. Toutefois la Crète centrale présente des traces de -οισι/-αισι : ταῖσι (A 1), ναοῖσι (G 6), ὀρκίοισι (D 5).

h. A l'accusatif pluriel des thèmes en -e/o et en -ă, la Crète orientale et la Crète occidentale ont généralisé -[~]s¹⁰ : τὸς κόσμος + voyelle (Hiérapytna 3), ἔγγονος + consonne (Ilanos 3)¹¹. Seule la Crète centrale connaît encore les deux variantes -[~]ns/-[~]s. Leur distribution ancienne est observée pour le pronom et l'article, dans les Lois de Gortyne : τὸς κάδεστανς (col. III, l. 50-51), τὸνς ἐλευθέρωνς (col. V, l. 53-54), τοῦτονς + voyelle (col. V, l. 27), τοῦτος + consonne (col. V, l. 12, 17, 21, 24). Substantifs et adjectifs y présentent toujours une finale -[~]ns, qui a été étendue aux athématiques de genre animé. Dans les autres textes les deux désinences sont employées indifféremment, cf. συκίανς + consonne (E 15) en face d'ἔγγονος + voyelle (L 9)¹².

i. Survivance et extension, hors de son aire originelle, du suffixe complexe -ηιος¹³, cf. ἀγρηῖο (G 9), ἀνδρηῖο (A 25), πολιτήιαν (E 22) en face de quoi les autres parlers crétois ne

9. O. c., p. 106.

10. Cf. thessalien, arcadien, dorien de Théra et de Cyrène, Lejeune, o. c., p. 129-131.

11. IC III, p. 42, l. 7 ; o. c., p. 82, l. 19 ; IC II, p. 118, l. 17.

12. Dans Kieckers, o. c., p. 33-34, les proportions des tableaux sont maintenant erronées, à la suite de la publication des IC.

13. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Paris, 1933, p. 52 ; Ruijgh, *Études du grec mycénien*, Amsterdam, 1967, p. 233 sqq.

connaissent que -ειος : πρειγείαι (*Hiérapytna* 4), ἐπιτάδειοι (*Kydonia* 1)¹⁴.

1.3.3. *Lexique.*

j. Le nom de nombre « douze » est attesté sous sa forme récente : δώδεκα (*G* 8, *A* 9), à laquelle se rattache le substantif : δυῶδεκαφετία (*G* 72, col. XII, l. 18) « période de douze années ».

k. Les prépositions :

— en face de -ἐξ/ἐκ et quelle qu'en soit l'origine¹⁵, le crétois central présente des formes dont le jeu apparaît mal : à date ancienne le couple ἐξ + voyelle/ἐς + consonne existe seulement en composition, cf. ἐκσαννέσεται (*G* 41 : ἐξαρνήσεται), ἐσγόνους (*L* 7), et ne subsiste ensuite qu'à l'état de vestige : ἐσκλησίαν (*E* 27), ἔσγο[νοι] (*A* 35) à côté des formes prédominantes en ἐκ/ἐξ de la koiné ;

— le crétois central emploie les formes πορτί et πεδά par opposition au crétois occidental et au crétois oriental qui connaissent ποτί ou πρός et μετά¹⁶, cf. πορτ' ἀμέ (*A* 17), πορτι-πῶνεν (*A* 9 : προσφωνεῖν), πεδέχεν (*A* 17) πεδεπιθῦσαι (*G* 146 : « sacrifier en même temps »), mais : ποτὶ τὸν δᾶμον (*Hiérapytna* 3), ποθόδων (*Itanos* 4), προσδεξάμενοι (*Sybrita* 1), μετέχοντι (*Itanos* 6)¹⁷.

l. Vocabulaire politique et social :

Outre l'identité lexicale, les termes relevés laissent apercevoir une communauté institutionnelle et sociale. En effet ils concernent :

— la vie civique : ἀρχῶ (*G* 250), ἀρχῶ (*E* 26) « chef d'une agela »¹⁸ ;

— la justice : ἀλοπία (*A* 2)¹⁹ : « ἀλαθεία », ἀντίμολο[v] (*A* 10) : « ἀντίδικος » ;

— le régime de la propriété : πάσται (*G* 72) « propriétaire » ἐπιβάλλον (*A* 6) « héritier légitime ».

14. *IC* III, p. 44, l. 33 ; *IC* II, p. 116, l. 3.

15. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, Munich, 1939, p. 335.

16. Pour la répartition dialectale de ces prépositions, cf. Coleman, *The Dialect Geography of Ancient Greece*, in *Transactions of the Philological Society*, 1963 (1964), p. 58 sqq.

17. *IC* III, p. 83, l. 17 ; *IC* II, p. 291, l. 8 ; *IC* III, p. 86, l. 4.

18. Sur l'organisation politique et sociale en Crète, cf. Willetts, *Aristocratic Society in ancient Crète*, Londres, 1955.

19. Parmi l'abondante bibliographie du terme, cf. Boisacq, *Les dialectes doriens*, Paris, 1891, p. 95 ; Schwyzer, *o. c.*, p. 257.

L'établissement des isoglosses, qui permet de classer les parlers d'Axos et d'Éleutherna dans le crétois central, révèle en outre une isoglosse intéressante par ses implications phonétiques et morphologiques, la désinence d'infinitif en -MEN²⁰.

II. SYSTÈME PHONOLOGIQUE DES VOYELLES DANS LES PARLERS DE CRÈTE CENTRALE

II.1. *Choix des textes.*

Cette désinence, à cause du problème phonétique posé par la voyelle suffixale, amène à considérer le système phonologique des voyelles d'après l'étude des graphies. Pour ne pas mêler synchronie et diachronie il convient de procéder par coupes chronologiques.

a) *Inscriptions archaïques* : provenant surtout de monuments religieux (Dréros, Gortyne), mais à contenu juridique, elles sont fournies par cinq cités :

— Dréros : 8 textes, sans doute les plus anciens documents (milieu ou deuxième moitié du VII^e siècle)²¹ ;

— Gortyne : 40 inscriptions, probablement postérieures²² ;

— Lyttos, Axos et Éleutherna : 42 textes du VI^e siècle²³.

La disposition est l'écriture en boustrophédon, mais on trouve aussi la disposition dextroverse (Dréros) et sinistroverse (Gortyne).

b) *Inscriptions du V^e siècle* :

Seule Gortyne possède pour cette période des documents (la plupart sont des textes de lois), écrits en boustrophédon, datés du début du V^e siècle²⁴ : cette exclusivité constitue un élément important pour le problème des infinitifs (cf. III.2).

20. Étant donné l'incertitude quant à la valeur de la voyelle (cf. III-2), cette graphie a, bien sûr, un caractère conventionnel.

21. Publiées et étudiées par H. van Effenterre, *BCH* 61 (1937), p. 334-347, *BCH* 70 (1946), p. 588-606.

22. *IC* IV, n^{os} 1-40, p. 40-87 ; pour la datation, cf. Jeffery, *The Local Scripts of archaic Greece*, Oxford, 1961, p. 311.

23. *IC* I, n^{os} 1-7, p. 183-185 ; *IC* II, n^{os} 1-16, p. 48-62 ; *ibidem*, n^{os} 1-19, p. 147-159.

24. *IC* IV, n^{os} 41-71, p. 87-123.

c) *Inscriptions de l'époque hellénistique :*

Les quelques inscriptions du IV^e siècle étant sans intérêt pour notre étude, la majorité du corpus est composée de textes (plusieurs dizaines) du III^e ou du II^e siècle. Ce sont essentiellement des textes officiels ; ces inscriptions, de lecture facile, sont en alphabet ionien.

d) *Inscriptions de date imprécise :*

Le système graphique utilisé ne correspond pas à la datation qui semble devoir être proposée pour deux groupes d'inscriptions gortyniennes : IC IV, n^{os} 62-65 (VI^e ou V^e siècle)²⁵ et n^o 72 (Lois) — 140²⁶. Car si jusqu'au début du V^e siècle Gortyne possède le même système graphique que les autres cités de Crète centrale²⁷, les textes n^{os} 72-140, qui paraissent postérieurs, présentent un alphabet de 18 lettres, plus archaïque que le premier alphabet crétois connu, et qui est aussi celui des n^{os} 62-65.

Pourquoi, à un certain moment du V^e siècle, Gortyne a-t-elle rompu avec l'usage alphabétique du reste de la Crète centrale ? Bien que nous ne soyons guère renseignés, faute de documents, sur la situation politique intérieure de Gortyne au V^e siècle²⁸, nous pouvons supposer, grâce à une étude approfondie des Lois, que la cité a connu une période de tension, due à l'affrontement de deux types de société, l'un conservateur, l'autre progressiste²⁹. Ce texte est sans doute le remaniement, au V^e siècle, d'un texte plus ancien³⁰, de date inconnue, mais probablement éloignée, dont on aurait utilisé le système graphique (ainsi que pour les autres inscriptions citées). On peut penser qu'une forte pression, de tendance « passéiste », a réussi à imposer, par réaction, un retour en arrière, faisant adopter un système graphique désuet depuis longtemps, puisque déjà sorti de l'usage dans les premières inscriptions.

Quoi qu'il en soit, nous considérerons donc ces textes comme des témoignages de l'état le plus ancien de la graphie en Crète centrale.

25. Jeffery, *o. c.*, p. 312 ; IC IV, p. 87.

26. Jeffery, *o. c.*, p. 311.

27. Cf. II-2 et IC IV, p. 40-41.

28. H. van Effenterre, *La Crète et le monde grec de Platon à Polybe*, Paris, 1968, p. 26 ; Matton, *La Crète antique*, Athènes, 1961, p. 85.

29. Pour l'analyse du texte, cf. Willetts, *The Law Code of Gortyn*, Berlin, 1967, p. 20.

30. *O. c.*, p. 8.

II.2. *Les voyelles de timbre e et o : problèmes graphiques.*II.2.1. *Époque archaïque :*

Deux signes sont affectés à la notation des voyelles de timbre *e* : Θ , E et un signe à celle des *o* : O.

Θ^{31} sert à transcrire :

- \bar{e} hérité : $\Sigma\Upsilon\text{N}\Gamma\text{N}\text{O}\text{I}\Theta = \sigma\upsilon\nu\gamma\nu\acute{o}\iota\eta$ (A 9)
- $\Theta\Theta\Lambda\text{E}\text{I}[\text{A}\text{I}] = \theta\acute{\eta}\lambda\epsilon\iota[\alpha\iota]$ (G 3)
- $\Pi\text{E}\text{N}\text{T}\Theta\text{K}\text{O}[\text{N}\text{T}\text{A}] = \pi\epsilon\nu\tau\acute{\eta}\kappa\omicron[\nu\tau\alpha]$ (L 5)
- $\Theta = \eta$ (E 11), $\text{M}\Theta = \mu\acute{\eta}$ (D 1)

— \bar{e} issu des premiers allongements compensatoires³² affectant les groupes *-sm* : $\Theta\text{M}\text{E}\text{N} = \eta\mu\epsilon\nu$ (D 1)

-sw : $\text{T}\Theta\Lambda\text{O}\text{N} = \tau\acute{\epsilon}\lambda\eta\omicron\nu$ (G 3)³³

-ln : $\text{O}]\Pi\Theta\Lambda\text{E}\text{N} = \omicron]\pi\eta\lambda\epsilon\nu$ (G 14)

E^{34} note, outre $/\epsilon/$: $\text{E}\text{P}\Sigma\text{E}\text{N}\text{E}\Sigma = \epsilon\rho\sigma\epsilon\nu\epsilon\varsigma$ (G 3)

— \bar{e} résultat des allongements récents :

$\text{K}\Sigma\text{E}\text{N}\text{I}\text{O}\text{N} = \kappa\sigma\acute{\epsilon}\nu\iota\omicron\nu$ (G 30)³⁵

— \bar{e} produit des contractions³⁶ :

$\text{K}\text{O}\Sigma\text{M}\text{E}\text{N} = \kappa\omicron\sigma\mu\acute{\epsilon}\nu$ (D 1)

$\text{K}\text{A}\text{T}\text{A}\text{M}\text{E}\text{T}\text{P}\text{E}\text{N} = \kappa\alpha\tau\alpha\mu\epsilon\tau\rho\acute{\epsilon}\nu$ (A 2)

$\text{A}\text{N}\text{A}\text{I}\text{P}\text{E}\Sigma\Theta[\text{A}\text{I}] = \acute{\alpha}\nu\alpha\iota\rho\acute{\epsilon}\sigma\theta[\alpha\iota]$ (G 20)

O transcrit toutes les voyelles de timbre *o*³⁷ :

$\text{K}\text{O}\text{P}\text{K}\text{O}\text{N} = \kappa\acute{o}\rho\kappa\omicron\nu$ (E 3), $\text{T}\text{I}\text{T}\text{O}\Upsilon\text{F}\text{E}\Sigma\Theta\text{O} = \tau\iota\tau\omicron\upsilon\text{F}\acute{\epsilon}\sigma\theta\omicron$ (A 9),

31. Pour l'extension du signe dans le monde grec, cf. Larfeld, *Griechische Epigraphik*, 1914, Munich, p. 232 et 239.

32. La classification est celle de Lejeune pour l'ionien-attique, *o. c.*, p. 221-223.

33. L'adjectif serait issu de **teleswos* et devrait être différencié de *τέλειος* < **telesyos*, cf. Lejeune, *o. c.*, p. 136, note 4.

34. Sur ses variantes en Crète centrale, cf. Guarducci, *Epigrafi Greca*, I, Rome, 1967, p. 181-183 et Jeffery, *o. c.*, p. 308.

35. La graphie postérieure *πρόξηνος* (G 210) correspondant à l'attique *πρόξενος* montre que l'allongement est ici certain.

36. On ne peut tenir compte de *κέρσενος* (G 1), qui peut être une crase, E ayant alors la valeur de $/\bar{e}/$, ou une élision, E représentant $/\epsilon/$.

37. Un texte échappe apparemment à cette transcription. Publié récemment par L. Jeffery et A. Morpurgo-Davies dans *Kadmos* 9 (1970), p. 118-154, ce document, d'origine inconnue, est attribué par les auteurs à l'aire Lyttos-Aphrati. L'un des critères est la notation des *o*. Tandis que O note $/\delta/$: *πόλις* (A 1) et \bar{o} issu des contractions : *τῶν* (A 8, A 10), Θ transcrit \bar{o} hérité : *τάνθη* Θ *πιννα* (A 4) et \bar{o} dans la crase : $\Upsilon\Theta\text{I} = \Upsilon\bar{o}\text{I}$ (B 12). Il n'y a pas dans le texte d'exemple d'allongement. Or si le signe Θ , bien connu des dialectes grecs (Larfeld, *o. c.*, tableau final), se rencontre à Lyttos et à Aphrati, il n'y est qu'une variante de O, avec les mêmes valeurs phonétiques. Ce texte, dont la provenance demanderait à être précisée, est donc peu utilisable.

ΛΕΒΗΤΟΝ = λεβήτῶν (G 8), ΑΝΟΘΕΝ = ἄνῶθεν (L 1), ΘΟΙΠΟ = Θοίρῶ (G 26 : att. χοίρου).-

II.2.2. Au V^e siècle :

Dans les inscriptions gortyniennes — les seules concernées (cf. II-1.b) — E note /ē/, H toutes les voyelles de timbre ē et O toutes les voyelles de timbre o :

— E : ΔΕ = δέ (G 41)

— H : ΜΗ = μή (G 41), ΗΜΗΝ = ἡμην (G 41 : première syllabe), ΚΑΛΗΝ = καλῆν (G 41), ΟΠΗΛΟΜΑ = ὀπήλῶμα (G 41 : ὀφείλωμα), Κ]ΣΗΝΙΟΣ = κ]σήνιος (G 53)

— O : ΘΙΟΝ = θιον (G 51), ΙΟΝΤΙ = ἰόντι (G 51 : att. ὤσι), ΟΔΟ = ὀδῶ (G 46).

II.2.3. Époque hellénistique :

Deux signes existent pour chacune des timbres : E et H, O et Ω. E et O ne notent plus que les brèves, cf. ἔλαδον (G 181), Κοσμιόντων (L 61). En revanche, H et Ω transcrivent toutes les voyelles de timbre ē et ὀ :

— H : μηθένα (E 20), δηράδα (G 174 : att. δειράδα), πρόζηνοι (G 208), μ[ω]λῆν (Lato 1)³⁸

— Ω : Ἀπόλλωνος (L 8), βωλῶι (G 168), ὤροι (G 184), Καλλινόμω (A 35).

Mais le deuxième allongement compensatoire est inconnu en crétois central, cf. καταθένς (G 72), κριθένσι (Lato 4), ἀποδίδονσα (Cnossos 12)³⁹.

II.2.4. Inscriptions d'IC IV 62-65 et 72-140 :

Un signe note tous les e et un autre tous les o : E, O. C'est ici, comme nous l'avons souligné (cf. II-1.d), le reflet d'une situation antérieure à celle des inscriptions archaïques.

— E : στατῆρανς (G 72, col. I, l. 5, etc.), Ἑῆμας (G 72, col. V, l. 40), κσενεῖῶ (G 72, col. XI, l. 16-17), ἀμπιμῶλῆν (G 72, col. I, l. 2-3)

— O : δῶλος (G 72, col. II, l. 6), ἔκῶν (G 72, col. I, l. 25), κάρπῶ (G 77), ὀμῶρῶν (G 81).

38. IC I, p. 110, l. 34.

39. O, c., p. 114, l. 36 et p. 67, l. 23.

II.3. *Phonétique et phonologie des voyelles.*

Remarquons d'abord que les phonèmes extrêmes /*ĩ*/ et /*ũ*/ ainsi que /*ǣ*/⁴⁰ restent stables pendant toute l'existence du dialecte, cf. *θῖνα* (A 2), *ὀπυστυῖ* (G 23), *ἀμέραν* (A 1), *τι* (E 16), *ἄργυρον* (E 17), *στατήρα* (A 9).

Comment donc expliquer les différentes graphies des voyelles d'aperture moyenne et quels phonèmes recouvrent-elles?

a) Pour comprendre la situation à l'époque archaïque, il faut distinguer deux moments dans le processus des allongements et des contractions.

— Le système phonologique des voyelles, avant ces phénomènes phonétiques, comportait cinq brèves et cinq longues, de même aperture : /*ĩ*/, /*ě*/, /*ǣ*/, /*ō*/, /*ũ*/ . Après les premiers allongements, les nouvelles longues, identiques aux longues héritées, recevront même transcription : *Ἦ*, *Ο*, le système comportant encore cinq brèves et cinq longues :

| | | |
|----------|----------|----------|
| <i>ĩ</i> | | <i>ũ</i> |
| | <i>ě</i> | <i>ō</i> |
| | <i>ǣ</i> | |

— après les contractions et les derniers allongements, de peu antérieurs au VII^e siècle, la longue de timbre *e* qui en est issue va être différente de la longue ancienne et aura une graphie distincte : *E*. Or s'il y a identité graphique avec /*ě*/, c'est sans doute à cause de l'identité d'aperture : autrement dit, si la brève des premiers allongements a donné une longue semblable à la longue héritée et si ensuite la brève des derniers allongements et les brèves des contractions ont abouti à une longue différente plus fermée, c'est qu'entre temps il y a eu tendance à la fermeture des brèves.

En face de ces deux *ē*, le crétois central ne connaît qu'un /*ō*/ . Le système phonologique se présente sous la forme du diagramme suivant :

| | | | | | | |
|----------|----------|----------|--|-----------|----------|----------|
| <i>ĩ</i> | | <i>ũ</i> | | <i>ī</i> | | <i>ū</i> |
| | <i>ě</i> | <i>ō</i> | | <i>ē</i> | | <i>ō</i> |
| | | | | <i>ē̄</i> | | |
| | <i>ǣ</i> | | | | <i>ā</i> | |

40. Lejeune, *o. c.*, p. 222.

ce qui place le crétois central dans une position originale par rapport aux autres dialectes. On sait que, lors des allongements et des contractions, en face du lesbien et du thessalien, qui connaissent la gémiation consonantique⁴¹, les dialectes conservent (arcado-chypriote, groupe de la *Doris severior*) ou bouleversent leur système vocalique (*Doris milior*, ionien-attique), qui, dans ce cas, comprend deux *e* et deux *o*.

Le crétois central s'en distingue avec un système de deux séries (série avant, série arrière) et, mis à part /*ā*/, trois degrés d'ouverture pour l'avant et deux pour l'arrière⁴² ;

b) époques classique et hellénistique :

A la simplification graphique correspond sans doute une simplification phonétique et phonologique. Aboutissant à une symétrie avec /*ō*/, qui n'évolue pas, /*ē*/ et /*ē̄*/ vont se confondre⁴³ et le crétois central ne connaît plus qu'un /*ē̄*/, opposé au /*ě̄*/ . Le crétois central rejoint alors les dialectes de la *Doris severior* avec son système de brèves et de longues parfaitement équilibré :

| | | |
|----------|-----------|-----------|
| <i>ĩ</i> | | <i>ũ</i> |
| | <i>ě̄</i> | <i>ō̄</i> |
| | <i>ā̄</i> | |

c) Gortyne :

La graphie de certaines inscriptions gortyniennes étant certainement artificielle (cf. II.1.d) ne peut rendre compte de la situation phonétique et phonologique de l'époque.

II.4. Mise au point.

Ces résultats vont à l'encontre d'une opinion souvent admise, mais réfutée par Bartoněk, selon laquelle le crétois central aurait connu deux *ē* et deux *ō*. Outre la graphie inutilisable d'un texte (très fantaisiste)⁴⁴, les formes en EI et OY, abondantes à l'époque hellénistique, ne doivent pas

41. Schwyzler, *o. c.*, p. 282.

42. Cette situation est physiologiquement possible : à cause de l'asymétrie des organes de la parole, il est plus facile de prononcer plusieurs phonèmes d'avant que plusieurs phonèmes d'arrière, cf. Martinet, *Économie des changements phonétiques*, Berne, 1955, p. 95.

43. Là encore le crétois central fait preuve d'originalité, car les deux *ē̄* ne se ferment pas pour rejoindre /*ĩ*/, comme en pamphylien, par exemple.

44. Traité entre Gortyne et Lato, *IC* I, p. 108-110, n° 1 ; pour la réfutation, cf. Bartoněk, *Development of the long-vowel system in ancient greek Dialects*, Brno, 1966, p. 143-144.

faire illusion. Comme l'a indiqué Bartoněk, les inscriptions en cause sont des traités avec la Crète orientale, qui a été la première à subir l'influence de la koiné. Il s'agit donc de traits non dialectaux, alors qu'à cette époque les diphtongues en /ei/ et /ou/ ne se sont pas encore monophthonguées, cf. ἔδειξας (*Lebena* 21), οὔτε (*Cnossos* 10)⁴⁵.

Nous partirons donc de la situation décrite en II-3 pour étudier la désinence d'infinitif en -MEN.

III. LA DÉSINENCE D'INFINITIF EN -MEN

III.1. Situation interdialectale de la désinence.

a) En face de -(ε)ναι et de -μεναι, la désinence d'infinitif en -MEN⁴⁶ se retrouve, hors de Crète, en thessalien, béotien, dans la plupart des parlers du groupe occidental⁴⁷ ainsi que dans la poésie homérique. Partout il s'agit du morphème -mĕn (μεν), sauf dans le domaine rhodien, qui présente la forme -μειν (cf. III-3); partout également la désinence concerne les athématiques présents et aoristes actifs, mais déborde dans les thématiques chez Homère, en thessalien et en béotien : hom. ἐλθέμεν, thess. ὑπαρχέμεν, béot. καταγγελλέμεν⁴⁸.

III.2. Les faits crétois.

b) Dans l'ensemble de la Crète la diffusion de la désinence est générale, avec la même extension morphologique : il n'y a que quatre exemples de la désinence employée dans les thématiques : φεύγεμεν<ν> (*Phalasarna* 7)⁴⁹, π[ρο]φειπέμεν (*L* 1) ou dans les contractes⁵⁰ : ζαμιῶμεν (*A* 1), δαμιῶμεν (*G* 80).

45. *IC* I, p. 170, l. 1 ; o. c., p. 65, l. 17.

46. Sur l'origine du suffixe, cf. Benveniste, *Origines de la formation des noms en indo-européen*, 1935, Paris 122-123 et Haudry, *BSL* 66/1 (1971), p. 109.

47. Schwyzler, o. c., p. 82.

48. Bechtel, *Die griechischen Dialekte* I, p. 193 et p. 289-290.

49. *IC* II, p. 223. L'accentuation des formes dialectales reproduite ici est celle des *IC*. L'accentuation des parlers doriens est mal connue, les grammairiens anciens et les témoignages littéraires, par exemple ceux de Pindare et de Théocrite apportant peu de renseignements. Les spécialistes de la dialectologie n'en parlent guère : Boisacq, o. c., p. 29-32 ; B. Laum, *Das alexandrinische Akzentuationssystem*, 1928, Paderborn, p. 289 ; ils semblent partager l'opinion de Vendryes, *Traité d'accentuation grecque*, Paris, p. 259 : « on connaît fort mal l'accentuation dorienne et les divers dialectes doriens n'avaient peut-être pas les mêmes règles d'accentuation... Le dorien pratiquait en général une accentuation fort différente des autres dialectes ».

50. Les verbes contractes ont en crétois central une flexion normalement thématique, cf. *Φωκῆν* (*G* 184), *εὐεργετῆν* (*Cnossos* 12), *IC* I, p. 67, l. 24.

c) Mais c'est au niveau phonétique que le crétois central se sépare localement des autres dialectes crétois, qui possèdent *-mēn* (μεν). En effet trois graphies existent pour *-MEN* :

— à l'époque archaïque, il y a 21 attestations de *-μΕν*, E représentant alors /*ě*/ et /*ē*/ (résultat des contractions et des allongements récents, cf. II-2.1) : *ῥιμΕν*, (D 1), *καταιστάμΕν* (G 8), *ινθέμΕν* (A 1 : att. ἐνθεῖναι). Deux exemples en *-μΘν* sont à exclure : 1) *ῥιμΘν* (D 1) est à côté de *ῥιμεν*, et le texte comporte plusieurs fois E pour Θ : *κοσμησιΕ*, *δικακσιΕ* ; 2) *ἐπιστάμΘν* (G 30 : att. ἐφιστάναι) date sûrement du *v^e* siècle⁵¹ ;

— au début du *v^e* siècle, les inscriptions gortyniennes (seules inscriptions crétoises de cette époque, cf. II.1.b) comportent une finale *-μΗν*, alors que H note toutes les voyelles longues de timbre *e* (cf. II.2.2)⁵² : *δόμΗν* (G 41), *ὀμνυμΗν* (G 51), *ῥιμΗν* *passim* ;

— à l'époque hellénistique, toutes les inscriptions, y compris celles de Gortyne, présentent la forme *-μΕν*, c'est-à-dire *-mēn*, puisque E ne note plus que /*ě*/, cf. II.2.3⁵³ : *δόμΕν* (G 183), *θέμΕν* (Lato 4), *ἀποδιδόμΕν* (Arcades 52).

III.3. Thèse traditionnelle.

d) Le problème réside donc dans la valeur à attribuer à la voyelle suffixale : dans les inscriptions archaïques avec E, s'agit-il d'une longue ou d'une brève, E transcrivant /*ě*/ et /*ē*/ ? L'hypothèse qui semble avoir fait l'unanimité⁵⁴ établit un rapprochement avec les formes rhodiennes en *-μειν*. Ces formes, isolées dans les dialectes grecs, sont expliquées par une influence analogique des infinitifs thématiques en *-ειν*, cf. *παρασχεῖν* (Camiros)⁵⁵. Or les formes en *-μειν* et *-ειν* apparaissent au *iii^e* siècle. Quelle valeur phonétique représente la graphie EI du rhodien à cette époque ?

51. Brause, *Laulehre der kretischen Dialekte*, Diss. Halle, 1909, p. 133.

52. La graphie énigmatique des inscriptions gortyniennes n^{os} 72-140 empêche de tenir compte de ces textes, cf. II-2.4.

53. Deux formes en MHN sont sans doute une erreur du lapicide : le Serment de Dréros fournit, IC I, p. 85, *ῥιμΗν* B 46, 79, mais *ῥιμΕν* C 92, *ὀμνύμΕν* D 142, et un texte d'Éleutherna du *i^{er}* siècle, *δόμΗν*, IC II, p. 165, l. 5. Signalons que le *iv^e* siècle n'apporte aucune aide.

54. Bechtel, *o. c.*, p. 757-758 ; Kieckers, *IF* 27 (1910), p. 100-101 ; Bartoněk, *o. c.*, p. 56.

55. *SGDI*, 4118, l. 8.

En établissant des coupes chronologiques, on s'aperçoit que les phonèmes longs de timbre *e*, d'abord transcrits par le symbole unique E : ἐποιΕ, Εμι (*Géla*)⁵⁶ puis par Θ, cf. Θμι (*Camiros*)⁵⁷ (EI note alors la diphtongue /ei/ : θείη : *Camiros*⁵⁸) reçoivent, à partir du v^e siècle, deux graphies distinctes : H et EI. H note *ē* hérité et *ē* issu des premiers allongements⁵⁹ : ἐκκλησίαν (*Rhodes*), ἐξήμειν (*Camiros*) et EI, outre la diphtongue /ei/ : εἰκόνη (*Rhodes*)⁶⁰, la longue issue des contractions : κακοποιεῖν (*Rhodes*)⁶¹ et des allongements : πρόξεινον (*Rhodes*)⁶².

Comme en Crète centrale, il existait donc deux *ē*⁶³. La désinence -ειν des thématiques (remontant à *-*ēn* où *ē* est la voyelle thématique et -*ēn* issu du suffixe -*sēn* d'infinitif) ayant fourni le vocalisme des athématiques, le -μειν rhodien a une articulation [m^hen] : θέμειν (*Ialysos*), ἀναθέμειν (*Géla*)⁶⁴.

III.4. Réfutation et essai d'interprétation.

e) Mais si le vocalisme désinentiel des athématiques rhodiens s'explique par une influence des thématiques, il ne peut en être de même en crétois central. En effet la désinence des thématiques y est -Εν à toutes les époques : ἄγΕν (*G* 9), ὀπῆλΕν (*A* 1), πεδέχΕν (*Cnossos* 12), καταλιπΕν (*Olus* 4)⁶⁵. Or si le E archaïque est ambigu cf. II.2.1, ce symbole n'a plus ensuite que la valeur /ē/. La désinence thématique -*ēn*, où *ē* est voyelle thématique et -*n* morphème d'infinitif, n'a donc

56. *O. c.*, 4224, l. 3 et 4253, l. 1.

57. *O. c.*, 4127, l. 2. Notons que Θ est aussi le signe de l'aspiration, cf. ΘΟ = ho, Bernard-Masson dans *REG* 70 (1957), p. 16.

58. *IG* XII, I, 737, l. 9.

59. *SGDI*, 3761, l. 7 et 4118, l. 5.

60. *SGDI*, 3812, l. 1.

61. *SGDI*, 3758, l. 111.

62. *SGDI*, 3836, l. 77. A côté de cette graphie, les signes E ou H rencontrés dans des anthroponymes : Ξενογείτων à Karpathos (*SGDI*, 4322, a 28), Ξηνιάδα à Agrigente (*ibidem*, 4254, l. 12) représentent probablement un traitement importé, comme c'est souvent le cas pour les noms propres.

63. L'évolution des phonèmes *ē* est intéressante : à la fin du III^e siècle, une graphie unique EI : εἴμειν, *passim*, indique qu'il n'existe plus qu'un /ē/ comme en crétois central mais, tandis qu'en crétois le /ē/ a une articulation [ē], en rhodien /ē/ semble aboutir à [ē̃].

64. *SGDI*, 4110, l. 14 et 4225, l. 36. Certains textes rhodiens attestent une finale -μΕν. Ce sont, soit des textes anciens, où E note un *ē* issu des contractions, soit des documents récents, où -μΕν est dû à une influence de la koiné dorienne, cf. Bartoněk, *o. c.*, p. 52.

65. *IC* I, p. 67, l. 33 et p. 249, l. 17-18.

pu jouer un rôle analogue à celui de la désinence rhodienne -ειν⁶⁶.

f) Phonétiquement, les graphies crétoises de -MEN, si l'on excepte le domaine gortynien — sur lequel nous reviendrons —, nous conduisent à un suffixe -*mēn* : le -μΕν archaïque aurait ainsi la même quantité vocalique que le -μΕν des époques suivantes où les faits sont clairs. En d'autres termes, il faudrait voir dans le Ε archaïque un /*ě*/, l'une des valeurs de ce signe.

g) Quant à Gortyne, qui possède successivement -μΕν, -μΗν et -μΕν, la présence de -μΗν prouve que la cité a connu un suffixe -*mēn*. Un *ē* hérité ou issu d'un allongement ne pouvant s'expliquer, il ne peut s'agir que d'un *ē* résultat des contractions. Le Ε archaïque note précisément ce *ē* et il est fort probable que le -μΕν archaïque doive être interprété comme -*mēn*. L'influence des contractes en -έω est d'ailleurs la seule influence possible en Crète centrale où ces verbes jouent un rôle morphologique important, tous les verbes en -άω étant passés dans la catégorie des verbes en -έω, cf. ἀτῆθαι (G 41), τιμίονσα (Cnossos 12)⁶⁷ (avec fermeture régulière dans ce parler de /*ě*/ en /*i*/ devant /*ō*/ ou /*ǣ*/). La désinence des contractes, d'abord notée avec Ε : συλΕν (L 5), καταμετρΕν (A 1), puis Η : ῥΗν (G 43), νικΗν (G 162), προστατΗν (Malla 3)⁶⁸ indique un -*ē*, contraction du *ě* du thème et du *ě* de la désinence. On pourrait dans ces conditions imaginer le processus suivant :

— dès les premiers textes, Gortyne, sous la pression des contractes en -έω (*ēn*), aurait connu un infinitif athématique en -*mēn*, à côté des thématiques en -*ēn*, tandis que les autres parlers de Crète centrale, avec la même répartition pour les thématiques et les contractes, aurait présenté les athématiques en -*mēn* ;

— à un moment donné (entre le ^{ve} et le ^{IIIe} siècle), Gortyne aurait été récupéré linguistiquement par le reste des parlers et aurait aligné ses formes sur les autres formes dialectales prédominantes, autrement dit -*mēn* se serait ensuite prononcé -*mēn*.

66. L'hypothèse de Gunther, *IF* 32 (1913), p. 385, selon laquelle les verbes thématiques auraient possédé d'abord une désinence -*ēn*, nous paraît indémonstrable.

67. *IC* I, p. 67, l. 22.

68. *O. c.*, p. 235, l. 30.

Il y a ainsi une double originalité de Gortyne, qui se distingue des autres parlers crétois :

a) pendant un certain moment au ^{ve} siècle, par un alphabet plus pauvre que les plus anciens alphabets de l'île ;

b) par un phonétisme surprenant dans la désinence d'infinif en -MEN.

L'étude dialectologique des parlers de Crète centrale doit donc conclure, pour cette isoglosse, à des traitements locaux distincts, tout rapprochement avec des formes extérieures étant à exclure.

Monique BILE.

52, rue Virginie-Mauvais,
54000 Nancy.

THÈME, PROPOS ET PRONOMS ATONES EN ALBANAIS

SOMMAIRE. — En albanais les pronoms personnels ont, au nominatif, au datif et à l'accusatif, deux formes : atone et tonique. On croit savoir que ces formes figurent dans la phrase toutes seules, ou reprises par un pronom tonique ou un substantif ; mais leur comportement n'a pas encore été décrit de façon systématique. Une recherche sur un petit corpus révèle tout d'abord quelques emplois conditionnés (obligatoires) : les formes toniques à tous les cas, ainsi que tout substantif au datif, ne se trouvent tels quels qu'après préposition. Autrement ils sont accompagnés de la forme atone du pronom. Une telle extraposition conditionnée se constate également pour d'autres constructions, moins fréquentes.

On ne trouve que quelques cas de choix libre, dont les plus importants sont :

(a) A l'objet direct, opposition entre substantif seul et extraposition pronom atone-substantif ; le premier est le propos de sa phrase ou une partie du propos. La seconde est marquée comme thème ou partie d'un tel.

(b) Aux trois cas nominaux, opposition entre pronom atone seul et une extraposition atone-tonique ; le premier n'est pas marqué, tandis que la seconde neutralise, en langue écrite, l'expression marquée des deux termes : thème et propos.

0. En albanais il existe pour l'accusatif et le datif du pronom personnel une double série : pronoms toniques et pronoms atones. Il est difficile de se faire une idée exacte des emplois des deux séries. On sait p. ex. que les pronoms atones se trouvent parfois répétés par un pronom tonique ou par un substantif (« redoublement » qu'on appellera *extraposition*¹) comme p. ex. *Mbreti e formon KABINETIN* « Le roi forme le

1. Pour le terme *extraposition* voir O. Jespersen, 1909-1949 : t. III § 17.1, t. VII § 6.2,

cabinet » ; mais chacune des grammaires existantes n'apporte que des renseignements partiels qui ne présentent pas de description systématique, ni même suffisante^{1bis}.

En examinant le peu de descriptions disponibles, on peut y distinguer trois conceptions.

0.1. Le choix entre les deux séries ou leur concomitance est obligatoire. A peu près, la seule contribution exacte dans cette direction est celle de Haebler (1965 : § 154) qui montre qu'après préposition, le choix des formes toniques est obligatoire. Camaj (1970 : § 100) a plusieurs exemples où « die Wiederholung des Objekts durch zwei grammatische Elemente (Pronomen und Substantiv) obligatorisch ist ». Mais l'auteur n'y ajoute aucune explication².

0.2. L'autre conception, qui complète la première, essaie de trouver les différences des sens que porte le choix de pronom. Nous en verrons les détails plus bas, aux §§ 3ff.

Du point de vue structural, ces conceptions sont toutes deux nécessaires : là où il y a conditionnement (obligation), le choix de forme n'est pas pertinent, c'est-à-dire ne porte aucun choix de signification. Par contre, là où on constate choix libre, c'est-à-dire opposition, on s'efforcera de formuler exactement les significations appartenant aux deux termes (ou plus) de l'opposition. C'est sur ces deux voies que nous procéderons dans ce qui suit.

0.3. Une troisième approche, non-structurale, a été celle d'Oda Buchholz (1968), qui n'a pas étudié les emplois (ou significations) des structures attestées, mais seulement l'inventaire de ces structures (une tâche qu'elle a admirablement accomplie). Générativiste, elle veut en plus arriver à une description qui les dérive les unes des autres : des

^{1bis}. Par contre, les grammaires connaissent bien les règles d'ordre de mots qui s'appliquent à ces pronoms. Voir p. ex. Mann, 1932 : 63-64 ; Haebler, 1965 : § 152 ; Camaj, 1969 : §§ 94, 98 ; Demiraj, 1970 : § 87 ; Drizari, 1947 : 63 f.

². Que l'extraposition soit obligatoire pour les formes toniques ressort également des exemples qu'apportent toutes les grammaires que nous connaissons ; mais leurs formulations ne sont nullement catégoriques. Cf. p. ex. Haebler, 1965 : § 155 : « Die starken Formen werden kombiniert mit den schwachen gebraucht, wenn besonderer Nachdruck auf ihnen ruht. » On peut comprendre que là où il n'y a pas de relief spécial, les formes toniques sont employées toutes seules. De même : Camaj, 1969 : § 99. Pour deux exemples qui ne suivent pas notre règle, cf. note 4.

structures de phrase à extraposition elle dérive par « réduction » ou « élimination » (1968 : 712) les structures sans ce phénomène. Seulement, la méthode de dérivation semble présupposer que l'extraposition n'a pas de fonction spécifique, puisqu'elle serait traduisible, sous certaines « conditions » (*Bedingungen*) à des structures simples, apparemment sans rien changer à la phrase.

La recherche des fonctions (emplois, significations) est alors exclue par définition. Il s'ensuit également que la bonne distinction qu'O. Buchholz pose entre les éliminations obligatoires (conditionnements) et celles facultatives (choix libres) n'est pas utilisée pour distinguer entre une opposition de significations et le manque d'une telle opposition. Enfin les *Bedingungen* de l'auteur sont à interpréter comme « conditionnements génératifs », c'est-à-dire les différents sens que le locuteur veut exprimer, et qui « conditionnent » son choix des structures. A notre sens, cette terminologie générativiste est absurde, car la signification transmise par un élément linguistique y devient son conditionnement, ce qui voudrait dire que tout élément est conditionné. Le terme *conditionnement* n'a donc plus de sens. Par exemple, le contraste senti entre deux pronoms personnels, qui est transmis, exprimé, par la figuration des pronoms toniques, est présenté par Buchholz (1968 : § 6.1.3, etc.) comme la condition de l'apparence de ces pronoms.

0.4. Notre enquête a révélé l'existence, à peu de choses près, des mêmes constructions qu'a trouvées O. Buchholz ; mais il nous faudra répéter cet inventaire (un peu corrigé) aux §§ 1-2, pour montrer surtout les rapports qui s'y tiennent. Le reste de notre contribution sera consacré à l'étude des emplois de ces mêmes constructions.

Nous avons mené notre investigation sur trois textes de caractère expressément différent : 17 pages d'un roman de F. Gjata (1959), 17 pages d'une pièce de I. Uruçi (sans date), et 23 pages d'un article de B. Beci (1970). Chaque exemple sera précédé du nom de l'auteur ainsi que du numéro de page et de ligne. Nos conclusions se basent toujours sur tous les exemples pertinents compris dans le corpus. A notre avis, dans une étude qui veut montrer non la simple existence de telle ou telle forme, mais le total des éventualités, c'est-à-dire le système, un traitement exhaustif est impératif. La description du système demande également qu'une partie

du présent article soit consacré aux relations du substantif avec le pronom. Chaque groupe d'exemples, s'il n'est pas exhaustif, sera accompagné d'une liste, ou, s'il y en a un grand nombre, de *etc.*

1. Construction prépositionnelle.

Après préposition on ne trouve que le pronom tonique ou un substantif. Il n'y figure jamais ni le pronom atone, ni l'extraposition de ce pronom avec la forme tonique ou le nom.

Datif : Beci 12.17 *midis zonave* « entre les zones ».

Beci 10.28 *përpara saj* « devant elle ». Etc.

Accusatif : Gjata 408.13 *me padurim* « avec impatience ».

Gjata 416.1 *për ty e për mua* « pour toi et pour moi ». Etc.
(Voir aussi les exemples de Haebler, 1965 : §§ 154, 175.)

Nominatif : Uruçi 540.26 *nga kolltuqet* « aux fauteuils ».

Uruçi 547.13 *si mik* « comme un ami ». Uruçi 545.3 *tek unë* « chez moi, avec moi ». Etc.

Une fois établi ce conditionnement, on pourra procéder à l'analyse de l'autre éventualité : les constructions adverbiales.

2. Formes des constructions adverbiales³.

TABLEAU 1. — Constructions adverbiales des pronoms et substantifs.

| | | acc. | dat. | nom. |
|---------------|----------|------------------------------|------------------------------|------------------------------|
| pronom.... | tonique | toujours en extraposition | toujours en extraposition | toujours en extraposition |
| | atone | seul ou en extraposition | seul ou en extraposition | seul ou en extraposition |
| substantif... | défini | seul ou en extraposition | toujours en extraposition | toujours en extraposition |
| | indéfini | toujours seul | | |

Les constructions condensées dans le tableau sont à interpréter comme suit :

3. Nous appelons *adverbal* tout élément qui appartient au syntagme verbal, sauf le verbe. Dans le présent article il ne s'agit que des pronoms et substantifs objets et sujets.

2.1. Sauf après préposition, les pronoms toniques, accusatif et datif, ne se trouvent jamais seuls ; ils sont accompagnés des formes atones correspondantes : extraposition⁴. Il est intéressant de noter que ce conditionnement des pronoms toniques des cas obliques les rapproche au pronom au nominatif, qui, lui, ne peut non plus représenter tout seul le sujet du verbe : il le fait toujours en extraposition avec la désinence personnelle contenue dans le verbe. Cette désinence peut bien être considérée, pour nos besoins, comme une sorte de pronom atone. Une telle façon de voir présente l'avantage de créer un système symétrique tonique/ atone aux trois cas adverbiaux du pronom personnel. Soit pour le verbe *kam* « j'ai » :

TABLEAU 2. — Formes toniques et atones du pronom personnel adverbial au singulier.

| | 1 ^{re} personne | | 2 ^e personne | | 3 ^e personne | | | |
|----------|--------------------------|------------|-------------------------|-----------|-------------------------|-----------|-------------|-----------|
| | tonique | atone | tonique | atone | m. | | f. | |
| | | | | | tonique | atone | tonique | atone |
| nom..... | <i>unë</i> | <i>-am</i> | <i>ti</i> | <i>-e</i> | <i>ai</i> | <i>-a</i> | <i>ajo</i> | <i>-a</i> |
| dat..... | <i>mua</i> | <i>më</i> | <i>ty</i> | <i>të</i> | <i>atij</i> | <i>i</i> | <i>asaj</i> | <i>i</i> |
| acc..... | <i>mua</i> | <i>më</i> | <i>ty</i> | <i>të</i> | <i>atë</i> | <i>e</i> | <i>atë</i> | <i>e</i> |

Les formes du pluriel suivront le même système symétrique. Le pronom démonstratif *ky* « celui-ci » demande lui aussi l'extraposition, ainsi que le relatif *i cili* « qui » (mais assez peu d'exemples en ont été relevés). Par contre, le réflexif *vete* « -même » se comporte comme les substantifs (ci-dessous §§ 2.31, 2.33.1).

4. Nous considérons, d'après notre expérience des textes albanais, les exemples suivants comme des fautes d'impression, où les formes atones manquent : Uruçi 548.14 *ATË po i <A> them edhe unë...* « Ça, je le dis moi aussi... » 549.27 *<E ? I ?> Shpëtojmë ATË dhe NDERIN tonë...* « Nous allons la sauver elle, et notre honneur aussi... ». Cf. note 7. Selon Buchholz (1968 : § 6.1.4) une forme tonique peut figurer seule si elle est mise en relief en contraste avec d'autres formes, et si elle se trouve directement après le verbe. C'est peut-être le cas pour notre deuxième exemple, mais le premier ne remplit point ces conditions. Ajoutons que le seul exemple de Buchholz n'est pas authentique.

Du point de vue syntaxique on peut donc dire que les pronoms toniques n'ont pas le pouvoir de se construire directement avec le verbe. Ils demandent la médiation d'une forme atone.

Datif : Gjata 417.34 *S'tĕ bĕhet vonĕ* TY « Il ne te devient pas tard à toi », cf. aussi 419.37. 417.37 NA ... NEVE « à nous ». 414.33 ATIJ I *dukej* « il lui semblait, à lui », cf. aussi 423.10.

418.26 *Stavri*, TĒ CILIT JU *ankuan punĕlorĕt*, « Stavri, à qui les ouvriers se sont plaints, ». Voir aussi Uruçi 538.5, 36 ; 540.41 ; 541.1 ; 544.2 ; 545.18, 35 ; 547.16, 31 ; 549.16 ; 550.6, 9, 28.

Un seul exemple a été relevé pour *kush* « qui? » : Gjata 410.23 KUJT I *shĕrben?* « Qui sert-il? »

Accusatif : Beci 25.21 *duke* E *bĕrĕ* ATĒ « en le faisant, lui, ». Cf. aussi Gjata 410.22, 420.7.

Gjata 412.24 *duhet ... t'i shĕtyni* ATA. « Il faut ... que vous les poussiez, eux ».

420.22 *Po unĕ* TY *s'tĕ kuploj!* « Mais moi je ne te comprends pas, toi! ».

415.35 ... *atĕ fshatarin e ri*, TĒ CILIN E *njohu* ... « ... ce jeune villageois, qu'il a connu... ». Cf. aussi Beci 22.12 ; Gjata 422.28 ; Uruçi 538.1 ; 539.8 ; 543.40 ; 545.10, 18 ; 547.9, 10 ; 548.10 ; 550.6, 8, 11, 13 ; 552.39 ; 553.36.

Nominatif : Beci 23.5 *ashtu siĕ paraqitĕt* AJO « comme elle est représentée, elle ». Etc.

Gjata 409.16 NE *jemi shumĕ tĕ gĕzuar* « Nous sommes très heureux, nous ». Etc.

Uruçi 538.40 JU *nuk doni tĕ mĕ dĕgjonĭ*. « vous ne voulez pas, vous, m'écouter ». Etc.

2.2. Les pronoms atones, au contraire, figurent très souvent tous seuls en construction adverbale :

Datif : Uruçi 537.29 *mĕ duket* « il me semble ». Etc.

Accusatif : Uruçi 538.31 *do ta marrin* « ils la prendront ». Etc.

Nominatif : Uruçi 538.33 *mĕ iriton* « tu m'énerves ». Etc.

2.3. Les relations du substantif adverbale avec le pronom sont plus compliquées :

2.31. Au datif, tout substantif, défini ou non⁵, est obligatoirement en extraposition avec le pronom atone correspondant. Il ne s'ajoute jamais directement au verbe :

Indéfini : Beci 10.7 *depërtimi i tyre në gjuhën shqipe i përket* NJË PERIUDHE *më të vjetër* « leur pénétration dans la langue albanaise appartient à une période plus ancienne ».

Urugi 551.15 ... *rrinim e qanim hallet, si i thonë* NJË FJALE, ... « ... nous nous sommes assis et nous avons plaint la situation, comme on dit ... »⁶.

Défini : Beci 3.19 *vëmendjen që u kushtoi Pedersen* FAKTEVE « l'attention que Pedersen consacra aux faits ».

Urugi 538.2 *Dajës së vet i thotë* « *Zotëri* ». « A son propre oncle il dit ' Monsieur '. » Etc.⁷.

Nous avons remarqué plus haut (§ 2.1) que le pronom réflexif *vele* « -même » se comporte comme un substantif. Au datif cela ne se voit guère, car le datif du substantif n'en est pas moins obligatoirement accompagné d'une forme atone (mais cf. l'accusatif § 2.33.1) : Beci 3.14 ... *albanistika* ... *i kishte vënë* VETES *si detyrë* « ... l'albanistique ... s'était donné comme devoir ... ». De même Beci 3.17.

Ce n'est que quand le datif est sorti du cadre adverbial normal, c'est-à-dire quand le verbe manque, qu'on a des datifs sans extraposition :

Urugi 554.3-4 [— *Çfarë i ka ngjarë* LENËS, *baba?*] — LENËS? « [— Qu'est-ce qui lui est arrivé à Lena, papa?] — A Lena? »

Plusieurs exemples dans notre corpus viennent des indications scéniques de la pièce d'Urugi : 540.22 (*Pandorës*) « (à Pandora) ». Cf. aussi 542.12 ; 546.1 ; 553.33.

2.32. Au nominatif, on le sait, la même situation se retrouve : le substantif, défini ou non, est toujours en extraposition avec une désinence personnelle⁸.

5. En ce qui concerne le datif, Mann (1932 : 80) a tort quand il ne parle que de substantifs définis ; voir nos 2 premiers exemples. Il est vrai que le datif indéfini est rare. Par contre Buchholz (1968 : § 7) présente à ce sujet une formulation parfaite.

6. Nous traduirons en général l'aoriste albanais par le passé composé français, pour rester dans le style parlé normal.

7. Nous considérons Urugi 542.33 *thuaj mamasë* « dis à maman » comme une manière d'écrire *thuaji mamasë*.

8. La construction extrapositive du substantif sujet-grammatical est normale dans plusieurs langues indo-européennes, mais n'est nullement universelle, comme montre la substitution *il mange : l'homme mange* en français

Uruçi 541.25 *GAZETA thoshTE se do tË vİNË edhe DOKTORË nga jashlË...* « Le journal disait que des docteurs viendraient de l'étranger aussi... », etc.

2.33. A l'accusatif il faut séparer le substantif défini de l'indéfini : ce dernier ne figure jamais en extraposition aux pronoms atones : il remplit tout seul le rôle d'un objet direct, au moins dans notre corpus. (Pour trois exemples contraires, cf. Buchholz, 1968 : §§ 6.1.1, 6.3.2.)

2.33.1. Par contre le substantif défini connaît l'opposition entre l'état non-extraposé : Gjata 418.33 *TË lajmëroj AMBULANCËN* « Je t'appelle l'ambulance » etc., et l'extraposition : Gjata 417.43 *Abdi Sharra E humbi DURIMIN*. « A. Sh. la perdit, sa patience. »

La même opposition se retrouve pour *veten* « soi-même », qui de ce fait sera rangé, pour nos besoins, parmi les substantifs, non pas avec les pronoms toniques, obligatoirement extraposés.

Sans extraposition : Uruçi 541.8 ... *do tË fillosh tË kritikosh VETEN*. « ... tu vas commencer à te critiquer. » De même : Gjata 414.39.

Avec extraposition : Uruçi 546.2 ... *nuk E ndjeni VETEN mirë ...?* « ... vous ne vous sentez pas bien ...? » De même : 546.9 ; 551.23.

2.33.2. Dans la même catégorie que le substantif défini objet direct rentrent aussi les propositions substantives, objets des verbes de dire, demander, savoir, comprendre, éprouver, etc. Elles sont introduites par les conjonctions *se*, *që* (« que ») ; *si* (« comment ») ; *çë* (« ce que ») ou par *me cilin* (« avec qui »).

Sans extraposition : Gjata 412.40 *Nuk pyesin fare SE KUSH JE*. « Ils ne demandent pas du tout qui tu es. »

Uruçi 537.31 *Edhe unë ju kam thënë QË S'KEMI ASGJË ME NJERI TJETRIN*. « Moi aussi je vous ai dit que nous n'avons rien l'un avec l'autre. »

Avec extraposition : Gjata 409.14 ... *E kuptoi SE MYSAFIRËT*

où il n'y a pas d'extraposition ; dans d'autres personnes du verbe, par contre, il y en a : *nous mange-ons*. En anglais l'extraposition est limitée à la troisième personne au singulier : *he come-s*. C'est là le système indo-européen en voie de destruction. Par contre, en égyptien et en copte le suffixe personnel et le substantif sont en complète substitution.

KISHIN PIRË MË PARË. « Il a compris que les invités avaient bu avant. »

Urçi 540.35 *Ku e kishte marrë vesh që kam lënë shkollën e natës?* « Où avait-il entendu que j'ai quitté l'école de nuit? ». Pour d'autres exemples voir § 4.41ff.

2.33.3. Il existe un type de phrase où l'extraposition de l'objet direct (substantif ou proposition) semble, d'après notre corpus, être conditionnée par la structure même de l'objet. C'est le cas où l'objet est « double », c'est-à-dire consiste en un noyau de phrase : un substantif (en extraposition) avec son attribut. Nous en avons relevé en tout 22, dont 4 avec premier objet (sujet) ou deuxième objet (attribut) en forme de proposition.

Le deuxième objet est un adjectif, un substantif, ou un groupe prépositionnel :

Beci 10.12 [*Është konsideruar e pa drejtë edhe pikëpamja e Shtadmylerit,*] *i cili e vendos djepin e shqiptarëve në një trevë relativisht të vogël të Shqipërisë Veriore.* (Attribut : *në një trevë* etc.). « [Est également considéré faux le point de vue de Stadtmüller], qui pose le berceau des albanais dans une région relativement petite de l'Albanie du nord. »

Gjata 410.43 [*Me të vërtetë ke plakur, Abdi,*] *po besoj zemrën e ke të re.* « [Vraiment tu as vieilli, Abdi,] mais je crois que le cœur, tu l'as toujours jeune. »

Urçi 542.17 *Unë djalin tim do ta bëj inxhenjer!* « Moi, mon fils, j'en ferai ingénieur! »⁹.

Deuxième objet proposition : Gjata 411.17 *Ne nuk do ta lëmë Shqipërinë të vuajë nën thundrën e komunistëve...* « Nous, nous ne laissons pas l'Albanie souffrir aux griffes des communistes... » De même : Urçi 539.8 ; 549.35.

Premier objet proposition : Beci 7.16 *E quajmë me vend të shënojme këtu se arkeologjia shqiptare...* « Nous le croyons convenable que de remarquer ici que l'archéologie albanaise... ».

3. *Emplois des constructions substantivales — nominatif et datif.*

Connaissant déjà les possibilités formelles des pronoms et leurs extrapositions, passons à présent à l'analyse de leurs

9. Les autres cas à « objet double » sont : Beci 10.15 ; Gjata 409.25, 35 ; 411.15 ; 422.9, 10, 27 ; Urçi 538.23 ; 543.15 ; 546.2, 9, 19 ; 547.9 ; 549.35 ; 550.22 ; 552.1. Deux autres exemples éventuels seraient Beci 4.38 ; 13.6-8.

contenus. Comme le montre le tableau 1, les oppositions formelles sont les mêmes au datif et au nominatif. Dans le cadre de ces deux cas, on doit opposer trois éventualités :

- (a) pronom atone seul (ci-dessus § 2.2) ;
- (b) extraposition de pronom atone+substantif (§ 2.31, 2.32) ;
- (c) extraposition de pronom atone+pronom tonique (§ 2.1).

3.1. Le contenu de (a) est facile à voir : c'est la simple référence pronominale, celle qui ignore l'identité ou le nom exacts de l'objet ou du sujet du verbe. Cf. des exemples ci-dessus § 2.2.

3.2. Le contenu de (b) est également facile à apercevoir : c'est l'appellation spécifique de l'objet ou sujet, par l'adjonction d'un substantif au pronom atone ou à la désinence personnelle du verbe. Le fait que le substantif est ici en extraposition n'est pas pertinent, puisque c'est la seule construction possible pour lui. Voir les exemples aux §§ 2.31-2.32.

3.3. Le contenu de (c) pose plus de problèmes, que nous ne serons en mesure de résoudre qu'au § 5. Pour le moment passons à l'analyse de l'accusatif, qui nous fournira quelques idées utiles.

4. *Emploi de la construction substantivale à l'accusatif.*

A l'accusatif, on a les oppositions entre :

- (a) substantif indéfini seul (ci-dessus § 2.33) ;
- (b) pronom atone seul (§ 2.2) ;
- (c) extraposition de pronom atone+pronom tonique (§ 2.1) ;
- (d) substantif défini seul (§ 2.33) ;
- (e) extraposition de pronom atone+substantif défini (§ 2.33).

4.1. Le contenu de (a) c'est la spécification du nom ou de la qualité de l'objet direct, non-défini. Il se trouve donc en opposition avec (c+d) qui sont définis.

4.2. Le contenu de (b) est la référence pronominale non-marquée à un objet direct. (Cf. § 3(a).) Ce contenu est en opposition avec la référence pronominale marquée de (c). Puis (b+c) s'opposent à tous les autres. Pour des exemples de (b) voir § 2.2.

4.3. Le contenu de (c), c'est-à-dire son opposition à (b), pose les mêmes difficultés que celles mentionnées ci-dessus § 3.3. à propos du datif et du nominatif. Nous y reviendrons au § 5.

4.4. Les contenus de (d+e) font un ensemble qui s'oppose à (a) par son caractère défini, puis à (b+c) par sa substantivité. Reste l'opposition entre (d) et (e) eux-mêmes, une opposition qui nous retiendra aux pages suivantes.

Mann (1932 : 80) fournit une hypothèse qui nous semble intéressante. Il a vu que l'extraposition n'est possible que pour les substantifs déterminés¹⁰. Puis, dans les phrases 1. *Mbreli formon kabinetin e ri* « The king is forming the new cabinet » ; 2. *Mbreli e formon kabinetin e ri* « The king is forming the (said) cabinet », Mann voit une différence de renvoi au contexte : l'extraposition signifie qu'il avait déjà été question dudit cabinet.

M. H. Boissin, dans son article paru dans le *Bulletin* de 1950, accepte (p. 78) l'hypothèse de Mann ; il y ajoute sa propre terminologie, en appelant le substantif *kabinetin* simplement *déterminé*, tandis que l'extraposition *e ... kabinetin* est pour lui *surdéterminé*.

Nous croyons que MM. Mann et Boissin ont saisi ici quelque chose qui n'est pas loin de la vérité linguistique. Nous aussi, il nous semble qu'une fois représenté par le pronom atone *e*, l'objet *kabinetin* se trouve plus connu, plus défini, et de ce fait porte moins d'information.

La seule chose qui nous gêne dans la solution proposée c'est son caractère *ad hoc* : la « surdétermination » serait limitée à des substantifs à l'accusatif ; elle n'est donc pas une catégorie du simple substantif et qui peut l'accompagner dans toutes ses positions dans la phrase. Cela veut dire que les autres cas du substantif ne pourraient jamais être surdéterminés. En cela la « surdétermination » diffère complètement des modalités nominales : le nombre et la détermination simple. Si on ajoute le fait que même dans le cadre de l'accusatif, les substantifs régis par préposition ne peuvent non plus être « surdéterminés » (ci-dessus § 1), on est tenté de sortir le phénomène du cadre du syntagme nominal, pour en chercher la solution dans le lien entre le verbe, ou toute la phrase avec son contexte, et l'objet en question. En

10. Cf. note 5.

même temps, on se demandera si l'extraposition en question, limitée comme elle l'est à l'accusatif, ne fait pas partie d'un phénomène plus général dans la langue, qui a d'autres formes dans d'autres domaines.

Dans ses *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Hermann Paul a montré que dans chaque phrase on peut distinguer deux termes : 1. sujet psychologique, qui est la partie relativement mieux connue et sur laquelle on veut dire quelque chose ; 2. un *prédicat psychologique*, qui constitue le « message » vraiment nouveau dans la phrase, et qui est en vérité la raison d'être de cette dernière. Cette division en sujet et prédicat psychologiques est indépendante de celle traditionnelle en Europe depuis le XVIII^e siècle (Jellinek, 1913-14 : Bd. II § 602), entre *sujet* et *prédicat grammaticaux* ; en principe le sujet grammatical d'une phrase (« le nominatif du verbe ») peut très bien en être le prédicat psychologique.

En français, Charles Bally (1944 : § 32) a formulé une idée tout à fait semblable en parlant des *thème* et *propos* de chaque phrase. L'idée se retrouve chez plusieurs chercheurs, d'écoles linguistiques différentes (Sandmann, 1954). Elle a été particulièrement féconde dans l'école de Prague, depuis Mathesius (1929) jusqu'aux travaux de Daneš (1964, 1967), Firbas (1964, 1966) et autres. Dans les pays anglo-saxons on citera Hockett (1958 : 191ff.) et Halliday (1967-68) avec toujours de nouveaux termes¹¹. Enfin Dahl (1969, en sommaire 1970) a voulu l'introduire, malgré Chomsky, à la grammaire transformationnelle.

Ces chercheurs ont montré également les différents moyens qu'utilisent les différentes langues pour marquer la prédicativité (parfois la non-prédicativité) de tel ou tel élément de la phrase. Les plus fréquents sont, semble-t-il, l'intensité vocale, l'intonation, l'ordre des mots, et certaines constructions spécialisées (p. ex. la « phrase coupée » en anglais et en français, type *C'est Pierre qui l'a pris*, etc.)¹².

11. Hockett a proposé les termes *topic* et *comment*. Ces termes ont été depuis employés par N. Chomsky dans un autre sens ; c'était également le sort de *thème* et *propos* dans N. Ruwet (1968 : 326), ce qui ne contribue rien à leur clarté. Dans ce qui suit nous emploierons *thème* et *propos* de Bally, même si nous préférons les formulations théoriques de H. Paul. Halliday, à la suite de Firbas, emploie *theme* et *rheme* mais aussi, pour un autre domaine, *given* et *new*, adoptés également par Lyons (1969 : § 8.1.2).

12. Cf. Damourette et Pichon (1911-1952 : § 1553) qui signalent la « mise

En revenant à notre extraposition, on peut — sans entrer dans l'ensemble des questions concernant la « prédication psychologique » en albanais — dire ceci : dans cette langue le verbe, transitif, accompagné de substantif à l'accusatif, forme normalement le propos de la phrase. L'objet direct constitue dans ce type de phrase une partie indispensable de l'information nouvelle qu'apporte le verbe. Or, comme propos ou comme partie d'un tel, l'objet direct n'est jamais repris par un pronom atone. C'est le cas du premier exemple : *Mbreti formon kabinetin e ri*¹³, « Le roi forme le nouveau cabinet ». Ici ce sont les mots *kabinetin e ri* qui sont mis en relief, en contraste avec d'autres corps que le roi aurait pu former. Quand, au contraire, l'albanais veut exprimer la même idée en posant le verbe tout seul (ou toute autre partie sauf l'objet direct ; v. plus bas) comme propos — on a recours à l'extraposition : on représente l'objet direct par un court et faible pronom (ce dernier, par sa définition même, n'est jamais porteur de l'élément nouveau de la phrase) ; puis on le reprend par le substantif déterminé, plus ou moins connu de la situation ou du contexte¹⁴. C'est là le cas du deuxième exemple : *Mbreti e formon kabinetin e ri*. « Le roi le forme, le nouveau cabinet ». Ici c'est le verbe *formon* qui est mis en relief (en contraste, p. ex., avec d'autres actions éventuelles : disperser le cabinet, le changer, le renouveler, etc.).

Pour l'identification correcte du propos il faut, bien entendu, connaître le contexte de la phrase en question. Cela ne se fait comme il faut qu'en travaillant sur un texte continu¹⁵.

Pour investiguer les détails de la prédication nous avons lu de façon ininterrompue notre corpus (v. ci-dessus § 0.3). Nous avons relevé 123 exemples de l'extraposition à l'objet direct, substantifs et propositions (ci-dessus § 2.33.2), qui se répartissent comme suit.

en vedette » (notre *propos*) du mot qui vient après *c'est-*. En anglais ce type de phrase, *cleft sentence*, est traité différemment par Jespersen (1909-1949 : t. VII § 4.6.8). Pour les deux langues voir H. J. Polotsky (1944 : 29-30, 58-62 et aussi 1962 : 415f., tous les deux parus récemment dans Polotsky 1971).

13. Les mots espacés constituent la partie forte de la phrase, c.-à-d. le propos ou une partie d'un tel.

14. C'est justement cette qualité de « connu » que M. Boissin a appelé « surdétermination ».

15. Les phrases isolées ne donnent rien à l'étude de la prédication psychologique. C'est d'ailleurs l'habitude de travailler sur de telles phrases qui empêche un grand nombre de linguistes de voir le besoin de cette sorte d'analyse.

4.41. Dans 57 cas, le propos (espacé dans les exemples) est le verbe lui-même (négation incluse).

4.41.1. L'objet est un substantif :

Beci 22.47 (note 96) *Studimet për historinë e gjuhës letrare kombëtare nuk i kemi përfshirë në këtë artikull.* [En parlant de la recherche sur la langue moderne, l'auteur ajoute :] « Les études sur l'histoire de la langue littéraire combattante, nous ne les avons pas incluses dans cet article. »

Gjata 420.23 *E sa para bën kultura jote, kur ti nuk e gmon dhe nuk e nderon njeriun e punës?! ...* [Le secrétaire du parti reproche à l'ingénieur son traitement des ouvriers.] « Et combien vaut ta culture, quand tu ne l'apprécies pas et tu ne l'honores pas, l'homme de travail? ... »

Uruçi 550.26 *Ç'thollë, e do djalën?* [Le père, après avoir été informé que sa fille a été vue avec un certain garçon, s'enquiert auprès d'une amie de sa fille] « Qu'est-ce qu'elle dit, elle l'aime, le garçon? »¹⁶.

4.41.2. Cas douteux :

Dans le texte d'Uruçi il y a trois autres exemples où nous n'avons pas pu décider sur la place du propos :

1. Uruçi 544.12 *Aleksi: — Po ti, zoti Zef, pse nuk e more gruan në mbrëmje?* [Le contexte pertinent manque : il s'agit d'un groupe d'amis (dont Zef), qui ont passé la soirée ensemble, et qui sont réunis à présent chez A., qui les traite ironiquement, sachant que l'un d'eux veut épouser sa fille] « A. : — Mais toi, Monsieur Zef, pourquoi tu ne l'as pas amenée, ta femme, à la soirée? » Le propos peut être soit *pse*, soit *nuk ... more*, soit *gruan*, soit enfin *në mbrëmje*.

2. Uruçi 545.20 *Abdyli: — Mos e ngre zërin!* [La discussion entre Aleksi et ses invités s'anime :] « Ne hausse pas la voix! » Selon notre sens linguistique, nous aurions pris *zërin* « la voix » comme propos. Mais la multitude des exemples cités ci-dessus § 4.41 nous enseigne que peut-être en albanais il

16. Les autres cas à verbe-propos sont : Beci 3.15, 16 ; 6.10-13 ; 11.14 ; 12.45 ; Gjata 411.19, 26, 35 ; 412.35 ; 414.25, 34 ; 415.33 ; 417.32, 43 ; 418.9 ; 419.28, 31, 35, 36, 42 ; 420.16, 17, 35 ; 423.10 ; 424.8 ; Uruçi 539.33, 37 ; 540.32 ; 541.30 ; 543.3 ; 544.30 ; 546.10 ; 547.35 ; 549.29 ; 550.26 ; 551.23 ; 552.23, 30, 37 ; 554.18.

existe dans cette expression un relief du verbe *ngre* (cf. Gjata 410.22 *Pastaj* E *ngrili* ZËRIN. « Puis il haussa la voix. »)

3. Uruçi 549.37 [Aleksi : — *Si e lije vajzën të shkonte andej këndeje?* ...] Pandora : — *Ku i kishte mënë?* [Se mos do ta ruanle Andoni ose unë?] « [Aleksi : — Comment est-ce que tu la laissais, la fille, traîner par ci-par là? ...] Pandora : — Où avait-elle la tête? (ou bien : Où est-ce qu'elle l'avait, la tête?) [Est-ce que c'est moi qui devais la garder ou Andoni?] »

4.41.3. L'objet est une proposition : Gjata 413.3 E *ndjeu*, SE KISHTE PIRË JASHTË MASËS... « Il l'a bien senti qu'il avait bu outre mesure... »¹⁷.

Uruçi 549.14 *Po ai* E *di* QË LENA ËSHTË ME BARRË? « Mais lui, est-ce qu'il le sait, que Lena est enceinte? »¹⁸

Uruçi 548.31 [... *dua të bisedoj vetë me Aleksin!*] — E *di* Ç'DO TË THUASH. « [... je veux causer toute seule avec Aleksin!] — je sais bien ce que tu vas dire. »

Uruçi 547.3 E *di* ME CILIN E KAM PARË MBRËMË LENËN NË PARK? [Le prétendant à la main de Lena est choqué:] « Est-ce que tu sais avec qui je l'ai vu hier soir, Lena, dans le parc? »¹⁹.

Le signifié de l'extraposition aux propositions complétives diffère un peu de celle aux substantifs, en ce qu'on a tendance dans la traduction de ne pas laisser le verbe en tant que propos nu, mais y ajouter une description qui le détermine : « Il a bien senti », « Il a bien compris », etc. Cela tient sans doute au caractère spécial des verbes de dire, comprendre, etc.

4.42. Dans 22 cas, le propos est le groupe formé par le verbe et un adverbe ou un syntagme prépositionnel.

4.42.1. L'objet est un substantif : Beci 4.12 [En parlant de l'étude historique de l'albanais] *Të gjilha këto* E *afruan* STUDIMIN E HISTORISË SË GJUHËS SHQIPE *më afër problemeve të kohës*, ... « Tout ça l'a approché, l'étude de l'histoire de la langue albanaise, plus près des problèmes de temps, ... »²⁰.

17. Les autres exemples avec *se* : Gjata 409.14 ; 412.38 ; 419.2 ; Uruçi 545.10 ; 550.38 ; 553.22.

18. Les autres exemples avec *që* : Gjata 410.39 ; 417.30 ; Uruçi 540.35 ; 545.6.

19. Un autre exemple : Uruçi 553.23.

20. Les autres cas : Beci 7.9, 37 ; 20.19 ; 21.20, 26 ; 23.32 ; 24.22 ; Gjata

4.42.2. L'objet est une proposition : Uruçi 545.34 [Discussion sur les opinions des ouvriers sur les « messieurs »] — *Ti e di shumë mirë si mendojnë ata për ne.* Toi tu sais très bien ce qu'ils pensent à notre sujet. » De même : Uruçi 553.43.

4.42.3. L'objet est le reflexif *vetë* « -même » : Uruçi 546.2 ... *nuk e ndjeni veten mirë ...?* « ... vous ne vous sentez pas bien ...? ». De même : 546.9.

4.43. Dans 29 cas, le propos est un adverbe ou un groupe prépositionnel, ou une proposition adverbiale : Beci 7.38 *Të gjitha këto i vënë mjaft në dyshim rezultatet e arritura në këtë vepër.* « Tout cela met assez en question les résultats atteints dans cet ouvrage ».

Uruçi 547.37 [Le prétendant à la main de Lena accuse ironiquement son oncle à elle de n'avoir pas tout fait pour l'aider, malgré ses promesses] *Ti duhej ta bëje gjer në fund* PUNËN E KODOSHIT! ... « Toi, il fallait que tu le fasse jusqu'au bout, le travail de maquereau! ... »²¹.

4.44. Un seul exemple où le pro«posest un objet indirect : Uruçi 541.5 [*Unë ja thashë sekretarit. E dëgjua edhe ju.*] *Këtë po ua them të gjithëve!* « [Moi je l'ai dit au secrétaire. Vous aussi vous l'avez entendu.] Ca je le dis à tous! »

4.45. Un cas intéressant est Beci 3.26, où le propos semble être un adjectif qui détermine le complément de l'objet direct lui-même : *Ndërsa albanistika e huaj i përpunoi problemet e historisë së jashtme të shqipes ... [... gjuhësia shqiptare ... përpunoi problemet e historisë së brendshme të saj,]* « Tandis que l'albanistique étrangère s'est occupée des problèmes de l'histoire externe de l'albanais ... [... la linguistique albanaise ... s'est occupée des problèmes de son histoire interne,] ».

4.46. La dernière sorte de propos est celle de sujet grammatical, qui, constituant l'élément nouveau de la phrase, force

408.28 ; 409.4 ; 414.14 ; 415.36 ; 417.15 ; 418.20 ; 419.27 ; 420.19, 29. Uruçi 538.26 ; 547.28 ; 549.30.

21. Voir encore : Beci 17.21 ; Gjata 408.3 ; 410.36, 40 ; 411.20 ; 412.1, 31, 35, 37, 42 ; 413.4, 5 ; 414.13, 40 ; 415.41 ; 417.12, 37 ; 418.3, 6, 11, 27 ; Uruçi 547.3 ; 548.15, 23, 39 ; 552.21, 23.

l'objet direct à être « extraposé ». (8 exemples) : Gjata 412.18 [A la proposition de faire la propagande ouverte contre les communistes, un ingénieur répond :] — KËTË PUNË *më mirë ta bëjnë të tjerët, zoti Fullc*... [*Do të jetë më mirë sikur ne të veprojmë në fushën teknike*]. « Ce travail, il est mieux que les autres le fassent, monsieur Fullc... [Ce sera mieux si nous, nous opérons sur le plan technique]. »

Uruçi 550.13 [La mère accuse le père d'avoir détruit les chances de leur fille, en chassant un prétendant. Le père répond :] ATË *do ta marrë këlyshi i shtëpisë së Abdy-lit, se për ndryshe*... « Celle-là, la prendra le petiot (c.-à-d. le neveu) de la maison d'Abdyl, car sinon... »²².

4.47. Buchholz (1968 : § 6.3.1) dit que quand l'objet substantif précède le verbe, l'extraposition est obligatoire, à condition qu'il n'y ait pas de « contraste » (= mise en relief de l'objet?). A notre avis, la haute fréquence de l'extraposition à l'objet nominal précédant le verbe s'explique par ce que le début de la phrase est l'emplacement « préféré » du thème ; l'objet en tant que thème demande, on l'a vu au § 4.4, l'extraposition. Quant aux cas de contraste, où l'extraposition pourrait manquer, Buchholz n'en apporte aucun exemple ; notre corpus à nous n'en offre également aucun. Mais il peut bien s'agir d'un propos initial marqué, polémique, frappé d'une forte intensité vocale. De telles constructions, dont le signifié est comparable à celui de la « phrase coupée » en français (*C'est moi qui...*) se retrouvent dans plusieurs langues (Barri, 1971 : § 67.22).

5. *Emploi des constructions pronominales.*

On a remarqué plus haut (§ 2.1) que les pronoms toniques, aux nominatif, datif et accusatif, ne se trouvent jamais (sauf après préposition, § 1) en dehors de l'extraposition avec les pronoms atones. Ceux-ci au contraire figurent très souvent tous seuls (§ 2.2). Numériquement, comparée à la multitude des pronoms atones (quelques dizaines par page, les 3 cas inclus) l'extraposition pronominale est très rare. Elle est assez rare également en comparaison avec l'extraposition substantivale : à l'accusatif, contre 145 exemples d'extraposition

22. Les autres 5 exemples : Gjata 412.28 ; 413.42 ; 415.40 ; 422.23 ; Uruçi 547.29, 36.

entre pronom atone et substantif (§§ 2.33.3 et 4.4), on n'a que 22 pronoms toniques en extraposition (voir liste § 2.1)²³.

Quel est donc le signifié spécifique de la forme tonique extraposée (p. ex. *më mua* « moi » en face de *më* « me »)? Qu'ajoute-t-elle aux catégories de « personne », « nombre » et « cas », transmises suffisamment par la forme atone?

Avant de répondre à cette question, il convient de se débarrasser de quelques exemples où la figuration de la forme tonique est conditionnée, p. ex. en tant qu'antécédent d'une proposition relative, une position que le pronom atone ne peut pas remplir : Urugi 550.8-9 (2 exemples) : Andoni : — *Mendoje mirë KËTË që po bën!* Aleks! — *Ç't'i bëj KËSAJ që qan këtu!* « — Réfléchis bien sur ce que tu fais! — Qu'est-ce que je fasse à celle qui pleure ici! » De même : Gjata 420.7; 422.28 (cf. Buchholz 1968 : § 6.1.4).

Le même vaut pour l'« antécédent » pronominal d'un groupe prépositionnel : Urugi 540.41 *Po unë ua kisha thënë ATYRE të partisë ...* « Mais moi je le leur avais dit, à ceux du parti ... ».

Un autre conditionnement est celui d'un groupe coordonné, en extraposition avec le pronom atone pluriel. Dans ce groupe la forme tonique doit figurer : Urugi 544.2 *KËTIJ dhe ANDONIT U duhel gjetur nga një nuse.* « Il faut trouver pour celui-ci et pour Andon une femme à chacun. »

Est conditionnée enfin par la structure même de la phrase la figuration du relatif *i cili* « qui »; à ce pronom s'ajoute obligatoirement, on l'a vu, la forme atone : Gjata 418.26 *Stavri, TË CILIT JU ankuan punëtorët ...* « Stavri, à qui les ouvriers se sont plaints ... ». De même : 415.35, Beci 22.12.

Quand elle n'est pas conditionnée, l'extraposition pronominale semble jouer deux rôles distincts que les grammairiens rangent d'habitude sous le nom assez abusif d'« emphase »²⁴. Ce caractère double est dû à ce que le syntagme en question se trouve en parallèle avec deux syntagmes nominaux (c'est-à-dire neutralise l'opposition entre ces deux syntagmes, au moins pour l'accusatif, voir § 4.4; aux nominatif et datif la neutralisation se trouve au substantif également) :

23. L'extraposition substantivale au nominatif et au datif étant obligatoire, les nombres suivants de ses occurrences dans le corpus ne sont fournis qu'à titre d'indication. Datif : extr. pronominale 20 (voir liste § 2.1) — extr. substantivale 75 environ. Nominatif : extr. pron. 149 — extr. subst. 800 environ.

24. Haebler, 1965 : § 153, 155, 176; Camaj, 1969 : § 99; Mann, 1932 : 64.

(1) Le substantif objet direct sans extraposition, remplissant le rôle de propos.

(2) Le substantif en extraposition ; celui-ci est marqué comme thème.

Pour représenter (1), le pronom tonique est nécessaire (puisque le pronom atone n'est jamais propos). Il est accompagné obligatoirement, comme on l'a remarqué plus haut, par une forme atone ; on a donc extraposition. Ce qui obscurcit les choses est que pour représenter (2), on doit avoir également l'extraposition, car c'est cette construction qui fait de l'objet un thème (§ 4.4).

L'extraposition pronominale caractérise donc l'objet tantôt comme propos, tantôt comme thème. Dans le texte écrit rien ne les distingue ; dans l'albanais parlé il se peut bien que ce sont l'intensité vocale et l'intonation qui les séparent, comme c'est le cas en d'autres langues (Paul, 1909 : § 88).

5.1. Dans une partie des exemples, le pronom personnel extraposé est le propos de la phrase (accompagné ou non de *edhe* « aussi » ou *vetëm* « seulement », qui tendent à rendre leur déterminé propos). Nous en avons relevé une dizaine aux cas obliques ; au nominatif, où le pronom tonique est beaucoup plus fréquent (note 25), il y en a plus : Nominatif : Gjata 416.15 [Un ouvrier parle des écoles, qui, avant le régime communiste, n'étaient ouvertes qu'aux riches. Il continue :] *Dhe ne duhet të mësojmë ...* « Nous aussi il nous faut apprendre ... »

Gjata 422.17 [L'ingénieur responsable du pont ne laisse personne s'y approcher :] *Veç të lulëm të largohesh nga ura. Këtu do të qëndrojmë vetëm unë.* « Seulement je te prie de t'éloigner du pont. Ici c'est seulement moi qui resterai. »

Uruçi 545.32 [Abdyli : — *Ndershmëria jonë nuk krahasohet memalëmtë harbulëve.*] Aleksi : — *Ti thua? Po ç'lonë ata?* « [— Notre honneur n'est pas comparable à celui des gens du peuple.] A. : — C'est toi qui le dis? Mais eux que disent-ils?²⁵ »

Accusatif : Gjata 412.24 [L'américain demande aux deux ingénieurs de saboter leur travail, mais ce n'est pas tout :]

25. Autres exemples au nominatif (liste assez complète) : Beci 21.33 ; Gjata 421.37 ; 422.9 ; 423.3, 5 ; Uruçi 537.31 ; 538.6, 13, 17, 23 ; 541.5 ; 542.35 ; 544.8, 40 ; 545.18, 32 (deux) ; etc.

Po përveç sabotimeve teknike ... duhet t'i ngjallni pakënaqësi edhe në punëtorët, t'i shtyni ata në grevë të përgjithshme, ...
 « Mais à part les sabotages techniques ... il faut que vous produisiez du mécontentement parmi les ouvriers aussi, que vous le poussiez eux à une grève continue, ... » Cf. aussi Beci 25.22 ; Uruçi 538.1 ; 550.11 ; 553.36 ; peut-être aussi 543.40.

Datif : Uruçi 545.18 [— *Më erdhi shumë rëndë.*] — *Pse? Rëndë duhet të më vijë mua!* [*Unë e kam çupë! ...*].
 « [— Cela m'a beaucoup accablé.] — Pourquoi? C'est moi que ça devait accabler! [C'est moi le père! ...] »

Uruçi 550.28 [— *E do shumë. Unë i kam thënë se ai ...*]
 — *Ti të na kishe thënë neve më mirë!* « [— Elle l'aime beaucoup. Moi je lui ai dit que lui ...] — Ça aurait été mieux si tu nous avais dit à nous! » Cf. de même Uruçi 538.5, peut-être aussi Gjata 410.23 (le contexte n'est pas décisif).

5.2. Dans nos autres exemples l'addition de la forme tonique caractérise le pronom en tant que thème marqué comme tel. C'est cette caractérisation que les grammairres appellent aussi « emphase », mais elle diffère beaucoup de l'emphase du propos. Ce qu'elle fait, c'est essentiellement accentuer l'opposition entre les différentes personnes. Dans plusieurs cas cette accentuation transmet des renseignements nécessaires au développement du récit ou du dialogue. Dans d'autres elle ajoute des nuances familières, affectives ou subjectives au texte. Ce dernier caractère des pronoms personnels a été signalé dans le style populaire de beaucoup de langues²⁶. Pour l'albanais, langue plutôt populaire que littéraire, il est de règle. Il est souvent difficile d'extraire de façon satisfaisante tout le contenu émotionnel que porte l'extraposition car cela nécessite une très bonne connaissance du contexte narratif et social en général. Dans les exemples suivants on ne marquera pas le propos, qui peut être de toutes les sortes exemplifiées aux § 4.41ff.

26. Cf. p. ex. Hofmann, 1951 : 100 : « Die lebendige Rede neigt unter der Herrschaft der... affectischen Tonbewegung..., durch Setzung der 1. und 2. Personen auch über die Grenzen einen bewussten oder unbewussten Gegensatz hinaus das alles beherrschende Verhältnis der Gesprächspersonen zu unterstreichen... » Ces constatations sur le nominatif sont vraies pour les autres cas aussi. Cf. Mirambel, 1949 : 94-95. Pour toute la question des fonctions « expressives » de la langue voir aussi les distinctions de K. Bühler, reprises par N. S. Troubetzkoy, 1949 : 16 ff.

5.21. Le pronom comme thème marqué :

Nominatif : Uruçi 544.25 [La phrase ne dépend d'aucun contexte précédent. Ainsi le pronom *ti* fournit à lui seul le thème sur lequel la question ironique est construite :] *Po ti kur do të fillosh të punosh?* « Mais quant à toi, quand est-ce que tu vas commencer à travailler? », etc.

Cas obliques : Uruçi 552.39 [*Ç'kemi bërë ne dhe ç'po bëjnë ata!*] *KËTË E keni menduar ndonjëherë?* « [Qu'avons-nous fait, nous, en comparaison avec ceux-là?!] Ça, y avez-vous jamais pensé? » Cf. aussi Gjata 412.28 ; 414.33 ; 417.37 ; 419.37 ; 423.10.

5.22. Un surton affectif qui peut s'ajouter au thème est celui qu'on peut traduire par « Quant à moi, au moins ... (je n'ose rien dire des autres ...) ». Cette nuance se rencontre surtout dans la première personne :

Nominatif : Gjata 411.4 *Kur filloi lufta UNË isha i sigurt se do të shpëtonim një herë e përgjithmonë.* [*Po s'dolli ashtu si menduam*]. « Quand le combat a commencé, moi, de toute façon, j'étais sûr que nous en sortirions une fois pour toujours. [Mais ce n'est pas terminé comme je le croyais.] », etc.

Cas obliques : Uruçi 548.10 *Sigurisht, xhanëm, MUA nuk më preokupon ...* « Certainement, ma chère, moi ça ne me préoccupe pas ... » Cf. aussi 538.36 ; 550.6 ; Gjata 417.34²⁷.

5.23. Aux précédents peut se mêler l'opposition entre les personnes (ici nominatif et accusatif) : Uruçi 547.10 *UNË di vetëm se ATA I kam parë disa herë bashkë dhe se TI, më duket, MË mban MUA me fjalë ...* « Moi je sais seulement que eux, je les ai vus ensemble plusieurs fois et que toi, il me semble, tu me tiens par des mots ... » Les autres cas obliques : Gjata 420.22 ; Uruçi 539.8 ; 545.35 ; 547.9 ; peut-être aussi 541.1.**5.24.** Parfois l'emploi du pronom tonique revêt une nuance méprisante :

Nominatif : Uruçi 538.12 [*Nuk më pëlqen, kur më mëson!*] *Mos u bëj gjykalës TI!* « [Je n'aime pas, quand tu m'apprends!] Ne deviens pas juge, toi! », etc.

27. Nous ne nous occupons ici que d'extraposition entre pronoms du même cas, laissant de côté le phénomène de la « prolepse » du nominatif (qui, par son signifié, en est assez proche) : Gjata 417.35 *NE NA vete djersa në fund të kurrizit...* « Nous, la sueur nous descend jusqu'au bout du dos... » Pour un autre type d'extraposition, cf. Uruçi 553.43.

Cas obliques : Uruçi 545.10 [*Po li e di se*] si NA *konsiderojnë* NE ... « [Mais toi tu le sais] comment on nous considère, nous autres ... » De même : 547.16, 31 ; 549.16 ; 550.13 ; Gjata 410.22.

6. Conclusion.

Le phénomène des pronoms atones et toniques parallèles est attesté dans plusieurs langues, entre autres le français. Dans les Balkans, cette dualité (à l'accusatif et au datif) semble universelle : le grec (Mirambel 1949 : 92-95), le bulgare (Beaulieux et Mladenov, 1950 : 80-82), le roumain (Nandriș, 1966 : 71-77) et le serbo-croate (A. et M. Popović, 1969 : 41-42) le connaissent d'une façon qui rappelle beaucoup l'albanais (Sandfeld, 1930 : 13, 192-193). Il serait intéressant de rechercher l'usage exact de chacune de ces langues et de le comparer à ceux des autres ; car l'existence de deux séries de pronoms n'assure pas encore le même emploi. Par exemple, pour le dialecte néo-grec de la Cappadoce nous avons pu constater (Barri, 1971 : 292ff.) la même opposition de thème-propos que celle qu'on vient de voir au § 4.4. Mais le manque du génitif-datif adverbial dans ce dialecte et d'autres détails y forment un système syntaxique des pronoms assez différent de celui de l'albanais.

Nimrod BARRI.

Département de Linguistique
Université hébraïque
Jérusalem. Israël.

Références

- Ch. Bally, 1944 : *Linguistique générale et linguistique française* (2^e éd. = 3^e éd. 1950), Berne : A. Francke.
- N. Barri (Braginski), 1971 : *Essai de syntaxe structurale du dialecte néo-grec de Cappadoce* (thèse dactylographiée de doctorat d'université, Paris-Sorbonne), 453 pp.
- L. Beaulieux et St. Mladenov, 1950 : *Grammaire de la langue bulgare* (2^e éd.), Paris : Institut d'Études Slaves, xii+409 pp.
- B. Beci, 1970 : ' Realizime të gjuhësisë shqiptare në studimin e historisë së gjuhës shqipe gjatë këtyre 25 vjetve ', *Studime Filologjike* XXIV (VII) 3-25.
- H. Boissin, 1950 : ' Formes nominales déterminées et indéterminées en albanais '. *BSL* XXXV, 69-81.

- O. Buchholz, 1968 : ' Zur Frage der Verdoppelung der Objekte im Albanischen ', *Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*. Sofia : Académie bulgare. Vol. IV, *Linguistique*, 711-24.
- M. Camaj, 1969 : *Lehrbuch der albanischen Sprache*, Wiesbaden : Harrassowitz, 136 pp.
- Ö. Dahl, 1969 : *Topic and Comment: A Study in Russian and General Transformational Grammar*. Göteborg : Almqvist et Wiksell, 53 pp.
- 1970 : *Studies in Russian and General Transformational Grammar* (Sommaire de 5 études, entre autres Dahl 1969). Göteborg : Elanders, 14 pp.
- F. Daneš, 1964 : ' A Three Level Approach to Syntax ', *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, N. S. 1, 225-240.
- 1967 : ' Order of Elements and Sentence Intonation ', *To Honour R. Jakobson*. The Hague : Mouton, 499-512. Réimprimé dans Bolinger (ed.), 1972 : *Intonation. Selected Writings*. Penguin Books, 216-232.
- J. Damourette et E. Pichon, 1911-1952 : *Des mots à la pensée*. 8 tomes. Paris : d'Artrey.
- Sh. Demiraj, 1970 : *Gramatika E Gjuhës Shqipe*. Tiranë : Shtëpia Botuese e Librit Shkollor, 260 pp.
- N. Drizari, 1947 : *Spoken and Written Albanian*, A Practical Handbook (Second printing 1959). New York : F. Ungar, xviii+188 pp.
- J. Firbas, 1964 : ' On defining the Theme in Functional Sentence Analysis ', *TCLP* N. S. 1, 267-280.
- 1966 : ' Non Thematic Subjects in Contemporary English ', *TCLP* N. S. 2, 239-256.
- F. Gjata, 1959 : ' Këneta ', *Antologji e Letërsisë Shqipe të Realizmit Socialist* (për klasën XI) Tiranë : Shtëpia Botuese e Librit Shkollor, 1969, 408-424.
- C. Haebler, 1965 : *Grammatik der albanischen Mundart von Salamis*, Wiesbaden : Harrassowitz, 178 pp.
- M. A. K. Halliday, 1967-1968 : ' Notes on Transitivity and Theme in English ', *Journal of Linguistics* 3 (1967), 37-81, 199-244 ; 4 (1968), 179-215.
- Ch. F. Hockett, 1958 : *A Course in Modern Linguistics*. New York : Macmillan, 621 pp.
- J. B. Hofmann, 1951 : *Lateinische Umgangssprache*. 3. Auflage. Heidelberg : C. Winter, xiv+252 pp.
- M. H. Jelinek, 1913-1914 : *Geschichte der Neuhochdeutschen Grammatik*. Heidelberg : C. Winter, 2 Bde., 392, 504 pp.
- O. Jespersen, 1909-1949 : *Modern English Grammar*. London : George Allen and Unwin, and Copenhagen : Munksgaard. 7 tomes.
- J. Lyons, 1969 : *Introduction to Theoretical Linguistics*. Cambridge University Press, 519 pp.
- S. E. Mann, 1932 : *A Short Albanian Grammar*, London : Nutt, 198 pp.
- V. Mathesius, 1929 : ' Zur Satzperspektive im modernen Englisch ', *Archiv für das Studium der Neueren Sprachen und Literaturen* 84, 202-210.
- A. Mirambel, 1949 : *Grammaire du grec moderne*. Paris : Klincksieck, xxiii+243 pp.
- G. Nandriș, 1966 : *Colloquial Rumanian* (5th impression, identical with the 4th). London : Routledge and Kegan Paul, xx+352 pp.

- H. Paul, 1909 : *Prinzipien der Sprachgeschichte*, 4. Aufl. Halle : Niemeyer, xiv+428 pp.
- H. J. Polotsky, 1944 : *Études de syntaxe copte*. Le Caire : Publication de la Société d'Archéologie Copte, 104 pp.
- 1962 : 'Cleft Sentence und Nominalsatz im koptischen', *Orientalia* 31, 413-30.
- 1971 : *Collected Papers*. Jerusalem : Magnes Press of the Hebrew University, 724 pp.
- A. et M. Popović, 1969 : *Manuel pratique de langue serbo-croate*. Paris : Klincksieck, viii+177 pp.
- N. Ruwet, 1968 : *Introduction à la grammaire générative* (2^e éd.). Paris : Plon, 452 pp.
- K. Sandfeld, 1930 : *Linguistique balkanique*. Paris : Klincksieck (n. t. 1968), 242 pp.
- M. Sandmann, 1954 : *Subject and Predicate*. Edinbourg University Press.
- N. Troubetzkoy, 1949 : *Principes de phonologie* (trad. de *Grundzüge der Phonologie* 1939), Paris : Klincksieck (Réimpression 1964), xxxiv+396 pp.
- I. Uruçi (sans date) 'Doktor Aleksi', *Antologji e letërsisë Shqipe të Realizmit Socialist* (për klasën XI) Tiranë : Shtëpia Botuese e Librit Shkollor, 1969, 537-554.
-

PHONOLOGIE PRAGOISE ET PHONOLOGIE GÉNÉRATIVE DANS LA DESCRIPTION DU LATIN

SOMMAIRE. — *Après une discussion sur la légitimité de l'entreprise, on présente tour à tour le paradigme phonique du latin selon la technique de la phonologie d'inspiration pragoise et selon celle de la phonologie générative. Après quoi on se livre à une comparaison qui montre que pour cette langue l'écart entre les deux présentations n'empêche pas l'établissement de correspondances. La conclusion rappelle les moyens dont disposent les deux écoles pour traiter de la combinatoire des entités phoniques et évoque brièvement l'articulation de la phonologie sur la morphologie.*

I

Il est normal que les renouvellements de la linguistique passent par l'étude des langues vivantes : accessibles à l'observation directe, elles sont seules à offrir une information aussi complète qu'on la désire (dans la limite des moyens d'investigation actuels). Mais l'étude des langues anciennes doit bénéficier à son heure des progrès ainsi réalisés.

Dans le domaine des éléments phoniques, le descripteur a à sa disposition deux techniques : d'une part la phonologie pragoise, à laquelle se rattache, *mutatis mutandis*, la phonologie fonctionnelle de Martinet et dont la phonologie américaine de tradition bloomfieldienne ne diffère pas tellement, d'autre part la phonologie générative. Dans ces colonnes¹, nous avons nous-même entrepris d'étudier tel aspect de la morphologie latine en nous servant d'une phonologie d'inspiration fonctionnaliste. Mais, en particulier après la fructueuse

1. *BSL*, 69 (1974), p. 121-154 : *Sur les alternances dans les thèmes consonantiques de la 3^e déclinaison latine.*

étude de Christian Touratier sur la morphophonologie du verbe latin², il apparaît qu'à utiliser la technique des générativistes, on gagne en cohérence dans la description, spécialement lorsqu'il faut relier le niveau phonologique au niveau morphologique. Pourtant nous laisserons généralement de côté les considérations morphophonologiques pour examiner ici le seul niveau phonologique, plus précisément l'inventaire des traits et unités phoniques dont il faut disposer pour décrire le latin classique. Est-il possible de puiser à la fois dans l'arsenal des moyens offerts par l'une et l'autre école? Sont-elles au contraire incompatibles, comme bien des spécialistes tendraient à le croire? Nous tenterons ci-dessous de définir un double cadre, élaboré selon les deux techniques. Il va de soi que cet essai vise seulement le latin.

Il faut en effet s'entendre. Nul moins que nous ne mésestime la portée des débats théoriques. Il n'est donc pas question de renvoyer dos à dos les deux écoles ou de trancher leur querelle après une discussion forcément sommaire. Nous croyons cependant que les mêmes arguments qui rendent le latin et le grec ancien peu aptes à résoudre intrinsèquement la question peuvent servir à défendre une attitude qui apparaîtra à certains comme un éclectisme condamnable. Dans les langues anciennes, la prononciation effective n'est pas connue. On doit donc se contenter d'indications indirectes, tirées pour l'essentiel de l'écriture, de la métrique et de la phonétique historique. L'usage (justifié) est donc de faire une assez grande confiance à l'analyse spontanée qui se manifeste dans l'écriture alphabétique. Or le niveau structural qu'on atteint ainsi pourrait bien être proche du niveau auquel permettrait d'arriver la commutation, procédé typiquement pragois. La phonologie générative se heurte ici à un obstacle de taille : alors qu'elle prétend relier des *structures de surface*, issues de la composante syntaxique transformationnelle et incluant les allomorphes, à des *représentations phonétiques*, les phénomènes articulatoires et acoustiques, qui seuls permettent d'établir avec précision ces représentations phonétiques, ne sont plus accessibles quand l'état de langue étudié appartient au passé. S'il est vrai que les indications tirées de l'écriture et de la métrique nous renseignent avant tout sur les distinctions senties par les usagers comme pertinentes, on ne peut donc guère reconstituer qu'un système

2. *BSL*, 67 (1972), p. 139-174.

fondé sur la commutation. Faute de pouvoir interroger des informateurs, ce qui nous permettrait de pratiquer nous-mêmes cette commutation, nous en sommes réduits à supposer que les oppositions retenues par les Latins sont en gros les mêmes que celles qui auraient été dégagées par les techniques modernes. Telle est en tous cas l'hypothèse, explicite ou non, sous-tendant les exemples de commutation à base écrite qu'on peut avancer dans l'étude des langues anciennes. Devant cette situation, la critique majeure adressée par les générativistes à la phonologie classique, à savoir que le niveau fondé sur la commutation n'est pas indispensable à la description des langues³, perd une bonne partie de son poids : ici c'est sans doute le seul niveau dont on dispose pour parer avec quelque garantie à la déficience des représentations phonétiques.

Il reste que la phonologie générative travaille à établir une classification universelle des traits phoniques. Un inventaire de ces traits avait été dressé par Jakobson⁴, mais les générativistes lui font subir diverses modifications, ce qui en montre le caractère provisoire. En particulier, ils en reviennent à des précisions tirées de la phonétique articulatoire, conformément à l'usage premier de la phonologie pragoise, alors que Jakobson s'était fondé plutôt sur la phonétique acoustique. Aujourd'hui encore, il est difficile de dire si, oui ou non, la phonologie générative a progressé dans cette voie de manière décisive. Ici comme ailleurs, toute réponse doit s'appuyer de préférence sur les langues contemporaines. Toutefois il n'est pas interdit d'insérer une description phonique du latin dans les matrices que les générativistes ont élaborées et de comparer cette présentation avec celle que suggère une phonologie de tradition pragoise. Ce faisant, on devra seulement se garder de croire que le

3. Ainsi Chomsky, *Current Issues in Linguistic Theory*, La Haye, 1964, p. 65-110, et *Topics in the Theory of Generative Grammar*, La Haye-Paris, 1966, p. 76-90.

4. Jakobson-Halle, *Fundamentals of Language*, La Haye, 1956, 1^{re} partie (Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, 1963, p. 103-149, comporte la traduction française d'une version un peu différente).

Est-ce un hasard si les hypothèses de départ sur les universaux phoniques ont été fournies aux générativistes par un des fondateurs de l'école pragoise ? Au-delà des polémiques, on discerne une continuité qui ne s'explique pas seulement par l'exceptionnelle personnalité de Jakobson et par la collaboration successive de Morris Halle avec lui et avec Chomsky, mais qui semble bien dans la nature des choses.

latin donne beaucoup d'arguments en faveur de telle ou telle théorie : c'est plutôt lui qui cherche à tirer bénéfice des techniques descriptives auxquelles on le soumet.

II

Dans la phonologie pragoise⁵, les unités minimales de l'expression sont les phonèmes, définis eux-mêmes comme des ensembles de traits pertinents. Conformément au principe saussurien qui voit dans la linéarité liée au temps une caractéristique fondamentale du langage, les phonèmes ont la prééminence sur les traits qui les composent parce que, contrairement aux traits, qui peuvent être simultanés, les phonèmes s'ordonnent en successions linéaires pour constituer les signifiants. L'usage est de les présenter sous forme de tableaux. Pour le latin, voici celui qui concerne les voyelles (tableau I). — Pour des raisons de commodité, les traits « long » et « bref » ne figurent pas dans l'habillage du tableau : ils sont assez clairement représentés par les signes de la longue et de la brève.

TABLEAU I

| | Palatal | Vélaire |
|--------------------|---------------|---------------|
| Fermé..... | ī / ĭ | ū / ŭ |
| Intermédiaire..... | ē / è | ō / ȯ |
| Ouvert..... | ā / ă | |

5. L'exposé classique est celui de Troubetzkoy : N. S. Trubetzkoy, *Grundzüge der Phonologie* (TCLP VII), Prague, 1939 (réédition : Göttingen, 1958 ; trad. fr. : *Principes de phonologie*, Paris, 1949). Pour la phonologie fonctionnaliste de Martinet, on se reportera, entre autres, à : *La description phonologique*, Paris, 1956 ; *Éléments de linguistique générale*, Paris, 1960 (et rééditions) ; *La linguistique synchronique*, Paris, 1965. Sur la phonologie américaine post-bloomfieldienne, voir par exemple Hockett, *A Manual of Phonology*, Indiana University, 1955.

Le latin a fait l'objet d'une intéressante présentation de type pragoise par W. Brandenstein, *Kurze Phonologie des Lateinischen*, dans F. Altheim, *Geschichte der lateinischen Sprache von den Anfängen bis zum Beginn der Literatur*,

Bien que le système vocalique du latin soit d'un type tout à fait banal, le tableau appelle un certain nombre de commentaires. Parmi les traits pertinents, il n'y a pas lieu de retenir l'arrondissement (ni la rétraction) ; l'usage est alors de traiter comme redondant le jeu des lèvres, puisqu'il va constamment de pair avec la localisation ; on a un trait pertinent unique, qui se réalise à la fois grâce à la position des lèvres et à celle de la langue. Quoiqu'on ignore si les réalisations de /ā/ et de /ǣ/ étaient effectivement centrales, il est raisonnable de poser que pour l'aperture maximale la localisation n'intervient pas dans la définition du phonème.

Un autre point à considérer est celui du binarisme⁶ : pour la localisation, l'opposition est incontestablement binaire, bien que difficile à ramener à une opposition *terme marqué* ∼ *terme non-marqué* (c'est-à-dire à une opposition privative, dans la terminologie de Troubetzkoy), car il faudrait privilégier l'un des deux termes sans aucun fondement solide. En revanche l'aperture ne se prêterait au binarisme qu'au prix d'une manipulation que nous n'avons pas pratiquée : il faudrait traiter les voyelles intermédiaires (de timbre *e* et *o*) comme les membres non marqués d'une double opposition, avec les voyelles fermées (de timbre *i* et *u*) d'une part, avec les voyelles ouvertes (de timbre *a*) d'autre part ; la présentation donnée ici reste conforme à celle de Troubetzkoy, pour qui il s'agit d'une opposition graduelle⁷.

Quant à la quantité, elle soulève diverses questions, sur lesquelles on aura l'occasion de revenir. Il est aisé de la faire entrer dans un cadre binaire, mais une autre présentation serait concevable : en poussant jusqu'à ses conséquences ultimes la vieille théorie dite des *mores*, on pourrait interpréter toute voyelle longue comme une suite de deux voyelles identiques, en d'autres termes comme une voyelle gémignée ; de la sorte, la quantité vocalique disparaîtrait de l'inventaire des traits pertinents. En fait la phonologie classique est rarement allée aussi loin⁸ ; elle préfère s'en tenir aux argu-

Frankfurt-am-Main, 1951, p. 481-498. Pour le grec ancien, il faut signaler L. Lupaş, *Phonologie du grec attique*, La Haye-Paris, 1972.

6. Le Cercle linguistique de Prague a accordé au binarisme une place prééminente. Martinet s'est élevé contre cette attitude : *La linguistique synchronique*, p. 77-83.

7. *Grundzüge* (éd. de 1958), p. 99 (= trad. fr., p. 117).

8. Voir cependant Brandenstein, *op. cit.*, p. 484, qui n'hésite pas à traiter de « gémignées » les voyelles longues.

ments qu'on peut invoquer à l'appui d'une conception plus traditionnelle : par exemple, qu'une suite de voyelles différentes est normalement⁹ hétérosyllabique, tandis qu'une voyelle longue est constamment tautosyllabique. Mais en sens inverse, on pourrait invoquer les faits de synizèse et, naturellement, l'équivalence métrique entre deux brèves et une longue (bien que cette équivalence joue proprement entre deux syllabes et non entre deux voyelles). Si, comme nous l'avons fait en fin de compte, on retient la quantité parmi les paramètres distinctifs, on peut si l'on veut y voir une opposition privative, auquel cas ce sont les longues qui fonctionnent comme termes marqués : en position de neutralisation où doivent apparaître, selon Troubetzkoy, les réalisations habituelles du terme non marqué, la quantité vocalique est brève (par exemple en hiatus, ou bien en syllabe finale devant consonne autre que /s/). Entre brèves et longues de même timbre, il n'est pas impossible qu'il y ait une certaine différence d'aperture et il est probable que les longues sont plus tendues que les brèves ; mais ce sont là des faits de substance, dont la réalité en latin n'est guère saisissable et dont le rôle fonctionnel s'identifierait à celui de la quantité.

Reste l'irritante question des diphtongues, pour lesquelles la phonologie pragoise balance perpétuellement entre une interprétation monophonématique et une interprétation biphonématique. Remarquons que la seconde s'imposerait si, selon la suggestion évoquée dans le paragraphe précédent, on ne retenait pas la quantité parmi les traits pertinents ; car les diphtongues équivalent métriquement à des voyelles longues. Ayant finalement intégré la quantité au paradigme des traits, nous n'avons pas le même secours pour justifier notre interprétation biphonématique. Cependant, sans être décisifs, les arguments ne manquent pas : en traitant les diphtongues comme des suites de voyelles, on s'explique sans peine qu'elles ne commutent pas entre elles du point de vue de la quantité ; l'absence de premier élément long est un fait de neutralisation à mettre au compte de l'hiatus ; enfin si les trois seules diphtongues qui demeurent en usage dans le latin classique (avec une distribution très lacunaire), *ae*, *au* et *oe*, sont interprétées comme /ǣ/ ou /ō/ suivi d'une autre voyelle, on comprend pourquoi jamais apparemment /ǣ/

9. Hors le cas des diphtongues, si on y voit une suite de phonèmes.

ne se trouve en hiatus¹⁰ : les faits de hiatus avec /ǣ/ comme premier élément se manifestent sous forme de diphtongue ou donnent lieu à des contractions. De *ae* et *au*, la réalisation devait être une fermeture, vers l'avant ou vers l'arrière. C'est la direction du mouvement et non son point d'aboutissement qui importe, mais naturellement la continuité des mouvements articulatoires n'est jamais un obstacle à une interprétation segmentale. Toutefois si les graphies *ae* et *oe* indiquent bien que la fermeture du dernier élément n'était pas complète, il en résulte qu'après /ǣ/ et /ō/ l'opposition entre /ī/ et /ē/ est neutralisée et qu'on a affaire à l'archiphonème¹¹ caractérisé par le seul trait de localisation palatale. La réalisation de *oe* fait cependant problème, en ce sens qu'on ne sait si le mouvement vers l'avant s'accompagnait bien d'une fermeture, même esquissée ; du reste, l'hiatus avec une voyelle palatale est attesté (*cōēō*), voire des cas de flottement (*cōēpī/cōēpī*) qui donnent parfois lieu à une différenciation lexicale (*cōētus/cōītus* ; avec contraction, *cōmō/cōēmō*). Mais les faits de diphtongaison, qui se produisent aussi bien entre /ō/ et /ē/ qu'entre /ō/ et /ī/, confirment l'existence d'une neutralisation entre /ī/ et /ē/ toutes les fois que la voyelle qui précède fait partie de la même syllabe. D'autre part, comme nous l'avons indiqué dans les notations, il y a une neutralisation quantitative intéressant chaque constituant de toute diphtongue.

Passons maintenant au tableau des consonnes (tableau II). Avant de le commenter, on complétera l'inventaire en introduisant deux dernières unités, la frontière de mot /#/ et la frontière de morphème /+/, dite aussi joncture. Ces éléments étaient implicitement reconnus par la phonétique historique traditionnelle, quand elle parlait de position initiale et finale, ou encore de l'assibilation résultant de la rencontre d'occlusives dentales « au contact de deux éléments morphologiques ».

Voici maintenant nos remarques sur la présentation des consonnes. Ici encore nous n'avons pas strictement observé le binarisme : une attitude rigide semble convenir moins bien

10. Les formes du verbe *aiō* [ajjō], c'est-à-dire *ais*, *ail*, etc., sont à mettre à part : des raisons de clarté morphologique entrent en jeu et du reste la scansion, voire la prononciation étaient flottantes.

11. Cette notion fréquemment critiquée peut être défendue de façon convaincante. Voir en dernier lieu Robert Vion, *Les notions de neutralisation et d'archiphonème en phonologie*, dans *La linguistique*, 10 (1974/1), p. 33-52.

TABLEAU II

| | | | labial | apical | dorsal | | glottal |
|----------|-----------|-----------|----------------|----------------|----------------|----------------|---------|
| | | | | | non-arrondi | arrondi | |
| | | | | | | | |
| Occlusif | non-nasal | non-voisé | p | t | k | k ^w | |
| | | voisé | b | d | g | g ^w | |
| | | aspiré | p ^h | t ^h | k ^h | | |
| | nasal | | m | n | | | |
| Fricatif | non-voisé | | f | s | | | h |
| | voisé | latéral | | l | | | |
| | | roulé | | r | | | |

au réalisme dont a toujours fait preuve la phonologie pragoise qu'aux manipulations (*hocus-pocus*) auxquelles consentent plus volontiers les générativistes. Si l'on tient absolument au binarisme, quelques modifications s'imposent : on pourrait par exemple opposer les buccales à la glottale /h/, puis, parmi les buccales, les linguales aux labiales, enfin, parmi les linguales, les apicales aux dorsales¹². De même, les occlusives aspirées¹³ s'opposeraient aux occlusives non-aspirées, qui à leur tour se subdiviseraient en voisées et non-voisées.

Mais, abstraction faite du binarisme, on pourrait encore structurer le tableau de manière différente : ainsi, au lieu d'opposer les occlusives aux fricatives (opposition de « mode d'articulation »), il serait loisible de distinguer bilabiales, labio-dentale, apico-dentales, sifflante, dorso-vélaires et glottale, c'est-à-dire de mettre tout ce classement au compte du « point d'articulation »¹⁴, en laissant à part la roulée et la

12. Jakobson préfère opposer, parmi les buccales, les diffuses ou antérieures (labiales et apicales) aux compactes ou postérieures (dorsales), puis, parmi les diffuses, les graves (labiales) aux aiguës (apicales).

13. L'existence, qui ne saurait être ancienne, d'une série aspirée à l'époque classique ressort en particulier d'un texte souvent cité de Cicéron, *Orat.* 160, où se trouve discutée la prononciation de *pulcher*, *triumphus*, *Carthāgō*, etc.

14. C'est ce qu'a proposé Martinet pour décrire le consonantisme français : *Éléments de linguistique générale*, § 3-14.

latérale. Diverses incertitudes empêchent de se prononcer. Ainsi le trait glottal attribué à /h/, phonème du reste très débile, n'est qu'une présomption : la phonétique historique voit dans cette articulation « un souffle laryngal, produit par le frottement de l'air contre les bords des cordes vocales »¹⁵, ce qui s'accorde avec l'étymologie, puisqu'il s'agit d'une ancienne occlusive aspirée, et les descriptions portant sur des articulations analogues (jusqu'à quel point?) dans des langues contemporaines semblent confirmer cette hypothèse¹⁶. La question de la sifflante a plus d'importance encore : en français, l'opposition entre sifflantes et chuintantes fait que les sifflantes s'articulent normalement, non comme des apicales, mais comme des prédorsales (« laminales », si on préfère) avec creusement longitudinal de la langue ; le latin ignore cette opposition, ce qui rend possible une articulation apico-dentale (ou apico-alvéolaire) fricative. Qu'en était-il réellement? Faute d'une information précise sur les faits de substance, les descriptions que l'on propose demeurent largement hypothétiques.

On pourrait invoquer un autre argument pour minimiser le rôle fonctionnel de l'occlusion : c'est le statut de [g^w], qui va être brièvement discuté. Christian Touratier a montré¹⁷ que les réalisations [g^w] et [w] sont en distribution complémentaire, [g^w] n'apparaissant que quand il suit une nasale et ne précède pas directement une frontière de morphème. Du même coup, le statut de [w] et, par voie de conséquence, celui de l'autre semi-consonne, [j], se trouvent mis en cause : ces articulations représentent-elles des phonèmes /w/ et /j/ qui, tout en étant des consonnes, auraient respectivement les traits pertinents de /ū/ et de /ī/? Les exemples de commutation qui seuls permettraient de prouver l'existence d'une opposition entre voyelles et semi-consonnes semblent faire complètement défaut : l'orthographe latine ne possède du reste qu'une seule lettre pour chaque paire. Nous suggérons de traiter différemment [j] et [w] : [j] ne serait qu'une variante combinatoire réalisant /ī/ dans deux contextes particuliers, la position antévocalique après frontière de mot (*iēcī*¹⁸) et la position

15. Niedermann, *Précis de phonétique historique du latin*, 3^e éd., Paris, 1953, p. 99.

16. Ainsi Martinet, *La description phonologique*, p. 19.

17. *BSL*, 66 (1971), p. 229-266.

18. Pour expliquer qu'à /r/ reçoit une articulation consonantique dans *adiēcī*, mais non dans *fullōnius*, on posera que le radical verbal est de la forme

intervocalique, dans laquelle cette variante connaîtrait une gémiation conditionnée (*cuius* [kũjjũs]). Au contraire, [w] pourrait aussi réaliser un phonème consonantique, ce qui ramènerait à un phonème unique l'alternance apparente de *nix/niuis/ninguit* (où la réalisation [k] de *nix* résulte d'une double neutralisation, entre arrondies et non-arrondies devant consonne, entre voisées et non-voisées devant non-voisée); dans d'autres cas, [w] réalise /ũ/.

Nous avons fait au trait de voisement un sort inégal. Le tableau le passe sous silence dans la définition des nasales, mais il l'intègre à celle des fricatives. Le voisement accompagnait-il constamment la nasalité ou bien y avait-il parfois des réalisations sourdes de consonnes nasales? La réponse est incertaine, mais de toute manière la présence ou l'absence de vibrations laryngées n'a pas à être considérée comme distinctive pour ce type de phonèmes: même si elles étaient constantes, elles ne sauraient réaliser à elles seules une opposition avec l'ensemble des occlusives orales. En revanche nous avons pris le parti d'utiliser le voisement pour distinguer les liquides des non-liquides. Il semble bien en effet que seules les premières aient été sonores: l'absorption par /r/ des variantes voisées de /s/, phénomène diachronique connu sous le nom de rhotacisme, en constitue un bon indice. Mais on aurait pu procéder autrement, soit en mettant sur le même plan, parmi les fricatives apicales, la simple, la latérale et la roulée, soit en distinguant les liquides de la non-liquide /s/ sous la forme d'une opposition privative, soit encore en caractérisant doublement /s/, comme une non-latérale par rapport à /l/ et comme une non-roulée par rapport à /r/. Enfin nous n'avons pas fait état de la tension, c'est-à-dire du renforcement articulatoire qui accompagnait sans doute le non-voisement des consonnes: sa fonction équivaldrait ici à celle de la sourdité, alors que pour les voyelles la tension serait inséparable de la quantité longue.

/# iẽk + /; il est donc précédé d'une frontière de mot, ce qui n'est pas le cas des suffixes. Les préfixes, contrairement aux désinences ou à tout autre élément final de mot, ne sont pas suivis d'une frontière de mot; la soudure dans le verbe préfixé, /# ad # iẽk + i # /, diffère donc de l'intermot, qui comporte une double frontière: /# ego # # iẽk + i # /.

Une telle solution doit beaucoup aux travaux des générativistes. Nous donnons dès maintenant la règle de phonologie générative commandant la réalisation de *ɣ* et *ũ* par *j* et *w*:

[+vocalique] → [—vocalique] / { [#]
+vocalique } [[—]
+haut] [+vocalique].

Il faut maintenant soulever le problème des géménées, que l'usage est d'interpréter, non comme des consonnes longues, mais comme des suites de consonnes identiques. En se reportant à la discussion menée plus haut sur la quantité vocalique, on constatera que le même genre d'arguments peut être utilisé, mais ici la situation est notablement différente : alors que toutes les voyelles sont susceptibles d'être brèves ou longues, la gémination consonantique n'est pas attestée pour les labio-vélaires¹⁹ et elle ne l'est pour les occlusives sonores que dans des conditions particulières, qui semblent exclure l'interprétation par un phonème long : des exemples tels que *obbrūtēscō*, *addicō* ou *agger* ne sont pas équivalents à *lippus*, *mittō* ou *beccus* parce qu'entre les deux occlusives sonores il y a une frontière²⁰. La gémination consonantique ne se présente donc pas exactement comme la longueur vocalique et c'est pourquoi elle ne figure pas ici parmi les traits paradigmatiques. Cependant une interprétation parallèle des consonnes géménées et des voyelles longues trouverait un soutien dans certains faits de graphie, par exemple dans l'usage, parfois adopté par les Latins, de noter la quantité longue des voyelles en redoublant le graphème vocalique.

III

On va maintenant tenter une présentation de la phonologie latine selon la technique des générativistes, c'est-à-dire donner une matrice à deux entrées (voir tableau III), où les colonnes indiquent les segments et où les lignes indiquent les traits phoniques. Sur la terminologie qui sert à désigner les traits, on trouvera s'il est besoin les éclaircissements nécessaires dans les ouvrages consacrés à la phonologie générative²¹.

19. La possibilité d'interpréter [w] comme une variante de /g^w/ permettrait de traiter les parfaits du type *mouī* (si la prononciation en était bien [mowwī]) comme comportant un /g^w/ géméné : on serait ramené au cas des occlusives géménées sonores (mais avec une frontière de morphème et non de mot). Toutefois à cause de *mōtus* il vaut mieux poser un radical /# mou+/, de la même façon que dans *bōs bouis* on aurait un radical /# bou+/.

20. Si l'on suit la note 18, il s'agit d'une frontière unique de mot.

21. L'ouvrage de base est évidemment celui de Chomsky-Halle, *The Sound Pattern of English*, New York, 1968 (en abrégé, *SPE* ; traduction partielle en français sous le titre *Principes de phonologie générative*, Paris, 1973 ; elle porte en marge la pagination de l'édition originale, à laquelle renvoient nos références). Voir aussi Fr. Dell, *Les règles et les sons*, Paris, 1973.

TABLEAU III

| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
|---------------------|---|---|----------------|---|---|---|---|----------------|---|---|---|---|----------------|----------------|----------------|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| (Sonant')..... | p | b | p ^h | m | f | t | d | t ^h | n | s | k | g | k ^h | k ^w | g ^w | r | l | h | ā | ǎ | ē | ě | i | ī | ō | ô | ū | û |
| Vocalique..... | — | — | — | + | — | — | — | — | + | — | — | — | — | — | — | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | |
| (Consonantique).... | + | + | + | — | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | |
| Coronal..... | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | |
| Antérieur..... | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | |
| Haut..... | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | |
| Bas..... | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | |
| (Arrière)..... | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | |
| Arrondi..... | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | |
| Nasal..... | — | — | — | + | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | |
| (Latéral)..... | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | |
| Continu..... | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | |
| (Rel. rel.)..... | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | |
| (Tendu)..... | + | — | + | — | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | |
| Press. infr..... | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | |
| Voisé..... | — | + | — | + | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | |
| (Strident)..... | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | |
| Long..... | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | — | |
| | p | b | p ^h | m | f | t | d | t ^h | n | s | k | g | k ^h | k ^w | g ^w | r | l | h | ā | ǎ | ē | ě | i | ī | ō | ô | ū | û |

Rel. ret. = relâchement retardé (*delayed release*).Press. infr. = pression infra-glottale accrue (*heightened subglottal pressure*).

Les parenthèses et les cercles utilisés dans le tableau ont la signification suivante. Pour les générativistes, de nombreux traits sont prédictibles, c'est-à-dire qu'ils sont impliqués par d'autres traits; on peut donc réduire l'information initiale en construisant une première matrice où seuls les traits non prédits sont spécifiés; ailleurs les cases restent blanches et des conventions présentées sous forme de règles permettent de les remplir; d'où une seconde matrice, cette fois-ci complète. Il est par conséquent possible de fournir un seul tableau, à condition de distinguer graphiquement les deux catégories d'indications. C'est le travail que nous avons entrepris pour le latin: dans notre tableau, les indications non prédites, les moins nombreuses, sont entourées d'un cercle. Comme certains traits (certaines lignes du tableau) peuvent toujours être prédits à partir des autres, leur nom même a été mis entre parenthèses.

Pour construire cette matrice, il a fallu prendre des décisions qui ne vont pas sans une part d'arbitraire. En est une la priorité donnée à la réduction de l'inventaire global où on puisera les traits non prédits, car on aurait pu essayer en priorité de réduire le nombre des traits non prédits pour chaque segment, quitte à les puiser dans un inventaire plus développé²². Ensuite on s'est conformé à l'usage des générativistes en spécifiant chaque trait de la matrice sous forme positive ou négative. Mais cette précision soulève des problèmes encore mal résolus: si telle obligation, par exemple celle de spécifier les consonnes nasales par rapport au voisement, ne soulève pas de difficulté grave, parce que les nasales sourdes sont rarement attestées dans les langues, en revanche il est assez peu « naturel » de devoir caractériser les consonnes apicales ou labiales comme [— haut, — bas], c'est-à-dire de la même façon que *e* et *o*, mais différemment de *a*, *i* et *u*. Dans ce qui suit, on ne devra donc pas s'étonner de relever diverses hésitations. Même le nombre et la nature des traits à retenir sont loin d'être établis avec certitude: les inventaires adoptés actuellement dans les ouvrages de phonologie générative résultent d'observations encore frag-

22. En d'autres termes, nous avons multiplié dans le tableau le nombre des parenthèses, même si cet accroissement entraîne une légère augmentation du nombre des traits cerclés.

D'autre part, pour des raisons exposées dans la section V, [— haut] et [— arrondi] figurent parmi les traits cerclés, alors qu'on aurait pu les éliminer.

mentaires, portant sur un nombre assez restreint de langues ; les extrapolations faites pour le latin ne doivent donc être acceptées que sous réserve.

Dans la matrice donnée ici, nous avons retenu dans l'ordre les traits qui figurent chez Chomsky-Halle²³. Seuls ont été éliminés ceux qui auraient toujours fait l'objet d'une caractérisation négative, c'est-à-dire les traits qui n'ont en latin aucune espèce de pertinence : traits « réparti », « couvert », de « constriction glottale », de « succion » et de « pression » (mais non de « pression infra-glottale accrue »). On ne trouvera pas non plus le trait « segment », parce qu'à l'inverse toutes les unités sont spécifiées [+segment] ; les seules à comporter la spécification [— segment] sont les « frontières », frontière de formant+ (= frontière de morphème) et frontière de mot #, qui seront absentes de notre tableau, les caractères que leur attribuent Chomsky-Halle²⁴ les mettant à part : la frontière de formant est définie par les traits [—segment, +frontière de formant], la frontière de mot par les traits [—segment, —frontière de formant, +frontière de mot]. En revanche il fallait conserver le trait « tendu », bien qu'il ne soit nettement spécifié que pour les occlusives voisées, par définition non tendues²⁵ ; puisqu'il y a aussi des indices (mais non des certitudes) comme quoi les voyelles longues sont plus tendues que les brèves, nous suggérons d'affecter toutes les consonnes sourdes et toutes les voyelles longues du trait [+tendu] ; ce sera donc un trait prédit.

Il y a, comme on voit, un rapport entre tension et quantité. En effet, parmi les traits prosodiques, qui sont volontairement mentionnés sans commentaire par Chomsky-Halle²⁶, nous avons fait appel à la longueur. Les discussions menées plus haut sur les différentes façons de traiter la quantité vocalique et sur la possibilité d'établir un parallélisme entre voyelles longues et consonnes géminées nous dispenseront d'en dire davantage. On notera seulement qu'en phonologie générative la primauté conférée aux solutions les plus générales, donc

23. *SPE*, p. 299-300.

24. *SPE*, p. 364 sq. Du point de vue phonétique, ces traits manquent évidemment de généralité.

25. *SPE*, p. 325.

26. *SPE*, p. 300 et 329. Dell, *op. cit.*, ne les retient pas non plus. L'accent de mot en est un, mais en latin il est intégralement prédictible à partir de la quantité vocalique, de la structure des syllabes et des frontières de mot. Il ne figurera donc pas ici.

les plus simples, constitue un argument de poids en faveur d'un traitement des voyelles longues par la gémination (car l'autre possibilité, reconnaissance de segments comportant un trait [+long], implique un doublement du nombre des voyelles). Cela n'a pas suffi, provisoirement, à nous faire abandonner une solution plus traditionnelle. Notre défense, s'il en faut une, sera qu'à l'économie ainsi réalisée sur le plan paradigmatique correspondrait une perte sur le plan syntagmatique : dans la théorie, les morphèmes sont d'autant moins simples qu'ils comportent plus de segments ; cette considération autorise le choix entre les diverses solutions.

Le trait « continu » appelle lui aussi quelques remarques. A propos de *l*, Chomsky-Halle hésitent et pencheraient pour une caractérisation par [—continu], qu'ils attribuent aussi aux consonnes nasales, cette fois sans hésitation²⁷ : ils définissent en effet le trait [+continu] par l'absence d'un fort étranglement au point de resserrement principal ; les nasales, qui comportent une occlusion de la bouche, ne peuvent évidemment entrer dans cette catégorie et pour la latérale la réponse dépend de l'endroit où on situe le resserrement principal : à l'extrémité de la langue ou sur ses flancs ? Nous avons préféré suivre Dell qui, d'une manière plus traditionnelle, définit la non-continuité par l'obstruction complète du chenal expiratoire²⁸ ; dans ce cas, la latérale et les nasales sont à coup sûr des continues. Quant à l'autre liquide, le segment *r*, Chomsky-Halle ne contestent pas qu'il s'agisse d'une continue ; mais lorsqu'il est « trillé » (*trilled* = roulé), ce qui semble le cas en latin, il faut selon eux lui attribuer le trait de pression infra-glottale accrue²⁹. Quant au trait de « relâchement retardé » (*delayed release*), il n'a de pertinence que quand le segment comporte une occlusion³⁰ : ainsi les affriquées s'opposent aux occlusives simples par un relâchement progressif générateur de turbulences. En latin, c'est sans doute

27. *SPE*, p. 317-318.

28. *Les règles et les sons*, p. 61.

29. Ils ne se prononcent pas sur la tension, bien qu'elle aille généralement de pair avec la pression infra-glottale accrue ; aussi avons-nous caractérisé *r* comme [+tendu], sans nous cacher que c'est un choix sujet à caution.

30. *SPE*, p. 318 sq. ; voir aussi p. 406 et 413 : comme seule une occlusion est susceptible d'un relâchement franc, non retardé (cf. Dell, *Les règles et les sons*, p. 61), tout segment [+continu] serait aussi [+relâchement retardé] dans la mesure où la continuité est liée à l'absence d'occlusion. Mais notre définition des nasales comme [+continu] ne permet pas de maintenir constamment ce rapport.

le cas des occlusives dites à appendice labio-vélaire, où la vélarisation devait résulter d'un ralentissement dans l'explosion.

Les derniers points à discuter concernent les segments appelés glides par les générativistes et tout d'abord l'articulation correspondant à la lettre *h* de l'orthographe latine. Cette articulation constitue un segment quand elle apparaît après frontière de mot ou entre voyelles; ailleurs elle est liée à une occlusion et fait partie d'un segment consonantique. D'après les générativistes, le frottement glottal qu'on appelle improprement aspiration n'est pas dû à une constriction des cordes vocales; la glotte demeure ouverte et c'est une pression infra-glottale accrue, donc un renforcement du courant expiratoire, qui provoque le bruit caractéristique. Lorsque ce frottement glottal forme à lui seul un segment, il entre dans la classe des glides, c'est-à-dire qu'il a les traits spécifiques d'une voyelle, à l'exception des traits [+vocalique] et [+voisé]³¹. Chomsky-Halle lui attribuent même le trait [+bas]³². Quant aux glides *j* et *w* qui correspondent aux voyelles hautes et comportent les traits [+haut, +voisé], ils ne figurent pas dans le tableau III, bien qu'ils fassent incontestablement partie des représentations phonétiques. En effet leur contenu en traits est identique à celui de *ĩ* et *ũ*, sauf pour le trait vocalique, qui doit être caractérisé négativement. Mais de même qu'examinés d'un point de vue pragois, [j] et [w] nous étaient apparus comme les variantes conditionnées correspondant respectivement à /ĩ/ d'une part, à /ũ/ et /g^w/ d'autre part, le trait [—vocalique] des représentations phonétiques *j* et *w* est soit donné initialement (si on part de *g^{w33}*), soit constamment prédictible à partir du contexte: quand on part d'une structure de surface³⁴

31. Il posséderait alors le trait [+tendu], lié à l'absence de voisement. Mais sur ce point, comme on l'a vu, il y a lieu d'hésiter.

32. *SPE*, p. 307. Au contraire, Dell le caractérise comme [— bas]: *Les règles et les sons*, p. 286.

33. Dans *g^w*, qui est [— sonant, +consonantique, — continu], il faut seulement effacer l'occlusion par une règle telle que celle-ci :

$$\left[\begin{array}{l} \text{— sonant} \\ + \text{ consonantique} \\ \text{— continu} \end{array} \right] \rightarrow \left[\begin{array}{l} + \text{ sonant} \\ \text{— consonantique} \\ + \text{ continu} \end{array} \right] / \left[\text{— nasal} \right] \left[\begin{array}{l} \text{—} \\ + \text{ arrondi} \\ + \text{ voisé} \end{array} \right] [+vocalique].$$

34. Rappelons que les structures de surface constituent l'entrée (*input*) de la composante phonologique de la grammaire, tandis que les représentations phonétiques en constituent la sortie (*output*); ces dernières sont donc déterminées par l'application des règles phonologiques aux structures de surface.

comportant *i* ou *ũ* en position prévocalique, mais après frontière de mot ou voyelle, la règle réécrivant le trait [+vocalique] sous forme négative sera formulée, du moins en première approximation :

$$[+vocalique] \rightarrow [-vocalique] \\ / \left\{ \begin{array}{c} \# \\ +vocalique \end{array} \right\} \left[\begin{array}{c} \text{---} \\ +haut \end{array} \right] [+vocalique]^{35}.$$

Un problème analogue se pose à propos des diphtongues. Si on les traite comme des suites de segments, ce qui est conforme à la pratique des générativistes, la représentation phonétique du deuxième élément ne doit pas non plus comporter le trait [+vocalique], puisque *vocalique* veut dire la même chose que *syllabique* (employé par Dell) : étant tautosyllabique, une diphtongue ne s'articule donc qu'avec un seul point syllabique. Nous proposons une règle de la forme :

$$[+vocalique] \rightarrow [-vocalique] \\ / \left[\begin{array}{c} +vocalique \\ \left\{ \begin{array}{c} [+bas] \\ +arrondi \\ -haut \end{array} \right\} \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} \text{---} \\ +haut \end{array} \right] \left\{ \begin{array}{c} \# \\ -vocalique \end{array} \right\}$$

Ainsi devant consonne la règle aurait pour effet de réécrire *au* comme *aw*³⁶. Elle n'est pas sans analogie avec la règle précédente. Que ce soit dans ou hors d'une diphtongue, l'apparition de *j* et *w* peut donc toujours être prévue, quoique par des règles différentes de celles dont il sera question au paragraphe suivant. En conséquence on n'insérera pas

35. Un affinement est peut-être nécessaire à cause de *suāuis* et *suādeō*, prononcés avec un groupe initial *sw-* ; mais il pourrait s'agir d'une idiosyncrasie et la prononciation *sũ-* n'est pas sans exemple (diérèse chez Lucrèce, 4, 1157).

36. Pour *ai* et *oi* réécrits respectivement *aj* et *oj*, une règle ultérieure permettra d'aboutir à *ae* et *oe*, avec un second élément comportant le trait [- haut]. Ainsi le lien sera fait avec les rares diphtongues par coalescence, telles que *cōepī* à partir de *cōēpī*.

Quant aux alternances du type *pōēna/pūnīre*, qui semblent conditionnées par la présence ou l'absence d'un *i* dans la syllabe suivante, elles dépendraient de la règle que voici, s'appliquant avant toutes les autres :

$$\left[\begin{array}{c} -haut \\ +arrondi \end{array} \right] \left[\begin{array}{c} +haut \\ -arrondi \end{array} \right] \longrightarrow \left[\begin{array}{c} +haut \\ +arrondi \\ +long \end{array} \right] / -C \left[\begin{array}{c} +haut \\ -arrondi \end{array} \right].$$

j et *w* parmi les segments à retenir dans la description des formants, à l'entrée de la composante phonologique. Un raisonnement identique vaut pour *ŋ*, dont l'apparition est elle aussi conditionnée.

IV

Voici par quel mécanisme on peut « prédire » les indications non cerclées du tableau III. Nous allons donner ci-dessous un certain nombre de règles. Abstraction faite de l'appareil technique, la signification de ces formules est la suivante : comme il existe des solidarités entre les traits d'un segment, il suffit d'avoir des renseignements sur une partie des traits pour en déduire quels autres traits sont positifs (et *a contrario* quels sont les traits négatifs)³⁷. Pour une partie de ces règles, l'ordre d'application n'est pas indifférent. Nous commencerons donc par donner celles qui ne sont soumises à aucune contrainte de ce genre (règles 1 et 2), mais ensuite (à partir de la règle 3), les règles se présentent en séquence, c'est-à-dire qu'elles doivent être appliquées dans l'ordre indiqué, sans quoi on risque d'aboutir à des résultats indésirables : par exemple, si les règles 6 et 10 sont appliquées avant la règle 5, les voyelles et les nasales seront pourvues du trait [+latéral], contrairement au tableau III (et à toute vraisemblance). Il faut en effet respecter des contraintes qui, sans être assez nombreuses pour imposer un ordre unique (d'autres présentations seraient donc possibles), ne sont pas non plus compatibles avec n'importe quel ordre³⁸. La question de l'« application

37. Les lecteurs désireux de s'épargner des développements assez techniques pourront passer directement à la section V.

38. Disons qu'une règle en commande une autre lorsque pour une raison quelconque elle doit la précéder. Ces raisons sont au nombre de deux : une règle en commande une autre pour permettre que des indications dues au membre droit de la première soient reprises par le membre gauche de la seconde ou pour éviter que des indications introduites par le membre droit de la seconde ne soient reprises dans le membre gauche de la première. Voici alors les contraintes : 3 commande 4 et 6 ; 4 commande 6 ; 5 commande 6, 7, 10, 11 ; 6, 7 et 8 commandent 9 ; 7 commande 11 ; 7 et 10 commandent 12 ; 9 commande 10 ; 11 commande 12, 13 et 14. Notre présentation rapproche autant que possible les règles qui se commandent.

Une autre présentation, plus systématique, pourrait être : en premier lieu, les règles qui ne commandent ni ne sont commandées (1 et 2) ; en second lieu, les règles qui commandent sans être commandées (3, 5 et 8) ; en troisième lieu, les règles qui commandent et sont commandées (4, 6, 7, 9, 10 et 11) ; en dernier lieu, les règles qui sont commandées, mais ne commandent pas (12, 13 et 14).

cyclique » ne se pose pas, du moins si on admet que ces règles ont pour fonction d'introduire des traits non encore spécifiés et ne sauraient modifier des traits déjà introduits : une fois parcourue la totalité des règles, une autre application ne fournirait pas de spécification nouvelle. Cependant, après la première application, un certain nombre de traits ne sont pas encore spécifiés ; en vertu d'une convention générale, ils devront être alors introduits comme négatifs³⁹.

- (1) $\left\{ \begin{array}{l} +\text{press. infr.} \\ -\text{voisé} \\ +\text{long} \end{array} \right\} \longrightarrow [+\text{tendu}]$
- (2) $[+\text{arrondi}] \longrightarrow [+\text{arrière}]$
- (3) $\left[\begin{array}{l} +\text{arrondi} \\ \alpha \text{ voisé} \end{array} \right] \longrightarrow \left[\begin{array}{l} +\text{haut} \\ +\text{relâchement ret.} \end{array} \right]$
- (4) $\left[\begin{array}{l} +\text{haut} \\ \left\{ \begin{array}{l} +\text{press. infr.} \\ \alpha \text{ voisé} \end{array} \right\} \end{array} \right] \longrightarrow \left[\begin{array}{l} +\text{consonantique} \\ +\text{arrière} \end{array} \right]$
- (5) $\left[\begin{array}{l} +\text{continu} \\ +\text{voisé} \end{array} \right] \longrightarrow \left[\begin{array}{l} +\text{coronal} \\ +\text{latéral} \end{array} \right]$
- (6) $[+\text{vocalique}] \longrightarrow \left[\begin{array}{l} +\text{sonant} \\ +\text{continu} \\ +\text{voisé} \end{array} \right]$
- (7) $\left[\begin{array}{l} +\text{press. infr.} \\ +\text{voisé} \end{array} \right] \longrightarrow \left[\begin{array}{l} +\text{coronal} \\ +\text{continu} \end{array} \right]$
- (8) $\left[\begin{array}{l} +\text{bas} \\ +\text{press. infr.} \end{array} \right] \longrightarrow \left[\begin{array}{l} +\text{sonant} \\ +\text{continu} \end{array} \right]$
- (9) $[+\text{continu}] \longrightarrow [+\text{relâchement ret.}]$
- (10) $[+\text{nasal}] \longrightarrow \left[\begin{array}{l} +\text{continu} \\ +\text{voisé} \end{array} \right]$
- (11) $[+\text{coronal}] \longrightarrow [+\text{antérieur}]$
- (12) $\left[\begin{array}{l} +\text{antérieur} \\ +\text{continu} \\ +\text{voisé} \end{array} \right] \longrightarrow [+\text{sonant}]$

39. On rappellera que dans l'usage des générativistes les crochets carrés indiquent une conjonction de traits (relation « et »), tandis que les accolades indiquent une disjonction de traits (relation « ou ») ; α équivaldra indifféremment à + ou à —, mais pas à un trait non encore spécifié.

(13) [+antérieur] \longrightarrow [+consonantique]

(14) $\left[\begin{array}{l} +\text{antérieur} \\ +\text{continu} \\ -\text{voisé} \end{array} \right] \longrightarrow$ [+strident]

A première vue, ces règles formulent des implications allant du membre de gauche au membre de droite. En fait ce sont tout aussi bien des règles de réécriture, puisqu'à l'intérieur d'un segment donné elles *réécrivent* comme positifs des traits jusque-là non spécifiés. Une formule telle que (2) :

[+arrondi] \longrightarrow [+arrière]

équivalent à :

[O arrière] \longrightarrow [+arrière] / $\left[\begin{array}{c} \text{—} \\ +\text{arrondi} \end{array} \right]$,

O indiquant que le trait n'est pas spécifié. Mais ce ne sont pas des règles « contextuelles », car leur conditionnement n'inclut aucun trait extérieur au segment. Or les règles proprement contextuelles tiennent compte des segments voisins : c'est le cas, par exemple, de la règle qui décrit la neutralisation de la quantité vocalique dans l'hiatus (*vocalis ante vocalem corripitur*) :

[+long] \rightarrow [—long] / — [+vocalique],

ou encore de celles, énoncées plus haut, qui prédisent l'apparition des glides *j* et *w*. Nous limitant au paradigme des segments, nous n'avons donc énuméré présentement que les règles non contextuelles⁴⁰.

Ces réflexions amènent à situer nos règles de prédiction par rapport aux conventions de marquage (*marking conventions*) dont Chomsky-Halle font usage⁴¹. On constatera des différences considérables. Chez eux, l'ambition avouée est d'écrire les règles universelles de la phonologie, c'est-à-dire d'établir entre les traits phoniques les solidarités contextuelles aussi bien que non contextuelles qui s'imposent à toutes les langues. On disposerait ainsi d'un cadre relevant de la théorie linguistique, c'est-à-dire de la grammaire

40. Si l'on n'y prend pas garde, la terminologie donnera lieu à des confusions : en grammaire générative, les règles non contextuelles sont dites syntagmatiques alors que dans la composante phonologique elles permettent seulement de traiter la *paradigmatique* et non la *syntagmatique* (la combinatoire) des segments.

41. *SPE*, p. 403 sq.

universelle, et il n'y aurait plus à le répéter chaque fois qu'on élabore la grammaire d'une langue particulière. Mais les auteurs de *The Sound Pattern of English* reconnaissent volontiers que ce but n'est pas encore atteint : on ne peut suggérer pour l'instant que des hypothèses fragmentaires. Le descripteur d'une langue particulière, qui est soumis à des exigences immédiates d'exhaustivité, ne peut donc attendre la réalisation d'un objectif séduisant, mais lointain. Il est fondé à présenter son travail sans avoir fait le départ entre les règles particulières et les règles universelles. Du même coup il devient possible d'isoler, comme nous l'avons fait, les règles non contextuelles des règles contextuelles, dont nous ne donnerons ici que quelques échantillons à des fins d'illustration méthodologique.

D'autre part on n'a peut-être pas besoin d'aller aussi loin que possible dans l'effort pour restreindre l'effectif des traits non prédits. Car avec de l'ingéniosité on pourrait réduire les données initiales à peu de chose. Mais pour ce faire, on doit recourir à des artifices qui nous paraissent tourner le dos au réalisme et en tous cas rendre plus malaisée la comparaison avec la phonologie classique. Ainsi il serait facile d'éliminer tout trait négatif, non seulement [—haut] et [—arrondi], qui sont absents des règles de prédiction, mais aussi [—voisé], qui y joue un rôle. Il suffirait par exemple, après avoir introduit les traits non prédits positifs, de poser en règle préliminaire que tous les autres sont à spécifier comme négatifs, en suite de quoi un ensemble de règles analogues à celles qui ont été données ci-dessus en réécrirait un certain nombre comme positifs. L'inconvénient majeur est que la règle préliminaire introduit sur le même pied des traits négatifs dont le sort est très différent : les uns devront être réécrits comme positifs, tandis que parmi les autres, qui ne seront pas modifiés par la suite, une partie sera incluse dans les règles. Pour ne pas masquer cette diversité de statut, nous avons préféré, même aux dépens de l'économie, introduire dans la caractérisation initiale le trait [—voisé] quand il intervient dans les règles et ne négativiser qu'à la fin les traits échappant aux règles de prédiction. L'exception faite pour [—haut] et [—arrondi], introduits d'emblée malgré leur absence dans les règles, comporte des justifications particulières, qui seront fournies dans la section V.

De même nous n'avons pas opéré avec la notion de marque telle que Chomsky-Halle l'ont définie⁴². Pour eux, les traits sont au départ « marqués » ou « non marqués », mais les traits marqués peuvent être soit simplement indiqués comme tels, auquel cas les règles intervenant ensuite devront préciser comment il faut les réécrire, soit affectés d'emblée du coefficient positif ou négatif. Nous avons renoncé à cette manière de faire, qui aboutit à caractériser initialement les traits de quatre manières différentes : non marqués, marqués, positifs, négatifs. Si l'on considère que seuls les traits non marqués sont totalement prédits, elle crée entre eux et les traits totalement spécifiés au départ une catégorie particulière, celle des traits partiellement prédits. Bien que ce mécanisme puissant comporte des justifications indirectes, notre présentation plus simple fait mieux apparaître le binarisme qui est malgré tout inhérent à la phonologie générative.

Du reste, le but que nous nous sommes fixé étant la description du latin et non l'établissement de conventions universelles, il n'est pas sûr que toute réduction de l'effectif des traits non prédits aboutisse à une économie bien substantielle, dans la mesure où, poussée à l'extrême, cette réduction a pour contrepartie le gonflement des règles de prédiction. Certes, puisque la théorie générative s'intéresse à la confection de grammaires complètes et que celles-ci doivent contenir le dictionnaire des morphèmes (« formants ») de la langue, ce dictionnaire sera d'autant moins long qu'il comprendra moins d'informations pour chaque entrée. Tant que le signifiant de chaque morphème est stocké sous la forme d'une série de traits phoniques, il y a un intérêt majeur à réduire le nombre de ceux-ci et à confier aux règles le soin d'introduire les autres. Mais on peut tout aussi bien caractériser chaque segment par un symbole unique et spécifier ultérieurement son contenu en traits à l'aide d'un programme annexe. En elle-même, la place prise par un tel programme (par exemple dans la mémoire d'un ordinateur) est faible ; seul compte alors le nombre moyen d'opérations qu'exige la mise en œuvre du programme et il grandit rapidement si le programme est compliqué : on tient là une justification à l'adoption d'un mécanisme relativement simple. Rien n'empêcherait même de poser une règle propre à chaque segment : le total

42. *SPE*, p. 402 sq.

en serait de 28, soit le double de celui que nous avons proposé, mais il suffit d'appliquer une règle par segment, pour un résultat finalement identique. D'autre part ces règles n'auraient pas besoin d'être ordonnées ou du moins l'ordre où on les rangerait, par exemple selon la fréquence décroissante de leur application, ne présenterait que des avantages d'ordre pratique, non un caractère de nécessité. Dans ces règles la partie de gauche serait à volonté soit un symbole de segment très comparable aux symboles de la phonologie classique, soit le sous-ensemble des traits non prédits, tandis que le membre de droite⁴³ serait formé dans le premier cas par l'ensemble des traits phoniques constitutifs du segment, dans le second par le sous-ensemble des traits prédits, c'est-à-dire le complémentaire de celui qui figure à gauche.

Quoi qu'il en soit de ces suggestions, dont le résultat final est équivalent même si on peut discuter de leur hiérarchie, les plus conformes aux habitudes des générativistes et en particulier celle que nous avons nous-même détaillée opèrent en distinguant des sous-ensembles de traits non prédits et des sous-ensembles de traits prédits : est-on vraiment si loin des ensembles de traits pertinents utilisés par la phonologie pragoise, laquelle oppose les traits pertinents aux traits redondants, même si l'inventaire des traits qu'on adopte n'est pas exactement le même dans les deux techniques?

V

Entre segments de la phonologie générative et phonèmes de la phonologie pragoise, une correspondance terme à terme peut donc être établie, à condition de dégager un certain nombre d'équivalences entre les traits, ou complexes de traits, non prédits et les traits, ou complexes de traits, pertinents. Rappelons encore qu'il s'agit du latin et que nous ne prétendons nullement à des équations de valeur universelle. Sans reprendre sauf sur un point les termes homonymes, dont l'identité de forme recouvre à dessein une identité de contenu⁴⁴, on posera donc les formules ci-dessous. En

43. On peut admettre dans le membre de droite soit indifféremment des traits positifs et négatifs, soit seulement des traits positifs, en confiant à une convention générale le soin de spécifier négativement le reste.

44. Pour éviter une confusion, on soulignera que chez les générativistes

principe elles énoncent une relation commutative, c'est-à-dire qu'elles peuvent se lire indifféremment de gauche à droite (« [+vocalique] correspond à *voyelle* ») ou de droite à gauche (« *voyelle* correspond à [+vocalique] »). Toutefois certaines sont soumises à une condition qui, selon l'usage des générativistes, est indiquée à droite d'une barre oblique. Mais cette restriction n'est utile que dans un seul sens, quand on lit l'équivalence de gauche à droite ; dans l'autre sens, elle est superflue, car jamais il n'arrive que la condition ne soit pas satisfaite. Ainsi [+haut] doit être lié à [+vocalique] pour correspondre à *fermé* ; en revanche, jamais *fermé* ne qualifie un phonème réalisé par un segment auquel les générativistes refuseraient, au moins à l'entrée de la composante phonologique, le trait [+vocalique]. D'autre part on a donné entre parenthèses les traits pertinents qui sont impliqués par un autre : par exemple, le trait *latéral* ne figure que dans une *consonne apicale fricative voisée*, tous traits mis pour cette raison entre parenthèses.

| | |
|---------------|---|
| [+vocalique] | correspond à <i>voyelle</i> ⁴⁵ , |
| [+haut] | correspond à <i>fermé</i> /[+vocalique], |
| [—haut] | correspond à <i>intermédiaire</i> , |
| [+bas] | correspond à <i>ouvert</i> /[+vocalique], |
| [—arrondi] | correspond à <i>palatal</i> , |
| [+arrondi] | correspond à <i>vélaire</i> /[+vocalique], |
| [+antérieur] | correspond à <i>labiale (consonne)</i> , |
| [+coronal] | correspond à <i>apicale (consonne)</i> , |
| [+haut] | correspond à <i>dorsale non arrondie (consonne)</i> |
| | / { +press. infr. { |
| | } α voisé { |

le trait « antérieur » (*anterior*) vise une région de la bouche (des alvéoles aux lèvres) quelle que soit la position de la langue ; ils ont aussi un trait « arrière » (*back*) pour désigner la position de la langue par rapport au sommet de la voûte palatine. C'est seulement à ce dernier trait que répond l'opposition dénommée en phonologie classique « avant ~ arrière », « antérieure ~ postérieure » ou « palatale ~ vélaire ». Dans la définition des « phonèmes » vocaliques, nous avons fait choix de la dernière dénomination, pour éviter toute homonymie fâcheuse.

45. A cause de *h* (et aussi de *j* et *w*), les consonnes de la phonologie pragoise débordent les segments [+consonantique] de la phonologie générative. Les glides se caractérisent en effet comme [+sonant, —vocalique, —consonantique]. Par conséquent les consonnes reconnues par les Pragois sont seulement les segments qui ne sont pas marqués [+vocalique] en phonologie générative.

| | |
|---|--|
| [+arrondi] | correspond à <i>dorsale arrondie (consonne)</i> /[α voisé], |
| [+continu] | correspond à <i>fricatif</i> , |
| [+press. infr.] | correspond à <i>aspiré</i> / $\left. \begin{array}{l} +\text{antérieur} \\ +\text{coronal} \\ +\text{haut} \end{array} \right\}$, |
| $\left[\begin{array}{l} +\text{bas} \\ +\text{press. infr.} \end{array} \right]$ | correspond à <i>glottale (consonne fricative)</i> , |
| [+press. infr.] | correspond à <i>roulée (consonne apicale fricative)</i> /[+voisé], |
| $\left[\begin{array}{l} +\text{continu} \\ +\text{voisé} \end{array} \right]$ | correspond à <i>latérale (consonne apicale fricative voisée)</i> . |

Afin que les correspondances soient complètes, il faut aussi faire entrer en compte, pour les consonnes le trait [—continu], pour les voyelles le trait [—long], qui n'ont pas été donnés parmi les traits non prédits. On ajoutera donc les équivalences suivantes :

| | |
|------------|---|
| [—continu] | correspond à <i>occlusive non-nasale (consonne)</i> , |
| [—long] | correspond à <i>bref</i> /[+vocalique]. |

Elles ne font guère de difficulté : dans la description d'inspiration pragoise, le trait « occlusif » aurait pu être appelé « non-fricatif » et le trait « bref » aurait pu être appelé « non-long » ; d'une façon générale, les traits pertinents définis négativement (« non-nasal », « non-voisé ») peuvent correspondre à des traits prédits homonymes, à condition bien sûr que ces derniers soient eux aussi caractérisés négativement. La théorie des oppositions privatives trouve ici un point d'application.

Il faut aussi attirer l'attention sur la présence de deux autres traits négatifs, [—haut] et [—arrondi], dans les formules d'équivalence. Elle fournit un motif à leur insertion dans la liste des traits non prédits. Étant donné que ni [—haut], ni [—arrondi] ne jouent un rôle quelconque dans les règles de prédiction, ils auraient pu être toujours introduits par la convention finale spécifiant comme négatifs tous les traits non encore précisés. Mais alors il aurait fallu retenir dans les équivalences non seulement tous les traits non prédits, mais aussi certains traits prédits, du moins pour les voyelles. A vrai dire, cette position serait défendable pour [—arrondi], comme du reste pour [—long], étudié ci-dessus, parce que ces

deux traits font partie d'une catégorie particulière : ils sont la contrepartie négative de traits constamment non prédits. Or ces derniers doivent être distingués des traits non constamment prédits, tels les traits [+antérieur] et [+continu] pour les consonnes. Lorsqu'il s'agit de traits non constamment prédits, leur non-spécification ne permet pas, en dehors des règles de prédiction, de savoir s'ils seront finalement introduits sous forme positive ou négative. Au contraire, lorsqu'il s'agit de traits constamment non prédits, leur non-spécification indique d'emblée qu'ils seront introduits sous forme négative⁴⁶. Mais ce statut spécial permet tout aussi bien de les adjoindre aux traits non prédits. Or il existe un autre argument pour agir ainsi : c'est l'exigence de réalisme. Si on ne retient pas [—haut] et [—arrondi] parmi les traits non prédits, le segment *ɛ* sera défini par le seul trait [+vocalique] ; c'est en faire la voyelle de base, ce qui paraît peu naturel, alors que Chomsky-Halle eux-mêmes ont cherché des solutions pour parer à de tels inconvénients⁴⁷.

VI

Résumons : quand on décrit le latin, on peut introduire tout morphème (tout formant), lexical ou non, sous la forme d'une suite de phonèmes ou sous la forme d'une suite de segments⁴⁸. Les deux présentations peuvent être mises en correspondance. Lorsqu'on adopte la présentation sous forme de segments telle que les générativistes la préconisent, c'est-à-dire sous forme d'une matrice entièrement spécifiée de traits phoniques, l'information est plus riche, puisqu'elle inclut tout ou partie de ce que la phonologie classique regarde comme redondant ; mais faute d'une information directe sur la prononciation latine, cet enrichissement s'effectue dans une certaine mesure aux dépens de la sécurité : ainsi on spécifie

46. En effet, dans la partie droite des règles de prédiction, on ne trouve que des spécifications positives, qui ne concernent naturellement que les traits prédits. Il n'en sera pas de même pour les règles contextuelles.

47. *SPE*, p. 400 sq.

48. A un morphème fonctionnellement unique correspondent naturellement non pas une, mais plusieurs suites de segments toutes les fois qu'on a affaire à des variantes de signifiant. Mais c'est un problème de morphophonologie.

les nasales latines comme voisées sans savoir avec certitude s'il s'agissait d'un trait constant.

Mais qu'elle soit introduite sous l'aspect de phonèmes et de traits pertinents ou sous celui d'ensembles de traits phoniques, les uns non prédits, les autres prédits à partir des premiers, l'information ainsi fournie demande à être aussi traitée du point de vue de la combinatoire entre phonèmes, ou segments. Sans entrer dans le détail, nous rappellerons que la phonologie classique dispose à cette fin de deux notions, celle de variante conditionnée (facultative ou obligatoire) et celle de neutralisation, tandis que la phonologie générative use de règles contextuelles. Il a été signalé plus haut que les réalisations [j] et [ĩ], l'une consonne, l'autre voyelle, peuvent être considérées comme les variantes conditionnées d'un phonème /ĩ/, et l'on a fourni les règles qui dans les segments *ĩ* et *ũ*, dont la définition inclut [+vocalique] parmi les traits non prédits, réécrivent ce trait sous forme négative. Mais les faits de variante⁴⁹ sont souvent, pour une langue ancienne, non pas difficiles à décrire, mais peu ou pas accessibles en eux-mêmes, faute de renseignements précis. Ils portent souvent du reste sur les traits les moins importants, traits redondants ou traits prédits. Bien plus intéressants sont les faits de neutralisation, qui ici encore peuvent être décrits selon les deux techniques. Prenons à titre d'exemple l'abrégement des voyelles longues devant consonne finale autre que *s* ; c'est un phénomène diachronique, mais il crée synchroniquement un état de langue où, en finale de mot, les voyelles ne se réalisent jamais qu'avec la quantité brève si elles apparaissent dans une syllabe fermée non terminée par une sifflante. Pour les phonologues de tradition pragoise, il y a dans ce contexte phonique neutralisation de l'opposition entre brèves et longues, au profit des réalisations brèves. Pour les générativistes, on posera une règle telle que :

$$[+long] \rightarrow [-long] / V(C) \text{ ————— } \left[\begin{array}{l} -\text{vocalique} \\ -\text{strident} \end{array} \right] \#^{50},$$

49. C'est dans cette rubrique qu'il faudrait traiter de la distinction entre le *l* dit palatal et le *l* dit vélaire. Le second se distinguerait du premier, que nous avons pris pour base de la description, par les traits [+arrière] et peut-être [+haut]. Voir *SPE*, p. 304-306, ainsi que la description donnée par Grammont, *Traité de phonétique*, 5^e éd., Paris, 1956, p. 72.

50. Pour éviter que dans les mots du type *ratio* cette règle n'engendre des

où V symbolise une voyelle quelconque, où C symbolise une consonne ou un groupe de consonnes et où les parenthèses signalent la possibilité pour un élément d'être absent sans que la règle cesse de s'appliquer.

Nous voyons à la formulation des générativistes au moins un avantage. Il réside dans la souplesse de présentation morphologique qu'elle permet. Toutes les fois qu'un même formant figure dans des contextes différents (donc à l'intérieur de plusieurs mots ou de plusieurs formes fléchies d'un même mot), deux cas peuvent exister. S'il y a des contextes où ne s'applique aucune règle contextuelle de réécriture, ce sont eux qui fournissent la forme de base : ainsi le radical de *diēm* se verra attribuer la forme # diē+, parce que le nominatif *diēs* est sans ambiguïté ; nul besoin de faire intervenir quelque part l'archiphonème /ē/, comme dans la tradition pragoise. Là où on ne dispose pas de contexte non ambigu, par exemple pour la finale -ūm de génitif pluriel, deux possibilités sont ouvertes : soit de spécifier le trait en litige, d'une façon tout à fait arbitraire ou en faisant appel à des arguments externes (étymologie, etc.), soit de le donner sous la forme [α long], ce qui dispense de le spécifier : quelle que soit la solution adoptée, la représentation phonétique demeure la même.

Signalons cependant un problème. Dans l'énoncé de telles règles, on est parfois amené à insérer des traits prédits pour spécifier le contexte adéquat. Ainsi l'exemple ci-dessus fait appel aux traits [—vocalique] et [—strident] ; pour s'en passer, on aurait dû énumérer les segments consonantiques attestés en fin de mot, à l'exception de s, ce qui aurait alourdi la formulation. Avec celle que nous avons adoptée, il faut appliquer les règles contextuelles une fois seulement que les traits prédits ont été spécifiés. Il y a donc là deux questions connexes, l'une relative au départ entre traits prédits et traits non prédits, l'autre à l'ordre qu'il est le plus avantageux de respecter dans l'application des règles contextuelles et non contextuelles.

Sur tous ces points et sur d'autres, seuls des travaux ultérieurs fourniront des arguments plus précis et plus

finales -ōn, au lieu de -ō, à partir de -ōn, il faut appliquer au préalable une règle d'effacement :

$$n \longrightarrow \emptyset \cdot / \quad V \quad (C) \quad \left[\begin{array}{l} + \text{ arrondi} \\ + \text{ long} \end{array} \right] \longrightarrow \#.$$

nombreux en faveur des diverses solutions qu'on peut imaginer. Nous avons simplement voulu élaborer une hypothèse de travail explicite et la soumettre aux suggestions critiques des spécialistes. Selon nous, le cadre qui a été proposé peut être pris pour base d'une description du latin : elle puiserait dans les ressources de la phonologie générative sans s'interdire de tirer profit d'une phonologie plus classique, à base de commutation.

Xavier MIGNOT.

546, avenue de Saint-Maur,
34000 Montpellier.

RÉFLEXIONS SUR LA PHONOLOGIE DU VOCALISME OSQUE

SOMMAIRE. — Les faits utilisés sont depuis longtemps connus (à l'exception du complément récent d'information apporté par les nouveaux textes osco-grecs). On s'est ici proposé : d'une part, en précisant les relations entre phonologie et graphie, d'évaluer les exigences de ceux qui écrivaient quant à l'adéquation de la seconde à la première ; d'autre part, en reconstruisant étape par étape la genèse (préhistorique) du système, d'illustrer le jeu évolutif combiné des oppositions de timbres et des oppositions de quantité.

1. L'osque¹ nous est connu par trois centaines, environ, d'inscriptions² qui s'étagent du iv^e s. avant notre ère au i^{er} s. après, mais dont la majorité appartient aux iii^e et ii^e s. Cette longue période est marquée par une grande stabilité de la langue, ce qui rend légitime la prise en compte de l'ensemble des données épigraphiques dans une description quasi synchronique. Il sera question ici de la phonologie vocalique, au sens étroit du terme ; les diphtongues³ ont été laissées hors champ.

Comme dans le cas de toute langue morte, notre connais-

1. Renvoi : par Pl, à la description de R. von Planta, *Gramm. der o. u. Dialekte* (1897) ; par Bu², à celle de C. D. Buck, *A grammar of oscan and umbrian* (2^e éd., 1928) ; par OGrI et OGrII respectivement, à nos études « Phonologie osque et graphie grecque », *Rev. Ét. Anc.* LXXII, 1970, p. 271-316 et LXXIV, 1972, p. 5-13. Pour l'étymologie, renvoi par IEW à J. Pokorny, *Indogerm. etym. Wörterbuch*, 1959.

2. Sauf pour les textes venus au jour depuis vingt ans, renvois aux nos du recueil de E. Vetter, *Handb. der it. Dial.* I, 1953.

3. D'une part, *ai*, *ei*, *oi*, avec graphies : *AI* puis *Aí*, *EI* puis *Eí*, *OI* puis *Óí* en osque central (§ 2 b) ; *AI* (ou *AE*), *EI*, *OI* dans l'osque en graphie latine (§ 2 a) ; *ai*, *ei* puis *ηi*, *oi* en osque méridional (§ 2 c). D'autre part (après passage préhistorique de **eu* à *ou*), *au* et *ou*, avec graphies : *AV*, *UV* puis *úv* en osque central ; *AV*, *OV* dans l'osque en graphie latine ; *av* ou *αF*, *ov* ou *oF* puis *ov* ou *ωF* en osque méridional. — Cf. OGrI, § 7.

sance est tributaire des conditions graphiques ; aussi a-t-on d'abord rappelé celles-ci, en ce qui concerne tant les timbres (§§ 2-7) que les quantités (§§ 8-12).

Les graphies ont varié avec les lieux et avec les temps. Il se trouve que les systèmes de notation les plus *explicites* appartiennent à l'osque central, à partir de 300 environ. C'est donc sur l'osque central postérieur à 300 que reposera la description ci-après ; c'est lui, d'ailleurs, qui nous fournit plus des trois quarts des inscriptions. On admettra que, substantiellement, la description est valable pour l'ensemble du domaine.

A) *Sujétions graphiques : notation des timbres.*

2. Le domaine osque, au sens le plus large du terme⁴, comprend trois provinces, entre lesquelles des différenciations dialectales mineures ont existé, mais qui se distinguent surtout par l'appareil graphique utilisé⁵ :

a) Au Nord, Paelignī, Marrūcīnī, Vestīnī n'ont appris à écrire⁶ que vers 300, lors de l'emprise politique de Rome, et ont donc employé d'emblée l'alphabet latin, qu'ils n'ont pas, pour les voyelles, modifié ; ce qui leur procurait un répertoire de cinq signes vocaliques⁷ : *I, E, A, O, V*.

b) Au centre, la conquête de la Campanie avait mis les Samnites, dans la seconde moitié du v^e s., en contact avec une région de civilisation étrusque (et aussi, accessoirement, avec les établissements grecs du golfe de Naples). Vers 400, ils instituent, pour noter leur langue, un alphabet adapté du modèle étrusque⁸ ;

4. C'est-à-dire en y incluant, avec Vetter (« Nordoskisch » : textes 202-221), les domaines pélignien, marrucin, vestin, que la plupart des autres ouvrages groupent avec les « parlers centraux » (intermédiaires à l'osque et à l'ombrien).

5. Les *dates* indiquées ci-après pour l'introduction ou la réforme de l'écriture sont, bien entendu, *approximatives*.

6. Il y a un *hiatus chronologique* (cf. aussi n. 11) entre l'instauration (III^e s.) d'une écriture latine dans ces régions pour des parlers de type osque, et le plus ancien usage dans ces mêmes régions (à Castelvecchio Subequo en zone plus tard pélignienne ; à Capistrano, en zone plus tard vestine ; à Crecchio, en zone plus tard marrucine) d'une écriture archaïque adaptée de l'étrusque pour des parlers de type picénien (cf. V. Pisani, *Atti del II Convegno di Studi Etruschi: I Piceni e la civiltà etrusco-italica*, 1959, p. 75-92).

7. *I* et *V* servant de plus, comme en latin, à la notation des seconds éléments de diphtongues (n. 3) et à celle des semi-voyelles [j], [ɥ].

8. C'est, cependant, la connaissance d'un *modèle accessoire grec* qui leur a permis de remédier aux insuffisances du modèle étrusque pour la notation distincte des occlusives sonores [b], [d], [g].

b1) Dans une première phase, qui couvre, en gros, le iv^e s., ils se satisfont de la notation vocalique fournie par l'étrusque, avec les quatre lettres⁹ I, E, A, U ;

b2) Une réforme intervient vers 300, qui introduit¹⁰ deux signes diacrités í et ú ; désormais í notera une voyelle plus ouverte que celle à laquelle se restreint dès lors l'emploi de l'ancien signe I (mais plus fermée que E) ; désormais, ú notera une voyelle plus ouverte que celle à laquelle se restreint dès lors l'emploi de l'ancien signe U (mais plus fermée que A).

Il est présumable que l'institution initiale de l'alphabet indigène s'était faite en Campanie ; peut-être la réforme des années 300 a-t-elle pris naissance dans les écoles scribales de cette même région. Ce qui est sûr c'est que la diffusion de l'écriture, puis celle de la réforme, ont été rapides et homogènes dans toute la région centrale : Campanie et Samnium (en ajoutant, aux Samnites, au Sud les Hirpīnī, à l'Est les Frentānī).

c) Au Sud, la conquête de la Lucanie et ensuite du Bruttium (exception faite des établissements côtiers grecs) met en contact les Samnites avec les colonies de Grande-Grèce. Ils se constituent¹¹ vers 350, un alphabet adapté du modèle grec¹² ;

c1) Une première phase, correspondant à la seconde moitié du iv^e s., est celle où ils utilisent les cinq lettres¹³ ι, ε, α, ο, υ, cette dernière alors avec valeur [u] ;

9. La lettre I sert, de plus, comme en étrusque, à noter second élément de diphtongue (n. 3) et semi-voyelle [i]. Mais, comme en étrusque, U est exclusivement vocalique, et un signe distinct V est employé pour second élément de diphtongue (n. 3) et semi-voyelle [y].

10. Ces signes nouveaux prennent place, dans l'abécédaire osque, en queue de liste, comme il est d'usage pour les lettres additionnelles (Pompeï, 69 a : ... M, N, P, R, S, T, U, F, í, ú).

11. Il y a un *hiatus chronologique* (cf. aussi n. 6) entre l'instauration (vers 350 ; probablement en Lucanie) d'une écriture grecque pour des parlers de type osque et le plus ancien usage (550-450), au moins en Bruttium, d'une écriture de type achéen archaïque pour des parlers de type « sud-italique » (voir notre étude dans *Rev. Ét. Anc.* LXXV, 1973, p. 1-12).

12. La distinction des phases 1 et 2 a pu être reconnue grâce à la découverte des textes de Rossano di Vaglio (Potenza), et définie dans *OGrI*. En fait, l'orthographe osque méridionale a été quelque peu flottante, et on ne peut ici entrer dans les détails ; nous indiquons, en c 1/c 2, l'essentiel.

13. La lettre ι sert aussi à noter second élément de diphtongue (n. 3) et semi-voyelle [i]. La lettre υ sert aussi quelquefois à noter un second élément de diphtongue ; mais celui-ci est plus souvent écrit F, et la semi-voyelle [y] est toujours écrite F.

c2) Vers 300 intervient une réforme graphique. D'une part, pour [u], on abandonne la lettre υ, qui, dans le monde grec adjacent, notait désormais une voyelle évoluant vers [ü], et on y substitue le digramme ου, réforme qui ne modifie pas le nombre des notations vocaliques pour la région vélaire. Mais, d'autre part, il y a *addition* d'une notation¹⁴ supplémentaire dans la région palatale, par adoption du digramme ει, lequel notera désormais un timbre intermédiaire entre ι et ε. D'où un système graphique à six termes : ι, ει, ε, α, ο, ου ;

c3) La romanisation commençante, au début du 1^{er} s. avant notre ère, est marquée par l'emploi transitoire de l'alphabet latin pour les ultimes usages écrits de l'osque méridional (2 : loi de Bantia). Il y a, alors, rétrogradation d'un système de six signes (c2) à un système de cinq signes (I, E, A, O, V), analogue à celui de l'osque septentrional (a).

3. Les systèmes graphiques les plus développés mettent donc en évidence l'existence en osque de six timbres vocaliques : un *i* fermé, un *i* ouvert (qu'on pourrait aussi bien¹⁵ décrire comme un *e* fermé), un *e* (ouvert), un *a*, un *o*, un *u*. Les correspondances sont les suivantes :

| | § 2a | § 2b1 | § 2b2 | § 2c1 | § 2c2 | § 2c3 |
|----------|------|-------|-------|-------|-------|-------|
| <i>i</i> | I } | I } | I | ι | ι | I } |
| <i>i</i> | I } | I } | í | ε } | ει | I } |
| <i>e</i> | E | E | E | ε } | ε | E |
| <i>a</i> | A | A | A | α | α | A |
| <i>o</i> | O | U } | Ú | ο | ο | O |
| <i>u</i> | V | U } | U | υ | ου | V |

14. Mais *sans* retrouver la *même* distribution que dans le système c 1 : voir § 3.

15. Si les grammaires osques ont préféré écrire *i* plutôt que *e*, c'est qu'elles datent d'une époque où l'on ignorait la graphie osco-grecque archaïque (qui use du même signe pour cette voyelle et pour *e* ouvert), et où la seule indication fournie par l'écriture était l'usage du même signe pour cette voyelle et pour *i* fermé tant en graphie osco-latine qu'en graphie osco-étrusque archaïque. Il y aurait deux arguments pour une symbolisation *e*. D'une part, la correspondance : osco-étrusque -*ris*/osco-grec -*ις*, osco-latin -*IES* au nomin. masc. sg. des gentiles. D'autre part, l'orthographe [D]ÍKÚLÚS (169) pour le nom du « jour » (de **dyē-*) ; que *i* y note yod et *i* voyelle (en l'espèce, longue) résulte de l'évolution ultérieure du mot, avec le *ZICOLOM* de Bantia (2) où *Z* est l'aboutissement d'occl. dent. sonore+yod, et *I* la même voyelle écrite *i* dans l'autre graphie ; est plus satisfaisante, pour *tri-*, une symbolisation [dyē-] qu'une symbolisation [dyi-].

Les distinctions maximales ci-dessus ont un caractère phonologique. Les six timbres vocaliques se manifestent :

- a) Indépendamment des distinctions quantitatives : tous¹⁶ existaient à la fois avec quantité brève et quantité longue ;
- b) Indépendamment des positions dans le mot : tous, par exemple, nous sont connus en syllabe initiale ouverte ;
- c) Indépendamment de l'entourage consonantique.

4. En revanche, est à considérer comme une *variante combinatoire* la forme particulière¹⁷ prise par *ũ* à partir du III^e s.¹⁸, en syllabe non finale, *après consonne dentale* (*t, d, n, s*) en osque central et méridional ; c'est pourquoi il n'en a pas été question aux §§ 2-3. Il s'agit d'une palatalisation [u] > [iu] > [iũ] > [ũ], dont l'étape ultime [ũ] n'est constatable que dans le plus tardif des textes méridionaux¹⁹.

Graphies successives : en osque central u (archaïque), ensuite digramme iu ; en osque méridional : u (archaïque), ensuite iou, tardivement ũ.

5. Si nous revenons maintenant aux six phonèmes vocaux que l'écriture permet, dans les meilleures conditions, de reconnaître (§ 3), plusieurs observations s'imposent :

a) Les réformes des années 300 en osque central (§ 2b2) et méridional (§ 2c2) témoignent, au niveau de certaines écoles sribales, d'un souci d'adéquation meilleure de l'orthographe à la phonologie.

b) A ce même niveau « lettré », les exigences avaient été moindres, au départ, dans les trois provinces graphiques (§§ 2a, 2b1, 2c1), aucune modification n'étant alors apportée ni aux modèles latin et grec (à cinq signes), ni au modèle étrusque (à quatre signes). Ce dernier cas (celui du système le plus déficient) est d'autant plus notable que les instaurateurs campaniens de l'écriture osque se sont, de manière

16. Si l'on admet que c'est seulement par hasard que o n'apparaît pas dans nos textes avec quantité longue (§ 16 b).

17. Étude d'ensemble : *OGrI*, §§ 14-16 ; depuis lors, un nouvel exemple archaïque de w- (voir n. 18).

18. Antérieurement, graphie u en osque central (SUPRUIS, 6 ; FATUVEIS, 165), graphie u en osque méridional : σπ (192) et (nouvel exemple) νμυλοι (deux fois à Rossano en RV-35 : *Rendic. Lincei* XXVII, 1972, p. 408 sv.).

19. Defixio (I^{er} s. avant J.-C. ?) avec prénom (acc.) νμψιμ (*OGrI*, n° 35), où u ne vaut plus [u] comme à date archaïque, mais [ũ].

générale, référés à la fois à un modèle principal étrusque et à un modèle accessoire grec ; à ce dernier, ils ont demandé une notation de la corrélation de sonorité pour les occlusives²⁰ ; il leur était aisé de lui emprunter aussi bien²¹ la lettre *o* pour leur [o] : ils n'en ont pas alors senti la nécessité.

c) Au niveau de l'exécution (ouvriers graveurs sur pierre, sur terre cuite ou sur bronze), dans le domaine central, on observe, après la réforme des années 300, d'assez nombreuses inadvertances dans le maniement de *ɪ* et de *í* d'une part, de *u* et de *ú* d'autre part (voir, par exemple, les *iuvilas* sur tuf de Capoue) ; non seulement à travers des emplois de *ɪ* au lieu de *í*, de *u* au lieu de *ú* qui traduiraient seulement des attardements de l'orthographe ancienne, mais aussi par des emplois de *í* pour *ɪ* ou de *ú* pour *u*. Certes, toute réforme est perburbanante et s'impose rarement immédiatement ; mais, mis à part certains textes officiels particulièrement soignés, les fautes demeurent, pendant deux siècles, trop fréquentes pour qu'on ne soit pas amené à penser qu'une graphie phonologiquement correcte n'était pas ressentie comme un véritable besoin. Ajouter peut-être que le choix fait par les réformateurs de signes diacrités (au lieu de tracés nouveaux, qui auraient proposé pour *í* un signe entièrement différent de *ɪ*, pour *o* un signe entièrement différent de *u*) a, contre leurs prévisions peut-être, rendu plus malaisée l'application de la réforme, et facilité les fautes. — Une observation analogue pourrait être faite pour l'osque méridional dont l'orthographe vocalique, après 300, comporte, elle aussi, des flottements nombreux.

d) A diverses époques, en diverses circonstances, à divers niveaux de culture, on constate donc, pour l'adéquation de la graphie à la phonologie, des exigences moins poussées que, peut-être naïvement, nous modernes l'aurions attendu. Cette observation conduit, notamment à se poser (§ 6) une question sur la zone vocalique de *u*.

6. Si l'on tient pour phonologiquement satisfaisantes les graphies centrale et méridionale réformées (§ 2b2, c2), l'osque historique se présente avec un système sénaire de phonèmes vocaliques :

20. Voir n. 8.

21. Comme l'ont fait, par exemple, Latins, Falisques et Vénètes, eux aussi, dans des conditions diverses, en présence d'un modèle principal étrusque et d'un modèle accessoire grec.

| | | |
|----------|--|----------|
| <i>i</i> | | <i>u</i> |
| <i>ĩ</i> | | <i>o</i> |
| <i>e</i> | | <i>a</i> |

Mais il serait loisible d'envisager un système septénaire :

| | | | | | |
|----------|----------|----------|----------|-----------|-----------|
| <i>i</i> | | | | | <i>*u</i> |
| | <i>ĩ</i> | | | <i>*u</i> | |
| | | <i>e</i> | | <i>o</i> | |
| | | | <i>a</i> | | |

moyennant :

a) l'hypothèse (non nécessaire, mais non invraisemblable : cf. n. 45) d'évolutions phonétiques symétriques dans les zones vélaire et prépalatale, **ū* hérité²² par exemple, aboutissant²³ alors à une voyelle plus fermée que **ā* hérité²⁴, de même que **ī* hérité²⁵ aboutit à une voyelle plus fermée que **ĩ* hérité²⁶ ; etc.²⁷ ;

b) l'hypothèse que, les exigences d'adéquation étant moindres qu'on n'est porté à l'imaginer (§ 5d), aucune des graphies de l'osque n'aurait eu moyen ou souci de noter l'écart (phonologiquement pertinent) entre **u* et **ū* résultant d'une telle situation : le changement, ayant dépassé le stade infra-phonologique, serait cependant demeuré au stade infra-graphique.

La supposition d'un système septénaire n'est pas susceptible de démonstration ; aussi ne la retiendrons-nous pas dans la suite de l'exposé. Mais il semble utile qu'elle ait été ici formulée.

7. Le système sénaire lui-même, s'il se manifeste clairement à date historique dans les syllabes non finales, paraît cependant en voie de réduction en syllabe finale : en cette position, une série d'indices graphiques (étudiés dans *OGr I*, §§ 20-21) dénonce un processus de neutralisation de l'opposition des

22. Ainsi dans FRUKTATIUF 1 « **fruitātiō* », de **bhrūg-* (IEW 173).

23. Au moins en syllabe initiale, où il échappe à l'altération préhistorique qui, en syllabe finale, l'a fait passer à *ĩ* (PI § 57, Bu² § 59).

24. Ainsi dans PURASIAI 147 « *ignāriā* », de **pūr-* (IEW 828).

25. Ainsi dans BIVOS 6 « *uīū* » de **g^wiwo-* (IEW 468).

26. Ainsi dans PIS 87 « *quis* » de **k^wĩ-* (IEW 646).

27. On pourrait aussi supposer que le samprasāraṇa **-wos > -ūs* après consonne (Bu² § 91-1) donnait un *ū* fermé, de même que le samprasāraṇa **-yos > -īs* après consonne donne un *ī* fermé.

timbres [o] et [u] au profit d'un archiphonème de réalisation [û], à notations flottantes.

B) Sujétions graphiques: notation des quantités.

8. Ni le modèle étrusque²⁸, ni le modèle latin²⁹, lors de l'institution des écritures osques centrale et septentrionale, ne fournissaient de procédés graphiques pour distinguer les voyelles longues des brèves. L'osque méridional n'a pas tiré parti des possibilités que lui offrait à cet égard, au moins pour les voyelles d'aperture moyenne³⁰, l'alphabet grec de la seconde moitié du iv^e s. Encore que phonologiquement pertinentes, les corrélations de quantité ont toujours été senties comme moins nécessaires à noter que les différences de timbres (elles-mêmes, objet d'exigences inégalement poussées selon les temps et selon les lieux : §§ 2-7).

a) Or l'osque central s'est donné un procédé de notation de la longueur vocalique par redoublement des signes de voyelles. Encore que (on le rappellera plus loin), cette notation soit pratiquement restreinte aux syllabes initiales (§ 11) et, là même, demeure facultative (§ 10), c'est, dans l'histoire des écritures de l'ancienne Italie, une innovation remarquable.

La date en est difficile à préciser. Le procédé est déjà attesté (pour le nomin. sg. issu de **nēr*: graphie NIIR 5C4, 5E3, 5E5) dans un document (defixio de Cumes) *antérieur* à la réforme orthographique des années 300 (§ 2b2). La pauvreté de notre documentation pour le iv^e s., et le caractère, sans doute facultatif dès l'origine, de cette notation expliquent que nous n'en ayons pas d'autres attestations archaïques. En fait, quasi tous nos exemples sont postérieurs à 300, contemporains donc de l'alphabet réformé. Dans ce système, *ī* fermé s'écrit *ī* ou *īī*³¹; *î* ouvert s'écrit *í* ou *íí*; *ē* s'écrit *ē*

28. On a signalé l'existence, dans le corpus étrusque, d'un nombre infime d'apparents redoublements de voyelles (en dernier lieu, A. J. Pfiffig, *Die etr. Sprache*, 1969, § 14). Il est probable qu'il y a là soit lapsus de gravure, soit erreurs de lecture, soit méprises sur les limites des mots.

29. Mais, à date plus basse, voir § 8 c et n. 36.

30. En fait, les lettres η et ω n'ont été (et seulement après 300) normalement utilisées par l'osco-grec que dans les digrammes $\eta\mu$ et $\omega\upsilon/\omega F$ notant (cf. n. 3) les diphtongues *ei* et *ou*.

31. On attendrait **īī*; l'explication la plus plausible de *īī* est qu'à partir des graphies *ēī*, *āī*, *ūī* des diphtongues en *i* (marquant le caractère toujours ouvert du second élément) s'est généralisé l'usage de toujours employer *ī*, non *i*, après une autre lettre vocalique.

ou EE ; \bar{a} s'écrit A ou AA ; \bar{o} (si l'on en avait des exemples : § 16b) s'écrit sans doute * \acute{u} ou * $\acute{u}\acute{u}$; \bar{u} s'écrit U ou UU ;

b) Lorsqu'ils se sont (dans la seconde moitié du iv^e s.) constitué un alphabet sur modèle grec, les Lucaniens n'ont eu recours, accessoirement, au modèle osque central que pour lui emprunter une lettre f dont le grec était dépourvu³².

Cependant, une autre influence graphique de l'osque central sur l'osque méridional se manifeste en ce qui concerne la notation de longueur. Peu probante parce qu'isolée et incontrôlable était l'estampille de tuilier 199 à Messine : document perdu, lu $\lambda. \pi\alpha\alpha$ et interprété $\lambda. \pi\alpha\alpha(\pi\iota\varsigma)$. Mais un autel jumelé de Rossano di Vaglio à Jupiter et Méfitis³³ est venu nous fournir une double dédicace officielle du monument (II^e s.?), où figure deux fois le prétérit préverbe $\alpha\text{-}\lambda\alpha\mu\alpha\tau\epsilon\delta$ « iussit », avec le même radical verbal qu'on trouve écrit en osque central soit FAMA- (163 : Aeclanum), soit FAAMA- (23, 24, 25, 28 : Pompeï).

Sans doute est-ce peu de chose que ces graphies $\alpha\alpha$, et ne sont-elles pas de haute date. Mais il faut se rappeler que notre matériel osque méridional est très restreint, et que les mots y comportant en première syllabe une voyelle dont nous soyons sûrs qu'elle est longue sont à peine une dizaine³⁴ ; ajouter, d'autre part, que le procédé de redoublement était malaisément applicable aux voyelles notées (après 300) par des digrammes ($\epsilon\iota$, $\omicron\upsilon$). Si bien que l'extension réelle de cette notation de longueur en osque méridional nous est présentement aussi difficile à préciser que son ancienneté (procédé emprunté dès le iv^e s., ou résultant d'un emprunt ultérieur?) ;

c) C'est, en revanche, un autre point de départ qu'on doit probablement assigner, dans le domaine Nord, à des graphies

32. Cf. *OGrI* § 2.

33. Textes parallèles *RV-17* (avec $\alpha\lambda\alpha\alpha[\mu\alpha\tau\epsilon\delta]$) et *RV-18* (avec $\alpha\lambda\alpha\alpha\mu\alpha[\tau\epsilon\delta]$) : *Mem. Lincei* XVI³, 1971, p. 66 sv. En 1974 a été retrouvé un fragment (inédit *RV-43*) qui complète à droite *RV-17* et permet désormais de lire en entier $\alpha\lambda\alpha\alpha\mu\alpha\tau\epsilon\delta$.

34. Nom propre $\sigma\tau\alpha\tau\iota\varsigma$ (deux fois en 180, une fois en 196 ; cf. *STATHIS* 154, 160 a) ; $\beta\rho\alpha\tau\omega\mu$ 184 (cf. lat. *grātus* ; voir en *RV-11*, avec palatalisation, $\beta[\rho\alpha]\iota\tau\eta\iota\varsigma$, et dans l'ex-voto inédit *RV-44* $\beta\rho\alpha[\tau\eta\iota\varsigma]$; $\rho\epsilon\gamma\omicron$ (*RV-28* : *Rendic. Lincei* XXVI, 1972, p. 667 sv. ; gén. pl. répondant à lat. *rēgum*) ; $\pi\iota\zeta\eta$ *RV-19* (sur un radical * $\acute{p}id$ - du nom de la « source »). — D'autre part, avec voyelles notées (aussi bien, quand elles sont brèves) par un digramme : $\delta\omicron\upsilon\nu\alpha\chi\lambda\omicron\mu$ (*RV-20* : « * $\acute{d}\acute{o}n\acute{a}c\acute{u}l\acute{u}m$ » ; cf. *DUUNATED* 149) ; $\omicron\upsilon\pi\sigma\epsilon\nu\varsigma$ 196 (cf. *UUPSENS* 8, 10) ; $\tau\rho\epsilon\iota\delta[\omicron\mu]$ à Atena Lucana (*OGrII* § 32 ; cf. $\tau\rho\iota\beta\acute{\upsilon}\mu$ 11, etc.).

isolées, marrucine et pélignienne, du même type : d'une part, *POLEENIS* dans le règlement religieux 218 de Rapino (donnée dont on ne pourra vraiment tirer parti que lorsque ce terme obscur aura été élucidé) ; d'autre part, *PVVS* (nomin. masc. pl. en *-ōs du relatif) dans l'építaphe 213 de Corfinium (avec, il est vrai, un contexte³⁵ qui amoindrit l'autorité de cet exemple).

Il n'y a pas d'influences graphiques décelables de l'osque central sur l'osque septentrional. En revanche, ces graphies redoublées sporadiques, en zone d'influence romaine, ne sont probablement pas séparables des faits analogues qui apparaissent au II^e s. dans l'épigraphie latine elle-même³⁶ : *PAAS-TORES*, etc., et aussi dans la version en alphabet latin des Tables Eugubines³⁷ : *EETV*, etc. L'histoire de cette propagation est difficile à suivre, faute de datations assez précises pour la majorité des inscriptions en cause.

10. C'est donc sur l'osque central que se fonderont les observations ci-après (§§ 11-12). La liste des exemples est donnée en appendice à cet article ; elle comporte diverses additions et suppressions par rapport à la liste Pl § 19 ; elle renvoie, d'autre part, aux n^{os} du recueil de Vetter³⁸.

10. Dès sa création, la notation de longueur par redoublement du signe vocalique a été, et elle est restée, une spécification orthographique *facultative*.

Ainsi a-t-on, pour le pronom relatif, en regard de deux exemples de PAAM (11, 149 : finale -ām d'acc. fém. sg.), un exemple de PAM (1 B 12), un de PAD (155 : finale -ād d'abl. fém. sg.), cinq de PAS (84, 85, 88 A, 88 B, 88 B : finale -ās

35. Apostrophe aux passants *EITE VVS... PVVS...* « allez, vous... qui... » ; dans le pronom personnel *VVS* (répondant exactement à lat. *uōs*), le premier *V* note une semi-voyelle, le second une voyelle ; on peut soupçonner que le *VVS* qui précède a entraîné la graphie *PVVS* (où *VV* pour noter *ū* est justifiable, mais inattendu).

36. Cf. Leumann-Hofmann, *Lat. Gr.* § 8.

37. Cf. Pl § 19. — Mais la situation de l'ombrien est particulière. L'écriture locale antérieure s'était donné un procédé de notation (facultative) de longueur en usant de *EH* pour *ē*, etc. L'écriture latine des Tables récentes avait hérité de ce procédé (*EH* pour *ē*, etc.). L'adoption supplémentaire de la graphie *EE* pour *ē*, etc., n'a donc pas introduit une notation quantitative qui jusqu'alors fit défaut, mais a simplement diversifié les moyens d'une notation déjà existante.

38. De plus, LR renvoie aux inscriptions de Pietrabbondante publiées en 1966 par A. La Regina, *Rh. Mus.* CIX, p. 260 sv.

de nomin. fém. pl.), cinq de PÚS (1 A 8, 1 B 5, 1 B 7, 1 B 19, 147 : finale *-ōs de nomin. masc. pl.). Ainsi a-t-on, pour le radical *trēb- du nom de la « maison », quatre fois TRÍB- (1 B 2, 11, 25, 155), sept fois TRÍB- (1 B 10, 1 B 11, 1 B 13, 1 B 16, 1 B 16, 1 B 22, 27). Etc.

Les textes de quelque longueur qui sont les plus soignés quant à l'orthographe (ainsi 1 et 147) sont loin d'être consistants en matière de notation quantitative ; ils fournissent un certain nombre de doublets (en 1, SLAAG-/SLAG-, TEER-/TER-, FÍISN-/FÍSN-, TRÍB-/TRÍB- ; en 147, FUUTR-/FUTR-), outre des mots à voyelle longue non spécifiée : en 1, outre PAM et PÚS (voir plus haut), LÍG- (A 6, A 7, A 9 ; de *lēg- : IEW 658), THESA VR- (B 22, B 26 ; emprunt à θησαυρός), FRUKT- (A 21 ; de bhrūg- : IEW 173) ; en 147, PÚS (voir plus haut) et LÍG- (B 8, B 10) ; etc.

11. La distribution de ces notations en fonction de la structure du mot, est remarquable, et a été, dès les premières études de l'osque, remarquée.

a) Aucun exemple dans les syllabes finales de polysyllabes ;

b) Un seul exemple sûr³⁹, sur plus de quatre-vingts, en syllabe intérieure de polysyllabe : TRÍSTAAMENTÚD « testāmentō » (11) ; encore (bien qu'étymologiquement justifiée) cette notation AA est-elle, ici, peut-être fortuite⁴⁰ ;

c) Des exemples dans des mots monosyllabiques autonomes (NIIR, PAAM) ;

d) Des exemples dans des préverbes monosyllabiques (AA-, EE-) ;

e) La très grande majorité des exemples est en syllabe initiale de polysyllabes ;

f) A en juger par l'osque méridional α-λαμαατεδ (§ 8), la syllabe radicale d'une forme préverbée est, à cet égard, traitée graphiquement comme une syllabe initiale ;

g) Pas d'information sur le cas où dans une forme pré-

39. Le nom MELÍSSAH[] (?) en 31 (peint sur un mur de Pompeï) est de lecture incertaine ; s'il y a bien une séquence -rí-, elle est incorrecte (emprunt à gr. Μελισσαῖος, où ῖ est bref).

40. On a observé (le mot est coupé entre deux lignes) que TRÍSTAA-, en fin de l. 2, se trouve juste au-dessous de PAAM, en fin de l. 1, et que le graveur a pu être influencé par cette circonstance.

verbée, seraient longues à la fois la voyelle du préverbe monosyllabique et la voyelle radicale du verbe⁴¹.

Ces précisions sur la *position dans le mot* doivent être complétées par des précisions sur la *position dans la syllabe* :

h) Si la plupart de nos exemples se trouvent en syllabe ouverte, on en a aussi en syllabe fermée, non seulement dans le cas particulier des monosyllabes (ci-dessus, c), mais aussi à l'initiale de polysyllabes, et ceci non seulement pour des longues secondaires (KEENZSTUR, etc.) mais aussi pour des longues héritées (FÍISNU, etc.).

Enfin, à ces observations sur les *positions* des graphies doubles, il est bon d'ajouter une remarque sur leurs fréquences relatives, dans une même position, en fonction des *timbres* ;

i) Les exemples se répartissent en 55 % environ pour AA, 45 % pour l'ensemble des autres timbres. Il est, malheureusement, hors de nos moyens de savoir si, en osque, en syllabe initiale, *ā* était plus fréquent que toutes les autres voyelles longues réunies. Il se pourrait aussi que la récurrence privilégiée de AA tint, en partie au moins, à ce que les oppositions quantitatives, à l'époque de nos textes, étaient plus nettement senties pour la voyelle la plus ouverte que pour les voyelles de moyenne ou faible aperture.

12. L'osque central s'est donc créé un procédé pour noter (quel que soit le timbre) l'opposition de longue à brève. Il n'en a usé, cependant, que de façon facultative, et seulement pour les longues en syllabe initiale (en outre : de préférence, semble-t-il, dans le cas de *ā*). On en tirera une triple conséquence, quant au sentiment que les Osques avaient de leur système vocalique à date historique :

1° les corrélations de quantité étaient estimées moins nécessaires à noter que les oppositions des timbres ;

41. La voyelle initiale du verbe est brève (cf. lat. *māndāre*) dans le cas de AA-MANAFED (12, 14, 15, 17, 18, LR 2), probablement aussi (-īy-) dans celui de EE-HIANASŪM (88 A, cf. 88 B), et dans celui de EE-STINT (147 ; voir Buck² § 215-2). Dans α-λααματεδ, on a soit le préverbe *ād- (*ādf*-> *āff*-) soit le préverbe *ān- (*ānf*-> *af*-, sans qu'on sache : Buck § 73 si l'osque présentait alors le même allongement compensatoire que le latin) ; dans notre édition de 1971 (voir n. 33), notre préférence allait à *ān- à cause de l'absence de gémination de *f* ; mais la découverte (1974) de la fin du texte, avec -ατεδ (et non le -ατεδ que nous avions restitué) a montré que le graveur de RV-17, RV-18 ne notait régulièrement pas les géménées.

2° elles étaient perçues plus distinctement en syllabe initiale qu'en syllabe non initiale ;

3° elles étaient peut-être perçues d'autant plus distinctement que le timbre vocalique était plus ouvert.

C'est sur la seconde de ces constatations qu'il convient d'insister davantage :

a) A date préhistorique, les oppositions quantitatives héritées se maintiennent assez longtemps, en toute syllabe : d'une part, pour qu'en toutes positions, l'évolution de *ī (qui aboutira à i) soit distincte de celle de *i (qui aboutira à ĭ), celle de *ē (qui aboutira à ĭ), distincte de celle de *ě (qui aboutira à e), celle de *ō (qui aboutira à u) distincte de celle de *ǫ (qui aboutira à o) ; d'autre part, pour qu'en syllabe non initiale les syncopes d'époques diverses⁴² n'atteignent que des voyelles étymologiquement brèves. En revanche, les allongements compensatoires (récents) connus de nous concernent tous, en osque, la syllabe initiale⁴³ ;

b) A date historique, la prévalence de l'initiale (quelle qu'en soit la nature exacte) a eu pour conséquence (ceci nous étant révélé par des faits purement graphiques) un amenuisement des différences de quantité dans les parties subséquentes du mot. C'est-à-dire qu'est en cours un processus de neutralisation de la corrélation longue ∞ brève ailleurs qu'à l'initiale.

C) Le système et sa genèse.

13. Dans ce qui suit on considérera comme représentatives les données historiques en syllabe initiale. En effet :

a) Du point de vue des timbres, les événements phonétiques (antérieurs à l'histoire) propres à la syllabe finale n'y ont pas déterminé la naissance de phonèmes vocaliques nouveaux ; timbre [o], déjà existant ailleurs (notamment à l'initiale), pour l'aboutissement d'un ancien *-ā en finale absolue⁴⁴ ; timbre [i], déjà existant ailleurs (notamment à l'initiale), pour l'aboutissement d'un ancien *ū en syllabe finale⁴⁵ ; même timbre [i] dans le -is résultant après syncope

42. Sur quoi, outre Pl §§ 109-119 et Bu² §§ 87-90, cf. H. Benediktsson, *Norsk Tidsskr. for Sprogk.* XIX, 1960, p. 157-295.

43. Pl § 107, Bu² §§ 73-77.

44. Pl § 29, Bu² § 34.

45. Pl § 57, Bu² § 59.

(samprasāraṇa) de **-yōs* final postconsonantique⁴⁶; timbre [u], déjà existant par ailleurs (notamment à l'initiale) dans le *-us* résultant après syncope (samprasāraṇa) de **-wōs* final postconsonantique⁴⁷; etc.;

b) Du point de vue des timbres, d'autre part, la distinction des six phonèmes vocaliques, à l'époque de nos inscriptions, est en voie d'altération en syllabe finale (§ 7) mais demeure nette en syllabe non finale;

c) Du point de vue des quantités, enfin, l'opposition : longue/brève, à l'époque de nos inscriptions, est en voie d'altération en syllabe intérieure ou finale (§ 12b) mais demeure nette en syllabe initiale.

Par ailleurs, nous décrivons le système des voyelles, à date historique, comme comportant, phonologiquement, un timbre [u] unique, faute d'indices graphiques mettant en évidence une opposition [**u*]/[**u*] qui est seulement théoriquement possible (§ 6).

Ceci rappelé, on se propose de suivre l'évolution du système, entre l'état préhistorique restituable pour l'italique et l'état dont témoignent nos textes.

14. Le système italique restitué :

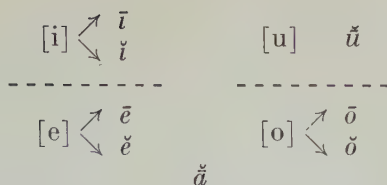
$$\begin{array}{ccc} \check{i} \sim \bar{i} & & \check{u} \sim \bar{u} \\ \check{e} \sim \bar{e} & & \check{o} \sim \bar{o} \\ \check{a} \sim \bar{a} & & \end{array}$$

est encore, dans la seconde moitié du premier millénaire avant notre ère, celui du vénète et celui du latin classique; mais, à la même époque, il présente en osco-ombrien une structure modifiée.

15. L'étape préliminaire de cette modification a été marquée par une tendance, dans les couples brève \sim longue, à réaliser la longue avec une aperture moindre que la brève, ceci du moins pour les timbres [i], [e], [o]; éventuellement aussi pour [u], mais on ne peut le démontrer (§ 6); d'où une situation :

46. Bu³ § 91.

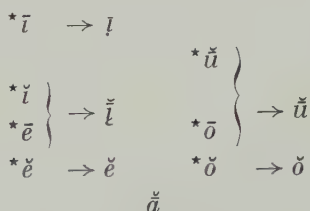
47. Bu³ § 91.



La fermeture plus grande de \bar{i} , \bar{e} , \bar{o} est conditionnée par la longueur, et n'a aucune pertinence par elle-même. Aussi longtemps que \bar{e} reste plus ouvert que \check{i} , et \bar{o} plus ouvert que u , aussi longtemps donc que ne sont pas atteintes les limites portées sur le schéma en une ligne tiretée, les incidences de cette évolution demeurent infra-phonologiques.

16. Le système, en revanche, change d'articulation à partir du moment où, l'évolution se poursuivant, ces limites sont atteintes et par là même abolies, c'est-à-dire où est réalisée une identité de timbre entre l'ancien \bar{e} et l'ancien \check{i} , comme entre l'ancien \bar{o} et \check{u} (ou entre l'ancien \bar{o} et l'ancien \check{u} , dans l'hypothèse, non démontrable, signalée au § 6).

La situation est, dès lors, la suivante :



avec une distribution sénaire des timbres qui a désormais statut phonologique.

Les oppositions de quantité qui ont servi de moteur au changement ainsi opéré, ne disparaissent pas, pour autant, du système, mais se présentent désormais avec une distribution différente (après l'éclatement des anciens couples $\bar{i} \infty \bar{i}$, $\check{e} \infty \bar{e}$, $\check{o} \infty \bar{o}$).

Le couple $\check{a} \infty \bar{a}$ demeure ; de même le couple $\check{u} \infty \bar{u}$ (sinon que son constituant \bar{u} se trouve être désormais héritier à la fois de \bar{u} et de \bar{o} anciens) ; un nouveau couple $\check{i} \infty \bar{i}$ s'est constitué sur les débris de $\bar{i} \infty \bar{i}$ et de $\check{e} \infty \bar{e}$. En revanche, i est seulement long, e et o sont seulement brefs.

16. Le système est donc demeuré construit selon deux dimensions qualitative (timbres) et quantitative (même si, temporairement les corrélations de quantité n'intéressent que trois voyelles sur six).

Encore, dans un stade ultérieur (mais sans doute avant l'histoire) le registre des alternances quantitatives va-t-il se compléter, dans le cadre nouveau du système sénaire.

a) La brève \check{e} entre dans un couple $\check{e} \infty \bar{e}$ à partir du moment où interviennent des allongements compensatoires de \check{e} dans divers contextes, par exemple (comme en latin) devant *-ns-* : KEENZSTUR⁴⁸ 149 (comme lat. *cēnsor*) de **kēns-* (IEW 566) ;

b) Ce type d'allongement affecte, dans un même environnement, toute brève quel qu'en soit le timbre ; un \bar{a} « récent », un \bar{u} « récent », un \bar{i} « récent » en résultant vont se confondre avec les \bar{a} , \bar{u} , \bar{i} préexistants ; mais il y a création de longues nouvelles dans le cas de \check{e} allongé (voir ci-dessus) et sans doute aussi dans le cas de \check{o} allongé. Il y a lieu en effet de penser, même si nos inscriptions sont là muettes, que l'osque avait des mots (p. ex. composés à premier terme **kom-* et à second terme commençant par sifflante) où \check{o} se trouvait devant nasale + sifflante, et, de ce fait, s'allongeait (comme dans lat. *cōnsul*), le seul hasard des textes nous privant⁴⁹ d'exemples de cet \bar{o} « récent » (qui s'écrirait * \acute{u} ou * $\acute{u}\acute{u}$ en graphie réformée) ;

c) Les deux brèves isolées en tant que brèves au stade précédent, sont donc intégrées par la suite dans des couples $\check{e} \infty \bar{e}$, $\check{o} \infty \bar{o}$. Reste la longue \bar{i} , isolée en tant que longue. *A priori*, l'osque aurait pu connaître, dans certains contextes, des abrégements secondaires de voyelles longues, comme en connaît le latin (*prīnceps* en regard de *prīmus*) ; mais il est exclu qu'on le sache puisque le signe non redoublé de la voyelle peut toujours noter une longue aussi bien qu'une brève ;

48. Le mot (orthographié fautivement chez Vetter p. 108, mais correctement p. 390 ; photo de l'inscription : *Rev. Et. Lat.* L, 1972, pl. III) repose sur **kēns-tōr* ; il y a eu, secondairement affrication [-nst-] > [-nʰst-] et c'est à ce [-ʰs-] que correspond -zs-.

49. Mais, du verbe « coûter » répondant à lat. *cōnstāre*, on a en osque méridional une 3^e pl. $\omega\sigma\iota\tau$: texte RV-28 (publié et discuté *Rendic. Lincei* XXVI, 1972, p. 667 sv.) où ω et σ sont employés indifféremment pour σ , sans référence à la quantité.

d) Cependant, si en syllabe initiale (ou intérieure), il demeure incertain que *i* ait reçu, secondairement, une contrepartie brève, du moins savons-nous qu'après consonne, en fin de mot, **-yōs* syncopé avait abouti à *-is* (écrit *-is*, non ***-īs*, en graphie réformée) et qui a de grandes chances d'avoir été une brève. Si bien que, en regard des couples *ĩ* \sim *ī*, *ẽ* \sim *ē* (avec *ē* récent), *ǣ* \sim *ā*, *ō* \sim *ō* (avec *ō* récent, d'existence probable), *ũ* \sim *ū*, tous admissibles en syllabe initiale, la langue connaissait à la fois un *i* et un *ĩ* (ce dernier au moins en syllabe finale).

17. On sait que le passage du latin aux langues romanes (sarde et roumain diversement exceptés) comporte, dans l'ordre des voyelles, une redistribution des timbres⁵⁰ qui pourrait apparaître comme une contrepartie de l'effacement des oppositions quantitatives pour le maintien d'un effectif suffisant des éléments du système vocalique :

| lat. | | rom. |
|------------|---|----------|
| <i>ī</i> | → | <i>i</i> |
| <i>ĩ</i> { | → | <i>e</i> |
| <i>ē</i> } | | |
| <i>ẽ</i> | → | <i>e</i> |
| <i>ǣ/ā</i> | → | <i>a</i> |
| <i>ō</i> | → | <i>o</i> |
| <i>ō</i> } | → | <i>o</i> |
| <i>ũ</i> } | | |
| <i>ū</i> | → | <i>u</i> |

La seule des langues italiques qui ne se soit pas éteinte manifeste, ainsi, après notre ère, une évolution analogue à celle qui se constate, au millénaire précédent, en osque (et, plus généralement en osco-ombrien).

Mais cette évolution vulgaire et proto-romane du latin est malaisée à suivre dans son mécanisme, parce que la longue survie écrite du latin classique l'a largement reléguée dans l'usage oral.

Le cas de l'osque est privilégié puisqu'il nous livre, comme forme écrite normale de la langue, une des phases d'une évolution de même type. Il montre, notamment, que l'effacement des oppositions quantitatives n'est nullement une

50. Dans laquelle *ũ* et *ū* ont des aboutissements distincts, ce qui, pour l'osque, n'est ni exclu ni démontrable (§ 6).

conséquence nécessaire, du moins à court terme, de la transformation du système des timbres. En syllabe initiale au moins, la corrélation de quantité reste intacte jusqu'aux dernières inscriptions; et c'est dans le cadre d'un vocalisme à oppositions brève ∞ longue que s'est déroulée de bout en bout la mise en place d'une nouvelle structure des oppositions de timbres.

Michel LEJEUNE.

25, rue Gazan,
75014 Paris.

APPENDICE (cf. § 9)

I) Exemples de AA :

a) Noms propres AADIEÍS 161; AADIRANS 11; AADÍRIIS 23; AAHIIS 139; GAAV() 168; GAAVÍIS 115; MAAKKIIS 200 A 5; MAAMIIEIS- 32; PAAKÍU 72 e; PAAKUL 116; PAAPÍ()/PAAPII()/PAAPI() 200 G; PAAPI() 201; PAAP() 160 a; STAATIIIS 154; STAA() 160 a; VAAVÍIS 36.

b) Longue radicale héritée : AAPAM LR 4; AAPA[M] LR 3, LR 5; AAPAS 173; AASAÍ 147 A 16, 147 B 19; AASAS 147 B 1; FAAMAT 23, 24, 25; FAAMMANT 28; MAATREÍS 175; MAATÓÍS 147 A 10, 147 B 13.

c) Morphème de 1^e déclinaison : PAAM 11, 149.

d) Morphème de 1^e conjugaison : nom d'action postverbal TRÍSTAAMENTUD 11.

e) Brève radicale allongée : SAAHTÚM 147 A 17, 147 B 20.

f) Explication incertaine : préverbe AA- (AA-MANAFFED) 12, 14, 15, 17, 18, LR 2 (soit *ā- hérité, soit aboutissement de *abs- avec allongement compensatoire).

g) Étymologie incertaine : SLAAGID 1 A 12, VAAMUNIM 33 (cinq fois, dont une avec -ú-).

II) Exemples de EE :

a) Fragments de mots inutilisables, en 51, 52, 155.

b) Théonyme MEEÍLÍKIEÍS (sic) 8 : emprunt au grec Μελίχιος, avec contamination entre notation de la prononciation grecque (ē, justifiant EE) et imitation de l'orthographe grecque (ει).

c) Brève allongée en syllabe initiale : préverbe EE- (EE-STINT 147 B 1; EE-HIANASÚM 88 A); KEENZSTUR 149 (cf. n. 44); PEESLÚM 143 (nouvelles explications proposées dans des travaux sous presse : par A. L. Prosdocimi, « peristylum », par emprunt au grec; par H. Rix, « podium », en partant de *ped-ilo-); TEER[ÚM] 1.

III) Exemples de íí :

a) Voyelle longue *ē étymologique : FÍISNAM 1 B 6; FÍISN[AS] 149; FÍISNU 1 A 24, 1 B 4; FÍISIAIS (sic) 85 et FÍISIAIS (sic) 84, pour *FÍISIAIS; TRÍBÚM 11;

TRÍIB[ÚM] 155 ; TRÍIBU 25 ; TRÍIBARAKAV[ÚM] 1 B 2 ; — avec graphie II antérieure à la réforme : nomin. sg NIIR 5 C 5, 5 E 3, 5 E 5.

b) Explication incertaine : LIÍS[] 149.

IV) *Exemples de ii :*

a) Noms propres KÍPIÍS 30 a ; MÍNATÚÍ LR 17 ; VIÍBIS 168 ; VIÍNIKIÍS 11.

b) Voyelle longue *ī probablement étymologique (mais correspondances avec le seul latin) : LIÍMÍTÚ[M] 1 B 3 ; PIÍHIÚÍ 147 B 5

c) Étymologie incertaine : PIÍSTIÁÍ 147 A 14, 147 B 17 (ressemblance probablement fortuite avec gr. πιστιος, qui d'ailleurs a ĭ radical).

d) Lectures incertaines (non justifiables si elles étaient exactes) : DIÍVHIAI 140 ; KUÍIRINIS 59 c (emprunt ; mais ĭ radical dans lat *Quirinius*) ; MELIÍSSAH[] 31 (emprunt ; mais ĭ dans gr. Μελισσαῖος).

V) *Exemples de uu :*

a) Voyelle longue *ū étymologique : DUUNATED 149 ; FLUUSAÍ 21, 147 A 24 ; F<L>UUSASIAÍS 147 A 20.

b) Allongement morphologique ancien d'un *ō : parfait UUPSENS 8, 10.

c) Brève radicale *ū allongée : FUUTREÍ 147 B 5 (*dhǔg(ə)ler-> *fühter-> füter-).

LE GROUPE PRÉPOSITIONNEL ALLEMAND EN GRAMMAIRE DU SIGNIFIÉ

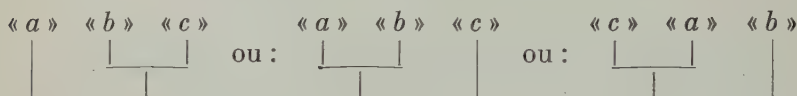
SOMMAIRE. — *Le modèle élaboré par J. Fourquet pour la description de l'allemand est appliqué à l'étude d'un point particulier de cette langue, ce qui donne l'occasion de quelques précisions ou élargissements. L'examen des constituants possibles du groupe prépositionnel et de leur combinatoire du point de vue du signifié amène à se demander si ce groupe, et plus généralement tous les groupes, ont quelque consistance ailleurs qu'au niveau du signifiant. Le rôle des prépositions et des cas comme marques des connexions est ensuite analysé, ce qui amène à proposer des représentations diverses des signifiés, et à tenter une interprétation unitaire de l'accusatif, en mettant en valeur la nécessaire distinction entre signifiant, signifié et désigné.*

On appellera grammaire du signifié le modèle que J. Fourquet a élaboré pour la description de l'allemand¹. Nous voudrions nous en servir pour l'étude d'un point particulier de cette langue, qui sera l'occasion de l'approfondir, peut-être d'y apporter de légères retouches. Mais l'expérience nous a montré que les options centrales sont bonnes, qu'elles résistent à l'épreuve d'analyses poussées, et que le modèle peut intégrer sans dommage les développements les plus récents.

Nous parlons de grammaire du signifié parce que la visée essentielle est d'établir, en face de la chaîne parlée et en correspondance avec elle, la 'structure abstraite' que celle-ci exprime : la distinction saussurienne entre les deux faces du signe est conservée, et systématisée ; elle est étendue à la syntaxe, qui disparaît en réalité au profit d'une sémantique

1. L'essentiel est consigné dans : J. Fourquet, *Prolegomena zu einer deutschen Grammatik*, Düsseldorf, 1970 et plusieurs réimpressions (Sprache der Gegenwart, 7), ainsi que dans des articles. Mais il y a une tradition orale importante, et J. Fourquet évolue lui-même sur certains points, comme il est naturel.

des 'connexions'², c'est-à-dire des rapports *sémantiques* entre les signifiés des lexèmes. La structure du signifié d'un énoncé, ou d'un fragment d'énoncé, peut être représentée par un graphe, où figurent les signifiés des lexèmes, et les connexions, représentées par des traits³. L'analyse de l'allemand amène à donner à ces connexions une organisation hiérarchique, soit pour les trois signifiants d'une chaîne *a b c* les trois possibilités de représentation de signifié :



Il y a cependant des correspondances régulières remarquables entre la succession des éléments en chaîne et l'ordre des connexions qui unissent leurs signifiés. Rien n'obligeant à conférer au sujet aucune prééminence, les graphes ne présentent pas la coupure rituelle entre sujet et prédicat qu'on retrouve dans tous les arbres chomskiens.

Enfin, ce modèle refuse toute paraphrase, ou, si on préfère, se passe d'elle, considérant que si quelqu'un dit *p*, c'est qu'il n'a voulu dire ni *p'*, ni *p''*. On rend compte des correspondances entre énoncés par des moyens autres que ceux de la grammaire transformationnelle, et qui permettent d'expliquer les différences de sens qu'il y a, qu'on le veuille ou non, entre eux sans recours à aucun artifice. Les structures abstraites peuvent résoudre les ambiguïtés de la chaîne signifiante (il peut y avoir plusieurs signifiés pour un seul signifiant), mais elles ne sont en rien assimilables aux structures profondes⁴ : il y a au plus un signifiant pour un signifié donné, et ces structures abstraites sont données pour des représentations directes du signifié lui-même.

Nous verrons que l'analyse en groupes dits d'abord 'fonctionnels' ou 'syntaxiques', puis 'spécifiques', et leur classement en un nombre fini d'espèces (groupes verbal, nominal, qualitatif, adverbial et adjectival), s'ils présentent un grand intérêt pour la description du signifiant (et la

2. Le terme est emprunté à L. Tesnière.

3. Par convention, nous signalerons toujours les signifiés par des guillemets doubles. Les guillemets simples serviront soit à encadrer des gloses, paraphrases, traductions ou commentaires de sens, soit à mettre quelque fragment d'énoncé en valeur.

4. V. J. David, *Sur les fonctions de la structure profonde*, in « Cahiers d'allemand », 1971/2, 10-22, et 1973/4, 39-67.

pédagogie), paraissent difficiles à appliquer au niveau du signifié. Nous ne pensons d'ailleurs pas que cet aspect de la doctrine soit essentiel.

D'autre part, mais étant ici très fidèle à l'intuition première, nous insisterons sur la distinction à faire très nettement entre le signifié et ce que nous proposons d'appeler le désigné, c'est-à-dire à peu près entre la forme et la substance du contenu chez Hjelmslev ou, probablement, entre la *Bedeutung* ('signification') et la *Bezeichnung* ('désignation') chez les successeurs de Frege⁵. Cette dimension, relativement nouvelle mais prévisible, s'intègre bien au modèle et le renforce même, comme nous essaierons de le montrer⁶.

*
* *

On définit habituellement le syntagme prépositionnel ou groupe prépositionnel comme l'association d'une préposition et d'un syntagme ou groupe nominal : *für meinen verehrten Lehrer*. Il importe sans doute peu que la 'préposition' puisse être en fait une 'postposition' (*den Fluss entlang*), voire une 'circumposition' (*vom linken Fenster aus*)⁷ : il s'agit là d'un fait d'agencement des signifiants sur la chaîne, qui n'intéresse donc que la surface, même s'il y a à l'occasion une opposition significative entre préposition et postposition : *Hans warf Steine nach ihr*, 'H. lui lança des cailloux dessus', et *Hans warf ihr Steine nach*, 'H. la poursuivit à coups de pierres'⁸.

Dans ce qui suit, nous entendrons par 'préposition' les trois sous-types possibles en allemand. Mais c'est sur d'autres points que la définition que nous venons de rappeler ne va pas sans des difficultés assez sérieuses.

5. Frege lui-même disait respectivement *Sinn* et *Bedeutung*, ce qui ne facilite guère les choses. La relation du signifié au désigné (représentation mentale plutôt qu'être du monde) est dite par certains de référence. V. p. ex. M. Le Guern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, 1973, p. 14.

6. On trouvera un traitement transformationnel de la syntaxe du groupe prépositionnel allemand dans W. Boeder, *Zur Tiefenstruktur von Präpositionalphrasen*, in « *Folia Linguistica* » 6 (1973), 89-106.

7. V. Ph. Marcq, *Le système des prépositions spatiales en allemand ancien*, thèse d'État (Paris-Sorbonne, 1971), Lille, 1972, pp. 8 ss.

8. Malgré les dictionnaires, on conçoit mal un lexème (verbal) *nachwerf*, dans lequel « *nach* » se combinerait sémantiquement avec « *werf* », à l'instar de ce qui se passe dans *nachschlagen* 'consulter (un livre)' ou *nachspüren* 'se ressentir (de quelque chose)'. V. Ph. Marcq, *La localisation spatiale en allemand contemporain*, in « *Cahiers d'allemand* » 1973/4, 28-38.

Il est d'abord très malaisé de cerner la notion même de préposition. Si on entend par là un élément, lui-même invariable, qui appelle la présence d'un groupe nominal à un certain cas, on devra exclure *seit* dans *seit gestern* ou *anstatt* dans *anstatt mit seiner Frau zu kommen* : *gestern* est en effet communément reconnu comme un adverbe ('hier') et *mit seiner Frau zu kommen* est un complexe infinitival qui ne présente aucun des caractères propres au groupe nominal. Or, *seit der Emeritierung des Professors* et *anstatt eines neuen Wagens* passent bien pour des groupes prépositionnels et, partant, *seit* et *anstatt* pour des prépositions. De plus, la définition envisagée, prise strictement, ferait reconnaître *voll* 'plein' comme une préposition dans *ein Fass voll sauren Weins*, mais non dans *ein volles Fass*⁹.

On pourrait avoir recours à l'épreuve de la substitution, et décider de considérer comme des prépositions les éléments susceptibles de figurer à la place de *seit*, ou de tel autre, dans une ou plusieurs suites analogues à celles que nous venons de citer¹⁰. Mais, d'une part, rien ne nous garantirait que nous épuiserions ainsi la liste des éléments apparentés, et tout dépendrait en fait du choix des expressions prises pour modèles. D'autre part, ce procédé ne nous apprendrait absolument rien sur la nature des unités qu'il nous ferait dégager¹¹. On observera au passage qu'une définition en extension, donc une énumération pure et simple, se heurterait aux mêmes difficultés et aux mêmes objections. Il s'y ajoute que, quelle que soit la manière d'opérer, on peut hésiter sur le statut à accorder à certains lexèmes, dont le traitement est incertain, comme par exemple *plus* et *minus* : *Vorigen Sonntag hat das ganze Seminar minus einem Mann / eines Manns / ein Mann den Professor besucht*¹².

Quant à cerner la valeur sémantique caractéristique de l'espèce préposition, cela est à nos yeux impossible. En effet, nous verrons plus loin que, si certaines prépositions sont porteuses d'un sens spécifique, d'autres ne sont rien de plus

9. Nous devons cette remarque à M. E. Faucher.

10. Nous verrons plus loin que le cas pourrait être négligé dans cette opération.

11. C'est pourtant celui qu'utilise la grammaire générative (et transformationnelle), qui est issue du distributionalisme, pour définir ses 'classes'. Il faut prendre garde que les 'étiquettes' données à celles-ci n'ont aucune valeur sémantique ; cette contrainte n'est pourtant guère respectée en pratique.

12. V. la grammaire Duden, par. 3300 ss.

que les signifiants de connexions qui peuvent être exprimées par d'autres moyens. Seules les secondes pourraient être prises pour des 'mots de relation'¹³, mais cette définition ne s'appliquerait pas qu'à elles ; et les premières doivent être à maints égards comparées aux subjonctions¹⁴, groupe prépositionnel et groupe subjonctionnel étant souvent substituables : *bei seiner Ankunft / als Hans verschwand, wurden alle auf einmal still.*

Nous ne tenterons pas ici l'analyse du signifié de chacune des prépositions allemandes — du moins de celles auxquelles on peut en assigner un, puisque nous verrons plus loin qu'il faut faire à cet égard des distinctions importantes. Des études existent d'ailleurs sur ce point¹⁵ ; mais toutes celles qui vont au-delà d'une simple énumération et d'un commentaire de leurs paraphrases, et s'efforcent de montrer l'interdépendance de leurs sens dans des systèmes, posent implicitement l'existence de tels systèmes ou sous-systèmes, qu'il faudrait pourtant, nous semble-t-il, d'abord démontrer. Or, lorsqu'on distingue entre un ou plusieurs systèmes de prépositions 'spatiales' et de prépositions 'temporelles', par exemple, nous craignons qu'on n'introduise dans l'analyse du signifié des différences qui appartiennent d'abord au désigné (ou au 'monde'), sans montrer qu'il est licite de les attribuer aussi à l'autre niveau d'analyse. Est-il bien sûr qu'en exposant qu'un sous-ensemble des prépositions dites spatiales sert à situer un point ou un être dans l'espace par rapport à un volume (*an* 'contre', *auf* 'sur', *unter* 'au-dessous de', etc.), on fasse autre chose que de la géométrie ou de la mécanique?¹⁶ Certes ces prépositions sont les seules

13. 'Préposition' s'est parfois dit en allemand *Verhältniswort*.

14. On peut appeler ainsi, les distinguant du même coup des 'conjonctions' (de coordination) les subordonnants qui ne sont pas des translatifs purs et simples comme *dass*. V. U. Engel, *Subjunktion*, in *Mélanges Fourquet*, Paris, 1969, 85-100. M. Regula, dans sa *Grundlegung und Grundprobleme der deutschen Syntax*, Heidelberg, 1951, rassemble prépositions et subjonctions dans la catégorie des *Verhältniswörter*.

15. V. p. ex. W. Schmitz, *Der Gebrauch der deutschen Präpositionen*, Munich, 4^e éd., 1966.

16. Le volume en question a d'ailleurs un 'haut' et un 'bas' déterminés par la pesanteur, et un 'avant' et un 'arrière' ainsi qu'une 'droite' et une 'gauche' déterminés par le locuteur ou un acteur : on voit à quel point on est ici dans le 'réel'. Ces remarques n'enlèvent rien à l'intérêt que présentent des descriptions serrées comme celles de Ph. Marq, p. ex. dans ses *Prépositions spatiales et particules « mixtes » en allemand*, Paris, 1972. Mais il nous paraît qu'il faut les prendre comme la description de la correspondance entre les prépositions (leurs signifiants) et les désignés correspondants,

à avoir, en langue, la propriété d'appeler un groupe nominal tantôt au datif (sens 'locatif'), tantôt à l'accusatif (sens 'directif'¹⁷), mais on oublie un peu vite que bon nombre d'entre elles ont aussi des 'acceptions' temporelles, et qu'elles ont alors le même comportement, malgré les affirmations de beaucoup de grammairres : *Weihnachten wird im Dezember gefeiert* / *Weihnachten fällt immer in den Dezember*. En distinguant d'entrée de jeu entre *an dem Fluss* et *an dem Ende*, entre *bis an den Fluss* et *bis ans Ende*, on reporte en réalité sur *an* une différence qui n'est que dans les groupes nominaux¹⁸, et on oblitère une ressemblance, voire une identité, qui paraît pourtant ressortir du fonctionnement même de la langue. On se condamne alors à recourir à la métaphore pour expliquer les sens 'temporels' ou 'abstraites' (*in aller Eile* 'à la hâte') de prépositions qui seraient, dit-on, d'abord, ou normalement, spatiales¹⁹.

Nous ne récusons pas l'idée²⁰ que, dans un domaine (presque) clos comme celui des prépositions, il soit possible de rendre compte de leur sens en replaçant celui-ci dans un ou plusieurs systèmes sémantiques²¹. Mais nous croyons que la raison de ces ensembles doit être cherchée au niveau même de l'analyse linguistique, qui est celui du signifié, et non à un niveau dont l'organisation est probablement différente, si même il y en a une. Nous pensons aussi qu'on a plus de chances de s'approcher de la réalité linguistique, c'est-à-dire de la réalité du fonctionnement du signe, en évitant d'imaginer des homonymes, ou des acceptions figurées ou métaphoriques, toutes les fois que cela est possible ; sinon, en effet, on ne parvient pas à se représenter les opérations de décodage (la restitution du signifié à partir du signifiant perçu). Dire que *an* est

17. Les termes de locatif et de directif pour décrire ce fonctionnement particulier paraissent dus à J. Fourquet.

18. A tout le moins dans le désigné de ces groupes, car il n'est pas sûr qu'une analyse de leur signifié, en sèmes ou en traits distinctifs p. ex., ferait apparaître que l'un a quelque chose de spatial et l'autre, quelque chose de temporel.

19. Cette position est également refusée par B. Pottier dans sa *Systématique des éléments de relation*. Notre position est ici strictement synchronique, et nous n'avons donc pas à prendre parti dans la querelle entre localistes, anti-localistes et semi-localistes.

20. Illustrée entre autres par V. Brøndal, *Théorie des prépositions*, Copenhague, 1950 (original danois, 1940).

21. On remarquera qu'un système, c.-à-d. un réseau de rapports, ne peut être établi que pour un ensemble clos d'éléments.

temporel ou spatial selon le contexte, ce n'est que reculer pour sauter plus mal encore²².

*
* *

Quant à ce qui se combine avec ces prépositions si difficiles à définir ou à décrire, nous avons indiqué tout à l'heure qu'il y avait là aussi matière à réflexion : les groupes nominaux sont certes si fréquents qu'ils peuvent passer pour normaux dans cette position aux yeux de certains, mais on ne peut négliger les autres possibilités.

Sans doute parce que des faits analogues se trouvent dans d'autres langues, on n'a pas coutume de s'étonner de suites telles que *seit gestern, wegen morgen, von oben (her), nach links* ; le second élément n'y a pourtant rien de nominal, et le français est même amené à une modification importante pour traduire la dernière : *vers la gauche*. Il apparaît que ce sont des adverbes déictiques²³ qui, la plupart du temps, sinon normalement, figurent dans ces combinaisons, même lorsque l'adverbe est lui-même un groupe prépositionnel, comme dans *von über dem Wasser her*, 'venant de l'autre côté de l'eau'²⁴. Les séries parallèles locatif/directif/ablatif : *oben / nach oben / von oben, dort / dorthin / dorthier, überall / überallhin / von überall her, nirgends (nirgendwo) / nirgendwohin / nirgend(s)her* montrent au passage combien l'idée même de préposition doit être élargie et assouplie pour être conservée, puisque *-hin* et *-her*, commutant avec *nach* et *von*, doivent apparemment être rangés dans la même catégorie que ces derniers²⁵.

22. Parmi quelques tentatives d'unification sémantique de prépositions allemandes, citons E. Benveniste, *Pour une sémantique de la préposition allemande 'vor'*, in « Athenaeum », N. S. 50 (1972), 372-375 (repris dans *Problèmes de linguistique générale*, II, Paris, 1974, 136-141), et C. Cortès-H. Szabo, *Étude du rôle de l'opposition observateur/participant dans la rection prépositionnelle des verbes allemands [an et über]*, in « *Linguistica Palatina* » (cahier ronéotypé 9, 1974).

23. Suivant un usage aujourd'hui répandu, nous appelons déictiques les éléments dont le sens ne peut être interprété que par rapport à la situation d'énonciation.

24. Cet exemple tiré de Fontane nous est signalé par M. Faucher. La grammaire Duden en fournit quelques autres au par. 3475, qui ne contredisent pas notre présentation. Bien entendu n'ont pas à figurer ici des suites telles que *seit über 10 Jahren*, où *über* ne porte que sur *zehn*.

25. Ne sont sensibles en allemand à l'opposition locatif-directif, parmi les adverbes, que les déictiques *hier, da, dort, oben, unten, vorne, hinten, links,*

Mais il y a plus. Soient les équations de substitution : *Hans spielt auf seinem Zimmer* = *Hans spielt oben*, et *Hans kommt von (aus) seinem Zimmer* = *Hans kommt von oben*; *oben* doit logiquement y avoir une valeur constante; or cela n'est possible que si on comprend *von oben* comme *von 'auf-seinem-Zimmer'*, ce qui est bien confirmé par *Hans geht auf sein Zimmer* = *Hans geht nach oben*, où *nach oben* = *nach 'auf-seinem-Zimmer'*; l'exemple *von über dem Wasser her* cité plus haut va dans le même sens. On pourrait alors supposer que les déictiques peuvent fonctionner comme des espèces de noms propres, toponymes d'un genre particulier²⁶. On comprendrait du coup qu'une préposition de même forme soit choisie pour l'expression du directif à la fois dans *Hans geht nach oben* et dans *Hans fährt nach Köln*. Cette hypothèse sur la valeur nominale occasionnelle des déictiques trouve une confirmation dans des énoncés tels que *Heute ist Samstag*, où *heute* joue le rôle du sujet²⁷, habituellement reconnu à des éléments nominaux ou para-nominaux. A ce propos, il est intéressant de remarquer que ce flottement quant à l'appartenance grammaticale n'est pas strictement le fait des seuls déictiques; ainsi: *Sonntag empfängt der Professor seine Doktoranden* ('dimanche prochain'), mais *Sonntag ist mein Ruhetag*, 'le dimanche est mon jour de repos'; ou encore: *1972 fanden Wahlen statt* ('en 1972'), mais *1972 war ein schlechtes Weinjahr* ('1972 a été un mauvais millésime')²⁸.

Ce n'est donc qu'au prix d'une analyse délicate, qu'il faudrait encore approfondir, qu'on peut à la rigueur considérer que *seit gestern* ou *nach oben* sont la combinaison avec une préposition d'un élément de la famille nominale. Cette interprétation reste cependant plus difficile encore pour le type *von über dem Wasser her*, car rien n'indique que *über dem Wasser* puisse jamais être de nature nominale, emplois métalinguistiques mis à part; ou bien il faut avoir du nominal

rechts, ainsi que *überall* et *nirgends (nirgendwo)*; cette communauté de traitement incite à rapprocher les deux derniers des premiers: peut-être cela n'est-il pas déraisonnable, si on entend *überall* comme 'où que je sois, que je regarde', et *nirgends* comme son contraire.

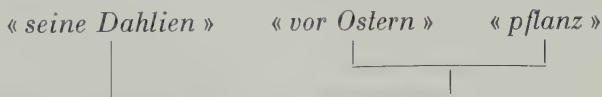
26. Ou des chrononymes, car si *gestern* = *am Tage x*, alors *seit gestern* = *seit 'am-Tage-x'*.

27. *Heute ist es Samstag* est impossible; il faudrait dire *Heute haben wir Samstag*. V. P. Lépinoy, *Contenu, fonction grammaticale et fonction linguistique du mot grammatical « es »*, in *Mélanges Marache*, Nice, 1972, 78-90.

28. L'autre façon de dire 'en 1972', *im Jahre 1972*, se comprendrait alors 'en l'an qui porte le nom de 1972'.

une notion si intuitive que le concept en perd toute consistance.

D'autres combinaisons prépositionnelles font se poser des questions assez semblables. Nous rencontrons d'abord la suite (*an*)*statt* / *ohne* / *um*+complexe infinitival : *um seiner Frau zu helfen*. Seules les trois prépositions citées sont possibles, les deux premières se rencontrant aussi avec des groupes nominaux ; *um* (qui paraît tout de même bien distinct d'un autre *um* 'autour de') n'est assimilable aux prépositions qu'à la faveur d'un enchaînement de substitutions : *ohne seine Baskenmütze* = *ohne seine Dahlien gepflanzt zu haben* = *um seine Dahlien vor Ostern zu pflanzen*. Mais quel statut attribuer à *seine Dahlien vor Ostern gepflanzt haben*? L. Tesnière²⁹ dirait qu'on a affaire à une translation de verbe en substantif (comprenons : de prédicat verbal en groupe nominal), à quoi J. Fourquet³⁰ objecte que le résultat de la translation ne saurait être considéré comme un véritable groupe nominal, puisqu'il lui manque entre autres la 'définitude' (catégorie du défini et de l'indéfini), ce moyen d'actualisation du concept qui paraît bien caractériser le groupe nominal³¹. Exactement entendue, la translation suppose d'ailleurs qu'il y ait un transférendé antérieur au transféré ; cela n'est pas acceptable dans une théorie qui refuse la paraphrase et maintient la distinction entre langue et parole. Tout ce qu'on peut faire, c'est constater qu'il y a une partie commune aux signifiés des deux énoncés *Der Professor pflanzt seine Dahlien vor Ostern* et *Der Professor fährt aufs Land zurück, um seine Dahlien vor Ostern zu pflanzen*. Cette partie commune peut être représentée, en négligeant la valeur des connexions, comme :



Cette partie du signifié ne peut à l'évidence comporter temps ni définitude : elle est par nature non actualisée. On se

29. V. ses *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, 1959, pp. 417 ss., spécialement p. 421.

30. V. ses *Prolegomena...*, pp. 65-66.

31. J. Fourquet attribue au nombre le même statut et la même vertu qu'à la définitude ; nous pensons plutôt que la définitude est incidente à un complexe de signifiés qui comprend lui-même le nombre, et qu'il s'agit de grandeurs de natures différentes.

demande alors s'il n'y a pas quelque rapport entre cela et le fait que *(an)statt* ('au lieu de'), *ohne* ('sans') et *um* ('afin de') excluent par leur sens même que soit actualisé ce qui se combine avec eux; il nous paraît caractéristique qu'on ne puisse associer en allemand un complexe infinitival à une préposition signifiant 'pendant' ou 'à cause de'³².

Il est tout aussi remarquable que *ohne*, lorsqu'il n'est pas combiné avec un complexe infinitival, interdise la définitude à l'élément substantival qui suit, à condition que celui-ci soit simple, c'est-à-dire qu'il n'y ait aucune possibilité d'actualisation par d'autres voies: *ohne Hut*, mais bien entendu *ohne einen Hut* 'sans un seul chapeau', *ohne seinen Hut*, *ohne den Hut seiner Frau*. Dans ce cas-là encore, on se demande donc si *Hut* peut vraiment être considéré comme un groupe nominal.

Nach oben, um seine Dahlien vor Ostern zu pflanzen, ohne Hut: dans tous ces cas que nous venons d'étudier, l'analyse du signifié montre que l'élément associé à la préposition n'a pas nettement valeur nominale, sans qu'on puisse non plus lui attribuer sûrement un autre statut, adverbial par exemple. Il n'est donc pas licite de définir la préposition par sa liaison obligatoire avec un groupe nominal ou adverbial. A vrai dire, on ne voit pas comment la définir ni la caractériser, non plus qu'on n'aperçoit ce qui, au niveau du signifié, distinguerait «*seine Dahlien vor Ostern pflanz*», «*der Hut seiner Frau*», «*bäuchlings*» ('sur le ventre'), voire «*der Professor pflanzt seine Dahlien*» aussi longtemps qu'il ne s'agit pas d'un acte élocutif. Nous en arrivons à imaginer qu'il faudrait renoncer à distinguer des espèces au niveau du signifié, et considérer que le signifié d'un énoncé ou d'un fragment d'énoncé résulte de la combinaison, elle-même diverse et significative, de signifiés élémentaires de nature unique. C'est sans doute au niveau des *désignés* auxquels sont rapportés ces signifiés que devraient être assignées les distinctions que la grammaire nous a rendues familières, c'est-à-dire que le nominal, le verbal et les autres correspondraient à nos représentations mentales, et non aux opérations linguistiques qui les expriment. Sans doute ne serait-il pas aberrant de reprendre

32. En germanique ancien, la subjonction 'avant que' est suivie du subjonctif, qui est certainement une marque de non-actualisation, comme nous l'avons montré dans une communication à la Société de linguistique de Paris, reprise en allemand dans les *Mélanges Penzl* (à paraître).

à ce niveau du désigné, mais à lui seul, sans aucune confusion avec celui du signifié, les vieilles distinctions entre les êtres, les procès, les qualités, etc. Ainsi pourrait-on comprendre ce que certains détails du fonctionnement de la langue, et pour une large part aussi l'intuition, nous suggèrent : que dans *nach oben*, *oben* 'désigne' une localité, alors que dans *oben* seul, il désigne une localisation, ou que même dans *um seiner Frau zu helfen*, *seiner Frau helfen* est senti comme la 'désignation' d'un être. Mais pour que cette hypothèse eût plus que de la vraisemblance, il faudrait qu'elle pût s'appuyer sur une théorie solide et détaillée de la 'désignation' et de la 'référence', qui nous manque encore.

Parmi les questions que permet de soulever cette revue du groupe prépositionnel (comment dire autrement?!), signalons encore celle du groupe prépositionnel elliptique³³. On appelle ainsi par exemple *auf* dans *Hans setzt seine Brille auf*, parce qu'on est tenté de compléter ... *auf* [*seine Nase*]; de fait, on ne peut poser un lexème *aufsetz-* qui serait comparable à *aufpass-*, car si on étoffe *Hans passt auf*, on obtient quelque chose comme *Hans passt auf den Vortrag auf*, tandis que dans le premier cas on en resterait à *Hans setzt seine Brille auf seine Nase*, où *auf* ne peut être pris pour une 'particule séparable'. Faut-il donc considérer qu'il y a ici un cas d'ellipse, qu'un groupe nominal est sous-entendu? Ce n'est pas sûr. D'une part, les prépositions supposées n'existent plus toujours aujourd'hui sous la même forme, si bien qu'il est exclu qu'un locuteur germanophone réussisse la restitution envisagée : *Die Blätter fallen ab* ne peut être compris que comme mha. ... *abe dem boume*, alors que l'allemand actuel aurait *vom Baum*³⁴. D'autre part, on ne peut dire avec quelque certitude quel élément doit être restitué : *den Hut auf den Kopf* / *das Haupt* / *die Birne setzen*? (*Er setzt den Hut auf*). Ou bien : *Die Blätter fallen vom Baum* / *von den Bäumen* / *von der Linde*?³⁵ Si donc *auf*, *ab* et leurs congénères ne peuvent être pris pour des particules, on n'a pas de raison d'en faire non plus

33. Le terme paraît avoir été suggéré par J. Fourquet dans son enseignement. V. H. Brinkmann, *Die deutsche Sprache*, Düsseldorf, 2^e éd., 1971, p. 241; Ph. Marcq, *Prépositions spatiales...*, pp. 16-17.

34. De même *eingiessen*, *einwerfen*, *einstecken* appellent *in* (*das Glas*, *den Briefkasten*, *die Tasche*), et non **ein*...

35. Cela montre une fois de plus qu'on serait bien avisé de ne pas trop user du sous-entendu : ce qui est sous-entendu par le locuteur n'est pas entendu par son vis-à-vis, et on se demande bien comment le malheureux s'y retrouve !

l'équivalent des prépositions que nous sommes accoutumés à rencontrer en allemand. Une fois de plus nous constatons la difficulté qu'il y a à établir, puis à décrire, les classes, dès qu'on quitte le niveau du signifiant. Et, ici encore, nous pourrions gagner à bien distinguer signifié et désigné ; dans *die Blätter fallen ab*, le signifié exprimé, transmis et reçu n'est rien de plus que ' les feuilles tombent ' , ' il y a chute des feuilles ' ; mais ce signifié évoque un désigné qui peut, lui, mais lui seulement, être élargi par des opérations *non linguistiques* de rapprochement avec d'autres désignés, ceux que suggèrent la situation ou le contexte.

L'étude de quelques aspects délicats de la structure interne du groupe prépositionnel allemand nous amène donc à mettre en doute le classement et la description des groupes à quoi on a coutume de se livrer, et à proposer une conception assez différente. En ce qui concerne l'analyse du signifiant, rien ne s'oppose probablement à ce qu'on dégage, par le moyen des opérations classiques, des groupes *fonctionnels*, qu'on peut répartir en un certain nombre de catégories, et dénommer à raison de leur *forme*. Ici, on peut certainement prendre à son compte les analyses de J. Fourquet, qui sont beaucoup plus satisfaisantes pour l'allemand que celles de la grammaire générative. Mais s'il est parfaitement possible de faire correspondre aux groupes de la chaîne signifiante des segments de la structure du signifié, on a beaucoup de peine à apercevoir parmi eux des espèces différentes et bien distinctes ; il ne paraît pas qu'on perde à renoncer à l'idée de classes de groupes de signifié. Bien entendu, à ce niveau, les signifiés sont organisés, c'est-à-dire reliés par des connexions significatives : ils entretiennent entre eux des rapports sémantiques, que la chaîne signifiante traduit d'ailleurs par des moyens divers³⁶. Par rapport au désigné, et, au-delà, au ' monde ' qu'il est chargé d'évoquer, le signifié est pauvre, d'une pauvreté sur laquelle nous aurons à revenir. Ce n'est pas une raison pour les confondre.

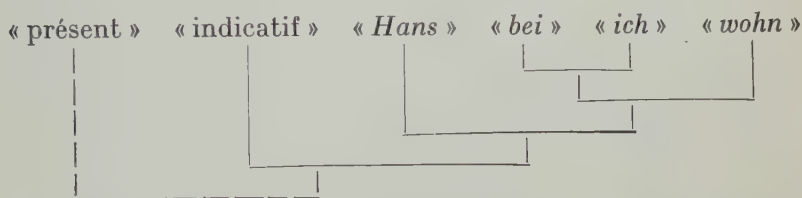
*
* * *

A l'étude critique des constituants du groupe prépositionnel et de leur combinatoire succède l'examen des connexions,

36. V. J. Fourquet, *Prolegomena...*, en particulier pp. 52-55 (translocation et autres).

qu'elles soient internes au groupe ou que ce dernier y soit tout entier impliqué. De même qu'on s'est attaché à mettre en lumière la nature du signifié des constituants, de même on cherchera ici à montrer en quoi l'analyse du sens des combinaisons peut faire comprendre le fonctionnement de la langue.

La question la plus aisée à régler, pour laquelle il suffira d'appliquer une solution connue, est celle du rôle du cas dans un groupe prépositionnel, lorsque celui-ci dépend automatiquement de la préposition employée. Dans l'énoncé *Hans wohnt bei mir*, comme dans n'importe quel énoncé allemand, *bei* appelle nécessairement un datif. La théorie de la communication indique qu'en pareille circonstance la quantité d'information véhiculée par le datif est nulle, puisqu'il n'apporte rien de neuf par rapport à *bei*. Un graphe du signifié de l'énoncé en question n'en fera donc pas mention, car ici le datif n'appartient pas au signifié³⁷ :



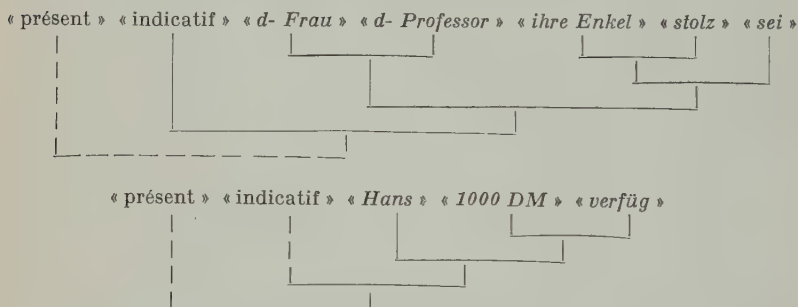
On peut d'ailleurs risquer le solécisme **bei mich*, sans que la communication en souffre, pas plus qu'elle ne souffre de l'absence de marque casuelle dans *bei Hans*. Résidu de faits anciens qui avaient une autre valeur, le cas n'est ici au mieux que la marque (redondante) de l'appartenance de *bei* et de *mir* au même groupe de chaîne. La seule difficulté — mais elle est de taille! — réside dans la nature et le sens de la connexion entre « *bei* » et « *ich* », c'est-à-dire dans la signification du rapport qu'ils entretiennent pour former une unité signifiée du niveau supérieur; on n'en est ici qu'aux balbutiements.

Comme dans beaucoup de langues, il y a en allemand des éléments qui appellent un complément, un 'régime', introduit par une préposition bien définie; ainsi pour un 'verbe' selon la nomenclature traditionnelle: *Hans verfügt über 1000 DM*, 'H. a mille marks à sa disposition'; ou pour un

37. Ce graphe, comme les suivants, est simplifié : il faudrait tenir compte de la différence entre temps du procès et temps du locuteur, faire place à la valeur assertive de l'énoncé (modalisation), etc.

'adjectif' : *Die Frau des Professors ist stolz auf ihre Enkel*, 'la femme du professeur est fière de ses petits-enfants'. Ces faits, bien connus, ont été maintes fois analysés, mais rarement avec toute la rigueur désirable.

Il faut évidemment faire un raisonnement analogue à celui qui amène à n'attribuer aucun signifié à la marque du cas entraîné automatiquement par une préposition ; mais il faut tenir compte du fait que notre verbe ou notre adjectif peut être employé absolument (*Der Professor hat eine stolze Frau*). Nous dirons donc que lorsque tel verbe ou tel adjectif a un complément — ce qui définit un contexte — la préposition n'apporte aucune information particulière, puisqu'elle ne peut pas ne pas figurer alors dans la chaîne ; elle ne doit donc pas apparaître dans la représentation du signifié, soit :



Ce qui vaut pour la préposition vaut *a fortiori* pour le cas que celle-ci entraîne obligatoirement, qu'on ne peut ni ne doit donc faire apparaître nulle part dans la description du signifié. Une fois encore, nous constatons que ce qui avait une certaine identité au niveau du signifiant — un groupe prépositionnel — la perd dès lors qu'on cerne le signifié.

Les grammaires de l'allemand, comme celles d'autres langues, décrivent ce genre de situation en utilisant les expressions d' 'objet prépositionnel', voire de 'cas prépositionnel', mais bien peu ont franchi le pas décisif. Il est vrai que ce pas ne peut mener que d'une chaîne signifiante, où préposition et cas existent matériellement, à une structure du signifié, où ils n'ont plus de place, et que, pour l'accomplir, il faut opérer sur un modèle qui distingue explicitement deux niveaux. C'est le cas de Renate Steinitz, qui refuse à ces prépositions toute 'signification propre' et les exclut donc de la structure profonde dans son étude transformationnelle

des adverbiaux³⁸; elle n'est cependant pas conséquente lorsqu'elle accepte, semble-t-il, de considérer comme des objets prépositionnels les syntagmes nominaux qui peuvent apparaître dans les contextes *sprechen von...*, *sprechen über...*, *sprechen gegen...* (il faudrait de toute façon ajouter *sprechen für...*): il est clair que la préposition, étant opposable, est ici porteuse d'un sens spécifique. H.-J. Heringer, qui édifie une grammaire de dépendance, esquisse une solution analogue³⁹: pour lui la préposition n'a pas de 'signification informationnelle', ce n'est que la marque de la translation d'un groupe prépositionnel en 'argument', les arguments étant normalement des groupes nominaux.

Il ne faudra pas assimiler les objets prépositionnels à des valences, comme cela se pratique souvent. En effet, il suffit d'observer l'usage le plus commun de la langue pour constater que tel verbe ou tel adjectif, auquel on attribue une valence, est employé absolument: *Der Professor gibt gern, die Frau des Professors liegt seit Wochen, mein Lehrer trinkt nicht*. A parler de valence non saturée, on joue sur les mots; à introduire la valence dans la structure profonde pour la rendre facultative dans la structure de surface, on triche avec la réalité. Il vaudrait mieux faire disparaître la notion même de valence, qui n'a d'intérêt que pédagogique. On pourrait s'entendre sur l'expression 'objet prépositionnel', qui décrit assez bien les faits de chaîne, tout en faisant prévoir leur interprétation en signifié. Mais il faut la limiter strictement aux cas où une seule préposition est possible: la liste a peu de chances de dépasser la centaine de lexèmes.

On objectera à l'analyse proposée qu'on rencontre des séries de verbes (ou d'adjectifs) qui ont même objet prépositionnel et pour lesquels on ne peut se défendre de l'impression d'une certaine parenté sémantique; ainsi *denken*, (*sich*) *erinnern*⁴⁰, *glauben*, qui apparaissent avec un *an* suivi de l'accusatif à quoi on est tenté de donner la valeur familière de 'direction vers... jusqu'à toucher', ou même *sich handeln*, *sich kümmern*, *trauern*, avec *um* 'autour de'. Il en résulterait

38. R. Steinitz, *Adverbial-Syntax*, Berlin, 1969 (Studia Grammatica, X); v. pp. 40 ss. E. Faucher a donné un compte rendu très pénétrant de cet ouvrage dans « La Linguistique » 7 (1971), 115-126.

39. H.-J. Heringer, *Theorie der deutschen Syntax*, Munich, 1970 (Linguistische Reihe, 1); v. pp. 121-122.

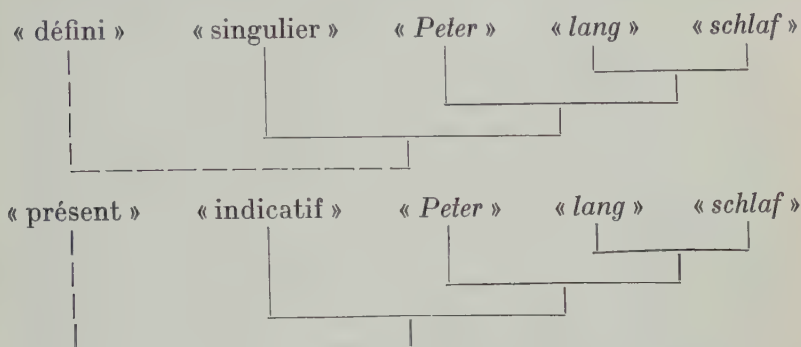
40. En langue contemporaine, *sich erinnern* n'accepte que *an* à l'exclusion du génitif; en langue archaisante c'est l'inverse: il n'y a jamais de choix.

que la préposition aurait ici son sens habituel, donc qu'elle aurait *du* sens. On remarquera cependant qu'un francophone qui dirait **denken zu* ou **sich handeln von* serait parfaitement compris, alors que s'il disait *Der Professor fährt zur See* au lieu de *an die See*, on comprendrait autre chose que ce qu'il avait en vue ('le professeur est marin'/'le professeur va à la mer'). Il en résulte qu'il faut faire un sort différent à *an* selon qu'il figure dans la chaîne *Der Professor denkt an seine letzte Vorlesung* ou dans la chaîne *Der Professor malt einen Graphen an die Tafel*.

Sous réserve d'un inventaire précis qui reste à faire, il semble qu'un objet prépositionnel exclue la présence simultanée en chaîne d'un objet à l'accusatif. On est alors tenté d'assimiler objet prépositionnel et objet à l'accusatif, en en faisant les variantes formelles d'une seule et même connexion au niveau du signifié, qu'on pourrait provisoirement désigner comme une relation de transitivité, en remettant à plus tard l'élucidation exacte de son signifié. L'idée séduit en effet de considérer 'le dernier cours' comme l'*objet* de 'la pensée du professeur' au même titre que «*kein Alkohol*» comme l'objet de «*trink*» dans *Der Professor trinkt keinen Alkohol*; nous ne pensons pas que cela soit jouer sur les mots français. Mais on se heurte à une difficulté importante avec quelques lexèmes comme *glaub-* qui admettent deux constructions: *Er wird es dir nie glauben*, 'il ne te croira jamais sur ce point', et *Er glaubt an sie, an Gott*, 'il a toute confiance en elle', 'il croit en Dieu'. Le signifié étant à l'évidence variable d'un exemple à l'autre, il faut bien mettre sur le compte du régime ce qu'on ne peut raisonnablement attribuer au lexème verbal. La plus grande prudence s'impose donc ici, et il serait pour le moment aventuré de rien affirmer. Peut-être cependant une solution se présenterait-elle si on excluait du champ de l'objet prépositionnel les compléments prépositionnels qui entrent en concurrence avec des compléments casuels; mais on serait alors amené à rendre à *an* dans *glauben an...* un signifié qu'on continuerait de lui refuser dans *denken an...*

Une autre difficulté surgit si, comme il est naturel, on rapproche *stolz auf...* de *sich erinnern an...*, et qu'on veuille accorder la même valeur d'objet' ou de 'transitivité' à la connexion où sont impliqués *stolz* et *sich erinnern*. Comment, demandera-t-on, un adjectif pourrait-il avoir un objet? Il faut se rappeler ici le peu de vraisemblance qu'ont les classes au niveau du signifié, comme nous l'avons souligné

tout à l'heure. Il s'agissait d'ailleurs de classes de groupes, alors qu'ici ce sont des signifiés élémentaires qui sont en jeu, correspondant à des lexèmes qui n'ont, à eux seuls, aucune vocation grammaticale particulière. Dans *Peter schläft lange* et *Peters langer Schlaf*, il y a en réalité le même « *schlaf* » qui entre dans la même connexion :



La distinction entre verbal et nominal, si on veut conserver ces termes par commodité, se fait ailleurs⁴¹. On ne voit donc pas ce qui empêcherait le signifié « *stolz* » et le signifié « *sich erinnern* »⁴² d'entrer dans des connexions identiques, c'est-à-dire de même sens. Et pourquoi, après tout, la fierté n'aurait-elle pas un objet au même titre que le souvenir?⁴³

Nous ne nous dissimulons pas cependant qu'à y aller de ce train, nous devons proposer de la transitivité ou de l'objet une définition différente de celle dont on a souvent l'intuition, mais que bien peu ont formulée. Nous n'en sommes pas là. En fait, c'est toute la question des fonctions, du sens des connexions, qui devra être reprise, si on veut bien aller dans le sens que nous suggérons, qui est celui d'une analyse du signifié pour une langue donnée, fondée sur l'étude détaillée du fonctionnement d'un signifiant qu'il faut prendre beaucoup

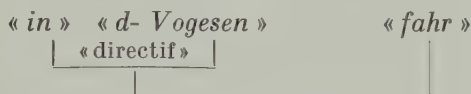
41. Nous croyons rendre compte ainsi de correspondances entre énoncés que, pas plus que la grammaire transformationnelle, nous ne songeons à nier ; mais nous croyons aussi faire mieux en analysant plutôt qu'en paraphrasant.

42. A cela s'ajoute que certaines théories actuelles assimilent les adjectifs aux verbes, à partir d'observations et avec des arguments qui peuvent pour la plupart trouver place dans le modèle utilisé ici.

43. On voit que, dès qu'il s'agit du signifié, les 'substantifs' eux-mêmes pourraient passer pour 'transitifs' !

plus au sérieux que ne le font nombre de théories contemporaines⁴⁴.

C'est pourtant à la question de la transitivité que va nous ramener l'étude du dernier point à envisager, celui des prépositions que les grammaires de l'allemand appellent 'mixtes', parce qu'elles sont suivies soit d'un accusatif, soit d'un datif, le premier ayant valeur de directif, le second de locatif, comme nous l'avons déjà indiqué⁴⁵. S'opposent ainsi *Der Profesor fährt in die Vogesen* et *Der Professor verbringt den Sommer in den Vogesen*. C'est la place du cas qui retiendra ici notre attention, le choix de la préposition pouvant être considéré comme libre⁴⁶. Les grammaires considèrent en général que c'est le groupe nominal qui 'est-à' l'accusatif ou au datif, le sens étant que l'être ou l'objet désignés sont le but du mouvement, plus précisément le 'point de direction'⁴⁷, ou le lieu du procès. Le graphe partiel des signifiés qu'on déduirait de cette position pour l'accusatif par exemple serait probablement :



On opposerait ainsi deux connexions entre préposition et groupe nominal, une connexion locative et une connexion directive.

J. Fourquet a cependant fait remarquer que cette explication n'est guère satisfaisante⁴⁸. En effet, dans *Der belrunkene*

44. Les analyses de la grammaire des cas (Ch. J. Fillmore, J. Anderson, etc.), et plus encore celles de la sémantique générative (G. Lakoff, J. D. McCawley, J. R. Ross, etc.) ne satisfont évidemment guère à nos exigences. Nous nous rapprochons peut-être un peu plus du point de vue de B. Pottier (*Linguistique générale*, Paris, 1974).

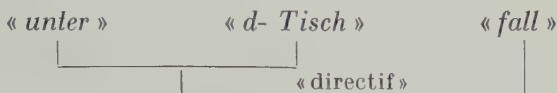
45. V. la note 17 ci-dessus, et le passage qu'elle commente.

46. On peut d'abord croire qu'un lexème comme *trink-* exclut une indication à valeur directive ; puis on trouve *Der Professor hat den Doktoranden unter den Tisch getrunken*, qui oblige à rendre au locuteur une liberté qu'il aurait mieux valu ne pas lui ravir : les situations dont il doit rendre compte sont parfois si improbables...

47. Expression utilisée par J. Fourquet dans son enseignement.

48. V. p. ex. *L'analyse structurale de la phrase allemande*, in « Langage et comportement » 1 (1965), 49-60. Cet article a été repris en traduction allemande dans H. Steger, *Vorschläge für eine strukturelle Grammatik des Deutschen*, Darmstadt, 1969 (Wege der Forschung, CXLVI), et dans J. Fourquet, *Prolegomena...*, 117-135.

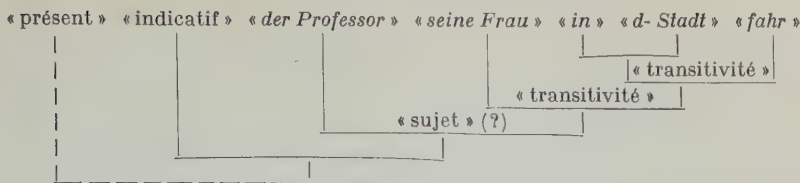
Doklorand fällt unter den Tisch, ce n'est certes pas la table qui est le point de direction, mais la portion d'espace décrite à l'aide de *unter d- Tisch*. Il en résulte que c'est le groupe prépositionnel tout entier qui 'est-à' l'accusatif, c'est-à-dire que c'est ce groupe-là et non le groupe nominal qui entre dans une connexion directive. Ce qui donnerait :



Du coup, J. Fourquet propose de dire que, si le groupe nominal allemand a une déclinaison à quatre cas, il faut attribuer au groupe prépositionnel une déclinaison à deux cas.

Nous souscrivons pleinement à la première partie de cette analyse, mais la conséquence qui en est tirée nous gêne. Elle formule en effet de manière explicite ce qu'on taisait ou qu'on n'apercevait pas clairement : que l'accusatif a deux valeurs, deux 'sens', selon qu'il marque l'objet d'un verbe transitif ou le point de direction d'un verbe de mouvement ou assimilable. Il nous paraît possible de faire l'économie de cette ambiguïté en allant un peu plus loin dans la voie ouverte par J. Fourquet. En effet, dès lors qu'on a reconnu que c'est la connexion entre le signifié du lexème 'verbal' et celui du groupe prépositionnel qui a sens directif ou locatif, on est tenté de percevoir une très forte parenté sémantique entre *unter d(en) Tisch-fallen* et *d(en) Tisch-tragen*. Il n'est à tout le moins pas contraire à l'intuition de dire que *fallen* est transitif par rapport à *unter d- Tisch* de la même manière que *tragen* l'est par rapport à *d- Tisch* : le groupe prépositionnel évoque l' 'objet' affecté par la chute, et le groupe nominal, l' 'objet' affecté par le transport⁴⁹. Finalement, si on veut bien nous faire crédit de l'approfondissement de la notion de transitivité, on aura :

49. On sait que R. Jakobson, cherchant à réconcilier les emplois de l'accusatif russe, les subsume sous la valeur d' 'action dirigée vers l'objet' : v. *Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre*, in TCLP VI (1936), chap. IV. Il est vrai qu'on ne peut comparer exactement l'allemand au russe, où le génitif peut aussi marquer certains objets. Une position différente, plus proche de celle de la grammaire des cas, est défendue par G. Helbig, *Zum Problem der Kasusfunktionen des deutschen Substantivs*, in « Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur » (Halle), 94 (1974), 312-352.



Il faut seulement constater que c'est cette hiérarchie des connexions, cet ordre de construction du signifié, qui est de règle en allemand ; l'ordre inverse (*in die Stadt seine Frau fahren*) est, toutes choses égales d'ailleurs, rarissime, sinon impossible. D'autre part, on remarque que le modèle fait disparaître tout naturellement la notion de valence attachée au verbe ; ici tout complexe est monovalent, sauf celui de rang le plus élevé, qui est combiné avec le temps⁵².

*
* *

Nous croyons avoir montré sur l'exemple particulier du groupe prépositionnel qu'il est possible d'établir la structure du signifié d'un énoncé par le moyen d'une analyse attentive de son signifiant. Mais nous sommes conduit à concevoir le signifié comme quelque chose de très abstrait, en ce qui concerne tant la nature et la signification des constituants que leurs rapports, si nous voulons tenir sérieusement compte des indications fournies par le signifiant et des conditions d'emploi de celui-ci. Il n'est pas douteux que le signifié « transitivité », par exemple, que nous avons pu attribuer à des connexions à première vue différentes, ne se dérobe aisément à l'imagination. Il faut sans doute en prendre son parti, au nom d'un réalisme bien compris.

Un modèle qui distingue aussi soigneusement que possible entre le niveau du signifié et celui du désigné, qui est à peu près celui de nos représentations mentales non encore formulées, nous aide à rendre compte de tout cela. En effet, ces représentations sont nécessairement variées à l'infini, et non prévisibles ; pour nous le 'monde' n'est clos ni dans l'espace, ni dans le temps, ni dans notre imagination : qu'on

52. Nous inclinons à penser que, comme le signifié du nombre dans le 'groupe nominal' (v. n. 31 ci-dessus), le signifié du mode fait partie du complexe au même titre que les autres. Le temps en revanche paraît avoir un statut différent, ce que nous traduisons dans nos graphes par une connexion en pointillé.

pense à la science-fiction ! Or ce non-fini, une langue doit le dire, qui est, quoi qu'on en pense, à peu près finie à un moment donné pour un locuteur donné, en particulier dans sa morphologie et sa syntaxe. La solution de cette difficulté apparemment insurmontable réside dans la mise en correspondance avec ce désigné d'un signifié si abstrait qu'il peut s'appliquer à toutes les situations. Ce signifié peut paraître pauvre en face de la richesse du monde, mais il est d'une puissance quasiment infinie⁵³.

Le rapport entre le signifiant et le signifié n'est certes pas bi-univoque, mais il est relativement simple ; en tout cas, on en aperçoit aujourd'hui l'essentiel. Le rapport entre signifié et désigné est évidemment d'une tout autre nature. Il consiste en une correspondance, sans doute régulière d'une certaine façon, car elle est dans le code linguistique, mais qui est bien loin d'être iconique : J. Fourquet a proposé parfois de la concevoir comme une *simulation*, au sens que les mathématiciens donnent à ce terme. L'étude de la référence, qu'on peut entendre comme le rapport entre signifié et désigné, est à l'ordre du jour ; il nous semble qu'on gagnerait à l'aborder en ces termes⁵⁴.

Paul VALENTIN.

27, rue Henri-Savignac,
92190 Meudon.

53. Les exemples utilisés dans cette étude n'ont pas tous été choisis au hasard. Certains lecteurs auront cru reconnaître au passage tel personnage ou telle situation ; les autres auront dû s'en remettre à leur imagination. C'est toute la différence entre un signifié unique et les désignés multiples qui lui correspondent.

54. M. Jean-Marie Zemb, à qui nous avons communiqué cet article en manuscrit, nous fait remarquer entre autres qu'il s'est fait lui-même le champion de la distinction entre signifié et désigné. Voir p. ex. sa *Métagrammaire*, Paris, 1972, en particulier le chapitre LIV, ou encore *Satz, Wort und Rede*, Fribourg en Brisgau, 1972, chapitres III et IV.

SUR LA DÉCLINAISON DANS LE BISCAYEN DU XVI^e SIÈCLE*

SOMMAIRE. — On sait que le biscayen présente des particularités qui le distinguent de l'ensemble des autres dialectes basques et qui concernent la phonétique, la conjugaison, la syntaxe et le vocabulaire. Il faut ajouter qu'il y en a aussi qui concernent la déclinaison. On étudie ici la déclinaison dans les textes biscayens du XVI^e siècle. Elle présente un ablatif-partitif en *-rean* qui n'existe qu'en vieux biscayen et un cas en *-ti* qui n'est autre qu'un ancien adjectif dérivé et qui est devenu l'ablatif *-ti*, *-tik* en biscayen même et dans les autres dialectes basques.

On sait que le biscayen présente des particularités qui le distinguent de l'ensemble des autres dialectes basques. Divers auteurs ont étudié celles qui concernent la phonétique, la conjugaison, la syntaxe, le vocabulaire. Il faut ajouter qu'il y en a aussi qui concernent la déclinaison. Le présent article se propose de les étudier dans les textes biscayens du XVI^e siècle : les *Refranes y Sentencias* de 1596, les textes de Garibay (v. Lafon, *Syst.*, I, p. 65-69) et le Catéchisme de Betolaza (1596). Nous nous sommes servi en outre du Dictionnaire de Landuchio (1562) publié par M. Agud et L. Michelena en 1958, avec une introduction de Michelena, des *Textos arcaicos vascos* (1964) de Michelena, et des écrits en biscayen de Micoleta (1653) et de Capanaga (1656), enfin de l'article de F. Castaños, *El genitivo en vizkaino antiguo*, *BRSVAP*, 1957, p. 60-69.

Nous avons exposé la structure de la déclinaison basque actuelle dans Actes du X^e Congrès international des lin-

* Notre confrère René Lafon est mort le 4 février 1974. Il avait promis cet article au *Bulletin* et en avait terminé une première rédaction. La mise au point du manuscrit est due à son successeur à l'Université de Bordeaux, notre confrère Jean Haritschelhar.

guistes, Bucarest, 1967, IV, p. 297-301. Nous avons déjà touché à divers points de cette question dans la revue *Eusko-Jakintza* (t. II. 1948, p. 141-150, Sur les suffixes casuels *-ti* et *-tik*), et dans *BSL* (t. LV, 1960, p. 192-199, sur la formation du pluriel, à propos de l'expression de l'auteur de l'action en basque).

La déclinaison était déjà la même chez Ligarrague, au xvi^e siècle, que dans le navarro-labourdin littéraire actuel et dans le guipuzcoan d'aujourd'hui. Elle est foncièrement une dans presque toutes les régions du Pays basque, y compris la Soule si l'on fait abstraction de l'accent tonique souletin et de certaines alternances vocaliques. Le biscayen, par contre, sur quelques points, fait cavalier seul par rapport aux autres dialectes. Nous voulons exposer ici le système de sa déclinaison.

La déclinaison, en vieux biscayen, comprend, comme dans tous les parlers basques d'autrefois et d'aujourd'hui, trois jeux de formes, appelés habituellement indéfini (sans distinction de nombre), singulier et pluriel. Leurs marques figurent dans le tableau ci-après.

INDÉFINI

Nominatif : suffixe zéro.

Ergatif : suffixe *-k* après voyelle ou après diphtongue ; pas d'exemple après consonne : *bestek* (13) « otro », « un autre » (indéterminé) ; *edozein hulek* (495) « cada cual pelo », « n'importe quel cheveu ». L'ergatif indéfini, mis à part certains syntagmes, est assez rarement employé, non seulement dans les Refranes, mais ailleurs : *azaga onik eztau mandazaik* (302) « postrimería buena no la tiene mulatero », « aucun muletier n'a une bonne fin » ; *saruk bat uste, tresnazen dauenak beste* (335) « uno piensa el obero, otro quien le apareja », « l'aubère pense une chose, celui qui l'attelle une autre ». L'indéfini *saruk* exprime la notion prise dans toute sa généralité, un aubère, quel qu'il soit, comme *begik nigar ezlegik* « l'œil qui ne te voit pas ne te pleurera pas ». Le prov. 491 d'Oihenart dit *Harri erabilik ezlu biltzen oroldirik* « pierre qui roule n'amasse pas mousse ». Par contre il y a un ergatif singulier dans le proverbe biscayen correspondant (5) *arri ebil okiak*.

Datif indéfini : *idi zarri* « à vieux bœuf » ; *besteri* (325)

| Cas | indéfini | | singulier | | pluriel |
|---------------------|-----------------------------|-----------------|--------------------|----------|--------------|
| | <i>a</i> | <i>b</i> | <i>a</i> | <i>b</i> | |
| Nominatif..... | zéro | | a | | ak, ok |
| Ergatif..... | k | [n.a.] | ak | | ok |
| Datif..... | ri | i | ari | | ai, oi |
| Génitif en -en.... | ren, en | [n.a.] | aren, aen, een, en | | aen, en, oen |
| Sociatif..... | [n.a.] | [n.a.] | agaz | | akaz |
| Génitif en -ko.... | [n.a.] | [n.a.] | ko | eko, ko | etako |
| Instrumental..... | z | ez | az | | [n.a.] |
| Inessif..... | tan | etan, tan en | an | ean | etan |
| Latif..... | tara | [n.a.] | ra | era | etara |
| Cas « par où ? »... | [n.a.] | | ti | eti | etati |
| Ablatif-partitif... | <i>a</i> rean, <i>b</i> ean | | | | etarean |
| Partitif..... | rik | ik | | | |

a : thèmes terminés par voyelle ; *b* : thèmes terminés par consonne.

[n.a.] : forme non attestée dans les textes utilisés.

« à autrui » ; *edozeini* (312) « à chacun » ; cf. *edozein xoriri* (Oih., prov. 123).

Génitif indéfini en *-en*. Très rarement employé, comme le le datif indéfini. On a, *beste* « autre », *besterenzat* (106) « pour autrui », *besteenzat* (139) et *bestenzat* (153). Peut-être *ogien jala* (23) « mangeur de pain » et *arrien gainean* (385) « sobre piedra » ; « (celui qui s'assoit) sur une pierre, sur de la pierre ». Le suffixe *-en*, que l'on rencontre souvent au génitif, marque d'ordinaire le génitif singulier, où il provient de *-aren* par l'intermédiaire de *-aen*, *-een*, ou le génitif pluriel, où il provient de *-*agen*, *-ean*.

Instrumental indéfini : d'emploi courant comme aujourd'hui : *urdeen buzlanex* (51) « avec de la queue de porc » ; *barrez* « riant », *negarrez* (96) « riant » ; « en larmes » ; *batzez, sasez* « (plein) de lie, d'ordure ».

Inessif indéfini : *andrea la sardia aulsetan auspaz* « la mujer y la sardina de buzes en la ceniza » (128), « la femme et la sardine, face contre terre, dans la cendre » ; *Otu zegiok oean andreari, ez hurtan zaldiari* (217), « no le ruegues en la cama a la mujer ni en el agua al caballo », « ne fais pas de demande à la femme au lit, ni au cheval dans l'eau » ; *Otsailean aldiz eguzkitan aldiz sutantzean* (323) « en Hebrero, a tiempos al sol, a tiempos al amor del fuego », « En février, tantôt au soleil, tantôt vers le feu ». *Biaolan zegik lo intzaur pelan*, « en la siesta no hagas dormida debajo de nogales » (366), « dans la sieste ne dors pas sous des noyers ». *Bizar gorritan giñizer sinistu* (384), « en barba roja poco que creer », « en barbe rouge il y a peu à croire (à avoir confiance) ». *Xoria, gaztelegian ezpadagik abia, zaartza gaxen eldu dok hire bizia* (396), « oiseau, si tu ne fais pas ton nid dans ta jeunesse, ta vie en arrive à une méchante vieillesse ».

Signification dérivée : adverbess multiplicatifs.

Ces formes d'inessif à suffixe *-la* s'emploient aujourd'hui assez rarement, sauf avec des noms de nombre, des interrogatifs ou des indéfinis : *hiru etxetan* « dans trois maisons », *zoin etxetan?* « dans quelle(s) maison(s)? », ou pour former des adverbess multiplicatifs : *berritan* « deux fois », de *berri* « nouveau » (*birretan*, dans Refr. 258), *bortzetan*, *bostetan* « cinq fois ».

Quelle différence de signification y a-t-il entre l'inessif indéfini et l'inessif singulier dont les formes ont été citées plus haut? Il semble que *eguzkitan*, *hurtan* ne signifient pas « dans le soleil », « dans l'eau », mais « au soleil, dans un endroit où il y a du soleil », « dans un endroit où il y a de l'eau ». Le suffixe *-la* est un suffixe de dérivation, dont la signification n'est pas claire, mais qui pourrait signifier « qui est de la nature de... ». Cf. Azkue, *Morf.*, § 120 et 332. Peut-être a-t-il servi à former *garitan* « dans le champ de blé » du prov. 163, *Sendo astoa garitan* « en el trigal robusto es el asno ». Les cas locaux indéfinis sont d'emploi rare. On trouve l'ablatif en *-tarik* dans le prov. 135 d'Oihenart. Il est à noter que l'inessif de *hura* « celui-là » est *harlan*, et celui de *nor* « qui », *nortan*, avec *-ta-*, mais que les adverbess *han* « là-bas » et *non* « où », qui sont certainement anciens et qui sont tirés de ces racines, ne contiennent pas le suffixe *-la*. Dans la plupart des dialectes on n'emploie plus les formes de type *eguzkitan* ; « au soleil » se dit *eguzkian*, soul. *ekhian*, à l'inessif singulier. Le prov. 441 présente un emploi curieux de l'inessif indéfini : *etxea erreaz*

kero, uretan « después de la casa quemada, por agua », « la maison une fois brûlée, en quête d'eau ». « En quête d'eau » se dit d'ordinaire *urketa*, avec la postposition *-keta*. L'inessif indéfini, ici, exprime le domaine où une activité se déploie.

Ablatif-partitif. Les vieux textes biscayens contiennent de nombreux exemples d'un suffixe *-rean* (après voyelle), *-e-rean* (après consonne), une seule fois *-ean* (après consonne), qui a la valeur d'un ablatif et d'un partitif. Il a parfois la valeur de l'article défini du français précédé de *de*, parfois celle de l'article partitif. Il se rencontre notamment dans les proverbes suivants. *Esku onerean emai ona* (175) « de buena mano buena d'adiva », « de bonne main le bon cadeau » ; *eskurean haora okelea galdu doa* (176) « de la main à la bouche la bouchée a coutume de se perdre ». *Ezkur berereango zia* « del mismo arbol la cuña » (182) « le coin est du même arbre (qui l'a produit) ». *Olloak biraporean arraulzea la ez ollarrerean* « la gallina del popo (papo) el huevo, y no del gallo » (219) « la poule (tient) l'œuf de son gésier et non du coq ». *Malrazu orrek hurle ezaban karkax orretarean* « ese birote no salió de esa aljaba » (228), « ce crochet ne sortit pas de ce carquois » ; combinaison d'une base *orret-* et du suffixe *-rean* (l'ablatif du démonstratif de 2^e pers. est *orretarik* dans certains parlers). *Ezkontzea la agintzea zerurean jatorguz* (232) « le mariage et l'autorité nous viennent du ciel ». *Hurrutirean boluara dator hura* (147) « de loin au moulin l'eau vient » ; ici le suffixe *-rean* est ajouté à *hurruli* qui est proprement un adjectif signifiant « lointain » et peut être pris substantivement. *Gatzean, galzean, la ez Ibarguengorean* (273) « du sel, du sel, et pas de celui de la maison Ibarguen ; dans *galzean*, le suffixe est *-ean* ; dans le dernier mot *-r-ean* est ajouté au génitif en *-ko* (d'où *-go*) du nom de maison *Ibarguen* ; proverbe traduit de l'espagnol. *Garagarilean neska ezark alborean* (313) « en juillet, mets la femme de côté ». *Otsoen aorean okelea bere on* (337) « la bouchée (tirée) de la bouche du loup est bonne aussi ». *Otsoak bere aragirean jan ez euan* (345) « le loup ne mangea pas de sa propre chair » (aoriste gnomique). *Surean kehea jaio doa* (360) « du feu la fumée a coutume de naître ». *Sua dan lekurean keheak hurten eban* (364) « de l'endroit où il y a du feu la fumée sortit ». *Olsailean hurleiten daroartzak lezerean* (368) « en février le loup a coutume de sortir de la caverne ». *Idia adarrerean la gizona hitzerean* « al buey del cuerno y al hombre de la palabra » (378) « (on lie), on tient le bœuf par la corne et l'homme par la parole » : le cas en *-rean*

a ici valeur de partitif. *Ar ezak maiatzean auntz ballzaren eznearean, ta akio beti beteseqien eznearean* « prends en mai du lait de la chèvre noire, et continue toujours (de prendre) du lait de la vache qui a un petit de deux ans » (411). *Ziria da gexloa zur berereangoa* (428) « mauvaise est la cheville, celle du même bois » (cf. 182). *Ugaraioen triskea leorrerean ezera* (436) « le saut de la grenouille, du sec à l'humide ». *Ilbeeran erein zegik arean* (558, in TAV, p. 175) « ne sème pas (ne sème pas rien) au dernier quartier de la lune ». *Arean* est le partitif ablatif du démonstratif biscayen de 3^e pers., *a*. Il a, comme Michelena l'indique, la valeur de fr. *en* : « n'en sème pas ». Ce *en* ici ne se réfère à aucun objet précis.

Ce curieux suffixe d'ablatif-partitif se laisse peut-être, à notre avis, analyser de la façon suivante. On notera que le *e* devant *a* n'y subit aucune altération. La première partie serait identique à la finale *-re* précédée, s'il y a lieu, d'un *e* de liaison, des génitifs de pronoms *hire* « de toi », *gure* « de nous », *bere* « de soi ». La deuxième partie doit être identique à la particule *-an*, parfois réduite à *-a*, qui s'ajoute parfois à la finale de partitif-ablatif *-ik* et au suffixe d'ablatif *-tik* de nombreux parlers basques. Elle semble exprimer ou souligner l'idée de provenance, d'origine. La signification primitive de *-rean* serait « qui appartient à... et qui en sort, en tire son origine ». Refr. 337 *otsoen aorean okelea* est « la bouchée qui appartient à la bouche du loup et qui en sort ». Refr. 345 *bere aragirean* signifie proprement « ce qui appartient à sa propre chair et qui en vient ». Le prov. 219 peut s'interpréter littéralement ainsi : « l'œuf que la poule pond lui appartient, il vient de son gésier » ; ce n'est pas un œuf qui appartient au coq et provient de lui. Un proverbe français dit « la géline pond par le bec », exprimant ainsi le rôle essentiel de la nourriture dans la ponte des œufs.

Ce morphème a disparu de la langue. Il a été remplacé par les suffixes *-ti*, *-tik*, au pluriel *-etarik*, *-etarik*. En souletin, on emploie parfois le partitif pour indiquer d'où l'on vient ou par où l'on passe : *Horra düzü etxerik (etxéik)* « il vient de chez lui » ; *Larrañerik (Larrañéik) juan* peut signifier « venir de Larrau » ou « passer par Larrau ».

Selon Azkue (v. notre article de BSL, t. LXI, 1966, p. 228), l'écrivain biscayen Barrutia, qui vivait au XVIII^e siècle et était originaire de la région où l'on parle le sous-dialecte biscayen du Guipuzcoa, variété de Salinas, a peut-être été « le dernier écrivain basque qui s'est servi du vieil ablatif

-*rean* comme d'un élément encore vivant ». Le même écrivain a conservé des formes anciennes, notamment *daust* « il me l'a », avec *a*, au lieu de *deust*, alors que les Refranes ont déjà uniquement des formes à *e*.

Partitif. Il n'existe qu'à l'indéfini. Il s'emploie le plus souvent dans des phrases sans verbe. Il sert alors à nier l'existence ou la présence d'une sorte, d'une catégorie d'objets, non d'un objet précis, individualisé. *Arri ebil okiak oroldirik ez, erle uzatuak abaarik ez* (5) « la pierre remuée n'a pas de mousse, l'abeille épouvantée pas de miel ». *Balizko oleak burdiarik ez* « la erreria de si fuese no aze fierro » (15) « la forge imaginaire (ne fait) pas de fer ». *Matrazu onik ez* (51) « pas de bon crochet ». *Surik ezlan lekuan kherik ez* (53) « là où il n'y a pas de feu, pas de fumée ». Le partitif s'emploie aussi comme attribut du sujet d'un verbe : *zagokez exilik, ta entzun ezlaizu dextorik* « restez silencieux, et vous n'entendrez pas de méchantes choses ». Il est employé avec deux fonctions différentes dans 45 : *laarrik ez onik* « trop n'est pas bon », litt. « de trop n'est pas du bon ». Il peut avoir une signification analogue à celle de l'ablatif absolu du latin (sorte de complément circonstanciel obtenu à l'aide de participes passés) : *beste gauza entzunik ta ekusirik ilgo gara* (212) « nous mourrons après avoir entendu et vu d'autres choses ».

Les Refranes ne connaissent pas l'addition au suffixe *-ik* de la particule *-an*, parfois réduite à *-a*, soit *-ikan*, *-ika*. Cette particule peut s'ajouter au suffixe *-tik* d'ablatif dans les parlers où l'on emploie ce suffixe. Dechepare connaît cette particule. Il se sert de formes en *-ika* pour obtenir le nombre nécessaire de syllabes : *zerutika* « du ciel » (ablatif ; forme commune, *zerutik*) ; *ixilika egoilia ederrago lizate* « il serait plus beau de se taire, de rester silencieux » (« se taire, rester silencieux » se dit partout *ixilik*, au partitif, plus *egon* « rester ») ; *biderikan lizatenez nintzan haren grazian* « (pour savoir) s'il y aurait moyen que je fusse dans ses bonnes grâces ». La langue littéraire connaît ces formes. On lit dans une chanson bas-navarraise : *Bortha barnelik zerratu ela, Ganberan bethi nigarrez, Pentsamenduiak airean ela bihotzetikan dolorez*, « après avoir fermé la porte de l'intérieur (ou à l'intérieur), toujours en pleurs dans ma chambre, les pensées s'en allant dans l'air, et la douleur au fond du cœur ». *Barnelik* indique le point de départ de l'acte (de l'intérieur, et non de l'extérieur). Quant aux deux derniers mots de la phrase, *dolorez* à

l'instrumental indéfini, indique une occupation ou un état, comme dans *eztulez ari da* « il tousse », litt. « il est occupé à de la toux ». *Biholzetikan* veut dire que ce sentiment de douleur vient du fond du cœur. « De tout cœur » se dit *biholtz-bihotzez* ou *biholtz-biholzetik*.

SINGULIER

Il n'y a rien de notable à signaler touchant plusieurs cas. L'ergatif est identique au nominatif, comme aujourd'hui dans beaucoup de parlers du sud de la chaîne. Le *r* qui sert à éviter des contacts de voyelles entre thème et suffixe est parfois amuï : *-aren*, d'où *-aen*, *-een*, *-en*. Le génitif du démonstratif de 3^e pers. est *-aen* (78), l'ergatif en *-ak* (290), également sans *r*. Le suffixe du latin est *-ra*, comme ailleurs.

Premier génitif singulier. Il est souvent en *-en*, provenant de *-aren*, c'est-à-dire qu'il ne porte aucune marque de défini : *Otsoen aorean* (337) « de la bouche du loup » ; *suen bildur* (324) « qui a peur du feu » ; *uberén billa* (299) « à la recherche du gué » ; *lurren humea lurra azí daroa* (264) « la terre a coutume d'élever le petit de la terre ».

Sociatif, ou unitif singulier (« avec ») : suffixe *-a-kaz* pour les thèmes vocaliques (*astoagaz* « avec l'âne », *ogiagaz* « avec le pain ») ou consonantiques (*irolagaz* « avec le caduc »). Ce suffixe est, comme l'on sait, propre au biscayen (Azkue, *Morf.*, § 510a).

Génitif singulier en *-ko*. Trois faits sont à noter. On a une fois (89) le suffixe *-ko* avec un thème consonantique : *otsailgo euria* « la pluie de février » (la sourde s'est sonorisée après *l* « contre *dagenileko euria* « la pluie d'août » (28), (de *dagenil*).

2^o Dans l'expression *hospe gextokoa* (107) « el de mala fama », litt. « celui de mauvaise réputation », l'emploi du génitif singulier, et non du génitif indéfini, est régulier (v. Gavel, *Grammaire*, t. I, § 73, p. 89).

3^o Dans plusieurs proverbes le génitif en *-ko* exprime la destination : *gibeleko on dana areko gaxo* (141) « lo que es bueno para el hígado dañoso para el bazo », « ce qui est bon pour le foie est mauvais pour la rate » ; *cingo doana ez biarko etxi* (530) « lo que has de hazer no dexes para mañana », « ce que tu as à faire, ne le laisse pas pour demain » ; *oasun ezein baño ohea zarzaroko alabea* (531) « mejor que cualquier bien para la vejez la hija », « pour la vieillesse, la fille est

préférable à n'importe quel bien ». La valeur du génitif en *-ko* est souvent très proche de celle d'un adjectif servant à la caractérisation.

Latif : *gudura* « à la guerre », *maira* « à la table ». Pas de formes en *-rat*, *-erat*, avec *-t* final.

Cas en *-ti* « par où ? » Les Refranes ne connaissent pas le suffixe d'ablatif *-tik*, dans certains parlers *-ti*, des dialectes autres que le biscayen. L'éloignement et la séparation y sont exprimés par le suffixe *-rean*, qui a été étudié plus haut. Par contre, dans plusieurs proverbes figure un suffixe *-ti* qui exprime le lieu par où l'on passe ou par où quelque chose se fait : *itsua da baeti ez dakusena* « ciego es quien no ve por cedazo » (426), « il est aveugle celui qui ne voit pas à travers un crible », cf. Oihenart, prov. 288, *itsua da baheli ezlakusana* « celui-là est aveugle qui ne voit pas au travers d'un crible ». On lit dans les Refranes *maurluti* (36) « por el desierto », « par le désert » ; *ardi bat doean lekuli oro* (223) « por el lugar do va una oveja todas », « par l'endroit où va une brebis toutes (vont) » ; *aoti* « par la bouche » (355 et 488) ; *ebili la ebili la irato ertzeti* (444) « andar y andar y a la orilla ahogar », « marcher et marcher, et se noyer au bord ». Ici, comme dans *baeti* la forme à suffixe *-ti* (*ertzeti*) a la valeur d'un adjectif attribut, de même que dans les expressions *banoa goili* « je vais en haut, je monte », *banoa beheiti* « je vais en bas, je descends », qui sont en usage dans tous les parlers. On pense à des expressions latines comme *raptum sublimem procellam* (Tite-Live), *ibant obscuri* (Virgile). Voir *baheli* c'est une manière de voir, comme « voir clair », « voir trouble », « voir rouge ». Dans une chanson souletine, il est dit de la viile de Tardets : *badizü errege bidia erdi erdili*, où *erdi* « milieu » est redoublé. L'expression signifie « elle a la route royale qui la traverse juste en son milieu », litt. « elle a par son milieu ». La forme en *-ti* a ici la valeur d'un adjectif comme lat. *medius*. Nous pensons avoir établi dans un article de *Eusko-Jakintza* (1948, p. 141-150) que le suffixe d'ablatif *-ti*, que certains parlers emploient à côté ou au lieu de *-tik* était originellement identique au suffixe *-li* qui sert à former des adjectifs tirés de substantifs et exprimant la qualité ou l'état (*gezur* « mensonge », *gezurli* « menteur ») et qu'il avait été par la suite intégré au système des suffixes casuels pour exprimer l'éloignement ou la séparation, ou bien le lieu par lequel un procès s'accomplit. Le point de départ de ce changement morphosyntaxique doit être cherché dans des

constructions où figurent des mots à signification spatiale, comme « (en) haut », « (en) bas », « (au) milieu ». Le point d'arrivée est marqué par trois faits. Pour renforcer la valeur d'ablatif qu'il avait dans certains contextes et pour l'étendre à d'autres contextes, on a ajouté à *-ti* le *-k* qui figure dans le suffixe *-ik* du partitif (lequel a aussi, parfois, valeur d'ablatif). Le deuxième fait est la formation d'un pluriel du suffixe d'ablatif *-ti(k)*. Le Dictionnaire de Landuchio contient déjà des formes de pluriel en *-eta-ti* (Introduction de Michelena, p. 34). Le troisième fait est l'emploi de la forme en *-ti* comme substantif susceptible de recevoir des compléments. Ainsi, dans le proverbe biscayen 223, *lekuti* n'est plus un adjectif dérivé de *leku* « lieu » et signifiant quelque chose comme « qui a rapport avec un lieu », mais un substantif qui admet comme déterminant une forme verbale relative : *ardi bat doean lekuti* fait pendant à *doean etxeti* (ou *etxetik*) « par la maison où l'on va ».

PLURIEL

Nominatif : *-ak*, *-ok*. On sait que les formes en *-ok* qui ne sont plus employées aujourd'hui avaient, à l'origine, une valeur démonstrative : *gizonok* « les hommes dont on parle » (Azkue, Morf. § 437). Elle n'apparaît pas nettement ou même pas du tout dans les Refranes. On lit par exemple *gizonok oro* « tous les hommes » et *andra duztiok* « toutes les femmes » en 245, mais *gauza guztiak* « toutes les choses » en 326. Parfois une forme en *-ak* et une forme en *-ok* figurent dans le même proverbe : *zemuok geyago orziluak baño* (93) « más los amenazados que los enterrados », « les menacés plus (nombreux) que les enterrés » ; *Zemuok* se rencontre aussi en 23 ; *esanak guban, equinok Jaungoikoagan* (529) « los dichos en nosotros, los hechos en Dios », « les paroles en nous, les actes en Dieu ».

Ergatif pluriel : rarement employé dans nos textes, suffixe *-ok* ; une fois *-uk*, dans *jaunuk* (85) « los señores », « les maîtres », contre *jaunok* en 126. J. de Urquijo se demande s'il s'agit d'une faute d'impression ou si *u* est dû à l'influence du second élément de *au*. Ce suffixe ne semble pas avoir une valeur personnelle d'un démonstratif de 1^{re} personne.

On notera, en 316, *andra guztiok*.

Datif pluriel : *-ai* ; *gauza gextoi*, (100) « aux mauvaises

choses », -oi ; *aita asabaoi*, (125) « aux pères (et) aux aïeux » ; ce dernier peut signifier « à nos... ».

Génitif en -en : presque toujours -en, par exemple *jaunen* (371), *iakindunen* (200), *deunga dustien* (387) « de todos los malos », *sei goseen* (523) « de los niños hambrientos ». Mais deux fois *oentzal*, une fois avec une valeur démonstrative de 1^{re} personne, une fois sans valeur démonstrative sensible : *enea neuretzal*, *zurea bioentzal* (445) « lo mío para mí, lo vuestro para entrambos », « le mien pour moi, le vôtre pour nous deux » ; *guztioentzal* (318) « para todos », « pour tous ». La forme -oen est plus archaïque que la forme -on employée notamment par Dechepare : *gure bion artian* (VII, 5) « entre nous deux ».

La finale -en de génitif pluriel est commune à tous les parlars basques. Elle est oxytone en souletin, tandis que la finale -en du génitif indéfini est atone : Soul. *bi gizunén begiak* « les yeux des deux hommes », contre *bi gizúnen begiak* « les yeux de deux hommes ».

Nous avons montré ailleurs que, comme Gavel l'avait supposé, la finale -én du génitif pluriel repose sur *-áen, qui provient lui-même de -ág-en. Capanaga (xvii^e siècle) emploie la forme *ilaen* « des morts » au génitif pluriel concurremment avec des formes en -een et en -en (Michelena, *BRSVAP*, X, 1954, p. 187).

« Premier » se dit en basque *lehen*, *leen*, *len*, *lenen*, souvent pourvu du suffixe -go (de *ko*). On considère en général cette finale -en qui est aussi celle du superlatif comme identique à celle du génitif pluriel. Cette hypothèse est confirmée par l'existence de la forme *lenaengo* : *lenaengo emazlea* « la première femme », et par le superlatif *onaen* « le meilleur » dans le proverbe XIII de Garibay.

Sociatif : suffixe -akaz, provenant de *-ak -gaz : *areriokaz* (270) « con los enemigos », « avec les ennemis ». Pas d'exemple du génitif pluriel en -ko, ni de l'instrumental pluriel.

Inessif : suffixe -elan : par exemple *abietan* (528) « en nidos », « dans les nids », *aldi guztietan* (123) « en todo tiempo », « toutes les fois ».

Latif : suffixe -elara : un seul exemple : *gauza gilxietara gertu* (306) « aparejada para pocas cosas », « prête pour peu de choses ».

Ablatif-partitif pluriel : Suffixe -eta-rean : pas d'exemple dans nos textes biscayens ; deux exemples dans Landuchio (Intr., 34) : *alde guztietarean* « de tous les côtés » ; on ne sait pas si *bielarean edo zein* veut dire « n'importe lequel des deux » ou « n'importe lequel de deux ».

Exemples d'addition de suffixes :

-ra-ko : *etxerako* (537) « vers la maison ».

-ra-koz : *Oñak otz eleizarakoz, bero ezkontzarakoz* (142) « les pieds froids pour aller à l'église, chauds pour aller au mariage ».

-ra-ko : *Ekix nago gertuago inox baño gudurako* (331) « más aparejado que nunca estoy de aquí adelante para la guerra », « je suis dorénavant plus préparé que jamais pour aller à la guerre ». Quand un substantif au latif (-ra) est employé comme attribut d'un verbe d'état (« être », « rester ») on lui ajoute régulièrement le suffixe -ko qui l'assimile à un adjectif.

POSTPOSITIONS

Elles sont nombreuses.

1. -(t)zat : destinatif, indéfini ou défini, selon qu'il s'ajoute au thème nu ou à un génitif : *elikaturazat* (76) « pour nourriture » ; *Beretzat dana besterenzat* (106) « ce qui est pour soi est pour autrui » ; *Ontzoritzat neuka(n)* (244) « je le tenais pour non nécessaire » ; *Ostikoa akulua ganako idientzat gaxo* (180) « le coup de pied donné à (contre) l'aiguillon est mauvais pour le bœuf ».

2. -r-anz : « vers » : *Aurrera aditzen ezlana atzeranz jautxen da* (456) « Celui qui ne regarde pas en avant tombe en arrière » ; *atze* « partie arrière ». Ce suffixe a des correspondants précis, toujours vivants, dans les langues caucasiennes du N.-O.

3. *baga* : « sans » : *Indak mika bat orban бага, diada neskea gazpaga* (pour *galx бага*) (174), « donne-moi une pie sans tache, je te donnerai la jeune fille sans défaut » ; *Herrebaga koipatsu* (225) « sans griller, frire » (se dit quand quelqu'un veut obtenir un résultat avant le moment régulier) ; *pulxeak ogi бага* (247) « le caillé sans pain ». *Baga* plus l'a du nominatif singulier a donné *bagea* : *igi bagea* (132) « sans haine ». *Baga* est parfois réduit à -ga, qui ne fait qu'un avec le mot auquel il s'ajoute : *lotsaga* (263) « éhonté, dépourvu de honte » de *lotsa* « honte ». Ce type de réduction s'observe dans le deuxième terme de plusieurs composés (cf. Michelena qui donne les exemples *arlega* « inquieto », *donga, deunga* « malo » (lit. « sin don »), *eskeraga* « difícil » (lit. « ingrato ») dans *Fonética histórica vasca*, p. 412).

4. *Bako* provient de *bagako* : *adiskide bako bizitzea, auzo*

bako heriotzea (137), « vivre sans amis, mourir sans voisins ». *Su bako etxea, gorpulz odol bagea* (237) « la maison sans feu, le corps sans sang ». *Gurenda andia odol bakoa* (308) « la grande victoire, celle qui se fait sans sang ».

5. *Gaiti* « pour » : *berba dai eugaiti* (33) « il parlera pour toi », *adiskide barria gaiti* (510) « pour le nouvel ami ».

6. *Gan* : *gugan* (529) « en nous », *Jaungoikoagan* (529) « en Dieu ».

7. *Ganako* provient de l'addition du suffixe *-ko* à *gana* : *ostikoa akulua ganako* « le coup de pied envers (contre) l'aiguillon » (180), déjà cité à propos de *zat*.

8. *Ganik* : partitif-ablatif de *gan* : éloignement, séparation, provenance : *iñes begi gextoa ganik* (243) « qu'il fuie le pervers! », litt. « qu'il s'éloigne en fuyant le pervers! » *Narea onaganik ezla gauza gaxorik* (303) « de bon lignage il n'y a pas de chose perverse ».

9. *Gati* « au sujet de » : *ez hurtea gati gaxorik esan* « ne dis pas du mal de l'année ».

10. *Gero* « ensuite », précédé d'un mot à l'instrumental singulier *-ez gero*, *-az gero* ou *az kero* par assourdissement « depuis que... après que... » (441). *Etxea erreaz kero, uretan*, déjà cité plus haut.

11. *Gino* « jusqu'à » : *inurriagino lagun gura* (81) « la fourmi désire de la compagnie » ; *andra urenak etxea lauzatu gino daroa betatu* (210) « la femme diligente a coutume de remplir la maison jusqu'au toit ».

12. *Lako* « comme » est moins une postposition qu'un composé de *-la* (*nola* « comment? », *hala* « ainsi ») et du suffixe *-ko*, qui a ici une valeur adjectivale. *Lango* en est une variante : *Hurtealango murko* (191) « qual el año, tal el jarro », « telle année, telle cruche ».

13. *Laso* « comme » : *Olaso, giti balzuk ilaso* (88) « Olaso, pocos son como tu », « Olaso, il y en a peu comme toi ».

14. *Legez* « comme » : d'origine romane (*lege* « loi ») : *al daigun legez, ta ez nai degun legez* (127), « comme nous pouvons, et non comme nous voulons ».

DIFFÉRENCES ENTRE LA DÉCLINAISON DES REFRANES
ET CELLES DE DECHEPARE ET DE LIÇARRAGUE

Dechepare a écrit en bas-navarrais oriental du Pays de Cize ; Liçarrague et ses collaborateurs ont établi eux-mêmes leur langue dont le fond est labourdin, mais qui est mêlée de quelques formes bas-navarraises et même souletines.

Dechepare et Liçarrague ignorent le cas en *-ti* et le cas en *-rean*. Ils ont un ablatif en *-tik* à l'infini, au singulier et au pluriel, distinct du partitif *-ik*. L'ergatif pluriel chez eux diffère par son vocalisme *ek*, du nominatif pluriel *-ak*. Le datif pluriel est *-ai* dans les Refranes (de **-ag-i*), *-er* chez Dechepare, *-ei* (de *-ai*) dans la plus grande partie des écrits de Liçarrague mais *-ér* (oxyton) dans les pièces de la fin du volume.

En souletin actuel le suffixe de datif pluriel est *-ér* (oxyton). Liçarrague note assez souvent la place de l'accent, ce qui permet parfois de déceler des contractions de voyelles. Il n'y a aucune notation d'accent dans Dechepare et dans les Refranes, même dans les autres textes du xvi^e siècle. On remarquera la dissymétrie qui existe en bas-navarrais et en souletin entre les finales du datif indéfini et singulier et celle du datif pluriel :

| | | |
|------------------------|---------------------|--|
| indéfini <i>-(r)-i</i> | sing. <i>-ari</i> | plur. <i>-er</i> (avec <i>r</i> forte) |
| atone en soul. | <i>ári</i> en soul. | <i>-ér</i> en soul. |

contre Refranes et Liçarrague *-(r)-i*, *-ari* (démonstratif *-ar* plus *i*), *-ai* (de **-ag-*, suffixe de pluriel, plus *i*). La voyelle *i* est alors caractéristique du datif. Elle ne l'est pas dans *-er*. Ce dernier morphème a été intégré au système ; mais il n'en est pas un élément organique.

A ces exceptions près la déclinaison est constituée de la même manière dans les Refranes, chez Dechepare et Liçarrague et dans l'un des parlers basques. Elle a dû se former de bonne heure en basque mais pas complètement.

La distinction entre l'indéfini, le singulier et le pluriel n'a pas été poussée jusqu'au bout. Le partitif-ablatif y échappe puisqu'il n'existe qu'à l'indéfini. Ces termes sont d'ailleurs impropres. Mais le moyen d'en trouver de plus satisfaisants ? L'indéfini est caractérisé par l'absence de distinction entre le singulier et le pluriel, l'un et le multiple. Mais des formes

comme *etxen* « à la maison, chez moi, chez toi, chez nous, chez eux, etc. », *ihizin* « à la chasse », souletin *búrün* « sur la tête », *itsáson bánnen*, « à l'intérieur, dans les profondeurs de la mer », ainsi que l'emploi des substantifs verbaux à l'inessif en *-n* dans la conjugaison, par exemple dans *sartzen naiz* « j'entre », primitivement « je suis en entrée », *ikhusten dut* « je le vois », primitivement « je l'ai en vision », montrent qu'à une certaine époque il n'y avait qu'une forme d'inessif, sans distinction de défini et d'indéfini. Lorsqu'on voulait indiquer qu'il s'agissait d'un objet déterminé on se servait d'un démonstratif placé après le substantif : *etxean* « dans cette maison », *etxea* « cette maison ». On sait que plusieurs des cas de la déclinaison du singulier (« défini ») sont obtenues à partir de formes du démonstratif de 3^e personne, *a-*, *ar-* : nominatif *-a*, ergatif *a-k* en biscayen. On a refait certaines formes pour leur donner un aspect plus « régulier ». Ainsi le vieil inessif du démonstratif de 3^e personne était de forme *a-n* ; et celui de l'interrogatif de forme *no-n*. Ils s'emploient ainsi comme adverbes (« là », « où ? ») et *-an* est devenu la marque de l'inessif singulier. Mais ailleurs ils ont été remplacés par (*h*)*artlan*, *nor-tan*, qui suivent la déclinaison dite indéfinie. Le démonstratif de 2^e personne est (*h*)*ori* au nominatif ; les autres cas sont tirés d'une racine (*h*)*orr-*. Son inessif est (*h*)*or -tan*. Mais l'adverbe correspondant, dont la forme est certainement plus ancienne, n'est autre que la racine sans marque : (*h*)*orr* « là où tu es ». Le démonstratif de 1^{re} personne est (*h*)*au(r)* dont l'*r* douce est un élément ajouté, pour le nominatif, *on*, *hon*, pour les autres cas : inessif *on-e-la-n*, *hun-la-n*. Mais l'adverbe correspondant a été obtenu en ajoutant le suffixe de l'inessif à la racine du nominatif sans *r* : **au-en*, qui est devenu suivant les régions, *eben*, *hében*, enfin (*h*)*emen*. *Ene*, génitif du pronom personnel de 1^{re} personne, est isolé et énigmatique.

La déclinaison basque est, dans l'ensemble, claire et bien articulée. Elle n'est pas faite de pièces et de morceaux. Mais elle contient quelques pièces détachées d'anciens systèmes qui ont disparu ou de nouveaux qui n'ont pas eu le temps de se constituer.

Il en est ainsi pour le suffixe d'ablatif *-ti*, *-tik*. Il ne faut jamais l'oublier quand on cherche à dégager la structure du système et surtout quand on veut comparer la déclinaison basque à d'autres déclinaisons.

Le suffixe *-ko* était lui aussi sans doute un suffixe de dériv-

tion, une sorte d'étiquette servant à caractériser des mots : *etxeko* est quelque chose qui concerne la maison ou appartient à la maison. Et c'est une chose, non un être animé. On n'emploie jamais le génitif en *-ko* comme complément d'un substantif verbal : *etxearen saltzea* « la vente de la maison ».

On a remarqué depuis longtemps que l'ergatif et le partitif ont l'un et l'autre la finale *k*, et l'inessif et le génitif la finale *n*. A l'ergatif, *k* s'ajoute au thème nu s'il est terminé par une voyelle ; un *e* s'intercale entre le thème et *k* s'il est terminé par une consonne. Au partitif la finale est *-ik* ; elle s'ajoute au thème nu s'il se termine par une consonne ; une *r* douce s'intercale quand il se termine par une voyelle. A l'inessif, *n* s'ajoute au thème nu s'il est terminé par une voyelle ; un *e* s'intercale, comme à l'ergatif s'il se termine par une consonne.

La situation est exprimée par le tableau suivant :

| | Cas | Thèmes voc. | Thèmes conson. |
|-----------------|----------|----------------|----------------|
| Finale <i>k</i> | ergatif | <i>-k</i> | <i>(-e)-k</i> |
| | partitif | <i>(-)-ik</i> | <i>-ik</i> |
| Finale <i>n</i> | inessif | <i>-n</i> | <i>(-e)-n</i> |
| | génitif | <i>(-r)-en</i> | <i>-en</i> |

R est partout un élément inorganique ; *e* est inorganique à l'ergatif et à l'inessif ; il ne l'est pas au génitif. Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut pas dire si *-k* de l'ergatif et *-ik* du partitif sont des formes fondamentalement différentes ou les produits d'une différenciation. Il en est de même pour *-n* de l'inessif et *-en* du génitif. La comparaison avec les langues du Caucase ne donne, pour le moment, aucune indication car la déclinaison y varie beaucoup d'une langue à l'autre, même dans des groupes de langues étroitement apparentées entre elles. Par exemple, le suffixe *-k* d'ergatif du laze ne se retrouve ni en géorgien ni en svane. En tout cas, en basque, à l'époque historique, *e* fait partie intégrante du suffixe du génitif mais non de celui de l'ergatif et de l'inessif et *i* du suffixe de partitif. On ne peut pas, pour le moment, en dire plus.

† René LAFON.

REDOUBLEMENT ET RÉDUPLICATION EN HAOUSSA : FORMES ET FONCTIONS

SOMMAIRE. — *Les faits de répétition apparaissent en haoussa sous la forme soit du redoublement, qui porte sur un segment inférieur au radical, soit de la réduplication, qui porte sur un segment au moins égal au radical, sur un mot ou sur un syntagme plus grand que le mot. Les phénomènes de répétition d'ordre lexical ne sont considérés ici que sous l'angle purement formel, et leur description est esquissée dans la première partie de cette étude. Les faits de répétition d'ordre grammatical, par lesquels une forme à redoublement ou à réduplication s'oppose à une forme simple, demandent au contraire que l'on définisse et que l'on tente de classer les fonctions auxquelles ils correspondent. Cette recherche fait l'objet de la seconde partie. Le classement proposé ne saurait être tenu pour exhaustif, et divers exemples sont présentés qui échappent à ses cadres. Pour terminer, on fournit une récapitulation des procédés morphologiques mis en œuvre par la répétition grammaticale.*

0. Tant dans sa grammaire que dans son lexique, la langue haoussa¹ témoigne d'une prédilection particulière pour les procédés du redoublement et de la réduplication. Pour mieux mesurer l'étendue du phénomène, il a paru

1. Dans les quelques cas où il y aura lieu de se référer explicitement à l'usage du haoussa « standard » (qui repose largement sur le parler de Kano), celui-ci sera désigné par l'abréviation HS.

CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION. Usuellement, /b/, /d/ et /y/ notent des consonnes glottalisées injectives, /k/ et /s'/ des glottalisées éjectives. De plus, dans la transcription adoptée ici, /r/ sert à distinguer le *r* rétroflexe à un battement de la vibrante de type roulé /r/. Les prétendues diphtongues *ai* et *au* sont notées respectivement /ay/ et /aw/. Les voyelles longues sont distinguées des brèves au moyen d'une lettre double. Des deux tons H(aut) et B(as), seul B est indiqué, par un accent grave surmontant la voyelle de la syllabe qui le porte. La séquence tonale HB (ton « tombant »), qui ne peut figurer que dans une syllabe longue, est notée, suivant le cas, CŨŨ ou CŨC.

intéressant de tenter d'en suivre les manifestations dans toutes les parties de la langue où il apparaît.

0.1. Parmi les langues dites « tchadiennes » ou « tchadiques », auxquelles le haoussa est tenu pour apparenté, aucune ne semble, à en juger par les descriptions dont nous disposons, révéler une telle prolifération de la répétition. Au demeurant, l'étude qui suit se veut purement descriptive, et l'on se gardera de s'engager dans des considérations comparatives qui ne pourraient être que partielles et prématurées. A plus forte raison devra-t-on renoncer à envisager les faits, sans doute nombreux, que ne manquerait pas de fournir à une étude élargie de ce problème le vaste ensemble chamito-sémitique, auquel certains linguistes s'accordent à rattacher génétiquement la famille tchadique.

0.2. Même à s'en tenir au plan descriptif, il n'est pas aisé de proposer une définition simple de l'ensemble de phénomènes désignés communément par les termes de redoublement et de réduplication. Ce que l'on peut en dire de plus général est qu'il s'agit de la répétition, apparemment non fortuite², d'un segment de dimension, de nature et de complexité variables, observée dans une portion d'énoncé limitée. Pour serrer les faits de plus près, il conviendra de déterminer, pour chaque cas particulier :

a) La dimension et la nature du segment répété. Sous peine de fausser la portée de l'observation, il importe de ne fixer à ce segment aucune limite *a priori*. Ce peut être au minimum un phonème, au maximum un syntagme plus grand que le mot, et par exemple une proposition. Entre ces deux extrêmes, la répétition pourra concerner une syllabe, ou du moins une séquence compatible avec la structure syllabique de la langue, un mot entier ou, s'il y a lieu de faire cette distinction, son radical seulement³.

2. Il va de soi, en effet, que toute répétition d'un phonème, voire d'un groupe de phonèmes, dans le cadre d'un mot ne peut être assignée *ipso facto* à un phénomène de redoublement. Ainsi, dans *tùmfaafiyaa*, nom de la plante Calotropis procera, on ne peut rien affirmer de la répétition de /f/ faute de références paradigmatiques précises concernant la structure de ce nom. Il en va de même de l'identité de la première et de la dernière consonne dans des noms comme *juujii* « tas d'immondices », *kashàa* « tique », *kirkli* « droiture », *kiskii* « mâle du lézard Agame », etc.

3. Puisque la terminologie linguistique met deux mots à notre disposition, il sera souvent commode d'utiliser redoublement pour désigner une répétition

b) La position du segment « supplémentaire » par rapport à celle du segment qu'il reproduit, de façon à préciser s'il le précède ou s'il le suit dans la chaîne.

c) La forme simple ou elle-même redoublée sous laquelle le segment est répété : ainsi une consonne peut être redoublée sous la forme d'une géminée, séparée de la simple par un élément vocalique de nature infixale.

d) Le type de jointure qui s'établit entre les deux segments homophones ou quasi-homophones, selon qu'ils sont adjacents ou séparés par un élément de dimension et de nature variables, par exemple, dans le cas de la réduplication dite copulative, par un morphème.

e) Les phénomènes phonétiques qui peuvent se produire dans l'un des deux segments ou à leur jointure quand ils sont adjacents : modification de quantité ou de timbre vocalique, assimilation ou accommodation consonantique.

0.3. Avant d'examiner comment se présentent et s'ordonnent les faits de répétition en haoussa, il est indispensable de rappeler certains traits fondamentaux de la structure de cette langue.

0.3.1. En premier lieu, les membres de ses deux classes de mots les plus importantes — les noms et les verbes — ne consistent pas en des monèmes indécomposables. Pour des raisons différentes, mais de façon comparable, on est conduit à analyser la forme canonique du nom comme celle du verbe haoussa en un radical suivi d'un élément désinentiel, en principe une voyelle. Quand un nom est pourvu d'une ou de plusieurs formes de pluriel, la voyelle finale du singulier cède normalement la place à un suffixe de plur., qui peut consister en une simple voyelle ou en un élément plus complexe à base consonantique, et qui est conjoint à l'un des schèmes tonaux caractéristiques des différents types de plur. nominaux. Ainsi pour *šèekar-àa* « année », plur. *šèekàr-uu*, ou pour *harš-èe* « langue », plur. *hars-unàa* (avec la distribution /s/ devant voyelle postérieure, /š/ devant voyelle antérieure). — Dans le verbe, le radical se trouve normalement suffixé d'une voyelle qui, conjointement à un schème tonal spécifique

portant sur un segment inférieur au radical, et de réserver réduplication à la répétition portant sur un segment au moins égal au radical, et par exemple sur un mot entier.

de l'ensemble du mot, constitue, dans un contexte syntaxique déterminé, la marque d'une modalité particulière, et peut généralement commuter avec une ou plusieurs autres marques appartenant au même paradigme et dont il n'importe pas ici de préciser les valeurs d'emploi⁴. Ainsi pour *yaa kaa-r-àa* « il a ajouté, augmenté » opposé à *yaa kaa-r-èè* « il a/est terminé ».

0.3.2. En second lieu, les trois seuls types syllabiques admis par la langue sont CV (où V note une voyelle brève), CVV (où VV note une voyelle longue unique) et CVC. Un mot ne peut donc pas commencer par une voyelle, et une syllabe fermée ne peut contenir une voyelle longue.

0.3.3. Il suit de ces considérations que le découpage syllabique d'un nom ou d'un verbe ne coïncide généralement pas avec son découpage morphologique : ainsi, les mots cités dans le § 0.3.1 présentent le découpage syllabique *šèe.kà.ràa*, *ha.r.šèe* (et plur. *ha.r.su.nàa*), *kàa.ràa*, *kàa.rèe*. Il suffira de remarquer ici que, dans l'étude de certaines formes à redoublement, cette non-coïncidence ne facilite pas l'identification du segment redoublé, et oblige à prendre certaines précautions pour la formulation des faits. Par exemple, dans *kày.kà-y-ii* « bale du grain », le redoublement qui répète la première syllabe coïncide avec la fin du radical, mais se répartit entre les deux dernières syllabes du mot (*kày.kà.y-ii*) ; dans *màamaak-ii* « surprise, étonnement », il coïncide au contraire avec le découpage syllabique (*màa.maa.kii*), mais non avec le découpage morphologique ; et dans *bùuzuuz-ùu* « bousier », le redoublement qui répète la seconde syllabe (*bùu.zuu.zùu*) inclut, avec la dernière consonne du radical, la désinence elle-même : cf. le plur. *bùuzùuz-ay*.

0.3.4. D'autre part, une syllabe fermée ne pouvant contenir une voyelle longue, si, pour une raison morphologique, une syllabe CVV vient à être suivie de deux consonnes ou, ce qui revient au même, d'une consonne géminée, la voyelle de cette syllabe doit s'abrèger. Les longues /ii/, /uu/, /aa/ s'abrègent

4. Seule une de ces marques, celle de la modalité « causative », consiste en une voyelle suivie d'une consonne (-as > HS -ar). Sur l'ensemble de ce système, voir F. W. Parsons, « The verbal system in Hausa. Forms, functions and grades », *Afrika und Übersee*, XLIV, 1 (1960). pp. 1-36.

en /i/, /u/, /a/. Mais l'ouverture qui accompagne cet abrégement se traduit, pour /ee/ et /oo/, par la même tendance vers une réalisation /a/. Par exemple, le plur. de *leeβ-ée* « lèvre », **lèèβ-6-aa*, se réalise *lábβaa*. De même, en face de *sun soom-àa* « ils ont commencé », la forme à redoublement *sun *soom-sòom-aa* sera réalisée *sun sansòomaa* « ils ont commencé chacun à son tour, ou chacun pour son propre compte ».

0.3.5. Enfin quand, par suite de la répétition d'un segment C_1VC_2 , C_2 vient au contact de C_1 , la consonne fermante de la première syllabe est susceptible de plusieurs traitements.

a) Elle peut assimiler son point d'articulation à celui de C_1 : *san-sòom-aa* < **soom-sòom-aa*, cité précédemment.

b) Elle peut s'assimiler totalement à C_1 : **kàR-karf-aa*, dérivé de *karf-ii* « force », aboutit à *kàk-karf-aa* « fort ».

c) Si C_2 est une apicale, elle passe normalement à /r/, au moins dans l'usage de Kano: en face de *sun fit-a* « ils sont sortis », on relève *sun fir-fit-à* < **fit-fit-à* « ils sont sortis successivement, séparément » (moins souvent, on aura, avec le traitement b: *sun fif-fit-à*). De même le nom du « pou », *k^wàrk^walàa*, repose sur **k^wât-k^wal-àa*, que l'on peut reconstruire comme **k^wal(à)-k^wal-àa*⁵.

d) Sporadiquement, C_2 peut passer à /n/ dans des conditions qu'il est malaisé de préciser. Ainsi *jinjirii* « enfant de moins de six mois » repose sur **jir-jir-ii*, comme l'atteste son plur. à redoublement « brisé » *jir-àa-jir-ay*. Le nom du « fennec », *yànyaawàa*, est également susceptible de recouvrir un **yâw-yaaw-àa* reposant sur **yaaw(à)-yaaw-àa*.

*
* *

1. En synchronie, les faits de répétition peuvent se présenter dans deux situations entièrement différentes. Ou bien, à une forme donnée — nom, verbe, idéophone — contenant une répétition, ne correspond aucune forme simple à laquelle on puisse la rapporter. La répétition doit alors être considérée comme une caractéristique purement lexicale de cette forme, et il n'y a pas lieu de lui attribuer de fonction précise⁶. Ou bien, en face de la forme pourvue

5. Sur cette reconstruction, voir ci-après la note 9 au § 1.2.3.1.

6. Il est évidemment loisible de chercher dans le sémantisme des formes concernées une motivation du redoublement; mais cette recherche dépasserait le cadre de l'esquisse morphologique présentée ici.

d'une répétition, existe une forme simple dont on a des raisons de la rapprocher, et la relation morphologique qui s'établit entre les deux pose le problème de la fonction assumée par le redoublement ou la reduplication.

Les exemples de répétition à caractère lexical ne sont pas rares dans la classe du verbe ; ils sont abondants dans celle du nom et surtout dans celle de l'idéophone.

1.1. VERBES. On distinguera deux groupes de verbes à redoublement selon la syllabe sur laquelle porte la répétition.

1.1.1. Les uns présentent un redoublement de leur première syllabe, et il n'existe pas dans le lexique de verbe simple dont cette syllabe constituerait à elle seule le radical. Ainsi, en face de *babbàkaa* « flamber, passer à la flamme », dont le radical repose sur **bak-bak-*, il n'existe pas de radical verbal **bak-*. La même remarque vaut pour *girgizaa* (< **giz-giz-*) « agiter, secouer » ; *kàykaytàa* « guetter un moment d'inattention » ; *lallàsaa* (< **las-las-*) « battre légèrement » ; *laylàyaa* « pétrir en boules » ; *lullùbaa* (< **luḃ-luḃ-*) « couvrir complètement le corps d'un vêtement » ; *sansànaa* et *sunsùnaa* « flairer » ; *sassàkaa* (< **sàk-sàk-*) « tailler (un objet en bois) à l'herminette » ; *sassàbee* (< **sab-sab-*) « défricher » ; *sussùkaa* (< **suk-suk-*) « battre le grain », etc.

1.1.2. Les autres présentent un redoublement de leur deuxième syllabe, aucun verbe simple n'étant attesté qui serait dépourvu de ce redoublement. Ainsi, en face de *ragargàzaa* (< **-gaz-gaz-*) « réduire en miettes », il n'existe pas de radical verbal **ragaz-*⁷. Il en va de même de son synonyme *ralallàkaa* (< **-lak-lak-*), de *rag^wagg^wàbaa* (< **-g^wab-g^wab-*) « faire bouillir (de la viande) jusqu'à désintégration », de *sakankàncee* « être certain de »⁸.

1.2. Noms. Les noms à redoublement lexical se répartissent entre un assez grand nombre de types formels. On n'envisagera ici que les principaux d'entre eux.

7. Il existe toutefois un radical *razg-* « briser, détacher en brisant », susceptible d'être rapproché de *ragargaz-* en supposant une métathèse *z-g* : *g-z*.

8. Dans son article « An analysis of intensive forms in Hausa verbs », *Rocznik Orientalistyczny*, XXIX, 2 (1965), pp. 31-51, Z. Frajzyngier cite (pp. 46-47) un certain nombre de verbes à redoublement dans lesquels la seconde et la troisième syllabe sont identiques. En fait, la plupart d'entre eux peuvent être rattachés à un radical verbal simple ou à un idéophone. Cf. d'ailleurs la note 7 ci-dessus.

1.2.1. On citera d'abord les noms constitués de deux syllabes phonématiquement identiques. Certains sont pourvus d'un ton H sur chaque syllabe : *baabaa* « indigotier » ; *beebee* « sourd-muet » ; *fayfay* et *laylay* « disque de vannerie servant de couvre-calebas » ; *maymay* « second sarclage d'un champ » ; *waawaa* « niais » ; *zaazaa* « toison pubienne » et « contrée herbeuse ». D'autres présentent des schèmes tonaux variés : *bàabaa* « eunuque » ; *dòdoo* « ogre » ; *doodò* « colonne, longue ligne » ; *kàakaa* (masc.) « grand-père », (fém.) « grand-mère », « saison des récoltes » ; *lààlaa* « paresse, nonchalance » ; *noonò* « lait aigre », « sein » ; *tawlàw* « araignée ». Il est probable que certaines de ces formations relèvent du langage enfantin, par exemple *bàaba* « père » ou *màama* « sein », où l'on notera la quantité brève de la voyelle finale, et par conséquent le caractère imparfait du redoublement.

1.2.2. Les noms constitués de trois syllabes phonématiquement identiques, comme *šaašàašaa* et son synonyme *suusùu-suu* « individu stupide », demeurent exceptionnels.

1.2.3. Nombreux, au contraire, sont les trisyllabes caractérisés par le redoublement d'un segment CVC- initial : *dàwdawaa* (et *dàddawaa*) « soubala » (condiment très odorant d'origine végétale) ; *daydayaa* « espèce de myriapode » ; *dindimii*, *dùndumii* (<*dim-dim-, *dum-dum-) « héméralopie » ; *famfamii* « trompette en bois » ; *furfuraa* « cheveux gris » ; *jìjìjìfii* (<*jif-jif-) « moment précédant le lever du soleil » ; *jìnjìrii* (<*jir-jir- : cf. § 0.3.5, d) « enfant de moins de six mois » ; *kàykàyii* « bale du grain » ; *mùrmùšii* (<*mus-mus-, avec passage de /s/ à /š/ devant /ii/) « sourire » ; *ràyràyii* « sable fin » ; *s'as's'afii* (<*s'af-s'af-) = *yayyafii* (<*yaf-yaf-) « petite pluie fine, bruine » ; *zàzzàbii* (<*zab-zab-) « fièvre ».

Les noms qui précèdent attestent une certaine variété de schèmes tonaux. Mais on peut distinguer, parmi ces formations, deux séries homogènes caractérisées chacune par un schème tonal spécifique.

1.2.3.1. D'une part, des trisyllabes de schème tonal HB-H-B qui sont issus de la réduplication d'une base dissyllabique de schème tonal H-B, après la perte de la voyelle finale du premier élément⁹. C'est le type illustré par

9. Dans les reconstructions qui suivent, la voyelle placée entre parenthèses à la fin du premier segment est de quantité hypothétique. Il est probable qu'elle avait le même timbre que la voyelle finale du second segment, et il est certain qu'elle était le centre d'une syllabe à ton B.

bâlbeelàa (<*beel(à)-beelàa) « héron garde-bœufs », dont on rapprochera des termes comme *k^wâr^watàa* (<*k^wal(à)-k^watàa) ou *k^wâr^watàa* « pou(x) », *šâššaawàa* (<*šaaw(à)-šaawàa) « scarifications servant de marque tribale », *wârwaajii* (<*waaz(i)-waazii, avec passage de /z/ à /j/ devant /ii/) « oryx blanc », et sans doute aussi *yânyaawàa* (<*yaaw(à)-yaawàa : cf. § 0.3.5, d) « fennec », etc.

1.2.3.2. D'autre part, une série qui regroupe, entre autres termes, des noms d'objets pairs, animés ou non d'un mouvement alternatif, tels que *diddigèe* = *duddugèe* (<*dig-dig-, *dug-dug-) « talon »; *fiŋfikèe* = *fuffukèe* (<*fik-fik-, *fuk-fuk-) « aile »; *filfilèe* « pagaie »; *jijjigèe* (<*jig-jig-) « poteau fourchu »; *mummukèe* (<*muk-muk-) « mâchoire inférieure »; *šiššikèe* (<*šik-šik-) « pieu fourchu », *zuzzugèe* (<*zug-zug-) « paire de soufflets de forge »¹⁰. Il convient de signaler ici, comme intéressant directement l'étude des formes de la répétition, l'existence, pour certains des termes de cette série, de doublets « brisés », c'est-à-dire comportant une infixation vocalique -*aa-* entre les deux segments redoublés, structure que l'on retrouve dans la forme de plur., identique pour les deux variantes du sing. : *dig-aa-dig-ii* = *dug-aa-dug-ii* « talon » : cf. le plur. *dig-aa-dig-ay* = *dug-aa-dug-ay* ; *fik-aa-fik-ii* = *fuk-aa-fuk-ii* « aile » : cf. le plur. *fik-aa-fik-ay* = *fuk-aa-fuk-ay*.

1.2.4. Moins souvent, le redoublement concerne un segment CVV initial, comme dans *màamaakii* = *kàakaabii* « surprise, étonnement », ou *kàakàakii* « longue trompette en métal ».

1.2.5. Un autre groupe de trisyllabes à redoublement est caractérisé par l'identité phonématique des deux syllabes finales : *bùuzuuzùu* « bousier »; *gàatunlùu* « qui a l'esprit lourd ou lent »; *gàahuuhùu* « farine ou « foura » préparé à l'eau au lieu de lait »; *jàariirii* « enfant de moins de six mois »; *kàajiiijii* « plante (*Cyperus articulatus* L.) dont les racines sont utilisées comme encens »; *kàdaadaa* « butte de terre perpendiculaire aux sillons »; *kàafaafàa* « affectation »; *kàazaazàa* « déformation de la base de la colonne vertébrale »; *kàybaabàa* « partie épineuse de la jeune pousse du palmier ».

10. Le cas de *zuzzugèe* est particulier. Il existe en effet un verbe *zugàa* « activer le feu avec une paire de soufflets », dont *zuzzugèe* pourrait être considéré comme dérivé, bien qu'il n'ait pas la structure d'un nom d'instrument déverbatif.

doum »; *kiriirii* « coccys »; *làabuubiù* « enfant ou animal nouveau-né »; *šakiikii* « frère de même père et de même mère »; *tàakiikii* « nabot »; *tàaliilii* « sorte d'amulette écrite »; *taalaalaa* « action de mettre une bête à l'attache au moyen d'une longue corde »; *s'òooloolò* = *jòooloolò* « grand et maigre »; *zàaraaràa* « longue corde attachée au cou d'un animal ». A peu d'exceptions près, ces noms présentent le schème tonal caractéristique B-H-B.

1.2.6. Parmi les quadrisyllabes, il y a lieu de distinguer un premier groupe dont les termes sont constitués par la réduplication d'un élément dissyllabique. L'élément répété peut reproduire le schème tonal de l'élément qu'il répète : *doolè-doolè* « iule (grand myriapode) »; *tàlo-tàlo* « dindon ». Ou bien les deux éléments s'opposent par leurs tons de diverses façons : *cùkùu-cukuu* « intrigues »; *màalùm-maalum* « sorte de boubou brodé »; *làngà-langà* « feuillard », *zàngà-zangà* « manifestation politique ou revendicative »¹¹.

1.2.7. D'autre part, toute une série de quadrisyllabes présente, avec des schèmes tonaux divers, le redoublement de la deuxième syllabe, de type CVC, dont la répétition coïncide le plus souvent avec la fin du radical : *bùrluntùnaa* « nielle du mil »; *càšàlòlòlò* « boue »; *càkarkàraa* = *càkarkàrii* « poulie de puits »; *filillikii* (<*-lik-lik-) « jeune enfant »; *gàazunzùmii* = *kàazunzùmii* (<*-zum-zum-) « punaise »; *hàguuguwàa* (<*-guw-guw-) « gêne, situation difficile »; *hakàrkàrii* « côte (os) »; *kiciiciyàa* (<*-ciy-ciy-) « insecte coléoptère térébrant »; *kififiyàa* (<*-fiy-fiy-) « tortue aquatique »; *kùduddufii* (<*-duf-duf-) « grande excavation d'où l'on extrait de l'argile »; *kùruuruwàa* (<*-ruw-ruw-) « cri pour attirer l'attention, appel à l'aide »; *kùtullurèe* (<*-tur-tur-) « souche d'arbre »; *kàzazabòò* (<*-zab-zab-) « terrain profondément raviné par l'eau »; *màšàššaraa* (<*-šar-šar-) « variole », « fièvre »; *šikinkimii* (<*-kim-kim-) « sot, lourdaud »; *tàkarkàrii* « bœuf porteur ».

Dans *kàtantanwàa* « escargot », la syllabe redoublée est suivie d'une syllabe -wàa (suffixe de fém.?) et ne coïncide donc pas avec la fin du radical.

11. Ces noms présentent une structure bien attestée parmi les idéophones (cf. § 1.3.2), et certains d'entre eux pourraient être d'origine idéophonique.

1.2.3. Une disposition analogue à la précédente se trouve dans quelques noms féminins de cinq syllabes pourvus du suffixe de fém. *-niyaa* ou *-iyaa* : *kàawalwalniyaa* « mirage » ; *kàdandooniyaa* (<*-doon-doon-) « grande espèce de myriapode ». Enfin, dans *làlaalaabiyya* « sol glissant », le redoublement concerne une syllabe de type CVV.

1.3. IDÉOPHONES. Dans le champ entier du vocabulaire haoussa, la classe des idéophones est le domaine privilégié de la répétition, soit totale, soit partielle, qui représente un élément fondamental de l'expressivité propre à ce sous-code linguistique. Ce chapitre de l'étude du lexique est tellement vaste qu'on devra se borner ici à quelques indications d'ordre très général¹².

1.3.1. Certains idéophones monosyllabiques sont susceptibles d'être répétés, souvent trois ou quatre fois, avec des valeurs différentes de celle qui s'attache à une émission unique. Ainsi, dans le parler de Tibiri (Gobir), l'idéophone *dib*, énoncé une seule fois, décrit le bruit produit par un homme qui retombe sur ses pieds après avoir sauté d'une certaine hauteur ; mais *dib dib dib*, énoncé trois fois sur un rythme lent, décrit la démarche énergique d'un être humain ; et *dib dib dib dib*, énoncé quatre fois sur un rythme plus vif, s'applique à la course rapide d'un être humain.

1.3.2. Certains autres, quel que soit le nombre de syllabes de l'élément de base, ne sont jamais utilisés que sous forme de reduplication. Ainsi *bul-bul* exprime l'idée d'embonpoint, *fâl-fâl* celle de flotter au vent, *kâr-kâr* celle d'un tremblement violent du corps, et *tul-tul* ou *dul-dul* imite fidèlement le bruit produit par le pilage du grain dans un mortier de petite taille. A partir d'éléments dissyllabiques ou trisyllabiques sont constitués de très nombreux idéophones à reduplication dont la seconde moitié reproduit ou inverse le schème tonal de la première. Par exemple *balam-balam* suggère l'idée d'une lame très affilée ; *bàs'al-bàs'al* = *bàs'âr-bàs'âr* = *fàs'al-fàs'al* = *bas'oo-bàs'òò* s'appliquent à un travail mal fait, à un mets mal préparé ; *guzuu-gùzùu* = *guzur-gùzùr* se diront de fil

12. On trouvera un aperçu du comportement syntaxique des idéophones suivi d'un tableau de leurs principaux types formels dans l'article de Kabir Galadanci, « Ideophones in Hausa », *Harsunan Nijeriya*, I (1971), pp. 12-26.

grossièrement filé ; *fùnjùm-funjum* = *bàdàm-badam* = *bùdùm-budum* évoquent l'idée de patauger (au propre et au figuré) ; *làkàkas-làkàkas* = *làkàkay-làkàkay* décrivent un déplacement d'une lenteur excessive ; *kalmadây-kalmadây* dépeint un individu qui vacille sur ses jambes.

1.3.3. Un autre type d'idéophones abondamment représenté affecte la forme de trisyllabes ou de quadrisyllabes avec redoublement de l'avant-dernière syllabe. Ainsi *bàayàayàa* se dit d'une barbe longue et épaisse ; *bikiki* fait allusion à un vêtement trop long et qui traîne à terre ; *bòodòodòo* = *bòodàddàr* (<*-*dar-dar*) qualifient un nez disgracieux par sa grosseur excessive, et *dòosòosòo* = *dàfsàsàr* (<*-*sar-sar*) une bouche aux lèvres épaisses ; *dòogòogòo* = *doogòogoo* s'appliquent à un objet en équilibre instable ; *kàtàflàf* = *kàlàl'àrbàr* évoquent une idée d'épaisseur (tissus, aliments liquides) ; *sòokòokòo* caractérise le comportement d'un nigaud ; et *zàadàadàa* dessine la forme souple et élancée d'un félin.

*
* *

2. Dès lors qu'une forme pourvue d'une répétition coexiste avec une forme simple à laquelle elle est morphologiquement associée, il importe de définir la fonction assumée par cette répétition, soit seule, soit conjointement à une ou plusieurs autres marques. Les faits de répétition grammaticale que nous avons à passer en revue sont fort divers et, pour tenter de les classer, nous partirons des fonctions et étudierons comment, pour les exprimer, la langue a utilisé les ressources du redoublement et de la réduplication.

2.1. PLURIELS NOMINAUX. En haoussa, la formation du pluriel des noms met en œuvre une grande variété de procédés et donne lieu à un nombre considérable de types morphologiques. Notons au passage qu'à une même forme de singulier correspondent fréquemment, non seulement dans des parlers ou des dialectes différents, mais encore dans un même usage, deux ou trois formes de pluriel, et parfois davantage.

Chacun des types en question est caractérisé par un suffixe et par un schème tonal spécifiques qui sont en rapport d'interdépendance. Les suffixes sont de forme -VV (-*aa*, -*ee*, -*ii*, -*uu*) ; -VC (-*aw*, -*ay*) ; -VVCV (-*ukàa*, -*unàa*, -*uwàa* ; -*anii* ; -*àkii*, -*àkuu*, -*akii*) ; -VVCVV (-*àanu*, -*èekuu*) ; -VCCVV (-*àykuu*, -*ànnii*, -*ànnuu*).

Certaines formations comportent en outre un infixé consistant en une voyelle, brève (-a-, -u-) ou longue (-aa-, -ee-, -oo-). Ce sont, d'une part, les pluriels dits « brisés » (par ex. *jīrg-ii* « pirogue », plur. *jīr-àa-g-ee*, ou *duus'-èe* « pierre, montagne », plur. *duw-àa-s'-uu*); d'autre part, certains des pluriels à redoublement qui nous intéressent plus spécialement ici.

2.1.1. Dans les formations de plur. à redoublement, nous relevons les procédés morphologiques suivants.

2.1.1.1. Gémiation de la dernière consonne du radical devant le suffixe de plur.¹³ : *rees'-èe* « branche », plur. *rās-s-aa* < **Rèes-s-aa* (cf. § 0.3.4; on a la distribution /s/ devant /aa/ et /š/ devant voyelle antérieure); *yàb-oo* « éloge », plur. *yàb-b-ay*; *cik-ii* « ventre », plur. *cik-k-unàa*; *zan-èe* « pagne », plur. *zan-n-uwàa*.

2.1.1.2. Gémiation de la dernière consonne du radical précédée de l'infexion d'un -u- (ce type de plur. est propre aux parlers occidentaux): *ʔayk-ii* « travail », plur. *ʔay-u-k-k-àa*; *halš-èe* « langue », plur. *hal-u-s-s-àa*.

2.1.1.3. Redoublement de la dernière consonne du radical sous forme d'une géminee précédée de l'infexion d'un -a- : *sul-èe* « shilling », plur. *sul-à-l-l-aa*; *saab-oo* « nouveau », plur. *sàab-à-b-b-ii*.

2.1.1.4. Redoublement de la dernière consonne du radical, précédé de l'infexion d'un -aa- ou d'un -oo- selon le type morphologique considéré : *wuk-aa* « couteau », plur. *wuk-àa-k-ee*; *kaf-àa* « pied, jambe », plur. *kaf-àa-f-uu*; *kàk-karʔ-aa*¹⁴ « fort », plur. *karʔ-àa-f-aa*; *koof-àa* « porte », plur. *koof-oo-f-ii*.

2.1.1.5. Redoublement de la dernière consonne du radical et du suffixe de plur. -ay : *daad-ii* « plaisir », plur. *daad-ày-d-ay*; *kumf-aa* « mousse, écume », plur. *kumf-ày-f-ay*.

2.1.1.6. Redoublement portant sur la dernière consonne du radical et le début -VC- d'un suffixe de plur. en -VCVV :

13. Dans les trois alinéas suivants, on a fait l'économie des mots « devant le suffixe de plur. », qui vont de soi.

La gémiation consonantique est considérée ici, du point de vue morphologique, comme la forme la plus simple du redoublement.

14. Sur le redoublement dans cette forme de sing., voir le § 2.10 et cf. § 0.3.5, b.

jàk-aa « bourse, petit sac », plur. *jàk-un-k-unàa*; *hak-ii* « herbe », plur. *hak-uu-k-uwàa* < **hak-uw-k-uwàa*; *s'iin-ii* « pointe », plur. *s'iin-un-n-ukàa* < **s'iin-uk-n-ukàa*; *kaay-aa* « charge, colis », plur. *kaay-ày-y-akii* < **kaay-àk-y-akii*.

2.1.1.7. Redoublement de la syllabe finale du radical: *šaawar-àa* « conseil, avis », plur. *šaawàr-war-ii*; *lillaaf-ii* « livre », plur. *lillàt-làf-ay*¹⁵ < **lillàaf-làaf-ay*; *màgan-àa* « parole, affaire », plur. *màgàn-gàn-uu*.

2.1.1.8. Redoublement de la syllabe finale du radical avec apophonie en /u/ de la voyelle de cette syllabe: *kabàr-ii* « tombe », plur. *kabur-bur-àa*; *maagàn-ii* « médicament », plur. *maagun-gun-àa*.

2.1.1.9. Si dans certains cas, ainsi dans les ex. du § 2.1.1.4, le redoublement est la marque essentielle du pluriel, il apparaît qu'assez souvent il représente une complication d'un type sans redoublement et correspond à une marque supplémentaire. Par ex., au type minoritaire *cikii*, plur. *cikkunàa* (§ 2.1.1.1) correspond le type majoritaire *daak-ii* « case », plur. *daak-unàa*, et à *kaayaa*, plur. *kaayàyyakii* (§ 2.1.1.6) correspond le type simple *k^waan-aa* « nuitée », plur. *k^wàan-àkii*. D'ailleurs, certaines de ces formes à redoublement présentent, dans un autre dialecte et parfois dans le même usage, une variante sans redoublement: le plur. de *saaboo* (§ 2.1.1.3) est aussi *sàab-ii*, et celui de *lillaafii* (§ 2.1.1.7) également *lillàaf-ay*. Inversement, les parlers occidentaux ont tendance à géminer la dernière consonne du radical devant le suffixe de pluriel, dans des formes ne comportant pas de redoublement: *màalàm-m-ay*, en face de HS *màalàm-ay*, plur. de *maalàm-ii* « marabout », ou *raakum-m-àa*, en face de HS *raakum-àa*, plur. de *ràakum-ii* « chameau », — aussi bien que dans des formes comportant déjà un redoublement: *màgàn-gàn-n-uu* « paroles » (cf. § 2.1.1.7) ou *maagun-gun-n-àa* « médicaments » (cf. § 2.1.1.8).

2.1.2. A l'inverse du redoublement, la réduplication ou répétition totale, est un procédé assez exceptionnellement employé pour la formation des plusieurs nominaux. Il semble

15. Les dictionnaires fournissent la forme de plur. attendue *lillàt-tàafay*, avec un /aa/ dans la 3^e syllabe. Dans la réalisation qui semble la plus normale à Kano, l'abrévement de cet /aa/ est secondaire, contrairement à celui qui s'est produit normalement dans la 2^e syllabe, fermée.

qu'on doive chercher aux divers types attestés une explication spécifique qui varie d'un cas à l'autre.

2.1.2.1. En HS, le plur. de *daa* « fils » et de *'yaa* « fille » est *'yaa'yaa* « enfants », qui paraît représenter une reduplication du féminin. En réalité, cette forme s'explique par l'obligation où s'est trouvée la langue de remédier à l'homonymie dans laquelle étaient tombés, dans les parlers orientaux, le fém. *'yaa* et le plur. *'yaa*, issus respectivement des formes *dīyaa* (tons B-H) « fille » et *dīyaa* (tons H-H) « enfants », bien conservées dans les parlers occidentaux. La reduplication a servi ici à maintenir l'opposition indispensable entre le plur. et le fém.¹⁶

2.1.2.2. Le cas de *mānya-mānya*, plur. supplétif de *bābba* « grand », est différent. La forme à reduplication coexiste avec une forme simple *mānyaa*, susceptible de s'employer également comme plur. de majesté, par conséquent de s'appliquer à un sing., par exemple dans l'épithète traditionnelle du lion *mānyan dawà* « le grand de la brousse ». La reduplication répond donc peut-être au besoin de mieux marquer les emplois de cette forme avec la valeur d'un pluriel vrai. On notera, à la fin de chaque moitié de la forme à reduplication, un abrégement de la voyelle, qui n'est pas sans évoquer celui qu'on observe dans les exemples du § 2.12 ci-après.

2.1.2.3. La reduplication est encore utilisée pour former le plur. de certains emprunts mal intégrés au système nominal du haoussa et pour lesquels aucun plur. régulier n'a été créé ou, du moins, n'a réussi à s'imposer. Ainsi *hòotâl*, emprunt à l'angl. *hotel*, a pour plur. *hòotâl-hòotâl* ; *ʔàkàawu* « employé de bureau, commis », emprunt au yorouba *akòwé* (dérivé du verbe *kò* « écrire ») a un plur. *ʔàkàawu-ʔàkàawu* qui semble l'emporter dans l'usage sur le plur. régulier *ʔakaawunàa*.

2.2. PLURIELS IDÉOPHONIQUES. Nous avons vu (§ 1.3.2) que, sur le plan lexical, certains idéophones se présentent comme la reduplication d'un élément de base d'une ou de plusieurs syllabes. Mais d'autres n'offrent de reduplication qu'en référence à la pluralité des êtres, des choses ou des procès

16. Pour un exposé détaillé de cette question, voir C. Gouffé, « A propos de haoussa [ʔy] », *Word*, 25 (1969), notamment pp. 134-135.

qu'ils décrivent. C'est là un cas d'accord en nombre qui mérite d'être noté. Soit l'énoncé *yaa zawnàa dabas* « il (par ex. un cavalier sur son cheval) est assis solidement, confortablement », ou « il (un objet) repose sur une base bien stable ». Transposé au plur., cet énoncé devient : *sun zawnàa dabas-dabas*. De même l'énoncé *ràakumii ya nàa dà wuyàa zàlàw* « le chameau a un long cou (qu'il balance avec souplesse) » devient au plur. : *raakumàa su nàa dà wuyàa* (sing.) *zàlaw-zàlàw*. Il semble que se manifeste ou non, selon les cas, un contraste de schème tonal entre les deux moitiés de ces plur. idéophoniques à réduplication.

2.3. ADJECTIFS AUGMENTATIFS ET DIMINUTIFS. Le même type de plur. idéophonique se retrouve dans deux classes d'adjectifs bien caractérisés tant du point de vue sémantique que de celui de leur structure formelle : les augmentatifs et les diminutifs, qui ont été étudiés de manière approfondie par M. Parsons¹⁷.

2.3.1. Les premiers présentent, au sing., trois variantes, dont deux constituent des cas intéressants de redoublement. Soit *fankam-ii* « très large, de vaste étendue », dont la forme n'a de remarquable que le schème tonal H-H-H, et qui peut servir de modèle à la série tout entière. A partir du radical *fankam-* sont constitués, avec le même sens, d'une part *fànkam-kàm-ii*, par redoublement de la seconde syllabe et imposition du schème tonal caractéristique B-H-B-H, d'autre part *fankam-ee-m-èe*, par redoublement de la dernière consonne devant une voyelle /ee/ et imposition du schème tonal caractéristique H-H-H-B. Ces trois variantes ne disposent que d'une seule forme de plur., de type idéophonique à réduplication, *fankam-fànkàm*, pourvue du schème tonal H-H-B-B.

2.3.2. Les adjectifs diminutifs offrent la particularité d'exploiter la valeurressive du timbre vocalique *i*, qui reparait dans chacune des trois syllabes de leur sing. masc., à la faveur ou non d'un redoublement proprement dit. Par ex. les deux variantes du sing. *mis'iis'ii* et *miis'iis'ii* « minuscule » ne diffèrent que par la quantité de la voyelle de leur première syllabe et sont caractérisées par le redoublement

17. F. W. Parsons, « The operation of gender in Hausa : Stabilizer, Dependent Nominals and Qualifiers », *African Language Studies*, IV (1963), pp. 192-195.

de leur seconde syllabe. Au plur., elles présentent toutes deux une même forme à reduplication de type idéophonique, *mis'ii-mis'ii*, pourvue du schème tonal caractéristique H-H-H et dans laquelle les deux premières syllabes du sing. sont seules soumises à répétition. De même, le synonyme *mis'ilii*, qui ne comporte pas de redoublement au sing., a pour plur. *mis'il-mis'il*. On remarquera que, dans de pareilles formations nominales, la notion de radical tend à se vider de son contenu, dans la mesure où la voyelle finale *-ii* des formes de sing. masc. *mi(i)s'is'ii* ou *mis'ilii* semble jouer un rôle phonesthétique bien plus que morphologique. C'est encore là un trait qui rapproche ces adjectifs de la classe des idéophones.

2.4. Passant à l'étude des divers procédés de dérivation par redoublement ou par reduplication, nous relèverons d'abord celui qui permet d'obtenir un verbe à partir d'une base nominale, ou plus rarement verbale, par le redoublement de la consonne finale du radical de cette base après infixation d'une voyelle *-a-*. Ainsi, sur le radical du « nom abstrait de qualité sensible »¹⁸ *karf-ii* « force » est formé le verbe *karf-à-f-aa* « rendre fort », et c'est précisément à partir des bases fournies par ces quelque soixante termes du lexique haoussa que le procédé s'avère surtout productif. Mais il peut s'appliquer également à une base verbale : par ex. sur le radical *dawk-*, qui fournit des verbes signifiant « porter, emporter, enlever, soulever », est formé le dérivé *dawk-à-k-aa* « élever, honorer, promouvoir ». D'ailleurs, certains cas sont ambigus : en ce qui concerne un dérivé comme *girm-à-m-aa* « honorer, promouvoir », on hésitera à le rapporter à la base verbale *girm-a* « grandir, croître » ou au nom verbal correspondant *girm-aa* « grandeur (au propre et au figuré), honneurs, prestige ».

2.5. Les thèmes verbaux dits « intensifs »¹⁹ expriment en réalité la pluralité du procès. Ils présentent l'action ou bien

18. Cette classe de noms a été désignée ainsi et étudiée de façon approfondie par F. W. Parsons dans son article « Abstract nouns of sensory quality and their derivatives in Hausa », *Afrikanistische Studien* herausgegeben von J. Lukas, Berlin, 1955, pp. 373-404.

19. C'est le terme en usage dans les dictionnaires et les manuels anglo-saxons : voir, par ex., R. C. Abraham, *The Language of the Hausa People*, Londres, 1959, p. 74, § 179. Sur la structure et les valeurs sémantiques de ces verbes, voir l'étude de Z. Frajzyngier citée dans la note 8.

comme accomplie par un seul sujet à plusieurs reprises, soit sur le même objet ou en un même lieu, soit sur des objets ou en des lieux différents ; — ou bien comme accomplie par une pluralité de sujets, soit successivement sur le même objet ou en un même lieu, soit simultanément sur des objets ou en des lieux différents. C'est pourquoi il semble préférable de qualifier ces thèmes de « répétitifs-dispersifs » (en abrégé : r.-d.).

On sait (§ 0.3.1) que les diverses modalités dont l'expression est normalement inséparable de la constitution d'une forme verbale haoussa (par ex. extension du procès jusqu'à son terme, ou à la totalité de son objet ; procès accompagné ou suivi d'un mouvement en direction du locuteur ; procès à valeur causative, etc.) sont toujours exprimées au moyen de suffixes, le plus souvent vocaliques. Au contraire, les thèmes r.-d., qui sont combinables avec ces modalités, recourent au redoublement du radical verbal ou d'un segment seulement de celui-ci.

Le redoublement en question peut être initial, et une séquence limitée à CVC- (issue éventuellement de CVVC : cf. § 0.3.4) précède alors le radical du verbe simple. Ainsi *bug-* « frapper » a pour r.-d. *bubbug-* < **bug-bug-* ; on aura de même *soom-* « commencer » : r.-d. *sansoom-* < **soom-soom-* ; *yank-* « couper » : r.-d. *yanyank-* ; *rubuut-* « écrire » : r.-d. *rurrubuut-* < **rub-rubuut-*. Le redoublement peut, d'autre part, reproduire sous la forme CVC une séquence intérieure du verbe simple, éventuellement représentée dans celui-ci par CVVC : par ex., le même radical *rubuut-* « écrire » dispose, pour son thème r.-d., d'une variante *rububbuut-* < **rubuut-buut-* < **rubuut-buut-*. Enfin, le redoublement peut ne porter que sur les deux dernières consonnes d'un radical simple de type CVCC-. A l'aide d'un jeu de deux voyelles brèves infixées, de même timbre que la voyelle initiale, est obtenue une structure phonique analogue à celle de l'ex. précédent, soit, pour le thème r.-d. de *hayf-* « engendrer », *hayayyaf-*, qui repose sur **hay-a-f-y-a-f-*.

2.6. Par la réduplication d'un radical le plus souvent verbal²⁰ et la double suffixation d'un -e bref²¹ sont constitués

20. Il existe en effet quelques exemples de noms d'action de ce type constitués sur une base incontestablement nominale. Ainsi *ciiw-e-ciwi-e* est formé sur le nom *ciiw-do* « douleur, souffrance, maladie ».

21. Les dictionnaires donnent constamment comme long le -e suffixal du second segment. Cette réalisation est bien attestée, en particulier dans les

des noms d'action de schème tonal B-H-B-H, B-B-H-B-B-H, suivant le nombre de syllabes du radical. Considérés dans les dictionnaires comme des formes de plur. correspondant à un nom d'action simple, ils ont en réalité une valeur assez proche de celle qui a été définie au § 2.5 pour les thèmes répétitifs-dispersifs et peuvent, à la rigueur, être qualifiés de pseudo-pluriels de diversité. Par ex., sur le radical verbal *wank-* « laver » on formera le nom *wànk-e-wànk-e* « lavages divers » (accomplis à des moments ou en des lieux différents). Du radical verbal dérivé en *-t-*, *ʔayk-a-t-* « accomplir, exécuter » sera tiré de même (avec passage de /t/ à /c/ devant *-e*) *ʔàykàc-e-ʔàykàc-e* « travaux divers, tâches accomplies ici et là ». Ce procédé de dérivation est toujours productif, comme le montre l'ex. *k^wànànce-k^wànànce* « virages » (d'une route, envisagés dans leur variété et leur succession), qui est formé sur le radical verbal *k^wan-a-n-t-*, lui-même dérivé de *k^wan-àa* « coin, tournant », emprunt à l'angl. *corner*.

2.7. La reduplication d'un nombre sans doute très limité de radicaux nominaux pourvue d'une double suffixation *-ay* permet d'obtenir un type de dérivé que son schème tonal H-H-B-B et son comportement syntaxique apparentent à certains idéophones. Tiré de *geem-ùu* « barbiche » (attribut distinctif du *dattijò*, de l'homme mûr), le dérivé *geem-ay-gèem-ày*, formant un syntagme étroit avec *dà šii* litt. « avec lui », figurera par ex. dans un énoncé tel que *geemay-gèemày dà šii ya nàa kuukaa* « tout porteur de barbiche qu'il était, il pleurait », c'est-à-dire « en dépit de son âge, il pleurait ». De même sur l'adjectif *s'oof-oo* « vieux » sera formé *s'oof-ay-s'òof-ày* ; inclus dans le même syntagme que précédemment, ce terme apparaît dans un énoncé comme *yaa yi hajì s'oofay-s'òofày dà šii* « il a fait le pèlerinage vieux comme il est », c'est-à-dire « malgré son âge avancé ». Ce type de dérivé dénominatif ne semble être attesté que dans cette construction précise, c'est-à-dire dans le cadre du syntagme qu'il constitue avec *dà* suivi d'un pronom personnel substantif (*šii* « lui », *ʔita* « elle », etc.). Si cette formation paraît rare, la construction dans laquelle on la trouve engagée n'est pas sans évoquer celle de certains idéophones : par ex. *figil*, qui s'applique à un vêtement trop petit pour celui qui le porte, dans l'énoncé

parlers occidentaux ; mais elle ne semble pas être la plus normale à Kano, où l'on a un *-e* bref à la fin du second comme du premier segment.

au sing. *rìigaa cèe figil dà ʔila* « c'est un boubou trop petit » (où *ʔila* « elle » représente *rìigaa*, substantif fém.); et au plur. *rìigunàa nee figil-figil dà suu* « ce sont des boubous trop petits » (où *suu* « eux/elles » représente le plur. *rìigunàa*). Ce qui semble particulier à la construction illustrée ci-dessus par *geemay-gèemày* et *s'oofay-s'òofày*, c'est la valeur « concessive » du syntagme constitué par chacun de ces termes avec *dà šii*.

2.8. Sur le radical d'un verbe transitif ou intransitif (à l'exception toutefois d'un thème répétitif-dispersif), on forme un adjectif verbal, ou nom verbal dépendant, par le redoublement, sous forme gémisée, de la dernière consonne de ce radical, après infixation d'un *-a-* et devant suffixation d'un *-ee* au masc. Le schème tonal caractéristique est B-H-H ou B-B-H-H selon le nombre de syllabes du radical. Soit le verbe intransitif *dad-èe* « passer une longue période » : son adjectif verbal sera *dàd-a-dd-ee* « ancien ». Dans le cas d'un radical terminé par deux consonnes, par ex. *wank-* « laver », on aura de même *wànk-a-kk-ee* « lavé ». Cette formation est pourvue d'un fém., où le suffixe *-ee* est remplacé par *-iyaa* (*-aa* dans les parlers occidentaux), et d'un plur., dont le suffixe est *-uu* (*-ii* dans les parlers occidentaux) et le schème tonal B-B-H, B-B-B-H, etc.

2.9. A partir de certains radicaux verbaux peut être constitué un nom d'action exprimant la réciprocité ou l'alternance, et par exemple, lorsqu'il s'agit d'un déplacement dans l'espace, les rebondissements successifs d'un corps sur lui-même. C'est un fém., marqué comme tel par le suffixe *-niyaa*. Il est caractérisé par le redoublement de la consonne finale du radical et d'une voyelle spécifique *-ee-*, ainsi que par le schème tonal (B)-B-H-H-B-H. Sur le radical *yaak-* « faire la guerre » est formé *yàak-ee-k-ee-niyaa* « action de se faire la guerre réciproquement » ; sur *gaad-* « hériter » : *gàaj-ee-j-ee-niyaa* (avec passage de /d/ à /j/ devant voyelle antérieure) « fait, pour plusieurs personnes, d'hériter à tour de rôle » ; sur *bingir-* « culbuter, dégringoler » : *bingir-ee-R-ee-niyaa* « fait de culbuter en rebondissant sur soi-même à plusieurs reprises ».

2.10. Des noms abstraits de qualités sensibles dont il a été question au § 2.4 sont dérivés des adjectifs, selon deux procédés différents pour le sing. et pour le plur. Au sing., le radical est précédé du redoublement de son segment CVC-

initial et le schème tonal est B-H-H : *karf-ii* « force » a pour adjectif *kàk-karf-aa* « fort », qui repose sur **kàr-karf-aa*. Au plur., c'est la dernière consonne du radical qui est redoublée après infixe -àa- et devant suffixe -aa, le schème tonal étant H-B-H : *karf-àa-f-aa* « forts/fortes ». On notera que le plur. de l'adjectif ne diffère du verbe dérivé *karf-à-f-aa* que par la quantité de la voyelle infixée.

2.11. Les noms adverbiaux sont l'une des trois sous-classes du nom (les deux autres étant celle des noms indépendants, ou substantifs, et celle des noms dépendants, ou adjectifs). Ils se définissent par leur comportement syntaxique, sur lequel il n'y a pas lieu d'insister ici²², et présentent, dans leur structure formelle, la particularité d'être fréquemment pourvus d'une voyelle finale brève. Par reduplication totale ou limitée au radical, certains d'entre eux prennent une valeur intensive. A *yànzù* « maintenant » s'oppose *yànzù yànzù* « maintenant même » ; à *kusa* « près », *kusa kusa* ou *kurkusa* < **kus-kusa* « tout près » ; et en face du syntagme *dà saafe* « le matin » (cf. le nom indépendant *saafiyaa* « matin »), on a *dà sas-saafe* < **saaf-saafe* « de bon matin ».

2.12. La reduplication d'un nom indépendant ou d'un nom dépendant avec abrégement de la voyelle finale dans chacun des deux segments exprime une valeur simulative, approximative ou atténuative. Sur *ruwaa* « eau » est formé *ruwa-ruwa* « qui a la consistance de l'eau, liquide » ; sur *hayaakii* « fumée », *hayaaki-hayaaki* « qui a l'aspect de la fumée » (pourrait décrire, par ex., la vapeur) ; sur *yaarò* « jeune garçon », *yaarò-yaarò* « qui se comporte comme un gamin, puéril » ; sur *sanyii* « le froid » (nom indépendant), *sanyi-sanyi* « froid léger, fraîcheur » ; enfin sur *farii* « blanc », *fari-fari* « blanchâtre ».

On notera que la reduplication d'un adjectif de couleur a toujours une valeur atténuative, jamais intensive. Cette dernière est exprimée au moyen d'une particule renforçative postposée, de nature idéophonique et propre à chaque adjectif : par ex. *farii fat* « d'un blanc éblouissant ».

22. Sur le comportement syntaxique des noms adverbiaux, que cet auteur appelle « Oblique Nominals », voir F. W. Parsons, « An introduction to Gender in Hausa », *African Language Studies*, I (1960), pp. 125-126.

2.13. La reduplication de certains noms adverbiaux exprime une valeur proche de celles que l'on vient de voir : la tendance vers la situation ou l'état que dénote la forme simple. A *samà* « en haut » répond *samà-samà* « tendance à rester à la surface », d'où « manière superficielle » ; à *kasà* « en bas », *kasà-kasà* « tendance à baisser, descente » ; à *gàba* « devant » ou « en avant », *gàba-gàba* « tendance à avancer, progression ». Ces formes à reduplication sont fréquemment employées comme objet du verbe *yaa yi* « il a fait » et, dans cette construction, elles peuvent prendre des valeurs contextuelles très nuancées. On comparera à cet égard les deux énoncés : *jirgin samà yaa yi kasà-kasà* « l'avion (litt. la pirogue du ciel) a commencé à descendre », et *gindin kuuraa yaa yi kasà-kasà* « l'arrière-train de l'hyène est surbaissé ».

2.14. Une valeur distributive est conférée à un numéral simple par sa reduplication, et à un numéral composé par la reduplication du dernier terme qui le constitue. On opposera les deux énoncés : *naa baa ši sulèe biyu* « je lui ai donné deux shillings » et *naa baa sù sulèe biyu biyu* « je leur ai donné deux shillings à chacun ». « Douze shillings » étant *sulèe goomà šàà biyu*, litt. « shilling dix boire deux », la forme distributive correspondante sera *sulèe goomà šàà biyu biyu*. « Vingt-huit » s'exprime au moyen d'un syntagme soustractif : *tàlàatin biyu baabù*, litt. « trente, deux il n'y a pas », dont la forme distributive sera *tàlàatin biyu baabù baabù*, avec reduplication du verboïde *baabù* « il n'y a pas »²³.

Par le même procédé, la valeur distributive peut être également conférée à un nom indépendant, notamment lorsqu'il comporte une notion de mesure du temps, ou lorsqu'il désigne une collection d'individus. Ainsi en est-il de *maakòo maakòo* « chaque semaine », *watàa watàa* « chaque mois », *šèekaràa šèekaràa* « chaque année » ; ou encore, de la répétition de *garkèe* « troupeau » dans un énoncé comme *bawnaa garkèe garkèe su kèe yaawòo* « les buffles (litt. le buffle), c'est par troupeau qu'ils se déplacent ».

2.15. La reduplication d'un nom indépendant, plus rarement d'un nom adverbial, peut exprimer, avec une référence

23. Sur la classe des verboïdes, voir C. Gouffé, « Les problèmes de l'aspect en haoussa. III. — L'Inaccompli négatif et l'Ingressif », *Comptes rendus du Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques* (G.L.E.C.S.), XII-XIII (1967-1969), p. 38 sq.

temporelle, l'intermittence, ou, avec une référence spatiale, la diversité. A partir de *lookàcii* « temps », *raanaa* « jour », *zuwàa* « venir » (nom verbal de *yaa zoo* « il est venu »), on obtient les locutions équivalentes *lookàcii lookàcii* = *raanaa raanaa* = *zuwàa zuwàa* « de temps en temps ». Avec *kasaa* « pays », on aura par ex. le syntagme complétif *mulàanen kasaa kasaa* « des gens de différents pays » ; avec *ʔirii* « sorte » (sens premier : « graine, semence »), le syntagme appositif *littàttàfay ʔirii ʔirii* « des livres de différentes sortes » ; avec le nom adverbial *dàban* « différemment », la construction également appositive *hanyooyii dàban dàban* « des chemins différents ».

2.16. Utilisant le morphème *dà*, à valeur coordinative (« et »), sociative ou instrumentale (« avec »), la reduplication copulative de certains nominaux (indépendants ou adverbiaux) ou de certains idéophones exprime l'idée d'une correspondance, d'une coïncidence dans l'espace ou dans le temps. Sur *bii*, nom verbal de *yaa bi* « il a suivi », est formée la locution *bii dà bii* « point par point » ; sur *rây* « vie », *rây dà rây* « à vie, pour la durée de la vie » (en parlant par ex. d'une condamnation) ; sur le nom adverbial *nan* « là », d'où « alors », *nan dà nan* « immédiatement, sur le champ » ; sur l'idéophone *kaf* « complètement, à fond » *kaf dà kaf* « exactement », « de façon parfaitement ajustée » (en parlant par ex. de la fermeture d'une porte).

2.17. Après les interrogatifs *wàa* « qui » et *mèe* « quoi », la reduplication de la particule d'actualisation *nee/nèe* « c'est » semble répondre à un besoin d'insistance et aussi d'équilibre tonal et rythmique du syntagme : *wàa nee nèe* « qui est-ce? », *mèe nee nèe* « qu'est-ce? » (cf. français parlé « qu'est-ce que c'est? »). Morphème enclitique, *nee* a le ton opposé à celui de la syllabe qui le précède, et la même règle de contraste tonal s'applique au second *nèe* par rapport au premier.

2.18. Ici sont signalés divers cas de reduplication disjointe d'un lexème qui ont pour trait commun de fonder un énoncé non verbal et constituent l'un des types possibles de la phrase nominale en haoussa. Le lexème répété peut être un nom indépendant, ainsi *ʔidò* « œil » dans *ʔidò-n-sà ʔidò-n maataa* litt. « œil de lui œil des (= pour les) femmes », c'est-à-dire « il n'a/avait d'yeux que pour les femmes ». Ce peut être une

forme verbale libre, ou verbe non conjugué²⁴, ainsi *ʔiyà* « pouvoir » dans *ʔiyà ganii ʔiyà kʔaalèwaa* litt. « pouvoir voir, pouvoir ne pas tenir compte [de ce qu'on a vu] », c'est-à-dire « quand on a été autorisé à voir, il faut savoir se montrer discret ». Ce peut être enfin un mot interrogatif, ainsi *ʔinaa*, avec le sens de « comment » : *ʔinaa kee ʔinaa noomaa?* litt. « comment toi (fém.), comment cultiver? », c'est-à-dire « comment une faible femme comme toi pourrait-elle manier la houe? »

2.19. Le discours fait un usage fréquent de la réduplication de formes verbales conjuguées, dont l'emploi répond à l'expression de valeurs diverses, presque toujours chargées d'affectivité.

La réduplication peut simplement souligner l'écoulement du temps, comme dans cette formule de transition à l'aspect inaccompli, fréquente dans le style des contes : *ʔa nàa nan ʔa nàa nan rân nan...* « on en était là, on en était là, un beau jour... ». Ou bien elle insiste sur la durée et la continuité du procès, comme dans cet énoncé à l'accompli narratif : *na yi ta jiràa na yi ta jiràa, bân sàami ʔamsàa ba* « je continuai à attendre je continuai à attendre, je ne reçus pas de réponse ».

La réduplication à l'accompli du verbe *yaa yi* « il a fait », suivie d'un verbe à l'aoriste, est un moyen expressif de rendre l'idée de « faire tout son possible pour que » : *na yi na yi yà bar ni ʔn wucèe ya ki* litt. « je fis je fis qu'il me laisse que je passe il refusa », c'est-à-dire « je fis tout ce que je pus pour qu'il me laissât partir, il refusa ».

Dans un autre type de construction — l'interrogation ironique — la répétition du même verbe « faire » employé à la 4^e pers. du plur. (valeur du français « on ») de l'accompli de subordination exprime le mépris : *mèe ʔakà yi ʔakà yi ʔawdù?* litt. « qu'a-t-on fait [qu']on a fait Aoudou? », c'est-à-dire « de quelle importance Aoudou peut-il bien être? »

Enfin, dans le style narratif, pour éviter d'avoir à faire répéter par un personnage le récit d'événements déjà connus de l'auditeur ou du lecteur, on recourt à la réduplication de l'accompli *kaa ji* « tu as entendu » : *kaa ji kaa ji sanàdin zuwàanaa wannàn wurii* litt. « tu as entendu tu as entendu

24. Sur la notion de forme verbale libre, voir C. Gouffé, « Les problèmes de l'aspect en haoussa. II. — Le problème de l'Inaccompli I et II », *Comptes rendus du G.L.E.C.S.*, XI (1966-1967), pp. 45-46.

la raison de ma venue en ce lieu-ci ». Par ce procédé conventionnel, le narrateur réalise l'économie d'un discours que l'un de ses personnages est censé tenir réellement à son interlocuteur.

2.20. Les exemples du § 2.19, qui tendent tous vers la formule stéréotypée, ne sont que des cas particuliers d'une certaine propension du discours à la répétition d'une proposition tout entière. Du point de vue stylistique, les constructions qu'il nous reste à examiner semblent répondre à la recherche d'un effet d'écho ou de symétrie dans l'agencement de la phrase. On en distinguera deux variétés, selon que la répétition est disjointe ou non.

2.20.1. Comme exemple de répétition non disjointe, on peut citer un énoncé tel que : *koomee ya cèe mù baa šì mù baa šì* litt. « quoi qu'il ait dit que nous lui donnions que nous [le] lui donnions », c'est-à-dire « donnons-lui tout ce qu'il a dit (que nous lui donnions) ». Ou encore : *duk 'àbîn dà ka cèe mù yì mù yì, 'àbîn dà baa kàa sòò mù barìi* litt. « tout ce que tu as dit que nous fassions que nous [le] fassions, ce que tu ne veux pas [que nous fassions] que nous [le] laissions », c'est-à-dire « faisons tout ce que tu as dit, renonçons à ce qui te déplaît ».

2.20.2. Lorsque la répétition est disjointe, les constructions sont plus variées et plus souples, mais l'effet de symétrie ou d'écho n'en est pas moins net. Nous nous bornerons à deux exemples d'un caractère très différent. D'une part : *ya dàamee sù dàgà sù kîraa masà lìimân day, say sù kîraa masà lìimân* litt. « il les importuna depuis [le fait] qu'ils appellent donc à lui l'imam, seulement [le fait] qu'ils appellent à lui l'imam », c'est-à-dire « il abuse de leur patience en ne cessant d'exiger d'eux qu'ils appellassent l'imam auprès de lui ». D'autre part : *dukàn 'àbîn nân dà ya 'àwku bàà nì dà làabaarii, bàà kùwa bàà nì dà làabaarii ba nèe* litt. « toute cette chose qui était arrivée je n'[en] avais pas de nouvelles, d'autre part il n'est pas [vrai] que je n'[en] avais pas de nouvelles », ce qui doit s'interpréter « de toute cette affaire je n'avais pas conscience, et pourtant il serait inexact de dire que je n'en avais pas conscience » ; en d'autres termes : « je n'en étais qu'à demi conscient ».

2.21. L'inventaire qui précède est loin d'être exhaustif, et il n'est destiné qu'à offrir un aperçu des procédés grammaticaux les plus répandus parmi ceux qui font appel à la répétition. De nombreux exemples d'utilisation du redoublement et de la réduplication n'ont pu trouver place dans le cadre de cette classification parce qu'ils constituent des cas plus ou moins isolés, se conforment à des modèles peu productifs, ou bien encore posent des problèmes particuliers d'interprétation. On se propose de présenter ici quelques-uns d'entre eux, choisis en raison même de leur hétérogénéité.

2.21.1. La gémation d'une consonne n'est pas, en haoussa, un procédé morphologique suffisant pour donner une valeur intensive à un mot. C'est pourtant la marque utilisée dans *dukkà* « absolument tout/tous » en face du simple *duk*, *dukà* « tout/tous », par exemple dans le syntagme *dukkà-n-sù* « absolument tous d'entre eux, eux tous sans exception ».

2.21.2. Parmi les formations nominales, le redoublement d'un segment CV(V)C peut affecter des termes de structure et de valeur aussi différentes que *kàrkasii* (<*kas-kas-) « le dessous », « dessous », formé sur le nom adverbial *kasà* « en bas » ; *g^wàrg^wadoo* (<*g^wad-g^wad-) « approximation », « proportion », qui repose sur le radical verbal *g^wad-* « mesurer, tester » ; *gargaajiyaa* (<*gaad-gaad-), que les dictionnaires traduisent par « les temps anciens », mais qui doit s'entendre de « ce qui est traditionnel, héréditaire, ce qui a été transmis de génération en génération », et repose sur le radical verbal *gaad-* « hériter ». D'autre part, aucune nuance de sens ne semble opposer le substantif à redoublement *s'àkànkàanii* au simple *s'àkaanii* « intervalle », « relations mutuelles », lui-même formé à partir du nom adverbial *s'akà* « au milieu » ; non plus que *fiifikòo* (<*fiy-fiy-) au simple *fikòo* « supériorité, avantage, prépondérance », dérivé du verbe *yaa fi* « il est supérieur » à l'aide du suffixe non productif *-koo/-kòo*.

2.21.3. La réduplication fournit, elle aussi, des exemples de formations ou de locutions où il n'est pas aisé de définir la fonction qu'elle remplit par référence à des modèles productifs. Ainsi, sur *ʔallàa* « Dieu » est constitué un nominal *ʔallà-ʔallà*²⁵ « fait de brûler d'impatience », qui se comporte

25. Il y a lieu de se demander si l'abrégement de la voyelle finale dans chacun des deux segments de ce mot doit être rapproché de celui qui caractérise les formes étudiées au § 2.12.

comme un nom d'action dans un énoncé tel que : *ya nàa* *ʔallà-ʔallà sarkii yà mutù, bày hayfù ba* « il brûlait d'impatience que le chef mourût sans avoir eu d'enfants ». — Le nom de la « tête », *kây*, pris ici dans son sens d'« unité » et précédé de la préposition *ʔà* « dans, à », entre dans la locution réduplicative *ʔà kây. ʔà kây* qui exprime l'idée d'une succession régulière : « de manière continue, sans interruption ».

2.21.4. La répétition d'un impératif et de son objet pronominal produit le composé nominal *jii-la-jii-la* « bruit, rumeur », litt. « entends-la entends-la », où le pronom fém. *la* peut se référer implicitement à *màganàa* « parole ». — Un autre composé nominal par reduplication consiste en la séquence de l'impératif et de la 1^{re} pers. de l'aoriste du verbe *yaa jaa* « il a tiré » : *jaa-ʔn-jaa* « controverse, dispute de mots », litt. « tire que je tire ».

2.21.5. Le substantif *kàmaa* « ressemblance », employé comme premier terme d'un syntagme complétif, prend la valeur de « comme » (*kàma-r* litt. « ressemblance de »). Dans une locution telle que *ya nàa dà kʷâw kàmar mée* litt. « il est avec bonté comme quoi », c'est-à-dire « il est incomparablement bon, il est excellent », *kàmar* peut être répété : *ya nàa dà kʷâw kàmar kàmar mée*, sans qu'il y ait lieu de voir dans cette reduplication, qui ne modifie pas le sens global de l'énoncé, autre chose qu'une marque d'insistance affective. — Le fonctionnel *yà/yi*, qui signifie également « comme », intervient dans la constitution de locutions reduplicatives variées, dont voici un exemple : *mée ya sùà ka kaawoo manà gàrii yà gàrii?* « pour quelle raison nous as-tu apporté [cet objet] d'aussi loin? », litt. « qu'est-ce qui a fait [que] tu as apporté à nous ville comme ville? », c'est-à-dire « en passant par tant de villes ». Le même morphème peut être lui-même répété dans des constructions du type : *yì muu yì muu = yà muu yà muu* « les gens de notre condition, de notre catégorie (et seulement ceux-là) », litt. « comme nous comme nous », ou *yà naasù yà naasù* « les gens de leur propre groupe (et seulement ceux-là) », litt. « comme les leurs comme les leurs ».

2.21.6. Nous ne pouvons qu'évoquer, pour terminer, le problème posé par le morphème négateur discontinu *bà(a)* ... *ba* dont les deux segments encadrent la portion d'énoncé (nom, syntagme nominal, verbe, syntagme verbal ou proposi-

tion entière) sur laquelle porte la négation²⁶. Au demeurant, la question n'est pas encore tranchée de savoir si le *ba* final n'est que la répétition, avec changement de ton et éventuellement de quantité vocalique, du *bà(a)* initial, — ou s'il s'agit d'une particule quasi homophone de ce dernier, à fonction confirmative (cf. français « n'est-ce pas? ») et dont l'usage est attesté ailleurs que dans l'expression de la négation. Même si l'on admet l'identité d'origine des deux segments, on doit reconnaître qu'ils présenteraient un cas unique dans l'agencement de la réduplication en haoussa, du fait que seul leur est imposé l'ordre *bà(a)* initial ... *ba* final, mais que la distance qui les sépare dans la chaîne ne serait soumise à d'autre limitation que celle qu'implique la longueur de l'énoncé ou de la portion d'énoncé qu'ils encadrent.

*
* *

3. Il reste à tenter de récapituler les différentes formes de la répétition passées en revue dans la seconde partie de cette étude. Les faits de répétition d'ordre lexical, qui ont déjà été exposés, dans la première partie, du point de vue de leur structure formelle, peuvent en effet demeurer en dehors de ce tableau. Les faits de répétition remplissant une fonction grammaticale seront classés, ci-après, selon la nature et la dimension du segment de la chaîne sur lequel porte le redoublement ou la réduplication.

I. La répétition porte sur la consonne finale du radical, qui est :

- a. géminée : § 2.1.1.1 (type *kàssaa*) ; cf. § 2.1.1.9 (*màalàm-may*) et § 2.21.1 (*dukkà*) ;
- b. géminée après infixes -V- : § 2.1.1.2 (type *ʔayukkàa*) ;
- c. redoublée après infixes -V- : § 2.4 (type *karfàfaa*) ;
- d. redoublée après infixes -VV- : § 2.1.1.4 (type *wukàakee*) ; § 2.10 (type *karfàafaa*) ;
- e. redoublée sous forme géminée après infixes -V- : § 2.1.1.3 (type *sulàllaa*) ; § 2.8 (type *dàdaddēe*).

II. La répétition (redoublement) porte sur le groupe constitué par la consonne finale du radical et une voyelle

26. Sur cette question, voir, en dernier lieu, P. Newman, « The Hausa negative markers », *Studies in African Linguistics*, 2, 3 (1971), pp. 183-195.

longue caractéristique : § 2.3.1 (type *fankameemèe*) ; § 2.3.2 (type *mi(i)s'iis'ii*) ; § 2.9 (type *yàakeekeeniyyaa*).

III. La répétition (redoublement) porte sur la consonne finale du radical suivie de la totalité ou d'une partie du suffixe de plur. nominal :

a. le suffixe -VC est répété en totalité : § 2.1.1.5 (type *daadàyday*) ;

b. le segment initial VC d'un suffixe -VCVV est seul répété : § 2.1.1.6 (type *jakunkunàa*).

IV. La répétition (redoublement) porte sur les deux dernières consonnes du radical séparées par deux infixes -V- semblables : § 2.5 (type *hayayyaf-*).

V. La répétition (redoublement ou réduplication) porte sur un segment CVC (issu éventuellement de CVVC) qui coïncide avec :

a. le début du radical : § 2.5 (type *yanyank-*) ; § 2.10 (type *kàkkaɾfaa*) ;

b. la fin du radical : § 2.1.1.7 (type *šaawàrwarii*) ; § 2.3.1 (type *fànkankàmii*) ; § 2.5 (type *rububbuut-*) ; cf. § 2.21.2 (*s'àkànkàanii*) ;

c. la fin du radical avec apophonie : § 2.1.1.8 (type *kabur-buràa*) ;

d. le radical entier : § 2.5 (type *bubbug-*) ; § 2.11 (type *sassaafe*) ; cf. § 2.21.2.

VI. La répétition (réduplication) porte sur le radical et présente :

a. un schème tonal caractéristique, sans suffixation : § 2.3.1 (type *fankam-fànkàm*) ; § 2.3.2 (type *mis'il-mis'il*) ;

b. un schème tonal et une suffixation caractéristiques : § 2.6 (type *wànke-wànke*) ; § 2.7 (type *geemay-gèemày*).

VII. La répétition (réduplication) porte sur un mot :

a. sans modification du mot et sans disjonction : § 2.1.2.1 (type *'yaa'yaa*) ; § 2.1.2.3 (type *hòolál-hòolál*) ; § 2.2 (type *dabas-dabas*) ; § 2.11 (type *yànzù yànzù*) ; § 2.13 (type *samà-samà*) ; § 2.14 (type *biyu biyu*) ; § 2.15 (type *lookàcii loo-kàcii*) ; cf. § 2.21.5 ;

b. sans modification du mot, mais avec disjonction : § 2.16 (type *bii dà bii*) ; § 2.18 ; cf. §§ 2.21.3 à 2.21.6 ;

c. avec abrégement de la voyelle finale de chacun des deux segments : § 2.1.2.2 (*mânya-mânya*) ; § 2.12 (type *ruwa-ruwa*) ; cf. § 2.21.3 (*ʔallà-ʔallà*) ;

d. avec schème tonal caractéristique : § 2.2 (type *zalaw-zàlàw*) ; § 2.17.

VIII. La répétition porte sur un syntagme plus grand que le mot :

a. dans une construction sans disjonction : § 2.19 ; § 2.20.1 ; cf. § 2.21.5 ;

b. dans une construction comportant une disjonction : § 2.20.2.

Claude GOUFFÉ.

271, rue Saint-Denis, 75002 Paris.

VOIX ET TRANSITIVITÉ : DEUX NOTIONS SYNTAXIQUES DISTINCTES

L'EXEMPLE DE L'INDONÉSIE

SOMMAIRE. — *Il existe des langues telles que l'indonésien dans lesquelles la voix et la transitivité sont exprimées par des morphèmes distincts. Alors qu'il est connu que dans cette langue certains préfixes jouent le rôle de marques de l'actif et du passif, on ne s'est jamais rendu compte du fait que la voix est dissociée de la transitivité. C'est à l'aide de suffixes qu'est marquée formellement la transitivité.*

En effet, un prédicat régissant marqué par l'actif à la possibilité de se transformer en passif. Outre ce type de transitivité sémantique, cette langue possède des suffixes qui demandent obligatoirement un régi. Ces suffixes peuvent assumer les fonctions suivantes. 1) Ils rendent transitifs les verbes intransitifs. 2) Les verbes qui par leur sens peuvent comporter un régi deviennent transitifs syntaxiquement. 3) La transitivité des verbes initialement régissants se renforce et le suffixe sert alors à introduire un bénéficiaire.

* *

1. Voix et transitivité sont d'ordinaire considérées comme deux notions indissociables dans la mesure où la possibilité pour un verbe de régir un complément d'objet direct implique sa capacité d'apparaître à l'actif ou au passif. En d'autres termes, l'agent et le patient qui dans la voix active jouent respectivement le rôle de sujet et objet changent tous deux de fonction dans la voix passive. Il suffirait donc qu'un verbe soit transitif pour qu'il puisse apparaître selon les contextes comme actif ou comme passif. La voix, elle, existant par la transitivité, ne constitue pas une notion indépendante.

Bien que notre propos ne soit pas de remettre en cause cette idée traditionnelle valable sans doute pour de nom-

breuses langues nous essaierons de démontrer dans cette étude qu'il existe des langues qui tel l'indonésien « échappent à cette règle » et utilisent des morphèmes distincts pour exprimer la voix et la transitivité. Nous ne sommes malheureusement pas en mesure de dire si l'on a affaire ici à une particularité propre à l'indonésien ou à un système utilisé également dans d'autres langues. Il serait intéressant, en effet, de le rechercher.

L'indonésien, variété du malais, adoptée comme la langue officielle de la République d'Indonésie n'est utilisé tant par écrit qu'oralement que dans des situations formelles. En ce qui concerne le langage informel, on a recours suivant les zones linguistiques soit aux patois locaux (variétés du malais) soit à des formes dialectales (variétés des langues non officielles, telles que le javanais, etc.). L'indonésien est donc plus particulièrement réservé aux domaines de l'administration, de l'enseignement ou aux émissions de la radio et de la télévision ayant un caractère formel ou un certain niveau culturel et intellectuel.

Le corpus utilisé pour cette étude est constitué d'exemples tirés d'un cours photocopie rédigé par nous à l'usage des étudiants de première année de l'Institut National des Langues et Civilisations orientales (année 1971-1972). Bien qu'il s'agisse d'un corpus restreint ne donnant que des exemples simples et les phrases les plus fréquemment employées ce corpus nous paraît suffisant dans la mesure où nous nous bornerons ici à des phénomènes d'usage courant.

2. Comme l'indonésien est une langue caractérisée par l'emploi d'un certain nombre de morphèmes spécifiques indiquant des rapports syntaxiques ayant trait, directement ou indirectement, à notre sujet, il convient, tout d'abord, d'en exposer brièvement quelques particularités syntaxiques.

En indonésien le segment qui fait fonction de prédicat verbal dans l'énoncé est soit un terme non analysable soit un ensemble décomposable en racine et affixe(s). En voici des exemples :

le prédicat est un terme non analysable

saya tidur « je dors »

je — dormir

saya senang « je suis content »

je — content

le prédicat est constitué par la racine et un ou plusieurs affixes

saya ber — gembira « je suis gai »

je -préfixe- gai

saya mem — beri — kan *buku* « je donne un livre »

je — préfixe- donner - suffixe -livre.

On trouve dans la première catégorie un nombre limité de verbes : des verbes auxiliaires du genre « vouloir », « devoir » et un certain nombre de verbes du vocabulaire quotidien tels que « dormir », « manger », « boire », « sortir », etc. Nous ne nous en occuperons pas pour l'instant mais nous ferons porter notre attention sur les énoncés à prédicat verbal complexe. La racine est importante pour la formation du complexe prédicatif mais ne concerne pas directement cette étude. En revanche, ce sont les affixes à l'aide desquels le noyau verbal oriente ses participants nominaux qui nous intéressent plus particulièrement.

Les affixes dont nous traiterons relèvent de deux catégories : préfixes et suffixes. Il faut remarquer, toutefois, que les premiers sont obligatoirement accolés au prédicat, alors que les seconds ne le sont pas toujours.

I. *Préfixes*. — Les quatre préfixes dont nous nous occupons sont *ber-*, *me-*, *di-*, *ter-*. D'une manière générale *ber-* peut être considéré comme la marque du verbe d'état ; *me-*, marque de la voix active s'oppose généralement à *di-*, marque de la voix passive volontaire et parfois également à *ter-*, marque de passif involontaire. Par exemple :

racine préfixée par *ber-*

Ali ber — *dagang* « Ali fait du commerce »

Ali-préfixe-« commerce »¹

racine préfixée par une marque de voix

Ali mem — *beli*² *buku* « Ali achète un livre »

Ali-préfixe-acheter - livre

1. La traduction littérale placée entre guillemets — traduction du signifié — n'indique pas la fonction syntaxique.

2. L'initiale de la racine qui entre en contact avec le préfixe *me-* est modifiée sauf lorsqu'il s'agit des nasales, /r/ et /l/. Elle reçoit l'adjonction d'une nasale lorsqu'elle est sonore (ex. : *baca-membaca* ; *dapat-mendapat*) ; elle change elle-même en nasale, au contraire, lorsqu'elle est sourde (ex. : *polong-memotong* ; *serang-menyarang* : /məpəraŋ/). Les voyelles et la vélaire /h/ sont précédées d'un /ŋ/ ; par exemple : *isi-mengisi*, *habis-menghabiskan*.

buku di — beli (oleh Ali) « le livre est acheté (par Ali) »
 livre-préfixe-acheter- par - Ali
buku itu ter — beli « le livre s'achète »
 livre-le/ce-préfixe-acheter

II. *Suffixes.* — Les suffixes ayant trait au problème que nous examinons sont *-kan* et *-i*. Ils apparaissent normalement en combinaison avec un préfixe³ excepté dans les formes d'impératif.

Exemples :

saya mem — beri — kan buku « je donne un livre »
 je — préfixe-donner - suffixe-livre
saya me -motong — i kue « je découpe le gâteau »
 je — préfixe-couper - suffixe-gâteau

Disons tout de suite que le préfixe *ber-* est incompatible avec les suffixes. Les combinaisons *ber-...-kan* qu'on rencontre dans certains textes n'étant pas dans le langage courant des combinaisons productives nous ne les prendrons pas en considération⁴.

3. Après ces préliminaires nous pourrions passer à l'étude des prédicats dans la chaîne : d'abord les formes préfixées (§§ 3-5) et ensuite les formes terminées par l'un des deux suffixes *-kan* et *-i* (§§ 6-9).

Les verbes préfixés par *ber-* sont en majorité non régissants, ceux qui sont préfixés par *me-* s'opposant à des régissants en *di-*. Toutefois, on verra plus tard qu'on ne peut considérer le préfixe *ber-* comme une simple marque d'intransitivité ; de même, le couple *me-/di-* n'implique pas à proprement parler la notion de transitivité. Le fait pour les différentes formes

3. Nous laisserons de côté la construction du type *buku ku beri* « le livre, je (le) donne » qui n'a rien à voir avec le sujet traité ici.

4. Voir A. A. Fokker : *Inleiding tot de studie van de Indonesische syntaxis*, Groningen, 1951, pp. 18-20 à ce sujet. Dans cette remarquable étude Fokker a cité des exemples dans lesquels *-kan*, terminaison du complexe verbal préfixé par *ber-* est commutable tantôt avec la préposition *kepada* « à, pour » et tantôt avec la préposition *atas* « sur » (dans le sens de par exemple « basé sur ») ou même avec zéro. L'auteur remarque que l'indonésien de son époque n'est pas en mesure de déterminer une norme. Nous constatons qu'actuellement la forme où *ber-* apparaît en combinaison avec *-kan* — héritage du malais ancien — est réservée au style précieux.

Nous remercions ici M. Gsell dont l'intervention sur *ber-...-kan* à la séance de la Société de Linguistique du 17 mars 1972 nous a incité à nous documenter à ce sujet.

préfixées d'être compatibles ou non avec un complément d'objet direct est plutôt une question sémantique qu'une question de syntaxe. A côté des formes non régissantes, on rencontre quelques formes régissantes.

Exemples :

- (1) *saya ber — diam di-sini* « j'habite ici »
je-préfixe-rester-à-ici
- (2) *saya ber -isleri* « je suis marié (litt. : je possède une épouse) »
je — préfixe-épouse
- (3) *saya ber -oto* « je suis motorisé »
je — préfixe-voiture
- (4) *dada -nya ber — hias intan* « son buste est paré de diamant(s) »
buste-son-préfixe-« décoré »-diamant(s) mants »
- (5) *orang itu ber — dagang barang hutan*
homme-ce-préfixe-« commerce »-chose(s)-forêt
« cet homme fait le commerce des produits forestiers »

Il convient de signaler que la racine peut être liée — ainsi *hias*, *dagang* — ou libre (*diam* est un verbe, *isleri* et *oto* des noms). Dans le second cas outre sa fonction de marque de verbe d'état *ber-* indique également un changement de classe de monème. Il apparaît que cette distinction en recouvre une autre plus importante : les prédicats du premier type peuvent être régissants (ex. nos 4 et 5) ou non régissants (ex. n° 1) tandis que les prédicats du second type sont non régissants⁵. Les prédicats régissants ne sont pourtant pas liés à la voix ; en effet, ils n'apparaissent ni à l'actif ni au passif.

me-, di-, ter-

On peut retenir deux propriétés de ces trois morphèmes.

1. Ils seront traités provisoirement comme des membres d'un même paradigme puisqu'il existe clairement une corrélation de ces trois morphèmes. En voici quelques exemples :

Ali mem — buka pintu « Ali ouvre la porte »
Ali (agent)-préfixe-ouvrir-porte
pintu di -buka (oleh Ali) « la porte est ouverte (par Ali) »
porte(patient)-préfixe-ouvrir-par-Ali
pintu ter -buka « la porte est ouverte/la porte s'ouvre »
porte-préfixe-ouvrir.

5. Les prédicats non régissants semblent être plus fréquents ; toutefois c'est l'existence même des prédicats régissants qui retient notre attention.

On n'observe pas toujours cette corrélation parfaite mais, dans le cas des corrélations imparfaites les défauts du système sont compensés par l'usage d'autres morphèmes et d'autres corrélations — indirectes pour ainsi dire — apparaissent (voir plus loin §§ 5-8). Il existe donc des exemples où *me-* est seulement opposé à *di-* (ex. : *kira* « croire, penser »), d'autres où il ne s'oppose qu'à *ter-* (ex. : *ingat* « se rappeler »). Dans d'autres cas *di-* ou (et) *ter-* s'oppose(nt) à une forme non préfixée. En voici des exemples :

| | | |
|---|----------------|------------------|
| <i>makan</i> « manger » | <i>dimakan</i> | <i>termakan</i> |
| <i>minum</i> « boire » | <i>diminum</i> | — |
| <i>jatuh</i> « tomber » | — | <i>terjatuh</i> |
| <i>bangun</i> « se réveiller, se lever » | — | <i>terbangun</i> |

On relève, enfin, quelques cas de verbes ne possédant que la forme en *ter-* mais nous ne nous y attarderons pas puisqu'il s'agit d'une question de formation de verbes et qu'il suffit de se référer sur ce point au travail de Tang Jia Han⁶. En revanche nous devons souligner l'existence de cas où le prédicat ne possède que la forme préfixée par *me-* (ex. : *Ali menangis* « Ali pleure ») en raison de la propriété suivante.

4. On envisage ici la capacité de régir un complément direct. Remarquons dès maintenant qu'il nous semble nécessaire de faire une distinction entre les prédicats demandant obligatoirement un régi et ceux pour lesquels la présence du régi est facultative, distinction qui est en relation avec l'emploi comme passif des marques *di-* ou *ter-*. Nous sommes amenés à prendre également en compte le fait que certains verbes sont intransitifs.

Parmi les 107 verbes de notre corpus nous n'en avons relevé que 45 ayant la faculté de régir un nom ; 10 seulement exigent la présence d'un régi tandis que 11 verbes sont non régissants. Donc, contrairement à ce que l'on pense généralement les verbes préfixés par *me-* ne sont pas obligatoirement régissants. Voici un tableau récapitulatif de ces deux propriétés.

6. Voir Tang Tjia Han : *Awalan kata kerdja TER dalam bahasa Indonesia* (Le préfixe verbal *ter-* en indonésien), *Bahasa dan Budaya*, 1960, 3/4, pp. 136-168.

| Préfixes | Régi obligatoire | Régi facultatif | Intransitif |
|----------------------|------------------|-----------------|-------------|
| <i>me-/di-.....</i> | 7 | 45 | — |
| <i>me-/ter-.....</i> | 3 | — | — |
| <i>me-.....</i> | — | — | 11 |

TABLEAU 1

Dans ce tableau nous n'avons pas tenu compte de la corrélation *di-/ter-* parce qu'elle nous ne permet pas de poser le problème du régi. La distinction entre les *me-/di-* transformables en *ter-* et ceux qui ne le sont pas étant un problème purement sémantique elle est également laissée de côté. On relèvera ainsi que *tanya* « demander, interroger », *tanam* « planter », etc. qui ne sont généralement pas susceptibles de se combiner avec le préfixe *ter-*.

Nous pouvons tirer de ce tableau quelques conclusions.

— On constate que les verbes préfixables par *di-* ou *ter-* ne sont jamais intransitifs.

— Les verbes non préfixables par *di-* ou *ter-*, au contraire, sont tous intransitifs.

— Les verbes qui comportent obligatoirement un régi sont ici à peu près aussi nombreux que les verbes intransitifs.

Il apparaît donc que ce ne sont pas les préfixes servant à orienter les participants dans la chaîne qui gouvernent les régis puisque le régi peut être présent ou absent. Ainsi *me-* tout en jouant le rôle de marque d'actif ne peut être considéré comme marque de transitivité. Toutefois, en tant que marque de voix active il s'oppose nécessairement à des marques de voix passive. Cette hypothèse est encore renforcée par les remarques faites ci-dessus à propos de *ber-* : à savoir qu'il existe des verbes préfixés par *ber-* comportant (parfois obligatoirement) un régi encore qu'ils ne soient ni actifs ni passifs. Pour finir, à la différence des verbes préfixables seulement par *ter-* qui ont été laissés de côté les verbes préfixés par *me-* ne possédant pas de correspondance *di-/ter-* seront expliqués plus tard. Il s'agit, en effet, de cas défectifs, c'est-à-dire de formes syntaxiquement actives qui pour des raisons sémantiques n'ont pas de correspondances syntaxiquement passives.

Préfixe zéro.

Nous réservons le terme de préfixe zéro aux verbes non préfixables par *me-* mais généralement susceptibles de se combiner avec les préfixes *di-/ter-*. Les verbes auxiliaires — incompatibles avec toute espèce de préfixe — sont laissés de côté.

Il est intéressant de noter que sur les 18 verbes non auxiliaires relevés, 2 sont à la fois régissants et préfixables par *di-* ou *ter-*, que les 9 verbes compatibles avec *ter-* sont non régissants et que 7 verbes non régissants, enfin, ne sont pas préfixables. On peut dresser le tableau suivant.

| Préfixes | Régi obligatoire | Régi facultatif | Intransitifs |
|-----------------------------|------------------|-----------------|--------------|
| zéro/ <i>di-/ter-</i> | — | 2 | — |
| zéro/ <i>ter-</i> | — | — | 9 |
| zéro..... | — | — | 7 |

TABLEAU 2

Nous remarquons donc qu'il est possible de parler de zéro seulement dans le cas où le complexe verbal peut régir un complément d'objet direct. De plus, les deux verbes (*makan* « manger », *minum* « boire ») possédant l'initiale /m/ il ne serait pas impossible que cette initiale représente un ancien préfixe. La corrélation zéro/*ter-*, par contre, n'est pas une corrélation de voix. Si nous comparons les exemples suivants *anak itu bangun* « l'enfant se réveille » (action volontaire) — *anak itu terbangun* « l'enfant s'est réveillé » (action involontaire) nous constatons que le sujet du second énoncé ne joue pas le rôle de patient. On ne peut donc pas parler de zéro mais des verbes non préfixés. C'est également le cas des sept verbes intransitifs.

5. Avant de passer au problème des suffixes il faudra aborder la question de *-per-*, élément que la plupart des grammaires traitent comme un préfixe⁷. Cette interprétation est incontestable pour quelques cas dans lesquels il y a opposition avec zéro. Exemples :

7. Voir notamment T. S. Lie : *Introducing Indonesian*, 2 t. South Brisbane 1966, pp. 20-21 et A. A. Fokker : *Beknople Maleise grammatika*, Groningen 1946, p. 37.

membuat « faire » — *memperbuat* « traiter comme »
meninggi « rendre haut » — *mempertinggi* « rendre plus haut »⁸

Toutefois, dans la majorité des cas l'opposition zéro/-per- n'existe pas. Obligatoirement précédés par *me-* ou *di-* (excepté à l'impératif) *memper-* ou *diper-* sont finalement des variantes contextuelles de *me-* ou *di-*.

Exemples :

| | | |
|--------------------------------------|-------------------|---------------------------------|
| <i>memperoleh</i> « obtenir » | — | * <i>mengoleh</i> |
| <i>memperbudak</i> « traiter comme » | } un domestique » | - * <i>membu-</i> <i>dak</i> |
| « en faire » | | |

Quelle que soit l'interprétation proposée — variante ou morphème — son emploi est très réduit.

6. Suffixes. — Il existe deux suffixes *-i* et *-kan*, toujours accompagnés soit par *me-* soit par *di-* sauf dans le cas d'impératif affirmatif où la marque de voix est omise⁹. Les deux suffixes, qui sont incompatibles avec *ter-*, exigent l'un et l'autre un régi.

-i

Il permet à tout verbe non régissant quel qu'il soit (préfixable ou non) de se transformer en verbe régissant. Les verbes initialement non préfixables (voir le tableau 2) ou préfixés par *ber-* sont alors marqués suivant les cas par *me-* ou par *di-*.

Nous pourrions maintenant poser les questions suivantes. Est-ce que tous les verbes qui comportent une marque de voix sont suffixables en *-i*? Quel est le rôle du suffixe si le verbe non suffixé est régissant?

Le tableau suivant nous donne le nombre des verbes compatibles avec *-i*.

8. T. S. Lie dans *Introducing Indonesian* fait remarquer que *meninggi* et *mempertinggi* ont deux significations légèrement différentes. Nous pensons, toutefois, que dans certains contextes les deux formes sont utilisées comme des synonymes, dans d'autres, au contraire une des deux formes seulement est employée. C'est la deuxième forme, en tout cas, qui est la plus usitée.

9. Exemple d'impératif affirmatif : *belilah buku itu* « achète ce livre ».

| Type de verbes | Nombre total | Verbes suffixables en -i |
|-----------------------------------|--------------|-----------------------------|
| +me-/di- (régis facultatif)..... | 45 | 6 |
| +me-/di- (régis obligatoire)..... | 7 | — |
| +me- (intransitifs)..... | 11 | 6 |
| Non préfixés..... | 18 | 12 |

TABLEAU 3

Nous ne pouvons manquer d'être frappés par le nombre peu élevé des verbes qui sont compatibles avec -i. Sans doute pourrait-on objecter qu'il s'agit d'un corpus trop restreint ; quoi qu'il en soit, les verbes non préfixables, c'est-à-dire des verbes appartenant au vocabulaire courant constituent la majorité. Deuxièmement, aucun verbe régissant dont le complément est obligatoire n'est susceptible d'apparaître avec le suffixe -i ; quelques-uns des verbes à complément facultatif, en revanche, admettent le suffixe -i. Nous comprendrons la raison d'existence de ces cas exceptionnels lorsque nous aurons traité -kan. Enfin, des nominaux et des racines préfixés par ber- sont également compatibles avec le suffixe -i. En voici des exemples.

racine *seberang* « la face, l'opposé »

(1 a) *Ali menyeberang* « Ali va à l'autre côté (de la rue, du fleuve, ... etc.) »

(1 b) *Ali menyeberangi jalan itu* « Ali traverse cette rue »

verbe à préfixe *ber-*

(2 a) *Ali berdiam di-kota* « Ali habite en ville »

(2 b) *Ali mendiami kota itu* « Ali habite dans cette ville »

verbe sans préfixe

(3 a) *Ali naik (gunung)* }
monter-montagne } « Ali escalade la montagne »
(3 b) *Ali menaiki gunung* }

verbe à préfixe *me-/di-*

(4 a) *Ali menangis* « Ali pleure »

(4 b) *Ali menangis anak itu* « Ali pleure cet enfant »

(5 a) *ibu memotong kue* « mère coupe le gâteau »

- (5 b) *ibu memotongi kue* « la mère découpe le gâteau en morceaux »
 (6 a) *Ali memukul anjing* « Ali bat le chien »
 (6 b) *Ali memukuli anjing itu* « Ali bat le chien à plusieurs reprises ».

Laissant délibérément de côté l'aspect sémantique¹⁰ nous essaierons de tirer quelques conclusions syntaxiques.

-i rend tout verbe *syntactiquement transitif* quelque soit sa nature — régissant ou non, préfixable ou non. En d'autres termes, la présence d'un complément d'objet direct est toujours obligatoire ; c'est en particulier le cas pour les verbes initialement intransitifs (voir ex. 4 a). Il faut donc considérer le suffixe -i comme une *marque de transitivité*. Il apparaît alors qu'en indonésien ce n'est pas la voix qui implique la transitivité mais qu'inversement c'est la transitivité qui appelle la voix. En effet, le suffixe -i n'est pas indispensable à l'expression de la transitivité mais, dans les cas où le complément d'objet direct suit un verbe non marqué il s'agit d'un trait sémantique et non pas d'un trait syntaxique.

Ces considérations expliquent pourquoi le suffixe appelle une marque de voix et qu'inversement, la nécessité sémantique du régi n'implique nullement la présence d'une marque de transitivité¹¹, pas même d'une marque de voix (voir le cas des verbes à la fois régissants et préfixés par *ber-*).

7. -kan.

Ce suffixe a, en principe, deux fonctions très différentes.

1. -kan transforme un élément quelconque en verbe *factitif*¹², transformation qui affecte non seulement des monèmes prédicatifs (verbes régissants ou non, adjectifs) mais encore des noms.

On tentera également de démontrer que -kan contraint le prédicat à avoir un régi et cela quelle que soit la nature de la racine. Voici quelques exemples.

10. Traditionnellement on explique le -i « facultatif » (voir les exemples 4 b 5 b, 6 b) comme un morphème indiquant une action qui se répète ou une action réalisée avec intensité. Voir notamment S. Takdir Alisjahbana : *Tatabahasa baru Bahasa Indonesia*, « La nouvelle grammaire d'indonésien », Jakarta, 1968, t. II, pp. 43-44.

11. Nous avons remarqué plus haut que -i est incompatible avec les verbes qui sont obligatoirement accompagnés par un régi.

12. Les verbes factitifs en indonésien sont des verbes transitifs.

- (1 a) *saya datang* « je viens »
 (1 b) *saya mendatangkan orang itu* « je fais venir cet homme »
 (2 a) *saya jatuh* « je tombe »
 (2 b) *saya menjatuhkan gelas itu* « je fais tomber ce verre »
 (3 a) *barang itu berguna* « cet objet est utile »
 (3 b) *saya menggunakan barang itu* « j'utilise cet objet »

la racine *darat* « terre, continent » est un nom

- (4 a) *kapal terbang mendarat* « l'avion atterrit »
 (4 b) *saya mendaratkan kapal terbang* « je fais atterrir l'avion »

la racine *terang* « clair » est un adjectif

- (5 a) *tulisannya terang* « son écriture est claire »
 (5 b) *saya menerangkan pendapat beliau* « j'explique (rendre clair) son opinion ».

En outre, *-kan* apparaît souvent en combinaison avec l'un des éléments *memper-* et *diper-* ; par exemple :

Ali memper dengarkan lagu-lagu Indonesia « Ali fait écouter
 entendre, écouter- airs des airs indoné-
 siens »

lalu diperdengarkan lagu-lagu Indonesia (oleh Ali)
 « ensuite on/Ali fait écouter des airs indonésiens »

La racine paraît être alors un verbe transitif ; *memperlihatkan* « faire voir, montrer » peut fournir un autre exemple.

Les remarques faites à propos de *-i* sont valables en quelque sorte pour *-kan*. En effet, *-kan* rend transitifs les verbes initialement intransitifs (voir ex. 1 a, 2 a, 3 a) ; les adjectifs et les noms se transforment en verbes transitifs, enfin, les verbes initialement transitifs comportent obligatoirement leur régi.

8. *-kan* sert à introduire un *bénéficiaire*. Cette construction est très générale puisque *-kan* peut modifier n'importe quel type de verbes qu'il s'agisse de verbes préfixables ou non, régissants ou non. Ainsi :

saya membeli (buku) « j'achète des livres »
saya membelikan Amin buku « j'achète un livre pour Amin »

Avant de discuter des détails nous présenterons d'abord sous forme de tableau la compatibilité des différentes racines avec *-kan* y compris les racines non verbales (adjectifs et noms).

| Type de monèmes | Total | Transitifs | Factitifs | à bénéficiaire |
|--|-------|------------|-----------|----------------|
| I. <i>me-/di-</i> (régi facultatif)..... | 45 | 45 | 2 | 39 |
| + <i>me-/di-</i> (régi obligatoire)..... | 7 | 7 | — | 7 |
| II. + <i>me-</i> (intransitifs)... | 11 | — | 3 | — |
| Verbes non préfixés... | 16 | — | 13 | 2 |
| Adjectifs..... | 15 | — | 14 | 1 |
| III. + <i>ber-</i> | 21 | 3 | 4 | 12 |
| Noms..... | 45 | 1 | 2 | — |

TABLEAU 4

Si nous classons les différents types de racines d'après leur aptitude à la transitivité nous obtiendrons trois catégories de monèmes : des monèmes transitifs, des monèmes intransitifs — parmi lesquels nous classons 16 des 18 verbes non préfixés (les deux autres, des verbes transitifs, sont exclus de ce tableau comme ne pouvant être combinés avec *-kan*) et les adjectifs — et des monèmes hors système.

Ce tableau montre : 1) que les monèmes des deux premières catégories sont généralement compatibles avec *-kan* ; 2) que les deux fonctions de *-kan* — factitif et à bénéficiaire — sont en distribution complémentaire ; 3) que ces deux fonctions sont en rapport avec la transitivité.

Il est évident que les emplois de *-kan* sont en distribution complémentaire dans le cas des verbes des deux premières catégories : dans le cas de verbes initialement transitifs *-kan* fonctionne surtout comme marque de bénéficiaire ; les verbes initialement intransitifs, en revanche, l'utilisent comme marque de factitif. On peut donc tirer la conclusion que *-kan* sert à rendre transitifs les verbes initialement intransitifs et à redoubler la transitivité des verbes déjà transitifs. Il semble que les différentes fonctions des régis soient réparties sur un axe paradigmatique déterminé. Dans le cas où le prédicat possède un seul régi on remarque l'existence d'une répartition sémantique : le régi joue le rôle d'un complément d'objet direct non marqué (cas des verbes transitifs) ou celui d'un complément d'objet direct marqué (cas des verbes factitifs). Lorsque le prédicat régit deux compléments le premier fonctionne comme un complément non marqué tandis que le second joue

le rôle de bénéficiaire. Ces considérations pourraient expliquer la distribution apparemment aberrante des complexes prédicatifs du troisième type. En effet, nous trouvons des cas de transformation en verbes transitifs ou factitifs aussi bien parmi les racines préfixés par *ber-* que parmi les noms. Cependant, alors que quelques-unes des racines préfixables par *ber-* sont susceptibles de régir deux compléments avec l'aide de *-kan*, les noms qui s'opposent foncièrement à la classe des verbes ne peuvent se transformer en verbes à deux régis. En effet, les 45 noms de notre tableau sont incompatibles avec les préfixes *ber-* ou *me-*.

Avant d'étudier le comportement de *-kan* dans la chaîne, il convient de comparer les tableaux 3 et 4. Il est intéressant de noter une similitude de comportement des différents types de verbes quant à la compatibilité avec les deux suffixes traités. C'est ainsi que seule une faible proportion des verbes transitifs ou intransitifs comportant une marque de voix est suffixable, que les verbes à régi obligatoire ne peuvent être suffixés et qu'enfin les verbes non préfixés sont suffixables en *-i* et en *-kan* dans la même proportion. Les verbes non préfixés suffixables à la fois par *-i* et *-kan* sont, cependant, peu nombreux.

9. *-kan dans la chaîne.*

A part la remarque que le français ne peut pas toujours rendre compte du signifié de factitif en indonésien (voir plus haut p. 316 ex. 3 b) il n'y a pas d'autres observations à faire sur la marque de factitif *-kan*. Nous discuterons, par contre, sur le problème du bénéficiaire.

Par l'introduction de la marque du suffixe *-kan* certains types de verbes peuvent comporter deux régis sans avoir recours à des prépositions. C'est ainsi que la forme active peut être exprimée de deux manières différentes : la première, littéraire ou recherchée, la seconde (initialement interférence syntaxique du néerlandais), plus parlée et devenant de plus en plus courante¹³.

Voici la construction des deux formes actives.

a) sujet — verbe — bénéficiaire — complément d'objet direct ;

13. Si le bénéficiaire est un pronom personnel de la 3^e personne singulier seule la forme ancienne est utilisée.

b) sujet — verbe — complément d'objet direct — bénéficiaire + une des prépositions *kepada, untuk* « a, pour ».

Exemples :

saya membelikan Amin buku } « j'ai acheté un livre
ou : *saya membelikan buku untuk Amin* } pour Amin »

Dans la seconde forme l'omission de *-kan* est possible, ce suffixe n'assumant plus alors de fonction syntaxique. On rencontre effectivement la forme sans *-kan* ; ce suffixe est, cependant, couramment employé en accompagnement par une préposition¹⁴. Le bénéficiaire peut être omis lorsque le contexte indique clairement de qui il s'agit ; le complément d'objet direct, en revanche, est indispensable.

Dans la forme passive le bénéficiaire est placé en tête de la phrase ; par exemple : *Amin dibelikan buku oleh ibu*.

Si le bénéficiaire est omis le patient précède ou suit le verbe. Il s'agit ici des variantes stylistiques du type signalé par Mortéza Mahmoudian en ce qui concerne le français¹⁵ ; par exemple :

buku juga dibelikan oleh Ali « Ali lui achète aussi des livres »
patient verbe agent

lagipula dibelikan buku oleh ayah « en plus père lui achète
verbe patient agent des livres »

Nous pouvons conclure ce paragraphe sur *-kan* sur une confirmation de notre hypothèse quant à l'existence d'un ordre paradigmatique des régis.

En effet, la forme suffixée en *-kan* implique la présence obligatoire d'un régi au moins — le complément d'objet direct. Lorsque nous avons constaté plus haut par la comparaison des tableaux des formes en *-i* et *-kan* que les différents types de régis apparaissent sur un axe paradigmatique déterminé, nous avons remarqué que le complément d'objet direct figure en tête du paradigme. Le comportement des deux régis dans des énoncés incomplets confirme cette hypothèse.

10. Le but de cette étude n'étant pas à proprement parler l'analyse des préfixes et suffixes de l'indonésien. Nous n'avons

14. Notons que le cumul de *-kan* (voir plus haut p. 308 note 4) et d'une préposition existe également dans le cas de *ber-...-kan*.

15. Voir Mortéza Mahmoudian : *Les modalités nominales en français*, Paris, 1970, p. 38.

retenu que les propriétés des préfixes et suffixes qui nous ont permis de préciser le rapport entre la voix et la transitivité. Nous avons laissé de côté les cas de confusion sémantique entre *-i* et *-kan* ainsi que le problème du sens dérivé de *-kan* au sujet duquel nous renvoyons le lecteur aux travaux de S. Takdir Alisjahbana (*op. cit.*, p. 44) et de A. A. Fokker : *Inleiding tot de studie van de Indonesische syntaxis*, p. 17.

Nous avons essayé de démontrer qu'il existe en indonésien des marques de voix : *me-*, marque d'actif qui s'oppose formellement à *di-*, marque de passif volontaire (*ter-* qui n'admet que le patient et pas l'agent ne peut être classé dans le paradigme qui nous intéresse). Un monème marqué par *me-* peut régir un complément d'objet direct jouant le rôle de patient. C'est la présence du patient qui permet alors au prédicat de passer en passif au moyen de *di-*. Sa présence suffit donc pour que voix implique transitivité, procédé auquel le français a recours, lui aussi.

Il existe, par ailleurs, des marques de transitivité — les suffixes *-i* et *-kan* dont la fonction consiste à introduire un régi. Ces suffixes permettent donc la présence systématique d'un régi ce qui n'est pas toujours le cas lorsque le prédicat n'est marqué que par la voix. Voix et transitivité sont donc exprimées, en indonésien, par deux types de marques distinctes. Alors que la voix peut avoir une existence indépendante, la transitivité, elle, appelle la voix. C'est ainsi que les monèmes verbaux apparaissant habituellement sans marque de voix la portent obligatoirement s'ils régissent un complément d'objet direct ; de même les verbes initialement marqués par la marque du verbe d'état sont obligés d'y substituer la marque de voix lorsqu'ils sont rendus transitifs à l'aide de *-i* ou *-kan*.

En somme, on peut admettre que suivant les langues la voix et la transitivité sont soit indissociables soit dissociées. Alors que le premier cas est bien connu, l'existence du second cas, au contraire, est presque totalement ignorée. On peut se demander si outre les langues telles que l'indonésien les langues ergatives ne constituent pas également des exemples d'une dissociation de la voix et de la transitivité. D'après l'exemple classique du basque les langues ergatives possèdent la transitivité mais pas l'opposition des voix active et passive. Il s'agit là d'un type de langues dans lequel le rapport entre voix et transitivité est l'inverse de l'indonésien. On a vu qu'en indonésien la voix a une existence indépendante tandis

que la transitivité en tant que notion syntaxique ne s'exprime qu'avec l'aide de la voix. Les langues ergatives seraient des langues dépourvues de voix. Ce phénomène ne peut s'expliquer autrement que par la dissociation de la voix et de la transitivité.

Alice CARTIER.

84, rue de Rivoli,
75004, Paris.

LE SYSTÈME DE TONS DU KAREN COMMUN

SOMMAIRE. — *En 1946, j'avais restitué pour les syllabes à finale sonore du karen commun, deux tons, après de nombreuses discussions il semble qu'il faille restituer trois tons, comme dans les autres groupes de langue d'Extrême-Orient.*

En 1946, dans un article intitulé : Restitution du karen commun, publié ici-même *BSL*, 42, 1, 103-111, je montrai que les six tonèmes des langues pwo-karen et sgaw-karen provenaient du dédoublement d'un système à trois tons quand les occlusives sonores s'étaient assourcies et les sonantes sourdes sonorisées. Parmi ces trois tons, il y en a un qui représente les syllabes terminées par une occlusive sourde¹, les deux autres concernent les syllabes à finale sonore (vocalique ou nasale) il n'y avait donc que deux tonèmes en karen-commun.

Remarquons que les langues d'Extrême-Orient à six tonèmes : thai, vietnamien, yao dialectes chinois méridionaux, ont conservé leurs occlusives finales, de sorte que lorsqu'on restitue la langue commune, on trouve trois tonèmes pour les syllabes à finale sonore. Le karen occupe donc une position spéciale, marginale.

En 1961, dans une publication intitulée : *Karen, linguistic studies*, Robert B. Jones de Cornell, présenta une reconstitution du karen-commun, selon une méthode quelque peu formelle et artisanale (que je critiquai à l'époque : *BSL*, 58, 2, 323-326) qui restitue sept tonèmes pour le « protokaren ».

En 1969, Robert Burling publie : *Proto-Karen : A reanalysis (Occasional Papers of the Wolfenden Society on Tibeto-Burman Linguistics*, Ed. by A. L. Becker, Publ. of the Dept. of

1. Comme je ne parlerai plus de ce tonème, je signale qu'il donne lorsque l'initiale était sourde la catégorie VIII de Luce (102 exemples), ?2 de Burling, A de Shafer, et lorsqu'elle était sonore : VII de Luce (99 exemples), ?1 de Burling, B de Shafer.

Linguistics, The University of Michigan), il reprend les documents de Jones, améliore le classement et finalement restitue un système de six tonèmes, car il n'admet pas les mutations initiales. Cependant il semble bien que l'explication du doublement des tons par mutation des initiales ait été déjà admise par Paul K. Benedict dès 1942-43, car celui-ci l'indique clairement dans : *Sino-Tibetan, A conspectus* (Cambridge Univ. Press, 1972) page 150-152, rédigé à cette époque, et en note page 128, note 347, indique qu'il accepte ma reconstruction.

Cette dernière avait aussi, sur ce point, été acceptée par Gordon H. Luce, dans un exposé fait le 2-3-1954 devant la Burma Research Society, et publié en 1959 (*JBRS*, 42, 1-18), intitulé : Introduction to the Comparative Study of Karen Languages, mais dans le même volume, à la page 30-31, il donne des tableaux dépliant, en noir et rouge dans lesquels il signale huit correspondances tonales (Tone-pattern) entre les langues karen, qu'il n'a pas commentées dans le texte précédent.

Dans ce dépliant il n'y a qu'un ou deux exemples par correspondance, mais il permet de microfilmer ses matériaux et les envoya à Jones, à Robert Shafer et à moi.

Robert Shafer, dans son ouvrage posthume, déclare qu'il a écrit son chapitre sur le karen, avant le mien, et ne tient compte des documents de Luce que pour les préfixes et les finales. Les catégories tonales A, B, C, D, qu'il restitue correspondent bien à celles de Benedict et aux miennes, il me reproche seulement de ne pas expliquer ses catégories Aa et E. Mais cette dernière ne concerne que des syllabes préfixales ou atones, et la catégorie Aa me semble provenir d'une erreur de notation d'un ton pwo, parmi les mots cités : *tooth*, *flea*, appartiennent à la catégorie B, *urine*, *bamboo* à A. Si nous résumons, en comparant les quatre tonèmes restitués par Burling, Benedict et Shafer, nous obtenons :

| Benedict | Shafer | Haudricourt | Burling | Luce |
|----------|--------|-------------------------|---------|------|
| I | B | (égal haut) | 4 | III |
| II | C | (égal bas) | 3 | I |
| III | A | (oblique, marqué haut)' | 2 | VI |
| IV | D | (oblique, marqué bas)' | 1 | IV |

Il apparaît dans ce tableau que deux catégories de Luce ne sont pas mentionnées : II et V.

La catégorie II de Luce n'est autre que ma série moyenne, qui est haute en sgaw et basse en pwo. Shafer ne semble pas s'en être rendu compte, tandis que Benedict indique deux mots de cette catégorie : 'lune', 'abeille' comme des exceptions. Le progrès marqué par mon article de 1946, sur les textes inédits à l'époque, de Benedict et Shafer a été de placer la mutation des initiales (assourdissement des occlusives sonores) entre le karen-commun et les dialectes actuels (d'où la possibilité d'individualiser une série moyenne en pwo, au cours de ce processus), alors que mes prédécesseurs plaçaient cette mutation entre le tibeto-birman commun et le proto-karen. Par contre Burling suit Jones en la plaçant dans sa catégorie 3.

En 1971, à la quatrième conférence sur le sino-tibétain, tenue à Indiana Robert B. Jones discute mes restitutions par rapport aux catégories de Luce ; en fait je ne connaissais pas ces catégories lorsque j'écrivis mon article, et effectivement la catégorie V n'est pas explicable. Je n'ai jamais dit que V correspondrait aux initiales non-aspirées et VI aux aspirées comme Jones semble me le faire dire.

D'après les tableaux de Luce, et leur résumé par Jones, la catégorie V est confondue avec la VI en pwo, en blimaw, en Gèba, et même en palaychi ; dans cette dernière langue il y a effectivement un traitement différent de cette catégorie selon que l'initiale est aspirée ou non-aspirée, mais sans rapport avec la distinction V/VI (d'ailleurs Jones doit noter : V, Va, VI, VIa pour cette raison).

La distinction V/VI se trouve dans les langues pa-o, kayah, geko, yinbaw, paku et sgaw. La catégorie V ne représente pas dans les langues actuelles (sauf peut-être en yinbaw) un tonème indépendant, mais la série de mots qui ont un ton VI en pwo, et un ton II en sgaw.

Examinons d'après les listes de Luce l'importance relative de ses catégories : I : 110, II : 121, III : 159, IV : 138, V : 33, VI : 202, la fréquence de V est donc bien moindre. En examinant les notes que j'avais préparées pour mon article de 1946, j'ai constaté que j'avais repéré cette correspondance, mais elle m'avait paru exceptionnelle, explicable par des accidents et je n'en avais pas tenu compte dans mon article.

Cette catégorie tonale proviendrait d'un troisième tonème du karen-commun que je symboliserais par ". Dans mes notes je trouve donc : *hra''* soir, *ʔa''* nombreux, *kai''* pouvoir, *hrai''* pimenté, *chai''* piéger, *hmai''* canine, *pü''* paddy,

cû'' main, *ʔu''* souffler, *khro''* rôti, *lo''* frapper, *so''* huile, mouton, j'y ajoute des mots de la liste de Luce : *khwi''* os, *chri''* pure, *tû''* boueux, *phri''* semer, *phi''* pus, *ché''* renifler, *khrai''* pluvieux, *klân''* abattre, et des mots de Jones : *kwi''* démangeaison, *kli''* puce, *ʔwi''* porter sur la tête, *se''* adroit, *phle''* fouetter, *hmai''* croître, *thwai''* côté droit.

Deux constatations : les initiales sont sourdes, et les finales rarement nasales. Comparons la proportion entre finales orales et nasales des exemples de Luce :

| catégories de Luce | I | II | III | IV | V | VI |
|--------------------|----|----|-----|----|----|-----|
| finales orales | 50 | 51 | 80 | 79 | 31 | 122 |
| finales nasales | 60 | 70 | 79 | 59 | 2 | 80 |

Shafer et Benedict ont montré que le tonème marqué (oblique)' que l'on reconstitue pour le karen-commun correspond au ton descendant du birman indiqué orthographiquement par le *h* final ; ce deuxième tonème marqué (") doit être l'inverse, c'est-à-dire montant, à fermeture glottale (comme le ton birman indiqué orthographiquement par la brève). Alors que l'origine du premier est assez claire (-s final de la racine ou suffixe), le second est obscur car l'occlusion glottale peut être le substitut de n'importe quelle consonne ou syllabe. C'est pourquoi d'ailleurs en sino-tibétain, d'une langue à l'autre il n'y a pas de correspondances régulières pour ce tonème. L'absence de finales nasales indique que le phonème originel n'était pas compatible avec celles-ci.

Enfin remarquons qu'en chinois, lorsque les occlusives sonores se sont assourdies, dans beaucoup de dialectes (le mandarin en particulier), le ton *shang* originellement montant ne s'est maintenu que lorsque l'initiale occlusive était sourde, lorsque celle-ci était sonore, le ton *shang* s'est confondu avec le ton *giu*.

La statistique des listes de Luce que nous avons citées, semble montrer qu'il s'est produit en karen la même chose qu'en chinois et que les mots à initiales sonores et à ton '' sont maintenant confondus avec ceux à ton ' dans la catégorie IV de Luce.

Cette solution met en cause le classement des langues karen de Luce, le groupe bwè, n'a pas d'unité, puisque le pwo a en commun avec le « western bwè » (blimaw, gèba, palaychi) une innovation commune : la confusion des catégories V et VI,

s'opposant ainsi aux autres langues karen : sgaw et « eastern bwè » (kayah), y compris.

Seule une étude exhaustive de ces langues peu connues permettra de juger.

André-Georges HAUDRICOURT.

47, rue d'Assas,
75006 Paris.

BIBLIOGRAPHIE

- 1946 Haudricourt, Restitution du karen commun, *BSL*, 42, 1, 103-111 (reproduit en 1972, dans : *Problèmes de phonologie diachronique*, p. 131-140, mais p. 135 les mots blanc, mari, lune, doivent avoir une occlusion glottale ? et non une aspiration ').
- 1953 Haudricourt, A propos de la restitution du karen commun, *BSL*, 49, 1, 129-132.
- 1959 Luce, Gordon H., Introduction to the Comparative Study of Karen Languages, *JBRS*, 42, 1, 1-18.
- 1961 Jones, Robert B., *Karen Linguistic Studies* (University of California publ. in Linguistics, vol. 25), 283 p.
- 1969 Burling, Robbins, Proto-Karen : A Reanalysis (*Occ. Papers of the Wolf. Soc.*), 116 p.
- 1971 Jones, Robert B., *Some problems with Proto-karen tones* (Sino-Tibetan, 4th Conf.), 12 p.
- 1972 Benedict, Paul K., *Sino-Tibetan, A Conspectus* (Cambr. Univ. Press), xi-230 p.
- 1974 Shafer, Robert, *Introduction to the Sino-Tibetan* (Otto Harrassowitz), xv-vi-525 p.
-

PHONOLOGIE DU NÉMI (NOUVELLE CALÉDONIE) ET NOTES SUR LES CONSONNES POSTNASALISÉES

SOMMAIRE. — *Peu de langues attestent une série de consonnes postnasalisées. Celle qui existe en némi est un archaïsme dont on retrouve des traces dans les systèmes consonantiques ou vocaliques des autres langues de Nouvelle Calédonie. A. G. Haudricourt¹ a déjà proposé une explication à leur origine. A partir d'une présentation détaillée de la phonologie des deux parlers némi (N1 et N2), nous montrerons comment, par des phénomènes de dérivation et des amalgames, cette série a pu connaître des développements.*

Le némi est classé² dans le groupe nord des langues de Nouvelle Calédonie et plus précisément dans le groupe des langues de la région de Hienghène. *Némi* est la forme exclusive de la première personne du pluriel et signifie donc « nous autres (vous exclus) ».

Cette langue est parlée sur la côte est à l'embouchure de la ouaième, au nord de Hienghène, et dans les villages de l'intérieur (Gavatch, Tindo et Coulna), à l'ouest de Hienghène. On trouve aussi des locuteurs némi sur la côte ouest, dans les montagnes de la région de Témala. Une enquête d'A. G. Haudricourt en 1959 sur ce némi de l'ouest (N1) le fait apparaître comme plus conservateur que celui de la côte est (N2), où nous avons enquêté. On a en effet en N1 le même système de consonnes à l'initiale et à l'intervocalique, ce qui n'est plus le cas en N2.

1. Cet article est complémentaire d'une communication d'A. G. HAUDRICOURT en 1962, sur les consonnes postnasalisées en Nouvelle Calédonie, parue dans *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists, Cambridge*, La Haye, Mouton, 1964, p. 460-61, reproduite dans *Problèmes de phonologie diachronique*, S.E.L.A.F., Paris, 1972, p. 359-61.

2. HAUDRICOURT (A. G.), New Caledonia and the Loyalty islands, in *Current Trends in Linguistics 8, Linguistics in Oceania*, vol. 1, La Haye, Mouton, 1971, p. 366.



1. SYSTÈME PHONOLOGIQUE DU NÉMI.

1.1. LES CONSONNES.

1.1.1. à l'initiale :

| | | | labio- vélares | labiales | apicales | palatales | post- palatales |
|------------|--------------|-----------------|-------------------|----------|-------------|-----------|--------------------|
| occlusives | orales | aspirées | (phw) | ph | th | — | kh |
| | | non aspirées | pw | p | t | c | k |
| | demi-nasales | post-nasalisées | pmw | pm | tn | cñ | kŋ |
| | | pré-nasalisées | m̥bw | m̥b | n̥d | ñj | ŋg |
| | nasales | sourdes | hmw | hm | hn | hñ | — |
| | | sonores | mw | m | n | ñ | ŋ |
| continues | orales | sourdes sonores | hw w | f v | (hl) (l) | hy y | h |
| | nasales | sourdes sonores | h̥w̥ w̥ | | | | h̥ |

+un *s* initial dont l'origine étymologique probable est une aspirée palatale **ch*.

Il faut signaler aussi en N2 l'existence de très rares initiales vibrantes *r* et *rh* dans 3 unités grammaticales (*ru* = particule introduisant le sujet actif, *rha* = ici et *rhuuⁿde* = qui?). Ces initiales sont restées occlusives en némi de Témala N1³.

Notes :

(*hl*) et (*l*) sont très rares à l'initiale et apparaissent dans des emprunts (*hloloi* « gâteau d'ignames », *lait* « riz », *lolo* « auto »). Mais *l* est plus courant à l'initiale de termes grammaticaux : *le* « dans », *lek* « là-bas », *li* « particule d'aspect virtuel ».

3. L'initiale de certaines particules grammaticales, occlusives en N1, sont librement occlusives ou spirantes ou Ø en N2 :

ex. *ko* ~ *ʔo* ~ *o* = et, alors
ko ~ *ʔo* ~ *o* = sur

Mais dans le cas de *r* et *rh* initiaux en N2, il n'y a jamais restitution possible des occlusives *t* et *th* correspondantes, c'est pourquoi nous leur donnons valeur phonologique à l'initiale dans ce parler némi.

Dans le cas de *hŵ*, *ŵ*, *h*, il nous semble plus économique d'interpréter le trait de nasalité comme inhérent à la consonne plutôt que d'admettre une série de voyelles nasales pertinentes uniquement après ces 3 consonnes continues. L'existence d'une série de consonnes postnasalisées occlusives rend cette interprétation plausible :

| | |
|------------------------------|--|
| <i>hwa</i> trou | <i>hŵa</i> prêcher |
| <i>hwai</i> massif d'ignames | <i>hŵai</i> fête (avec chants et danses) |
| <i>waak</i> fissure | <i>ŵak</i> corde, liane |
| <i>hue</i> ouvrir le four | <i>hŵe</i> doigtier de la sagaie |

1.1.2. à l'intervocalique :

a. Si le némi de Témala N1, a le même système à l'initiale et à l'intervocalique, le némi de la région de Hienghène N2, présente à l'intervocalique un système simplifié :

| | | labio-vélaires | labiales | apicales | palatales | post-palatales |
|------------|-----------------|------------------|----------------|----------------|-----------|----------------|
| Occlusives | aspirées | — | — | (th) | — | (kh) |
| | non aspirées | (pw) | (p) | (t) | (c) | (k) |
| | post-nasalisées | — | — | (tn) | — | (kŋ) |
| | pré-nasalisées | m _b w | m _b | n _d | ñj | ŋg |
| | nasales | mw | m | n | ñ | ŋ |
| Continues | orales sourdes | — | (f) | | (s) | |
| | sonores | w | v | l | y | ɣ |
| | nasales | ŵ | | | | |

+la vibrante *r*

En fait toutes les consonnes entre parenthèses, c'est-à-dire toutes les consonnes sourdes sont extrêmement rares. Certaines (*pw*, *p*, *c*, *tn*, *kŋ*, *f*) ne sont attestées que dans une ou deux unités. En général, le système intervocalique en N2 ne comporte que des sonores. Les rares sourdes sont réintroduites dans le système par le jeu des emprunts au français ou aux langues voisines (*pupwaale* « les européens », *papa* « appellation moderne du père », *papua* « clone d'igname », *hmwala* « gâteau de féculent rapé », *kalia* « lèpre », *mathila* « oiseau, *Rhipidura* sp. », *malna* « oiseau, *Megalurulus* sp. », *meciwe* « sorte de pendentif », *nikola* « clone d'igname », *mbolomakau* « bétail », *cikaa* « cigarette », *puaka* « cochon »,

mwakheny « elfe des bois », *haakhi!* « pardon », *kafe* « café », *^mbosu* « bonjour », *kase* « en route », *kuruse* « Graminée sp. », etc.). Néanmoins, comme certaines sourdes apparaissent dans des mots d'usage courant qui ne sont sentis ni comme des emprunts ni comme d'anciens composés, il n'est plus possible de dire qu'en némi l'opposition *sourdes/sonores* est neutralisée à l'intervocalique. Voici un exemple avec l'ordre apical :

| | |
|-------------------------|--|
| <i>mathila</i> | oiseau lève-queue, <i>Rhipidura spilodera verreauxi</i> |
| <i>hmwata</i> | gâteau de féculent râpé |
| <i>matna</i> | oiseau augure, <i>Megalurulus mariei</i> , fauvette calédonienne |
| <i>maⁿda</i> | jupon des femmes |
| <i>mana</i> | anfractuosité dans rocher |
| <i>laara</i> | papa |

b. Si l'on ne tient pas compte de ces sourdes exceptionnelles et si l'on compare le némi conservateur de Temala (N1), avec le némi évolué (N2) de la côte est on peut, à partir des documents existants, donner quelques exemples de neutralisations d'oppositions d'où résulte le système N2 :

| | N1 | N2 | N1 | N2 | |
|------------------|-------|------|--------------------------------------|--------------------------------------|----------------------------------|
| labio-vélaires : | VpmwV | VmwV | <i>waapmwe</i> | <i>hwaamwe</i> | sapin |
| | VmwV | | <i>thamwi</i> | <i>thamwi</i> | choisir |
| | VpwV | | <i>tapwa</i> | <i>tawa</i> | choir |
| | VwV | VwV | <i>thewe</i> | <i>thewe</i> | monnaie de coquillage |
| | VhwV | | <i>^mbwahwap</i> | <i>^mbwawap</i> | pétiole de la palme de cocotier. |
| labiales : | VpmV | VmV | <i>lapmi</i> | <i>tami</i> | ouvrir |
| | VmV | | <i>tami</i> | <i>tami</i> | planter |
| | VhmV | | <i>ⁿdaahma</i> | <i>ⁿdaama</i> | chef |
| | VpV | VvV | <i>wepi</i> | <i>wewi</i> | extraire |
| pendant que : | VvV | VØV | <i>cavi</i> | <i>cai</i> | prendre à poignée |
| | VfV | | <i>^mbiβⁿdu</i> | <i>^mbiiⁿdu</i> | jumeaux |
| tout comme : | VØV | | <i>yai</i> | <i>yai</i> | retirer |
| apicales : | VtnV | VnV | <i>haatno</i> | <i>haano</i> | <i>Coix</i> sp. Graminée |
| | VnV | | <i>ɔguna</i> | <i>ɔguna</i> | voler, dérober |
| | VthV | VrV | <i>puthep</i> | <i>purep</i> | merle, <i>Turdus</i> sp. |
| | VtV | | <i>tatu</i> | <i>iaru</i> | vite |
| | VrV | | <i>ura</i> | <i>ura</i> | entrer |
| palatales : | VeV | VyV | <i>thuci</i> | <i>thuyi</i> | raconter |
| | VyV | | <i>hayu</i> | <i>hayu</i> | en vain |
| | VhyV | | <i>wahyuk</i> | <i>hwayuk</i> | siffler |

| | <i>N1</i> | | <i>N2</i> | <i>N1</i> | <i>N2</i> | |
|-------------------------|-----------|---|-----------|-----------|-----------|------------|
| <i>post-palatales</i> : | Vkɥ | } | VɥV | kahɥun | haɥun | tatouage |
| | VɥV | | | haɥom | haɥom | calme |
| | VkV | — | VɣV | ɥgukut | ɥguɣut | bracelet |
| | VɣV | } | VøV | puɣe | pue | base de... |
| | VhV | | | vahi | vai | vieux |

c. Pourquoi deux oiseaux comme *matna* « *Megalurulus sp.* » et *mathila* « *Rhipidura sp.* » ont-ils statut d'exceptions en restant identiques en N1 et N2 alors que d'autres oiseaux comme le merle *puthep* et la perruche *pwitip* en N1 deviennent comme c'est la norme *purep* et *pwirip* en N2?

On peut seulement noter que les deux premiers oiseaux jouent un rôle important dans la vie sociale puisque la fauvette calédonienne *matna* est l'oiseau augure de la grande terre dont le cri est favorable à droite et défavorable à gauche. Quant au facétieux lève-queue *mathila*, il est identifié dans toute la littérature orale de la région aux serviteurs des génies qui occupent les principaux massifs montagneux. Ces serviteurs s'appellent ^{na}*daɣiñ* dans les textes et leurs exploits sont le thème de maints récits.

Ces mots un peu « hors système » dans la langue, eux aussi probablement empruntés à des langues voisines, sont peut-être maintenus dans leur statut d'exceptions à des fins expressives.

C'est ce qui se passe dans une langue voisine, la langue à tons de Touho⁴, où la majorité des mots sont isotones et où les exceptions à tons contrastés (bas-haut par exemple) sont le plus souvent des sobriquets : noms d'animaux, de plantes, de « diables ». D'ailleurs, la correspondance entre exceptions du nemi N2 et celles du Touho est significative à cet égard :

| N2 | Touho | |
|----------------|--------------------------|---------------|
| <i>matna</i> | <i>mɛ̃ⁿdɛ</i> | oiseau augure |
| <i>mwakheñ</i> | <i>mwàkén</i> | elfe des bois |
| <i>katia</i> | <i>kàtia</i> | lèpre |

Et si l'oiseau lève-queue *mathila* n'a pas un ton marqué en Touho du moins a-t-il la particularité d'être un des seuls mots à redoublement interne : *mɛ̃tɛ̃tɛ̃*.

4. RIVIERRE (J.-G.), Les tons dans la langue de Touho (Nouvelle Calédonie) étude diachronique, *B.S.L.*, tome LXVII, fasc. 1, 1972, p. 309 et 316.

1.1.3. à la finale :

Le système est considérablement réduit tant en N1 qu'en N2 :

| | | | | |
|--------------|---|---|---|---|
| Orales..... | p | t | c | k |
| Nasales..... | m | n | ñ | ŋ |

1.2. LES VOYELLES.

i u
e o +les voyelles longues correspondantes
a

— La nasalisation des voyelles qui précèdent des consonnes prénasalisées ou qui suivent des consonnes nasales et post-nasalisées n'est pas pertinente sauf dans un cas où l'on oppose u/û :

uⁿda s'appuyer, s'adosser
ûⁿda vomir

— La voyelle /u/ devant la spirante bi-labiale /v/ se réalise [ü] :

uvaat [ü(v)aat] sortir
uvi [ü(v)i] souffler

— L'accent se porte généralement sur la première syllabe :

'*kula* crevette
'*yawi* se gratter

2. COMPARAISON DU NÉMI ET DU FWÂI (LANGUE DE HIENGHÈNE, BORD DE MER).

2.1. CONSONNES INITIALES :

a. *Les postnasalisées initiales* du némi correspondent en fwâi, langue de Hienghène, soit à des occlusives aspirées suivies de voyelles nasales (cas de l'ordre dental et vélaire), soit à des continues suivies de voyelles nasales (cas de l'ordre labial et palatal) :

| | némi | fwâi | |
|----------|---------------------------|---------------------------|--------------------------------|
| lune | <i>pmwe</i> | <i>fwê</i> | } continues + voyelles nasales |
| faire | <i>pmwai</i> | <i>fwâi</i> | |
| à terre | <i>pmaac</i> | <i>fââc</i> | |
| vert | <i>pmuñ</i> | <i>fũñ</i> | |
| interdit | <i>cñe^ugu</i> | <i>sê^ugu</i> | |
| éternuer | <i>cñie</i> | <i>sihê</i> | |
| rocher | <i>tne</i> | <i>thê</i> | } aspirées + voyelles nasales |
| crotte | <i>tna</i> | <i>thâ</i> | |
| natte | <i>kɲam</i> | <i>khâm</i> | |
| boire | <i>kɲuⁿduk</i> | <i>khûⁿduk</i> | |

C'est-à-dire qu'en fwâi la nasalité des voyelles est devenue un trait pertinent :

| | | |
|--------------------------|--------------|---|
| algues, mousses | <i>the</i> | } |
| rochers calcaires | <i>thê</i> | } |
| éléphantiasis | <i>kho</i> | } |
| préfixe : nombre de fois | <i>khô-</i> | } |
| larve nécrophage | <i>siu</i> | } |
| son grand-père | <i>sîû-n</i> | } |

b. D'autres correspondances régulières à l'initiale sont à noter :

| | némi | fwâi |
|-------------|---|--------------|
| | <i>ph</i> <i>f</i> | |
| chapeau | <i>phaup</i> | <i>faup</i> |
| quatre | <i>phoec</i> | <i>fovec</i> |
| vessie | <i>phuup</i> | <i>fuup</i> |
| | <i>f</i> <i>vh</i> (spirante bilabiale aspirée) | |
| faire cuire | <i>fai</i> | <i>vhai</i> |
| prendre | <i>fe</i> | <i>vhe</i> |
| œuf | <i>fi</i> | <i>vhi</i> |

2.2. CONSONNES INTERVOCALIQUES :

Pour les consonnes intervocaliques, il est plus intéressant de comparer le fwâi avec le némi conservateur de Temala (N1) plutôt qu'avec le némi évolué de la côte est (N2) où beaucoup d'oppositions sont neutralisées dans cette position. On constate que :

a. Les postnasalisées intervocaliques de N1, devenues simples nasales sonores en N2, correspondent en fwâi à des continues aspirées suivies de voyelles nasales :

| N1 | N2 | fwâi | |
|------------------|-------------------|-------------------|-----------------------------|
| <i>waapmwe</i> | <i>hwaamwe</i> | <i>hwaahwê</i> | sapin, <i>Araucaria</i> sp. |
| <i>upmwa</i> | <i>umwai</i> | <i>uhwâi</i> | interroger |
| <i>tapmi</i> | <i>tami</i> | <i>tavhî</i> | ouvrir |
| <i>ka-papmen</i> | <i>kaa-vaaman</i> | <i>kaa-vavhên</i> | frère et sœur |
| <i>haatno</i> | <i>haano</i> | <i>haarhô</i> | <i>Coix</i> sp., Graminée |
| <i>katnek</i> | <i>kanek</i> | <i>karhêk</i> | cimetière |
| <i>hakgun</i> | <i>hagun</i> | <i>hahûn</i> | tatouage |

b. Les sourdes (aspirées) intervocaliques, tant dans la série des nasales que des continues, se maintiennent en fwâi alors qu'elles se confondent avec des sonores (ou disparaissent) en N2 :

| N1 | N2 | fwâi | |
|------------------------------|-----------------------------|------------------------------|---------------------------------|
| <i>n^hdaahma</i> | <i>n^hdaama</i> | <i>n^hdaahma</i> | chef |
| <i>suhma</i> | <i>suma</i> | <i>suhma</i> | cracher |
| <i>n̂johne^hek</i> | <i>n̂jone^hek</i> | <i>n̂johne^hek</i> | bois pour feu par friction |
| <i>m^hbawahwap</i> | <i>m^hbwawap</i> | <i>m^hbawahp</i> | pétiole de la malme de cocotier |
| <i>nehya</i> | <i>nea</i> | <i>nehya</i> | bon goût |
| <i>wahyuk</i> | <i>hwayuk</i> | <i>hwahyuk^h</i> | siffler |
| <i>malho</i> | <i>malo</i> | <i>malho</i> | <i>Scleria</i> sp. Cypéracée |
| <i>vahi</i> | <i>vai</i> | <i>vahi</i> | vieux |
| <i>cñi^hhe</i> | <i>cñi^he</i> | <i>sthê</i> | éternuer |

c. Les occlusives orales intervocaliques de N1 se spirantisent en N2. En fwâi, elles font de même (ou disparaissent) mais là encore se maintient l'opposition *aspirées/non aspirées* au moins pour les dentales.

| N1 | N2 | fwâi | |
|---------------|---------------|--------------|---------------------------------|
| <i>tapwa</i> | <i>tawa</i> | <i>tawa</i> | tomber |
| <i>wepi</i> | <i>wevi</i> | <i>wevi</i> | extraire |
| <i>thuci</i> | <i>thuyi</i> | <i>thui</i> | raconter |
| <i>poka</i> | <i>poɣa</i> | <i>poɣa</i> | cultures |
| <i>ŋgukut</i> | <i>ŋguɣut</i> | <i>ŋguut</i> | bracelet |
| <i>tatu</i> | <i>taru</i> | <i>taru</i> | vite |
| <i>itok</i> | <i>irok</i> | <i>irok</i> | buse de mer, <i>Pandion</i> sp. |

aspirées :

| | | | |
|-----------------|----------------|-----------------|---------------------------------------|
| <i>puthep</i> | <i>purep</i> | <i>purhep</i> | merle, <i>Turdus</i> sp. |
| <i>hwaathek</i> | <i>hwaarek</i> | <i>hwaarhek</i> | fossé protecteur du massif d'ignames. |

d. Quant aux continues sonores intervocaliques de N1 qui correspondent à \emptyset en N2, elles sont plus stables en fwâi :

| N1 | N2 | fwâi | |
|---------------------------|--------------------------|---------------------------|------------|
| <i>n^hdavec</i> | <i>n^hdaec</i> | <i>n^hdavec</i> | inondation |
| <i>o^hdavi</i> | <i>o^hdai</i> | <i>o^hdavi</i> | oublier |
| <i>vaya</i> | <i>vaa</i> | <i>vaya</i> | travailler |

3. REMARQUES SUR LES POST-NASALISÉES DU NÉMI.

3.1. La série des consonnes post-nasalisées, conservée en némi, est certainement fort ancienne puisqu'on en retrouve trace dans les systèmes consonantiques et vocaliques de plusieurs langues de Nouvelle Calédonie. Elles correspondent à des aspirées ou des fricatives suivies de voyelles nasales en langue de Hienghène (cf. 2), à des nasales aspirées ou à des voyelles nasales en langue de Balade (extrême nord de la Calédonie), à un *h* nasal en langue de Touho (centre), à de simples voyelles nasales dans d'autres langues voisines, etc.

| | némi | Hienghène | Balade | Touho |
|-----------|--------------|--------------|--------------|--------------|
| haricot | <i>pmu</i> | <i>fû</i> | | <i>hũ</i> |
| crotte | <i>tna</i> | <i>thá</i> | <i>hna</i> | <i>hẽ</i> |
| richesses | <i>tnoot</i> | <i>thôôt</i> | <i>hnoot</i> | <i>hĩũũĩ</i> |
| crier | <i>kpaak</i> | <i>kháák</i> | <i>káák</i> | <i>háá</i> |

L'origine d'une telle série est donc une question importante. A. G. Haudricourt⁵ propose, pour l'initiale, trois origines possibles :

— Réduction syllabique :

**lama* > *tnau-* père
 **lina* > *tne-* mère

— *Infixe nasal des verbes :*

pmwai faire
kpuⁿduk boire
tnoon courir

— *Onomalopées, mots expressifs :*

kpeekpe perruche, *Eunymphicus cornutus cornit s*
kpiik poule sultane, *Porphirio porphirio caledonicus*
kpoova héron, *Ardea sacra albolineata*
cñie éternuer
kpaak crier (aigu)

5. HAUDRICOURT (A. G.), Les consonnes postnasalisées en Nouvelle Calédonie, *Problèmes de phonologie diachronique*, S.E.L.A.F., Paris, 1972, p. 360.

Ajoutons-y une quatrième source possible dans la dérivation de noms communs à initiale nasale en locatifs autonomes :

| | | | | |
|-------------|--------|---|--------------|-----------------|
| <i>ŋa</i> | maison | > | <i>kŋa</i> | dans la maison |
| <i>maac</i> | récif | > | <i>pmaac</i> | au sec, à terre |

Tout comme on a assourdissement initial dans la dérivation suivante :

| | | | | |
|--------------------------|---------|---|--------------|----------------|
| <i>ⁿdai-n</i> | son dos | > | <i>tai-n</i> | derrière lui |
| <i>ⁿdalik</i> | mer | > | <i>talik</i> | au bord de mer |

Notons d'ailleurs que les toponymes à initiales postnasalisées ne sont pas rares en nemi :

Tneⁿdo Nom d'un village à l'ouest de Hienghène

Tnoono Nom du massif montagneux entre la Ouaième et la Tanghène.

Il y a là probablement trace d'une ancienne préposition locative à initiale occlusive sourde. Elle pourrait, me suggère, A. G. Haudricourt, se retrouver dans la préposition locative *ʔi* du tongien, puisque l'occlusion glottale du polynésien commun, conservée à Tonga, correspond à une vélaire, *k*, dans plusieurs langues de Calédonie.

Là encore, des dérivations analogues en langue de Touho étaient cette hypothèse :

Touho

| | | | | |
|--|---------|---|----------------------------|----------------|
| <i>mwà</i> | maison | > | <i>hwà</i> | dans la maison |
| <i>^mbwàaⁿdòà</i> | platier | > | <i>pwàaⁿdòà</i> | sur le platier |
| <i>^{n̄}jēī-n</i> | son dos | > | <i>cēī-n</i> | derrière lui |

Le principe d'explication par réduction syllabique, signalé au début de ce paragraphe s'étendrait dans ce cas du mot simple au syntagme.

3.2. Quant aux postnasalisées intervocaliques conservées en N1, quelques-unes d'entre elles peuvent provenir d'anciens composés actuellement figés, où le premier élément n'est plus identifiable :

| | | |
|-----------------|---------------------|---------------------------|
| <i>hootne-n</i> | ses intestins | (<i>tne-n</i> sa crotte) |
| <i>patnau-n</i> | sa tante paternelle | (<i>tnau-n</i> son père) |

Mais le rapprochement de N1 et du fwâi nous confirme une autre origine possible des postnasalisées intervocaliques :

elles peuvent résulter, dans des composés et des dérivés, d'un contact entre finale occlusive sourde et initiale nasale. Voici un exemple illustrant cette remarque :

-*me* suffixe de rapprochement, vers le locuteur (en N1, N2, fwâi)

-*ɣa* suffixe réversif, re- (en N1, N2 et fwâi)

Si l'on combine le verbe « descendre » (*tip* en N1 et fwâi, *tic* en N2) avec ces deux suffixes, on obtient le résultat suivant :

| N1 | N2 | fwâi | |
|--------------|-------------|--------------|----------------------------|
| <i>tipme</i> | <i>time</i> | <i>tivhê</i> | descendre vers le locuteur |
| <i>tikɣa</i> | <i>tiɣa</i> | <i>tihâ</i> | redescendre |

Il s'agit là d'un phénomène morphologique et les constituants des groupes ainsi formés sont encore identifiables. Mais comme on retrouve les mêmes correspondances consonantiques dans les trois langues que celles qu'on a établies en 2.2.a., pour des unités indécomposables, on peut donc supposer que certaines postnasalisées intervocaliques en N1, sont le résultat d'amalgames : *consonnes occlusives* + *consonnes nasales* dans des composés ou dérivés actuellement figés.

Françoise RIVIERRE.

22, rue Jean Moulin,
93100 Montreuil.

VARIÉTÉ

UN INÉDIT D'ANTOINE MEILLET

En 1890 paraissait en russe à Saint-Petersbourg un ouvrage de A. Tomson, Grammaire historique de la langue arménienne moderne de Tiflis [Томсон А. — Историческая грамматика современного языка города Тифлиса]. Par l'intermédiaire du slavisant français Boyer, Antoine Meillet, alors âgé de vingt-quatre ans, fut sollicité par Salemann (dont Tomson était l'élève) de donner son avis sur le livre. La lettre de Meillet à Salemann, datée du 6 janvier 1891, ainsi que le compte rendu qui y fait suite, est conservée aux Archives de l'Académie des Sciences de l'URSS à Léninegrad, Fonds Nicolaï Marr, ф 90, carton 3, document 48 (huit feuillets écrits à la main recto et verso).

M. Martiros Minassian, chargé de recherches à l'Université de Genève, a sous presse à Erévan une traduction arménienne de l'ensemble des études consacrées à l'arménien par Meillet. C'est en préparant ce recueil qu'il a retrouvé à Léninegrad ce document, demeuré inédit. Il a eu la courtoisie d'en communiquer le texte à la Société de Linguistique de Paris. Les raisons qui ont pu motiver, à l'époque, la non-publication du compte rendu n'existent plus aujourd'hui. Si l'actualité n'en est plus la même, il renferme néanmoins des vues qui conservent tout leur intérêt, et le Bulletin est heureux de cette occasion de faire ainsi entendre la voix de celui qui a si longtemps animé notre Société.

Monsieur,

Quand Boyer m'a demandé si je vous dirais volontiers l'impression que me fait le livre de Tomson, j'ai hésité un instant. Je n'ai en effet fait aucune étude particulière de la

dialectologie arménienne. Je m'y suis cependant décidé, pensant que le peu que je vous dirai vous sera peut être de quelque utilité. Je me suis borné à des critiques de détail ; je ne pouvais me permettre de vous parler de la forme du livre, qui est certainement médiocre, mais que vous jugerez facilement d'un coup d'œil, ni des idées générales qui y sont contenues.

Mon impression générale est la suivante : Tomson travaille dans une excellente direction et son livre rendra de grands services ; c'est la bonne voie. Mais ce n'est pas un esprit supérieur ; il ne domine pas son sujet ; il le traite d'une façon banale, souvent gauche, parfois aussi avec légèreté. — Je vous parle du livre avec plus de sévérité que je ne pourrais le faire dans un compte rendu public, et je vous donne mon impression toute franche et toute immédiate.

Je tiens, avant de finir, à formuler deux critiques fondamentales.

1. Aïdynean et Patkanean ont rendu vraisemblable que la langue littéraire que nous connaissons au début du ^{ve} siècle était une langue déjà savante, différant sur plusieurs points de la langue populaire, parlée au même moment, et qui connaissait déjà des différences dialectales. Je n'ai rien à dire là contre. — Tomson va plus loin. Tout le long de son livre, il admet que, là où les dialectes modernes présentent tous ou en majorité une formation qui manque à l'arménien littéraire, c'est l'arménien littéraire qui a perdu ces formes, en un mot l'arménien littéraire ne représente pour lui qu'un dialecte, sorti comme les autres de la langue commune primitive des Arméniens. Ce point de vue est faux. La langue littéraire du ^{ve} siècle nous présente en général un état plus archaïque que la langue commune à laquelle nous font remonter tous les dialectes modernes. En voici les preuves.

a. Plusieurs des différences entre l'arménien et la langue qui a servi de point de départ aux dialectes modernes sont en même temps des innovations par rapport à l'état indo-européen : ainsi les participes en *-ac* qui ne répondent à rien d'indo-européen, la particule *ku* devant les verbes, la formation du pluriel en *-er*, etc. Au contraire, si les dialectes conservent quelques détails indo-européens perdus en classique, on n'y trouve aucune formation indo-européenne qui manque tout à fait à la langue classique.

b. Les dialectes présentent des traces très nombreuses des anciennes formations de la langue littéraire, par exemple du pluriel en *-kh*, tandis que les traces que la langue littéraire renferme des faits dialectaux peuvent passer pour le commencement de l'extension de ces formes. On trouve quelques collectifs en *-ear* (origine des pluriels en *-er*) chez les anciens écrivains : c'est le point de départ de la formation.

c. Un dernier argument est décisif : tous les dialectes modernes ont pour la lettre *γ* la prononciation *γ* ; or cette prononciation n'est pas ancienne. Nous avons ici un exemple certain d'innovation commune à tous les dialectes et postérieure au *v^e* siècle ap. J.-C. — Les passifs en *-wil* nous en fournissent un autre exemple : si la langue classique avait possédé un passif de ses verbes en *-ul*, elle ne l'aurait pas perdu ; or il n'en existe pas trace et les mêmes formes fonctionnent comme actif et comme passif dans cette conjugaison. Les substantifs abstraits en *-uac* que cite Tomson, § 460, p. 262, ne sont pas une preuve : cet *u* n'est pas le seul dont l'origine soit obscure dans les suffixes, et *gorcuac* « ouvrage » n'a rien qui le rattache particulièrement au passif.

Je n'admets donc pas que Tomson dise, comme il le fait § 338, p. 193, que le *grabar* a perdu la formation des pluriels en *-ear*. Nous n'en avons pas la moindre preuve.

2. Il y a manque de logique à écrire une grammaire historique du dialecte de Tiflis en reconnaissant, comme le fait Tomson, que nous ne sommes pas en mesure de déterminer la langue arménienne ancienne sur laquelle repose ce dialecte. On se demande constamment en lisant le livre : qu'est-ce qui est propre à Tiflis là-dedans et qu'est-ce qui lui est commun avec d'autres dialectes ? C'est comme si l'on voulait écrire une histoire du hollandais sans parler du haut allemand, du saxon et de l'anglo-saxon. — Tomson ne pouvait pas faire autrement, puisque les dialectes ne sont pas étudiés. Mais son travail est prématuré, et ne peut passer que pour un premier essai, destiné à être annulé bientôt par d'autres travaux.

Telles sont les principales critiques que j'ai à formuler à propos de ce travail, dont je reconnais d'ailleurs pleinement le mérite et la grande utilité. Si l'on n'y sent pas toujours un très bon élève, on y sent souvent un admirable maître et je ne crois pas me tromper en faisant remonter à vous beaucoup de ce qu'il y a d'utile dans le travail.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mon respectueux dévoue-

ment et croyez que je serai toujours trop heureux de pouvoir vous être de quelque utilité.

6 janvier 1891.

A. MEILLET.

Dans sa grammaire historique du parler de Tiflis, Tomson donne simultanément :

1° Une exposition complète du parler de Tiflis.

2° Une histoire de la langue arménienne commune qui est au fond de tous les dialectes modernes aussi bien que de la langue littéraire : la préhistoire de l'arménien.

3° Une histoire des formes particulières au dialecte de Tiflis, et d'une manière plus générale, une histoire des formes modernes.

1° Je ne puis critiquer l'exposition du parler actuel de Tiflis, n'ayant sur ce point aucun renseignement. — Je ne puis que dire un mot de la *forme* de cette exposition. Elle n'est pas parfaitement claire : on ne trouve par exemple aucun tableau des origines diverses de chacun des phonèmes de Tiflis. — La transcription adoptée a le très grave défaut de confondre les exemples avec le texte ; il aurait fallu les distinguer au moins par des italiques, de manière à ce qu'on puisse voir rapidement les exemples — qui sont l'essentiel — sans être obligé de lire le texte. — Il est très fâcheux que l'auteur n'ait pas ajouté une table.

2° Préhistoire de l'arménien : c'est la partie la plus faible de l'ouvrage. Elle est très écourtée et très incomplète, nullement développée. Et d'autre part nullement pensée. — Tomson ne paraît pas d'ailleurs avoir une connaissance bien approfondie de la grammaire comparée : p. 88, § 198, il rapproche arm. *mełr* /« miel »/, lat. *mel* de skr. *madhu-*, tout simplement comme si la chose allait de soi. — En général, il reproduit les opinions de Hübschmann, justes ou non. P. 35 par exemple, il dit que arm. *o* peut venir de i.e. *e* sous l'influence de *w* : c'est possible, mais nullement démontré, et sans doute faux : *gorc* /« acte »/ = *ἔργον* dit-on, mais en i.e. il a dû exister **worgo-*, cf. d'ailleurs *ὄργανον*. *Gom* « je suis » est un ancien parfait, cf. got. *was*. L'*o* de *khoyr* « sœur » est celui de **swesor-*, et *w* n'exerce aucune action dans *kher* = **swesre*/*os* « de la sœur », *veç* « six », *ver* « sur », *arev* « soleil », etc.

P. 103, § 230, il rapproche le suffixe d'abstrait arm. *-ust* du slave *-ostlĭ* dans *qzostlĭ* par exemple. Mais *o* subsiste devant *s* : *ost* /« branche »/ = gr. ὄστος, et ne devient *u* que devant nasale : *um* « à qui » = *kásmāi*. — Il n'a pas vu que les suffixes abstraits arméniens *-oyth*, *-uthiun*, *-umn*, *-ust*, etc., sont précédés le plus souvent de *oy*, *u* = i.e. *eu*, *u* ou bien *ō* dont la présence, jusqu'ici inexpliquée, doit être due à quelque action analogique.

P. 106, § 234, il admet avec Hübschmann que *siun* « colonne » et gr. χιών = **k₁iwōn* et que *jiun* « neige » correspond à grec χεῖμα. Lagarde soutient au contraire, et avec raison, que *jiun* est identique à χιών pour la forme et pour le sens ; rien n'indique la présence d'un *w* dans *siun* ni dans χιών. L'*i* de *iu* s'est maintenu, parce qu'il ne forme pas syllabe : *iu* est une diphthongue, qui subsiste tout entière en syllabe non finale : *giul* /« découverte »/, *giuti*. Cette erreur-là a entraîné T/omson/ à des hypothèses baroques et compliquées sur le génitif du suffixe *-thiun*, p. 118, § 259.

Je remarque en passant p. 107, § 237, skr. *tvaranás* (!).

P. 137. § 290, T. déclare tenir au rapprochement de arm. *manuk* « enfant », skr. *manu*. Mais il ne le justifie pas. Le rapprochement est par lui-même au moins très douteux ; il le devient plus encore si l'on songe à l'adjectif *manr*, gén. *manu* « menu ».

P. 167, § 310, T. emprunte gauchement un paradigme irlandais à Windisch : les formes *fir*, *fiur* sont purement syntactiques, et sont justifiées dans les paradigmes de Windisch par la présence de l'article.

P. 85, T. nous enseigne que *m* final tombe en arménien ; p. 55 il nous avait enseigné que *n* subsiste. Cela est étrange. Très invraisemblable surtout, étant donné que sans doute *m* final a donné *n* en arménien (*khan* /« que »/ = lat. *quam*, *tasn* /« dix »/, cf. *decem*). T. ne paraît d'ailleurs pas soupçonner la difficulté ; tout au moins, il n'en parle pas. Il écrit au § 371 cette phrase étrange : « В *oxle*, *inē*, *tase*, grab. *evthn*, *inn*, *tasn*, конечное *n* восходит к ив. *n* : напр. лат. *septem*, *novem*, *decem* ». Il ne donne pas d'autre explication.

Au § 376 il interprète *araĵ* « devant » comme formé de *aġ-aĵ* (à droite), sans aucune justification de la différence de sens. Le *ĵ* de *aĵaĵ* est visiblement le même que celui de *verĵ* (cf. *ver* /« sur »/), et *araĵ* /« avant »/ est tiré de *aġ*.

L'hypothèse la plus originale est celle relative à l'origine de l'aoriste en *ç*. Mais elle est très maladroitement défendue et

probablement fausse. Elle est exposée dans les §§ 420-427. La feuille 15 manquant dans mon exemplaire¹, je n'ai pas le commencement de l'exposition; mais j'en ai assez pour comprendre et pour faire les critiques suivantes:

1. L'hypothèse ancienne que ce *ç* représente le *-σx-* des tératifs grecs n'est pas réfutée. Elle souffre pourtant une difficulté grave: elle n'explique pas le vocalisme *ea* de la forme ordinaire de 3^e personne *gereaç* « il a pris » et dont l'*e* de *gereçi* « j'ai pris » n'est que la réduction. En grec nous trouvons *e*: *φέρεσκε*, qui devrait être en arménien *e* et non *ea*. — Mais elle a d'autre part une grande force; le *ç* sert à former à la fois l'aoriste et le subjonctif: le subjonctif de *gerem* « je prends » est *gereçem*^{*}, et le subjonctif de *gereçi* est *gereçiç* qui sert de futur. Or cet emploi est le même que celui de *-sko-* dans le latin *escit* comme l'a remarqué Lagarde. — En aucun cas, on ne peut séparer l'explication de *ç* de l'aoriste de celle de *ç* du futur subjonctif.

Aucune de ces considérations n'est relevée.

2. L'hypothèse de T. suppose que le suffixe verbal *-nal* puisse servir à former des verbes dénominatifs. Il n'y en a aucun exemple un peu solide. *Baïnal* /« soulever »/ que cite T. n'est pas dérivé de *barjr* /« haut »/. C'est un verbe dont la nasale est indo-européenne: cf. skr. *bīṇhati*. La nasale est placée après la racine: cf. *ծննա* en face de *daṇçati* et en arménien *lkhanel* /« laisser, abandonner »/ en face de latin *linquo*. L'étymologie de *daïnal* /« se retourner »/ que T. cite comme dérivé de *darj* /« retour »/ est inconnue, mais les formes du verbe sont parallèles à celles de *baïnal* et rien ne dit qu'il ne soit pas primitif.

3. T. n'a pas réussi à trouver un seul exemple de la chute de *ç* devant *n*. Le seul qu'il cite n'est pas certain: dans *yeç* /« appuyé »/, *ç* peut tout aussi bien être suffixe que dans *baç* /« ouvert »/, et *yeçuk* /« appui »/ peut être un dérivé secondaire de *yeç*.

4. On peut faire l'hypothèse précisément inverse de T. et dire que les substantifs en *ç* sont des verbaux tirés d'aoriste. De même que l'on avait *gorc* « l'œuvre » en face de *gorci*^{**} « j'ai fait », on a pu former *imaç* « intelligence » sur *imaçay*

1. Il en résulte que je n'ai pas pu critiquer la théorie du verbe.

* La forme de l'arménien classique est *geriçem*. M. M.

** La forme de l'arménien classique est *gorceçi*. M. M.

« j'ai compris ». Le mot *arar* « action » qui ne saurait être primitif doit certainement son origine à un fait de ce genre : l'aoriste de *arnel* « faire » est *arari* « j'ai fait ». — Il me paraît très probable que le véritable procès de formation est justement inverse de celui admis par Tomson. Mais c'est peut-être trop s'arrêter à une partie du sujet que l'auteur a visiblement négligée.

On s'attendrait à trouver dans une grammaire historique du parler de Tiflis un relevé soigneux des cas où ce parler conserve des formes indo-européennes que nous ne trouvons pas dans le grabar. Cela est malheureusement négligé. — T. nous dit que le vocatif s'accroît sur l'initiale, sans nous avertir que c'est un fait indo-européen et que l'arménien est peut-être seul à conserver aujourd'hui d'une manière régulière, avec quelques dialectes slaves. Il laisse le fait sans explication.

L'e de l'arménien/ classiq/ue/ *lezu* « langue » est fort énigmatique ; Tiflis nous présente *i* (*lizu*), § 61, 2, p. 33 qui est beaucoup plus régulier : T. nous présente cela comme une irrégularité phonétique.

L'explication de la forme de Tiflis *khanç* /« que »/, § 352, p. 199 est très ingénieuse : T. ne manque qu'à expliquer le *ç* au lieu de *s* qu'on attend : en le faisant, il justifiait du même coup le rapprochement de arm. *zi* /« que »/, *z-* /préposition/ et de skr. *hi*, gr. -*χι* : la seule difficulté de ce rapprochement, c'est que le *z* initial y est irrégulier. La forme de Tiflis -*ç* après *n* représente un ancien *j* qui est la forme attendue à l'initiale pour *g₁h*. Les faits de ce genre ne sont pas nombreux sans doute, mais ils valent la peine d'être relevés.

Nous arrivons ainsi au 3^e point :

3^e Histoire propre des formes de Tiflis.

C'est la partie la plus soignée et la plus réussie de l'ouvrage. Il y a pourtant lieu de distinguer entre la phonétique et la morphologie. La phonétique renferme bien des maladroites ; la morphologie est bien meilleure. Les quelques remarques de syntaxe qui y sont éparses font regretter que l'auteur n'ait pas traité cette partie à part.

Voici un certain nombre de critiques que je trouve à faire dans la phonétique :

Le fait signalé au § 19, p. 12 et 13 de *moyennes sourdes* est très important et méritait mieux qu'une mention d'une ligne.

Il est visiblement en rapport avec la Lautverschiebung (cf. les moyennes sourdes en allemand).

La transcription de *q* par *γ* est juste ou au moins possible pour la langue moderne de Tiflis — tout à fait mauvaise pour l'ancienne langue. Elle tend à faire oublier que le *q* est la lettre qui se rapprochait le plus de *λ* grec. Tomson aurait pu transcrire le *q* de l'ancienne langue par *λ* et celui de la langue moderne par *γ*. Cela aurait illustré la différence.

§ 52, p. 24. Les exemples de chute de *a* et *o* non accentués ne sont pas heureux¹. *Glor* est obscur et douteux. Le premier est faux : *kthel* /« traire »/ ne vient pas de *kathn* /« lait »/, qui, avec chute de *a*, n'aurait pu donner que **kthnel*, mais de *kith* : produit d'un animal domestique, *lait*, *œufs*. Le sens moderne est : *œuf*.

§ 57,1, p. 27. La forme *γergil* en face de classique *yułarkel* /« envoyer »/ n'a rien d'étonnant : *yułarkel* est dérivé de *yułark* ; **yuł-* se retrouve dans *yłel* « envoyer » ; l'*u* de *yułarkel* est sans doute analogique, comme l'indique *yłel*. On peut donc poser ancien **yęłarkel*, d'où régulièrement **yęłergil*, **yłęrgil*, *łęrgil*. Je ne dis pas que tout soit sûr dans ces hypothèses ; mais le point de départ **yęłarkel* me paraît indiscutable ; dès lors *a* n'est ni en syllabe initiale ni en syllabe finale et devait s'affaiblir. — Le mot *γurth* = classique *ułłord* /« droit, juste »/ qui est cité p. 66, § 145, suppose un ancien *ęłord*, plus régulier que *ułłord*, cas analogue à celui de *γergil* par conséquent. (L'*u* de *ułłord* a été conservé par souvenir du primitif *ułił* /« droit »/).

P. 33, § 61,2. T. n'a pas su découvrir la loi : dans la plupart des cas cités ici, l'*i* est dû à l'*i* de la syllabe suivante, ce qui devient plus clair encore quand on compare le § 3. — Les cas restants s'expliquent facilement. Nous avons parlé plus haut de *lizu*. — *Hreštak* doit son *e* à l'influence de *a* suivant : cf. persan *firišta*. Le *hrištak* de Tiflis est la forme ancienne, de même que sans doute *lilak* en face du classique *lełak* /« indigo »/. — Reste *irigun* /« soir »/ qui fait difficulté. Mais c'est un mot bien à part.

P. 41, § 75. T. rapproche *bnulhiun* « nature » et *boyn* « nid », ce qui ne va ni pour la phonétique ni pour le sens : *bnulhiun* vient de l'adjectif *bun* « propre, vrai, authentique ». La conclusion de Tomson tombe avec son exemple.

1. *Ktrel* /« couper »/ n'a rien à faire avec *kotorel* /« massacrer »/, moderne *koirel* « briser ». Il a le sens de « couper » et dérive de *ktur-kh* « action de tondre ».

P. 45 et suiv. Théorie des diphtongues. T. admet que les graphies *oy*, *ay* répondent à la réalité de l'ancienne prononciation. C'est très douteux. Comment *eu* a-t-il pu donner *oy*? D'où vient le *y* de *ayr* /« homme »/ = **arsēn*? de *khoyr* /« sœur »/ = **swesorm* (?). Dans les dialectes modernes, je ne sache pas qu'il y ait trace de ce *y*. Il faut provisoirement garder sur ce point une grande réserve.

§ 110, p. 52. On n'a pas le droit de compter parmi les exemples de *iu* donnant *i* *kiragi* « église »; il s'agit ici de la transcription de l'υ grec. La transcription savante est d'ordinaire *iu*, mais on trouve aussi *i*: *martiros* /« martyr »/ par exemple. — *Giy* « village » ne vient pas de *geul*: la forme du thème des cas obliques en classique est *gel-*: cette forme étendue au nominatif donne régulièrement *giγ* à Tiflis. — La forme de Tiflis *yiγ* /« huile »/ correspond mieux au grec ἔλαιον que la forme ancienne: *euλ*, comme l'a déjà vu Lagarde. — Enfin Tiflis *ir* /« son propre »/ en face de classique *iur* /« son propre »/ rappelle le classique *ireraç* « les uns les autres » (génitif). — Deux des exemples énumérés par T. ici sont donc mauvais et les deux autres douteux.

§ 113,1. T. signale un fait assez singulier, sans nous l'expliquer et sans nous dire qu'il y reviendra. La loi est formulée au § 186; on ne nous dit pas si elle souffre des exceptions. J'en trouve une au § 376 (*ēndēm* /« contre »/ au lieu de **nēndēm*). — Le fait qu'au classique *ēnkōlin* /« lit, matelas »/ répond Tiflis *goγēnk* représente un autre cas de l'aversion du dialecte de Tiflis pour *en-* à l'initiale.

§ 125, p. 62. Quel est le traitement régulier de *k* après *r*? T. nous donne une masse d'exemples où il devient *g* et un où il reste *k* (au § 124). Il ne nous dit pas s'il reste *k* dans d'autres exemples.

Dans ce même paragraphe 125,2, T. cite 2 cas où *k* entre voyelles aurait donné *g*: *irigun* peut devoir son *g* à *ērēg* /« hier »/, et *ēgēlēçi* /« église »/ est un mot grec. Ni l'un ni l'autre n'est probant.

§ 127, p. 63. T. donne, pour illustrer une loi phonétique, deux exemples qu'il déclare au paragraphe suivant n'être pas phonétiques.

§ 160, p. 70: *oxtē* /« sept »/ ne peut pas passer pour expliqué: comment *th* pourrait-il donner *x*? Il est à noter que le υ de *evthn* /« sept » en classique/ disparaît: a-t-il donné λ qui devient γ puis *x* devant sourde?

§ 162, p. 70 : *içun* /« cinquante »/ a dans son *ç* un souvenir évident du *g* de *hing* /« cinq »/.

§ 163, p. 70. L'explication de *anęskam* = *anzgam* /« insensé »/ est absurde. D'où vient le *g*? L'explication ressort immédiatement d'un fait observé par T. lui-même § 142, § 164 ; une sonore devient sourde après *n*. Cela doit atteindre *z* aussi bien que *g* ou *b*.

§ 176, p. 75. Nous n'apprendrons l'existence de nombreuses chutes de *l* qu'au § 442. Cela aurait pourtant servi à éclairer les chutes de *r* mentionnées au § 179, qui doivent elles-mêmes être complétées au moyen d'autres qui sont mentionnées au § 455. — Il y a là des preuves de légèreté tout à fait évidentes.

§ 180. Le mot *ęqpha* /« chemin »/ apparaît comme une exception ici et au § 134. Il est régulier dans les deux cas : au § 180, la règle donnée au sujet de *rh* est en contradiction apparente avec celle du § 109,3. En réalité *h* final tombe d'après la règle du 169,3 et *r* tombe d'après le § 179. — Au § 134 il suffisait de rappeler la forme de Constantinople *ęampa* /« chemin »/ (le *p* représente *b* et est écrit *p* en arménien). Un ancien **ęambay* donne Tiflis *ęqpha* comme *hamberel* /« patienter »/ donne *hąphiril* (§ 148).

On voit d'après ces exemples les défauts de cette phonétique : 1° elle est incomplète, en ce sens que l'on n'est jamais sûr qu'il n'existe pas d'exceptions aux lois qui y sont proposées. 2° Elle est mal ordonnée. 3° Elle est pleine de gaucheries ; l'auteur ne sait pas toujours reconnaître quels sont les exemples probants et les distinguer des autres ; il passe à côté de plusieurs lois sans les voir, en un mot il manque tout à fait d'ingéniosité phonétique.

Il y a beaucoup moins à reprocher dans la morphologie. Je ne veux pas relever les considérations peu personnelles qu'il développe sur les suffixes à la p. 81, ni le ton singulièrement tranchant avec lequel il parle de ce qu'on a dit avant lui sur la composition (p. 147). Je me bornerai à relever ici encore quelques détails :

§ 227. T. ne dit pas que déjà dans la langue littéraire on trouve quelques exemples de l'instrumental employé comme adjectif ; ainsi *thouov* (instrumental de *thiv* « nombre ») au sens de « rare » (en petit nombre). — Je dois avouer que *bnav* « tout » est une forme d'instrumental isolée de *bun* « nature » (d'un objet).

§ 299, p. 153 nous apprenons que la négation *oę* /« non »/

apparaît sous 3 formes dans les composés : *oç*, *çç* et *vuç* : pas d'autre explication. Il aurait dû nous dire que *vuç* est la forme normale à Tiflis ; la disparition de *o* dans *çç* date de l'ancienne langue (*çikh* « rien » de *ç-ikh*) ; enfin *oç* ne se trouve que dans *oçov* /« personne » / : le premier *o* a été conservé par l'influence du second.

§ 303. Dans *tēkhēr-knik* /« la femme du frère du mari, belle-sœur »/, *tēkhēr* /génitif de *tēkher* « beau-frère »/ n'est pas devenu *tēkhir* parce que l'*e* n'était pas final : l'ancienne forme du génitif est conservée ; la critique de T. n'a pas de sens. — *Tanutēr* /« le propriétaire de la maison »/ est obscur : l'*u* paraît être celui de lat. *domus*, sl. *domŭ* ; mais dans *tantikin* /« la maîtresse de la maison »/, *tan-* est le génitif de *tun* /« maison »/.

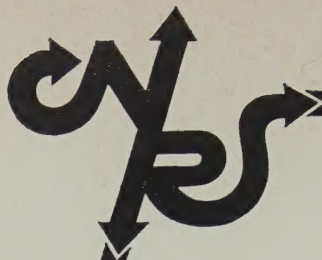
§ 328, p. 187. L'ablatif est en *-ēn* à Tiflis au lieu de *ē* ancien. On trouve déjà cette forme *-ēn* certainement dans *ginēn* « de moi », *i khēn* « de toi » de l'ancienne langue.

§ 339, p. 193. La théorie du pluriel moderne semble juste, mais T. n'insiste pas assez sur le fait que l'arménien moderne n'a en réalité pas de pluriel. Son pluriel *est un simple collectif*, ce que prouvent 2 faits : 1° Que dans tous les dialectes, les cas du pluriel se forment en ajoutant à *-er*, *-ner* les désinences du singulier. 2° Que le verbe se met au singulier après un nominatif pluriel exprimant des choses : Tomson lui-même nous apprend cette particularité au § 389, p. 221, sans nous donner d'explication et sans en tirer de conséquence.

A. MEILLET.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----|
| <i>Procès-verbaux des séances de l'année 1974</i> | 1 |
| Jochem SCHINDLER, L'apophonie des thèmes indo-européens en <i>-r/n</i> | 1 |
| Calvert WATKINS, La famille indo-européenne de grec ὄρχις : linguistique, poétique et mythologie..... | 11 |
| Françoise BADER, Une isoglose gréco-tokharienne : * <i>yo</i> affixe casuel et particule d'énumération..... | 27 |
| Jean-Pierre LEVET, Les présents en *- <i>st-</i> de l'indo-européen : les données tokhariennes..... | 91 |
| Jean HAUDRY, Hypothèses sur l'origine des infinitifs en grec ancien.... | 115 |
| Alain CHRISTOL, A propos de mycénien <i>ijereja</i> | 137 |
| Monique BILE, La phonologie vocalique et le problème des infinitifs en crétois central..... | 163 |
| Nimrod BARRI, Thème, propos et pronoms atones en albanais..... | 179 |
| Xavier MIGNOT, Phonologie pragoise et phonologie générative dans la description du latin..... | 203 |
| Michel LEJEUNE, Réflexions sur la phonologie du vocalisme osque..... | 233 |
| Paul VALENTIN, Le groupe prépositionnel allemand en grammaire du signifié..... | 253 |
| René LAFON, Sur la déclinaison dans le biscayen du xvi ^e siècle..... | 275 |
| Claude GOUFFÉ, Redoublement et reduplication en haoussa : formes et fonctions..... | 291 |
| Alice CARTIER, Voix et transitivité : deux notions syntaxiques distinctes. | 321 |
| André-Georges HAUDRICOURT, Le système de tons du karen commun... | 339 |
| Françoise RIVIERRE, Phonologie du némi (Nouvelle Calédonie) et notes sur les consonnes postnasalisées..... | 345 |
| <i>Variété</i> : Un inédit d'Antoine Meillet..... | 357 |



COLLECTION
LE CHŒUR DES MUSES

LES FÊTES DE LA RENAISSANCE

Vol. 3

Dans ce nouveau volume se poursuit l'étude de la fonction sociale, politique et culturelle de la Fête, de ses modes d'expression spectaculaire, de ses symboles dans l'Europe de la Renaissance.

ISBN 2-222-01679-7

150 F

LES VOIES DE LA CRÉATION THÉÂTRALE

Vol. 4

Nouvelle étape d'une analyse en profondeur des réalisations théâtrales contemporaines : étude collective des Bonnes de J. Genet dans la mise en scène de Victor Garcia. Confrontation d'œuvres d'A. Miller, O'Neill, Pinter, Mrozek, avec leurs mises en scène.

ISBN 2-222-01742-4

80 F

Editions du CNRS

15 quai Anatole France. 75700 Paris

CCP Paris 9061-11 - Tél. 555.92.25

M. _____
profession _____
adresse _____
achète le livre _____

chez son libraire ☐
à défaut aux Editions du CNRS (chèque joint) ☐
et demande votre documentation
☐ Sciences humaines
☐ Sciences exactes et naturelles
☐ Trésor de la langue Française
☐ Revue de l'Art

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

COLLECTION LINGUISTIQUE

Ouvrages disponibles *

| | |
|--|-------|
| 1. A. MEILLET. Les dialectes indo-européens | 24 F |
| 8. A. MEILLET. Linguistique historique et linguistique générale. Tome I, réimpression prévue. | |
| 20. A. SÉCHEHAYE. Essai sur la structure logique de la phrase | 24 F |
| 22. A. THOMAS. Mélanges d'étymologie française. Première série | 102 F |
| 23. E. BOURGUET. Le dialecte laconien | 68 F |
| 25. L. HOMBURGER. Noms des parties du corps dans les langues négro-africaines | 24 F |
| 28. A. SAUVAGEOT. L'emploi de l'article en gotique | 16 F |
| 31. K. SANFELD. Linguistique balkanique. Problèmes et résultats, reproduction | 50 F |
| 32. M. CAHEN et M. OLSEN. L'inscription runique du coffret de Mortain | 16 F |
| 35. G. DUMÉZIL. La langue des Oubykhs | 48 F |
| 36. A. YON. Ratio et les mots de la famille de « reor » | 50 F |
| 37. S. LYONNET. Le parfait en arménien classique | 24 F |
| 38. P. CHANTRAINE. La formation des noms en grec ancien, nouvelle reproduction prévue. | |
| 40. A. MEILLET. Linguistique historique et linguistique générale. Tome II | 36 F |
| 42. F. MOSSÉ. Histoire de la forme périphrastique être + participe présent en germanique. 1 ^{re} partie : introduction, ancien germanique, vieil anglais. | 16 F |
| 49. M. DURAND. Voyelles longues et voyelles brèves. Essai sur la nature de la quantité vocalique | 40 F |
| 53. J. MAROUZEAU. Quelques aspects de la formation du latin littéraire | 48 F |
| 54. A. ERNOUT. Les adjectifs latins en -osus et en -ulentus | 24 F |
| 55. J. VENDRYES. Choix d'études linguistiques et celtiques | 60 F |
| 57. W. LESLAU. Étude descriptive et comparative du gafât (éthiopien méridional) | 60 F |
| 60. É. BENVENISTE. Études sur la langue ossète | 40 F |
| 61. J. GAGNEPAIN. La syntaxe du nom verbal dans les langues celtiques, vol. 1 : Irlandais | 72 F |
| 64. A. SJÖGREN. Les parlers bas-normands de l'île de Guernesey. I. Lexique français-guernésiais | 40 F |
| 65. D. TILKOV. Le vocalisme bulgare ; les mouvements articulatoires et leur effet acoustique dans la formation des voyelles bulgares | 80 F |
| 66. A. CARTIER. Les verbes résultatifs en chinois moderne | 80 F |
| 67. A. SAUVAGEOT. L'élaboration de la langue finnoise | 88 F |
| 68. M. PETURSSON. Les articulations de l'islandais à la lumière de la radio-cinématographie | 84 F |
| 69. C. PARIS. Système phonologique et phénomènes phonétiques dans le parler besney de Zennun Köyü (Tcherkesse oriental) | 96 F |
| 70. Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste | 200 F |

prix T.T.C.

(Remise consentie aux membres de la Société : 25 %)

* Les volumes 1, 8, 20, 22, 23 sont en dépôt à la Librairie Champion (7, quai Malaquais, 75006 Paris), le volume 70 aux Éditions Peeters (B. 3 000 Louvain, B. P. 41), tous les autres à la Librairie Klincksieck (11, rue de Lille, 75007 Paris).

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK 11, rue de Lille 75007 PARIS